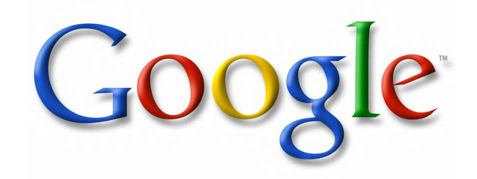
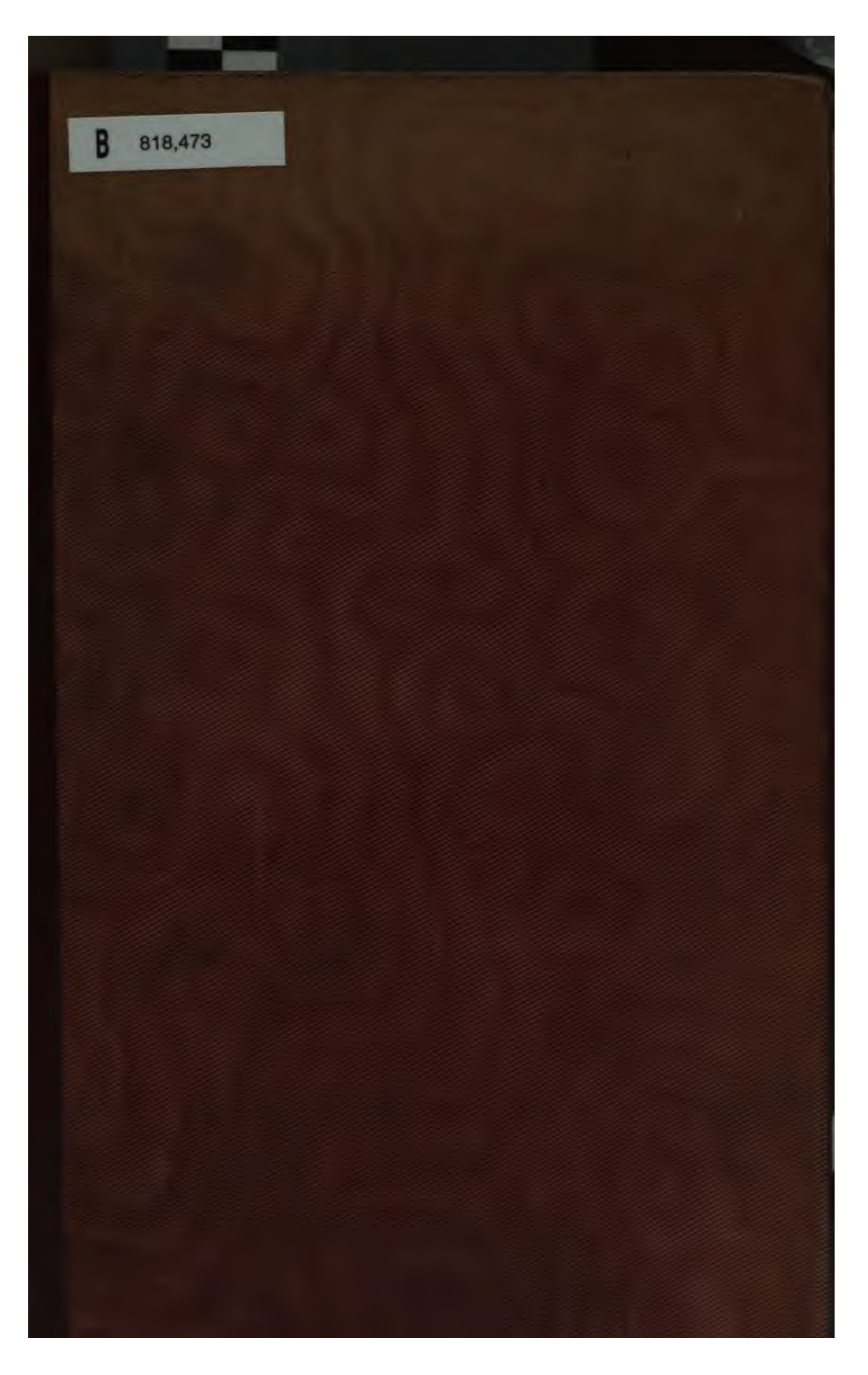
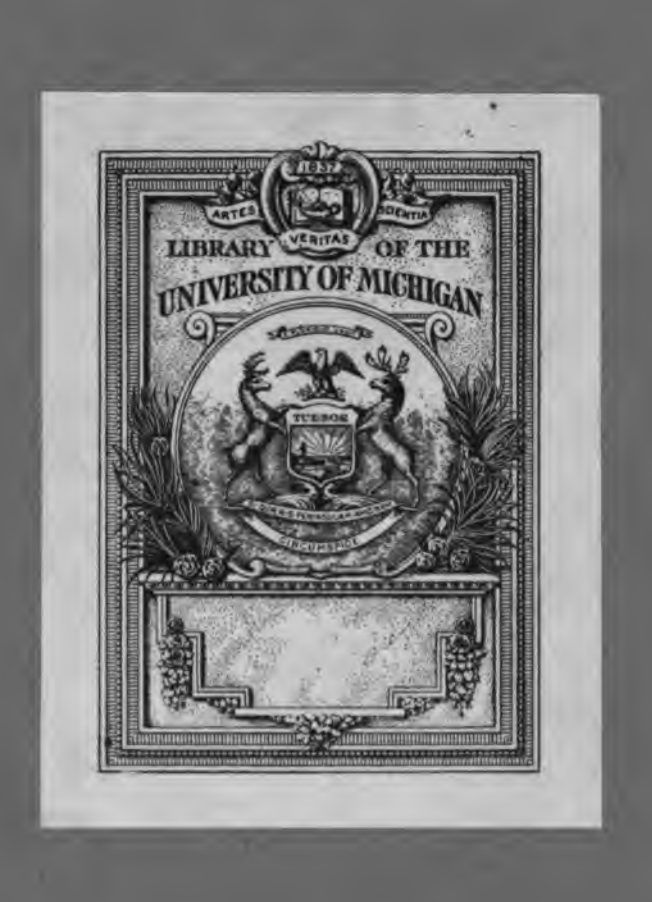



B 818,473


1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE

PLATON

II



DU MÊME AUTEUR

De l'authenticité du Parménide, in-8°. — Thorin, 1873 . . . . 1 fr.

De priorum pythagoreorum vita et scriptis, in-8°. — Thorin, 1873 . . . . 1 50

Platon a l'Académie, in-8°. — Thorin, 1882 . . . . 1 50

Le Gorgias, commentaire grammatical et littéraire des chapitres XXXVII-LXXXIII, précédé d'une étude sur le style de Platon et suivi d'un appendice sur les mythes de ce philosophe, in-8°. — Lahure, 1884 . . . . 2 fr.

Études sur le Philèbe, in-8°. — Picard, 1885 . . . . 1 50

Études sur le Politique attribué a Platon, in-8°. — Picard, 1888 . . . . 1 50

Études sur le Banquet de Platon, in-8°. — Thorin, 1889 . . . . 3 fr.

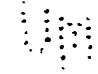
Examen de la date du Phèdre, in-8°. — Thorin, 1890. 2 fr.

[illegible]

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE PLATON

PAR

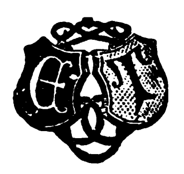


CH. HUIT

PROFESSEUR HONORAIRE DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

TOME SECOND



PARIS

THORIN & FILS, ÉDITEURS,

LIBRAIRES DU COLLÈGE DE FRANCE, DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE,
DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHÈNES ET DE ROME,
DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES HISTORIQUES

7, RUE DE MÉDICIS, 7

1893

L'ŒUVRE DE PLATON

DEUXIÈME PARTIE

L'AUTHENTICITÉ DES DIALOGUES

CHAPITRE IV

LES TRAVAUX DES CRITIQUES MODERNES

INTRODUCTION

Rien de plus instructif, et en même temps rien de plus attachant que de suivre à travers les âges la fortune d'un de ces systèmes philosophiques ou scientifiques que recommande l'éclat d'un grand nom. Tour à tour exaltés et méconnus, objet tantôt d'un fol enthousiasme, tantôt d'un injuste dédain, ils subissent le contre-coup immédiat de toutes les révolutions intellectuelles que traverse l'humanité.

Platon est un remarquable exemple de ces vicissitudes du génie. De son vivant on l'entoure, on l'applaudit à l'Académie d'Athènes : trois siècles plus tard, quelques érudits seuls s'in-

téressent à sa mémoire. Avec l'ère chrétienne commence pour ses écrits un regain de popularité : les Alexandrins le proclament leur oracle, mais leurs rêveries insensées courent risque de le compromettre à jamais. Le moyen-âge le connaît à peine ou lui préfère son rival Aristote. A la Renaissance il trouve, en Italie surtout, des admirateurs et des fanatiques : mais au sein des générations suivantes son influence, sinon sa renommée, subit une éclipse nouvelle et les efforts isolés de quelques savants le défendent mal contre l'indifférence et l'oubli.

Cependant, dès le milieu du XVIII[e] siècle, avec les premiers historiens modernes de la philosophie grecque apparaissent aussi les premiers travaux consciencieux sur Platon, ses écrits et son système, et depuis lors l'illustre philosophe n'a pas cessé d'être un objet d'étude, à ce point que peu d'écrivains classiques, aucun peut-être, ont attiré au même degré l'attention. L'antiquité déjà avait comme pressenti la « question homérique : » on peut dire de notre siècle qu'il a posé, sinon résolu « la question platonicienne. » Non pas que l'on ait osé, comme pour le vieil aède, contester l'existence du philosophe : mais tout ce qui touche à sa vie et à son enseignement a fourni matière aux plus intéressantes comme aux plus vives polémiques. On a voulu savoir d'où avaient été tirés les éléments de son système, sous quelles influences il les avait associés et fondus ensemble dans une brillante synthèse. La forme même qu'il a choisie pour livrer sa pensée à la postérité a quelque chose tout à la fois de si séduisant et de si fugitif, de si gracieux et de si mobile que sur une question donnée il n'est pas toujours facile de démêler au milieu de tant d'affirmations diverses celle à laquelle il a entendu définitivement s'arrêter. Chez lui l'élément artistique et l'élément scientifique, d'ordinaire en antagonisme, sont si merveilleusement unis et entremêlés qu'on ne sait auquel s'attacher de préférence dans une analyse de ses idées et de sa doctrine. Résoudre ces divers problèmes est une tâche difficile, puisque aucune solution jusqu'ici n'a paru décisive, mais aussi une tâche agréable, puisque tant de fois elle a été recommencée. Le sujet est d'une telle fécondité que dix

et vingt ouvrages importants ne l'ont pas épuisé. Pour tout autre philosophe, les divergences entre critiques ne portent guère que sur des points plus ou moins secondaires : le platonisme seul ou presque seul a ce privilège, que chaque tentative nouvelle d'explication entraîne comme une révolution complète, non seulement dans la solution à intervenir, mais, chose étonnante, jusque dans les termes mêmes où se pose le problème.

Ici, comme ailleurs, malgré des travaux considérables publiés en France et en Angleterre, le premier rang n'en appartient pas moins à l'Allemagne, proclamée avec raison « le grand atelier de l'érudition moderne [1]. » Au lieu de regarder les chefs-d'œuvre de l'antiquité avec une sorte d'éblouissement contemplatif, ses savants les ont soumis à une analyse sévère, et si leurs gros volumes manquent le plus souvent de cette élégance qui nous est propre, en revanche on ne sait pas toujours assez ce qu'ils attestent de veilles laborieuses, de patience dans l'investigation des textes, de sagacité dans leur interprétation. C'est là, disait naguère un de nos plus remarquables érudits, c'est là qu'on apprend le sérieux, la gravité, la conscience scrupuleuse du travailleur, en même temps que l'universelle curiosité des choses de l'esprit.

Appelé à faire connaître les travaux les plus remarquables de ce siècle sur l'ensemble de l'œuvre de Platon, je n'ai pas cru pouvoir me borner à une simple analyse, et puisqu'il s'agit d'une longue série d'études, il m'a paru que chacune des voix autorisées dont je résumais les conclusions devait trouver ici avec l'écho qui la reproduit, l'appréciation qui la juge.

---

1. Gérando disait déjà au début de ce siècle (*Archives littéraires*, I, 10) : « Précisément parce que l'appareil de l'érudition nous rebute et nous fatigue, il nous convient mieux de chercher à profiter de celle d'autrui, et puisque les étrangers ont consenti à en faire les frais, nous devons nous empresser du moins de saisir les résultats dont ils ont préparé toutes les données ».

1. LE XVIIIe SIÈCLE, BRUCKER, MEINERS, TIEDEMANN, TENNEMANN, HERBART

Au milieu du xviiie siècle, alors qu'au dire de Voltaire nul ne lisait Platon, « hors sept ou huit songe-creux cachés dans quelques galetas de l'Europe, » un érudit allemand écrivait non sans tristesse : « Non habemus auctorem ullum, qui Platonis Platonicorumque omnium historiam, vitas, scripta justo ordine congesserit ac digesserit, qui tamen vehementer faceret ad philosophiæ ejus illustrationem. » Quelques années plus tard, une première satisfaction allait lui être donnée par Brucker, dont l'*Historia critica philosophiæ* [1] est restée longtemps classique. C'est un ouvrage volumineux où se trouvent entassées, malheureusement sans beaucoup de critique, des connaissances peu communes à cette époque : l'auteur s'inspire des commentaires bien plus que des sources elles-mêmes, et la solidité du jugement est loin d'égaler chez lui l'étendue du savoir. En ce qui touche Platon, on ne pouvait espérer une appréciation vraiment sérieuse de la part d'un esprit encore engagé dans les subtilités de la scolastique et peu propre à goûter les inspirations d'une âme religieuse. Brucker consacre à ce philosophe plus de cent pages dans le premier volume de son édition de 1741 : c'est dire qu'il a recueilli indistinctement tout ce que la tradition pouvait lui offrir. A l'entendre, la doctrine platonicienne est l'œuvre d'un homme avide de se créer à tout prix une célébrité, un enseignement mystérieux enveloppé dans une diction pleine de recherche et dissimulé autant que possible par son fondateur, afin d'échapper à la persécution qui avait frappé son maître : la forme dialoguée n'a d'autre raison d'être que de lui permettre de mieux voiler sa véritable pensée. Que n'est-il resté le fidèle disciple de Socrate? mais à l'exem-

1. 1re édition, Leipzig 1741, 5 volumes in-4° : 2e édition en 1767, augmentée d'un sixième volume.

ple de Pythagore, il a voulu s'occuper d'abstractions géométriques et de rêveries cosmologiques, et tout cela pour aboutir à un système qui manque et de cohérence et de vérité. Dispensé ainsi de chercher le lien qui forme de ces éléments divers un ensemble, Brucker ne nous a laissé en somme sur Platon qu'une mosaïque laborieuse de textes plus ou moins logiquement rapprochés.

Plus brillante, plus variée, l'érudition de Meiners ne laisse pas d'être très souvent superficielle. Littérateur plus encore que philosophe, professeur distingué de la célèbre université de Göttingue, penseur éclectique et esprit indépendant, il a rempli ses nombreux ouvrages [1] d'une prodigieuse variété de citations, fruit d'une immense lecture. Dans les pages qu'il a consacrées à Platon et à son œuvre [2], la sagacité habituelle de son jugement ne l'a pas empêché de s'égarer en d'étranges hypothèses : il accuse Platon de déraison aussitôt qu'il cesse de le comprendre et lui reproche ici des longueurs inexcusables, là une fatigante obscurité.

Les deux auteurs qui précèdent s'étaient contentés de réserver à Platon la place d'honneur qui lui revient dans le vaste développement de la civilisation antique : voici un critique qui n'hésite pas à faire de l'illustre philosophe et de chacun de ses écrits l'objet d'une étude spéciale. Les *Arguments* de Tiedemann [3] donnèrent le signal de ce grand mouvement qui se développant d'année en année, devait faire dire à Le Clerc dès 1820 que l'Allemagne était devenue « toute platonique. » Tiedemann avait très heureusement soupçonné la part consi-

---

1. Citons en particulier son *Histoire des sciences en Grèce et à Rome*, publiée en 1782.

2. Les deux chapitres les plus importants sont intitulés : *Considérations sur le siècle de Platon — Sur le Timée de ce philosophe et son hypothèse d'une âme du monde.*

3. *Dialogorum Platonis argumenta exposita et illustrata*, Biponti, 1786. Une partie considérable de son *Esprit de la philosophie spéculative* concerne Platon (IIe vol., p. 63-198).

dérable qui revenait aux disciples et aux commentateurs de Platon dans l'idée que l'on concevait alors de sa doctrine, et s'il est loin d'avoir résolu tous les problèmes que soulève la philosophie platonicienne, si sous l'influence de l'empirisme de Locke il n'a même pas su l'apprécier à sa juste valeur [1], du moins il a le mérite d'en avoir marqué et signalé les principales difficultés. En matière d'authenticité la tradition règne encore de son temps en souveraine : des dialogues tels que le *Théagès*, l'*Hipparque*, les *Rivaux*, l'*Epinomis*, sont à ses yeux des monuments aussi indiscutables du platonisme que le *Phédon* et le *Timée*.

Publié quelques années plus tard, l'ouvrage de Tennemann devait avoir un tout autre retentissement. Son *Histoire de la philosophie* [2], supérieure à celle de Brucker au double point de vue de l'intelligence de l'antiquité et de la sûreté de la critique, contient sur Platon un chapitre plein d'intérêt. Mais quelle que soit l'étendue de son érudition, cette publication, fruit de toute une vie de travail, présente un grave défaut : en effet tous les systèmes tant anciens que modernes y sont exposés et appréciés à la lumière des théories de Kant, dont Tennemann était devenu un des adeptes les plus fervents. La même remarque s'applique à celle de ses œuvres dont nous avons particulièrement à nous occuper ici : je veux parler de son *Système de la philosophie platonicienne*, qui parut en quatre volumes à Leipzig, de 1792 à 1795. L'auteur dans sa *Préface* ne manque pas de faire remarquer qu'aucun moderne avant lui n'avait conçu semblable entreprise. Néanmoins c'est à peine si dans son *Introduction* [3] il hasarde quelques brèves réflexions sur l'utilité que pourrait offrir la discussion de l'authenticité et de la succession chronologique des divers dialogues. Pareille re-

---

1. « Les arguments qu'il a mis aux dialogues de Platon sont de perpétuels contresens, et on ne peut s'empêcher de sourire en le voyant appliquer à de pareils monuments la petite mesure de la philosophie de Locke » (Cousin).
2. En 11 volumes in 8, Leipzig 1798-1819.
3. Page LVI.

cherche, dit-il, entraînerait à l'infini, car il faudrait de toute nécessité l'étendre aux auteurs mêmes dont le témoignage devrait être invoqué. Meiners avait insisté sur le caractère apocryphe des lettres prétendues platoniciennes : Tennemann ne fait aucune difficulté de les admettre, et déplore très sincèrement la perte des διαιρέσεις et des ἄγραφα δόγματα.

Mais sur un point important il a devancé Schleiermacher qui ne lui a point assez rendu justice. Jusqu'alors on s'était demandé dans quel ordre il convenait d'entamer et de poursuivre la lecture des dialogues : des intentions qui avaient guidé leur auteur, il n'était pas même question, comme si le hasard seul avait décidé de leur publication. Tennemann le premier essaya de les assigner à une période déterminée de la vie de Platon, espérant de la sorte mettre en lumière les caractères dominants de sa philosophie. Malheureusement la méthode ici employée est trop incertaine pour conduire à des résultats concluants. Ainsi il place au temps de Socrate *Lysis*, *Lachès*, *Charmide*, *Hipparque*, *Ion*, les deux *Hippias*, *Euthydème*, *Protagoras*, auxquels il ajoute non sans un certain embarras *Théagès*, les *Rivaux*, les deux *Alcibiade*, *Cratyle* : puis dans les années qui suivirent la mort du sage, *Apologie*, *Criton*, *Phédon*, *Ménon*, *Gorgias*. Le reste de l'œuvre de Platon se partage en trois groupes ; dialogues scientifiques : *Théétète*, *Sophiste*, *Politique*, *Philèbe*, *Parménide* ; dialogues scientifiques et moraux : *Banquet*, *Phèdre* (au sujet duquel il repousse absolument la conjecture de Diogène Laërce), *Ménexène* ; dialogues systématiques : *République*, *Timée*, *Critias*, *Lois*, *Epinomis*.

Comme Brucker, Tennemann[1] croit à l'existence dans l'école de Platon d'un double enseignement dont les dialogues représentent le côté exotérique, le charme de la forme n'étant qu'un accessoire gênant, imposé au philosophe par la nécessité de dissimuler aux yeux de la foule superstitieuse les témérités de sa pensée : de temps en temps seulement une révélation

1. Voir le tome I de son ouvrage, p. 114, 128, 137, 264.

discrète laisse apercevoir quelques-unes des bases du système. Mais ce qui a surtout contribué à égarer Tennemann, c'est son admiration exclusive pour Kant, dont le disciple de Socrate doit, bon gré mal gré, épouser à l'avance toutes les doctrines, n'ayant d'autre but que « de dériver de principes à priori la connaissance des choses en soi. » A chaque page de ce commentaire on rencontre les mots de *subjectif* et d'*objectif*, de *raison pure* et de *raison pratique*: autant de catégories abstraites aussi étrangères que possible au libre génie de Platon.

Une tentative plus impartiale, partant plus sérieuse pour construire dans ses grandes lignes la philosophie de Platon partit d'un métaphysicien aujourd'hui à peu près ignoré, Herbart[1]. Dans sa dissertation intitulée : *De Platonici systematis fundamento*[2], il demande d'abord qu'on se garde d'appliquer à un philosophe ancien des formules toutes modernes et de triompher des réponses incomplètes qu'il donne à des questions alors non encore entrevues. La seule manière de comprendre Platon, c'est de se mettre en face des erreurs auxquelles il a voulu échapper : s'il a cherché un refuge dans la théorie des idées, c'est pour supprimer les difficultés métaphysiques où se trouvaient engagés Héraclite et les Eléates. Celui-là admettait des êtres, mais à l'être en soi il substituait le devenir : ceux-ci proclamaient bien haut l'existence de l'être, mais en dehors de l'être ne reconnaissaient aucune réalité. Il fallait réconcilier ces deux doctrines opposées. Les conflits de la connaissance sensible viennent de ce que le même objet se présente à nous avec des qualités contraires. Isolons ces qualités : considérons chacune d'elles dans une indépendance absolue : toute contradiction disparaîtra et nous aurons l'Idée platonicienne, qui n'est qu'une simple notion générale à sa plus haute puissance[3].

1. Né à Oldenburg en 1776, professeur à Königsberg (1809), puis à Göttingue (1833), Herbart mourut en 1841. Sa philosophie a été appréciée par Thurot dans la *Revue critique* (1807, II, p. 369).

2. Göttingue, 1805.

3. C'est ce qu'Herbart exprimait par la formule bizarre : « Divide Heracliti γένεσιν οὐσίᾳ Parmenidis : habebis Ideas Platonis. »

Si Platon en dehors et au dessus de ses Idées parle d'un Dieu, s'il construit une sorte d'échelle dialectique au faîte de laquelle brille l'idée du bien, ce sont là chez lui autant d'inconséquences fâcheuses auxquelles l'ont conduit des motifs d'ordre religieux et esthétique. Il en est de même de l'explication qu'il a tenté de donner du monde, après avoir attribué à la création une demi-réalité.

Ainsi, longtemps avant Hermann, Herbart avait envisagé les écrits de Platon comme autant de documents irréfutables des transformations subies par sa conception des choses : mais d'une part, il s'agissait ici de transformations intérieures d'ordre purement logique, et de l'autre le point de départ de toutes ces déductions était sinon absolument faux, du moins manifestement incomplet. De quel droit en effet, dans la genèse de la théorie des Idées, substituer l'influence problématique de Parménide et des Éléates à l'intervention historique et démontrée de Socrate ? Aux yeux d'Herbart le platonisme véritable est tout entier dans le *Théétète*, le *Sophiste* et le *Philèbe*, auxquels on peut encore associer la *République* : au reste, comme ses devanciers, il cite le *Minos* et l'*Hippias* sans plus de scrupule que le *Gorgias* ou le *Phédon*.

2. SCHLEIERMACHER

Avec Schleiermacher [1], non moins illustre parmi les philologues et les théologiens que parmi les philosophes, commence la longue série des critiques qui dans notre siècle, en Allemagne et ailleurs, ont attaché leurs noms à la question platonicienne, comme Wolf, Heyne, Lachmann, Payne Knight et

1. Né à Breslau en 1768, nommé en 1805 professeur de théologie à Halle, il passa en 1810 à l'Université de Berlin. En 1811 l'Académie des sciences de cette ville lui ouvrait ses portes et dès l'année suivante elle consacrait sa réputation en le nommant secrétaire perpétuel de la classe de philosophie. Schleiermacher est mort à Berlin le 12 février 1834.

Pierron à la question homérique. On avait demandé à Schleiermacher de collaborer à une réédition de Platon sous la direction de Wolf et de Heindorf[1]. Schlegel son ami lui fit presque en même temps une proposition bien autrement séduisante : celle de doter enfin leur patrie, grâce à leurs efforts réunis, d'une traduction de ce philosophe digne de la célébrité de l'original : c'est ce que les deux jeunes écrivains, dans leur enthousiasme, appelaient « la tâche divine, la sainte entreprise ». Schlegel, esprit aventureux, avait plus d'ardeur que de persévérance, et bientôt Schleiermacher resta seul ; heureusement il trouvait en lui tous les éléments propres à le conduire au succès[2]. C'est qu'en effet de tous les philosophes dont il avait subi l'influence, Platon était celui avec lequel son propre génie offrait le plus d'affinité. Cousin, qui avait connu et pratiqué Schleiermacher, vante la prodigieuse souplesse de son esprit : « On ne saurait, dit-il, être plus habile et plus délié. » Mais ce n'était pas seulement la précision dialectique et la délicatesse du goût que Schleiermacher avait en commun avec son modèle antique ; il y ajoutait le don des méditations profondes, une conception idéale de la morale, et une sorte de ferveur religieuse, qui lui fit consumer son existence dans la recherche de l'unité supérieure où la religion se confond avec la science. « Ce pieux panthéiste, a dit Caro, ce disciple de Spinosa a employé une admirable vie d'étude à vouloir réconcilier l'*Ethique* et le *Phédon*[3] ». Rompant avec les préju-

---

1. Cette édition en quatre volumes, restée d'ailleurs incomplète, parut à Berlin de 1802 à 1809. Elle témoigne d'un vaste savoir philologique, mais les questions de doctrine et d'authenticité y sont absolument négligées.

2. Un de ses biographes les résume en ces mots : « Philologische Genialität und philosophische Congenialität mit Plato : die schärfste Kritik und die innigste Frömmigkeit, das gründlichste Studium und die bewundernde Liebe zu seinem Gegenstande. »

3. Sur quoi Cousin fait cette remarque : « Schleiermacher a beau vouloir mêler Spinosa et Platon, ils s'excluent. J'en demande bien pardon au savant traducteur de Platon : le dieu de Platon et celui de Spinosa sont essentiellement différents. J'admets bien que dans Platon les mythes jouent un assez grand rôle : seulement les mythes couronnent la philosophie platonicienne, ils ne la constituent pas, ils la mettent en rapport avec les croyances populaires qu'ils élèvent et ennoblissent ; mais sous ces

gés d'un rationalisme vulgaire aussi bien qu'avec les exigences d'une orthodoxie toute littérale, il chercha à donner pour base à la religion un sentiment *sui generis*, l'intime persuasion de la dépendance absolue de l'homme vis-à-vis de la divinité [1]. N'était-ce pas à beaucoup d'égards la situation prise par Platon en face des Protagoras et des Anytus de son temps? Ces ressemblances allaient si loin qu'on s'est demandé si, toute question de système à part, Platon avait jamais trouvé, même dans l'antiquité, même parmi ses propres disciples, une seconde nature en aussi parfaite harmonie avec la sienne.

Aussi c'était trop peu pour Schleiermacher de traduire Platon, quelque succès que lui promît cette tâche : il voulut pénétrer dans la pensée intime du philosophe, afin de le faire revivre tout entier avec ses desseins, ses ambitions et ses espérances. On n'avait sans doute pas attendu jusque-là pour l'interroger, mais la réponse dépendait des préoccupations du critique : et tandis que ceux-ci déclaraient n'avoir affaire en lui qu'au philosophe, ceux-là réservaient toute leur admiration à l'écrivain. Personne n'avait remarqué le caractère personnel et original de ce beau génie, à savoir l'art inimitable de la composition, associant dans l'union la plus intime la réflexion intérieure et la forme qui la traduit au dehors. On savait que dans tel dialogue Platon avait prodigué tous les trésors de son imagination, dans tel autre donné la mesure de sa subtile et pénétrante dialectique : le talent qui lui avait permis de développer librement dans le cadre vivant d'un entretien les vérités philosophiques les plus hautes était assez visible pour frapper un lecteur même inattentif. Et cependant parmi ses nombreux commentateurs, qui pouvait se vanter de l'avoir compris? Pris à part, chacun de ses ouvrages avait

---

mythes est une philosophie aussi nette que sublime, et qui n'a rien à voir avec celle du célèbre juif hollandais » (*Promenade philosophique en Allemagne*).

1. « Die Religion der Frömmigkeit ist das bewusste Sichhingeben an das All, oder das sich als Theil des Ganzen wissen, das unmittelbare Seyn des Endlichen in dem Unendlichen » (*Erste Rede*).

subi mille interprétations opposées, parfois même contradictoires : à quelle cause attribuer ces surprenantes divergences ? Tel fut le problème que se posa Schleiermacher, avec la ferme détermination de ne l'abandonner qu'après en avoir trouvé la solution. Cette solution, nous la trouvons dans les arguments qu'il a placés en tête de chaque dialogue [1] et surtout dans la mémorable *Introduction* qui sert de préface à son œuvre entière [2].

Ce que les écrits de Platon offrent de plus original, c'est bien sans contredit la forme qu'y revêt l'enseignement philosophique. Le hasard seul en avait-il décidé ? Il est difficile, ou pour mieux dire, impossible de le croire : pour être irrégulier en apparence, ce vaste édifice n'en avait pas moins dû s'élever d'après un plan savamment médité. Faute de s'en être rendu compte, si la lumière s'était faite sur quelques points, l'ensemble était resté obscur, ce que notre critique rendait assez spirituellement en rappelant l'expression d'Horace : *invenies disjecti membra poetæ*. On avait heureusement deviné le but et la portée de tel ou tel dialogue : la philosophie platonicienne n'avait pas livré son secret.

Il y a pour un philosophe, continuait Schleiermacher, deux manières de procéder. L'une que l'on pourrait appeler *systématique*, consiste à répartir son enseignement en un certain nombre de chapitres ou de traités isolés, portant chacun un titre nettement défini. La construction pourra manquer de grâce : la solidité ne lui fera pas défaut. L'autre se complaît dans des recherches de détail, s'en remettant à l'avenir du soin de réunir et de cimenter en un faisceau compacte ces fragments épars.

Rien de semblable chez Platon. Au premier abord, tout paraît insaisissable et mystérieux chez un auteur qui évitant avec soin de se renfermer dans les bornes étroites d'une ques-

---

1. Ces arguments ont été plus tard traduits en anglais par Dobson.
2. La première édition de l'ouvrage de Schleiermacher porte la date de 1804 : mais on connait surtout la réimpression faite à Berlin en 5 volumes in-8°, de 1817 à 1828.

tion particulière n'a cependant nulle part marqué les grandes lignes de son système et qui, loin de séparer les diverses parties de la philosophie, affecte au contraire de les rapprocher au point de les confondre.

Aussi les uns, arrêtés par les hésitations et les contradictions apparentes du philosophe, ont entièrement renoncé à lui demander un corps de doctrines : ils ont vu en lui un esprit plus brillant que solide, jaloux de renverser les opinions d'autrui, médiocrement préoccupé d'asseoir fortement les siennes. Lui prend-il fantaisie de poser un principe ? il court l'emprunter à quelque théorie antérieure dont ailleurs, sans aucun scrupule, il fait impitoyablement le procès. Un tel langage, quand il s'agit d'un des génies philosophiques les plus éminents qui aient paru dans l'histoire, équivaut, dit très justement Schleiermacher, à un aveu d'ignorance : au lieu d'accuser Platon, ces critiques devraient s'accuser eux-mêmes. Il ne suffit pas en effet d'admirer chez ce grand génie l'élégance soutenue du style, le coloris poétique de la pensée, ou quelques maximes morales d'une élévation incontestable. La postérité, et avec raison, a vu dans Platon autre chose qu'un modèle admirable d'atticisme, même doublé d'un moraliste supérieur.

D'autres, pour excuser le peu de succès de leurs efforts, ont invoqué quelques témoignages douteux attribuant à Platon un double enseignement [1]. A les entendre, le véritable platonisme, loin d'être contenu dans les dialogues, y est à peine indiqué par quelques allusions plus ou moins obscures, sur le vrai sens desquelles règne le plus complet désaccord. Sans doute, répond Schleiermacher, c'est ainsi qu'avait agi Pythagore : mais sa philosophie était moins grecque qu'orientale, et d'ailleurs ce qu'il voulait dérober aux indiscrétions des profanes, c'étaient bien plutôt des desseins politiques que des spéculations métaphysiques au fond très inoffensives. Pour affirmer que Platon a suivi cet exemple, ou un aveu formel de sa

1. C'était le cas, nous l'avons vu, de la plupart des prédécesseurs immédiats de Schleiermacher, dont la réfutation, toute concluante qu'elle fût, n'a pas empêché cette thèse d'être reprise maintes fois après lui.

part ou des attestations historiques seraient nécessaires. Depuis le néo-platonisme, on a tenté plus d'une fois l'une et l'autre de ces démonstrations : toutes deux ont échoué et il est parfaitement inutile de déplorer, comme on l'a fait tant de fois à la légère, la perte d'un trésor secret de sagesse platonicienne. Aristote, le plus compétent de tous les témoins, ne considère-t-il pas les dialogues de son maître comme autant de documents indiscutables des théories professées à l'Académie ? Où a-t-on vu que tous les écrits de Platon ne sont pas arrivés au même titre et de la même façon à la publicité ? Au reste quel eût été l'objet de cette science occulte, enveloppée d'ombre et de mystère ? Il ne saurait être question de la théosophie orientale que Platon ne connut jamais. Veut-on parler de la lutte qu'il engagea contre le polythéisme ? Mais pouvait-on frapper la mythologie régnante d'une condamnation plus sévère qu'en écrivant la *République* et les *Lois* ? C'est un des mérites les plus évidents de Schleiermacher d'avoir vengé ainsi Platon des accusations d'inconséquence qui avaient amené certains critiques à lui attribuer une double doctrine.

Mais comment pénétrer jusqu'au cœur même du platonisme? Contempler successivement et isolément les diverses parties d'une statue ou d'un édifice a toujours été un procédé des plus défectueux pour acquérir une notion complète de l'ensemble ; de même, dit Schleiermacher, c'est une illusion chimérique, quoique longtemps répandue, d'espérer dégager d'un grand nombre d'analyses partielles, si exactes fussent-elles, le sentiment profond de l'unité cachée sous une apparente diversité : la question d'authenticité elle-même ne reçoit de ce procédé aucune lumière. Ce que l'on n'a pas vu, c'est que chez Platon le fond et la forme sont assez étroitement unis pour qu'il soit impossible de saisir le vrai sens des dialogues, quand on ne les lit pas dans l'ordre fixé par leur auteur.

Le premier devoir, la première tâche du critique est donc de retrouver l'enchaînement originel de ces compositions jusqu'alors rapprochées presque au hasard ; tel sera le mot d'ordre de Schleiermacher, l'idée maîtresse qui inspirera tous ses

travaux et qu'il développera, avec plus d'habileté, il est vrai, que de succès dans toute la suite de son œuvre. Mais qui peut mieux nous livrer le secret de Platon que Platon lui-même ? Ouvrons donc ses écrits pour savoir s'il ne nous y a pas laissé quelque confidence sur les principes auxquels il a obéi comme écrivain.

Un curieux passage du *Phèdre* (275 A) avait déjà attiré l'attention des critiques, et notamment de Tennemann. Il était réservé à Schleiermacher non seulement d'en creuser le sens, mais encore de le transformer en déclaration solennelle, en programme d'action. Et à qui en témoignerait sa surprise il répond qu'on ne saurait prêter une trop grande attention aux premiers pas d'un homme de génie dans la carrière. Or, à l'entendre, le *Phèdre* est le premier en date des dialogues.

Dans ce passage Platon discute longuement les avantages comparés de la parole et de l'écriture comme organes et véhicules de la pensée. L'écriture, dit-il, ne laisse d'ordinaire dans l'esprit du lecteur qu'une connaissance apparente : à l'ignorant comme au savant elle parle le même langage, langage que le dernier est seul à comprendre. Dans l'enseignement oral au contraire l'échange incessant d'idées entre le maître et l'élève prévient les confusions, signale les méprises et redresse les erreurs. Pénétré de cette conviction, Platon n'a pu et dû prendre la plume que parce qu'il croyait avoir découvert le moyen de rapprocher ces deux modes de propagande intellectuelle, et d'instruire la postérité par ses écrits comme il instruisait ses auditeurs par sa parole [1].

Son principal but, comme celui de Socrate, semble avoir été de mettre en garde contre la science incomplète et prématurée qui n'est qu'une fausse science. Vous cherchez des conclusions précises qui vous dispensent de suivre pas à pas la marche souvent capricieuse de l'argumentation ? Vous n'en trouverez

1. Si je comprends bien Schleiermacher, Platon aurait pu adopter comme épigraphe de son œuvre entière le vers célèbre :

Indocti discant, et ament meminisse periti.

pas. Sur la foi de tel ou tel passage, vous vous imaginez avoir saisi la pensée fondamentale d'un dialogue ? Poursuivez votre lecture : ce qui vous paraissait tout à l'heure évident deviendra douteux et obscur. Platon veut avant tout que vous pensiez par vous-même, que vous vous imposiez l'obligation de passer par toutes les phases qu'aurait traversées un entretien réel [1]. Tel est à ses yeux le sens, tel est le prix de la forme dialoguée qu'il a adoptée à l'exclusion de toutes les autres : seul un esprit préparé et initié par cette gymnastique préalable est en mesure de résoudre l'énigme.

En second lieu, la philosophie pour Platon prend son point de départ dans certaines notions supérieures : ce n'est qu'en descendant de ces sommets de la spéculation qu'elle s'applique aux sciences particulières. Or une pareille méthode suppose un fil conducteur qui relie d'une manière visible ou cachée les diverses parties de l'ensemble. Ainsi les dialogues ne se laissent pas diviser en deux ou plusieurs séries traitant l'une de la physique, l'autre de la morale, une troisième et une quatrième de la dialectique et du gouvernement des Etats. Ils constituent une série unique où tout est rapproché dans une vaste et vivante synthèse, de telle sorte que les conclusions d'un dialogue marquent le point de départ du dialogue suivant : de la base au faîte, toutes les pierres ont leur place distincte et ne pourraient être déplacées sans troubler l'économie de l'édifice [2]. A l'unité du système Platon a substitué l'enchaînement de la méthode. Ainsi, de même que dans un discours chaque phrase reçoit du contexte sa signification précise et complète, au lieu que considérée à part elle serait susceptible d'interprétations fort éloignées de la pensée de l'auteur, de même

1. « Platon betracht'et alles Denken so sehr als Selbstthätigkeit, dass bei ihm eineErinnerung an das Erworbene auch nothwendig eine sein muss an die erste und ursprüngliche Art des Erwerbes. »

2. « Denn weiter fortschreiten kann Plato doch nicht in einem anderen Gespräch, wenn er nicht die in einem früheren beabsichtigte Wirkung als erreicht voraussetzt, so dass dasselbe, was als Ende des einen ergänzt wird auch muss als Anfang und Grund eines anderen vorausgesetzt werden. »

chaque dialogue ne peut être véritablement compris qu'à la lumière des démonstrations qui le précèdent.

Telle est, on peut l'affirmer, la clef de voûte de l'hypothèse de Schleiermacher, hypothèse présentée avec un talent si réel qu'elle rencontra d'abord une adhésion unanime, à peine mêlée de quelques timides objections.

Jusque-là Schleiermacher avait posé plutôt que résolu le problème ; il restait à retrouver l'ordre logique qui unissait ainsi dans une série ascendante les anneaux de cette longue chaîne. Depuis l'antiquité, que d'essais de classification tour à tour proposés et rejetés ! La double tentative d'Aristophane et de Thrasylle montre que la vraie notion de l'ordre à suivre s'était perdue de bonne heure, même dans l'école du maître : quant à la critique alexandrine, elle était incapable d'une semblable découverte. Parmi les modernes, les uns ont emprisonné le génie si libre et si indépendant de Platon dans le formalisme étroit d'un système ; les autres ont admis que le philosophe en écrivant ses dialogues n'avait consulté que son caprice ou le désir d'accabler ses rivaux. Schleiermacher qui mentionne à peine en passant les travaux de Geddes et d'Eberhard, reconnaît le mérite tout au moins relatif de Tennemann, dont il s'est inspiré jusque dans les endroits où il le combat.

Avant tout, pour procéder avec ordre, il s'agissait de déterminer quels sont les dialogues vraiment sortis de la main de Platon et, selon les propres paroles de notre critique, de séparer l'ivraie du bon grain ; car on ne peut songer à s'en rapporter sur ce point à l'autorité depuis longtemps discréditée de la tradition [1]. Trancher la question d'après une règle tirée des ouvrages eux-mêmes, c'est s'enfermer manifestement dans un cercle vicieux : sans méconnaître l'importance du témoi-

1. « Vielmehr werden die meisten die ganze Frage nicht erwarten über die Echtheit der platonischen Schriften, sondern sie für längst entschieden ansehen bis auf unbedeutende Zweifel, welche nur ein Paar Kleinigkeiten betreffen von denen sehr gleichgültig sein kann, ob sie Jemand annimmt oder verwirft. So nämlich werden alle diejenigen urtheilen, die sich in der längst verjährten Auctorität der Ausgaben beruhigen ».

gnage d'Aristote, Schleiermacher a cru devoir consulter de préférence l'idée qu'il s'était faite lui-même de la philosophie de Platon ou, plus exactement, de Platon philosophe.

C'est ainsi que dans la collection platonicienne il distingue une première série qu'il appelle *élémentaire* ou *fondamentale*, composée des écrits suivants : *Phèdre*, *Protagoras*, *Parménide*, supposés par beaucoup d'autres dialogues et qui eux-mêmes n'en supposent aucun. On y trouve définies et décrites les diverses faces de la dialectique, et la théorie et la pratique y sont plus nettement séparées qu'ailleurs.

Une seconde série comprend *Théétète*, *Sophiste*, *Politique*, *Phédon*, *Philèbe* : elle apprend à distinguer la connaissance philosophique de la connaissance vulgaire, en même temps qu'elle renferme une explication raisonnée, profonde et subtile parfois jusqu'à l'obscurité, des principes de la connaissance et de l'action.

Enfin les écrits de la troisième et dernière série, dont chacun forme un tout savamment construit, ont pour objet l'exposé et la démonstration du système indirectement préparé par les dialogues précédents : ce sont la *République*, le *Timée* et le *Critias*.

Sur la succession de ces trois périodes, dans chacune desquelles l'ordre des dialogues est déterminé par le développement naturel des idées, Schleiermacher n'admet pas de discussion. Est-il raisonnable, écrit-il, de penser qu'après avoir élevé son édifice, Platon l'a renversé ou repris en sous-œuvre pour le rebâtir [1], ou qu'il en a construit la coupole avant d'en avoir assuré les fondements ?

Nous n'avons nommé jusqu'ici qu'un certain nombre de dialogues : tous les autres, semblables à des gardes d'honneur disposés aux côtés de quelque grand personnage, trouveront place à l'endroit où ils seront le mieux éclairés et où ils jette-

1. Schleiermacher insiste particulièrement sur ce point et va jusqu'à dire (I, p. 48) que pour ruiner entièrement son système, il suffirait d'établir par des preuves solides que l'un quelconque des dialogues du premier groupe est postérieur à la *République*.

ront eux-mêmes le plus de lumière. Schleiermacher va jusqu'à proposer de mesurer leur degré d'authenticité à la facilité avec laquelle ils se laissent insérer dans cette suite logique [1] : les exceptions fâcheuses qui contrarieraient ou troubleraient ce bel ordre doivent être autant d'apocryphes.

C'est ainsi qu'à la première série il rattache *Lysis*, *Lachès*, *Charmide* et *Euthyphron*, tandis qu'il ne voit d'autre issue pour sauver l'*Apologie* et *Criton* que de les considérer assez dédaigneusement comme des écrits de circonstance. Le *Cratyle*, le *Banquet* lui-même tombent au rang de compositions accessoires : le *Gorgias*, le *Ménon* et l'*Euthydème* n'ont d'autre destination que de préparer le *Politique*, pendant que les *Lois* sont un complément manifeste de la trilogie formée par la *République*, *Timée* et *Critias*.

Comme on peut s'en convaincre, plusieurs dialogues, rebelles sans doute au groupement imaginé par Schleiermacher, n'ont pas trouvé grâce devant sa critique : mais l'habileté avec laquelle était proposée plutôt que prononcée leur expulsion n'éveilla aucune protestation. D'ailleurs n'était-ce pas la destinée commune des grands écrivains de l'antiquité d'abriter sous leur nom une suite plus ou moins nombreuse d'apocryphes ?

Quoi qu'il en soit, voilà par quelle voie Schleiermacher se flattait de réussir où avaient échoué ses devanciers, et de faire pénétrer ses lecteurs dans l'intimité même du philosophe athénien. Admirateur aussi convaincu mais plus éclairé de Platon que Ficin, il fut pour les platoniciens du XIX[e] siècle ce que ce dernier avait été pour les platonisants de la Renaissance. Non content de redonner au disciple de Socrate une popularité nouvelle, il l'a pris lui-même pour maître [2] et lui a emprunté la meilleure part de sa propre philosophie. Platon était à ses yeux une sorte de médiateur entre la pensée antique et la

---

1. « Die Prüfung der Aechtheit und die Aufsuchung des rechten Ortes für ein jedes Gespräch unterstützen und bewähren einander gegenseitig » (p. 42).
2. Ce sujet a été particulièrement approfondi par M. von Stein (III, 365-375).

pensée moderne, et un jour qu'on lui demandait quels auteurs anciens il voudrait sauver de préférence du naufrage total de la littérature classique, il répondit : Homère, Hérodote et Platon [1]. Au reste à cette même époque un souffle platonicien passait sur Jacobi, Fichte et Schelling comme sur les coryphées de l'école romantique tant en deçà qu'au delà du Rhin.

Les applaudissements ne firent pas défaut à l'initiative tour à tour heureuse et téméraire de Schleiermacher. Bœckh, lui-même interprète érudit et sympathique de la science platonicienne [2], n'avait pas assez d'éloges pour ce qu'il appelait une découverte de génie, et Bekker [3] décernait solennellement au critique de Berlin le titre, raillé par Grote, de *Platonis restitutor*. Heindorf disait de lui : « Cui plus aliquando Plato debebit quam omnibus quotquot et sunt et erunt. » Parmi les philosophes Ritter, Brandis, Trendelenburg et Susemihl lui ont donné leur complète adhésion. Deux causes ont contribué à ce succès : d'une part la chaleur communicative avec laquelle Schleiermacher exposait ses sentiments, de l'autre la parfaite harmonie de cette tentative avec le goût littéraire et l'esprit esthétique de l'époque. On goûta surtout cette importance restituée à la forme extérieure de la philosophie platonicienne, à cet art merveilleux dont on se montrait d'autant plus épris que jusque-là il avait été plus sacrifié.

Mais, tout ingénieux qu'il soit en apparence, ce système ne soulève-t-il pas de très légitimes objections ? Si avant Schleiermacher il n'y avait que désordre dans l'interprétation des dialogues, l'ordre qu'il a voulu y introduire n'est-il pas trop

---

1. *Lettres* (II, p. 208).

2. Né à Carlsruhe en 1785, mort en 1867, Bœckh eut pour maîtres Wolf et Schleiermacher : professeur successivement à Heidelberg, à Königsberg et enfin à Berlin, où l'Université le compta depuis 1817 au nombre de ses gloires, il fut un des initiateurs du mouvement qui dans notre siècle a rajeuni et illustré la science allemande. Dès 1806 il publiait une dissertation *in Platonis Minoem* : plus tard il a étudié avec un soin particulier le système astronomique exposé dans le *Timée*. — Voir la dissertation : *A. Bœckh als Platoniker*, publiée par Bratuschek dans les *Phil. Monatshefte*.

3. Dont l'édition de Platon (Berlin, 1818-9), d'ailleurs justement estimée, reproduit avec fidélité l'ordre adopté par Schleiermacher.

rigoureux? En outre est-ce chose commune dans l'histoire de la philosophie qu'un penseur arrêtant à une heure donnée de sa vie, que dis-je, au seuil même de sa carrière, non seulement les grandes lignes de sa doctrine, mais encore le plan complet de tout ce qu'il publiera dans la suite pour l'exposer ou la défendre [1]? Cela est vrai de Kant dont la correspondance entre 1770 et 1778 atteste qu'il avait dès lors jeté les bases de sa double *Critique* : mais Kant indifférent à tout, sauf aux évolutions intérieures de sa pensée, est vraiment une exception, même parmi les métaphysiciens de l'Allemagne. Cela est vrai de Berkeley et de Hume qui publiaient, le premier à 35 ans sa *Nouvelle théorie de la vision,* le second à 36 ans son *Traité de la nature humaine.* Cela est vrai de Rosmini, dont les écrits ne sont que l'éloquent et parfois un peu confus développement de la théorie qu'il avait définitivement ébauchée dès l'âge de 28 ans, et tout récemment de Hartmann qui avait 27 ans à peine quand parut la *Philosophie de l'inconscient.* Mais surtout en matière philosophique, cette précocité surprenante n'est pas la règle : que de temps n'a-t-il pas fallu à Schleiermacher lui-même pour atteindre son point de vue définitif?

Ainsi, que Platon à 22 ans après quelques mois à peine passés dans la familiarité de Socrate et avant qu'il ait pu songer à devenir un jour chef d'école, se soit tracé le plan de tout ce qu'il devait écrire jusqu'au terme de sa longue et féconde vieillesse sans que ce plan dût subir désormais aucune dérogation, l'hypothèse est en soi si peu rationnelle, si peu vraisemblable qu'elle exige des confirmations multipliées : or, si je cherche des preuves plus sérieuses que le sentiment personnel de Schleiermacher, je n'en découvre pas.

Ainsi pour comprendre Platon, nous serions impérieusement tenus à lire ses dialogues dans un ordre déterminé,

---

1. « Das wahre Philosophiren hebe nicht mit etwas Einzelnen an, sondern mit einer Ahnung wenigstens des Ganzen und wie der persönliche Charakter des Menschen, so müsse auch das Eigenthümliche seiner Denkart und Weltansicht schon im ersten Anfange zu finden sein » (Schleiermacher, p. 76).

celui-là et aucun autre ; le secret de sa philosophie serait précisément dans le lien méthodique qui en embrasse l'ensemble [1], et quiconque l'ignore se verrait condamné à n'avoir du grand philosophe qu'une connaissance trompeuse ! mais alors Platon a dû ne rien négliger pour mettre ce lien en lumière, son école a conservé scrupuleusement la tradition, et après vingt siècles cet ordre se révèle à nous avec une indiscutable évidence. Singulière déception ! Les écrits de Platon ne font aucune allusion à cet enchaînement ; chose surprenante, les deux séries de dialogues qui passent seules pour avoir été projetées par le philosophe lui-même sont restées l'une et l'autre inachevées : les platoniciens de tous les âges, depuis Aristote dont le silence difficilement paraîtra calculé, jusqu'à Apulée qui avait entre les mains les mémoires de Speusippe, ont si peu soupçonné ce mystère qu'ils ont eu recours dans la distribution des dialogues aux combinaisons les plus opposées ; même désarroi chez les critiques modernes : enfin pour donner une apparence de vérité à son système, Schleiermacher est obligé de s'emparer de quelques phrases du *Phèdre*, de leur donner une interprétation au moins étrange et d'en tirer des conséquences qui sont encore plus discutables. Platon s'est rendu un compte assurément très exact des inconvénients d'un texte écrit pour la transmission d'une doctrine : pouvait-il se flatter d'imaginer pour sa pensée une forme qui les fît magiquement disparaître ? Il a trouvé dans le dialogue un genre littéraire neuf, intéressant, suffisamment dramatique, approprié à son génie, recommandé par l'exemple de Socrate ; il s'en est servi avec autant d'empressement que de bonheur, mais sa doctrine n'y était pas essentiellement intéressée.

Schleiermacher surprend ou croit surprendre des transitions

1. Trendelenburg lui-même, tout partisan qu'il fût de Schleiermacher, n'a pu s'empêcher de faire remarquer combien pareil procédé était contraire aux usages de l'antiquité : « Quidquid operis antiquitas finxit, et antiqui ingenii quasi nota signavit, id per se unum et quamvis ad alia relatum, ita tamen aliquatenus certe absolutum est ut quasi ex se ipso natum per se etiam intelligi queat ». N'en avons-nous pas une preuve évidente dans les chefs-d'œuvre dramatiques qui forment les trilogies d'Eschyle ?

entre certains dialogues : ces rapprochements souvent ingénieux font honneur à la pénétration du critique sans justifier ses conclusions [1]. Que dans tout ce que Platon a écrit il y ait un écho des vues et des théories préférées de Platon, quoi de plus naturel ! mais sous prétexte que la question de méthode est au premier plan dans le *Phèdre*, le *Protagoras* et le *Parménide* (n'en est-il pas de même du *Philèbe* ?), de quel droit rapprocher trois dialogues dont l'un repose sur ce que la théorie des idées a de plus séduisant et de plus poétique, dont le second nous ramène aux polémiques subtiles entre Socrate et les sophistes, dont le troisième enfin ruine la théorie des Idées pour y substituer je ne sais quelle dialectique obscure renouvelée de l'école éristique [2] ? Est-il raisonnable de reléguer dans l'ombre, bien au dessous des autres écrits de Platon, ces deux perles charmantes, l'*Apologie* et le *Criton* ? de traiter de publications accessoires des œuvres aussi étendues et à bien des égards aussi parfaites que le *Gorgias*, le *Banquet* et les *Lois* ? Enfin un système qui prétend s'appuyer sur un enchaînement établi par Platon lui-même ne prononce-t-il pas sa propre condamnation en intercalant trois dialogues d'une indiscutable importance entre le *Théétète* et le *Sophiste* qui veut en être la continuation ?

Je n'insisterai pas ici sur les proscriptions édictées par Schleiermacher contre bon nombre d'écrits renfermés dans le catalogue de Thrasylle : il me suffira de rappeler que Hegel, sans les combattre, n'en a jamais parlé qu'avec une suprême indifférence [3], tandis que plus récemment Grote a ouvert une

1. C'est ce que reconnaît Brandis, malgré l'admiration que lui inspire l'œuvre de Schleiermacher prise dans son ensemble. « Doch fragt sich, ob er nicht zur Erreichung seines Zweckes über die thatsächlich nachweislichen inneren Beziehungen hinausgegangen und das Fehlende durch sinnreiche Voraussetzungen ergänzt habe » (*Histoire de la philosophie*, I. 279).

2. Les détails de la classification prêteraient aux mêmes critiques que les vues principales. C'est ainsi que Susemihl écrit à propos de la connexion établie par Schleiermacher entre *Lysis* et *Phèdre* : « Wenn je eine Verdrehung der augenscheinlichsten Wahrheit zum Zwecke einer vorgefassten Grille stattgefunden hat, so ist es diese ».

3. « Das literarische, das kritische Herrn Schleiermachers, die kritische

vigoureuse campagne contre le principe même qui lui paraissait les avoir inspirées [1].

Une dernière remarque complètera notre critique. Schleiermacher a-t-il pris les moyens nécessaires pour se faire une juste idée de la personne et de l'œuvre de Platon? s'est-il rendu un compte suffisant de l'état intellectuel de la Grèce d'alors, et des événements qui ont marqué la vie du célèbre Athénien? Il nous le représente comme une sorte de démiurge s'essayant à réaliser une pensée toujours la même par une série de créations de moins en moins imparfaites, ou si l'on préfère, comme un éditeur moderne fixant à l'avance, *ne varietur*, la suite et le contenu, presque le nombre et la date de publication des trente ou quarante volumes dont se composera quelque encyclopédie nouvelle. Mais quand on s'appelle Platon, et que l'on a reçu en partage un génie aussi brillant et aussi compréhensif, au lieu de s'astreindre à un ordre didactique inflexible, on aime à se déployer en toute liberté dans le domaine infini de la pensée.

En second lieu, quelques lacunes que présentent les biographies anciennes de Platon, il s'y trouve néanmoins certains détails historiques dont Schleiermacher s'est trop peu préoccupé, comme si Platon était un sage idéal, élevé au-dessus de toutes les vicissitudes de l'existence terrestre [2]. Il fallait au contraire le replacer, comme dans son cadre naturel, au milieu de l'Athènes politique et philosophique de son temps, d'abord en face des sophistes et de leurs héritiers souvent plus

---

Sonderung, ob die einen oder die anderen Nebendialoge ächt seien, ist für die Philosophie ganz überflüssig und gehört der Hyperkritik unserer Zeit an ». Aussi bien, comment ces vétilles pouvaient-elles intéresser un esprit planant sur les plus hauts sommets de l'idée pure ?

1. « I think it an injudicious novelty introduced by Schleiermacher to set up a canonical type of Platonism, all deviations of which are to be rejected as forgeries ».

2. « Schleiermacher ist ganz in der Romantik befangen, als drehte sich bei Plato Alles um Produktion zeitloser Kunstwerke und als wollte er den göttlichen ihm verliehenen Weisheitsschatz in kunstmässig organischer Gliederung allmählich im Laufe seines Lebens zur Welt bringen » (Teichmüller).

méprisables et plus dangereux encore, les Thrasymaque et les Calliclès, puis en face de ses anciens condisciples à l'école de Socrate devenus ses détracteurs ou tout au moins ses rivaux, en face des grandes écoles philosophiques du passé dont il n'a acquis qu'avec les années une connaissance sérieuse, enfin en face de la démocratie athénienne elle-même, à laquelle il n'a ménagé ni les avertissements ni même les anathèmes. Voilà ce que n'a pas fait Schleiermacher, et il ne faut pas chercher ailleurs le point vulnérable de son système. Lui qui nous a laissé sur Héraclite, dont le premier il a mis en ordre les fragments, sur Anaximandre, sur Diogène d'Apollonie, sur Socrate des dissertations si remarquables, était admirablement préparé pour explorer avec succès la période suivante de la philosophie ancienne, celle-là même qu'il avait le plus d'intérêt à approfondir. Chose étrange, l'importance de ces recherches semble n'avoir jamais frappé son esprit : tout au plus lui arrive-t-il d'invoquer les voyages attribués à Platon pour expliquer les interruptions les plus saillantes dans la suite et l'enchaînement de ses écrits.

Mais toutes ces critiques n'enlèvent pas à Schleiermacher un mérite aussi éclatant qu'indéniable : celui d'avoir le premier soulevé ce que l'on a appelé avec raison « la question platonicienne [1] ». Depuis lors cette question a été reprise et agitée en tous sens, car tandis que l'immense travail philologique entrepris par les successeurs de Wolf et d'O. Muller subissait comme un temps d'arrêt, les recherches relatives à l'histoire de la philosophie se sont poursuivies des deux côtés du Rhin avec une égale ardeur. On a combattu, très vivement combattu même l'hypothèse soutenue par Schleiermacher : c'est le même problème auquel, dans les deux camps opposés, on s'est attaché à donner une solution.

1. « Schleiermacher hat in der That die unverwüstliche Grundlage aller wissenchaftlichen Erforschung des Plato erst geschaffen » (Susemihl).

3. AST

Cette remarque trouve son application immédiate dans l'œuvre d'Ast [1], lequel partant de ce principe posé par Schleiermacher, que chez Platon le fond et la forme avaient jailli d'une inspiration commune, n'en a pas moins abouti à des conclusions fort différentes de celles de son devancier. En apparence il ne s'en séparait que sur un point : ce point, il est vrai, était d'une importance exceptionnelle. En effet Ast conteste formellement que Platon ait eu jamais un système, au sens moderne de ce mot, et qu'il ait disposé l'ensemble de son œuvre en vue d'un but unique, facile à déterminer. Chaque dialogue doit être apprécié en lui-même et par lui-même : c'est un tout, un organisme complet, selon l'expression de Platon dans le *Phèdre*. Inutile de chercher quelque connexité entre tant d'ouvrages si divers de sujet et d'allure : ce sont, si l'on peut ainsi parler, autant d'individualités isolées. Cette supposition, à laquelle cinquante ans plus tard Grote devait attacher son nom [2], paraît en soi bien peu naturelle quand il s'agit d'un dialecticien et d'un philosophe : de plus elle se heurte dans le cas particulier à une objection préalable assez sérieuse. Parmi les dialogues qu'Ast daigne reconnaître comme authentiques, il en est plus d'un qui n'aboutit à aucune conclusion positive. Mais notre critique n'était pas homme à se laisser déconcerter par cette difficulté et il se borne à répondre : « La fin qui est aujourd'hui absente a dû exister autrefois, mais elle nous a été dérobée soit par les ravages du temps, soit par l'inadvertance des copistes. »

1. Né en 1778 à Gotha, Ast fut nommé dès 1802 professeur à Iéna et il s'était déjà fait connaître par un traité d'esthétique (*Handbuch der Esthetik*, Leipzig, 1805) lorsque parut son grand ouvrage sur Platon (*Platons Leben und Schriften*, Leipzig, 1816). La vie de Platon n'y occupe que vingt pages : mais le livre entier est écrit avec l'enthousiasme que la philosophie de Schelling avait provoqué en faveur de Platon. Ast mourut à Munich en 1841.

2. Grote en parlant d'Ast, a écrit quelque part : « Je souscris sans hésiter à tous ses principes : je rejette presque toutes ses conclusions. »

Les arguments qu'il oppose à Schleiermacher ont assurément plus de portée. D'où vient que Platon, s'il n'a pas eu d'autre but que de traduire méthodiquement sa pensée, a pris plaisir à l'entourer de cet appareil poétique qui en estompe les contours plus encore qu'il ne l'embellit? Pourquoi ce vague dans la position de la question, pourquoi cette incertitude finale laissée comme à dessein dans l'esprit du lecteur? Il y a sans doute un lien, un seul, qui fait un tout de ces membres épars : c'est le génie même de Platon, c'est l'esprit qui les inspire. Or quelle est l'idée par excellence qui peut servir de devise au génie grec et dont le platonisme est l'expression la plus haute? C'est l'idée du parfait, du καλοκαγαθόν. En poursuivre la réalisation partout, représenter le monde et l'humanité, l'individu et l'Etat en possession de la perfection suprême, tel a été le rêve de Platon. Ses différents dialogues ne font que traduire la même conception idéale dans les différentes sphères de la vie. Aucun philosophe ne s'est tenu aussi soigneusement à l'écart de toute préoccupation passagère et terrestre : aucun n'a vécu aussi complétement de l'idée et pour l'idée. Dans la première période de la philosophie grecque, l'esprit s'était effacé devant la nature : plus tard avec Socrate il s'était orgueilleusement concentré en lui-même. Ce fut la mission de la double école de Platon et d'Aristote de concilier ces deux points de vue divergents plutôt qu'opposés et d'unir dans une vaste synthèse l'explication du monde du dedans et celle du monde du dehors. A lire cette page d'Ast, on reconnait bien vite les hautes ambitions qu'un Schelling et un Hégel assignaient alors à la philosophie.

Quand Platon parut, la sagesse grecque n'était pas allée au delà de résultats encore incertains et problématiques : Ast irait presque jusqu'à dire que la philosophie n'existait pas encore. Ce qui importait surtout, c'était de mettre en lumière l'intervention active et personnelle de l'esprit dans la recherche de la vérité, la *maïeutique*, selon le mot de Socrate [1]. Or seule

1. C'est ce que Ast lui même appelle « das reine ideale Sichselbstbilden

la forme dramatique se prêtait à un semblable dessein, ou plutôt elle en était l'expression spontanée et naturelle. Faut-il en conclure que Platon, imitant jusqu'au bout les Eschyle et les Sophocle, aurait disposé ses écrits en tétralogies, auxquelles ne manquerait même pas le drame satirique ? Ast se refuse à l'admettre[1].

A l'entendre, quand Platon prit la plume au début de sa carrière, son unique préoccupation était de venger Socrate des attaques incessantes des rhéteurs et des sophistes, non, comme Xénophon, en plaidant sans cesse son innocence en face de la foule, mais en le représentant à ses disciples comme la vertu et la science personnifiées. De là sont sortis le *Protagoras*, le *Phèdre*, le *Gorgias* et le *Phédon*, autant de dialogues où se donne carrière la riche et exubérante imagination du jeune écrivain[2]. Plus tard, à la suite d'une étude patiente des systèmes antérieurs et particulièrement de l'éléatisme, Platon élève l'enseignement de son maître à la hauteur d'une science philosophique, tandis qu'à côté de lui ceux qu'on a si justement appelés « les socratiques imparfaits » s'enferment dans un point de vue étroit et exclusif. Cette seconde période comprend le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Parménide* et le *Cratyle*. Pour réduire plus aisément ses adversaires, Platon fait usage d'une arme redoutable déjà à Athènes, le ridicule et l'ironie ; en même temps la dialectique obscurcit et éteint la poésie et l'éclat de la diction. Enfin quand il est sorti vainqueur de la lutte, il entreprend lui-même la construction de son propre édifice dans le *Philèbe*, le *Banquet*, la *République*, le *Timée* et le *Critias*. Ici la raison prend définitivement le pas sur l'imagination mais sans l'exclure : aucun écart de pensée,

---

und Erzeugen der Idee, das innere Leben des philosophischen Geistes » (p. 37).

1. Peut-être, dit-il (p. 48, note), tel était le plan primitif ; mais aujourd'hui la perte possible de tel ouvrage et l'intrusion subreptice de tel autre ne nous laissent aucun espoir de le reconstituer.

2. Comment ne pas être étonné de ne pas rencontrer dans ce groupe le *Banquet*, vrai chef-d'œuvre de gaité badine ?

aucune hardiesse de langage ne trouble la majesté solennelle de l'exposition.

Ainsi qu'il est facile de s'en convaincre, cette classification, assez voisine en réalité de celle de Schleiermacher, suppose dans le développement philosophique de Platon des phases dont Ast n'a ni donné ni même cherché l'explication. Il semble qu'il ait été redevable de l'idée première de cette division beaucoup moins à une étude approfondie des dialogues qu'aux formules philosophiques alors toutes-puissantes en Allemagne : n'y retrouvons-nous pas en effet la thèse, l'antithèse et la synthèse si chères à tout véritable hégélien [1] ?

Sur la question d'authenticité, Ast pousse la défiance au delà de toutes les bornes. Il est du nombre de ces critiques qui, semblables à Erostrate immortalisé par l'incendie du temple d'Ephèse, pensent qu'un défi audacieux jeté à la croyance commune suffira pour les faire passer à la postérité. Quelle gloire, semblent-ils se dire, d'avoir infirmé tous les témoignages, renversé toutes les preuves, ébranlé toutes les traditions ! De tels hommes ont, selon la spirituelle expression d'un contemporain, le goût des paradoxes impertinents [2].

Ast pose en principe que pour juger des écrits de Platon nous sommes réduits presque toujours à nos impressions personnelles ; et en même temps il gémit sur « les défenseurs obstinés de certains dialogues, auxquels il en coûte de se séparer d'amis à qui ils ont donné à l'aventure toute leur confiance et dont la société leur est devenue familière. » Quant à ceux qui savent vraiment ce qu'est Platon et qui ont été capables d'apprécier toute la hauteur de son génie, impossible d'espérer qu'ils con-

1. Rappelons à ce propos que Hégel, aux yeux duquel Platon est inférieur à Aristote, a très finement fait ressortir tout à la fois le mérite incomparable et les inconvénients évidents du dialogue platonicien.

2. « Il n'est pas aujourd'hui de lauréat dans les universités allemandes qui au lendemain de ses thèses, se réveillant docteur, ne songe à se faire place dans le monde lettré par la témérité d'un nouveau doute. Il cherche quelqu'une de ces figures devant lesquelles se soit longtemps inclinée l'admiration des hommes : il n'aura pas de paix qu'il n'ait brisé l'idole... C'est un triste jeu que de démolir ainsi les vieilles gloires » (Ozanam, à propos des *Niebelungen*).

sentiront à lui attribuer des compositions sans mérite, dignes tout au plus de quelque écrivain subalterne, indignes certainement de celui qu'on a appelé « le divin Platon [1]. »

Comme on l'a vu plus haut, quatorze dialogues seulement sont susceptibles aux yeux d'Ast de subir victorieusement cette épreuve : mais alors comment expliquer ce flot d'ouvrages apocryphes qui sont venus s'y ajouter? notre critique invoque l'abondance extraordinaire des écrits philosophiques composés du v[e] au i[e] siècle avant notre ère, les falsifications adroites dont furent victimes les fondateurs des grandes bibliothèques, enfin les doutes émis dans ce domaine par l'antiquité elle-même. Et si, ajoute-t-il, tous ces motifs réunis ne suffisaient pas pour confirmer nos soupçons, mieux vaudrait un raffinement de scepticisme qu'un excès de crédulité : car de même qu'on ajoute à l'éclat de l'or en l'isolant absolument du minerai qui l'accompagne, de même c'est rehausser la gloire de Platon que de supprimer son nom sur des œuvres manifestement au dessous de son admirable génie[2].

On comprend sans peine qu'une sévérité aussi exagérée ait trouvé bien peu d'approbateurs. Les condamnations portées par Schleiermacher, d'ailleurs avec beaucoup de réserve, avaient passé inaperçues : si les raisons qui les motivaient étaient assez souvent contestables, quelques-unes du moins avaient une portée sérieuse. En poussant ce procédé à l'extrême, Ast faillit le compromettre sans retour. Cette élimination en masse étai

1. Voici comment Ast s'exprime sur ce sujet : « Der einzige Weg den man bei der Kritik der Platonischen Schriften einschlagen kann, um zu einem sicheren Ziele zu gelangen, kann ja nur dieser sein, dass man in den grösseren Werken des Plato, deren Echtheit nicht in Zweifel gezogen werden kann, den eigenthümlichen Geist dieses Denkers erforscht, wobei man vorzüglich solche Stellen beachten muss, in denen P. seine Ansicht und Grundsätze über die Schriftstellerei vorgetragen hat, und dass man dann diesen den grösseren Werken eigenthümlichen Geist als den Maasstab betrachtet, nach welchem die anderen Werke beurtheilt werden müssen ». Schaarschmidt se réclamera plus tard de la même méthode, mais pour en faire sortir des conclusions bien autrement téméraires.

2. Ast est au premier rang de ces critiques dont Grote a dit finement : « They cannot bear to admit any Platonic work as genuine unless it affords to them ground for superlative admiration and glorification of the author ».

un véritable coup de force : a-t-il cherché à la justifier ? Non, car on ne peut qualifier de raisonnements des exclamations et des interrogations multipliées à l'infini, et d'autant moins concluantes que Schleiermacher dans ses *Arguments* y avait presque toujours répondu à l'avance [1]. Ceux-là surtout qui comme Ast refusent à Platon tout système sont tenus d'admettre dans les manifestations de sa pensée une variété presque infinie, au lieu de donner à la moindre divergence ou disparate les proportions d'une objection décisive. Au contraire Ast se fait du platonisme une idée *à priori*, semblable à celle qu'aurait de Corneille un homme qui n'aurait lu et ne voudrait lire du poète que deux ou trois de ses plus éminents chefs-d'œuvre. Indigne dès lors de Platon, toute discussion qui des idées contingentes et particulières ne nous transporte pas immédiatement dans la sphère du parfait et de l'absolu : indigne, tout dialogue où l'élévation du style n'égale pas la hauteur de la pensée. S'agit-il d'accumuler contre un écrit qu'il rejette les charges même les plus insignifiantes, Ast déploie une ardeur infatigable, et l'insistance avec laquelle il appuie sur de menus détails touche parfois de près au ridicule. Il ne semble pas avoir connu cette critique large et féconde qui sans s'aveugler sur les défauts, s'attache de préférence aux beautés : au reste, est-il bien fondé à blâmer ce qui manque à la forme du *Ménon* et de l'*Euthydème*, celui qui salue dans le *Parménide* un des types du génie platonicien [2] !

Aussi les protestations ne se firent pas attendre. Les savants examinèrent de plus près les titres prétendus de cette critique audacieuse qui se faisait gloire de rompre au grand jour avec la tradition, et elle trahit bien vite son irrémédiable faiblesse. En parlant d'Ast, les Allemands eux-mêmes se servent volontiers des termes peu flatteurs d'*Hyperkritik* et *Unkritik*. Chez nous Letronne écrivait avec une fine ironie : « Ne nous étonnons

1. Aussi Schleiermacher a-t-il toujours condamné « die verworrene Astische Kritik ».

2. « Dunkelheit, Künstliche Verflochtenheit », voilà d'après Ast lui-même le caractère dominant des écrits de la deuxième période.

point de ces négations téméraires : évidemment quelque héritier éloigné de Platon vient d'envoyer à Iéna les mémoires secrets de l'illustre philosophe. » Moins de dix ans après la publication du livre d'Ast, Cousin en constatait l'échec absolu: « Déjà le savant célèbre qui semble avoir attaché son nom à l'époque du scepticisme historique et verbal dans la critique platonicienne, Ast avec ses hypothèses aventureuses est aujourd'hui presque abandonné et traité avec une sévérité voisine de l'injustice ». Aussi un demi-siècle se passera avant que des esprits plus réfléchis, appuyés sur une science de l'antiquité bien autrement étendue, essaient de relever ce drapeau. Ne faut-il pas en effet, selon l'observation très juste de M. Janet, un singulier courage d'érudit pour ôter à Platon le charmant dialogue de l'*Euthydème*, le court mais excellent dialogue de l'*Euthyphron*, le *Ménon* si profondément platonicien, les *Lois* enfin qui malgré leurs imperfections, couronnent admirablement les travaux philosophiques de Platon ?

Néanmoins, en dépit de ses erreurs, Ast conservera le mérite d'avoir frayé la voie à la critique qu'on a appelée « historique ». Dans les dialogues de Platon il voyait autant de reflets de son tour d'esprit aux diverses époques de sa vie, et en cela il fut, plus encore qu'Herbart, le précurseur direct d'Hermann dont nous aurons à parler plus loin. Mais en même temps qu'il inaugurait cette méthode, il en faussait l'application. En effet en rejetant presque sans examen les traditions relatives à la vie de Platon, il enlevait à ses déductions leur base la plus solide et se plaçait pour juger l'œuvre du philosophe à une hauteur telle que toutes les nuances devaient nécessairement disparaître. Nous n'avons plus affaire au Platon véritable, demandant un surcroît de lumière à tous les centres d'enseignement et à tous les systèmes, mais à un Platon abstrait et de convention [1]. D'ailleurs si Ast ne s'est pas montré équitable pour les petits dialogues, il a enrichi

1. Plus justement encore que Schleiermacher, Ast s'est entendu reprocher par Teichmüller de n'avoir vu dans les écrits de Platon que « zeitlose ideale Kunstwerke. »

de mainte remarque pleine de finesse le commentaire des plus brillants et des plus célèbres. Esprit en somme plus lettré que métaphysicien, il n'a guère rendu à la critique platonicienne que des services de détail, là même où il ne lui est pas arrivé d'abuser des droits du philosophe au point de supprimer arbitrairement l'autorité de l'histoire. Donnons toutefois une mention à son édition de Platon, qui peut encore être utilement consultée [1], et surtout à son *Lexicon Platonicum* [2], composé à la suite mais non sur le plan de celui de Thomas Mitchell [3], auquel il est très supérieur. Cet ouvrage a passé longtemps pour un modèle en ce genre : mais il a été dépassé depuis par l'*Index Aristotelicus* de Bonitz (1870).

4. SOCHER

Le livre d'Ast sur Platon fut suivi de très près par celui de Socher [4]. Le cadre, comme le sujet, était le même ; les conclusions bien différentes. Ast avait apprécié Platon du point de vue de l'idéalisme spéculatif qui régnait alors en Allemagne : Socher, plus érudit, demanda à l'histoire littéraire la solution du problème. Le premier il requit que tous les témoins fussent entendus dans cette importante enquête, et leurs dépositions sur les écrits, les pensées et le style même de Platon exactement recueillies. En théorie la méthode sans

1. *Platonis quæ exstant opera* : accedunt Platonis quæ feruntur scripta. Ad optimorum librorum fidem recensuit, in linguam latinam convertit, annotationibus explanavit, indices rerum et verborum accuratissimos adjecit F. Ast. En 9 volumes in-8°, Leipzig, 1819-1827.

2. En trois volumes, 1834-8.

3. *Index græcitatis platonicæ*, Oxford, in-8°, 1832.

4. *Uber Platon's Schriften*, Munich et Landshut, 1820. — Socher, né en 1755 à Peutingen en Bavière, devint membre de l'Académie des sciences de Munich et du Parlement bavarois. Il avait embrassé les théories de Kant, s'il faut en juger par son *Appréciation des nouveaux systèmes en philosophie* (in-8, 1800). Son *Esquisse des systèmes philosophiques*, depuis les Grecs jusqu'à Kant (in-8°, 1802) n'offre guère qu'un résumé assez sec, si on le compare aux ravaux analogues.

nul doute était excellente : dans la pratique Socher dut convenir qu'elle ne donnait que des résultats insuffisants. Les contemporains de Platon semblent ne lui prêter aucune attention : les écrits de ses condisciples à l'école de Socrate sont perdus, sauf ceux de Xénophon, qui n'a daigné nommer qu'une fois le plus célèbre de ses condisciples. On pourrait se promettre beaucoup d'Aristote, puisque dans ses nombreux traités il se plaît à citer ses prédécesseurs, et qu'il passe pour avoir suivi pendant vingt ans les leçons de l'Académie. Quelques attestations d'une haute importance, puis de vagues indications propres plutôt à éveiller des doutes, voilà ce qu'il nous offre. Après lui se placent trois siècles d'une activité philosophique presque exubérante : de la littérature de toute cette période à peine subsiste-t-il quelques vestiges. A Rome, sous les empereurs, les témoins se multiplient : les historiens citent Platon, les rhéteurs l'invoquent, les philosophes le célèbrent ou le discutent. Dans l'âge suivant, des sophistes tels que Dion Chrysostôme, Aristide, Thémistius et Libanius se font les admirateurs de ce même Platon qui avait attaché une flétrissure ineffaçable au titre dont ils se parent. Durant la lutte entre le paganisme expirant et le christianisme naissant, les néo-platoniciens et les Pères de l'Eglise se mettent avec un égal empressement sous l'égide du grand philosophe : puis le silence et l'oubli enveloppent son nom.

L'éloignement des temps n'est pas seul à enlever à ces témoignages de nature si disparate et de dates si différentes la meilleure part de leur valeur : d'autres motifs nous imposent une extrême réserve. Platon enseignait beaucoup plus qu'il n'écrivait, et une allusion à sa doctrine n'est pas nécessairement empruntée à l'un de ses dialogues. Ainsi, conclut Socher, autant le témoignage d'Aristote est décisif et ne pourrait être infirmé que par des raisons très sérieuses, autant après lui tout devient problématique. Il y a quelques traces de vraie critique chez Cicéron et Denys d'Halicarnasse, mais qu'était-ce que Thrasylle ? un philologue qui prête à Platon une classification où il entre plus de fantaisie que de science et de

raison. L'histoire ne nous offre donc que de rares points d'appui, et la plupart fort chancelants.

Je ne fais que résumer ici ce que Socher a développé avec une érudition que lui eussent enviée ses deux devanciers, encore que depuis lors elle ait été largement dépassée. Ce qui mérite d'être noté, c'est l'hypothèse qu'il a émise pour justifier la présence d'œuvres apocryphes dans la collection platonicienne. Peut-être, dit-il, des hommes dont le nom était fort peu connu ont-ils imaginé de s'exercer dans le dialogue, genre alors à la mode : une fois tombés dans le domaine public, leurs écrits flottèrent quelque temps sans maître, jusqu'au moment où des amis trop zélés de Platon crurent lui faire honneur en les revendiquant pour sa mémoire. Ast se trompe en cherchant leurs auteurs dans les rangs des sophistes, qui n'auraient jamais consenti à prendre pour modèle leur irréconciliable adversaire : ce sont bien plutôt des disciples de Socrate ou de Platon, semblables à ces élèves de Raphaël qui ont exécuté plus d'une toile dont l'illustre artiste avait conçu la pensée, parfois tracé l'esquisse.

Si aucun document certain ne nous fixe le nombre des dialogues vraiment authentiques de Platon, nous ne sommes pas dans une moindre ignorance en ce qui touche leur date et leur succession. La vie du philosophe ne nous est connue que par une collection d'anecdotes où perce tantôt une intention malveillante, tantôt une vénération superstitieuse : à peine d'ailleurs y rencontre-t-on quelques données confuses sur ses premiers et sur ses derniers écrits. Quant aux conjectures des modernes, Socher n'en voit aucune qui mérite d'être prise au sérieux.

Dans cet embarras, et puisque Platon a paru croire qu'il avait assez fortement imprimé à ses œuvres le sceau de son génie pour que toute confusion fût impossible, à quel parti s'arrêter ? Il ne reste qu'à prendre comme pierres de touche ceux des dialogues où le caractère platonicien apparaît en traits plus saillants : de ce nombre sont aux yeux de Socher *Phédon*, *Protagoras*, *Gorgias*, *Phèdre*, le *Banquet*, la *Répu-*

blique et *Timée*, compositions universellement admirées qui ont le double avantage de traiter de sujets très distincts et d'appartenir selon toute apparence à des périodes assez différentes de la vie de Platon. Dès lors il sera possible de se prononcer avec quelque certitude sur le degré d'authenticité de chacune des autres pièces de la collection.

Certes, ce n'est pas Socher que l'on accusera de s'être laissé guider dans cette occasion par une théorie préconçue. Lui-même rappelle le mot d'Horace : *Quandoque bonus dormitat Homerus*, et se garde bien d'être scandalisé de la plus légère imperfection dans la forme ou de la moindre disparate dans le fond. La philosophie de Platon, dit-il en songeant à la théorie de Schleiermacher, n'a pas jailli soudain de ses méditations comme Minerve du cerveau de Jupiter : devant son regard pénétrant l'horizon s'est graduellement éclairé, graduellement étendu. Sa doctrine forme un tout si peu homogène qu'elle a pu être adaptée presque sans violence à des systèmes aussi opposés que le dogme chrétien et le formalisme de Kant, ou l'idéalisme de Schelling. L'histoire nous apprend que les grands penseurs appliquent leur méthode avant d'en avoir scientifiquement jeté les bases : d'ailleurs quel logicien s'astreint dans son enseignement à suivre pas à pas l'enchaînement qui existe dans ses pensées ? Puis que de fois les projets les mieux concertés sont-ils modifiés par des incidents inattendus ? Les attaques des sophistes, le procès et la condamnation de Socrate, ses propres voyages, autant d'événements auxquels Platon n'a pas dû rester indifférent. Ainsi des dialogues que rapprochent certaines démonstrations communes peuvent être séparés par un long intervalle : d'autres qui trahissent une méthode différente appartiennent peut-être à la même période. Quelque soin qu'ait mis Platon à se tenir éloigné de la scène politique, le contre-coup des faits extérieurs nous aidera à retrouver la suite de ses dialogues : mais pour saisir des traces aussi fugitives, il faut avoir pénétré dans le vif de l'époque par la lecture assidue de Thucydide, de Xénophon, de Lysias et d'Isocrate.

On le voit, c'est un des mérites les moins contestables de Socher d'avoir compris ce qu'il convenait de demander à l'histoire, et ensuite d'avoir attiré l'attention sur la correspondance étroite qui devait exister entre les écrits de Platon et sa biographie. Seulement malgré son savoir il n'a fait qu'ébaucher l'entreprise : c'est à Hermann et à Teichmuller qu'il était réservé de l'accomplir.

En somme, Socher admet dans la vie de Platon quatre périodes. Dans la première qui s'étend jusqu'à la mort de Socrate, il place sans aucun scrupule la plupart des petits dialogues sans même en excepter des productions aussi inachevées que le *Théagès* et le Περὶ ἀρετῆς : il y ajoute le *Ménon* et le *Cratyle*, et la couronne par le *Phédon*. La seconde se termine à la fondation de l'Académie et comprend *Ion*, *Euthydème*, le *grand Hippias*, *Protagoras*, *Théétète*, *Gorgias*, *Philèbe*. La troisième embrasse avec les vingt premières années de son enseignement, cinq dialogues, *Phèdre* (nous sommes loin, on le voit, de l'opinion de Schleiermacher et d'Ast sur ce dialogue) *Ménexène*, le *Banquet*, la *République* et *Timée*. Le *Critias* étant déclaré apocryphe ainsi que l'*Epinomis*, il ne reste pour la vieillesse de Platon qu'un seul ouvrage, il est vrai le plus considérable de tous, les *Lois* [1].

Dans l'énumération qui précède, le lecteur a dû remarquer l'absence de trois ouvrages mis communément au nombre des sources par excellence du platonisme. Schleiermacher et Ast avaient été choqués de l'imperfection littéraire ou de la pauvreté philosophique de certains dialogues : Socher refusa absolument ce double critérium ; en revanche il crut qu'une opposition formelle de principes ou de méthode était de nature à éveiller les doutes les plus légitimes. Mais laissons à M. Janet

---

1. Socher à la fin de son œuvre a résumé sa pensée dans une comparaison ingénieuse : « In der ersten Periode geht nach einer immer heller werdenden Dämmerung der Jugendschriften im Phædo die Sonne des platonischen Geistes auf : in der zweiten erhebt sie sich immer höher, in der dritten erreicht sie mit der Republik und dem Timæus ihren Culminationspunkt, in der vierten neigt sie sich in den Gesetzen zum Niedergange » (p. 461).

le soin d'exposer et d'apprécier un acte de hardiesse dont Socher lui-même, préoccupé beaucoup plus du côté historique que du côté métaphysique du problème, n'avait pas mesuré toutes les conséquences :

« Sa théorie, plus paradoxale encore que celle de Ast, est en un sens plus scientifique : il ne rejette pas arbitrairement et comme au hasard les dialogues de Platon qui ne lui conviennent pas : mais frappé, comme tous les commentateurs impartiaux, de la difficulté de concilier la métaphysique du *Parménide* et du *Sophiste* avec celle de la *République*, il a tranché le nœud d'une manière hardie, en contestant l'unité de main de ces divers dialogues. Il a donc nié que le *Parménide* et le *Sophiste*, auxquels il ajoute le *Politique* et le *Critias*, fussent de Platon. L'explication qu'il donne de cette confusion est ingénieuse. On sait qu'après la mort de Socrate, Platon se retira à Mégare : il eut là de fréquents rapports avec les Mégariques : il subit leur influence, et leur communiqua la sienne. Il faut attribuer à cette influence réciproque du côté de Platon le *Théétète*, du côté des Mégariques le *Sophiste*, le *Politique* et le *Parménide*. Si cette opinion avait le moindre fondement, elle serait d'une haute valeur : elle débarrasserait ce qu'on peut appeler l'exégèse platonicienne de la plus grande difficulté qu'elle rencontre : Platon en effet n'est difficile et obscur que dans le *Sophiste* et le *Parménide* : elle déterminerait en la limitant la vraie théorie de Platon. D'autre part elle ferait jaillir une école nouvelle, sur laquelle nous n'avons ou nous ne croyons avoir que des renseignements épars, incohérents et dont nous posséderions tout à coup trois monuments du premier ordre. Mais plus les conséquences de cette opinion sont importantes, plus il est nécessaire qu'elle ne repose pas sur le vide. Or cette théorie pèche par la base. Il ne faut admettre la prétendue contradiction que sous réserve, quand même l'obscurité des monuments ne nous permettrait pas d'en apercevoir la conciliation qui est possible, car sous une différence de forme se fait sentir à un lecteur attentif une doctrine commune. D'ailleurs des raisons bien

fortes, quoique indirectes, renversent l'hypothèse de Socher. Comment l'école de Mégare qui aurait produit d'aussi grands monuments a-t-elle pu entièrement disparaître ? comment cette école n'aurait-elle pas laissé des disciples empressés de rapporter à leurs maîtres leurs titres légitimes et de ne point laisser augmenter à leurs dépens la gloire d'un génie rival ? Comment l'homme supérieur qui aurait composé le *Sophiste* et le *Parménide* n'a-t-il pas laissé de nom ? Rien ne s'explique dans cette hypothèse : elle est grandiose, mais vide » [1].

Jamais, si je ne me trompe, Socher n'avait obtenu dans sa propre patrie pour la plus remarquable de ses thèses les honneurs d'une discussion aussi courtoise et aussi approfondie. On s'était contenté de hausser les épaules en face de ce que l'on appelait un scandale. S'inscrire en faux contre l'enthousiasme des alexandrins et des platoniciens de la Renaissance, et ce qui est plus grave, contre les jugements en apparence réfléchis de la plupart des modernes, quelle audacieuse témérité ! Le silence se fit pour un demi-siècle autour de l'imprudent critique.

Toutefois ce n'est pas le seul point sur lequel Socher se soit séparé de ses devanciers : ainsi contrairement à l'opinion commune, il place la composition du *Phédon* au lendemain de la mort de Socrate, bien avant celle du *Gorgias*, et combat vivement Schleiermacher et Ast qui s'étaient accordés à considérer le *Protagoras* et le *Phèdre* comme des œuvres de jeunesse : cette dernière démonstration peut même passer pour une des parties les plus achevées de son livre.

Il est difficile, il faut le reconnaître, de souscrire à l'ordre un peu arbitraire dans lequel il a distribué les divers dialogues. En général ses raisonnements, là même où ils sont le plus justes, manquent de clarté et surtout d'étendue. Le style est terne, sans brillant, sans élégance, et la disposition extérieure de l'ouvrage prête à la critique. Socher est un esprit

1. M. P. Janet. *Dictionnaire des sciences philosophiques*, art. Platon.

très judicieux plutôt qu'une haute intelligence : on le quitte satisfait des détails et mécontent de l'ensemble. Ses successeurs, tout en affectant de l'ignorer, lui ont fait en secret plus d'un emprunt.

5. STALLBAUM

Jusqu'ici pour résoudre les multiples problèmes soulevés autour des écrits et de la doctrine de Platon, nous avons vu à l'œuvre la philosophie avec Schleiermacher et Ast, ou l'érudition avec Meiners et Socher : voici la philologie qui fait son entrée sur la scène dans la personne de Stallbaum [1]. Avant lui traducteurs et éditeurs de Platon s'étaient docilement conformés au texte traditionnel : Stallbaum eut le mérite de le soumettre à un examen sévère, d'en faire l'objet d'une étude persévérante, et de chercher, selon l'expression d'Hermann, à lui redonner « sève et vie. » Mettant habilement à profit la collation des manuscrits de Vienne, de Paris et de Florence entreprise par Heindorf et Bast, il publia ou dirigea successivement plusieurs éditions partielles ou complètes de Platon, revues, corrigées et perfectionnées d'année en année avec un soin minutieux [2].

Non content des arguments et des notes abondantes dont il avait enrichi chaque dialogue, il a consacré une foule de monographies aux divers problèmes spéciaux que soulève la question platonicienne. La plus étendue, sinon la plus lue et

---

1. Né en 1793 à Zaach, il entra dans l'enseignement en 1817 et y remplit avec une infatigable activité les fonctions les plus importantes, notamment au Pædagogium de Halle.

2. Ce sont 1° *Platonis quæ supersunt opera*. Textum ad fidem codicum Flor. Paris. Vindob. aliorumque recognovit God. Stallbaum. Leipzig, 1821-5, 12 vol. in-8°. — 2° *Platonis opera omnia* recensuit et commentariis instruxit Stallbaum, 12 vol. in-8°. Leipzig, Erfurt et Gotha, 1827 et suiv. — 3° Une édition stéréotype en un volume unique in-4°, Leipzig, 1850. — Enfin 4° la réimpression particulièrement soignée, en cours de publication depuis 1874 dans la *Bibliotheca græca* de Jacobs et Rost, Leipzig.

la plus célèbre, c'est le volumineux commentaire en 343 pages qu'il publia en 1839 sur le *Parménide*.

Mais ce qui nous intéresse ici particulièrement, c'est l'*Introduction* à sa première édition, publiée sous ce titre : *Disputatio de Platonis vita, ingenio et scriptis* [1]. Cette courte mais remarquable dissertation est destinée à établir qu'en dehors d'un petit nombre d'exceptions, il est possible d'assigner à chaque dialogue sa place dans le développement graduel de la pensée de Platon : si grand en effet qu'ait été le génie de l'illustre philosophe, il est la résultante naturelle des croyances, des institutions et des mœurs de l'époque [2] : c'est là avant tout qu'il faut chercher l'explication de ce qu'il a pensé et plus encore de ce qu'il a écrit. Aux yeux de Stallbaum l'originalité personnelle de Platon s'efface et disparaît derrière l'action exercée sur lui par le milieu ambiant ou par les systèmes qui l'avaient précédé.

Dans la vie comme dans l'œuvre du philosophe il veut que l'on distingue trois périodes, dont la deuxième commence à la fondation de l'Académie, la dernière au second voyage de Platon en Sicile [3]. Voici à quels signes se reconnaissent les écrits qui appartiennent à la première : le style et la forme offrent des inégalités visibles : les diverses notions morales sont étudiées à la lumière de la dialectique, non de la métaphysique : on n'y rencontre aucun écho des théories pythagoriciennes. L'absence de système, la variété infinie du ton et des sujets n'ont rien qui doive surprendre : Platon n'est pas un professeur moderne qui publie par livraisons successives

1. Stallbaum l'a réimprimée trois fois, sans lui faire subir aucun changement, en 1833, 1848 et 1857.

2. « Etenim tota Platonis sapientia paullatim quasi nata est et orta ex ætatis qua vivebat institutis, moribus, sentiendi agendique ratione. »

3. Citons la règle prudente à coup sûr, mais singulièrement peu précise qui lui sert à retrouver l'ordre des dialogues : « Hoc unum addimus, in hac causa sic versandum esse, ut tum ad vitam et fortunam philosophi, tum ad scribendi occasiones et causas, tum ad singulorum librorum argumenta, consilia et similitudinem, tum ad disserendi formam a rationem diligenter respiciatur. »

un cours entièrement achevé à l'avance : Stallbaum se refuse d'ailleurs absolument à admettre avec Schleiermacher que quelques-uns tout au moins de ces petits dialogues aient été conçus comme autant d'annexes ou de « notes explicatives » d'ouvrages plus importants.

La seconde période a pour caractères essentiels la lutte de Platon contre l'école de Mégare, l'influence croissante du pythagorisme, enfin l'exposition systématique de la théorie des Idées : elle comprend *Théétète*, *Sophiste*, *Politique, Parménide*, le *Banquet*, *Ménexène*, *Phèdre*, *Phédon*, *Philèbe*, la *République, Timée* et *Critias* [1]. A la troisième Stallbaum, comme Socher, ne laisse que les *Lois*.

Sur la question d'authenticité, après avoir proclamé en théorie des règles très sages et dont pourrait presque se contenter la critique la plus exigeante [2], il les oublie ou les néglige presque complétement dans la pratique. Ast, nous l'avons vu, avait semé autour de lui les ruines : Stallbaum longtemps avant Grote a relevé sans hésiter le drapeau de la tradition. C'est un de ces critiques qui dépensent tout ce qu'ils ont de finesse, de savoir et de pénétration à pallier les imperfections, à combler les lacunes, à aplanir les aspérités, à concilier quand même les textes les plus contraires : où l'on signale des contradictions, ils voient des analogies intimes, dissimulées sous un apparent désaccord : où l'on rencontre des négligences évidentes, des obscurités impénétrables, ils parlent de beautés cachées, de théories pleines de profondeur. Décou-

---

1. Stallbaum accompagne cette énumération de la remarque suivante : « Hoc fere modo videntur illi dialogi editi esse : id quod apparet tum ex argumenti eorum cognatione et similitudine, tum ex temporum vitæque vicibus, ad quas philosophus scribendi consilia direxit atque accommodavit » (*Disputatio*, p. XXXIII).

2. On lit dans ses *Prolégomènes* au *Premier Alcibiade* (p. 170) : « Plura autem genera sunt argumentorum quibus scripti alicujus Platonici auctoritas defendi possit. Primum enim ipsum loquendi genus examinandum est... Deinde de rebus ad historiam pertinentibus videndum est... Tertium est ut de universi operis argumento, consilio et ratione et descriptione quæratur... Denique animus advertendus est etiam ad materiæ tractationem quæ vel in scenico dialogi apparatu, vel in disserendi forma et ratione cernitur. »

vre-t-on dans deux dialogues des assertions contraires ? L'explication est des plus simples : l'un doit être pris au sérieux, l'autre entendu dans un sens ironique. A ce prix on a sans peine une solution toute prête à tous les problèmes, une réponse victorieuse à toutes les difficultés.

Un des défauts les plus saillants de Stallbaum, c'est une abondance bien souvent stérile; apologiste trop empressé, il éveille la défiance par ses affirmations mêmes. On avait justement reproché à Ast la prolixité, l'abus des détails dans ses réquisitoires : les mêmes inconvénients rendent fatigants les plaidoyers de son antagoniste, à qui il arrive tantôt de changer de principes selon les besoins de la thèse qu'il soutient, tantôt de trancher la même question, au gré des circonstances, dans les sens les plus opposés. Ainsi il avait débuté par placer *Philèbe, République* et *Timée* au nombre des premiers écrits rédigés par Platon devenu chef d'école : plus tard, sans tenir aucun compte de ses propres arguments, il est revenu à l'opinion traditionnelle. Ainsi l'*Euthydème* et le *Cratyle*, qu'il avait crus d'abord antérieurs au *Protagoras*, lui ont paru ensuite une préparation nécessaire au *Sophiste* et au *Parménide* : jamais, dit-il, Platon n'eût osé faire une place dans son propre système à la dialectique subtile de l'école de Mégare, s'il n'en eût pas auparavant dénoncé et ridiculisé les aberrations et les excès. Ainsi encore, après avoir considéré comme apocryphes des dialogues tels que le *Premier Alcibiade*, le *Petit Hippias* et l'*Ion*, il n'a pas hésité dans la suite à entrer en campagne pour se réfuter lui-même. Malgré le développement quelquefois exagéré de ses commentaires, où l'explication tourne volontiers à la paraphrase, il a soin de prévenir le lecteur qu'il ne touchera ni aux points délicats, ni aux discussions sérieuses, ni aux questions controversées [1]. « M. Stallbaum, écrivait Cousin [2] à propos de son

1 « Quæ longiorem et subtiliorem requirent disputationem, aut multis adhuc obnoxia sunt dubitationibus, ea vel silentio transmittemus, vel leviter quasi attingemus. »

2. *Journal des Savants*, 1825, p. 421.

Introduction au *Philèbe*, ne se méfie pas assez des sens raffinés sur les passages les plus clairs, tandis que souvent il glisse sur des passages difficiles et vraiment obscurs. » Le même écrivain ajoutait cette seconde observation dans un autre de ses ouvrages [1] : « Nous nous permettons de remarquer une fois pour toutes que Stallbaum se complaît un peu trop à signaler entre les devanciers de Platon et Platon lui-même une foule de ressemblances plus apparentes que réelles. On ne saurait le redire, tout en rappelant les ressemblances qui établissent la suite et l'enchaînement des pensées de l'humanité, ce sont surtout les différences qu'il faut faire ressortir, pour marquer le caractère propre de chaque système et de chaque philosophe. » C'est qu'en effet si Stallbaum a été un philologue du plus haut mérite, auquel Cousin a été le premier à rendre justice [2], si les inexactitudes sont rares dans les notes littéraires ou historiques qui font le prix de ses éditions, en revanche le sens métaphysique lui a manqué pour pénétrer dans la pensée intime des anciens philosophes grecs [3] : Platon lui-même, qu'il a cependant étudié avec une si constante prédilection, ne lui était que bien peu connu. A ses yeux, ce n'est guère autre chose qu'un second Socrate, plus savant, plus éloquent, mais aussi dédaigneux de toute synthèse savante que le premier. En négligeant trop le fond pour la forme, Stallbaum s'est condamné à n'introduire qu'une unité factice dans la collection platonicienne : on cherche en vain sous sa plume le lien commun, quel qu'il soit, qui rapproche et réunit en un faisceau unique tant de membres épars.

En somme, c'est lui qui a été le précurseur direct et immédiat d'Hermann, lequel n'a eu qu'à préciser, à approfondir et à convertir en système les considérations esquissées par Stallbaum [4]. Mais avant d'aborder l'analyse de l'œuvre ac-

1. *Traduction de Platon*, XII, p. 329.
2. Voir notamment ses *Notes* sur le *Timée*.
3. « All serious students are aware of Stallbaum's incompetency in all higher questions of Platonic exegesis » (American Journal of Philology, 1889).
4. Aussi ne serons-nous pas surpris des éloges qui dès la première heure

complie par l'heureux rival de Schleiermacher en Allemagne, il ne sera pas inutile de revenir sur nos pas, pour faire l'histoire de la résurrectiou parallèle du platonisme dans notre propre pays.

6. LA CRITIQUE PLATONICIENNE EN FRANCE AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE

Je ne sais lequel de nos contemporains a écrit que le Français n'est pas platonicien. Cette thèse peut se défendre si l'on entend par idéalisme un courant qui nous sépare du monde et des choses sensibles pour nous confiner dans de vagues rêveries ou nous jeter dans un formalisme abstrait. Il n'en est plus de même si l'on considère comme le trait essentiel du platonisme une certaine générosité d'âme inspirée par la double élévation des pensées et des sentiments.

A la suite de Bossuet et de Malebranche, le XVIIe siècle avait visiblement incliné vers Platon, d'ailleurs sans bien le connaître : le XVIIIe, sur les traces de l'école empirique, s'est rattaché de préférence à la doctrine d'Aristote : la théorie des Idées ne pouvait en effet que bien difficilement plaire à une philosophie systématiquement enfermée dans l'étude des faits et l'observation des phénomènes. Nous ne demanderons pas à Condillac, écrivant trois volumes sur l'histoire et la philosophie de l'antiquité alors que peut-être il ne savait pas un traître mot de grec, s'il n'a pas mérité ce trait piquant de madame de Staël : « C'est le pédantisme de la légèreté » : ce qui nous intéresse, c'est que dans son *Cours d'études* l'auteur du *Traité de sensations* n'a pas hésité à écrire : « Les opinions de Platon ne me paraissent qu'un délire : ce philosophe a retardé les progrès de la raison. » Il fallait dès lors s'attendre à ce que

---

lui furent décernés par Hermann dans la *Darmstädter Schulzeitung*, année 1830-1.

dix ans seulement avant que Cousin relevât l'étendard du platonisme, Platon obtînt à grand' peine quelques pages de Gérando dans son ouvrage resté si longtemps classique, *Histoire comparée des systèmes de philosophie.* C'est en vain que dans ses dialogues les plus remarquables le fondateur de l'Académie avait creusé les problèmes alors si vivement controversés qui touchent à l'origine et à la valeur de nos connaissances : il était frappé d'une sorte d'ostracisme et on pouvait lire dans le *Discours préliminaire* de la *Logique* de Destutt de Tracy : « Les idéologues français, loin d'être des déserteurs de l'école d'Aristote, sont ses continuateurs, ses disciples et je pourrais dire ses exécuteurs testamentaires. »

La supériorité littéraire de l'auteur de tant d'admirables écrits n'était pas moins discutée. « L'ordre et la méthode ne sont sûrement pas pour Platon au nombre des mérites et des devoirs : car sa métaphysique et sa physique et sa musique et sa physiologie et ses mathématiques sont indifféremment semées dans ses livres. Tout est pêle-mêle dans ses ouvrages, ce qui n'empêche pas que la lecture n'en soit agréable, parce qu'il jette sur tous les objets une étonnante profusion d'idées, la plupart très hasardées et souvent même fausses, mais toujours plus ou moins séduisantes. Aussi s'exprime Laharpe dans son *Cours de Littérature* [2], et, à tout prendre, les réflexions qui suivent ne sont pas sans justesse : « Le défaut de logique tient de fort près pour l'ordinaire à la vivacité d'imagination. Platon pose beaucoup trop légèrement ses principes : les conséquences deviennent ensuite ce qu'elles peuvent, et comme elles ne le font jamais revenir sur ses pas, du moins dans un même ouvrage, il s'en tire par des subtilités qui à la fin le mènent très loin du point d'où il était parti ». Puis passant en revue les divers dialogues, Laharpe fait ressortir avec beaucoup de force les contradictions qui existent entre le *Politique* et la *République*, analyse les deux *Alcibiade*, parle avec enthou-

1. III, p. 259.

siasme de l'*Apologie* et du *Phédon,* mais esquive habilement tout ce qui de près ou de loin aurait un air de métaphysique. En somme, étant donné son auditoire, la leçon qu'il consacre à Platon n'est pas sans mérite, ne fût-ce qu'en raison de la liberté avec laquelle il relève et critique ses défauts.

En 1809 paraissait un ouvrage dont le titre était plein de promesses [1] et qui renferme en réalité beaucoup de détails intéressants sur la vie de Platon, ses vertus, et ses rapports avec les personnages les plus célèbres de son temps : malheureusement ces deux volumes sont écrits dans le style tendu et déclamatoire de l'époque, et cachent sous le couvert du grand nom de Platon une déclaration de guerre au christianisme.

S'inspirant de cette remarque de Laharpe : « L'on ne peut recueillir de Platon que des idées partielles et des vérités détachées », deux écrivains d'inégale réputation, Le Clerc [2] et Pillon [3], publièrent l'un et l'autre des extraits de notre philosophe. Le premier fit suivre la biographie de Platon de notes éminemment instructives et de la traduction de bon nombre de passages où, selon ses propres expressions, il ne s'est proposé aucune autre ambition que d'être éloquent comme son modèle : le second dans sa *Préface* déplore en termes légèrement emphatiques que « l'image de Platon n'apparaisse plus que comme une ombre vague à travers les siècles, effacée par les imitations de ses admirateurs. »

Platon était ainsi le premier à recueillir en France le bénéfice du mouvement fécond qui dans la première moitié de ce siècle redonna une vie nouvelle à l'étude du passé : à aucune époque depuis la Renaissance la littérature grecque n'a été cultivée, approfondie, goûtée comme elle le fut de 1815 à 1830, sous l'impulsion des Daunou et des Naudet, des Burnouf et des Letronne. Mais si remarquables qu'ils fussent, les travaux de ces célèbres érudits n'eussent point suffi à provoquer une

1. *Essai historique sur Platon et coup d'œil rapide sur l'histoire du platonisme depuis Platon jusqu'à nous,* par Combes-Dounous. Paris, 1809, 2 vol. in-12.
2. *Pensées de Platon,* 1re édition, Paris, 1819, 2e édition, Paris, 1823.
3. *Extraits de Platon,* Paris, 1829.

résurrection sérieuse du platonisme, sans l'ardeur enthousiaste d'un philosophe qui à ce titre mérite dans cette revue une place d'honneur. J'ai nommé Victor Cousin [1].

7. COUSIN

« Il y a du Platon dans ce jeune homme », dit un jour de Cousin, simple élève de l'Ecole normale, un illustre appréciateur du talent. Il ne se trompait pas. Même élévation de pensée, même élan vers les choses de l'âme, même séduction dans la parole, et par dessus tout même amour de la beauté associé à la recherche persévérante de la vérité. Dès ses premiers cours à la Sorbonne la philosophie ancienne, trop longtemps dédaignée et la métaphysique, exilée depuis cent cinquante ans, se virent applaudir en sa personne par une jeunesse enthousiaste, et dès lors elles eurent bientôt repris leur place dans la science française. Bien plus l'idéalisme platonicien, qui avait émerveillé sa jeunesse, devint plus tard, selon l'expression de M. P. Janet, le nœud et le centre de toute sa carrière philosophique : c'est sous la protection de Platon non moins que de Descartes et de Bossuet que Cousin mit le spiritualisme rajeuni et renouvelé. Un des livres les plus marquants de madame Staël lui avait suggéré la résolution de visiter l'Allemagne : il s'y rendit, comme autrefois Pythagore et Platon aux sanctuaires de l'Egypte. Jeune encore, dans ce pays des vastes synthèses intellectuelles il subit tour à tour l'ascendant de Schleiermacher, de Kant, de Schelling et de Hégel : et s'il n'alla pas jusqu'au bout des con-

1. Né en 1792, Cousin était entré en 1810 à l'Ecole normale, d'où il sortit pour suppléer Royer-Collard à la Faculté des Lettres. Rappelé à la Sorbonne en 1827, après un exil de six ans, nommé après 1830 successivement membre du Conseil supérieur, directeur de l'Ecole normale et ministre de l'instruction publique, il laissa peu à peu la littérature, l'histoire et l'art prendre le pas sur la philosophie dans ses préoccupations. Il est mort en 1867, justement alarmé de l'antagonisme auquel se heurtaient de plus en plus ses doctrines.

clusions téméraires de l'idéalisme transcendantal et de la philosophie du devenir, c'est à Platon en grande partie qu'il en fut redevable. Cousin eut l'honneur d'appliquer un des premiers parmi nous la critique historique aux origines et aux grandes manifestations de la pensée humaine, ce qui le conduisit à en explorer les sources principales, à en suivre les évolutions diverses : mais entre tous les systèmes il y en a un qui lui tenait particulièrement au cœur. « J'ai eu bien des maîtres, aimait-il à redire : Leibniz fut peut-être le plus grand : mais le plus aimable et le plus cher, celui auquel je me suis le plus étroitement attaché, c'est Platon » ; Platon à qui du reste il allait payer d'une façon éclatante sa dette de reconnaissance.

En 1821 les défiances excessives du pouvoir enlevèrent Cousin à sa chaire et le condamnèrent au silence. Le jeune philosophe se confina dans une retraite studieuse qu'honorèrent de grands travaux. N'était-ce pas le moment, dit un de ses biographes, de mûrir son système et de livrer sa pensée après avoir commenté celle d'autrui ? Cousin préféra éditer Proclus[1] et Descartes, et ce qui était mieux encore, traduire Platon. N'en soyons pas surpris : il avait débuté par être professeur de grec à l'Ecole normale et ceux qui ne l'ont connu que dans la seconde moitié du siècle, alors que les grandes dames du temps de la Fronde l'occupaient tout entier, ne se doutent guère qu'il avait été d'abord un érudit, et un érudit passionné. Au témoignage de Sainte-Beuve[2], son contemporain, il était homme à s'occuper des textes, à rechercher des manuscrits, à s'intéresser à des scolies et à des commentateurs, à ne faire grâce ni à soi-même ni aux autres d'aucune variante ni d'aucune leçon, à une condition toutefois, c'est de sortir au moment le plus inattendu de ces investigations minutieuses pour se permettre des généralisations historiques, des conceptions d'artiste et des verves d'orateur. Platon surtout éveillait alors en lui de telles

1. *Procli opera inedita*, en 6 volumes qui parurent de 1820 à 1827. Les Néo-Platoniciens ont profité, parfois jusqu'à l'excès, du culte que Cousin avait voué à la mémoire et aux théories de Platon.

2. *Premiers Lundis*, t. I.

sympathies et un tel enthousiasme qu'il passait, disait-il, des nuits entières à étudier et comparer les variantes des manuscrits.

Le ministère de 1828 se hâta de rendre à Cousin sa chaire. Surpris tout le premier par ce retour de fortune, voici le programme qu'il esquissa dans sa première leçon : « Pour l'année prochaine Platon : pour cette année l'humanité tout entière, afin de savoir quelle place y occupe, quel rôle y joue l'élément platonicien. » Quelle brillante perspective ouverte devant les admirateurs du grand philosophe ! Les événements en décidèrent autrement. Quand le 27 novembre de la même année Cousin reprit son cours, il annonça que voulant faire de la philosophie non pas une pure spéculation, mais une leçon qui éclairât le passé pour préparer l'avenir, il avait jugé que l'histoire de la philosophie au XVIII[e] siècle offrirait à son auditoire un intérêt plus immédiat que la métaphysique grecque, fût-ce celle de Platon.

Veut-on néanmoins connaître le plan vraiment complet qu'il s'était tracé? Le voici, tel qu'il devait être reproduit dans la préface de sa traduction : « Le premier volume de la collection servira d'introduction à l'ouvrage entier et contiendra à peu près toutes les recherches importantes dont Platon peut être l'objet, savoir cinq dissertations, la première sur les travaux de tout genre relatifs à Platon depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, la seconde sur la vie de Platon, la troisième sur l'authenticité de ses dialogues, l'ordre dans lequel on peut supposer qu'ils furent composés et dans lequel on peut les publier aujourd'hui, la quatrième sur la philosophie de Platon prise dans ses ouvrages mêmes, la cinquième enfin sur l'histoire du platonisme à travers toute l'antiquité et sur les traces qui en subsistent dans la philosophie moderne et les écoles contemporaines. »

Que ces divers projets eussent été exécutés avec les ressources que donnait à Cousin sa vaste érudition, et sous l'impulsion de l'attrait qu'il éprouvait pour cette noble doctrine, son nom devenait réellement inséparable de celui du philosophe athé

nien. Il n'en fut rien [1]. L'étendue de la tâche que lui imposait la publication d'une traduction intégrale de tous les dialogues, plus tard les préoccupations de tout genre inséparables de l'exercice d'une autorité que les circonstances grandissaient tous les jours, et au déclin de sa vie, l'ardeur dont il s'éprit pour de tout autres sujets, voilà autant de motifs qui expliquent cette lacune sans toutefois adoucir ni atténuer nos regrets [2].

Le premier et le second des deux points indiqués au programme qui précède n'ont été, que nous sachions, nulle part abordés par Cousin : il n'a touché qu'en passant au troisième, et sans faire preuve d'ordinaire de beaucoup de profondeur. Cependant pour un nombre relativement important de dialogues, la question d'authenticité avait été nettement posée par les critiques allemands dont il connaissait les travaux : et pour les réfuter d'une manière victorieuse, il ne suffisait pas apparemment d'écrire des phrases telles que la suivante : « Ast et Socher ont nié l'authenticité de ce dialogue faute de le comprendre » [3]. Chose assez étrange chez un métaphysicien de profession, c'est aux arguments tirés de la forme qu'il paraît attacher le plus de prix. Ainsi dans le récit intitulé : *Promenades philosophiques en Allemagne*, qu'il inséra en 1857 dans

1. Et cependant les amis et les disciples de Cousin lui rappelaient volontiers ses promesses. « Quand donc, écrivait Colincamp, l'éditeur de Boissonade, quand donc M. Cousin en donnant cette Introduction générale qui sera le couronnement de son entreprise, comblera-t-il les vœux de tous ceux qui aiment et son noble talent et la philosophie éloquente de Platon ? »

2. « Capable des vues les plus promptes et les plus pénétrantes, il se laissait aisément égarer par la fougue d'une imagination toujours en mouvement et qui le transportait successivement sur trop de choses pour qu'aucune pensée eût le temps de mûrir silencieusement, ce qui est la condition du progrès scientifique ». Tel est le jugement que porte sur Cousin un des hommes qui l'ont approché de plus près et qui le connaissaient le mieux, M. P. Janet. Peu de temps avant sa mort, un de ses plus fidèles disciples exprimait devant lui le regret que la politique d'abord, et plus tard des préoccupations d'un autre ordre, l'eussent ravi à Platon et à la philosophie. « Quel admirable monument vous nous eussiez légué ! et si le philosophe athénien vous rencontre aux Champs-Elysées, qu'aurez-vous à lui répondre ? » — « Vous avez raison, repartit vivement Cousin, et les reproches qu'il me fera sont moins vifs que ceux que je m'adresse à moi-même. »

3. Notes du *Lysis*.

la *Revue des Deux-Mondes*, on lit à côté d'une boutade contre ceux qui refusaient à Platon les *Lois* avec la même assurance qu'ils substituaient à Homère les Homérides : « Que pourrait dire de l'authenticité des divers dialogues de Platon celui qui ne pourrait les lire en grec et sentir la profonde différence du style des petits dialogues attribués à Platon et de celui du *Phédon*, de la *République* et du *Timée* ? » Seules les compositions les plus inférieures de la collection platonicienne, un *Hipparque*, un *Minos*, peuvent être condamnées sans appel au nom d'un pareil raisonnement.

Visiblement le problème de l'arrangement des écrits de Platon l'a préoccupé davantage : nous insisterons dans une autre partie de ce mémoire sur le procédé par lequel il se proposait de le résoudre. Une première période où règnent la poésie et la religion : une seconde où triomphent la raison et la dialectique : une troisième et dernière où se rapprochent et se concilient ces deux tendances contraires, voilà sur ce point l'hypothèse à laquelle il s'est rallié. « Accablée par la grandeur même de ses objets, écrit-il, la pensée du jeune homme n'a pas la force et ne connait pas encore le secret de s'en séparer pour les considérer à distance avec plus de calme, de les diviser pour les envisager sous toutes leurs faces : et elle les présente comme elle les voit, à travers un nuage et sous le demi-jour du mysticisme. Le mysticisme, voilà le caractère fondamental des premiers essais de Platon... C'est à ce signe que se reconnaissent les grandes natures, leur berceau est la religion ; c'est là qu'elles se forment, c'est là qu'elles amassent ces saintes convictions qui seules peuvent les soutenir dans les épreuves qui les attendent ; c'est de là qu'elles partent et s'élancent, selon leur mission, dans les orages de la vie ou de la science. Platon, comme tout grand homme, a cru d'abord et a avancé sur la foi de convictions irrésistibles, mais non raisonnées, plus de choses qu'il n'en savait et n'en pouvait démontrer ; sa composition est alors comme sa pensée, forte, abondante, brillante, mais sans méthode. Telle est sa première manière ». J'ignore si en dehors de Platon il y a dans l'histoire de la pensée humaine un

second et un troisième exemple qu'on puisse invoquer à l'appui de cette théorie : même en ce qui concerne Platon elle est au moins contestable ; mais passons. « La seconde partie de la vie du philosophe servit puissamment au développement de son génie : pour lui-même et pour les autres il dut rappeler sa foi aux lois et à la forme d'une démonstration rigoureuse. Or à l'instant où la réflexion commence, finit le mysticisme ; ses instruments ne sont pas l'inspiration et l'enthousiasme, mais l'analyse et la dialectique... En Grèce c'est la seconde manière de Platon qui représente instinctivement l'esprit grec, comme la première représentait l'esprit oriental. Qu'a fait depuis Aristote ? rien autre chose que s'emparer de la seconde manière de son maître et se l'approprier en la perfectionnant. » Mais toute vérité, poursuit Cousin sur les traces de Hegel, est dans l'harmonie des contraires : unissez la réflexion à l'enthousiasme sans la détruire, développez la foi par la dialectique et la religion par la science, alors toute contradiction est vaincue, tous les besoins de la nature humaine sont satisfaits. « Platon n'arrive qu'assez tard à cette hauteur, lorsque après avoir beaucoup vu et beaucoup voyagé, trop ferme pour tomber dans le scepticisme, trop éclairé pour se soumettre à aucun des systèmes qu'il avait rencontrés, il ne lui restait qu'à tenter de les concilier ». Ainsi « dans la première époque de sa vie et de son talent, la naïveté, le sublime, le mouvement et la grâce dominent comme dans la nature : mais on y chercherait en vain ou du moins on n'y trouverait qu'à un assez faible degré l'ordre, la précision et la lumière. Au contraire la seconde manière de Platon présente au plus haût degré ces dernières qualités, mais au détriment des premières. Les détails y sont sacrifiés à l'ensemble : l'ordre et la méthode y sont accompagnés d'un peu de roideur et de sècheresse ; le dessin est d'une précision parfaite, mais le coloris et la vie n'y sont pas ». Enfin après la thèse et l'antithèse, la synthèse : le génie de Platon à son apogée va nous apparaître à la fois dans toute son ampleur et dans tout son éclat. « Par la diversité des qualités dont il se compose, le style représente merveilleusement

l'étendue et l'universalité auxquelles la pensée de Platon est enfin parvenue. Il est bien difficile de trouver ce qui manque à ce style comme au vaste système qu'il reproduit.... Partout la chaleur avec la lumière, la force unie à la grâce, les traits les plus délicats et les plus profonds. La parole de Platon, comme sa pensée, réfléchit l'univers [1]. »

Platon lui-même se fût-il reconnu dans cette page brillante ? il est permis d'en douter ; la succession qui y est décrite est trop régulière pour n'être pas quelque peu factice, et on aurait de la peine à en tirer un critérium définitif pour la solution du problème chronologique à propos duquel elle a été imaginée.

Sur ce point néammoins Cousin n'a pas varié, car on peut lire dans la onzième édition de son *Histoire générale de la philosophie* : « Platon a, comme Raphaël, des manières différentes selon le progrès de l'âge et de la pensée, et un œil exercé les peut reconnaître [2] ». Et commentant cette conception dans l'*Argument* de l'*Euthydème* [3], il ajoutait : « Nous ne pouvons admettre que ce soit dans les rapports des sujets qu'il faille chercher ceux des ouvrages. Assurément il est des cas où le choix du sujet indique déjà la situation de l'âme de l'artiste, et fixe la date d'un monument. Cependant les sujets sont empruntés la plupart du temps à des raisons tout extérieures et n'ont en général aucune relation avec le plus ou moins de perfection du talent de l'artiste. Or c'est là précisément ce qu'il s'agit de reconnaître pour déterminer l'époque de son développement à laquelle se rapporte le monument en question. Où donc et comment saisir le plus ou moins de perfection d'un

1. *Le Globe*, 3 novembre 1827. Deux motifs nous ont déterminé à donner de cet article des citations étendues : le premier, c'est que Cousin n'a jamais traité la question ailleurs avec autant de développements, le second, c'est que ce morceau destiné à entrer dans le VI• volume de sa traduction n'a depuis lors jamais été réimprimé, et constitue par conséquent une page presque inédite. M. Janet explique cette suppression par le scrupule qu'inspiraient plus tard à Cousin les tendances hégéliennes manifestes dans tout l'article.

2. P. 124.

3. P. 344.

ouvrage ? Evidemment dans la manière dont le sujet y est traité et non dans ce sujet : c'est là qu'est selon nous le vrai principe de classification des ouvrages de l'art. »

Sans même insister sur ce que cet exposé a d'obscur, on peut se demander si la perfection suit ainsi une ligne droite constamment ascendante. Quelle serait à ce compte la chronologie des pièces de Corneille ? Aucune décadence n'est-elle possible? et notamment en ce qui touche Platon, dans les *Lois* où la discussion s'élève parfois à une si remarquable hauteur, la forme n'est-elle pas bien inférieure à celle de la *République* ou du *Phédon* ?

Sur le quatrième point du programme de Cousin, je veux dire sur la philosophie de Platon, nous devrions du moins nous attendre à trouver dans ses écrits pleine et entière satisfaction. Il lui appartenait plus qu'à tout autre d'embrasser Platon tout entier, de saisir l'ensemble de ses théories en montrant le lien évident ou caché des parties les plus diverses, et de faire ressortir la grande et belle unité d'une philosophie où tant d'esprits prévenus ont refusé de reconnaître un système [1]. Mais ici encore Cousin ne nous offre que des fragments.

Ce sont d'abord les *Arguments* qu'à l'exemple de Schleiermacher il a placés en tête de la plus grande partie des dialogues, et dont Mignet a dit qu'ils étaient autant « de dissertations historiques et philosophiques dignes de ces grands sujets dont ils sont comme les savantes préfaces et les commentaires éloquents. » Malheureusement la tâche est demeurée interrompue : la persévérance, sinon les loisirs, a manqué à Cousin ponr apprécier non seulement des dialogues secondaires comme le *Ménon* et le *Cratyle*, ou contestés comme le *Sophiste*, le *Politique* et le *Parménide*, mais des compositions aussi importantes, aussi foncièrement platoniciennes que la *République*, le *Timée*, le *Phèdre* et le *Banquet*. Au reste si comparés aux sommaires aussi secs que médiocres de Ficin et de Tiedemann, les *Argu-*

1. C'est ce que M. Jules Simon a très bien mis en lumière dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* (15 déc. 1840).

ments de Cousin nous offrent de la pensée de Platon une exposition plus animée, plus originale sans être moins fidèle, et surtout plus rapprochée de nos expressions et de nos habitudes modernes, il faut convenir que maintes fois le dialogue visé « a servi de prétexte pour lancer dans le monde des idées alors nouvelles et dont quelques-unes au moins pouvaient passer pour singulièrement hardies [1]. »

En second lieu il convient de citer trois articles insérés dans ses *Fragments de philosophie ancienne* sous les titres suivants : *Langue de la théorie des idées — Antécédents du Phèdre — Examen d'un passage du Ménon*. Le second mérite particulièrement de nous arrêter ; en voici le début : « Rien ne serait plus précieux que de bien connaître les antécédents de Platon et de savoir précisément ce qu'il doit à ses devanciers. Et si c'était une entreprise trop étendue que d'embrasser Platon tout entier et ses nombreux ouvrages, on obtiendrait encore un important résultat en se bornant à l'analyse d'un seul dialogue. » Cousin ne s'est pas trompé en découvrant dans le *Phèdre*, à côté de l'influence socratique, des éléments orphiques et pythagoriciens : mais avec Schleiermacher il croyait que c'était le premier écrit de Platon : erreur étrange qui ne pouvait manquer de compromettre ses conclusions. D'ailleurs quel que soit le prix de ces études fragmentaires, elles ne sauraient tenir lieu de la vue d'ensemble qui manque [2].

---

1. Ainsi s'exprime (*Victor Cousin et son œuvre*, p. 218) M. P. Janet qui relève en particulier : le programme de la morale indépendante (argument de l'*Eutyphron*) — l'immortalité de substance opposée à l'immortalité personnelle (argument du *Phédon*) — la conscience considérée comme source de la notion d'infini et d'absolu (argument du *Théétète*) — la liberté absolue de l'inspiration morale (argument du *Petit Hippias*) — la notion de Dieu impliquée dans la notion du moi (argument du *Premier Alcibiade*), etc. Hégel qui ne tarissait pas en éloges de la traduction de Cousin, faisait ses réserves sur l'interprétation : « N'étant pas satisfait de ce que vous trouvez dans tel ou tel dialogue, lui écrivait-il, vous y suppléez en donnant à entendre au moins où cela aurait pu être conduit. »

2. Pendant le court passage de Cousin au ministère, de Xivrey écrivait avec plus de justesse dans la pensée que de bonheur dans l'expression : « Lorsque le traducteur aujourd'hui ministre reviendra aux loisirs littéraires, il se retournera vers son œuvre et jettera un regard de complaisance vers

Si dans Platon, chose étonnante, Cousin n'a nulle part approfondi le système entier du philosophe, en revanche il a étudié avec amour les merveilleuses ressources de l'écrivain [1]. Je n'en donnerai qu'une preuve, tirée de l'*Argument* d'un des dialogues devenus les plus suspects à la critique allemande, le *Lysis* :

« Le procédé caractéristique du génie de Platon, comme dialecticien et comme artiste, est précisément ce qui fait l'embarras et presque le désespoir du lecteur moderne qui n'en a pas le secret. Platon ne réfute jamais une opinion qu'en faveur d'une autre à laquelle il amène l'interlocuteur, qu'il lui suggère et qu'il établit avec tant de soin qu'il semble vouloir s'y reposer et qu'on est tenté de le faire avec lui. Puis cette même opinion qu'il vient d'entourer de tant de lumière, de vraisemblance et d'intérêt, il la dégrade, l'obscurcit et la ruine en faveur d'une autre qu'il élève de nouveau pour la précipiter à son tour, et toujours de même, promenant ainsi son interlocuteur et son lecteur de triomphe en triomphe et de ruine en ruine sans trouver ni même sans avoir l'air de chercher aucun résultat ferme et solide ». Il y a lieu, pensons-nous, de faire des réserves expresses sur une théorie qui voudrait nous faire accepter comme la méthode par excellence du philosophe athénien ce qui n'a été et ne pouvait être pour lui qu'un procédé passager, un moyen et non un but : mais poursuivons. « Il ne faut pas croire que ces opinions que Platon élève et détruit tour à tour soient des jeux de son esprit, des hypothèses imaginées à plaisir pour être à plaisir et facilement réfutées : non, ce sont des opinions réelles et historiques empruntées à de grandes écoles antérieures ou contem-

---

ce bel emploi de ses plus fertiles années. Récapitulant toutes les pensées qui lui sont survenues pendant la durée de son voyage intellectuel avec le philosophe d'Athènes, il en formera le discours de haute appréciation où l'ensemble des idées du divin philosophe et chacun de ses traités sera évalué par le juge le plus compétent. » L'événement a fait de cette prédiction un vœu « platonique ».

1. Ajoutons qu'il s'en est souvent inspiré, et avec succès. Témoin cette phrase à propos du Créateur : « Il a fait l'homme parce qu'il ne voulait pas retenir dans l'inaccessible solitude de son être ses perfections infinies. »

poraines et que l'histoire de la philosophie retrouve pour la plupart à mesure qu'elle avance et connaît mieux le siècle de Platon : avec cette différence toutefois que dans Platon elles sont éclaircies dans leurs principes, fortifiées dans leur exposition, poussées à la rigueur dans leurs conséquences, c'est-à-dire élevées à leur idéal, et ne sont plus par conséquent des manières de voir particulières, propres à tel ou tel contemporain de Socrate, mais des théories générales et fondamentales, et comme les types classiques de tous les systèmes analogues répandus à travers les âges. Une pareille polémique n'appartient plus à la Grèce et à l'histoire, mais à l'esprit humain et à la philosophie. C'est pour cela que les dialogues de Platon sont immortels, qu'ils planent au-dessus de tous les siècles, interviennent dans toutes les discussions les plus lointaines. »

Un mot résume à lui seul toute son admiration et tout son respect pour le grand philosophe. « Platon, dit-il, a eu le suprême honneur de n'avoir jamais franchi les limites au delà desquelles le sens commun ne contient pas le génie et où commencent les abîmes. » Ne soyons pas surpris d'un pareil éloge, rien n'avait été épargné pour montrer dans Platon le premier modèle et le premier apôtre de l'éclectisme [1].

Ce double rôle, abdiqué par le maître, de critique et d'historien du platonisme, aurait dû, ce semble, tenter un de ses nombreux disciples, parmi lesquels se rencontraient tant d'esprits éminents. Mais soit que les travaux d'ensemble soient plus rares dans notre pays qu'ailleurs, soit que le génie français s'accommode mal de ces hypothèses hardies, de ces généralisations aventureuses qui ont la prétention de tout comprendre et de tout expliquer, autant se multiplient en France après 1830 les études de détail sur telle ou telle face spéciale du problème platonicien, autant sont rares les publications comparables à à celles que l'Allemagne, avec une fécondité qu'on pourrait

1. « Il fallait draper Platon avant de l'installer dans sa niche », écrit à ce propos M. Secrétan.

croire inépuisable, nous a déjà offertes ou va nous offrir pendant la même période[1].

Parmi les ouvrages les plus remarquables des continuateurs et des disciples de Cousin, deux surtout méritent l'attention; *la Psychologie de Platon* de M. Chaignet, dont il sera parlé un peu plus loin, et l'*Essai sur la dialectique de Platon*, de M. P. Janet. On lit dans la préface de ce dernier livre : « Les travaux d'un écrivain illustre ont rendu populaires les dialogues de Platon et jeté une lumière éclatante sur l'esprit vrai de cette philosophie antique et sur quelques-uns de ses points essentiels... Toutefois il est permis de dire que la méthode dialectique de Platon, c'est-à-dire selon nous, la base de tout son système, n'a pas encore été présentée dans toute son étendue et toute sa rigueur. L'étude de cette méthode dans ses origines historiques d'une part, et de l'autre dans ses conséquences métaphysiques, mais surtout en elle-même, la recherche scrupuleuse de tous les éléments compliqués de cette méthode riche et simple comme l'esprit humain, et du lien qui les unit : en un mot la restitution fidèle de la dialectique platonicienne d'après Platon, tel est l'objet de ce travail. » Quant à son mérite, voici comment il a été apprécié par un juge compétent entre tous, M. Franck : « C'est bien plus qu'un jugement sur le sublime auteur de la *République* et du *Phédon* : c'est plus qu'un simple résumé de sa philosophie : c'est le mouvement même de la pensée qui l'a produite, c'est le secret d'un homme de génie resté naturel et soulevé par une grande âme, qui après avoir été saisi avec une remarquable perspicacité, est retracé

---

1. Dans le catalogue des thèses soutenues devant les diverses Facultés des Lettres de France, je relève en dehors des deux livres mentionnés dans le texte les titres suivants : *De reminiscentia Platonica* (Schwalbe, 1835) — *De Platonis Republica* (Bénard, 1836) — *Le Gorgias* (Colin, 1837) — *De Platonica idearum doctrina* (Harivel, 1841) — *De Parmenide Platonis* et *Essai sur la République de Platon* (Hatzfeld, 1850) — *Du principe de l'art d'après la méthode et les principes de Platon* (Burnouf, 1850) — *La psychologie de Platon* (Tissandier, 1851) — *Quæ Plato de ideis senserit* (Nourrisson, 1852) — *Examen du Parménide* (Matinée, 1864).

dans un langage d'une clarté irréprochable. » Tout au plus peut-on ajouter avec de Rémusat que l'auteur semble passer un peu légèrement sur les variations, les hypothèses et les paradoxes qui se rencontrent en si grand nombre dans la partie dogmatique des écrits de Platon.

Malgré ce que son titre offre de spécial, l'ouvrage de Th. H. Martin : *Etudes sur le Timée de Platon* [1] mérite ici une mention, non seulement à cause du savoir immense de l'auteur, mais parce qu'il déclare lui-même « chercher dans le *Timée* le complément du platonisme et le nœud de la plupart des difficultés que ce système présente. » Dans les 208 notes (dont bon nombre ont l'étendue d'une dissertation) qui suivent le texte et la traduction du dialogue, il touche successivement à presque tous les enseignements de Platon pour en marquer le sens, la valeur intrinsèque et l'influence historique. Ainsi il reproche au disciple de Socrate d'avoir absolument séparé les idées des choses, et cela pour n'avoir pas compris que « les principes nécessaires, modes éternels de l'intelligence divine, ont Dieu pour substance et sont imposés nécessairement à titre de loi aux choses passagères par la cause suprême dans laquelle ils résident ». Martin hésite sur la question de savoir si Dieu est l'une quelconque des espèces intelligibles, l'idée du bien, par exemple, laquelle embrasserait toutes les autres : il lui semble en effet que Platon sur ce point est plus d'une fois en désaccord avec lui-même. Quant au lieu, par lequel le *Timée* définit la matière, il n'est point en Dieu, il n'est point l'œuvre de Dieu, il est éternel comme lui.

8. HERMANN

Nous avons vu qu'au début du siècle le génie allemand, alors dans toute sa ferveur philosophique, ne croyait qu'aux

1. Paris, 1841, 2 volumes.

idées et dédaignait volontiers l'histoire : peu à peu l'érudition devait reprendre le pas sur la métaphysique et on put légitimement appliquer à l'esprit nouveau qui soufflait dans la patrie de Kant et de Hégel ce mot de Sénèque: *Quæ philosophia erat, facta philologia est.* »

Dans le domaine spécial qui nous occupe, la théorie de Schleiermacher, d'abord accueillie avec une sorte d'enthousiasme, perdait graduellement de son prestige, lorsqu'un érudit déjà connu par d'autres travaux entreprit de la saper par la base pour lui substituer un système tout opposé. Schleiermacher était parti du principe même du platonisme pour en apprécier et en ordonner, si l'on peut ainsi parler, les manifestations littéraires : Hermann [1] partira des données historiques et extérieures pour pénétrer dans le fond même de la doctrine et en ressaisir les transformations successives. Avant lui on avait envisagé Platon presque comme une sorte de penseur idéal : avec lui nous retrouvons l'Athénien qui a vécu à telle date, dans tel milieu, et dont la figure se détache sur l'ensemble et la suite de ses dialogues, à peu près comme celle d'Ulysse sur les multiples aventures que célèbre l'*Odyssée.*

Mais pour procéder avec méthode, commençons par une rapide analyse de l'ouvrage d'Hermann [2].

Le premier livre (p. 1-128) est intitulé : *Vie de Platon* : *ses rapports avec la société de son temps.* On y voit appliqué le même genre de critique que Villemain avant Sainte-Beuve faisait en ce temps-là même prévaloir avec tant d'éclat dans l'histoire littéraire. Après une courte introduction, l'auteur passe en revue l'état d'Athènes au début de la guerre du Péloponnèse, la famille de Platon, sa jeunesse, ses rapports avec les hommes politiques les plus marquants de l'époque, les

---

1. K. Fr. Hermann fut successivement professeur à Heidelberg, à Marburg et à Göttingue où il succéda en 1851 à Otf. Müller. Il est mort le 31 décembre 1855, laissant une réputation d'infatigable activité.

2. Cet ouvrage a pour titre : *Geschichte und System der Platonischen Philosophie.* T. I, *die historisch-kritische Grundlegung enthaltend,* Heidelberg 1839 (le tome II n'a jamais paru). Le travail était dédié au célèbre Creuzer

connaissances qu'il put acquérir à Athènes, ses voyages à Mégare et en Egypte d'abord, plus tard en Italie et en Sicile, les visées politiques qui le ramenèrent deux fois à Syracuse, enfin sa longue et féconde carrière comme chef d'école à l'Académie.

Le second livre (p. 129-342) est consacré à l'étude des rapports qui relient Platon à ses devanciers et à ses contemporains. Ce n'est rien moins qu'une histoire complète de la philosophie grecque jusqu'à la fin du v[e] siècle, destinée à mettre en pleine lumière l'état des esprits au moment où le platonisme apparaît sur la scène [1]. A l'école naturaliste d'Ionie, à l'école atomistique à laquelle Hermann rattache, on ne sait pourquoi, Anaxagore, s'opposent les Pythagoriciens et les Eléates. Il s'arrête avec une insistance peut-être excessive sur les causes qui ont préparé l'avénement et le succès de la sophistique : enfin il en vient à Socrate, à son œuvre capitale de réforme intellectuelle, à Xénophon qui s'en est fait l'annaliste, et aux socratiques imparfaits qui ne pouvaient aboutir qu'à la compromettre tout en se flattant de la continuer.

Le troisième et dernier livre (p. 343-712) est de beaucoup le plus important : c'est la partie vraiment originale de l'ouvrage : il s'agit de tirer des écrits de Platon l'histoire exacte et authentique de sa pensée [2]. Mais comment procéder ? Sommes-nous en présence d'une exposition systématique, d'une œuvre conçue et fondue en quelque sorte d'un seul jet ? C'est ce qu'affirme Schleiermacher : mais une découverte aussi tardive est justement suspecte, et les efforts qui ont été nécessaires pour faire entrer tous les écrits de Platon dans ce lit de Procuste suffisent à la décréditer. Ces écrits offrent l'image d'un développement organique et vivant, soit : en résulte-t-il que Platon, dès ses premiers pas en possession de tout son système, ait

1. Michelis a reproché à Hermann, et avec quelque raison, d'avoir jugé les premiers philosophes de la Grèce trop exclusivement à travers les analyses d'Aristote.

2. Voici le titre allemand : *Plato's schriftstellerischer Nachlass als Quelle seines Systems gesichtet und geordnet.* Les 150 dernières pages de l'ouvrage sont occupées par des notes dont quelques-unes tout au moins sont extrêmement intéressantes.

voulu conduire ses lecteurs comme par la main du seuil du temple jusqu'aux parties les plus reculées du sanctuaire? Non, c'est la pensée du maître elle-même qui s'est ainsi graduellement développée : c'est en recueillant les vérités éparses autour de lui, c'est en les incorporant peu à peu à son système qu'il s'est élevé de ses premiers dialogues aux derniers, des discussions toutes pratiques où se plaisait Socrate aux hauteurs toutes spéculatives de la théorie des idées [1].

Que l'on compare en effet le *Charmide*, le *Protagoras*, même le *Gorgias* et le *Ménon* d'un côté, avec la *République*, le *Philèbe* et le *Timée* de l'autre : les différences sont trop profondes, trop accentuées pour pouvoir être expliquées par un simple calcul pédagogique. Il ne s'agit pas seulement de difficultés croissantes, à la solution desquelles une initiation habile doit préparer le lecteur : c'est un esprit nouveau, c'est une conception des choses de plus en plus vaste, de plus en plus haute [2]. De plus Hermann se fait une arme contre Schleiermacher des condamnations portées par ce dernier contre un certain nombre de dialogues : il en cherche l'unique explication dans « la fausse ambition d'imposer à la variété naturelle de la muse platonicienne le type d'une unité artificielle. »

Ces déplorables conséquences, continue Hermann, se font jour avec plus de force encore dans l'ouvrage d'Ast, qui tout en corrigeant sur quelques points le principe de Schleiermacher, ailleurs l'a poussé à bout de manière à rompre ouvertement avec toutes les lois de la critique historique et philologique. Il est vrai que pendant qu'Ast ne trouvait jamais l'autorité d'un dialogue assez fortement établie, la première preuve venue, souvent même la plus discutable suffit à Hermann, qui par

1. Hermann ne cite nulle part Cousin. Est-ce cependant par le seul fait du hasard que tous deux s'accordent ainsi à faire de Platon un « éclectique » par excellence ?

2. « Je mehr wir Platon's Schriften als den treuen Abdruck seines Geistes betrachten, desto mehr nöthigt uns ihre Verschiedenheit, gewisse Stadien in seinem eigenen Entwicklungsprocesse anzunehmen, deren Unterschiede gewiss tiefer als in der blossen dialektischen Berechnung eines methodischen Lehrcursus begründet sind » (p. 351).

principe ne se scandalise d'aucune divergence, d'aucune contradiction.

Les systèmes faux ou incomplets se trouvant ainsi éliminés, où est la règle qui nous permettra de trancher sûrement le problème platonicien [1] ? Comment établir sans crainte d'erreur les phases que Platon a dû traverser pour donner à sa pensée sa forme définitive [2] ? Deux sources d'informations nous sont ouvertes : les écrits du philosophe d'un côté, de l'autre les incidents bien connus de sa vie. D'une période à la période suivante ce ne sont pas les mêmes questions qui le préoccupent, ce n'est pas à la même méthode qu'il en demande la solution. Tant que vécut Socrate, Platon ne pouvait songer et en réalité n'a jamais songé à se faire chef d'école : or c'est seulement quand il a pris ce rôle qu'il lui a été nécessaire de réduire ses idées en système. Quelle a été visiblement sa mission ? Réunir en un vivant faisceau tous les débris épars de la science et de la sagesse grecques. La chose lui était impossible à Athènes : de là les voyages qu'il a entrepris non pas à l'aventure, mais avec ce but nettement arrêté : puiser aux sources de la philosophie comme un demi-siècle auparavant Hérodote aux sources de l'histoire. Une fois cette tâche accomplie, nous le voyons se poser en maître et fonder son enseignement.

Chose curieuse, Hermann parti en guerre avec une vivacité extrême contre Schleiermacher aboutit en fait à des conclusions

1. Hermann appelle le procédé qu'il préconise « eine historisch-individuelle Auffassung der Platonischen Werke », et voici comment il le caractérise : « Sie schliesst zwar die geistige Einheit der echten Werke Plato's nicht aus, sucht aber diese weder in einer methodischen Verknüpfung noch in einer durchgehends gleichen Weltanschauung, sondern in dem individuellen Geistesleben des gemeinschaftlichen Verfassers, das auch bei der normalsten Entwicklung jedenfalls zu reich und zu bewegt war, um nicht durch die Verschiedenheit seiner Durchgangsstufen eine grosse Mannigfaltigkeit seiner Erscheinungen zu rechtfertigen » (p. 367).

2. Il peut y avoir quelque témérité à se prononcer sur les choses de l'Allemagne dans un sens opposé à celui des Allemands eux-mêmes : mais en vérité il nous semble difficile d'admettre le parallèle que l'on a établi à cette occasion entre Hermann et Hégel. La pensée pure de Hégel se développe en vertu d'une nécessité intérieure ; la pensée de Platon, d'après Hermann, est au contraire sous la dépendance immédiate d'influences extérieures.

presque semblables, sauf que l'un s'applique à mettre en lumière les rapprochements qui unissent les divers dialogues, l'autre les divergences qui les séparent.

Une première période s'ouvre par le *Petit Hippias*, l'*Ion*, le *Premier Alcibiade*, le *Charmide*, le *Lysis*, le *Lachès*, se continue par le *Protagoras* et l'*Euthydème*, et s'achève par une époque de transition à laquelle appartiennent l'*Apologie*, le *Criton*, le *Gorgias*, l'*Euthyphron*, le *Ménon* et le *Grand Hippias*. La pensée de Platon y apparaît sous une forme spontanée, dans son éclat naturel : Socrate y parle un langage peu différent de celui que lui prête Xénophon : Platon ne sait des autres systèmes que ce qui en était entré, si cette expression est ici à sa place, dans le domaine public, et c'est à peine s'il nous laisse pressentir, et de loin, ce que deviendra plus tard sa doctrine.

Pendant la seconde période, Platon est sous l'influence visible d'Euclide et des Mégariques : il entreprend de lutter contre ses devanciers ou plutôt de les concilier avec l'esprit socratique. Cette crise intellectuelle a son contre-coup inévitable sur la forme : la poésie disparaît refoulée par la dialectique : en outre Platon est loin d'Athènes, ce foyer du véritable atticisme. Ces causes réunies, dit Hermann, expliquent surabondamment le changement complet, heureusement passager, qui s'est opéré dans le style et la méthode du *Cratyle*, du *Théétète*, du *Sophiste*, du *Politique* et du *Parménide*.

En quittant Mégare, Platon est allé se retremper aux sources vives du pythagorisme ; en y découvrant son idéal, il y a retrouvé l'enthousiasme et la poésie. Désormais il va reprendre son œuvre avec une ardeur nouvelle où le sérieux de la maturité s'unit à l'élan de la jeunesse, la solidité du fond à la perfection de la forme : il reviendra à ses aspirations et à ses convictions premières, mais pour leur donner une base à la fois plus ferme et plus vaste dont le pythagorisme fera les principaux frais. Le *Phèdre* contiendra, comme le voulait Stallbaum, le programme de cet enseignement nouveau : il sera suivi du *Ménéxène*, du *Banquet*, du *Phédon*, du *Philèbe*, et la liste des

écrits de Platon se fermera par la trilogie de la *République*, du *Timée* et du *Critias*, enfin par les *Lois*.

Puis, après avoir défini le caractère de Platon comme écrivain dans un chapitre qui peut compter au nombre des plus remarquables du livre, Hermann demande à l'analyse sommaire des dialogues la confirmation des vues établies par lui un peu *à priori* dans les pages qui précèdent.

Un second volume devait suivre, consacré à l'exposé et à l'appréciation de la philosophie platonicienne : soit que Hermann ne se soit pas senti à la hauteur d'une pareille tâche, soit tout autre motif, ce volume n'a jamais vu le jour. Toutefois nous avons encore à résumer les vues développées dans un article [1] où Hermann a pris à partie d'une façon spéciale le principal argument invoqué par Schleiermacher. Celui-ci, on s'en souvient, avait exagéré la portée des déclarations de Platon dans le *Phèdre* : par une interprétation toute contraire, dans ce passage célèbre Hermann voit la preuve qu'aux yeux du philosophe, la parole écrite, vain simulacre de la parole vivante [2], est absolument sans valeur scientifique ; elle est à la pensée ce que le phénomène est à l'idée; Platon a eu recours au dialogue parce que Socrate lui en avait donné l'exemple, et non parce qu'il avait tout d'un coup découvert dans ce mode d'exposition des propriétés merveilleuses, comme si le dialogue fournissait, on ne sait comment, un moyen assuré, infaillible, d'épuiser les difficultés et les objections.

Mais alors, quel but poursuivait Platon en rédigeant ses écrits?

Pour le comprendre, il convient de faire deux parts dans son enseignement : d'un côté la théorie des idées considérée dans ses principes, dans ses éléments constitutifs empruntés exclusivement au monde intellectuel : de l'autre les applications de cette théorie dans la sphère du terrestre et du contingent. Il fallait

---

1. *Uber Plato's schriftstellerische Motive*, réimprimé dans ses *Gesammelte Abhandlungen*, Göttingue, 1849, p. 281-305.

2. 276 A : Εἴδωλον τοῦ λόγου ζῶντος καὶ ἐμψύχου.

rendre l'homme attentif aux traces de la vérité entrevue dans une première existence et lui rappeler ainsi tout ensemble son origine et sa destinée. Voilà l'ὑπόμνησις qui est le propre de l'écriture [1]. Mais, ajoute Hermann, à l'aide de cette image fragmentaire et imparfaite quiconque a des yeux pour voir et un esprit pour entendre pourra reconstruire pour soi l'organisme complet de cette philosophie.

Ces assertions sont bien peu vraisemblables. Eh quoi! dans le siècle même où Eschyle dédiait fièrement ses tragédies au temps, où Thucydide écrivait en tête de son histoire les mots fameux : κτῆμα εἰς ἀεί, Platon aurait écrit pour ses seuls disciples et systématiquement caché à la postérité les bases essentielles de sa doctrine! Est-ce qu'Aristote n'appuie pas sa critique des vues de son maître précisément sur ces écrits d'où elles sont absentes, s'il faut en croire Hermann? Est-ce que certains dialogues tout au moins ne nous entretiennent pas expressément de la théorie des Idées? Platon ne s'y montre-t-il pas aussi jaloux de nous élever de la sphère du sensible à la sphère de l'intellectuel que de nous faire redescendre des hauteurs de la dialectique aux phénomènes du monde extérieur ou du monde moral?

Quant à la théorie, tout autrement importante, qui servait à Hermann à expliquer la genèse et les développements ultérieurs du platonisme, elle fut accueillie généralement avec

1. « Mit den Principien der übersinnlichen Ideenlehre hatten es die mündlichen Vortrage des Philosophen zu thun und auf sie findet die gegen schriftliche Mittheilung gerichtete Erklärung um so gewissere Beziehung, je weniger sich in der That nachweisen lässt, dass Plato jemals in seinen Schriften die obersten Principien anders als andeutungsweise oder beiläufig behufs anderweitigen Anwendung auf Fragen und Zustande der erscheinenden Welt berührt habe : fur diese Anwendung aber, wo die überirdische Wahrheit überall nur im Gewande der Sinnlichkeit und des Scheines wirksam gemacht werden konnte, war die schriftliche Ausdrucksweise gerade um ihres materielleren, gleichsam bildlicheren Charakters willen ebenso nothwendig gegeben » (Article cité, p. 292). — Hermann fait remarquer à ce propos combien dans le *Timée*, par exemple, les détails secondaires abondent, tandis que nous n'obtenons que des réponses superficielles à ces questions vitales : Quels sont les éléments de l'âme? Quelle est la nature du monde et des idées?

faveur. On était revenu des conceptions abstraites des idéalistes allemands du commencement du siècle : la méthode historique était rentrée dans tous ses droits. Quoi de plus naturel que de se représenter les phases successives de la vie de Platon comme le cadre où chaque dialogue devait aisément et comme de lui-même trouver sa place ! D'un autre côté quoi de plus légitime que de déterminer la part qui revenait dans le système de Platon à chacune des grandes écoles antérieures ! Est-ce que ses écrits ne nous attestent pas une série de directions parallèles presque indépendantes plutôt qu'un progrès continu dans une direction unique ?

Malheureusement bien poser un problème ne suffit pas toujours pour le résoudre. Avons-nous en effet une biographie vraiment complète, vraiment certaine de Platon ? Savons-nous d'une façon positive quand il entra à l'école de Socrate, combien de temps dura son séjour à Mégare, en Egypte, en Sicile, dans la Grande-Grèce ? Son génie était-il assez mobile, ses idées assez peu arrêtées pour subir une transformation radicale au contact d'Euclide d'abord, plus tard d'Archytas et des autres pythagoriciens ? A chaque instant Hermann a recours à des inductions plus ou moins heureuses pour combler les lacunes de l'histoire ; les hypothèses dont l'abus le choque si fort chez ses devanciers tiennent dans son récit comme dans ses raisonnements autant de place que les faits, et les incertitudes de la tradition ne laissent qu'une valeur probable à ses conclusions en apparence les plus solides.

A un autre point de vue, après avoir rendu hommage à l'immense érudition qui a fait d'Hermann l'émule de l'illustre Bœckh [1], on peut se demander si lorsqu'on est en présence d'un penseur de génie comme Platon, il est juste de subordonner aussi absolument la philosophie à l'histoire, et de raisonner comme s'il s'agissait d'un personnage politique jeté dans la mêlée des événements. A ce compte que saurions-nous

1. L'un des plus beaux monuments de l'érudition d'Hermann est sans contredit son livre intitulé : *Culturegeschichte der Griechen und Römer*, publié après sa mort par les soins de K. G. Schmidt (Göttingue, 1857).

du développement intellectuel de Descartes ou de Kant ? Ici c'est avant tout l'homme intérieur qui nous intéresse, et en dehors de ses confidences, quel moyen avons-nous de le connaître ?

Mais examinons de plus près les hypothèses sur lesquelles s'appuie la théorie d'Hermann. En 400 avant notre ère, Athènes, ce prytanée de la Grèce, en était-elle à ignorer les théories d'Héraclite, de Parménide et de Pythagore ? Est-il vraisemblable de se représenter un esprit aussi ouvert que Platon comme tellement enchaîné à Socrate du vivant de celui-ci qu'il n'ait pas osé porter sa curiosité ailleurs ? L'éléatisme à Mégare, le pythagorisme en Italie l'ont-ils d'autant plus frappé qu'ils se présentaient inopinément devant ses yeux éblouis ? Hermann va si loin dans cette voie qu'il n'hésite pas contre tous les témoignages, sauf peut-être celui de l'école alexandrine, à faire du pythagorisme le fond même et le noyau du platonisme, si bien qu'avant ses voyages et sans ses voyages le philosophe n'aurait été que l'ombre du Platon que nous connaissons : c'est opposer une erreur contraire, mais non moins manifeste, à celle de Schleiermacher qui nous montre Platon dès sa première jeunesse en possession définitive de tous les éléments essentiels de sa doctrine. Que Platon ait profité, largement profité même des systèmes antérieurs, nous l'accorderons volontiers : mais que son propre système se compose uniquement de pièces de rapport dont le philosophe a été redevable avant tout aux circonstances, qu'il ait mérité une place parmi ces disciples d'Héraclite dont il raille « l'évolution éternelle », voilà ce qu'il est difficile ou pour mieux dire impossible d'admettre. Les hommes de génie sont comparables non à des ruisseaux qui empruntent leurs eaux à d'innombrables affluents, mais à des fleuves qui jaillissent à flots pressés d'une source vive.

A force de concentrer toute son attention sur des différences qu'il exagère, Hermann en vient à affirmer que tel dialogue est socratique, tel autre pythagoricien ou mégarique : il n'oublie qu'une chose : c'est qu'ils sont tous platoniciens. Munk

s'est spirituellement moqué de cette prétention de considérer les écrits de Platon comme autant de bulletins réguliers de ses découvertes et de l'état de ses idées. Sans doute plus d'une assertion d'Hermann eût été profondément modifiée, s'il avait reçu une initiation plus sérieuse aux questions de métaphysique, et surtout s'il avait lu les dialogues mêmes de Platon avec autant de soin que les témoignages de Cicéron, de Diogène ou d'Olympiodore.

9. BRANDIS, ZELLER, STEINHART

Dès l'apparition de l'œuvre d'Hermann, ceux-là mêmes qui étaient disposés à faire le meilleur accueil à son principe refusèrent de souscrire au plus grand nombre de ses conclusions. Brandis [1] notamment soutint qu'à l'école de Socrate les méditations de Platon et de ses condisciples n'avaient pas été systématiquement concentrées dans la pratique et que si les premiers dialogues de Platon ne font que bien rarement allusion aux écoles antérieures, rien n'autorise à interpréter ce silence comme un aveu explicite d'ignorance. Est-ce qu'Euclide, malgré son profond attachement pour Socrate, n'a pas de bonne heure suivi le courant qui l'entraînait vers les problèmes les plus épineux de la dialectique ? Attaché comme Ritter à l'hypothèse de Schleiermacher, Brandis pose en principe qu'un vrai philosophe débute par une conception d'ensemble, non par des vues de détail : mais si Platon de bonne heure a arrêté les bases de son édifice, il n'en a entrevu qu'assez tard le plan définitif. Brandis a eu d'ailleurs le double mérite

1. Né à Hildesheim en 1790, Brandis s'occupa de bonne heure de la philosophie ancienne, comme l'attestent ses *Commentationes eleaticæ* qui parurent à Copenhague en 1812. Il lut Platon avec Cousin à Paris : mais c'est à Aristote surtout qu'il a élevé un monument par la publication des *Scholia in Aristotelem* (Berlin, 1836). Dans son *Manuel de l'histoire de la philosophie grecque et romaine* (1835 et 1866) il juge sévèrement Ast et prend ouvertement parti pour Schleiermacher. Brandis mourut à Bonn en 1867.

d'abord de rattacher plus étroitement qu'aucun de ses devanciers Platon à Socrate, ensuite d'étudier Platon non seulement dans Platon lui-même, mais dans son illustre disciple Aristote. Ses deux dissertations *De deperditis Aristotelis libris de Ideis et de bono* [1] — *Uber die Zahlenlehre der Pythagoreer und Platoniker* [2], attestent une étonnante habileté à se servir de quelques phrases du Stagirite pour reconstituer les parties les plus obscures de la théorie des Idées.

L'historien par excellence de la philosophie grecque en Allemagne, Zeller [3], ne s'est inféodé en ce qui touche Platon ni à Schleiermacher ni à Hermann. Au premier il reproche avec raison d'avoir trop peu tenu compte du développement naturel du philosophe athénien : au second, d'avoir cherché uniquement dans des causes extérieures et pour ainsi dire purement mécaniques l'explication des phases traversées par la pensée platonicienne. D'après Zeller, nous devrions dans tout dialogue authentique retrouver tout au moins une trace, un écho des théories fondamentales de Platon [4] : tel est sans doute le motif qui lui avait fait d'abord rejeter la plupart des écrits qualifiés ordinairement de « socratiques. » Poussant plus loin la hardiesse, il avait même, à l'exemple de Ast, tenté dans ses *Etudes platoniciennes* [5] de prouver que les *Lois* étaient une composition apocryphe. Plus tard, après mûre réflexion, il n'a pas hésité à revenir sur ces jugements trop précipités [6].

---

1. Bonn, 1823.
2. Article inséré dans le *Rheinisches Museum*, 1828.
3. Né en 1814 à Kleinbottwar dans le Wurtemberg, Zeller entra à dix-sept ans à l'Université de Tubingue où il fut élève de Baur et de Strauss. Dès 1844 paraissait la 1re partie de sa *Philosophie des Grecs*, dont le quatrième et dernier volume fut imprimé en 1852. Successivement professeur à Berne, à Marbourg, à Heidelberg et à Berlin, où sa robuste et infatigable vieillesse est entourée de la sympathie et de l'admiration publiques.
4. « Frühzeitig sind aus Sokratischer Lehre die Grundlinien des durch ihn zu bildenden Systems in Plato's schöpferischem Geiste mit Deutlichkeit und Bestimmtheit hervorgetreten und haben durch die ihnen innewohnende Kraft sich allmählig angemessener, naturgemässer Weise entwickelt. »
5. 1839.
6. Ainsi dans un article publié par la *Zeitschrift für die Alterthumswis-*

Sur la question de la succession chronologique, Zeller a déployé une subtilité infinie à découvrir les rapports intrinsèques qui peuvent exister entre les divers dialogues.

Pendant de longues années, on s'était habitué en Allemagne à considérer l'exposé de la philosophie platonicienne dans le grand ouvrage de Zeller comme le plus exact et le plus fidèle, sinon le plus complet et le plus étendu que l'on pût citer. Récemment un de ses compatriotes, Teichmüller s'est inscrit en faux contre l'opinion générale [1] : tout en rendant hommage au savoir et à l'érudition de Zeller, il lui reproche d'avoir confondu le mythe poétique et la démonstration rationnelle, l'image et le sens caché qu'elle recouvre, et d'avoir ainsi laissé sciemment subsister des contradictions grossières dans le tableau qu'il trace du platonisme. Ce n'est point ici le lieu d'analyser et de discuter l'un après l'autre les arguments employés dans cette polémique d'ailleurs assez confuse [2]. Il semble au reste que sur plus d'un point Zeller soit en droit de rejeter sur Platon lui-même le blâme qu'on lui adresse : ainsi, quoique Teichmüller demande si à l'aide du vide, des rapports mathématiques et des Idées on peut se vanter de donner une explication sérieuse du monde sensible

---

senschaft (1851, p. 250), il admet l'authenticité du *Lachès*, du *Lysis*, même du *Petit Hippias*, du *Charmide* et de l'*Euthyphron*, et déclare inutile et superflue toute réfutation des athétèses prononcées par Socher (*Philosophie der Griechen*, II, 1, p. 322, note 2).

1. Voir en particulier sa brochure intitulée *Platonische Frage, eine Sendschrift an Zeller*.

2. Qu'on en juge par une citation : « Wo es sich um philosophische Auffassung handelt, ist Zeller doch nur soweit beachtenswerth als noch bei ihm die von Hegel gewonnene Bildung nachklängt... Zeller ist unberührt geblieben von der strengen Zucht des Platonischen Denkens : wir können bei ihm auch kaum eine Ahnung von Plato's Geist und Philosophie gewinnen... Seine rationalisirende platonische Dogmatik hat mit Plato's Begriffen ein Puppentheaterspiel aufgeführt... Zeller ist zu sehr in die mythologische Auffassung Plato's hineingerathen dass er in diesem dichten Buschwerk vor lauter Märchengestalten die klaren und einfachen Grundlinien der Platonischen Begriffe gar nicht mehr erkennt und alle freie Aussicht verliert. Er stellt mit chronikenhafter Treue die verschiedenen Aussprüche Platon's nebeneinander ohne uns in die Dialektik einzuführen, und reiht Bild und Sinn des Bildes, Orthodoxie und dialektische Erkenntniss unterschiedslos aneinander » (*Literarische Fehden*, II, 5).

avec le mouvement et la vie qui y éclatent de toutes parts, on ne voit pas qu'il y ait une autre solution exposée ou même annoncée dans le *Timée*.

Si Brandis et Zeller inclinent en somme plutôt du côté de Schleiermacher, Hermann a trouvé des partisans convaincus dans la personne de Deuschle, Schwegler et Steinhart. Le premier, enlevé par une mort prématurée à la science qu'il honorait par ses travaux, voudrait que les événements extérieurs intervinssent dans l'étude du platonisme beaucoup moins comme base unique d'examen que comme moyen de contrôle. Contrairement à Cousin, c'est sur le fond et non sur la forme, sur l'ensemble des théories exposées et non sur le degré d'habileté de cette exposition même qu'il s'appuie pour retrouver l'ordre des dialogues [1]. Le second distingue nettement dans la vie de Platon trois périodes : son éducation intellectuelle à l'école de Socrate, ses voyages, son enseignement à l'Académie [2]. Le troisième [3] a eu le mérite de faire rentrer dans la discussion l'élément philosophique que Hermann en avait à peu près banni. Chargé de rédiger les *Introductions* aux divers dialogues traduits et publiés par C. Müller, il s'est acquitté de cette tâche avec un succès comparable à celui qu'avaient eu en France les *Arguments* de Cousin. Il s'agissait, nous dit-il lui-même, de lutter efficacement contre les théories désolantes de Feuerbach qui gagnaient alors la jeunesse : aussi bien ces *Introductions*, fruit d'une érudition considérable, mais portée plus légèrement que ce n'est le cas d'ordinaire en Allemagne, écrites d'ailleurs avec une chaleur communicative dans un style plein d'éclat, sont-elles très propres à faire admirer et aimer le noble idéalisme de Platon.

1. Voir les *Neue Jahrbücher für Philologie und Pædagogik*, vol. LXXXI, p. 576 et suiv.
2. En allemand *Lehr=, Wander=, Meisterjahre*.
3. Steinhart, né en 1801, est mort en 1872. Outre les *Introductions* dont il va être parlé, on a de lui sur Platon une série d'articles dans la *Zeitschrift für Philologie und philologische Kritik*, et une brochure assez curieuse : *Aphorismen über den gegenwärtigen Stand der plat. Forschungen*, 1868.

Dès son apparition, l'œuvre reçut de grands éloges [1]. Néanmoins Steinhart a les défauts de ses qualités. Ces deux éléments, historique et philosophique, qu'il veut à tout prix associer se gênent mutuellement [2] : ses longs commentaires, supérieurs souvent en étendue au texte lui-même, manquent de netteté et de précision justement sur les points les plus essentiels. Il traite Platon non en critique, mais en panégyriste ou du moins en avocat sans cesse préoccupé de justifier son client [3] : partout il découvre ou croit découvrir des allusions lointaines, des pensées d'autant plus profondes qu'elles sont plus cachées. Dans les questions d'authenticité (de même que dans la *Vie de Platon*, œuvre posthume qui fut publiée en 1873), Steinhart a fait à la tradition toutes les concessions possibles. Dans la succession qu'il assigne aux dialogues, deux points seulement doivent être relevés : le premier, c'est qu'avec Stallbaum et Hermann il regarde le *Phèdre* comme contemporain des débuts de Platon à l'Académie, le second, c'est qu'il place l'*Euthydème* et le *Ménon* l'un avant, l'autre pendant le procès de Socrate.

10. SUSEMIHL

Après Schleiermacher et Hermann, on eût pu croire la question platonicienne épuisée. Il n'en était rien. Un érudit qui s'est fait un nom à part dans le domaine de l'histoire philosophique, Fr. Susemihl, ouvrit pour la résoudre une voie nouvelle [4]. Il a raconté lui-même comment élevé par Bœckh

1. Notamment de Zeller dans la *Zeitschrift für Alterthumswissenschaft*, 1851, p. 33.

2. Ainsi Uberweg (p. 279) lui reproche d'avoir considéré comme autant d'aveux formels les expressions figurées qu'emploie Socrate dans le *Cratyle*, le *Théétète* et ailleurs, lorsqu'il est question de la théorie des Idées.

3. En rendant compte de l'œuvre de Steinhart, un critique a dit avec raison : « Allzustark lässt er den göttlichen Platon in einem Luftglanz erscheinen und versäumt es, die beruhigenden Schatten fehlbarer Menschlichkeit über sein Gemälde zu werfen. »

4. Dans son *Prodromus Platonischer Forschungen*, publié en 1852, il porte

et Trendelenburg dans une sorte de culte pour Schleiermacher, captivé par ce que les écrits du célèbre critique avaient de généreux et d'enthousiaste, il avait dû néanmoins s'en séparer à mesure que se poursuivaient ses propres méditations. Mais Hermann à son tour lui déplut pour avoir trop cédé à la tentation habituelle des novateurs : faire table rase de tout ce qu'ont pensé et écrit leurs devanciers. Veut-on avoir la parfaite intelligence de la personnalité d'un homme de génie et plus particulièrement d'un métaphysicien ? il ne suffit pas évidemment de recueillir et de commenter les menus faits de la tradition et même de l'histoire [1]. Dans Platon on s'était jusqu'alors beaucoup occupé du philosophe : de quel droit avait-on négligé sa philosophie ? On avait étudié Platon par le dehors : pourquoi ne pas chercher à le saisir par le dedans ? Sa pensée avait été comparée à la plante qui subit comme fatalement l'influence des divers milieux où on la transporte : il eût fallu au contraire nous la montrer grandissant en vertu de son énergie propre, et s'assimilant progressivement tous les éléments de fécondité qu'elle rencontre autour d'elle.

A entendre Susemihl, nous possédons sur toutes les phases du développement philosophique de Platon les données les plus précises : ce sont ses dialogues, véritables miroirs de toute la suite de ses états d'esprit [2]. A une heure donnée de sa vie, telle vérité est clairement entrevue, telle autre obscurément pressentie : ce qui n'était d'abord qu'un objet de croyance s'appuie plus tard sur l'autorité du raisonnement.

---

encore, selon ses propres expressions, la chaine de Schleiermacher. Mais il la secoue dès l'année suivante. C'est en 1855 que parut à Leipzig son principal ouvrage : *Die genetische Entwicklung der Platonischen Philosophie einleitend dargestellt*, en deux livres.

1. « Hörte man doch endlich einmal auf, Thatsachen und Uberlieferungen, die der verschiedensten Deutung gleich fähig sind, sofort zu den weitgreifendsten Hypothesen auszuspinnen » (II, 92).

2. « Es ist der platonischen Schriftstellerei eigen, dass jedes Werk fur sich das vollständige System Platon's wie es seinem jedesmaligen Entwicklungsstandpunkte entspricht, nur mit specieller Rücksicht auf den besonderen, gerade vorliegenden Gegenstand der Behandlung in sich schliesst » (I, 125). — Cf. II, 65.

Ce point de vue, assez légitime en lui-même, a conduit Susemihl à des conjectures dont quelques-unes assurément des plus heureuses : mais a-t-il réussi à les transformer en certitudes ?

Où est l'unité de l'œuvre de Platon ? Dans un plan tracé à l'avance ? Nullement : il faut la chercher au fond même de sa nature dans son aspiration incessante à une vérité plus complète et plus haute [1]. Que l'on suive attentivement dans ses écrits toutes les faces du problème philosophique et les formes diverses que revêt la pensée : les progrès accomplis nous révéleront la place qui convient à chaque dialogue. C'est le propre du génie de marcher droit à son but, avant même d'avoir définitivement exploré et arrêté sa route ; la théorie ne vient qu'après la pratique, la méthode qu'après les principes. Platon a débuté dans la carrière avec la parfaite conscience de tout ce qui lui manquait pour être à la hauteur de sa tâche : il ne s'agissait pour lui en effet de rien moins que de trouver un terrain de conciliation entre la socratique et les systèmes antérieurs, parfaitement connus du monde savant d'Athènes dans leurs grands traits. Dissimulant à dessein ses doutes, peut-être même son ignorance derrière l'ironie de Socrate, il s'est plu dans ses premiers écrits à poser devant ses lecteurs des problèmes dont il ne possédait point encore la solution [2], un résultat négatif n'ayant pas moins de prix à ses yeux que les conclusions les plus positives. On voit par là toute la distance qui sépare Platon des autres philosophes, jaloux de ne paraître en public qu'une fois en possession du système qui doit les immortaliser. Il est vrai que comme peintre et comme écrivain, il a donné à ces ébauches de sa pensée un éclat presque égal à celui de ses chefs-d'œuvre : on dirait même que moins le fond est solide, plus il prodigue les ornements et les arabesques à la surface. Dès ses premiers dialogues, le

1. C'est ce que Susemihl appelle tantôt « ein dunkler Drang, » tantôt « die geniale Mitgabe seiner Natur. »

2. Sur ce point, Grote ne fera que reprendre, pour les développer, les idées émises dix ans avant lui par Susemihl.

Petit Hippias, le *Lysis*, le *Charmide*, on aperçoit les germes de la théorie des Idées : ces germes mûriront dans la suite, grâce à ses méditations personnelles et à son commerce avec les penseurs les plus renommés de sa génération. La morale de Socrate, voilà son point de départ: la dialectique de Socrate, voilà sa méthode. Platon lui-même en plus d'un passage désigne les écrits de sa jeunesse comme une initiation progressive, comme un voyage philosophique à la conquête d'une vérité supérieure entrevue jusqu'à la fin plutôt que définie [1]. Dans cette hypothèse, le débat entre Schleiermacher et Hermann perdait singulièrement de son importance [2], et les adversaires en présence pouvaient se réconcilier sur ce terrain commun, l'unité de l'inspiration et de l'œuvre platoniciennes.

Maintenant avons-nous là un critérium suffisant pour faire le départ de l'authentique et de l'apocryphe, tâche dont Susemihl a paru d'ailleurs se désintéresser, et pour établir un lien précis entre les divers dialogues ? Quelque sagacité que déploie l'auteur dans les questions de détail, il est permis d'en douter. Pour qu'il en fût ainsi, il faudrait que du commencement à la fin de sa longue carrière la pensée de Platon eût été invariablement orientée vers le même but : il faudrait en outre qu'au travers des méandres et des circuits inséparables de tout dialogue, on pût en chaque circonstance discerner ses convictions réelles : or, adopte-t-il toutes les idées qu'il présente et qu'il développe? rejette-t-il définitivement tout ce qu'il discute ? Puis, comme l'a montré Teichmüller, Susemihl à force de ne voir dans Platon que la philosophie a beaucoup trop perdu de vue le philosophe

---

1. Une réflexion de Susemihl sur ce sujet mérite d'être relevée : « Plato ist stets ein Werdender geblieben, weil es ihm unmöglich ist, mit einem unrichtigen oder einseitigen Zwecke, wie es die von ihm beabsichtigte möglichste Beseitigung alles Werdens ist, jemals zum Abschluss zu kommen. Das von ihm verschmähte Werden hat sich an ihn gerächt. »

2. Voir à ce sujet une note très instructive d'un article de Susemihl sur le *Phédon* (*Philologus*, V, 385). — Deuschle l'a félicité d'une façon assez piquante d'avoir le premier mis au jour les fondements cachés, la vraie porte et les escaliers primitifs de l'édifice platonicien. Il ne restait désormais, ajoute-t-il, qu'à retrouver les ornements propres à chacune des salles qu'il renferme.

lequel cependant, bien loin d'avoir vécu dans une cellule d'anachorète, a été engagé dans toutes sortes de relations avec les hommes et les choses de son temps. Enfin parce qu'il voulait à tout prix retrouver les phases progressives de la pensée de Platon, le critique a été conduit à chercher et à découvrir dans les dialogues ce qui parfois n'y était pas. Constamment il cède à la tentation de doubler le sens naturel d'un sens caché et allégorique : pas de phrase, pas d'allusion, pas de nom propre qu'il ne soumette à quelque interprétation inattendue, au point qu'il semble croire à une seconde philosophie platonicienne tout à fait en dehors de celle qui a son expression dans les dialogues. Appréciateur éclairé des opinions d'autrui, polémiste redoutable à cause de sa modération même, Susemihl au point de vue philosophique pèche par défaut plutôt que par excès d'originalité.

11. SUCKOW

En même temps que Susemihl, un autre érudit, Suckow, se vantait d'avoir enfin découvert en ce qui touche Platon le mot de l'énigme vainement cherché jusqu'à lui [1]. Pourquoi tant d'efforts sont-ils demeurés stériles? parce que les critiques ont oublié de se poser certaines questions essentielles ou du moins ne leur ont accordé qu'une attention insuffisante. Ces questions sont les suivantes : quels sont les écrits vraiment authentiques de Platon et à quels signes les reconnaître ? a-t-il eu réellement un système, ou s'est-il contenté de traiter scientifiquement, à son heure, les sujets les plus divers ? dans le premier cas, a-t-il formulé sa doctrine lui-même ou a-t-il préféré laisser à ses lecteurs le soin de la deviner? Tant que ces pro-

1. Le titre même de son livre n'est pas exempt de toute prétention et se prêterait mal à une traduction française : *Die wissenschaftliche und künstlerische Form der Platonischen Schriften in ihrer bisher verborgenen Eigenthümlichkeit dargestellt*, Berlin, 1855.

blèmes ne seront pas éclaircis, les obscurités du platonisme ne seront pas dissipées. Mais Suckow, qui affecte une sévérité si injuste à l'endroit de ses devanciers, notamment de Stallbaum et d'Hermann, a-t-il du moins réussi à porter la lumière où il n'y avait avant lui que ténèbres?

Schleiermacher, dit-il, semblait avoir touché le but, mais l'édifice qu'il a construit répond mal aux travaux préliminaires entrepris pour l'élever. Parmi les anciens commentateurs de Platon, il y en a un que Galien appelle son maître, c'est Albinus : l'ordre dans lequel il a disposé les dialogues peut et doit servir de modèle. Sur le chapitre de l'authenticité les témoignages d'Aristote, pris en général, méritent sans doute notre confiance : toutefois dans le nombre il en est qui sont insuffisants ou même qui autorisent des doutes : Suckow va jusqu'à admettre qu'Aristote a pu se méprendre sur le véritable auteur du *Politique* et des *Lois* : il s'arme de l'autorité d'Isocrate pour rejeter ce dernier ouvrage, de celle de Crantor pour condamner le *Critias*. Hermann et Susemihl avaient cru à l'existence d'une tradition ininterrompue au sein de l'école depuis le siècle de Platon jusqu'au déclin du paganisme : Suckow a déployé une érudition étonnante pour combattre cette opinion.

A ses yeux, c'est bien à tort qu'on attribuerait à Platon une métaphysique secrète, différente de celle qu'il a confiée à ses ouvrages : heureux philosophe, s'il a trouvé autour de lui des intelligences vraiment capables d'en saisir le sens! Ainsi c'est dans le *Phèdre*, le *Banquet*, la *République* et le *Timée* qu'il faut chercher avant tout le vrai Platon : puis on consultera, quoique déjà avec moins d'assurance, le *Phédon*, le *Théétète* et le *Sophiste*. Mais voici la découverte à laquelle notre critique se flatte d'attacher son nom : c'est Platon lui-même qui se charge de lui révéler le critérium positif d'après lequel on discernera sûrement ses écrits. Ne déclare-t-il pas en effet dans le *Phèdre* (244 C) que toute œuvre philosophique vraiment digne de ce nom est comparable à un être animé ayant une tête, un corps et des pieds? Cette image, semble-t-il, se comprend d'elle-

même et elle a été maintes fois reproduite [1]. Suckow nous en propose une interprétation raffinée que rien ne justifie. Les pieds représentent la question posée au début de l'entretien, le corps la démonstration, la tête la conclusion. Mais alors comment expliquer l'affection toute particulière de Platon pour la méthode hypothétique, si peu compatible avec le cadre rigide qui vient d'être tracé? Notez que l'ensemble des dialogues est soumis à la même règle que chacun d'eux en particulier. Suckow s'arme ensuite de certaines déclarations de Platon au sujet de la division pour soutenir que ce procédé est absolument essentiel à la dialectique platonicienne, dût celle-ci se transformer de la sorte en une scolastique des plus rebutantes : ce qui ne l'empêche pas de conclure par un rapprochement beaucoup plus subtil qu'exact ; à l'entendre les mêmes lois régissent les dialogues de Platon et les hymnes de Pindare.

Pour justifier sa théorie par une application, Suckow a eu la singulière idée de choisir le dialogue même où sont contenues ces révélations décisives, à savoir le *Phèdre,* dont il nous donne en 220 pages une analyse pédantesque et ridiculement minutieuse : sous sa plume le plus charmant des écrits de Platon, semblable à une rose entre les mains du botaniste qui la dissèque, se transforme en une sorte de poussière dialectique. A ce compte le philosophe athénien aurait composé et légué à la postérité non des inspirations pleines de fraîcheur et de grâce, mais des mosaïques savantes d'un pénible arrangement. La liberté d'un artiste de génie ne s'accommode pas de pareilles chaînes. Je sais bien que Suckow exige du critique qu'indifférent à l'extérieur et si l'on peut ainsi parler, à l'enveloppe dramatique, il pénètre au delà jusqu'au noyau scientifique : mais d'où vient qu'alors il s'en tient lui-même si servilement à la lettre, à l'exemple d'un Jamblique et d'un Proclus? est-il sûr de s'inspirer de Platon en proclamant ce divorce absolu entre la science et l'art, que le disciple de Socrate

1. Voir Lucien, *De la manière d'écrire l'histoire,* ch. 23.

avait au contraire si heureusement et si étroitement associés l'un à l'autre?

Sur la question d'authenticité, Suckow a renouvelé en les aggravant, les condamnations portées par Ast [1], et ce qui est plus étrange, c'est que le critérium auquel il s'est exclusivement attaché ne les justifie en aucune manière. Dans son livre, écrit avec une sorte de raideur mathématique, les hypothèses accumulées sur les points contestés ne fatiguent pas moins le lecteur que le luxe de démonstrations dont il entoure les thèses les plus simples : la grâce de Platon n'en est pas moins absente que son esprit. Comme Susemihl, il fait penser à cette épigramme de Balzac : « Ceux qui ne se donnent point de peine à faire leurs livres en donnent souvent à ceux qui les lisent. » En somme, superficiel à force de prétendue profondeur, hésitant malgré le nombre et le développement insolite de ses preuves, Suckow n'a gagné et ne pouvait gagner personne à la découverte dont il se vantait d'avoir le premier pénétré le secret.

12. MUNK

Une nouvelle tentative devait suivre de près la sienne. Bœckh avait proposé de grouper les œuvres de Platon en cycles, à la façon de celles de Shakespeare : Schleiermacher lui-même avait insinué que la portée décroissante du rôle assigné à Socrate pouvait jeter quelque lumière sur la succession chronologique des dialogues : enfin une note de l'ouvrage de Suckow [2] contenait en germe l'hypothèse que Munk allait soutenir et développer avec un réel talent.

Frappé du désarroi de la critique, et justement surpris de

1. Suckow ne considère comme absolument authentiques que les dialogues suivants, répartis par lui en trois classes : 1° *Parménide*, *Protagoras*, *Banquet*, *Phèdre*; 2° *République*, *Timée*; 3° *Philèbe*, *Théétète*, *Sophiste*, *Apologie*, *Phédon*.

2. P. 508.

voir Platon seul entre tous les écrivains de l'antiquité provoquer des discussions aussi prolongées, Munk pensa que la faute en était non pas à Platon lui-même, mais aux modernes qui ont entrepris de faire entrer de force ses écrits dans des classifications tout artificielles [1]. Les uns ont disposé les dialogues d'après leur importance philosophique et le degré de maturité des solutions proposées : les autres d'après leur mérite littéraire, les attribuant à des périodes diverses de la vie de Platon, selon qu'ils y reconnaissent les tâtonnements d'un auteur encore novice ou la perfection d'un écrivain accompli. Tous se sont trompés. Dans chacune de ses compositions, Platon ne nous a laissé entrevoir de ses convictions et de sa doctrine que ce qui convenait à son sujet : quant à leur forme, Denys d'Halicarnasse ne nous apprend-il pas que le philosophe n'a pas cessé de la corriger et de la retoucher? Si cette assertion est exacte, les imperfections relevées avec tant de vivacité par certains critiques ne sauraient être que relatives, c'est-à-dire qu'elles rentraient par quelque côté dans le plan de l'auteur. Le but de Platon en composant la suite de ses dialogues a été évidemment de faire assister ses lecteurs à la lente élaboration de sa philosophie, au lieu de la leur présenter comme un tout complet et achevé. Mais où est l'idée dominante qui préside à tous les détails de l'ensemble? où est le fil conducteur qui permette de s'orienter sans crainte au milieu de ce dédale? D'après Munk, et c'est ici surtout qu'apparait l'originalité de sa théorie, Platon s'est inspiré avant tout de sa profonde admiration pour son maître. Ses condisciples, Xénophon, Eschine, Simmias, Cébès ont mis comme lui Socrate en scène, mais en s'attachant à lui conserver les traits sous lesquels il s'était gravé dans leur souvenir : Platon a eu l'ambition bien autrement relevée d'incarner en quelque sorte la philosophie dans la personne de celui qui venait de lui ouvrir une si brillante carrière, et de représenter dans la vie idéalisée de Socrate la

1. De là par opposition le titre placé par Munk en tête de son principal ouvrage qui parut à Berlin en 1857 : *Die natürliche Ordnung der platonischen Schriften*.

destinée terrestre du vrai sage. Celui à qui il était redevable de sa vocation philosophique aura ainsi tout l'honneur de la féconde moisson dont il n'avait fait en réalité que semer les germes, et du même coup Platon joignant l'exemple au précepte mettra sous les yeux de ses lecteurs non pas une sèche argumentation et de froids raisonnements, mais ce qui est plus persuasif à coup sûr, un modèle vivant [1].

Cette hypothèse, Munk lui-même en fait la remarque, suppose que l'on rompt avec certains préjugés qui remontent jusqu'à l'antiquité. On veut, par exemple, que le *Ménon*, l'*Euthyphron*, l'*Apologie*, le *Criton* et le *Phédon* aient été composés pendant le procès de Socrate pour prévenir sa condamnation, ou immédiatement après sa mort pour venger sa mémoire : on attribue au ressentiment ou à la tristesse de Platon en face de cette suprême injustice de ses concitoyens les accents tantôt indignés tantôt mélancoliques qui se font jour dans certains dialogues : enfin c'est une opinion généralement admise que les compositions où dominent les discussions dialectiques ont été rédigées à Mégare sous l'influence plus ou moins immédiate d'Euclide et de son école. Autant d'idées fausses, dit Munk, autant d'explications préconçues. Mais au moment même où il se déclare l'ennemi irréconciliable de toute hypothèse, si spécieuse, si ingénieuse qu'elle puisse paraître [2], il en propose une à son tour, aussi gratuite et plus hardie que toutes les autres.

Pour l'établir, c'est aux écrits de Platon qu'il en appelle, en même temps qu'au témoignage des anciens les mieux qualifiés pour nous éclairer sur cet intéressant problème.

Et d'abord ouvrons les dialogues : il y a un acteur auquel

---

1. Voici en quels termes précis Munk pose le problème : « Sind die Schriften Plato's blosse philosophische Abhandlungen die der Verfasser nur zu dem didaktischen Zwecke, uns seine Philosophie in der sokratischen Lehrmethode mitzutheilen, in die dialogische Form gekleidet hat, oder sind sie poetische Kunstwerke die uns nicht todte Lehren, sondern lebendige Handlungen vorführen? »

2. « Wir haben es uns zur besonderen Pflicht gemacht, alle gewaltsamen Deutungen und unerwiesenen Voraussetzungen fern zu halten. » (*Préface*, p. IX).

Platon confie presque invariablement le premier rôle et qu'il place tour à tour dans les situations les plus diverses : comment méconnaître son intention de nous retracer une biographie complète de Socrate, depuis sa première vocation sous les auspices du vieux Parménide, jusqu'au jour où il meurt victime de ses convictions? Combattre l'erreur, proclamer la vérité et donner, s'il le faut, sa vie pour elle, voilà en trois mots la mission de Socrate.

Dans le *Parménide,* qui sert en quelque sorte de préface et de prologue à l'ensemble, Platon résume ainsi tout le programme de sa philosophie : se servir de la dialectique pour établir l'existence des idées. Une première série de dialogues (*Protagoras*, *Charmide*, *Lachès*, *Gorgias*, *Ion*, *Grand Hippias*, *Cratyle* et *Euthydème*) nous montre Socrate, entre 35 et 50 ans, partant dans sa pleine maturité, aux prises avec la fausse sagesse et ses représentants les plus accrédités. Son influence triomphante sur la jeunesse, ses rapports avec ses amis ou ses disciples, ses luttes contre les sophistes, le côté extérieur, si l'on peut parler ainsi, de son enseignement, voilà ce que nous représente cette suite de tableaux terminée par le *Banquet,* où Socrate nous apparaît au milieu de toute la licence et de tout l'éclat des fêtes athéniennes.

Une seconde série, composée par Platon entre 383 et 370, nous introduit au cœur même de la doctrine de Socrate, représenté désormais en possession d'une science complète. Munk fait rentrer dans ce groupe le *Phèdre*, le *Philèbe*, la *République*, le *Timée* et le *Critias*.

Enfin une troisième et dernière série (*Ménon*, *Théétète*, *Sophiste*, *Politique*, *Euthyphron*, *Apologie*, *Criton*, *Phédon*) nous fait admirer dans Socrate le défenseur intrépide et le martyr inébranlable de la vérité, calme et serein devant les accusations les plus imméritées comme en face de la mort, qu'il voit approcher sans trouble, confiant dans la bonté des Dieux.

Voilà, s'écrie Munk, une biographie sans égale dans aucune littérature : Xénophon a tenté la même entreprise : quelle différence dans les résultats ! L'ensemble des dialogues forme un

cycle socratique, analogue au cycle épique des Homérides, ou, dans les temps modernes, à celui où se groupent les tragédies nationales de Shakespeare, depuis *Le roi Jean* jusqu'à *Henri VIII*.

On objecte que les anciens n'ont gardé aucun souvenir d'un semblable arrangement : Munk soutient au contraire qu'on en retrouve des traces aussi bien dans la classification de Thrasylle que dans celle d'Aristophane. Nul ne croira, ajoute-t-il, que Platon dans ses dialogues ait fait parler Socrate au hasard : autant vaudrait prétendre que l'harmonie du monde résulte du concours fortuit des atomes. Au reste, ce ne sont pas de simples entretiens, mais bien de véritables scènes dramatiques, des mimes à l'imitation de ceux de Sophron. Exalter dans Platon l'écrivain aux dépens du philosophe, ou par une exagération opposée, blâmer comme un hors-d'œuvre importun cette parure extérieure, c'est commettre une égale erreur. C'est qu'en effet aux yeux de Platon la philosophie est tout à la fois un art et une science : et les critiques contreviennent à ses recommandations formelles [1] lorsque pénétrant dans ses « jardins d'Adonis » ils séparent arbitrairement de la tige et de la racine le feuillage et les fleurs.

Schleiermacher s'est visiblement trompé en affirmant que du vivant de Socrate Platon avait conçu un système que rien depuis n'a pu ni dû modifier : comment excuser ce jeune Athénien assez présomptueux pour ne pas craindre de s'attaquer aux réputations les plus considérables, et pour lancer dans le monde avec une surprenante légèreté ses solutions improvisées? L'hypothèse du savant critique devient au contraire très aisément acceptable, si l'on accorde que Platon n'a commencé à écrire qu'après la fondation de son école, de telle sorte que ses dialogues puissent être envisagés comme la rédaction officielle de son enseignement. Que Platon ait reçu successivement plusieurs initiations philosophiques, c'est ce qui paraît hors de doute : mais chacune d'elles a-t-elle laissé

1. *Phèdre*, 260 et suiv.

comme à son insu une trace dans ses écrits, ainsi que le prétend Hermann? Ici encore tout s'explique, à condition d'admettre que Platon n'a pris la plume que le jour où après tant d'excitations fécondes, son génie était entré dans la pleine conscience de sa force. Ainsi les premiers écrits du philosophe, composés entre 389 et 383, appartiennent à cette période de sa vie où les ardeurs de la jeunesse s'unissent à la maturité de l'âge viril.

Pour Susemihl la succession chronologique des dialogues n'avait qu'un intérêt restreint, tandis que la question d'authenticité acquérait une importance capitale. Munk, comme on peut s'y attendre, est assez indifférent à l'un et à l'autre de ces problèmes. Dans quelques circonstances qu'ait vu le jour l'un des dialogues, il suffit à Platon d'en marquer à l'avance la place par la date où il nous transporte : c'est le moyen qu'il a employé pour rapprocher du *Théétète* le *Sophiste*, écrit sans nul doute dans un temps et un milieu fort différents : le ton plus ou moins poétique de l'exposition est en rapport avec le sujet traité et avec les interlocuteurs choisis, nullement avec l'âge de l'écrivain. Au reste Munk est-il gêné dans son arrangement par l'absence de Socrate ou pour tout autre motif? Il accorde sans hésiter, non que le dialogue est apocryphe, mais qu'il ne fait pas partie du cycle général : tel est à ses yeux le cas du *Lysis* et des *Lois*.

Si l'on ajoute que Munk est un écrivain des plus habiles et que son ouvrage se recommande par une clarté, une précision et même une élégance assez rares en Allemagne, on comprendra qu'il ait pu un instant faire illusion. Quelques résultats isolés ressemblent à autant de traits de lumière imprévus. En apparence, sa solution a tous les mérites de celle de Schleiermacher sans en avoir les défauts : en réalité elle est encore plus inadmissible. Munk rejette les classifications de ses devanciers comme artificielles : la sienne ne présente-t-elle pas au plus haut degré ce caractère? Elle est simple, d'une application facile, je l'accorde : mais ne se heurte-t-elle pas aux assertions les mieux établies? En dépit des efforts souvent étonnants de l'auteur, ne jette-t-elle pas la plus entière confusion

dans l'ensemble des dialogues, dès qu'on les considère au point de vue de la suite et de l'enchaînement des pensées? Sans doute, il peut paraître téméraire, selon une remarque de Munk, de conclure de la nature d'une tragédie à l'âge de l'auteur : mais comment admettre que même dans Platon le philosophe ait pu se subordonner à l'artiste au point de réduire son œuvre à une biographie poétique, analogue par certains côtés à la *Cyropédie* ? Si Platon est l'auteur du *Parménide*, était-il logique de sa part de débuter par un dialogue qui suppose des lecteurs déjà familiarisés de longue date avec la théorie des Idées ? Etait-il habile d'inaugurer sa collection par ce chef-d'œuvre de dialectique abstraite et épineuse? à qui persuadera-t-on que la maïeutique de Socrate, telle qu'elle apparaît dans le *Lachès*, le *Charmide* et l'*Ion*, d'où la théorie des Idées est notoirement absente, soit le développement naturel et le dernier mot de la méthode si laborieusement définie dans le *Parménide*[1] ? La supposition de Munk étant admise, est-il raisonnable de nous montrer Socrate épelant pour ainsi parler les éléments de la science, longtemps après qu'il s'est élevé aux conceptions métaphysiques et cosmologiques les plus hautes, et se retrouvant à la veille de sa mort dans l'*Euthyphron* et le *Criton* tel que nous l'a montré le *Charmide*?

A un point de vue un peu différent, comment, si tel avait été réellement le dessein de Platon, la tradition n'en a-t-elle conservé aucun souvenir ? Platon n'aurait-il pas pris soin d'accentuer plus fortement la personnalité de Socrate et le progrès graduel de ses pensées ? n'était-il pas tenu de marquer avec la précision d'un historien la date où se passe la scène de chaque dialogue, date le plus souvent restée dans l'ombre ou objet de controverse entre savants ? Les anachronismes assez fréquents qu'il se permet ne deviennent-ils pas dans cette hypothèse autant de fâcheuses et inexplicables contradictions propres à déconcerter toutes les recherches ?

Dès l'apparition du livre de Munk, Susemihl l'avait soumis à

1. « Eine höhere Vollendung des im Parmenides empfohlenen Verfahrens. »

une critique approfondie [1] : l'auteur répliqua dans la même revue [2], mais malgré le talent qu'il déploya dans cette polémique, il ne réussit pas mieux que Suckow à se concilier les suffrages des érudits, et moins encore des philosophes, justement frappés de son insuffisance métaphysique.

13. BONITZ, RIBBING, MICHELIS

La question platonicienne était devenue un champ de bataille des plus confus lorsque peu de temps après la publication de Munk, on y vit paraître un combattant rompu aux recherches critiques et armé d'une science extraordinaire. Tout en rendant justice aux travaux de ses devanciers, Bonitz a fait voir que leur ambition même les avait égarés. Admettons, dit-il, qu'on connaisse avec certitude la succession chronologique des dialogues : qui nous prouve qu'il faille les considérer comme autant d'étapes progressives dans le développement philosophique de Platon ? C'est anticiper étrangement sur les faits et sur le cours naturel des choses que de prêter au disciple de Socrate dès sa jeunesse un ensemble arrêté de doctrines. Non contents de soutenir que nous pouvons arriver à une intelligence complète des écrits de Platon, Steinhart et Susemihl affirment que tout dialogue nous permet de dire : telle vérité n'était encore que pressentie par le philosophe, de telle autre il ne possédait aucune démonstration scientifique. De semblables prétentions, dit Bonitz, ne vont à rien moins qu'à rendre impossible toute recherche précise et sincère, c'est-à-dire à supprimer le seul

1. *Neue Jahrbücher für Philologie und Pædagogik*, 1858, p. 829-867. On lisait notamment dans cet article : « Es mangelt dem Verfasser nicht an Scharfsinn und Kenntnissen, aber sein Buch gibt ein warnendes Beispiel davon, wie wenig man mit diesen Besitzthümern ausrichtet, wenn sie unter der Herrschaft einer fixen Idee stehen... Es bleibt in der Auffassung des wissenschaftlichen Inhalts der platonischen Werke und der platonischen Philosophie hinter den billigsten Anforderungen zurück. »

2. 1859, p. 781-795 : *Einige Bemerkungen zu Hn. Susemihls Beurtheilungen meines Buches.*

moyen certain que nous ayons de nous faire une idée vraie du platonisme. Et joignant l'exemple au précepte, ses *Etudes platoniciennes*[1] contenaient une analyse de quatre dialogues (*Gorgias, Théétète, Euthydème* et *Sophiste*) laquelle passe en Allemagne pour un modèle d'exactitude et de profondeur. Malheureusement la tâche commencée n'a pas été poursuivie et il n'en a rejailli sur l'ensemble que des traits de lumière isolés. Ajoutons toutefois que grâce à son heureuse initiative, la littérature platonicienne allait s'enrichir d'un remarquable ouvrage. Ce fut Bonitz en effet qui détermina l'Académie des sciences de Vienne à mettre au concours en 1858 les questions suivantes :

1° Hermann a donné sa classification des dialogues comme reposant sur des documents absolument historiques. Lacunes et défauts de sa démonstration.

2° Quels sont les dialogues dont la date peut être assignée avec une indiscutable évidence soit par eux-mêmes, soit par comparaison avec d'autres dialogues ?

Nous verrons un peu plus loin le brillant résultat provoqué par ce concours.

L'ouvrage très peu connu de Ribbing[2], qui parut sur ces entrefaites, se recommande en première ligne par une judicieuse appréciation des efforts plus ou moins heureux de ses devanciers. Schleiermacher lui plaît peu, mais Hermann est celui qu'il traite de la façon la plus sévère : c'est, dit-il, un de ces philologues qui à la suite de quelques recherches savantes sur la langue et les écrits d'un philosophe s'imaginent qu'ils vont aussitôt prendre rang parmi les métaphysiciens. Au reste les contradictions ou plutôt les contrastes qu'Hermann a cru découvrir entre les diverses phases de la doctrine platonicienne sont plus apparents

1. Vienne, 1856 et 1860. Ouvrage réimprimé en 1875 et dont une troisième édition a paru récemment.

2. La première édition parut en suédois à Upsal en 1858 sous ce titre : *Genetisk framställning af Plato's ideelära*. L'auteur en donna plus tard une traduction allemande qui comprend deux parties : *Genetische Darstellung der Platonischen Ideenlehre nebst beigefügten Untersuchungen über Echtheit und Zusammenhang der Platonischen Schriften*, Leipzig, 1863 et 1864.

que réels. On a eu le tort de demander aux textes historiques si rares, si peu précis, beaucoup plus qu'ils ne pouvaient donner : eût-on même retrouvé sûrement l'ordre chronologique des dialogues, on se ferait illusion en se flattant d'avoir du même coup résolu tous les problèmes que soulèvent la genèse et les développements du platonisme. Ribbing reproche ensuite à Steinhart et à Susemihl leurs démonstrations diffuses, leur commentaire prolixe à l'excès : le lecteur des dialogues n'a que faire de ces formules d'admiration qu'on lui prodigue, et de ces interprétations allégoriques qui nous ramènent au temps de Ficin et de la Renaissance. A raffiner ainsi sur les moindres allusions, sur les moindres nuances de la pensée, on est naturellement conduit à perdre de vue le fond même des choses et à lâcher la proie pour l'ombre.

Abordant à son tour le sujet de son livre, Ribbing débute par des réflexions pleines de justesse sur les citations d'Aristote, les doutes qu'elles laissent, le profit légitime qu'on en retire. Les anciens déjà se sont préoccupés de retrouver l'unité de la philosophie de Platon et la succession naturelle de ses dialogues, mais sans aucun résultat positif auquel les modernes aient pu universellement se rallier. En fait, ajoute l'auteur, il est impossible d'établir que tel dialogue soit la continuation logique et systématique de tel autre, impossible par conséquent d'assigner à chacun une place invariable.

Quelle est donc la méthode à suivre ? Aristote attribue à Platon, à l'exclusion de tout autre philosophe, une théorie célèbre, celle des Idées : donc tout dialogue où elle est enseignée porte sur lui sa marque d'origine [1], et l'ensemble des dialogues qui répondent à cette condition essentielle, en nous révélant les traits distinctifs du génie de Platon comme philosophe et comme

1. « Die Dialoge, welche ausdrücklich oder stillschweigend auf die Ideen hinweisen oder für das in ihnen gesagte oder gezeigte direct oder indirect die Ideen voraussetzen, oder durch die Lehre von denselben ihre letzte Erklärung und Rechtfertigung auf ungezwungene Weise erhalten können, und ferner die, welche dieselben Ideen und ihre Wirklichkeit von irgend einer Seite rechtfertigen und darstellen, müssen als Plato zugehörend angesehen werden, und umgekehrt. »

écrivain [1], fournira un critérium inattaquable pour juger de l'authenticité du reste de la collection. Ribbing admet des dialogues socratiques, composés par Platon dans un temps où il était encore tout pénétré des enseignements de son maître, et caractérisés d'un côté par une tendance polémique, de l'autre par la prépondérance des considérations morales. Dans une seconde période Platon s'élève graduellement jusqu'à sa conception des Idées : dans la troisième et dernière, il s'en servira pour éclairer autant qu'il est en lui quelques-uns des plus graves problèmes de la philosophie.

Le point de vue particulier où s'est placé Michelis pour traiter la question platonicienne ne nous permet qu'une courte mention de son livre [2], où se donne libre carrière la verve du polémiste. Depuis la chute retentissante de l'hégélianisme, écrit-il, le matériel de la philosophie est aux enchères : seuls des empiristes et des matérialistes se présentent comme acquéreurs. Nous vivons dans une nouvelle ère de sophistique, caractérisée par le triomphe du mensonge autant que par l'absence d'idéalisme et d'élan moral : appelons Platon à notre secours. Il a labouré jadis pour le compte de l'Evangile : la terre n'est redevenue stérile que parce que nous ne savons plus la cultiver.

Après une très belle étude sur la mission réformatrice de Socrate, Michelis écarte résolument la supposition chère à certains néo-platoniciens, d'après laquelle Platon se serait élevé dans le domaine religieux à la conception chrétienne de la divinité en elle-même et dans ses rapports avec le monde. Il refuse de voir dans l'Idée un terme avec lequel Platon aurait comme identifié sa doctrine, et selon ses propres expressions, une sorte

---

1. Voici la définition qu'en donne Ribbing : « Eine mimisch dramatische Darstellung bis zur vollständigen, aber immer auf künstlerisch-idealistischem oder typischem Standpunkte festgehaltenen Individualisirung der Personen und der Situationen. »

2. *Die Philosophie Platon's in ihrer inneren Beziehung zur geoffenbarten Wahrheit*, Münster, 1860.

de *Schibboleth* mystérieux qui nous obligerait à rejeter comme apocryphe tout écrit d'où il serait absent. La philosophie de Platon ne consiste pas dans telle ou telle opinion déterminée et ne se laisse pas réduire à un système, comme l'a faussement enseigné Schleiermacher ; elle a une signification tout autrement générale et permanente : c'est la borne éternelle opposée aux prétentions de la sophistique. La théorie des Idées représente la forme à laquelle Platon a essayé de ramener les résultats de ses méditations, plutôt que ces résultats eux-mêmes dans leur expression primitive et immédiate. Néanmoins elle occupe une place si éminente dans le platonisme qu'à l'exclusion de toute considération historique elle doit servir de règle pour la classification des dialogues. Pour l'étudier, c'est aux écrits appelés communément dialectiques qu'il faut, contrairement à l'opinion commune, s'adresser tout d'abord, car encore que la fleur sorte du bouton, c'est dans la fleur épanouie que l'on discerne le mieux les éléments qui la constituent.

Ces vues de Michelis, sévèrement attaquées par certains critiques et notamment par M. von Stein, n'ont trouvé en Allemagne qu'un bien faible écho.

14. UBERWEG, ALBERTI

Un tout autre succès attendait l'œuvre d'Uberweg [1], couronnée en 1869 par l'Académie des sciences de Vienne à la suite du concours dont nous avons parlé plus haut.

Conformément au programme qui lui était imposé, Uberweg débute par une analyse intéressante, quoique un peu confuse, des deux points de vue opposés où s'étaient placés Schleiermacher et Hermann. Le premier, dit-il, est tombé dans une

1. *Untersuchungen über die Echtheit und Zeitfolge Platonischer Schriften und über die Hauptmomente aus Plato's Leben*. Vienne, 1861. — Uberweg, né en 1826, a été attaché depuis 1852 à l'Université de Bonn, puis à celle de Königsberg où il est mort en 1871. Quelques-uns de ses ouvrages ont eu l'honneur de traductions en plusieurs langues.

exagération évidente : comment en effet parler d'unité systématique dans un temps où Platon non seulement n'avait pas fondé d'école, mais sans doute y songeait à peine, alors surtout qu'on insiste surla dépendance où il place toute rédaction écrite à l'égard de l'enseignement oral? d'autre part, Hermann, cédant comme il arrive fréquemment aux entraînements de la polémique, a protesté d'une façon trop absolue et en termes trop peu mesurés contre l'hypothèse de son devancier: il n'aurait même pas, s'il faut en croire Uberweg, le mérite de l'originalité : car longtemps avant lui Herbart avait proposé de déterminer à l'aide des dialogues les phases par lesquelles avait passé la pensée de Platon: il est vrai qu'il s'agissait pour lui non pas d'influences extérieures, mais d'une sorte de *processus* logique tout intérieur.

Uberweg discute longuement à son tour la célèbre phrase du *Phèdre*, d'où Schleiermacher avait tiré les conséquences que l'on sait. Il montre très bien que les grandes compositions philosophiques de Platon ont pu être précédées par des écrits d'un caractère plus élémentaire, où Platon prenait pour point dedépart une théorie régnante ou même une hypothèse qui lui était suggérée par un entretien avec ses disciples, hypothèse qu'il se réservait d'approfondir plus tard. Hermann de son côté a eu tort de considérer une page du *Phédon* comme le résumé tracé par Platon lui-même des diverses initiations qu'il avait successivement traversées : c'est de Socrate qu'il est question dans ce drame si profondément historique, sauf que Platon a jugé utile d'ajouter comme fond de tableau la perspective des Idées [1]. Deux mots résument avec beaucoup de bonheur le jugement impartial d'Uberweg : Schleiermacher n'a pas assez tenu compte de la variété naturelle, Hermann de l'unité naturelle de Platon.

Qu'est-ce que l'antiquité nous apprend de certain sur la vie du philosophe athénien? Telle est la première question à résou-

1. Uberweg a discuté ce point avec une très fine érudition dans un article spécial du *Philologus* (XXI, p. 20).

dre. Sur ce point, tout en travaillant de son mieux à dégager l'histoire de la légende, Uberweg a paru à plus d'un critique faire à la tradition des concessions excessives. Secondement, qu'est-ce que l'antiquité nous apprend des ouvrages de Platon ? Sans doute depuis longtemps on avait compris l'utilité d'une semblable enquête et notamment en ce qui concerne Aristote, Schleiermacher et Suckow avaient ouvert la voie. Uberweg a repris à son tour cette tâche, et il y a apporté une telle précision qu'après lui on pourra modifier ses conclusions, mais qu'il sera difficile de rien ajouter aux faits sur lesquels elles reposent.

La partie la plus neuve de son livre est celle où il cherche à déterminer la succession des dialogues soit d'après les rares témoignages des anciens, soit d'après les traces historiques qu'ils renferment, soit enfin d'après ce qu'ils nous révèlent du développement intellectuel de Platon au triple point de vue de la dialectique, de la psychologie et de la morale. Il fait remarquer avec raison que si l'auteur des dialogues modifie avec le cours des années l'expression de sa pensée, il ne faut pas se hâter d'en conclure qu'il ait modifié sa pensée elle-même, et d'un exposé à tout le moins ingénieux de la théorie des Idées il tire cette conséquence, que le *Sophiste* et le *Politique* dans lesquels cette théorie subit une transformation capitale ne reflètent que la dernière évolution de l'enseignement platonicien. Dans le domaine psychologique, nous faisons un pas en avant en passant du *Phèdre*, où l'âme est définie « un principe de mouvement » au *Timée* où créée par le Démiurge, elle est mise par sa nature même en contact étroit avec les Idées. Le *Phédon* qui fonde l'immortalité sur la participation de l'âme à l'idée de la vie lui paraît postérieur et au *Timée* et au *Ménon* où se trouve exposée pour la première fois la doctrine de la réminiscence. En morale le *Protagoras* a précédé le *Gorgias*, lequel à son tour est antérieur au *Ménon* et au *Phèdre*.

Sur les questions d'authenticité, l'auteur garde en général une prudente réserve : toutefois dans son ouvrage il n'hésite pas à tirer du silence d'Aristote sur le *Parménide* la conclusion que

ce dialogue n'est pas de Platon. Quant au *Sophiste* et au *Politique*, il a été amené d'abord à les attribuer à la vieillesse du philosophe, et plus tard [1], à y voir l'œuvre d'un disciple modifiant librement les doctrines et la méthode du maître.

En somme, Uberweg paraît disposé à répartir les dialogues de Platon en quatre groupes d'une façon qui contraste sur plus d'un point avec l'opinion commune. A la tête du premier groupe, destiné à nous faire assister à la lutte de la vérité, personnifiée dans Socrate, contre les préjugés et les erreurs des contemporains, se place le *Protagoras*. Dans la seconde période, un nouvel esprit souffle sur Platon : c'est le temps du *Phèdre* et du *Banquet*, des aspirations idéales, des pressentiments, de l'enthousiasme. La théorie des Idées, conçue sous une première forme qui répond plus particulièrement aux exigences de l'imagination, doit expliquer l'Etat, le monde, la nature et la destinée de l'âme : c'est l'objet de la *République*, du *Timée* et du *Phédon*. Enfin après que les leçons orales de l'Académie, peut-être même certaines polémiques ont donné à cette théorie une précision plus rigoureuse, le *Théétète*, le *Cratyle* et le *Philèbe* nous révèlent les arguments scientifiques sur lesquels elle s'appuie [2]. Ainsi se trouve transportée hardiment à la fin de la carrière philosophique de Platon la période dialectique par laquelle on croyait jusqu'alors qu'elle s'était ouverte.

Il est à regretter que le savant critique, après avoir accumulé dans son livre tant de remarques de détail intéressantes, n'ait pas songé à leur donner un corps par une conclusion générale, moins encore à les couronner par une vue d'ensemble de l'œuvre et de la doctrine de l'illustre philosophe [3]. Grâce à la distinc-

1. Voir notamment son *Grundriss der Geschichte der Philosophie*, 1865, réédité en 1886.

2. On a fait à ce propos la remarque qu'il y avait plus d'une analogie entre les conclusions d'Uberweg et celles de Munk. « Dabei bleibt im Allgemeinen der Gedanke gewahrt, dass das idealisirte Lebensbild des Sokrates nach aufsteigender Lebensordnung den Hauptgesichtspunk bilde als die poetische Einheit auf deren Grunde sich die Mannigfaltigkeit philosophischer Gedankenentwicklung vollzieht. » (Schaarschmidt)

3. Il en avait d'ailleurs loyalement prévenu les lecteurs de sa *Préface* :

tion scrupuleuse qu'il a maintenue entre les faits et les suppositions qui étaient venues peu à peu s'y greffer, il a réussi à détruire ou du moins à entamer fortement des préjugés presque séculaires. Mais aux solutions erronées de Schleiermacher et d'Hermann on ne peut pas dire qu'il ait substitué une solution personnelle définitive, comme si les éléments lui eussent fait défaut pour dominer la contradiction en face de laquelle dès le début le programme à remplir l'avait jeté [1].

Avant de nous séparer d'Uberweg, nous devons une mention à un travail de moindre importance, qui est venu compléter de la façon la plus heureuse les investigations auxquelles il s'était livré sur les textes d'Aristote. Alberti [2] constate combien en dépit des apparences il est difficile de tirer des écrits si nombreux du disciple un portrait vraiment fidèle et vraiment authentique du maître. Aristote considère sans doute la théorie des Idées comme le centre et le cœur du platonisme ; mais il a oublié de nous en retracer l'histoire et se borne le plus souvent à l'apprécier au point de vue de sa doctrine propre : or autant il se rapproche de Platon dans ses conclusions, autant il s'en éloigne dans ses prémisses. Le point de vue moral et esthétique est au premier plan chez le maître : l'auteur de la *Métaphysique* est avant tout un dialecticien : de là une hostilité d'autant plus importune qu'en maint passage elle semble le résultat d'un malentendu. Non seulement Alberti a discuté avec infiniment de pénétration le sens et la portée des moindres citations de Platon qui se rencontrent ou qu'on a cru rencontrer sous la plume d'Aristote, mais en outre il nous a laissé une appréciation très fine de cette polémique constante qui se poursuit sous mille formes, reparaît en cent endroits divers et en définitive

« Die vorliegende Schrift, écrit-il, ist wesentlich auf Kritik und elementare Grundlegung eingeschränkt. »

1. De là l'appréciation un peu sévère de Volquardsen (*Neue Jahrb. für Phil. und Pædag.* 1862, p. 524-551).

2. *Die Frage über Geist und Ordnung der Platonischen Schriften beleuchtet aus Aristoteles*, Leipzig, 1864.

nous laisse en ce qui touche l'enseignement de l'Académie dans l'ignorance de ce que nous aimerions le plus à savoir.

15. VON STEIN

Un nouvel ouvrage sur Platon, dont l'auteur est M. von Stein [1], a singulièrement agrandi la question platonicienne. Il ne s'agit plus seulement en effet de rechercher ce que fut et ce qu'a légué à la postérité un philosophe qui enseignait à Athènes au IVe siècle avant notre ère, mais de mesurer tout ce qu'il doit aux siècles qui ont précédé, et plus encore tout ce que lui doivent les siècles qui ont suivi. N'est-il pas permis en effet de soutenir que Platon appartient moins à l'histoire de la Grèce qu'à celle de la civilisation?

L'introduction, quelque intérêt qu'elle présente, ne nous retiendra pas longtemps. L'auteur y suit le développement de la pensée grecque d'Homère à Thalès, montrant dans le vieux poète le premier type à la fois des sublimes conceptions d'Eschyle et des railleries cyniques d'Aristophane à l'endroit des dieux. La réforme morale accomplie par Socrate au milieu d'une Grèce troublée par les factions et ébranlée dans ses croyances est mise en pleine lumière.

Entrant ensuite dans le vif de son sujet, M. von Stein fait remarquer qu'autant dans Platon la grandeur et la beauté des sentiments attirent, autant la manière de poser et de traiter les questions déconcerte. Parmi tant de personnages qu'il fait parler tour à tour, quel est son interprète? En a-t-il un? On serait tenté d'en douter, à n'examiner que le vague des résultats. Plus on essaie de serrer de près sa doctrine, plus on y découvre de difficultés nouvelles. Est-ce ignorance, est-ce négligence de sa part? ou bien Platon possédant la vérité, a-t-il refusé d'ouvrir la main pour la répandre?

1. *Sieben Bücher zur Geschichte des Platonismus*, 1er volume 1862, 2e volume 1864, 3e volume 1875, Göttingue.

De même qu'Hérodote est le père de l'histoire, de même Platon a créé le drame philosophique en prose : quelles figures vivantes que ses divers acteurs ? à vingt-deux siècles de distance nous croyons les voir discourir et parader sous nos yeux : même les moins sympathiques, un Protagoras, un Calliclès réussissent à nous intéresser. Un élément concret et particulier se trouve ainsi étroitement associé à un élément philosophique universel, auquel il communique son relief et son attrait [1]. Tantôt Platon marque expressément le sujet qu'il se propose de traiter, tantôt il se borne à l'insinuer à mots couverts, parfois même il semble prendre plaisir à conduire son lecteur comme à l'aventure. Ici il aboutit à une conclusion qu'on pourrait croire incomplète : là il s'abstient rigoureusement de conclure. De là tant d'hypothèses bizarres, tant de singuliers contresens commis à propos de ses écrits. On lui reproche ses contradictions : a-t-on réfléchi qu'il cause plutôt qu'il n'enseigne, et qu'il a été le premier ou l'un des premiers à aborder les plus graves problèmes ? Pour le comprendre, il faut à tout prix sortir de soi-même et se laisser élever jusqu'à lui.

Au reste, Platon semble avoir lui-même pressenti ce que ses procédés d'exposition offraient d'étrange, puisque dans divers dialogues et notamment dans le *Phèdre* il semble s'en excuser auprès du lecteur. N'oublions pas cependant qu'ici c'est Socrate qui fait le procès de l'écriture, Socrate qui à dessein n'a rien voulu écrire, Socrate d'autant plus dédaigneux de ce que les Athéniens d'alors appelaient φιλολογία que Phèdre son interlocuteur s'en montre plus épris.

M. von Stein distingue dans la collection platonicienne sans aucun souci de l'ordre chronologique : 1° des dialogues préliminaires, contenant la doctrine de l'amour, esquissée dans le

---

1. « Die allgemeine Absicht aller platonischen Schriften kann in nichts Geringeres verlegt werden, als in das Bestreben des Plato, durch seine Schriften alles nur irgendvie Wesentliche seiner philosophischen Uberzeugungen und Ansichten einem aufmerksamen und zur eindringendsten Selbstthätigkeit aufgelegten Leser in innerlichster Weise zuzueignen » (p. 31).

Lysis, développée dans le *Phèdre* et le *Banquet*; 2° des dialogues où sont exposées les diverses parties du système, — la morale dans le *Ménon*, le *Protagoras*, le *Charmide*, le *Lachès* et l'*Euthyphron* auxquels, chose étonnante, il associe l'*Euthydème*, — la théorie de la connaissance dans le *Théétète*, — la nature du bien dans le *Gorgias* et le *Philèbe*, — la théorie des Idées dans le *Parménide*, le *Sophiste*, et le *Politique*, — enfin l'origine et les destinées de l'âme dans le *Phédon*; 3° des dialogues destinés à rendre compte de l'existence de l'Etat et du monde; la *République*, le *Timée*, le *Critias* et les *Lois*. A ces écrits s'ajoutent à titre d'annexes l'*Apologie*, le *Criton*, le *Ménexène*, les deux *Hippias*, l'*Ion*, le premier *Alcibiade*, et le *Cratyle*. En matière d'authenticité, on ne saurait guère, comme on le voit, pousser plus loin les concessions.

Sous quels traits, d'après l'ensemble des dialogues, convient-il de se représenter Platon ? Dans le disciple de Socrate il y a, selon la remarque ingénieuse de M. von Stein, un poète qui remonte directement à Homère, et un philosophe qui au contraire s'obstine à défendre contre les croyances mythologiques les attributs les plus éminents de la divinité. D'autre part, malgré les apparences contraires, il se sépare nettement des philosophes antérieurs, sauf à emprunter aux principaux d'entre eux telle ou telle partie détachée de leur système : en politique et en morale, au point de vue chronologique aussi bien qu'au point de vue religieux, comme penseur et comme écrivain, Platon marque le point culminant de la civilisation hellénique.

Socrate n'a pas à se plaindre de M. von Stein qui lui attribue une large part dans les qualités et le mérite de Platon. Les rapports de ce dernier avec ses condisciples, Xénophon, Eschine et Aristippe sont très finement étudiés : mais ce qui est surtout digne d'éloges, c'est l'appréciation d'Aristote comme témoin et critique des enseignements de son maître. M. von Stein fait ressortir très nettement les défauts et les lacunes qui déparent cette analyse en apparence si sûre, en même temps que la part considérable qui revient au platonisme dans les doctrines du Lycée. La comédie a pris plaisir à railler Platon et son école,

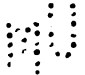
mais elle n'a pas eu le front de l'attaquer en face, preuve du respect universel dont son nom était entouré. Ce chapitre historique si instructif à tant d'égards se termine par la remarque suivante, aussi juste qu'originale : destiné à la Grèce et à l'Athènes du IVe siècle, le platonisme n'a réellement trouvé d'écho que dans la postérité.

Après avoir étudié ainsi Platon, si l'on peut employer cette expression, à la lumière de l'histoire, M. von Stein a voulu discuter la valeur des traditions qui sont demeurées attachées à son nom, et qu'il croit puisées à trois courants différents. Dans le premier domine le panégyrique, dans le second la satire, dans le troisième cette érudition vétilleuse qui faisait à Alexandrie les délices des pensionnaires royaux du Musée. Les uns établissent des rapports étroits entre le philosophe et le dieu de Delphes qui l'inspire. Les autres s'emparent des événements les plus saillants de sa vie, naissance, situation de fortune, rôle politique, voyages à la cour des deux Denys, rapports avec Dion, ceux-ci pour exalter sa vertu et sa grandeur d'âme, ceux-là pour le cribler d'une pluie d'épigrammes. Une réflexion jetée en passant par un biographe a été répétée par tous ses successeurs comme si c'était un document historique, et quelques parcelles de vérité se trouvent enveloppées et perdues au milieu d'un amas de fictions. Notons également que même les voyages attribués à Platon, sauf celui qu'il fit en Sicile, paraissent à M. von Stein dénués de toute vraisemblance.

Les livres suivants consacrés à l'histoire du platonisme dans ses rapports avec la philosophie et la théologie des âges postérieurs, sont certainement des plus remarquables : mais ce n'est pas le lieu de les analyser et de les juger ici.

16. SCHAARSCHMIDT

Par un de ces contrastes qui ne sont pas rares dans l'histoire de la pensée humaine, à l'heure même où, comme nous le ver-



rons bientôt, Grote en Angleterre se faisait le champion de la tradition jusque dans ses plus incroyables écarts, un érudit allemand entreprenait de la battre en brèche avec plus de hardiesse qu'aucun de ses devanciers. Il semblait qu'en fait de scrupules et de scepticisme il fût difficile de dépasser Schleiermacher, Ast et Socher : un critique allait se rencontrer qui devait réunir et fortifier en quelque sorte les unes par les autres les objections de ces trois écrivains. C'est M. Schaarschmidt [1].

Une revue rapide des travaux antérieurs et la discussion des textes anciens relatifs à Platon occupent les deux premiers chapitres du livre. Karsten et von Stein venaient précisément d'établir, l'un le caractère apocryphe de toutes les lettres attribuées à Platon, sans en excepter la septième, l'autre le peu de créance que méritent les traditions en apparence les plus sûres. Schaarschmidt a garde de négliger de pareils auxiliaires. On parle beaucoup, dit-il, du séjour de Platon à Mégare ; mais l'autorité d'Euclide était-elle suffisante, au lendemain de la mort de Socrate, pour le jeter dans une voie toute différente ? On veut qu'il n'ait été initié qu'assez tard à la doctrine de Pythagore : mais la préexistence, base de la réminiscence et par elle de la théorie des Idées, est un élément certainement pythagoricien. Enfin en ce qui touche l'Académie, Schaarschmidt pense que ce fut d'abord un petit cénacle, sans analogie avec les écoles bruyantes ouvertes par les rhéteurs et les sophistes du temps : il ne croit pas d'ailleurs que Platon ait rien composé ou publié du vivant de Socrate : démonstration qui lui est d'autant plus facile qu'il rejette absolument tous les dialogues appelés socratiques.

Il va plus loin encore et s'arme de la tradition contre la tradition elle-même. Ce n'est qu'à Alexandrie que s'est formée la

---

1. Son livre qui parut à Bonn en 1866 a pour titre : *Die Sammlung der Platonischen Schriften*, zur Scheidung der echten von den unechten untersucht. — Trois ouvrages principaux avaient antérieurement attiré sur M. Schaarschmidt l'attention des historiens de la philosophie : *Plato et Spinosa philosophi inter se comparati* (Berlin, 1845). — *Descartes und Spinosa* (Bonn, 1850). — *Die angebliche Schriftstellerei des Philolaüs* (Bonn 1864).

collection platonicienne; donc pendant près d'un siècle les écrits du philosophe athénien avaient été recopiés et répandus un peu au hasard. Des témoignages irrécusables jettent un jour inquiétant sur les procédés employés pour fonder et enrichir les grandes bibliothèques qui surgissent alors sur tant de points du monde hellénique. Panétius affirme que l'on avait fabriqué de son temps toute une littérature socratique : il croyait sans doute que Platon et Xénophon avaient échappé aux faussaires : mais sur quelles preuves s'appuyait sa conviction ?

On allègue les témoignages d'Aristote : sont-ils tous précis, tous concluants ? Loin de là. Lorsque le disciple se borne à rapporter une opinion du maître, qui nous dit qu'il l'emprunte non à ses souvenirs, mais à un dialogue qu'il a sous les yeux ? Bien mieux, ne devons-nous pas supposer que poussés par l'appât du gain ou par tout autre motif, des écrivains peu scrupuleux se sont emparés de certains textes péripatéticiens pour donner plus aisément une apparence authentique aux compositions qu'ils publiaient sous le nom de Platon ? Somme toute, Schaarschmidt considère sept dialogues comme couverts par l'autorité d'Aristote : trois autres, le *Gorgias*, le *Ménon* et le *Petit Hippias*, sont nommés dans ses ouvrages, preuve qu'ils existaient alors, mais ne sont nullement donnés comme étant de Platon. Ces sept dialogues, — *République*, *Timée*, *Lois*, *Phédon*, *Banquet*, *Phèdre*, *Théétète*, — c'est peu en apparence, beaucoup en réalité. C'est là en effet que d'instinct tous les siècles sont allés puiser le platonisme pur et véritable : ce sont de tous les écrits de Platon ceux qui ont exercé l'influence la plus décisive sur les destinées ultérieures de la philosophie. Seuls le *Gorgias* et le *Protagoras* peuvent être mis sur le même rang que ces chefs-d'œuvre : tous les autres dialogues trahissent par quelque signe leur fausse origine.

Le quatrième chapitre [1] du livre de Schaarschmidt est de

1. Ce chapitre (p. 113-159) porte le titre un peu prolixe : « Darlegung des Maasstabes für die Echtheit platonischer Schriften insbesondere der literarischen Zwecke Plato's, nebst der sich daraus ergebenden Classification aller ihm zugeschriebenen Werke ».

beaucoup le plus important. L'idée qu'il se fait du développement philosophique de Platon s'écarte sur bien des points de l'opinion régnante. Se représenter Platon débutant par une cosmologie empruntée à Héraclite, qu'il complète et rectifie dans la suite à la lumière des enseignements de Socrate, lui paraît aussi vraisemblable que l'hypothèse contraire[1]. On veut à tout prix que chez Platon l'analyse ait précédé la synthèse : chez les hommes de génie est-il si rare de voir les grandes et fécondes intuitions devancer les recherches et les méditations qui plus tard leur serviront d'appui ?

Reconstruire dans toutes ses parties le système de Platon est une tâche en face de laquelle ont échoué tous les commentateurs[2]: mais à la place d'un système Platon nous a légué un certain nombre de pensées maîtresses, inspirées d'un esprit général qui est l'âme de sa philosophie. Rien de ce qui est en opposition formelle avec cet esprit ne peut et ne doit lui être attribué. Il en est de même de la forme : imiter le talent de Platon est en apparence chose facile : mais dans cette perfection tant de qualités se trouvent heureusement rapprochées que l'absence de l'une ou de l'autre décèle aussitôt le maladroit contrefacteur.

Tennemann avait cru à une doctrine secrète : Schleiermacher pensait que Platon avait racheté par un plan systématique l'absence de tout système, Hermann qu'il avait à dessein re-

1. « Es ist recht wohl denkbar, dass er verhältnissmässig frühe die Höhe und das Centrum seiner spekulativen Weltanschauung, die Ideenlehre fand, hinterher aber erst zu immer vollständigerem Unterbau dieser Lehre mittels psychologischer Begründung schritt, also von einer synthetischen Denkungsart zu analytischer Thätigkeit, und dass er diesen Gegensatz einer mit jugendlicher Kühnheit entworfenen Systematik und der erst später nachkommenden auf Analysis der Thatsachen des Bewusstseins beruhenden Fundamentirung der einzeln gefassten Hauptsätze auch literarisch ausprägte » (p. 115).

2. « Die feine Ironie, mit welcher diese Schriften gewürzt sind, der hie und da wenigstens bemerkbare Mangel positiver Lehren in ihnen, ihre häufige Beziehung auf Dinge die uns nur zum Theil oder auch gar nicht bekannt sind, endlich das Unbestimmte, Flüssige, Doppelsinnige mancher Auslassungen legt dem Streben, eine scharf begrenzte und vollständige Einsicht in den eigentlichen Lehrinhalt der platonischen Philosophie zu gewinnen, nicht geringe Hindernisse in den Weg » (p. 118).

noncé à toute exposition doctrinale : autant de suppositions reconnues inadmissibles. Platon n'ignorait pas que la vérité ne se conquiert pour ainsi dire que de haute lutte : aussi ses dialogues s'adressent-ils visiblement à des lecteurs déjà initiés aux choses de la philosophie. Il les présente comme un jeu (παιδία), mais comme un jeu destiné à former le caractère et à élever la pensée : c'est le contrepoison de l'art corrompu des poètes et des mythologues. Réfutation ironique ou indignée des sophistes, analyse des puissances et des aspirations de l'âme, peinture du monde des Idées, mythes sur la création ou sur la vie à venir, voilà ce qu'ils renferment : ce sont des εἴδωλα de la vie idéale, une ἀνάμνησις de cette existence supérieure à laquelle chacun de nous doit tendre sans relâche. Méditer sur ces grandes vérités, c'est travailler à sa propre félicité et à la prospérité des Etats. Platon eût pu réserver ce bienfait à ses seuls auditeurs : il a mieux aimé prendre la plume et en faire jouir la postérité. Pour régénérer la Grande Grèce, Pythagore avait eu recours à une *vente* secrète : c'est au sein même de l'humanité que Platon rêve de fonder l'hégémonie de la science. De là vient, conclut Schaarschmidt, que les discussions de principes tiennent si peu de place dans ses écrits [1] : il s'agit avant tout de gagner ses lecteurs, dût-il parler au sentiment et à l'imagination de préférence à la raison. Ainsi s'explique l'union du mythe et de la dialectique, l'accord constant de la théorie et de la pratique, enfin la place d'honneur donnée à Socrate, le plus grand réformateur moral qu'ait vu naître la Grèce.

Que dans ce portrait de Platon plus d'un trait soit exact et finement observé, nous l'accorderons volontiers : mais qu'il faille en conclure que sauf les neuf dialogues nommés plus haut tout le reste de la collection platonicienne est apocryphe, c'est ce que nous contestons de la façon la plus absolue.

La première partie de son ouvrage ne mérite pour ainsi dire

---

1. « Dramatische Dialoge mögen uns das gelobte Land der Philosophie mit seinen Wegen und Stegen, seinem Lichte und Schatten, seinen Höhen und Tiefen zeigen — sie selbst sind diess gelobte Land nicht » (p. 143).

que des éloges : peu d'écrivains, surtout en Allemagne, ont joint à une connaissance incontestable du platonisme un esprit aussi délié, un talent aussi réel d'exposition. Mais pas plus dans les questions scientifiques qu'ailleurs il n'est aisé de faire au scepticisme sa part, et pour s'y être imprudemment abandonné, Schaarschmidt est tombé dans d'étranges écarts[1]. Il est du nombre de ces auteurs qui ont un faible pour les paradoxes, même légèrement impertinents. Infirmer toutes les autorités reçues, jeter un défi audacieux à l'opinion commune, quelle gloire ! Pendant ce temps ils ne s'aperçoivent pas combien ils prêtent à rire à tous ceux qui sans atteindre peut-être à leur finesse ont, ce qui est préférable, plus de bon sens et de droiture de jugement.

Ainsi comment justifier, comment excuser même une condamnation *a priori* de toutes les données de la tradition ? Qu'elle contienne des erreurs, soit : mais que tout y soit faux et controuvé, en dépit de la concordance des témoignages, voilà ce que personne ne réussira à démontrer. L'assurance avec laquelle on procède à cette démonstration n'ajoute absolument rien à sa valeur : on aime peu ces critiques qui en matières délicates et très légitimement controversées ne songent qu'à imposer leur opinion par le ton doctoral et dictatorial qu'ils prennent pour la soutenir[2]. De quel droit supprimer d'un trait de plume les trois quarts de l'héritage platonicien, et cela au nom d'impressions toutes personnelles ? car on ne peut appeler principes des assertions vagues que Schaarschmidt lui-même s'est bien gardé de prendre pour règles invariables. Ainsi à la suite de Hermann, il regarde comme un critérium de l'esprit platonicien la pénétration mutuelle de la spéculation et de la pratique : d'où vient alors qu'il condamne le *Philèbe*, où sont abordés simul-

---

1. Alberti lui a appliqué avec raison le vieux proverbe allemand : « Allzuscharf macht schartig. »

2. C'est ce que lui a reproché Hayduck : « Ein so hartiges Umsichwerfen mit widersinnigen und grundlosen Vermuthungen kann für seine Sache unmöglich vom Nutzen sein : am allerwenigsten ist es geeignet, uns mit dem anspruchsvollen und siegesgewissen Tone auszusöhnen, in dem seine Schrift fast durchgehends abgefasst ist. »

tanément tant d'importants problèmes de dialectique et de morale, à n'être au même titre que le *Théagès* et le *Minos* qu'un vulgaire apocryphe? Si l'on trouve dans les dialogues les plus considérables quelque chose de synthétique et d'universel, est-ce une raison pour faire de ce caractère une garantie indispensable d'authenticité[1] ! Le vrai Platon, nous dit-on, marque son but et y marche sans détours : il fallait dans ce cas éliminer le *Protagoras*, où la discussion est engagée dans un tel dédale que les interprètes hésitent sur le véritable objet qui s'y trouve traité. Supposons un instant que Schaarschmidt, surpris de ne rencontrer aucune mention de ce dialogue dans Aristote[2], ait résolu de le rayer du nombre des écrits authentiques : sa méthode à coup sûr lui rendait la chose merveilleusement facile. Il suffit en effet de fermer les yeux sur le charme et le piquant de la mise en scène, pendant que l'on exagère arbitrairement comme dans un réquisitoire[3], tous les défauts que la critique la plus sévère aura pu relever. Quoi de plus insipide, dira-t-on, que ce cénacle de sophistes ! dans ces divers tableaux qui se succèdent, où est l'élément vraiment philosophique ? Quel décousu dans le débat ! Quelle interversion perpétuelle des rôles ! quelle contradiction dans la conclusion ! pourquoi cette digression sans but sur une strophe de Simonide ? Socrate joue au plus fin avec le sophiste, confond le bien et le plaisir et ne

1. « Gehört zum Charakter der echten Dialoge die Universalität des Inhalts und der Auffassung, so wird daher der der unechten die Partikularität sein, das heisst, letztere werden auf dem durch Aristoteles hervorgetretenen und von ihm als οἰκεία σκέψις bezeichneten Prinzip der Teilung der Arbeit beruhen, wonach jedes Problem gesondert für sich, mit Ausschluss der übrigen zur Verhandlung kommt » (Schaarschmidt, p. 147).

2. Schaarschmidt, qui n'admet pas que le *Ménon* soit attesté par Aristote, applique à contresens au *Protagoras* une page de la *Morale à Nicomaque* (X, 2, 1172b.)

3. L'expression est de M. Tournier dans la *Revue critique* (1867, II, p. 35) : « Cette critique, entreprise sous l'influence d'un parti pris, conduit à des exagérations toutes semblables à celles des réquisitoires où l'on ne cherche qu'à accumuler et grossir les charges qui pèsent sur l'accusé... Schaarschmidt fait preuve d'érudition, il expose ses idées avec clarté; s'il ne réussit pas à les faire partager, ce ne sera pas sa faute, mais celle du sujet qu'il a entrepris de traiter ».

paraît pas avoir la moindre notion de ce que devait être le platonisme. Ainsi aurait parlé Schaarschmidt, et le *Protagoras* serait allé rejoindre le *Ménon* et l'*Euthydème*.

Qu'au prix de tant d'éliminations accumulées l'auteur arrive, comme il s'en vante, à nous restituer un Platon parfaitement homogène et presque d'un seul jet, nous ne songerons pas à l'en féliciter : c'est le procédé qu'emploient certaines autorités ou certaines assemblées très peu parlementaires pour assurer à leurs décisions l'unanimité des suffrages. Platon qu'il dépouille sans pitié précisément parce qu'il l'admire a le droit de s'écrier : « Mon Dieu, gardez-moi de mes amis ! » Déclarer que tout dialogue étranger à l'esprit platonicien n'est pas de Platon, c'est bien : encore faut-il qu'on ne se soit pas trompé dans la définition qu'on aura préalablement donnée de cet esprit même [1].

L'idée fixe de M. Schaarschmidt, c'est que tous les dialogues jugés par lui apocryphes sont sortis de la plume d'écrivains uniquement occupés d'une part à compiler des passages de Xénophon et de Platon, sauf à les détourner en mainte occasion de leur véritable sens, et de l'autre à développer tout au long certaines assertions d'Aristote. Quiconque se sent capable de mener à bonne fin un pareil travail de mosaïque préférera certainement conquérir sa réputation par des écrits originaux [2].

---

1. C'est ce qu'a fait ingénieusement remarquer M. Bonghi dans son *Cratyle* (p. 125) : « Qui si nasconde una petizion di principio : lasciamo stare se quel tipo ce lo siamo formato o no a ragione e perfettamente ; è certo, ch'esso dovrebb'essere in parte diverso, se fossero stati di Platone quei dialoghi che danniamo mediante esso ; cosè, per dirla in altro modo, adoperiamo nel dar sentenza un giudice che abbiamo fornito di sola una parte della dottrina che gli occorre a sentenziar bene, e l'adoperiamo a danno della dottrina ond'egli ha appunto diffetto. Io dubito che un siffato metodo possa mai menare a scoprire una conclusione che paia vera a nessun'altro da quello in fuori che l'ha dedotta. »

2. Voir notamment pages 278, 341, 405, 406, etc. Teichmüller dit à ce propos : « Es gehörte nicht wenig Genie, ungefähr wohl gerade so viel als Plato besass, um aus solchen Bausteinen einen Dialog aufzubauen. »

17. LA CRITIQUE PLATONICIENNE EN ANGLETERRE. — GROTE

L'Angleterre, restée jusqu'ici en dehors du cercle de nos recherches, va entrer en scène avec un ouvrage digne de toute notre attention, quoique conçu dans un esprit à part et en tout cas très peu sympathique aux tendances dans lesquelles s'était engagée de plus en plus la critique allemande. Disons de suite que par tempérament la nation anglaise avait résisté plus longtemps que d'autres à l'impulsion créée par la Renaissance, impulsion qui en Italie d'abord, en France ensuite, avait redonné une nouvelle vie à l'étude de l'antiquité. Si l'auteur du *Novum Organon* faisait avec passion le procès d'Aristote ou plutôt des péripatéticiens arriérés du moyen-âge, ce n'était certes pas, comme chez Gémiste Pléthon et Patrizzi, au profit de l'idéalisme platonicien. Cependant à la fin du XVII[e] siècle nous découvrons à Cambridge un petit groupe de platonistes, au premier rang desquels brillent Moore et Cudworth [1] : mais, chose singulière, c'est bien plus directement aux Alexandrins qu'ils se rattachent qu'à Platon lui-même [2]. Au siècle suivant les mêmes plaintes retentissent en Angleterre comme ailleurs sur l'abandon où se trouvent la philosophie et la littérature anciennes. Après avoir établi sa compétence en écrivant son *Tableau synoptique des écrits de Platon* [3], Sydenham ouvre une souscription qui lui permette de composer et d'imprimer une traduction complète des dialogues : les encouragements sur lesquels il avait compté lui manquent, et l'œuvre commencée demeure interrompue. En 1804 elle est reprise par Taylor, qui place en tête de sa publication une *Introduction* qu'on croirait empruntée

1. Taylor écrit de Cudworth, et avec raison : « I think him by far the ablest English writer on Platonic themes ».
2. Il y a quelques années se fondait aux Etats-Unis une revue mensuelle intitulée : *The Platonist, exponent of philosophical truth*, où Platon occupe moins de place que Plotin, Jamblique, Proclus et Damascius.
3. *Synopsis or general view of the works of Plato*, 1759.

littéralement aux rêveries enthousiastes d'un Proclus ou d'un Ficin. Rien de plus bizarre que l'ordre dans lequel il propose de distribuer les dialogues : il est vrai que cet ordre doit être calqué sur celui de l'univers, où la création des êtres particuliers a suivi celle de l'ensemble du monde. Au reste cette admiration un peu factice pour Platon, admiration qui d'ailleurs ne provoqua aucun effort sérieux pour éclairer sa doctrine ou pour restituer son texte, a fait place depuis à une appréciation tout opposée. De nos jours la critique anglaise est bien plutôt portée à méconnaître et à attaquer les mérites même les moins contestables de Platon : il suffira de citer un ouvrage de Potter, où Platon est appelé « le maître sophiste de cette période sophistique » et sa doctrine, sous couleur de se réduire à un mysticisme obscur et exalté, rabaissée bien au-dessous de la simplicité si pratique et si humaine de Socrate. Le livre de Grote qui va nous occuper [1], témoigne d'une préoccupation d'esprit analogue : mais il a sur tous ceux que nous venons de nommer une supériorité évidente : on y trouve en effet abordée et discutée avec talent sous presque toutes ses faces cette question platonicienne qui depuis Schleiermacher avait suscité en Allemagne de si nombreux débats.

Sa grande *Histoire de la Grèce*, commencée dès 1823, avait mis en lumière la solidité, l'étendue de son érudition, en même temps que sa résolution bien arrêtée de rejeter toute hypothèse pour asseoir son jugement sur les faits. Si ce réalisme extrême qui lui fait admirer Cléon, et flétrir Alexandre, se prête peu à l'intelligence de ce qu'il y avait d'idéal dans le génie et dans le rôle du peuple grec, en revanche il permet de pressentir à quelles conclusions l'auteur s'arrêtera en ce qui touche Platon.

---

1. *Plato und other companions of Socrates*, Londres, 1863, réimprimé en 1885. — Né en 1794, Grote s'était de bonne heure retiré de la politique pour se consacrer tout entier à l'étude. Son *Histoire de la Grèce* qui commence aux temps héroïques pour se terminer à la mort d'Alexandre, parut en 12 volumes de 1846 à 1855 : on sait qu'il en existe une traduction française due à M. Sayous. Dans le domaine philosophique Grote s'était déjà fait connaître en 1860 par une dissertation sous ce titre : *Plato's doctrine respecting the rotation of the earth und Aristotle's comment upon that doctrine.*

Les deux premiers chapitres du livre sont consacrés à l'appréciation des systèmes antérieurs à Platon : Grote, pour le dire en passant, se fait une arme contre les métaphysiciens de tous les temps des hypothèses si peu rationnelles, si naïvement contradictoires imaginées par un Thalès, un Anaximène, un Héraclite ou un Empédocle pour expliquer l'origine et la nature des choses. Le troisième chapitre contient une biographie de Platon succincte et néanmoins assez complète, où l'auteur, comme on devait s'y attendre, suit docilement les données des anciens. Vient ensuite la partie vraiment neuve et originale de l'ouvrage, épithètes qui paraîtront étranges, puisque Grote accepte les conclusions de l'antiquité sans modification aucune, mais qui se justifient, si l'on réfléchit que parmi les contemporains aucun critique ne l'avait précédé dans cette voie, et qu'aucun ne devait l'y suivre jusqu'au bout. Reconnaissons que dans un temps où les attaques les plus audacieuses contre les croyances passées trouvaient faveur et semblaient même sur certains points avoir acquis définitivement gain de cause, il pouvait y avoir quelque mérite à relever aussi fièrement le drapeau de la tradition : ajoutons que Grote la défend non en partisan aveugle qui cède uniquement au désir de soutenir des paradoxes, mais en adhérent convaincu qui met au service de ses opinions toutes les ressources d'une intelligence savante et déliée.

Quel est en ces matières le seul critérium sûr? c'est, répond Grote, le critérium externe ou critérium historique. Hors de là, point de salut. Ainsi toute discussion soulevée sur l'authenticité d'un ouvrage ancien doit prendre pour base les catalogues rédigés par les critiques alexandrins. Or précisément en ce qui concerne Platon, nous avons la bonne fortune de posséder une liste complète de ses œuvres, dressée par Thrasylle, qui a pour elle les plus fortes présomptions d'exactitude. Le quatrième chapitre tout entier n'a pas d'autre objet que d'établir cette thèse [1]. Voici à l'aide de quels raisonnements.

1. Nos lecteurs l'ont déjà rencontrée dans notre premier volume p. 385-393.

Lorsque Platon mourut, il avait sur tous les écrivains d'alors l'avantage d'avoir fondé une école, non pas seulement au sens spéculatif et abstrait du mot, mais un véritable centre philosophique, destiné à lui survivre pendant plusieurs siècles. Ce seul fait a dû jouer un rôle considérable dans la conservation de ses manuscrits mêmes, gardés pieusement à l'Académie « comme le mémorial sacré de son grand fondateur [1]. » Dès lors où trouver un auteur qui ait en sa faveur d'aussi fortes, d'aussi complètes garanties d'authenticité ? qu'on suppute les chances de perte ou de falsification auxquelles étaient exposés les manuscrits d'un Euripide, d'un Thucydide, d'un Démosthène : Platon n'avait aucune menace de ce genre à redouter. A la fin de sa vie, particulièrement préoccupé de sa renommée d'écrivain, il lui avait presque sacrifié, comme plus d'un moderne, ses devoirs de philosophe : pourquoi ses disciples se seraient-ils montrés moins soucieux d'assurer aux générations à venir l'intégrité de son œuvre? Sachant tout ce qui était sorti de la main de leur maître, depuis les ébauches les plus imparfaites jusqu'aux productions les plus achevées, rien ne leur était plus aisé que de fermer la bouche aux faussaires et de déjouer leurs manœuvres intéressées. Ou plutôt, si l'on en croit Grote, ces manœuvres n'ont même pas pu se produire, car démasquer la fraude était l'affaire d'une simple confrontation! Combien Aristote n'a-t-il pas été plus malheureux!

Puis après une description et une histoire fort séduisantes de la bibliothèque des Ptolémées, Grote essaie d'établir les trois points suivants : 1° la division des dialogues de Platon en trilogies, adoptée par Aristophane de Byzance, remonte à Callimaque lui-même : 2° les écrits couverts par l'autorité d'Aristophane ne peuvent être l'objet d'aucun doute : 3° avant leur entrée dans la bibliothèque, les dialogues de Platon n'avaient

---

1. Grote dit en parlant de la bibliothèque que Platon a dû créer : « It provided not only safe und lasting custody such as no writer had ever enjoyed before, for Plato's original manuscripts, but also a guarantee of some efficacy against any fraud or error which might seek to introduce other compositions into the list » (1, 134).

jamais été disposés dans un ordre fixe et déterminé, ni d'après leur date de composition, ni d'après leur contenu : cet ordre en effet eût été certainement respecté. Après avoir ajouté que pour Grote le catalogue de Thrasylle reproduit celui d'Aristophane et se rattache directement par cet intermédiaire à la tradition académique, nous aurons donné une idée complète de son argumentation.

Mais, dira-t-on, toutes ces garanties, toutes ces précautions si complaisamment énumérées par l'historien anglais n'ont pas empêché cependant certains apocryphes de se produire. — Ce n'est pas à Alexandrie, répond Grote, c'est à Pergame que les bibliothécaires, hommes de moindre talent et dépourvus de moyens efficaces de contrôle, ont été victimes des calculs des faussaires : et puisqu'on a découvert et constaté la fraude, cette découverte peut et doit nous rassurer sur l'origine de tous les écrits qui ont été reconnus authentiques.

Dans un cinquième chapitre, Grote fait une revue rapide, mais d'autant plus nette et plus précise, des travaux des modernes depuis Ficin et Serranus jusqu'à Hermann : chose singulière, il semble ignorer jusqu'au nom de Cousin et ne cite absolument aucun ouvrage français. Les raisons intrinsèques invoquées par Schleiermacher et ses continuateurs n'ont d'autre évidence que celle qu'on leur prête et le vice de la méthode éclate dans l'irréconciliable désaccord des résultats. Autant Hermann était fondé à signaler les évolutions de la pensée de Platon, autant il a eu tort de chercher à en déterminer les causes : nous ignorons absolument dans quelles circonstances ou avec quel dessein a été composé chacun des dialogues.

Ainsi, vouloir à la suite des plus grands critiques de l'Allemagne retrouver la succession chronologique ou l'enchaînement méthodique des écrits de Platon, c'est perdre son temps et sa peine, pareille tâche étant aussi impraticable que stérile.

Nous avons vu combien Grote est respectueux de la tradition, il y a cependant un point où il n'hésite pas à la contredire. Il était généralement admis que certains dialogues avaient été composés du vivant de Socrate : on croyait en avoir la preuve

soit dans la physionomie particulière de ces dialogues, soit dans des textes anciens. Grote est d'un avis opposé. Platon, pense-t-il, a attendu pour livrer ses pensées à la postérité la pleine maturité de son génie : le *Protagoras*, que l'on range dans cette classe, n'est-il pas au point de vue de la forme un chef-d'œuvre inimitable ? Qui donc à Athènes aurait consenti à lire les entretiens de Socrate, alors que tous les jours on pouvait y assister? L'exclamation d'étonnement que les anciens ont mise dans la bouche de Socrate parcourant le *Lysis* montre combien à leurs yeux Platon fût sorti de son rôle en prêtant à son maître du vivant de celui-ci un langage si différent du sien. Pour n'être pas le même que celui des *Nuées*, pareil travestissement devait être fort peu du goût de Socrate. Enfin, ajoute Grote, est-ce que Platon, comme tout jeune Athénien, n'a pas été appelé sous les drapeaux pendant les dernières années de la guerre du Péloponnèse ? plus tard n'a-t-il pas essayé d'entrer dans les affaires ? Si donc avant la mort de Socrate il s'est fait connaître comme écrivain, c'est uniquement par des drames ou des épigrammes du genre de celles qui nous ont été conservées. Au contraire, pendant la première moitié du IVe siècle, Athènes retrouva un calme éminemment favorable aux méditations philosophiques. Ne soyons donc pas surpris de voir l'analyse des dialogues s'ouvrir par l'*Apologie*, le *Criton* et l'*Euthyphron*.

Ici se pose dans le livre de Grote cette question tout autrement importante : Platon a-t-il en propre une méthode, un système ? On l'a cru, et on en a même tiré des conclusions contre l'authenticité de tel ou tel dialogue. L'historien anglais conteste absolument et les prémisses et les conséquences. La longue durée de l'enseignement du philosophe à l'Académie, l'inconnu que nous offre sa vie, le côté poétique de sa nature où l'imagination se montre avec tant d'éclat, tout nous interdit la prétention de lui imposer l'obligation de jeter ses pensées dans un moule uniforme [1]. Volontiers, nous dit Grote,

1. Ou, comme s'exprime Grote, « to put limitation on the means which

il eût répété, en se les appliquant, ces vers d'Aristophane :

'Αλλ' ἀεὶ καινὰς ἰδέας ἐκφέρων σοφίζομαι
Οὐδὲν ἀλλήλοισιν ὁμοίας, καὶ πάσας δεξιάς [1].

et avec Descartes [2] il eût « mis entre les excès toutes les promesses par lesquelles on retranche quelque chose de sa liberté ». C'est même dans cette inconséquence perpétuelle, fortuite ou calculée, que Grote aperçoit le côté le plus intéressant, le plus instructif de la philosophie de Platon. Elle renferme, dit-il, une partie affirmative, une autre négative, en complète et parfaite indépendance l'une à l'égard de l'autre [3].

Sans doute nous possédons dans la collection platonicienne des œuvres accomplies, presque sans égales dans les lettres classiques : mais ce n'est pas d'un seul jet que le célèbre écrivain s'est élevé à cette hauteur : et plus d'une esquisse imparfaite, l'*Hipparque* ou le *Minos* par exemple, nous intéresse précisément comme les prémices modestes d'un génie appelé dans la suite à tant de perfection. Bref, aucune illusion n'est plus gratuite, aucune n'a été plus féconde en erreurs que celle qui consiste à concevoir et à maintenir une certaine unité de style, de type et d'esprit dans les écrits de Platon.

Une fois engagé dans cette voie, Grote la suivra jusqu'au bout. Ainsi il consent à ce qu'à l'exemple de Thrasylle on distingue des dialogues où le philosophe cherche la vérité, et des dialogues où il l'enseigne en maître : mais pareille classification est sans portée à ses yeux, car tout dialogue a deux faces, l'une destructive, indispensable pour faire justice des préjugés et des erreurs, l'autre positive, qui nous montre de loin un monde supérieur, il est vrai sans nous y introduire. Fort indifférent à la seconde, le critique anglais n'a pas assez d'admiration pour la première. A l'entendre, Platon, plus ingénieux à découvrir

Plato might choose to take for rendering his dialogues acceptable and interesting. »

1. *Nuées*, 539.
2. *Discours de la méthode*, III.
3. Ou, comme il s'exprime : « Two unconnected operations of thought. »

les objections qu'habile à les résoudre, ne nous donne nulle part la clef des doutes et des difficultés qu'il accumule comme à plaisir sur ses pas. La théorie des Idées, qu'il invoque sans cesse, ne fait que susciter des obscurités nouvelles, et cependant rien n'autorise la supposition qu'il ait tenu secrète pour une élite de disciples la réponse aux problèmes que lui léguait le passé ou que lui-même devait léguer à l'avenir. Ainsi, contrairement à l'opinion universelle, non seulement Socrate, mais Platon, cependant comme son maître si sévère à l'endroit de la demi-science, n'en est pas moins resté dans une perpétuelle incertitude [1] : à peine a-t-on le droit de l'appeler philosophe, si ce mot implique un dogmatisme à la façon de Descartes et de Leibnitz. Il est grand par l'art avec lequel il a posé et discuté les questions les plus graves et les plus diverses : de système, il n'en a point.

Mais cette absence de toute doctrine arrêtée, de toute solution définitive n'est-elle pas de nature à compromettre la renommée du grand Athénien? C'est bien plutôt le contraire. De tous les exercices intellectuels, la libre discussion, l'examen contradictoire des opinions est le seul vraiment profitable, le seul qui donne à l'esprit la pénétration et l'indépendance qui lui sont nécessaires [2]. Qu'importe que le terme recule à mesure que l'on croit faire un pas en avant? A chacun de s'orienter à travers le dédale et de se faire sa vérité à ses risques et périls.

---

1. « When Plato comes forward to affirm, his dogmas are altogether a priori : they enunciate preconceptions or hypotheses which derive their hold upon his belief not from any aptitude for solving the objections which he has raised, but from deep and solemn sentiment of some kind or other » (I, 270).

2. « The negative analysis is not discreditable and corrupting, but both original and valuable... There is a process of enquiry not only fruitless, but devious, circuitous, and intentionnally protracted, considered as being in itself profitable and invigorating, even though what is sought be not found » (I, 237). C'est une théorie sur laquelle il revient sans cesse. « I have already declared, that the caracter of Plato is in my judgment essentially manysided. It comprehends the whole process of searching for truth and testing all that propounded as such : it does not shrink from broaching und developing speculative views, not merely various and distinct, but sometimes even opposite » (II, 20).

Disons à l'excuse de Grote que c'est là beaucoup moins le paradoxe d'un homme d'esprit que le programme officiel d'une école [1].

Si telle est en réalité l'idée qu'il faut se faire de Platon, inutile de s'attarder à déterminer l'ordre le plus rationnel de ses dialogues : ce sont autant de conversations imaginaires, improvisées en dehors de tout plan sous la dictée du moment [2]. La question platonicienne, telle que l'avait posée Schleiermacher, se trouve du même coup supprimée.

Adopter ces conclusions c'est, on le voit, passer condamnation à la fois sur les plus ingénieuses tentatives et sur les négations les plus téméraires de l'érudition allemande. Celle-ci, comme on devait s'y attendre, protesta avec une extrême énergie [3]. Mais avant de résumer les griefs justement reprochés à l'œuvre de Grote, rappelons qu'elle a eu un mérite, très bien relevé dans ce jugement de M. Janet : « Ce qui restera surtout de ce travail, c'est la critique solide dirigée contre la méthode inventée en Allemagne et que l'on appelle méthode du critérium interne, laquelle consiste à juger de l'authenticité d'un dialogue, non par les témoignages et les faits historiques, mais par l'examen intérieur et par les impressions personnelles du critique. » Ajoutons une connaissance remarquable des diverses faces de la vie antique, et un sentiment très vif des controverses sans nombre qui mettaient les esprits aux prises au temps

1. Aussi son étude sur Platon a-t-elle vivement applaudie par Stuart Mill (*Revue d'Edimbourg*, Avril 1866). Renan proposait de même « de substituer à la philosophie une critique qui examinerait et comparerait sans prononcer ».

2. « I shall not affect to handle dialogues as contributories to one positive doctrinal system nor as occupying each an intentional place on the gradual unfolding of one preconceived scheme, nor as successive manifestations of change knowable and determinable in the views of the author. For us they exist as distinct imaginary conversations, composed by the same author at unknown times aud under unknown specialties of circumstance » (I, 278). Et ailleurs : « Each dialogue represents the intellectual scope and impulse of a peculiar moment which may or may not be in harmony with the rest. »

3. Voir notamment un article de Peipers dans les *Göttinger gelehrte Anzeigen* (20 janvier 1869).

de Socrate et des plus célèbres sophistes. Aussi l'écrivain anglais est-il arrivé à nous donner de certains dialogues considérés isolément une analyse singulièrement exacte et pénétrante.

Chose étrange, Grote nous semble être tombé aussi bien dans un dogmatisme que dans un scepticisme excessif. Tel est le caractère de l'esprit anglais : a-t-il une base? il s'y appuie sans se laisser ébranler par les objections; dans le cas contraire il reste dans le doute par horreur de l'hypothèse [1]. L'édifice historique que Grote a construit pour justifier la tradition n'a sur certains points qu'une solidité purement apparente, et tout en raillant les conjectures de la critique allemande, il n'a pas remarqué qu'il lui arrivait assez souvent à lui-même de substituer aux faits ses propres suppositions. Où a-t-il vu, par exemple, qu'on ne pouvait prendre des copies des manuscrits de Platon qu'à l'Académie et avec le consentement exprès des scolarques? Comment prouver que le catalogue de Thrasylle n'est que la reproduction fidèle de celui d'Aristophane? et ainsi de beaucoup d'assertions non moins gratuites au fond que celles qu'il combat.

Prétendre pour expliquer les divergences absolues qui séparent certains dialogues, que Platon était capable de tout, même de se contredire sciemment ou à son insu, c'est couper le nœud gordien à la façon d'Alexandre, ce n'est pas le dénouer. Historien et érudit plutôt que philosophe, Grote était peu qualifié pour juger des aspirations et des doctrines philosophiques, sans même tenir compte de l'abîme qui sépare l'idéal platonicien du point de vue positiviste dont il fait profession [2]. Il s'est visi-

1. C'est ce que M. Fouillée en quelques lignes a très bien fait ressortir : « La critique anglaise semble tout accepter sans vouloir parfois voir autre chose que la lettre. Dans une excellente intention de fidélité elle juxtapose les témoignages comme ils se présentent, et reste trop souvent à la surface des doctrines sans en montrer l'unité intime : aussi finit-elle par être infidèle à l'esprit de la philosophie antique. »

2. Comment aurait-il pu s'enthousiasmer pour le révélateur du monde idéal, celui qui constate avec une satisfaction si peu déguisée l'abandon actuel, avoué ou implicite, de toute recherche ultraphénoménale?

blement trop attaché à certains dialogues sans conclusion apparente. Or il en est du scepticisme socratique comme du doute de Descartes : c'est un moyen, et non une fin, une étape provisoire sur la route de la certitude, et non la négation de toute vérité. En outre si Socrate s'est préoccupé avant tout de renverser les préjugés du temps et de confondre la vanité des sophistes, Platon après lui tenait des circonstances et de son propre génie une autre tâche à remplir. C'est ce que Grote n'a pas su reconnaître, et l'image qu'il nous laisse de l'enseignement auquel l'Académie d'Athènes a dû sa célébrité ressemble de tout point à l'impression qu'éprouve un spectateur voyant défiler successivement sous ses yeux dans un stéréoscope les paysages les plus divers. Tels qu'ils nous apparaissent dans ses analyses, d'ailleurs fidèles et parfois même littérales, les dialogues ne portent aucune empreinte commune.

En renonçant par là de propos délibéré et pour ainsi dire *à priori* à nous donner une synthèse quelconque des théories platoniciennes [1], Grote a supprimé à la fois, selon la remarque très juste de M. Janet, la principale différence et le plus grand intérêt d'un ouvrage tel que le sien. « Quelques concessions que l'on puisse faire, il reste inadmissible qu'à travers ces vicissitudes, ces contradictions d'une pensée toujours active, il n'y ait pas un dessein plus ou moins suivi, une direction générale, une vue prédominante, enfin un ensemble d'idées qu'il est intéressant de recueillir même dans leur désordre. Comment admettre contre l'évidence que dans chacun de ses dialogues Platon aurait tout à fait oublié ce qu'il aurait pensé dans tous les autres? Comment admettre en un mot qu'il puisse y avoir

1. « What authoritative creed has Plato proclaimed for disciples, to swear allegiance to? what positive truths previously unknown or improved has he established? Next by what arguments has he enforced or made them good?... In so far as I venture to present a general view of one who keeps constantly in the dark, — who delights to hide himself, not less difficult to catch than the supposed sophist in his own dialogue called Sophistes, — I shall consider it as subordinate to the dialogues each and all : and above all, it must be such as to include and acknowledge not merely diversities, but also inconsistencies and contradictions » (ch. V).

autant de Platons que de dialogues[1]? » Pour être sommaire, la réfutation n'en est pas moins concluante.

18. FOUILLÉE

L'histoire du mouvement philosophique est presque toujours pleine de contrastes. Nous avons déjà dit comment, à l'heure où paraissait en Angleterre l'ouvrage de Grote, essai de réhabilitation savante de la tradition alexandrine, en Allemagne Schaarschmidt s'apprêtait à combattre impitoyablement sur tous les points cette même tradition. Voici un second rapprochement non moins curieux. On vient de voir que la conclusion peut-être la plus saillante du critique anglais, c'est son refus formel de voir dans l'œuvre platonicienne rien qui ressemble à un système logique, à un enchaînement méthodique, à des principes constamment affirmés et universellement appliqués[2]. Or l'année précédente, sous l'inspiration de l'illustre rénovateur du platonisme en France, l'Académie des sciences morales venait précisément de mettre au concours la question suivante : *Examen de la théorie des Idées de Platon.* Le sujet avait été choisi par Cousin lui-même, qui en avait de sa main construit et rédigé le programme, heureux de laisser à d'autres un mérite et un honneur qu'il lui eût été si facile de revendiquer. Je crois devoir transcrire ici en entier ce programme, malgré son étendue, afin de prouver jusqu'à quel point le célèbre traducteur de Platon avait pénétré dans la pensée intime de son modèle :

---

1. *La Critique platonicienne dans les ouvrages de M. Grote* (*Journal des savants*, 1866 et 1867). De tous les comptes-rendus dont le travail de Grote a été l'objet, je n'en connais aucun qui égale celui-ci en impartialité comme en étendue. M. Janet a saisi cette occasion pour rendre justice aux érudits hollandais, tels que Ruhnken, Wyttenbach et van Heusde, dont les savantes études sur les écrits de Platon sont trop peu connues, même en Allemagne.

2. Un érudit allemand, Kron, l'avait même ironiquement félicité de s'être aussi soigneusement abstenu de toute philosophie en étudiant l'un des plus illustres parmi les métaphysiciens.

Première partie. — « Exposition détaillée et approfondie de la théorie des Idées, considérée en elle-même et dans ses principales applications.

» Déterminer le caractère propre de l'Idée. Est-elle seulement une conception de l'esprit et n'ayant d'existence que dans l'esprit, ou n'est-elle pas aussi quelque chose d'existant en soi, comme les espèces et les genres, et n'exprime-t-elle pas l'unité réelle qui réside dans tous les individus d'un même ordre et constitue leur appartenance à cet ordre?

» Apprécier à ce point de vue les propositions suivantes :

» Tout a son Idée; l'Idée est l'essence de toute chose; l'Idée est le type invisible des choses visibles : l'Idée est le fondement de la définition : l'Idée est l'objet unique et éternel de la science, de l'art, de la morale, de la politique.

» En quoi consiste la dialectique platonicienne?

» De l'Idée du Beau. — Esthétique platonicienne.

» De l'Idée du Juste dans chaque homme et dans l'Etat. — Morale et politique platonicienne.

» De la hiérarchie des Idées.

» De l'Idée du Bien placée au faîte de cette hiérarchie, et du Bien supérieur à l'existence, comme en étant la raison et la cause finale.

» Du Dieu de Platon comme le premier et le dernier principe de l'Idée du Bien, et des Idées qui s'y rattachent. — Théodicée platonicienne. »

Deuxième partie. — « Rechercher ce que les prédécesseurs de Platon, et surtout Socrate, ont fourni à la théorie des Idées. »

Troisième partie. — « De la polémique d'Aristote contre la théorie des Idées. »

Quatrième partie. — « Suivre cette polémique dans l'école d'Alexandrie : discuter la valeur de la conciliation entreprise par cette école entre Platon et Aristote. »

Conclusion. — « Résumer les mérites et les défauts de la

théorie platonicienne des Idées : reconnaître la part et le fond de vérité que contient cette théorie, par conséquent l'importance de son étude et les lumières que lui pourrait emprunter la philosophie contemporaine. »

M. Lévêque, l'un des juges et le rapporteur de ce concours, avait le droit d'apprécier comme il suit la page magistrale que l'on vient de reproduire : « Un tel programme était vaste et difficile à remplir. Il exigeait des concurrents, d'abord une étude approfondie et une intelligence toute particulière de la philosophie platonicienne, puis une connaissance exacte des systèmes antiques qui l'ont préparée comme de ceux qui en sont plus ou moins sortis, et enfin une raison métaphysique capable de juger cette philosophie en elle-même et d'y découvrir les éléments durables que la science actuelle doit recueillir et adopter. Une réunion de pareilles qualités est rare, et les espérances de l'Académie auraient pu être trompées. Mais une main vigoureuse avait dès longtemps remué le terrain, répandu les semences et préparé la moisson. »

Quatre mémoires furent remis à l'Institut, trois parurent dignes à des titres divers de l'estime et des récompenses de l'Académie. Un seul a été publié depuis, le plus brillant, il est vrai, et le plus considérable [1], et dans cette revue des travaux durables de notre siècle sur la philosophie platonicienne, c'est pour nous une douce satisfaction de pouvoir après tant de noms étrangers analyser et louer, comme il le mérite, un livre exclusivement français.

Sans exorde, sans préambule d'aucun genre, M. Fouillée

1. *La Philosophie de Platon*, exposition, histoire et critique de la théorie des idées par Alfred Fouillée, deux volumes in-8, Paris, 1869. L'ouvrage a été réimprimé depuis chez Hachette (1888-1890) en quatre volumes in-16. L'auteur écrit en tête de la préface de cette deuxième édition : « Depuis que la première édition a paru, nous avons suivi avec attention tous les travaux publiés dans les divers pays sur la philosophie platonicienne. Ces travaux nous ont permis de rectifier ou de compléter quelques parties de ce livre, sans modifier notre conception générale du platonisme... C'est avec une conviction arrêtée et motivée que nous maintenons aujourd'hui cette interprétation ».

jette son lecteur *in medias res* [1]. Son premier livre est consacré à démontrer l'existence des Idées. « Le principal trait du génie de Platon, écrit-il, c'est la foi aux Idées, c'est-à-dire à la vérité, à la beauté, à la justice. » Tous ses dialogues et notamment le *Timée* distinguent dans l'esprit humain deux facultés différentes par leur nature et conséquemment par leur objet : au-dessus de toutes les opérations logiques il y a en nous des principes d'unité qui s'imposent à la connaissance sensible. En second lieu, les objets extérieurs, divers et changeants, supposent au-dessus d'eux l'unité immuable où ils ont leur raison et leur essence. « L'âme n'est intelligente et la nature n'est intelligible que par les Idées » : la science, c'est l'intelligence saisissant l'intelligible et ne faisant qu'un avec son objet. L'Idée est ainsi nécessaire pour expliquer non seulement la connaissance, mais l'existence ; elle est à la fois principe d'essence et type de perfection, raison d'être des genres et cause finale.

Le second livre traite de la nature des Idées. L'Idée, principe d'unité, est distincte de la notion générale, bien qu'au point de vue le plus élevé du platonisme la logique s'identifie avec la métaphysique : en même temps elle est un principe de distinction. « Autant Platon unit et généralise, autant il divise et différencie. Le fond positif de l'Idée contient la possibilité d'un élément négatif et multiple. »

De quoi y a-t-il Idée? Problème difficile et controversé, discuté dans le troisième livre. « Les Idées forment une hiérarchie dont les degrés sont plus ou moins éloignés du suprême intelligible et offrent par là même plus ou moins de clarté. Aux degrés inférieurs, la pensée de Platon hésite et se trouble : mais en réalité, le véritable principe platonicien, c'est que tout a son Idée. » Ce qu'il faut entendre en ce sens que « tout ce qui a son essence propre, tout ce que la pensée distingue et détermine par des caractères particuliers (existences, qualités,

1. L'auteur nous apprend lui-même que son mémoire s'ouvrait par une introduction où l'hégélianisme était apprécié d'une façon inexacte et mis en opposition trop absolue avec le platonisme : aussi cette étude a-t-elle été supprimée à l'impression.

relations, quantités) a son principe intelligible dans une idée correspondante. »

M. Fouillée consacre ensuite deux livres à discuter le mode de participation des choses aux Idées. Qu'est-ce donc, sinon la mystérieuse question des rapports du fini à l'infini, du monde à Dieu? Dans le *Timée*, Platon invoque la nécessité pour expliquer l'existence d'un élément phénoménal coéternel à l'intelligible. Mais « sous le dualisme provisoire dont il se contente dans le *Timée*, le *Parménide* creusant plus avant nous fait entrevoir l'unité. » Dans ce dernier dialogue le problème de la participation est résolu d'une manière moins symbolique et beaucoup plus métaphysique, par l'étude des rapports des Idées entre elles, rapports qui consistent dans des relations de contrariété ou de différence formelle quand on les compare une à une, et d'unité substantielle quand on les embrasse dans leur ensemble.

Les livres sixième, septième et huitième étudient les rapports des Idées aux trois facultés essentielles de l'âme. La dialectique de Platon qui procède par définition, division et induction, s'appuie sur la réminiscence, ou plutôt sur l'union primitive et nécessaire entre l'intelligence et l'intelligible : la pensée et l'être se confondent dans l'intuition rationnelle, mais Platon, préoccupé de l'universel, néglige trop de nous expliquer l'individu. De même que toute erreur dérive de la participation mutuelle des Idées et particulièrement de l'Idée du non-être, de même toute certitude repose sur l'Idée de la vérité absolue. « Voir la multiplicité dans l'unité, le relatif dans l'absolu, le passager dans l'éternel, le mobile dans l'immuable, c'est le but suprême de la pensée, et la philosophie est la vision de toutes choses en Dieu » (p. 279). Les lois du langage et la syntaxe elle-même, loin d'être arbitraires, reflètent les Idées.

A l'occasion du rapport des Idées à la sensibilité, M. Fouillée approfondit la double théorie, si importante dans le platonisme, de l'amour et de l'art. L'Idée du Beau ne se confond ni avec le plaisir, ni avec l'utilité, ni avec la convenance. Elle est identique à l'Idée du Bien. L'Idéal ainsi défini est sublime,

mais abstrait. « C'est un idéalisme tellement austère qu'il est incompatible avec les vraies conditions de l'art. » D'un autre côté, qu'est-ce que la volonté aux yeux de Platon? l'inclination naturelle de l'âme vers le bien que lui révèle la raison. Comme Socrate, il proclame l'ascendant impérieux, irrésistible de la science; tout au plus atténue-t-il dans certains passages ce principe trop absolu par la distinction entre le bien conçu dans toute sa plénitude, et le bien entrevu à travers les illusions de l'opinion. S'il en est ainsi, il faut renoncer à trouver sous la plume du grand philosophe la notion exacte de la liberté autonome. « Son système demeure un intellectualisme compliqué d'un certain fatalisme de passion : dire que l'âme est libre, c'est dire qu'elle agit en vertu d'un principe interne qui est la tendance essentielle de la raison et de la volonté vers les Idées. »

Le livre neuvième traite du rapport des Idées à Dieu. Au sommet de la hiérarchie des Idées, se trouve l'unité, identique au bien lequel, pour être supérieur à l'essence, n'en est pas moins l'être dans son universelle et absolue compréhension. Impossible d'en donner une définition exacte et adéquate, car c'est le dernier terme de la dialectique. Les Idées elles-mêmes ne sont pas des pensées divines, mais « des perfections déterminées, prises dans l'ensemble inépuisable de perfection qui constitue l'être le plus réel, le parfait. » Tout ici, écrit M. Lévêque, est du plus saisissant intérêt. L'argumentation est savante, abondante, pressante, conduite de main de maître.

Nous passons rapidement sur la double preuve de l'existence de Dieu que Platon tire des causes efficientes et des causes finales pour arriver au livre dixième et dernier du premier volume : c'est-à-dire au rapport de Dieu au monde, rapport défini un peu énigmatiquement, à ce qu'il nous semble, « la production du Bien par le Bien dans le Bien lui-même. » Image des Idées, l'univers est engendré sans commencement et sans fin. Les âmes individuelles ont préexisté dans l'âme universelle formée de trois éléments idéaux, car elle doit tout enve-

lopper virtuellement pour pouvoir tout connaître. « La dialectique descendante, c'est la chute des âmes, c'est l'unité se développant en multiplicité, c'est l'œuvre de la création. Le dialectique ascendante, c'est le retour à l'unité, c'est le développement nouveau des ailes que l'âme avait perdues, c'est l'œuvre de la Providence « (p. 570). Le célèbre optimisme de Platon n'exclut nullement la nécessité du mal envisagé comme le contraire du bien, ou selon l'expression de M. Fouillée, comme « le possible débordant toute réalité imparfaite. »

Conformément au programme tracé par l'Académie, le second volume remonte aux origines du platonisme, et en expose les vicissitudes ultérieures au sein du paganisme d'abord, et plus tard du christianisme. Malgré la vaste érudition dont témoignent ces pages et notamment l'exposé de la polémique d'Aristote contre son maître, nous sortirions de notre sujet en insistant sur cette partie essentiellement historique, où nous nous bornerons à relever le jugement suivant : « Le problème que Platon s'était proposé contenait deux parties : premièrement, embrasser dans une large synthèse la multiplicité des doctrines antérieures déjà si riches de vérité et de lumière : secondement, en découvrir l'harmonie et l'unité. Le lien découvert par Platon, c'est l'Idée. Forme de l'être, de la pensée et de l'activité tout à la fois, l'Idée est essentiellement médiatrice, si l'on peut parler ainsi. La matière elle-même n'existe que par l'idée et relativement à l'Idée, qu'on pourrait presque appeler la matière première du monde en même temps que sa cause » (p. 94).

M. Fouillée terminait son ouvrage en affirmant le triomphe final du platonisme dans ce qu'il a d'essentiel. « Platon, dit-il, a compris que seule l'Idée du Bien peut fournir la solution des deux grandes antinomies dans lesquelles viennent se résumer toutes les autres. Il semblait à première vue que la perfection de Dieu fût un obstacle à son être : mais, en dernière analyse, cette perfection est la raison même de l'existence de Dieu. Il semblait à première vue que la perfection de Dieu fût un obstacle à l'être du monde, puisque le parfait se suffit à lui-même :

mais en dernière analyse la perfection divine est la raison même de l'existence du monde. Le platonisme est tout entier dans ces deux principes destinés à triompher tôt ou tard : l'être le meilleur en soi est aussi le plus réel en soi et le plus actuel : sa bonté est sa raison d'être : l'être le meilleur en soi est aussi le meilleur pour les autres, le plus puissant, le plus aimant, le plus fécond : sa bonté est leur raison d'être. C'est là, nous osons le dire, le degré le plus élevé auquel puisse atteindre la pensée, le terme inévitable de toute dialectique, de toute science, de toute philosophie » (p. 733).

Si nous avons transcrit ce passage, ce n'est pas seulement en raison de l'importance des conclusions, c'est aussi parce qu'il nous semble très propre à mettre en lumière la précision dont est capable l'auteur, qui sans se départir d'une sévérité élégante, aime en général, à l'exemple de Platon lui-même, donner carrière à son enthousiasme.

Certes, c'est là un travail qui fait le plus grand honneur à la science francaise et quelle que soit la réputation métaphysique des érudits allemands, on ne rencontre chez aucun d'eux, pas même chez Schleiermacher, un effort aussi soutenu, aussi persévérant pour expliquer le platonisme tant dans son ensemble que dans chacune de ses parties. Non seulement toutes les divisions de l'ouvrage sont fortement coordonnées autour d'un centre unique, lequel n'est autre que la théorie des Idées, mais, comme s'exprime M. Lévêque, rapporteur du concours, « l'auteur passe en revue tous les aspects de la philosophie de Platon sans imposer nos classifications modernes aux pensées de ce libre génie. Cette exposition est un modèle de clarté et de méthode ; on voit s'y disposer et s'y enchaîner naturellement avec les détails de la doctrine elle-même, les solutions et les discussions diverses auxquelles le platonisme a donné lieu dans tous les temps. » Revenant plus tard et insistant sur cet éloge à propos de la seconde édition, il ajoutait : « M. Fouillée a et gardera l'honneur d'avoir éclairé mieux que personne jusqu'ici ce magnifique système. Autant qu'il a pu, il est entré en société avec Platon : il lui a, sans se lasser, demandé ses confi-

dences : il en a obtenu et de bien précieuses. Nous devons à M. Fouillée sur Platon une œuvre d'ensemble vaste, lumineuse, profonde, dont l'étranger ne nous a pas jusqu'ici présenté l'équivalent. »

Ce n'est pas un des moindres mérites de cette publication d'être le fruit d'une conception tout à fait personnelle. Ferons-nous à M. Fouillée un grief d'avoir négligé les travaux de la critique allemande? Ce n'est pas qu'il les ignore : dans quelques-unes de ses notes apparaissent les noms de Schleiermacher, d'Ast, de Socher, de Steinhart et de Stallbaum : mais évidemment il a oublié de les approfondir, ou peut-être ces discussions lui ont-elles paru stériles [1]. D'ailleurs c'est un de ces esprits assez riches de leur propre fonds pour pouvoir se passer des inventions et des réflexions d'autrui.

Ce qui surprend davantage chez un écrivain aussi pénétrant, c'est de le voir se placer de prime abord en face du Platon de la tradition, sans se poser un seul instant la question de savoir si dans cette vaste collection tout est marqué au coin d'une authenticité incontestable. On lui a justement reproché la sévérité avec laquelle il traite ceux qui ont osé faire un départ qui leur paraissait nécessaire [2]. Admettons que la critique et l'interprétation des textes anciens doivent marcher de front; on devra nous accorder que la première précède logiquement la seconde : or ici elle se trouve systématiquement écartée.

---

1. Notons cependant une confusion évidente entre Ast et Socher, dans la note de la page 159. — La critique française contemporaine n'a jamais témoigné beaucoup de goût pour la discussion des questions d'origine, et c'est à peine si elle a marqué jusqu'ici son passage sur ce champ où la critique allemande se plaît au contraire à pousser en tous sens ses explorations. « A part quelques hommes éminents, peut-être supérieurs à tout ce que l'Europe produisait dans le même ordre, l'école française en fait de lettres savantes, resta médiocre. Ce ne fut ni l'esprit ni la pénétration, ni les habitudes laborieuses qui lui manquèrent : ce fut la tradition » (Renan).

2. Voici en quels termes il les apprécie : « Les faux érudits qui repoussent l'authenticité de tant de dialogues — parmi lesquels de vrais chefs-d'œuvre — sous prétexte qu'ils n'en voient pas le lien avec la doctrine de Platon telle qu'ils l'imaginent, prouvent simplement leur myopie intellectuelle qui les rend incapables d'embrasser du regard trois ou quatre idées à la fois avec leurs relations ».

Même indifférence en face du problème chronologique sur lequel, dit M. Fouillée, on ne peut hasarder que de pures hypothèses. Aussi déclare-t-il qu'il aime mieux élever la discussion au-dessus de toutes ces incertitudes historiques : cependant puisqu'il est reconnu que les divers dialogues de Platon traduisent chez ce philosophe des états d'esprit divers et des degrés inégaux de conviction, est-il sans intérêt de connaître la marche qu'a suivie sa pensée?

On sait en particulier que dans le Platon traditionnel il y a deux hommes, deux métaphysiciens s'inspirant de principes bien différents, on pourrait presque dire opposés. L'ambition de M. Fouillée a été visiblement de supprimer cette contradiction en la dominant. Abordant de front cette partie la plus difficile à coup sûr de sa tâche, il n'hésite pas au milieu de l'interprétation des textes si lumineux, si universellement admirés de la *République*, du *Timée*, du *Phèdre* et du *Banquet*, à nous ramener aux subtilités du *Sophiste*, aux thèses et aux antithèses du *Parménide* [1]. Ce dernier dialogue occupe même dans sa conception et son exposition du système une place qu'aucun platonicien depuis Proclus n'avait consenti à lui reconnaître. Affirmer que le dualisme du *Timée* n'est que provisoire et que le dernier mot de Platon sur les rapports du fini avec l'infini est dans le *Parménide*; voir dans ce dialogue en dépit de son argumentation toute sceptique, un dogmatisme destiné à prouver que les contraires, loin d'être inconciliables, ont dans l'unité un sujet commun où ils coexistent; c'est soutenir une thèse bien hardie et bien peu vraisemblable aux yeux de quiconque ne fait pas de Platon une sorte de Hegel antique.

---

1. Si Platon a mis en scène les doctrines les plus diverses avec les personnages les plus divers, c'est par conviction que pour celui qui va au fond des choses tout se ramène à l'harmonie et à l'unité. « M. Fouillée met en évidence l'enchaînement des dialogues suspects. Il saisit sûrement les points par où les dialogues se touchent, se tiennent, s'expliquent, et là où d'autres n'aperçoivent que des contradictions, il découvre et montre une réelle harmonie... Son interprétation de la thèse fondamentale du *Sophiste* nous paraît d'une irréprochable justesse » (M. Lévêque dans le *Journal des Savants*, juin 1890).

La vigueur métaphysique dont cette tentative fournit la preuve laisse d'autant plus de regret que l'auteur a trouvé des expressions admirables soit pour parler du Dieu de la *République* et du *Timée*, soit pour décrire les Idées telles qu'elles apparaissent dans le *Phèdre* et le *Phédon*, pénétrant de leur clarté céleste toute notre vie intellectuelle et morale. Appuyé sur cette profonde intelligence du platonisme authentique et véritable, il nous eût certainement donné une œuvre sans égale, si à l'exemple de Socher, de Schaarschmidt et d'Uberweg, il avait résolument abandonné à leurs obscurités le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique*, ces trois rejetons illégitimes du tronc socratique et platonicien.

Même en dehors de cette considération, il nous semble que M. Fouillée a tenu à mettre dans le platonisme une unité, un enchaînement qui dépassent ce qu'avait entrevu son fondateur [1]. Selon la remarque de M. de Rémusat, il s'est efforcé de retrouver dans les dialogues tout ce que la méditation des dialogues lui avait suggéré, et s'il eût été donné à Platon de le lire, il est probable que le philosophe athénien se serait souvenu du mot de Socrate sur le *Lysis* : « Que de choses ce jeune homme me fait dire, auxquelles je n'avais jamais songé [2] ! » On a dit de l'exposé final par où s'achève la *Philosophie de Platon* que c'était la profession de foi d'un spiritualiste moderne : à qui persuadera-t-on que l'évolution de la pensée humaine pendant vingt siècles n'a rien eu à ajouter, rien à retrancher à ce qu'avait découvert le génie platonicien [3] ?

---

1. « M. Fouillée donne de la doctrine une interprétation systématique, arrêtée, constructive, souvent arbitraire, absorbe la doctrine tout entière dans la théorie des idées, et se débarrasse préalablement des recherches érudites par quelques formules souverainement dédaigneuses » (*Revue critique*, 1er février 1892).

2. « Der Hang zum Systematisieren bringt den Verfasser vielfach in die Lage, dem Plato Dinge abzufragen, auf welche dieser, streng genommen, gar keine Antwort hat und haben kann, weil sie seiner Spekulation fern lagen » (Apelt). Voir l'appréciation de M. Bonghi dans sa traduction du *Phédon* (p. 152) et celle de M. Bénard dans la Préface de l'ouvrage tout récent dont il sera parlé plus loin.

3. Plus récemment dans la *Revue des Deux-Mondes* M. Fouillée a paru con-

En même temps qu'il se fait fort de retrouver l'unité fondamentale de la doctrine, le critique est si frappé de la richesse et de la multiplicité des points de vue réunis et associés dans le platonisme, qu'il voit tour à tour dans Platon un Berkeley ramenant la matière à l'idée, un Spinosa supprimant les êtres individuels en face de l'être absolu, un Malebranche proclamant la théorie de la vision en Dieu, un Hegel posant en principe l'identité des contradictoires, ou tout au moins un Cousin travaillant à établir l'harmonie des contraires. Il résulte de ce mélange que si certaines interprétations, prises à part, paraissent claires et lumineuses, le rapprochement de tant de conceptions divergentes finit par engendrer sur plusieurs points, et non des moins importants, une certaine obscurité.

Cependant, quoi que l'on pense de ces critiques, à ce style d'une allure magistrale et éloquente, à cette faculté de s'assimiler et de combiner les opinions les plus diverses, à cette remarquable ouverture d'esprit, à cet élan vers l'idéal, Platon, nous n'hésitons pas à le dire, dans le lauréat de l'Institut de France en 1867 eût promptement reconnu l'un des siens.

19. CHAIGNET

L'ouvrage que nous venons d'analyser était appelé à trouver un complément aussi précieux qu'inattendu dans une publication un peu postérieure de M. Chaignet, alors professeur, depuis recteur à la Faculté des Lettres de Poitiers [1]. M. Fouillée, comme le demandait le programme de l'Académie, s'était préoccupé avant tout, chose difficile et méritoire entre toutes, de coordonner, d'enchaîner, d'expliquer systématiquement les théories et les principes de Platon : absorbé par la philosophie,

damner au moins indirectement la théorie des idées en blâmant Platon de « rechercher l'élément supérieur à la matière, non dans l'intelligence seule, mais dans des objets ou des rapports intelligibles. »

1. *La vie et les écrits de Platon*, Paris, 1871.

il avait négligé le philosophe, les événements qui ont marqué sa vie, les caractères qui distinguent ses écrits. Tels seront précisément les sujets traités de préférence par M. Chaignet, et détachés par lui d'un mémoire qui présenté concurremment avec celui de M. Fouillée, obtint de l'Institut une distinction des plus honorables, malgré quelques réserves sur certaines interprétations philosophiques [1]. Ses juges rendaient en particulier un complet hommage « à son érudition philologique et bibliographique aussi exacte qu'étendue. »

Déjà quelques années auparavant, M. Chaignet avait en quelque sorte pris possession de ce domaine en choisissant la *Psychologie de Platon* comme sujet de sa thèse française de doctorat [2]. Il y établit que la connaissance de l'âme joue dans le platonisme un rôle considérable, qu'il faut y voir la racine obscure et cachée d'où sortent la tige et les rameaux de la doctrine. Des deux parties du livre, la première traite des vues de Platon sur l'origine et la destinée de l'homme et de l'univers : la seconde analyse les facultés de l'âme, la méthode suivie pour les déterminer, le rôle de la sensation et des faits moraux, enfin les diverses opérations de l'entendement. M. Chaignet raye Platon du nombre des partisans de l'animisme. Si le corps ne vit que par l'âme, dit-il, comment réagit-il contre elle ? Il n'y a qu'une force qui puisse résister à une force. Néanmoins, malgré des expressions contradictoires, malgré des inadvertances de langage, il est difficile de croire que Platon n'a pas attribué à l'âme, et à l'âme seule tous les actes de la sensibilité. M. Chaignet se plaît même à faire ressortir « avec quelle finesse,

1. J'extrais du rapport de M. Lévêque, en ce qui concerne cet ouvrage, les lignes suivantes : « Dans l'introduction, l'auteur exprime en termes pleins d'une sincère modestie les sentiments qu'il éprouve au moment d'aborder le grand et redoutable sujet d'études proposé par l'Académie. Il demande grâce d'avance pour l'opinion qu'il osera risquer. Il traite en premier lieu la question si débattue de l'authenticité des dialogues. La solution qu'il en donne, assez large d'ailleurs et assez raisonnable, n'a rien de bien neuf. Il est honorable de s'être arrêté quelques instants sur ce point dont le programme ne parlait pas : mais il eût alors fallu serrer de plus près les termes du problème. »

2. Paris, 1862.

quelle sûreté de coup d'œil, quelle délicatesse profonde le grand moraliste est descendu dans ces replis obscurs de la conscience, comme il a sondé, dégagé, découvert les mouvements secrets du cœur humain et de quelle lumière éclatante et soudaine il en a éclairé les abîmes » (p. 304).

Son livre sur la *Vie et les écrits de Platon* fait aux questions d'histoire la première place. Autant la métaphysique y devient rare, autant l'érudition y règne en souveraine. On sent même qu'il eût été facile à l'auteur, s'il l'eût voulu, d'en étaler davantage : c'est d'une main discrète et habile que soit dans son texte, soit dans ses notes, il sème renvois, commentaires et citations. « Je ne prétends pas, écrit-il dans son *Avertissement*, en racontant la vie de Platon, y montrer le principe de son développement philosophique, la racine et le germe de sa doctrine. Est-ce à dire qu'il est inutile de la connaître? Ce serait une exagération contraire et une autre erreur. D'ailleurs la vie de ces hommes qui ont nourri et nourrissent tant de générations de la moelle de leur pensée, qui sont comme la chair et le sang de notre propre esprit, excite une curiosité universelle et un sympathique respect. » La biographie du grand philosophe, dont M. Chaignet étudie tour à tour la vie extérieure, le caractère et l'enseignement, occupe près d'une centaine de pages [1].

Le reste du volume est consacré aux écrits de Platon et aux problèmes de tout genre qu'ils ont soulevés. Ces problèmes sont si multiples, si difficiles qu'on ne s'étonnera pas si la discussion est parfois un peu sommaire, partant la conclusion incomplète. Un premier chapitre est consacré *ex professo* à discuter l'authenticité des dialogues. Les lignes suivantes trouveront peu de contradicteurs : « Il est trop évident qu'avant d'interpréter et de juger un système philosophique il faut en posséder une

1. A propos de cette biographie, nous rappellerons volontiers les éloges décernés par l'Académie des sciences morales à la *Vie de Socrate* du même auteur, qu'elle définissait « un livre complet sur la matière, qui n'a peut-être pas son égal dans la collection des biographies philosophiques ni pour la variété et l'abondance, ni pour l'emploi judicieux des textes, ni pour l'intérêt de la composition et le charme du style. »

exposition complète et sincère, il faut avoir vérifié la valeur des textes qui la contiennent, et l'authenticité des sources qui nous en ont transmis la connaissance. » Autrement l'on s'expose à faire en pure perte des frais immenses de recherche et d'interprétation. M. Chaignet se prononce presque avec la même énergie que Grote contre la méthode du critérium interne et demande que pour chacun des dialogues on s'en réfère d'abord à la tradition commune, constante et pour ainsi dire universelle de l'antiquité. Toutefois, si porté qu'il soit aux concessions, il n'en rejette pas moins trois des dialogues inscrits au catalogue de Thrasylle, l'*Hipparque*, le *second Alcibiade*, et les *Rivaux*. Le chapitre qui traite des ἄγραμα δόγματα paraît pouvoir être cité comme un modèle : je ne crois pas qu'aucun critique, même en Allemagne, ait jeté plus de clarté sur cette obscure question. Les trois cents pages qui suivent contiennent les arguments de trente-trois dialogues réputés authentiques : c'est la partie la plus faible du livre. L'analyse est souvent superficielle, la partie bibliographique insuffisante : de cet ensemble d'études isolées on a peine à dégager une notion exacte de ce que fut le système platonicien, considéré soit dans ses principes, soit dans ses conséquences.

L'auteur reprend en revanche tous ses avantages dans la discussion des questions spéciales par où s'achève le volume. Toute recherche de l'ordre chronologique des dialogues lui paraît frappée à l'avance de stérilité, et il se borne à mentionner en passant les conjectures opposées de Schleiermacher, de Stallbaum et d'Hermann. Ce dernier avait pris comme point de départ ce fait que l'esprit, en tant qu'organisme vivant, est soumis à des lois nécessaires dans tous ses développements. M. Chaignet proteste au nom de l'originalité et de la liberté du génie : « La force de l'imagination, la volonté de l'artiste, la nature du sujet ne pouvaient-elles pas replacer l'auteur un instant dans le milieu intellectuel et moral qu'il avait antérieurement traversé et dont le souvenir ne pouvait être effacé? Il est des esprits, et ce sont précisément les plus grands, qui arrivent de très bonne heure à la maturité de toutes leurs fa-

cultés et qui retrouvent jusque dans l'âge le plus avancé toute leur jeunesse et toute leur fraîcheur de pensée et de style [1]. » D'ailleurs, puisque Platon jusqu'au dernier jour a retouché ses ouvrages, comment se flatter d'y retrouver aujourd'hui les phases successives de sa pensée? Ainsi le seul problème utile à résoudre, c'est la suite logique des dialogues, et ici M. Chaignet passe en revue les solutions des anciens et des modernes, depuis Aristophane de Byzance jusqu'à Cousin.

Puis il se pose cette question : « Pourquoi Platon a-t-il écrit? » et il rencontre sur ses pas l'explication d'Hermann, assimilant la philosophie platonicienne à une création disparue dont les dialogues ne sont que les membres épars : pour la retrouver nous serions ainsi réduits à procéder à la façon d'un Cuvier. M. Chaignet avoue ne pas posséder ce don de divination, ni cette audace de reconstruction philosophique. Mais, ajoute-t-il, « sur quelles raisons appuie-t-on cette opinion qui renverse l'autorité, sinon l'authenticité de ces précieux et admirables monuments? Eh quoi! parce que dans une œuvre de jeunesse Platon déclame dans un livre contre les livres, le voilà condamné à n'en plus faire! » Et s'emparant du texte même du *Phèdre*, il montre que malgré les apparences Platon a très bien pu sans inconséquence composer ses dialogues comme un mémorial durable de son enseignement.

Pourquoi Platon si amoureux des mythes poétiques, a-t-il néanmoins écrit en prose? « La philosophie, passion du pourquoi, curiosité insatiable de la raison complète, claire et vraie des choses, a besoin de se soustraire au cercle magique et enchanté de la poésie, et de prendre une langue plus virile et plus sévère ». D'ailleurs pour combattre efficacement les sophistes, il fallait les suivre sur le terrain où ils s'étaient triomphalement établis.

1. P. 457. Il nous semble que cette préoccupation a entraîné l'auteur trop loin quand il écrit à la page suivante : « Il m'est impossible de croire que l'une des grandes lois du développement historique ou du développement de l'esprit aurait été violée si Platon avait écrit les *Lois* avant la *République*, au lieu d'écrire la *République* avant les *Lois*, comme Aristote nous apprend qu'il a fait. »

Pourquoi des dialogues ? « C'est là l'expression naturelle de la dialectique qui consiste dans le fait d'interroger et de répondre : elle repose au fond sur ce principe que la vérité est innée à l'esprit, que tout homme a dans sa raison les formes de la science et que du choc des idées amenées par la conversation doit jaillir la lumière. » En outre c'était rester fidèle à la méthode et à la pratique de Socrate, enfin c'était imiter presque jusqu'à l'illusion le discours parlé, le seul, capable au jugement de Platon, d'agir à la fois sur les esprits et sur les cœurs. Si nous ne nous trompons, les pages où ces pensées se trouvent développées peuvent passer au nombre des meilleures du livre ; sans digression, sans hors d'œuvre l'auteur a su trouver le moyen d'être neuf après tout ce qui avait été écrit sur ce sujet.

Ce qu'il dit sur les mythes n'est pas moins remarquable : il les définit « un élément intégrant de la philosophie et comme le corps de la pensée grecque. » Puis, passant à l'ironie platonicienne, il fait un reproche à ceux qui en cherchent et en trouvent partout, au point d'en faire une tendance et presque une manie de l'auteur des dialogues : celui d'oublier les autres qualités de ce beau génie, si mesuré et si harmonieux. Le chapitre est couronné par cette réflexion finale : « Sa conception de la nature, de l'homme et de Dieu est poétique par essence : il y a du rêve dans le système, de là cette jeunesse, cette grâce, cette vie, tout cet éclat de poésie qui se fondent si merveilleusement avec la tendance idéale de la doctrine, et en sont comme l'expression naturelle. »

Nulle part les jugements des anciens sur le style de Platon n'ont été plus complètement et plus savamment rapprochés. Bien que ce style témoigne d'un art merveilleux, « ici l'art sert non à masquer le vide de la pensée, mais à la faire valoir et à la mettre dans un jour plus lumineux, dans un relief plus saillant. Ce qui éclate surtout dans Platon, c'est d'une part la riche diversité des couleurs et des tons, qui se fond en une admirable harmonie, de l'autre la puissance de vie qu'il répand sur sa pensée, et dont il pénètre la forme de l'expression » (p. 516).

Enfin la dernière partie du livre, malheureusement bien courte, contient une indication sommaire des biographes, commentateurs, éditeurs et traducteurs du grand philosophe. En somme, si le philosophe et le métaphysicien ont peu à apprendre dans l'ouvrage de M. Chaignet, le littérateur, l'historien et l'érudit le liront avec plaisir : ils y trouveront, à défaut de vues originales et profondes, une science fine et curieuse mise en œuvre par un esprit souple et délié, dans un style parfois éloquent, toujours net et précis.

20. TEICHMULLER

On sait en quels termes Voltaire excuse dans le domaine artistique et littéraire la stérilité relative de son époque. « Vers le temps de la mort de Louis XIV, la nature sembla se reposer. La route était difficile au commencement du siècle, parce que personne n'y avait marché : elle l'est aujourd'hui, parce qu'elle a été battue. Les grands hommes du passé ont dit ce qu'on ne savait pas : ceux qui leur succèdent ne peuvent guère dire que ce qu'on sait. »

Ces paroles reviennent involontairement en mémoire, lorsqu'on réfléchit au nombre vraiment surprenant des travaux suscités depuis cent ans, particulièrement en Allemagne, autour de la question platonicienne. Cependant assez récemment cette question a été réveillée par une série d'études sorties de la plume d'un érudit aussi savant qu'ingénieux, Teichmüller [1], à la suite d'un singulier conflit d'opinions entre lui et le célèbre auteur de la *Philosophie des Grecs*, M. Zeller. Celui-ci, si nous en

1. Professeur à l'Université de Dorpat en Livonie, mort en 1891. Parmi ses nombreuses dissertations, il suffira de mentionner ici les suivantes: *Geschichte der Begriffe der Parusie* (Halle, 1873) — *Studien zur Geschichte der Begriffe* (Francfort, 1874) — *Die Platonische Frage, eine Streitschrift gegen Zeller* (Gotha, 1876) — *Neue Studien zur Geschichte der Begriffe* (Gotha, 3 volumes, 1876-1879) — *Uber die Reihenfolge der Platonischen Dialoge* (Leipzig, 1879). — *Literarische Fehden im IV. Jahrhundert vor Christi* (1er volume, Breslau, 1881, 2e vol. 1884). — *Religionsphilosophie* (Breslau, 1886).

croyons son adversaire, aurait eu le tort grave de mettre Platon sur le même pied qu'Homère, Hésiode, et les anciens θεόλογοι si dépréciés par Aristote. Pourquoi ? Parce qu'au lieu de ne tenir aucun compte de l'élément mythique dans la reconstitution de la doctrine platonicienne, il y a vu une des faces, et non la moins importante, de l'enseignement du philosophe. Platon prévoyait qu'il n'aurait pas seulement de purs logiciens parmi ses lecteurs : aussi s'est-il servi du mythe à peu près comme Voltaire se servait de la religion. Si la foi de Platon et sa philosophie ne sont pas d'accord, il faut résolument subordonner dans son interprétation la première à la seconde : et contre tous les interprètes aussi bien de l'antiquité que des temps modernes, Teichmüller réclame le droit de concevoir et de représenter Platon *in forma rigida*, comme il s'exprime lui-même, c'est-à-dire en éliminant cette gangue mythique pour s'attacher uniquement à l'or pur qu'elle enveloppe. Comme tout esprit impartial, Zeller avait été frappé des hautes considérations morales qu'il a plu à Platon de traduire dans ce langage poétique. Teichmüller répond que pour avoir une moralité, les fables n'en sont pas moins des fables, et non des démonstrations logiques. Ce qui constitue le platonisme véritable, c'est l'affirmation de l'impersonnalité et de l'éternité de l'âme universelle : tout le reste n'est qu'accommodation plus ou moins habile aux croyances populaires. Faute de cette remarque capitale, Platon sort des mains de la critique à l'état de « musée de curiosités » (*Raritäten kammer*).

Prenons un exemple. Rien de plus manifeste en apparence chez Platon que la préoccupation de l'immortalité : rien de plus clair que ses affirmations réitérées sur ce point essentiel. Cependant, si nous en croyons Teichmüller adoptant pleinement sur ce point l'interprétation de Hegel, rien n'est plus éloigné de la pensée de Platon que l'immortalité personnelle dont il ne parle que dans ses mythes [1] et qui est inconciliable avec ses théo-

1. Parler ainsi, n'est-ce pas être bien sévère pour quelques-uns au moins des arguments développés dans le *Phédon* ?

ries sur l'*autre* et le *même*, sur le fini et l'infini. Il n'y a qu'une chose durable et permanente dans l'âme humaine [1] comme dans la science humaine, c'est le monde divin des Idées, lumière de l'âme et fondement de la science. De Dieu personnel, il n'y en a pas davantage chez Platon : la divinité ne prend conscience d'elle-même que dans le sage. Quel est le degré le plus élevé de la perfection? se sentir divin par participation à l'essence divine. Ce qui fait le fonds du platonisme, ce n'est pas, comme chacun l'a cru, la théorie des Idées, condamnée ou tout au moins rectifiée sur un point capital dans le *Sophiste* : c'est la communauté des Idées entre elles et avec le monde matériel [2]. Dieu et la nature ne sont qu'un [3]. Rien de plus mystérieux que cette absorption mutuelle de ce qui passe et de ce qui demeure : de là les métaphores de tout genre auxquelles Platon a successivement recours chaque fois qu'il s'adresse aux profanes : de là aussi, ajoute notre critique, le voile qui cache sa doctrine, voile que personne jusqu'ici n'a entièrement soulevé.

De telles assertions, d'ailleurs en partie renouvelées de Schleiermacher, tranchaient trop avec l'opinion courante pour ne pas susciter d'ardents contradicteurs [4] : en même temps aussi bien en Allemagne qu'à l'étranger elles trouvaient des adhérents

---

1. « Das individuelle menschliche Seelenleben ist alles durch Gemeinschaft mit dem Leibe entstanden, und also sterblich... Das individuelle hat bei Plato kein Wesen, ist nur eine sterbliche Mischung von lauter allgemeinen Elementen... Plato kennt gar kein besonderes substantielles Ich, keine Persönlichkeit, deren Würdigung erst dem Christenthum vorbehalten blieb » (*Literarische Fehden*, II, 163).

2. Ainsi les Idées sont des abstractions, la matière est une abstraction, seul le monde est réel, parce qu'il possède les attributs de la divinité. « Nur dies ist Platonismus, dass unser Wesen das Wesen des Vaters der Welt selbst ist und dass die Welt nicht gottverlassen, sondern durch Theilnahme an ihm eudämonisch, unsterblich und göttlich ist ». Tout originales qu'elles paraissent, ces idées, si je ne me trompe, ne sont pas absolument neuves : il me semble avoir lu chez les néo-platoniciens des rêveries analogues et c'est ainsi, pour son malheur, que Platon a été plus d'une fois entendu au moyen-âge.

3. Il est à remarquer que Teichmüller lui-même n'est nullement panthéiste, comme en fait foi la dernière et la plus importante de ses publications : *Religionsphilosophie*.

4. Citons notamment un article de Siebeck dans la *Zeitschrift für Philosophie and phil. Kritik* (1876, 2e cahier), un jugement de la *Rassegna settimanale*

convaincus, au premier rang desquels se placent MM. Spielmann[1] et Tannery[2]. Mais nous aurons garde d'insister sur ce débat, puisque c'est par le seul côté *philologique*, comme s'expriment les Allemands, que doit être abordée ici l'étude de Platon.

Que penser de l'origine des dialogues ? ont-ils tous Platon pour auteur ? Quels sont ceux que nous avons le droit d'écarter comme apocryphes ? ce vaste procès pendant depuis un siècle a été à peu près entièrement négligé par Teichmüller. Aussi bien après avoir rejeté aussi allègrement l'authenticité du sens, qui serait tenté de s'attacher à plaider l'authenticité du texte ?

En revanche peu d'érudits ont travaillé avec plus de persévérance à résoudre le difficile problème de la succession chronologique des écrits platoniciens. Une série de publications de Teichmüller[3] nous apportent sur ce point des conclusions nouvelles, obtenues par des procédés nouveaux dont il se plaît à vanter l'excellence et l'efficacité. Ici encore nous devons nous borner à résumer en quelques traits ce qui sera plus opportunément exposé et jugé dans une partie spéciale de ce volume.

Tout d'abord l'attention de Teichmüller a été attirée et retenue par un passage du *Théétète* où Platon blâme le tour narratif, employé par lui exclusivement dans ses dialogues antérieurs

---

(1879) et l'ouvrage de Chiappelli : *Della interpretatione panteistica di Platone* (Florence, 1878).

1. Voir sa brochure : *Platon's Pantheismus* (Brixen, 1877) où il essaye d'établir que cette solution supprime dans Platon toute contradiction, est indépendante de tout élément mythique, enfin communique à l'ensemble de la doctrine une surprenante profondeur.

2. « C'est la gloire de Teichmüller, écrit-il, d'avoir reconstruit contre le maitre lui-même un platonisme systématique et sans incohérence. »

3. *Ueber die Reihenfolge der platonischen Dialoge* (Leipzig, 1899). — *Literarische Fehden im vierten Jahrhundert vor Chr.* On lit dans la préface de ce dernier ouvrage : « Was lange ersehnt und nur in süssen Träumen von den Gelehrten gehofft oder erblickt wurde, das soll hier wenigstens für die wichtigere erste Periode des platonischen Stils in Erfüllung gegangen sein. Und es werden dafür nicht nebelhafte Beweise in's Feld geführt, wie sie ein jeder auf seine Weise aus den Eindrücken des philosophischen Inhalts der Dialoge zieht, sondern die Methode wird dem Gegenstande genau angepasst und hat dabei den Charakter derjenigen Beweisführung, wie sie bei dem gerichtlichen Process und in der Geschichtsforschung üblich ist. »

si nous en croyons notre auteur, et se déclare converti à la forme dramatique, incontestablement plus rapide et plus dégagée. Comme dans l'histoire des lettres grecques, dans la vie de Platon écrivain le drame à une heure donnée aurait succédé à l'épopée. La séparation des deux périodes a-t-elle été aussi complète, aussi absolue? c'est ce que nous aurons à examiner.

Au reste, les patientes investigations de Teichmüller ne devaient pas tarder à l'engager dans une autre voie plus intéressante à coup sûr et en apparence plus féconde. Partant de ce principe que deux éléments concourent à former les plus grands hommes, l'un constant, leur génie et leurs dons naturels, l'autre variable à l'infini, leurs relations avec les personnages et les événements contemporains, il n'eut pas de peine à constater que ce second point de vue avait été considérablement négligé jusqu'à lui sinon par les biographes, du moins par les interprètes et les commentateurs de Platon. On dirait, écrit-il, qu'aux yeux du plus grand nombre les écrits du philosophe athénien sont des créations descendues du ciel, sans rapport aucun avec le cours des choses terrestres et inspirées par d'austères méditations dans une solitude plus entière encore que celle de Descartes ou de Kant. Non, la science ne fait que de naître ; Platon n'est pas un érudit moderne, se plaisant à ressusciter pour les combattre des penseurs et des systèmes depuis longtemps dans l'oubli : c'est à ses contemporains qu'il s'adresse, c'est d'eux aussi qu'il les entretient : engagé dans une multitude de polémiques, de nos jours à Berlin ou à Paris il eût écrit des articles de journaux et de revues, dans l'Athènes d'alors il a composé des dialogues, où une étude attentive nous aidera à retrouver dans chaque cas particulier les hommes et les théories auxquels il s'attaque.

Reconnaissons qu'à défaut d'autre mérite cette conception offrait celui de rajeunir la critique platonicienne : ce champ sur lequel après tant d'explorations consécutives il semblait qu'il n'y eût plus à glaner pour les nouveaux venus que de maigres et rares épis devient sous les pas de Teichmüller une sorte de

terre vierge où il pousse en tous sens ses voyages de découverte, pleins de rencontres agréables et surtout imprévues : telles les cités antiques de la Campanie sortant de leur linceul de lave et contraintes de livrer leurs secrets à quelque intrépide touriste, maniant tour à tour ici une baguette divinatoire, là la pioche et le marteau. Ce n'est pas seulement le texte de Platon qui devra gagner ainsi en intérêt [1]: une foule d'indications éparses dans Diogène Laërce, Athénée, Elien, Aulu-Gelle, jusqu'ici dédaignées par la critique, acquièrent tout d'un coup un prix inattendu, de même que, vraies ou fausses, les assertions de Tacite, de Lucien, de Celse nous révèlent les difficultés qui assaillirent le christianisme naissant. En réalité, Teichmüller a recueilli avec un zèle des plus méritoires tous les indices propres à éclairer la situation intellectuelle dans l'Athènes du ɪvᵉ siècle et à déterminer les courants divers qui s'y partageaient les esprits.

Maintenant cette vaste enquête dont l'idée première en ce qui touche Platon était contenue en germe dans une page de Schaarschmidt [2], repose-t-elle sur des bases sérieuses ? Un philosophe, un métaphysicien doit-il être assimilé à Aristophane ou à Démosthène dans leurs luttes quotidiennes ? pourrait-il sans déchoir déserter à ce point la sphère des vérités éternelles pour celle des préoccupations du jour et de l'heure ? Le mot

---

1. « Ich sehe Streitschriften in den Dialogen und fordere für den auch von den Früheren erkannten Humor als eine eigene Kunstgattung das Recht die für andere Redegattungen obligate Objektivität überall durch Allusionen zu durchbrechen und die unmittelbare historische Gegenwart Platon's und auch seine persönlichen Verhältnisse beliebig einzuschieben und je nach Wunsch durch Anachronismen, Parabasen und Maskeraden der Interlocutoren die von Platon beabsichtigten praktischen Zwecke der Vernichtung seiner Gegner und die Begründung einer mächtigen auf das Gute gerichteten conservativen Partei unbekümmert um die ästhetischen Normen der Dichter mit souveräner Freiheit durchzuführen. » (*Literarische Fehden*, II, 35.)

2. « Plato hat seine Produktionen recht eigentlich aus seiner Zeit heraus, für seine Zeit geschrieben und dazu bestimmt, auf diese erleuchtend, läuternd und umgestaltend zu wirken. » Mais dans le même passage Schaarschmidt avoue que les points de contact révélés par les dialogues entre Platon et son temps, loin d'éclairer l'histoire littéraire, doivent être nécessairement éclairés par elle. Tel était déjà le sentiment de Cousin.

célèbre de Thucydide, κτῆμα εἰς ἀεί, n'est-il pas la devise naturelle de toute œuvre vraiment philosophique? Qu'on ouvre les écrits des grands penseurs tant anciens que modernes : à peine y rencontre-t-on de loin en loin une allusion à leur temps. Pour ne citer qu'un exemple, lorsque Platon dans le *Théétète* et ailleurs combat avec tant de vigueur les théories et les conclusions de l'empirisme, s'agit-il uniquement pour lui de s'égayer et d'égayer ses lecteurs aux dépens de tel ou tel de ses contemporains ?

Mais laissons là le principe pour en venir à l'application. Quelque talent qu'ait déployé Teichmüller, quelque précieuse que soit telle ou telle de ses révélations, peut-on dire que sa méthode ait jeté beaucoup de lumière sur les difficultés et les obscurités du problème platonicien ? Nous fournit-elle le moyen de trancher avec plus d'assurance les questions d'authenticité, les plus importantes cependant en même temps que les plus délicates? Non sans doute [1]. Il y a assurément quelque chose de fort ingénieux et par là même de très séduisant dans la façon dont notre érudit, s'armant pour lire Platon des clefs de La Bruyère, découvre des noms propres et des situations concrètes sous des assertions et des peintures absolument anonymes. Rien de plus hardi ni de plus original que cette tentative de ressusciter sous les yeux du lecteur moderne les querelles, sérieuses ou puériles, des beaux esprits d'Athènes : mais quelle confiance mérite notre guide? Il est mieux renseigné que personne, je l'accorde : son entreprise n'en a pas moins un côté chimérique.

Que dans la patrie de Périclès et d'Aristophane, de Socrate et d'Euripide, au temps des logographes et des sophistes, les disputes littéraires, les rivalités d'amour-propre n'aient été ni moins vives ni moins nombreuses que dans la France du XVIIIe siècle, on le croit sans peine : mais sommes-nous en mesure de préciser les phases de ces divers tournois, le rôle

1. Rappelons toutefois qu'un fervent de cette méthode, M. Ohse, a écrit un ouvrage spécial pour montrer qu'il en résultait une démonstration manifeste de l'authenticité du *Charmide*.

et l'attitude de chacun des combattants? Si certaines pensées, certaines expressions peuvent paraître assez caractéristiques pour faire penser tout aussitôt à tel rhéteur ou tel publiciste alors en vogue, combien d'autres sont générales et visent les théories et les écoles, non les personnes? Cette chasse perpétuelle à l'allusion a ses surprises, ses bonnes fortunes inespérées : mais à vingt-deux siècles de distance elle a aussi ses mécomptes et ses dangers [1]. A côté de la solidité apparente qu'elle emprunte à certains dehors historiques, la méthode ici préconisée ouvre la porte aussi large que possible aux assimilations arbitraires, aux inventions de pure imagination. C'est un terrain flottant où, grâce à une érudition merveilleuse et à un don de divination qui lui est personnel, Teichmüller paraît assez fréquemment à son avantage : mais s'il est parfois difficile d'opposer à ses assertions une réfutation péremptoire, il est plus rare encore qu'on soit forcé de leur reconnaître une valeur décisive : telle de ses conjectures est à retenir ou tout au moins à discuter, telle autre est manifestement inexacte ou singulièrement exagérée [2]. Non seulement la stérilité finale des résultats contraste avec la somme des recherches et des travaux employés à les préparer [3] : mais tout en protestant contre le subjectivisme philosophique et littéraire de ses devanciers, l'auteur des *Literarische Fehden* n'a pas pris garde qu'il tombait par une autre voie dans le même excès. A son insu l'hypothèse se glisse dans ses savantes combinaisons : ainsi nous l'avons vu, pour justifier ses vues sur les rapports entre Platon

1. C'est ce qui faisait dire à un érudit du XVIIIe siècle : « En recherchant la source de tant de fables débitées sur Homère, on croit l'avoir découverte dans les conjectures hasardées de ceux qui faute de mémoires transmis par des auteurs contemporains et n'ayant par devers eux que son nom et ses écrits, les ont pour ainsi dire mis à l'alambic et en ont tiré des traits d'histoire. »

2. Nos lecteurs ont pu aisément s'en convaincre dès notre premier volume à l'occasion de la double étude consacrée aux rapports de Platon avec Isocrate d'une part, et de l'autre avec Aristote.

3. Après avoir résumé une des parties les plus importantes de l'œuvre de Teichmüller, Dittenberger écrit : « Auch hier ergiebt sich aus den darüber geführten Verhandlungen nur das negative Resultat, das nach keiner Seite hin eine sichere Entscheidung zu erreichen ist. »

et Aristote, soutenir d'une part que le Περὶ ψυχῆς dont le jeune disciple de l'Académie entendit un jour la lecture était non le *Phédon*, comme l'a cru l'antiquité tout entière, mais le ***Parménide***, et de l'autre que la *Morale à Nicomaque*, œuvre incontestable de la maturité d'Aristote, a été cependant écrite et publiée par lui assez tôt pour que Platon ait pu en prendre à partie maint chapitre dans ses *Lois* [1].

D'où lui est venu néanmoins ce succès grandissant jusqu'à l'heure de sa mort prématurée? De ce que ses discussions, si savantes, si érudites, si pleines de rapprochements piquants, si riches de faits tantôt réels, tantôt imaginés avec adresse pour combler les lacunes inévitables de l'histoire, sont écrites d'un style vif, alerte, qui en rend la lecture facile, presque agréable. Ce talent d'exposition, qu'on a comparé à une conversation imprimée, cet emploi discret des tournures destinées à provoquer l'attention par leur familiarité même, l'originalité des idées, l'imprévu du tour, la variété des digressions, voilà ce qui assigne à Teichmüller une place à part parmi les platoniciens allemands. Pourquoi faut-il qu'il y ait si peu de régularité dans son plan, si peu de cohérence entre les diverses parties de son argumentation, et que ses ouvrages, au lieu d'un édifice solide, ne nous offrent le plus souvent qu'une brillante mosaïque de fragments dissonants et hétérogènes [2]?

Durant les dix dernières années, l'Allemagne, comme on le pense, ne s'est pas entièrement désintéressée de cette « question platonicienne » qu'elle a soulevée la première pour l'approfondir ensuite sous toutes ses faces : mais le seul ouvrage vraiment important qui mériterait notre attention [3] est consacré

1. Il arrive même à Teichmüller de s'égarer dans le dédale compliqué de ses suppositions. Ainsi le *Busiris* d'Isocrate lui paraît un hommage rendu à la supériorité morale de Platon : mais en même temps il croit voir percer dans cet ouvrage l'intention secrète d'enlever à Platon toute originalité en attribuant les traits essentiels de son état idéal à ce roi éminemment légendaire.

2. Pour en avoir la preuve, il suffit de jeter les yeux au hasard sur la table de l'une quelconque de ses nombreuses publications.

3. Nous voulons parler des *Untersuchungen über Plato, die Echtheit und*

presque en entier à la discussion de la date et de l'ordre chronologique des dialogues, et nous en parlerons plus opportunément dans la suite de ce volume.

En revanche nous nous félicitons de ce que les circonstances nous permettent de terminer cette longue énumération par une publication signée d'un de nos philosophes français les plus distingués et les plus laborieux. Elle atteste bien haut que dans notre pays comme ailleurs Platon est lu, étudié et justement apprécié.

21. BÉNARD [1]

Dès les premières lignes de sa préface, l'auteur s'ouvre de son dessein avec une entière franchise :

« A cette époque d'anarchie intellectuelle où l'esprit critique, s'alliant à l'esprit positif, semble ne rien laisser debout dans les intelligences de ce qu'avaient admiré et cru comprendre nos devanciers, les grands systèmes de la philosophie ancienne n'ont pu échapper au discrédit général qui atteint les hautes spéculations de la pensée. D'autre part, les travaux de science pure et d'érudition sur les écrits qui les renferment et les points particuliers qui y sont traités se sont tellement multipliés qu'il est difficile même aux esprits les plus versés en ces matières de s'y reconnaître et de s'y orienter... Nous sommes comme enveloppés d'un nuage épais de poussière érudite et de science diffuse qui nous dérobe la vue de ce qu'on a la prétention de nous montrer dans tout l'éclat d'une lumière supérieure. »

De telles plaintes ne sont pas sans motif : et M. Bénard aura

---

Chronologie der platonischen Schriften, par Constantin Ritter (Stuttgart, 1888). Sur les questions d'authenticité, l'auteur est très sobre de conclusions.

1. *Platon, sa philosophie, précédée d'un aperçu de sa vie et de ses écrits*, par Ch. Bénard (Paris, Alcan, 1892) avec cette épigraphe empruntée à Origène: Οὐδεὶς ἡμῶν θαῤῥήσει ὅτι πάντα οἶδε τοῦ Πλάτωνος. L'ouvrage n'est sorti de presse qu'au cours de l'impression de nos deux volumes, où nous aurions aimé à le citer plus souvent.

garde d'enrichir d'une discussion de plus cet amas de subtiles controverses. Il écrit d'ailleurs, il nous en avertit lui-même, non pour les savants de profession, mais pour le public éclairé, auquel il a voulu offrir et offre en effet un tableau complet et fidèle de la philosophie platonicienne considérée tout ensemble et dans la théorie des Idées qui en est le centre, et dans les multiples applications de cette théorie aux divers domaines du savoir humain.

Au point de vue où nous nous sommes placés, un intérêt plus spécial s'attache aux chapitres préliminaires intitulés : *La vie de Platon. — Les écrits de Platon. — Les sources de sa philosophie.* Sur les voyages du célèbre philosophe, sur ce qu'il doit à l'influence immédiate ou indirecte de l'esprit oriental, les conclusions de M. Bénard sont très voisines des nôtres. De même il ne se prononce pas moins catégoriquement que nous ne l'avons fait contre l'admission d'une doctrine secrète, opposée à celle que Platon a confiée à ses écrits.

Sur les questions d'authenticité, l'auteur entend se montrer extrêmement réservé; aussi bien les juge-t-il généralement insolubles. Tout en continuant à attribuer à Platon le *Parménide*, le *Sophiste*, le *Cratyle*, le *Philèbe*, il reconnait que ces dialogues « acceptés par les uns, rejetés par les autres, offrent des doutes plus ou moins fondés. » D'autres écrits, « d'un mérite incontestable et du plus vif intérêt, quoique de moindre étendue, restent au moins très probables. » Veut-on savoir pourquoi M. Bénard croit devoir en prendre la défense? « Tout à fait dignes du maitre, s'ils ne sont pas de sa main, ils sont au moins de ses disciples. Ceux-ci, imbus de ses idées, parfaitement au fait de sa doctrine, étaient astreints à la fidèlement reproduire, sans quoi ils eussent été contredits. Qu'ils aient été composés sous ses yeux ou plus tard, ils seront toujours regardés comme vraiment platoniciens. Il serait de l'esprit le plus étroit de les exclure comme ne faisant pas assez bien connaitre et apprécier les doctrines du grand philosophe qui les a inspirés » (p. 22). Il ajoute dans un autre passage : « Ce sont comme des planètes ou des satellites qui sortis de l'astre central lui renvoient la

lumière qu'ils en ont reçue. Si faible que soit leur clarté, en temps d'éclipse on aurait tort de la dédaigner » (p. 50).

En s'exprimant de la sorte, M. Bénard se doute-t-il qu'il se rapproche singulièrement de ceux dont il a résolu de se séparer [1] ? En effet la plupart des critiques n'ont jamais imaginé que tel ou tel dialogue, qu'ils se refusent à tenir pour authentique, ait été composé de toutes pièces longtemps après Platon, loin d'Athènes et de l'Académie. Les écrits même le plus légitimement contestés passent auprès du plus grand nombre pour des rejetons du tronc socratique et platonicien [2].

De même M. Bénard est intimement convaincu que « le système de Platon ne s'est pas créé ni fixé en un jour » : mais il lui paraît impossible « de démêler les époques de son éclosion » et il s'en console en pensant que les changements introduits par Platon dans sa doctrine au cours de sa longue carrière ne touchent pas au fond de sa philosophie.

Quant à cette doctrine elle-même, elle est exposée ici sous toutes ses faces avec autant de compétence que d'impartialité [3] : la Rhétorique et l'Esthétique ne sont pas moins bien partagées que la Dialectique et la Morale. Spiritualiste convaincu, l'auteur a parfaitement saisi tout à la fois ce qui fait la force et la faiblesse du système. « A peine Platon a-t-il mis le pied dans le monde réel qu'il a hâte d'en sortir, de s'élancer dans la région

---

1. On éprouve une certaine surprise en voyant l'auteur (note 1 de la page 23), nous présenter sans hésiter comme « dialogues non authentiques » non seulement ceux que l'antiquité déjà avait condamnés, mais encore *Hipparque*, *les Rivaux*, *Théagès*, *Minos*, *Epinomis*, le *Deuxième Alcibiade* et chose plus inattendue encore, *Lachès*, *Charmide* et le *Petit Hippias*.

2. Sans doute le *Parménide* et le *Sophiste* contiennent une polémique visible contre le véritable platonisme : mais on est parfaitement en droit d'appliquer à ces deux dialogues ce que M. Bénard dit très justement des attaques dirigées contre la pensée platonicienne par certains modernes : « Beaucoup des doctrines dissidentes qui la combattent ont été par elle au moins provoquées, ne fût-ce que par l'opposition qu'elle suscite : elles lui doivent ainsi en partie ce qu'elles sont et ce qu'elles ne seraient pas sans elle. Seuls les esprits superficiels et les ignorants seraient tentés d'élever des doutes à cet égard » (p. 542).

3. Ce n'est pas ici le lieu d'indiquer les réserves, relativement sans importance, qu'appelleraient à nos yeux certains points de détail.

des Idées dont il lui répugne ensuite de descendre. Le monde réel lui apparaît alors comme une ombre dont il reconnaît à peine l'existence. Pour lui c'est le non-être. Obligé cependant de s'en occuper, d'en chercher le rapport avec l'idée, il ne le fait qu'à regret. L'intervalle qui sépare le sensible du supra-sensible reste infranchissable. » Néanmoins après avoir rendu à l'écrivain un éclatant hommage, M. Bénard fait ressortir le prestige incontestable du métaphysicien : « Pour qui sait suivre et apprécier le mouvement des idées, aucune des grandes conceptions de l'esprit moderne, non seulement dans l'ordre spéculatif, scientifique et philosophique, mais moral, religieux, artistique et littéraire, social, politique et pédagogique, n'est restée étrangère à l'action que le philosophe grec, père de l'idéalisme, a exercée par sa doctrine et ses écrits » (p. 542).

Il nous plaît de terminer par ces paroles, imprimées d'hier, notre revue des travaux des modernes sur Platon [1].

Quiconque achève la lecture de ce long chapitre a dû éprouver un étonnement véritable en voyant le même problème d'érudition philosophique, ou si l'on préfère, d'analyse intellectuelle, posé de tant de manières et recevant tant de solutions diverses, parfois même opposées. Cependant il ne s'agit plus ici de poésies comme les Védas ou les épopées homériques, qui par leur lointaine origine touchent aux âges légendaires : il s'agit d'un philosophe qui a vécu et enseigné au grand jour de l'histoire et dont le nom à travers bien des vicissitudes n'a depuis, en aucun temps, disparu de la pensée et du souvenir des hommes.

1. Maint travail publié dans les Revues savantes de notre pays et de l'étranger, les remarquables articles consacrés à Platon et à son œuvre dans des recueils tels que le *Dictionnaire des sciences philosophiques* ou l'*Encyclopédie Pauly* pouvaient, à l'égal d'ouvrages spéciaux, mériter ici les honneurs d'une analyse. Mais il fallait nous borner.

Ne l'oublions pas, le génie lui-même est souvent impuissant à expliquer d'une façon évidente et sans réplique la genèse de ses propres conceptions, de ses créations les plus personnelles : dès lors comment demander avec assurance une semblable explication à ceux qui ne le connaissent qu'à travers une tradition inconsistante, sans base fixe, sans garanties positives ? ou quelle confiance peuvent inspirer à cet égard les suppositions *a priori* chères à la science allemande, qui non contente de les imaginer, s'y enferme et s'obstine d'ordinaire à en pousser jusqu'au bout les dernières conséquences ?

Au reste, si nombreux qu'ils soient, les critiques dont nous venons d'analyser les vues partent presque tous de l'une ou de l'autre de deux idées fondamentales, et par conséquent se répartissent au fond en deux groupes distincts.

Les uns, tels que Schleiermacher, Susemihl et Munk, ne voient dans l'œuvre philosophique et littéraire de Platon que l'expansion naturelle d'une intelligence privilégiée, que le développement régulier, d'une part, du germe fécond déposé dans l'âme du jeune homme par l'enseignement de Socrate, de l'autre, d'un plan conçu et arrêté par Platon au moment où il fondait son école, ou même bien des années auparavant. C'est un chêne qui sort lentement du gland confié à une terre fertile : qu'importent les circonstances extérieures, les beaux jours ou les orages ? C'est le caractère, ou comme l'on dirait aujourd'hui, la pensée maîtresse du philosophe qui seule peut et doit nous expliquer son œuvre.

Les autres, tels que Socher, Stallbaum, Hermann et Steinhart, affirment que Platon, avec la largeur d'un esprit curieux de toutes les sources d'instruction, mis en contact par ses études avec les principaux systèmes antérieurs, par ses voyages avec mainte civilisation étrangère, n'a pas pu ne pas se pénétrer et s'enrichir graduellement de ses incessantes découvertes : restreint d'abord, son horizon s'est peu à peu agrandi, presque jusqu'à l'infini, tandis que des variations parallèles devenaient manifestes dans son point de vue. L'œuvre du philosophe doit donc s'éclairer avant tout à la lumière de sa biographie.

Poussées à l'extrême, ces deux thèses sont également fausses : c'est ce que nous avons essayé de montrer en discutant les arguments de leurs plus éminents défenseurs. Platon n'est pas aussi rigide, aussi homogène que se le figure Schleiermacher : il est plus un, plus original, plus personnel que ne le laisse croire Hermann. Les événements ont agi sur lui beaucoup plus que ne l'admet le premier, beaucoup moins que ne l'affirme le second. Si Schleiermacher avait raison, on ne s'expliquerait pas ce qu'on peut appeler « le Platon d'Aristote » que les dialogues nous permettent à peine de soupçonner : si la solution d'Hermann était exacte, l'unité, très réelle au fond, de l'enseignement platonicien constituerait une véritable énigme. Du grand disciple de Socrate on peut dire ce que Hégel a dit de Schelling son maître : « Il fit ses études devant le public. Sa philosophie se modifia, varia dans son expression, s'accrut et se compléta, sans jamais changer essentiellement ». La doctrine de Platon si vaste, si compréhensive, ses écrits si nombreux, si variés, ne sont pas sortis, comme le monde, d'un acte créateur unique : avant d'enseigner à son tour, il s'est fait longtemps disciple, à l'école de Socrate d'abord, plus tard à celle d'Héraclite et des Pythagoriciens. Mais ce n'est pas davantage un automate marchant au hasard et changeant à tout instant de direction sous une impulsion venue du dehors. Quoiqu'il ait vécu dans son temps et de son temps, quoiqu'il ait parlé et écrit avant tout pour son temps, en toute circonstance, à la fin comme au début de sa carrière, il a vécu, écrit et parlé pour faire triompher cet ensemble de conceptions idéales sur Dieu, sur l'homme et sur l'univers, auquel depuis deux mille ans son nom et sa gloire demeurent indissolublement attachés.

CHAPITRE V

CONCLUSIONS

Dans un premier volume consacré, si l'on peut ainsi parler, aux questions de fait, on a retracé la vie entière de Platon, replacé le grand philosophe dans le milieu où il s'est fait élève avant de devenir maître, raconté la fondation et les premières vicissitudes de son école : puis on a suivi pas à pas à travers l'antiquité la destinée de ses nombreux ouvrages, rappelé les témoins qui en ont connu et qui en attestent l'existence, confronté leurs déclarations, apprécié tour à tour le sens de leurs affirmations ou la portée de leur silence, marqué dans quelles conditions vraiment exceptionnelles se constitua tardivement, loin d'Athènes et de l'Académie, le canon platonicien : enfin dans le présent volume on a essayé de donner une idée de la série si curieuse des systèmes imaginés depuis le commencement de ce siècle tant en France et en Angleterre qu'en Allemagne pour retrouver l'enchaînement des dialogues, en expliquer l'origine, en déterminer la synthèse, en suivre le développement, en préciser le but et le dessein.

De cette revue historique, si rapide et si abrégée qu'elle soit, nous croyons que découle un double enseignement : d'une part elle fait toucher du doigt les aspects multiples et la complexité tout à fait surprenante du platonisme, de l'autre elle permet de mesurer ainsi tout à la fois l'intérêt et la difficulté du vaste problème dont nous avons entrepris la solution : on a vu des esprits également sérieux et, en apparence du moins, égale-

ment préparés à l'aborder, également qualifiés pour l'approfondir, le résoudre dans les sens les plus divers, uniquement parce qu'ils l'avaient envisagé sous des aspects différents ou sous l'empire de préoccupations opposées. Le même dialogue a été l'objet de l'admiration enthousiaste de celui-ci, et des diatribes passionnées de celui-là : tel a cru découvrir le résumé préalable, le point de départ nécessaire de tout l'ensemble dans un écrit auquel tel autre conteste formellement ce rôle d'initiateur. Bref, du jour où elle a été posée devant l'esprit moderne, la question platonicienne, comme on l'appelle en Allemagne, a été presque aussi féconde en querelles que la question homérique : à l'exemple de cette dernière, elle apparaît sur le titre de bon nombre d'ouvrages dont les auteurs, tout occupés à discuter et à critiquer leurs devanciers, s'absorbent dans cette tâche toujours grandissante, parfois au point d'oublier, ou à peu près, qu'ils nous doivent à leur tour leur opinion.

Mais après avoir signalé l'écueil, nous serions doublement coupable de ne pas y échapper. A vrai dire, c'est ici seulement que nous entrons dans le vif de notre sujet, tout ce qui précède pouvant à la rigueur être considéré simplement comme l'enquête préliminaire, et pour ainsi dire comme l'instruction inévitable et légitime du procès historique que nous instruisons. J'ajoute qu'en passant en revue les théories des divers critiques qui ont touché à ces problèmes, nous avons chemin faisant recueilli l'écho des plaidoiries adverses : tout est prêt, et l'heure est venue de nous prononcer à notre tour, en nous résignant à l'avance et de la meilleure grâce du monde à ce que nos propres décisions soient, elles aussi, frappées d'appel.

I. LES DIALOGUES AUTHENTIQUES

Tout d'abord, hâtons nous de le proclamer, il y a un certain nombre de dialogues qui sont hors de tout débat, puisque jamais dans la cause, si l'on nous permet cette nouvelle expression

juridique, ils n'ont figuré au rôle, sinon en qualité de témoins parlant avec autorité et écoutés avec déférence. Leurs titres de possession, confirmés pour la plupart par le témoignage exprès d'Aristote, ont été solennellement et définitivement reconnus depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Non seulement ces écrits contiennent la substance et la moelle de la doctrine platonicienne, telle que nous la révèlent les appréciations et les commentaires des anciens : mais ils portent d'une façon indiscutable le cachet du maître, élévation de la pensée, raison solide, imagination brillante, grâces de l'expression, liberté d'esprit qui se joue avec une souplesse merveilleuse à travers des problèmes encore dans toute leur fraîcheur. Aussi qu'il s'agisse de célébrer les mérites de l'écrivain ou d'exposer les vues préférées du philosophe, ils s'offrent d'eux-mêmes à la mémoire : c'est à eux que l'on recourt comme d'instinct, ce sont leurs textes que l'on cite et leurs conclusions que l'on invoque. Pour suspecter la tradition unanime qui consacre leur origine, à plus forte raison pour s'inscrire en faux contre cette tradition même, il n'existe absolument aucun motif : nous ne leur ferons pas l'injure de prendre en main leur défense contre des objections supposées ou contre des adversaires imaginaires. Néanmoins, en raison même tant de cette situation privilégiée que de leur extrême importance, on nous reprocherait à bon droit de ne pas nous y arrêter un instant, ne fût-ce qu'afin de leur demander une définition authentique du platonisme, et des points de repère assez fixes, assez précis pour éclairer notre suffrage et nous aider à discerner ensuite avec plus de sûreté dans le reste de l'héritage de Platon ce qui est vraiment platonicien et ce qui ne l'est pas.

Ces huit dialogues, restés en dehors et au-dessus de toute attaque au milieu des vives et audacieuses controverses qui se poursuivent sur ce terrain depuis un siècle, sont : la *République* et le *Timée* [1], le *Gorgias* et le *Phédon*, le *Protagoras* et le *Théétète*, le *Phèdre* et le *Banquet*.

---

1. Faut-il avouer qu'il s'est trouvé des érudits pour déclarer que Platon

Quelle philosophie renferment-ils?

A cette question nous allons essayer de répondre, d'abord en écartant expressément les opinions de tous les commentateurs pour ne nous attacher qu'aux textes mêmes du grand philosophe, ensuite en ramenant le platonisme à sa base fondamentale, la théorie des Idées, sans en passer en revue les innombrables applications. Il ne sera donc question dans cette rapide analyse ni de la logique du *Théétète*, ni de la cosmologie du *Timée*, ni de l'esthétique du *Banquet*, ni de la politique de la *République*, ni de la morale de ce dernier dialogue et du *Gorgias*.

Comment Platon fut-il conduit à croire aux Idées? Rappelons-le en quelques mots. En enseignant le flux et le reflux incessants des êtres sensibles, Héraclite avait du même coup prouvé qu'il fallait chercher ailleurs pour la science un fondement solide. Chose remarquable, la même conclusion se dégage, quoique sous une forme un peu différente, de trois autres philosophies non moins caractéristiques de la Grèce du v[e] siècle. Démocrite, lui aussi, ne reconnaissait de caractère scientifique qu'aux atomes et au vide, conçus par la seule raison : dans l'école éléatique rien de plus nettement affirmé que l'incertitude radicale de tout ce qui tombe dans le domaine de l'opinion: enfin c'est au travail de l'esprit que Socrate déjà demandait les notions qui définissent l'essence des choses : mais chercher ces notions dans le fonds commun des discours

---

n'est pas l'auteur du *Timée*? C'est notamment ce qu'a soutenu le célèbre philosophe Schelling, ne sachant comment concilier avec le pur intellectualisme de la *République* ces doctrines toutes traditionnelles, cette part faite à la nécessité aveugle dans la constitution de l'univers, ces métempsycoses bizarres et ces théories anatomiques où les hypothèses s'enchaînent aux hypothèses: visiblement il n'avait réfléchi ni au tour d'esprit particulier de Platon, ni aux méprises inséparables d'une science encore au berceau. Il était réservé à un Français, longtemps professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Bordeaux, M. Ladevi-Roche, de développer magistralement cette thèse singulière. Dans son ouvrage (déjà cité à la page 489 de notre premier volume) : *Le vrai et le faux Platon* ou *Le Timée démontré apocryphe*, il s'appuie sur une opposition prétendue entre le *Timée* et les *Lois* pour exiger que le premier de ces dialogues soit refusé à Platon. Est-il besoin de faire remarquer que le désaccord visé ne porte que sur un ou deux points seulement, et d'importance secondaire ?

et des actions des hommes, n'était-ce pas leur refuser implicitement toute réalité supérieure?

Partout au contraire Platon insiste sur la nécessité absolue, pour qui ne veut pas enlever à l'intelligence toute sécurité objective, de constituer en qualité d'êtres à part des formes primitives, éternelles, immuables, pures de tout mélange terrestre, formes que la pensée seule est appelée à connaître. A ses yeux la vérité absolue a pour signes distinctifs la fixité et l'inaltérabilité.

Lorsque dans le *Phèdre* il entrevoit (pour la première fois, dirait-on) les splendeurs de cette sphère idéale, l'enthousiasme qu'il ressent ne le dissuade pas pour autant de s'intéresser aux choses d'Athènes et de la vie. Quand il écrit le *Phédon* et la *République*, ce monde supérieur l'éblouit et le captive au point de rabaisser tout le reste à n'être plus qu'une caverne où passent des ombres, où s'agitent des fantômes : l'âme n'a pas de plus grande noblesse que de s'arracher à la servitude du corps pour vivre dans le commerce et la contemplation continuelle des Idées. Et voici que plus tard dans le *Timée* le monde visible, les réalités sensibles retrouvent au regard du savant une valeur et un intérêt que le philosophe semblait leur avoir à jamais refusés.

L'œuvre par excellence de Platon a été de dégager ainsi et de séparer l'être du devenir, le même du divers, ce qui est permanent et identique de ce qui naît, grandit et meurt. Ainsi se trouve satisfait le besoin d'unité et d'absolu qui tourmente les plus hautes intelligences. Seulement tandis que la science moderne rêve de lois immuables, la pensée platonicienne, moins positive, plus mystique, rêvait d'idées immortelles. De part et d'autre c'est la résolution de ne pas s'arrêter à ce qui passe, de s'élever au-dessus du flot mobile des phénomènes : mais les Idées platoniciennes ne sont pas un résultat de l'expérience qui les tirerait des choses par voie d'induction ou d'abstraction : elles sont à la lettre tombées du ciel dans l'esprit humain, auquel, unes par essence, elles apparaissent multiples à la suite du nombre et de la variété des êtres qui y participent.

La *République* nous présente les Idées comme des créations de Dieu : le *Phédon*, comme des causes ordonnatrices de l'univers, à l'exemple du νοῦς d'Anaxagore; le *Timée*, comme des substances ayant part à l'éternité et à la perfection divines. Partout nous sommes avertis de chercher en elles les causes exemplaires des êtres, sortis du chaos le jour où la divinité en fit autant d'images des Idées. Le soleil qui illumine le monde intellectuel, c'est l'Idée du Bien à laquelle toutes les autres Idées doivent non seulement leur existence, mais leur vérité : aussi Platon élève-t-il cette Idée éminente même au-dessus de l'Idée d'être, pour en faire le point culminant de sa doctrine et l'objet de la plus noble des sciences.

Maintenant a-t-il admis des Idées non seulement pour les êtres naturels, mais encore pour les créations de l'art, bien plus, pour des notions de simple relation ? — a-t-il conçu ses Idées comme transcendantes ou immanentes ? comme indépendantes de Dieu, ou au contraire comme faisant partie de l'intelligence divine ? — de quelle façon s'expliquait-il la présence de l'Idée dans les choses ? — Les dialogues dont nous nous occupons en ce moment autorisent des réponses assez diverses à ces différentes questions : un seul et même ouvrage, la *République*, reflète à travers ses dix livres plus d'une ébauche de solution. La doctrine de Platon est une pensée vivante qui se traduit par des formules successives : nul n'a traité ses propres théories avec une plus étonnante liberté. Ne le blâmons pas trop sévèrement soit d'avoir négligé certaines préoccupations toutes modernes, soit de n'avoir pas rencontré du premier coup la mesure précise et la clarté parfaite, alors que le premier entre les Grecs il se posait dans toute leur complexité des problèmes entre tous délicats et obscurs, dont les difficultés ne lui ont pas échappé. On a dit très justement, et ce jugement suffit à son éloge, que si sur tel ou tel point ses conclusions sont hésitantes ou imparfaites, il n'en a pas moins triomphalement ouvert la voie où se sont engagés à sa suite les plus célèbres penseurs. Quant au langage qu'il a dû se créer, si les mots employés sont vagues, aucun d'eux ne mérite le reproche d'être vide.

Platon a d'ailleurs ce privilège de se garder sagement de toute opinion extrême. Quelque idéaliste qu'il soit, il hésite aussi bien à donner aux Idées tous les attributs de l'Etre absolu, qu'à dépouiller définitivement les choses sensibles de toute réalité. Il exalte la science, mais il fait à ce qu'il appelle « l'opinion droite » une part de plus en plus considérable. Tandis qu'une sorte de lumière venue d'en haut éclaire tous ses raisonnements, c'est aux scènes variées de la vie terrestre et quotidienne que ses dialogues empruntent leur plus grand charme et leur parure habituelle. Il unit, chose rare, la rigueur du logicien, la finesse de l'observateur et l'élan du poète.

Voilà, en quelques mots, le portrait intellectuel du philosophe d'après ses monuments les plus irréfragables : s'il y a témérité manifeste à suspecter au milieu d'autres écrits réputés platoniciens les données qui le complètent ou le modifient, il paraîtra logique d'exclure ce qui visiblement le contredit.

2. LES DIALOGUES INJUSTEMENT CONTESTÉS

A côté, quoique un peu au-dessous des œuvres magistrales que nous venons d'énumérer prennent place immédiatement six dialogues d'étendue et d'importance fort inégales, attestés pour la plupart directement ou indirectement par Aristote, acceptés sans conteste comme authentiques par la grande majorité des éditeurs, et néanmoins refusés obstinément à Platon par certains critiques, appuyés sur des arguments spécieux en apparence, insoutenables en réalité. C'est qu'en effet, soit qu'on s'attache au fond, soit qu'on envisage la forme, l'empreinte du maître est ici encore aisément reconnaissable. Alors même qu'il serait possible de mettre ces écrits à l'écart sans briser du même coup les lignes fondamentales du platonisme, et sans altérer la notion essentielle que nous devons nous former de l'ensemble du système, ce serait tout au moins, nous le verrons, s'interdire des compléments précieux et sur certains points, d'un

intérêt et d'une importance également indiscutables. Si l'imprévu de telle ou telle conclusion cause de prime abord à l'interprète un embarras dont une étude plus approfondie lui permet d'ailleurs de triompher sans trop de peine, on ne saurait nier que la méthode, la façon habituelle de penser et d'écrire soient platoniciennes, si bien que l'inspiration dominante de chacune de ces compositions crée un lien manifeste entre elle et ceux des dialogues reconnus authentiques dont selon toute apparence elle fut contemporaine. Nous voulons parler des *Lois*, du *Philèbe*, du *Ménon*, du *Cratyle*, de l'*Euthydème* et du *Critias*. Sans doute sauf pour les *Lois*, et en partie pour le *Ménon*, aucune citation d'Aristote ne constitue ici de témoignage décisif : néanmoins, nous n'hésitons pas à l'affirmer, et on pourra s'en convaincre par les pages qui vont suivre, ces six dialogues ont été injustement et arbitrairement contestés à Platon.

Au moment d'aborder cette longue suite de controverses qui constituent une partie capitale et peut-être l'élément le plus original du présent travail, nous devons à nos lecteurs une sorte de déclaration préalable. En effet, dans les discussions de ce genre, quelque parti que l'on embrasse, que l'on se range parmi les adversaires ou au contraire parmi les défenseurs de l'authenticité, la thèse à établir sera une œuvre de patience, qui devra se dégager lentement d'un vaste ensemble de rapprochements et de comparaisons. Impossible dès lors de faire porter successivement l'attaque et la défense sur tous les points vulnérables ou controversés, de la première page du texte à la dernière, sans s'imposer une tâche presque effrayante par ses seules proportions : pour la conduire heureusement et complètement à terme, il ne faut rien moins qu'une série de monographies spéciales dont quelques-unes atteignent ou dépasseraient même sans peine les dimensions d'un juste volume.

Dans les cas les plus importants, ce qui est en jeu, c'est l'enseignement même de Platon considéré tantôt dans son esprit constitutif, tantôt sous un aspect spécial, et parfois dans ce qu'il a de plus abstrait, de plus enveloppé, de moins aisé-

ment accessible : avec cette difficulté de plus, que dans chaque cas particulier la démonstration que l'on a en vue, pour s'adapter exactement au point en litige, doit être précisée, complétée, remaniée et pour tout dire, recommencée sur nouveaux frais.

S'agit-il au contraire de quelque composition secondaire et de ce que l'on appelle communément « les petits dialogues », il est rare que les principes mêmes du système soient impliqués dans la discussion. La tactique change : il faut descendre de ces hauteurs : aux discussions doctrinales se substituent des observations de détail en nombre presque infini : autour de chaque développement, presque de chaque phrase et de chaque expression se livrent des escarmouches fuyantes et sans cesse renouvelées.

C'est ce qui explique comment et pourquoi en Allemagne, sur cette terre classique des polémiques érudites toujours assurées d'attirer un public de curieux spectateurs, seuls ou presque seuls les écrivains qui à l'exemple de Schleiermacher, d'Ast, d'Hermann et de Steinhart se sont faits traducteurs ou éditeurs de Platon ont eu dans les *Introductions* ou les *Commentaires* dont ils ont accompagné chaque dialogue l'occasion de justifier avec quelque précision leur sentiment favorable ou contraire à son authenticité. Après avoir constaté l'état de la question, au double point de vue des faits acquis à la cause et des jugements portés par leurs devanciers, la plupart ou avec Uberweg s'abstiennent de prendre sur chaque point particulier des conclusions personnelles, ou avec Stein et Ribbing se contentent de déposer leur vote sans considérants à l'appui.

Mais, quel que fût notre désir de ne reculer devant aucune des exigences du sujet, ne fût-ce que pour nous assurer, s'il était possible, une part de nouveauté dans une matière déjà tant de fois explorée, il ne pouvait être question d'introduire ici même dans toute leur extension les vingt-cinq ou trente dissertations particulières qu'exigeraient les nombreux dialogues platoniciens justement ou injustement contestés par la critique : pareille entreprise eût donné à notre travail des proportions absolument importunes. Il fallait nous restreindre. D'autre

part, comment écarter ou éluder ce qui est la raison d'être et l'objet direct de ces deux volumes, ce dont les pages qui précèdent ne sont que la préparation éloignée ou immédiate, je veux dire la discussion et la détermination des droits de chaque dialogue à l'authenticité ? Ce second parti était encore moins acceptable que le premier.

Heureusement entre un résumé trop bref et trop succinct qui n'offrirait guère que des conclusions au sens juridique et restreint de ce terme, et les monographies complètes, étendues, détaillées, que nous avons depuis longtemps résolu de consacrer aux divers écrits que l'antiquité nous a transmis sous le nom de Platon [1], il y avait évidemment un milieu à garder. C'est le but qu'ont visé nos efforts.

Ainsi dans les pages qui vont suivre on ne trouvera ni une analyse entière et minutieuse de chaque dialogue, ni une étude spéciale des personnages, de la mise en scène ou des incidents que traverse la discussion, ni des rapprochements savants entre les points de doctrine affirmés et les théories analogues ou opposées d'autres philosophes. Notre unique ambition est d'initier sur chaque point nos lecteurs à l'état actuel de la question, en marquant avec soin les arguments essentiels présentés de part et d'autre, ainsi que la réfutation dont ils ont été ou dont ils peuvent être l'objet. Il faut qu'un coup d'œil rapide jeté sur cet ouvrage permette à chacun de se faire une idée suffisamment exacte de la controverse pour qu'il puisse, à son tour, si les circonstances l'y amènent, prendre en pleine connaissance de cause position dans le débat.

Les Lois

Les *Lois*, cet *Œdipe à Colone* d'un nouveau Sophocle, « ce

1. Parmi ces monographies, les unes ont déjà paru (on en trouvera l'indication au commencement du premier volume), les autres sont en préparation ou ont déjà fait l'objet d'articles de Revues ou de communications à l'Académie des sciences morales.

délicieux ouvrage de la vieillesse de Platon, tranquille et doux comme une belle soirée [1] », ont été de tout temps considérées comme un des monuments les plus importants du platonisme. L'antiquité tout entière a cru à leur authenticité, historiquement établie d'ailleurs par un ensemble imposant de témoignages [2], au premier rang desquels se placent ceux d'Aristote [3] : un passage de la *Politique* [4] confirme en outre ce qui se dégage à première vue de la simple lecture, à savoir que la composition des *Lois* est postérieure à celle de la *République* : anciens et modernes sont d'accord pour y voir une des dernières productions du grand philosophe et même, s'il faut s'en rapporter à un récit conservé par Diogène Laërce et Suidas, à la mort de Platon l'œuvre n'était encore qu'à l'état d'ébauche sur ses tablettes [5]. Ce serait un de ses disciples, Philippe d'Opunte, qui l'aurait publiée soit telle qu'elle était tombée entre ses mains, soit après l'avoir soumise à une sorte de révision préalable [6].

---

1. De Sacy.

2. Citons notamment deux vers d'Alexis dans Athénée (226 A); l'ouvrage du stoïcien Persée, élève de Zénon et contemporain d'Antigone, Πρὸς τοὺς Πλάτωνος νόμους, en 7 livres; les nombreuses allusions ou citations dans Cicéron (*De Legibus*, I, 5, 15 — II, 6, 14 — III, 12, 13 : *De divinatione*, I, 1 : *De natura deorum*, I, 12, etc. : Strabon, X, 477 et XIV, 943 : Sénèque, ep. 94 : « Non probo quod Platonis Legibus adjecta principia sunt », jugement expressément blâmé par Diderot : Athénée, XI, 504 E : Plutarque, *Quæst. Platon.*, II, 2, *De amore fraterno*, 4, *Isis et Osiris*, 370 E. Quant aux néo-platoniciens, leur silence est moins surprenant que la condamnation apparente portée par Proclus.

3. *Politique*, II, 7, 1266a, 5, Πλάτων τοὺς νόμους γράφων : 9, 1271b, 1 : ὅπερ καὶ Πλάτων ἐν τοῖς Νόμοις ἐπιτετίμηκεν. — Un passage de la *Morale à Nicomaque* (II, 2, 1104b, 11) reproduit une pensée des *Lois* (II, 653 A). — Diogène Laërce (V, 22) cite parmi les écrits d'Aristote τὰ ἐκ τῶν νόμων Πλάτωνος α' β' γ' : mais ces extraits ne seraient-ils pas apocryphes ? La même objection s'applique au περὶ κόσμου (7, 401b 23) où une phrase des *Lois* est reproduite avec cet en-tête très peu aristotélique : καθάπερ ὁ γενναῖος Πλάτων φησίν.

4. II, 1264b 26 : σχεδὸν δὲ παραπλησίως καὶ πρὸς τοὺς νόμους ἔχει τοὺς ὕστερον γραφέντας, avec cette circonstance singulière que dans ce qui suit Aristote, par simple méprise sans doute, attribue à Socrate le même rôle dans les *Lois* que dans la *République*.

5. Diog. Laërce, III, 37 : τοὺς νόμους μετέγραψεν ἐν κηρῷ ὄντας.

6. Cf. Bruns, *Plato's Gesetze vor und nach ihrer Herausgabe durch Philipp von Opus*, Weimar, 1881, et Pratorius, *De legibus Platonicis a Philippo Opun-*

Peut-être certains critiques avaient-ils trouvé dans cette supposition un moyen commode d'expliquer ce qui dans les *Lois* manque à la perfection de la forme, au fini du style et à l'harmonie de l'ensemble.

Il était réservé à l'Allemagne du XIXe siècle de franchir hardiment toute barrière et de déclarer l'œuvre entière apocryphe. La première attaque est partie d'un érudit resté célèbre pour les excentricités de sa critique, Ast, lequel, chose étrange, avait commencé par publier la première édition des *Lois* qu'ait possédée l'Allemagne [1] : dans la *Préface* le sentiment dominant était même sans conteste celui d'une grande et sincère admiration [2]. Deux ans plus tard ses convictions avaient bien changé. Dans son livre sur *La vie et les écrits de Platon* [3], il rappelle que plusieurs cités grecques passaient pour avoir sollicité du philosophe athénien l'honneur de recevoir de ses mains une constitution : les *Lois* ne seraient-elles pas précisément l'une de ses réponses, habillée plus ou moins ingénieusement en dialogue à la façon des autres écrits platoniciens ? Mais cette explication est très difficile à admettre (c'est Ast qui parle) et selon toute apparence les critiques qui attribuent à Platon un monument aussi incohérent sont dupes ou de la supercherie d'un faussaire ou d'une erreur de la tradition. Les *Lois*, il est vrai, ont pour elles l'autorité du témoignage d'Aristote, mais qui nous garantit que les passages de la *Politique* qui s'y rapportent ne sont pas autant d'interpolations calculées ? On a coutume d'excuser les imperfections manifestes de l'œuvre par les défaillances de l'âge : on oublie que Platon mourant tra-

tio retractatis. Bonn. 1884. C'est à ce même Philippe que remonte, d'après la tradition, la division des *Lois* en 12 livres.

1. Leipzig, 1814.

2. « Platonis Leges quum sive argumenti gravitatem rerumque cognitu jucundissimarum copiam sive, id quod in philosopho perrarum est, rerum humanarum ac civilium peritiam animumque unice ad actionem vitæ intentum spectas, non solum inter omnia antiquitatis monumenta, verum etiam inter rel quos Platonis libros tantopere emineant, satis mirari non possum quid sit, quod neglectæ adhuc et pene contemptæ jacuerint. »

3. Leipzig, 1816.

vaillait non pas aux *Lois*, mais au *Critias* resté inachevé. L'auteur de la *République* n'avait-il pas pris soin de déclarer qne l'éducation doit procéder du dedans, non du dehors et que dès lors pour assurer le règne de la justice, rien n'était plus vain que de recourir à la discipline et au frein tout extérieur des lois? En outre ces interlocuteurs imaginaires, ce ton pesant et solennel si éloigné de la finesse habituelle du dialogue platonicien, ce complet abandon de l'élément idéal qui est le ressort par excellence de tout le système, cette accumulation importune de prescriptions minutieuses, la théorie qui contrairement aux doctrines de Platon les mieux établies reconnaît l'existence d'un principe du mal dans le monde, voilà autant d'objections conduisant à cette conclusion que les *Lois* sont l'œuvre de quelque académicien sans mérite, tel que ce Xénocrate tant de fois, et toujours inutilement, invité par le maître à sacrifier aux Grâces.

La même thèse a été reprise par un critique d'autant de pénétration que de savoir, E. Zeller [1].

Comment Platon, même au déclin de l'âge, a-t-il été amené à rompre brusquement avec tout son passé et à composer un ouvrage dont la valeur philosophique est si mince, à l'exception de quelques pages du X[e] livre faites plutôt pour surprendre? L'histoire qui devrait nous en instruire, reste muette. Ne lit-on pas dans la *République* que l'état parfait est le seul où il soit permis au philosophe de se mêler de politique? On dit que Platon a été le premier à considérer comme une utopie sa cité idéale: si telle eût été sa conviction, fût-il entré dans les merveilleux développements qui occupent les cinq derniers livres de son plus célèbre ouvrage? Pour lui hors de l'Idée point de réalité véritable: or ici on ne sort pas de la sphère inférieure de l'expérience: la théorie des Idées est entièrement sacrifiée, et avec elle non seulement toute recherche dialectique, mais encore la morale si haute éloquemment exposée dans tant de dialogues. A sa place un appel constant à la tradition, aux événements his-

---

1. Dans ses *Platonische Studien* (1839), un de ses premiers écrits.

toriques, au culte des dieux. Socrate, cet interprète préféré de Platon, est absent : les interlocuteurs sont des personnages sans relief, sans expression et sans vie. Plus de quarante pages sont consacrées ensuite par le critique à relever l'une après l'autre toutes les imperfections, toutes les lacunes, toutes les longueurs de l'exposition, les tournures archaïques, les termes nouveaux ou singuliers qui s'y rencontrent, les passages authentiques de Platon que l'auteur a maladroitement reproduits ou imités. Quels sont les caractères dominants des *Lois* ? un penchant au pythagorisme, des préoccupations religieuses qui sur quelques points confinent à la superstition, enfin une morale empruntée pour le fond comme pour la forme aux idées régnantes : autant de traits qui trahissent les premiers successeurs de Platon à l'Académie. C'est de la plume du même faussaire que sont sortis le *Ménexène* d'une part, et de l'autre les *Lois*. Restent les textes d'Aristote : mais ce grave philosophe qui n'est revenu à Athènes pour y fonder son école que treize ans au plus tôt après la mort de Platon n'a-t-il pas été fortuitement induit en erreur ?

Au reste, E. Zeller est un esprit trop réfléchi et trop consciencieux pour demeurer longtemps esclave d'un paradoxe : en écrivant l'article *Platon* dans l'encyclopédie Pauly il ne fait plus à ses premières conclusions qu'une allusion discrète, jusqu'à ce qu'enfin dans son ouvrage capital, l'*Histoire de la philosophie des Grecs*, il en vienne à confesser son erreur et à se réfuter lui-même sur ce point avec une franchise assez rare pour être remarquée.

Déjà Suckow, tout en adhérant aux conclusions négatives de Zeller relativement à l'authenticité des *Lois*, avait été frappé de ce qu'il trouvait de faible et d'inconsistant dans l'argumentation : aussi laissant de côté les subtilités doctrinales ou grammaticales sur lesquelles s'était appuyé son devancier, il demanda à un texte jusque là négligé un argument qui lui parut décisif.

Dans sa *Lettre à Philippe* (dont la date d'ailleurs mal connue est certainement postérieure de quelques années à la

mort de Platon [1]), Isocrate se plaint que les projets complaisamment caressés par lui dans son *Panégyrique* aient trouvé si peu d'écho. « Il en est de ces discours, écrit-il, comme des *Lois* et des *Républiques*, œuvres des sophistes. De part et d'autre même stérilité [2]. » Or Suckow constate que le pluriel οἱ σοφισταί, synonyme de φιλόσοφοι sous la plume d'Isocrate [3], implique manifestement deux auteurs différents, et si la *République* et les *Lois* publiées maintenant sous le nom de Platon sont réellement les seuls ouvrages de ce genre qui fussent connus de Philippe, la conséquence est facile à tirer. Quant à Aristote, il s'est mépris tout à la fois sur l'auteur des *Lois* et sur leur véritable signification, et si plus tard il a eu occasion de reconnaître son erreur, il n'a pas eu le courage de la rétracter : au reste pour quel motif Platon aurait-il fait en quelque sorte amende honorable des hautes ambitions de sa *République*, au risque de s'imposer d'inexcusables contradictions ? Suckow conclut en mettant les *Lois* au compte de Philippe d'Opunte, esprit médiocre qui aura pris sans hésiter à l'égard de Platon les mêmes libertés que celui-ci s'était arrogées à l'égard de Socrate.

Disons de suite que la démonstration prétendue de Suckow est sans la moindre valeur. Le pluriel αἱ πολῖτειαι montre qu'Isocrate avait en vue d'autres écrivains que Platon [4] et en réalité l'histoire nous apprend que les troubles intérieurs d'Athènes et de la Grèce au IVe siècle avaient dirigé du côté du problème politique l'attention de tous les esprits curieux [5]. Dès lors le

---

1. Hermippe dit qu'Isocrate la composa μικρὸν πρὸ τῆς ἑαυτοῦ καὶ Φιλίππου τελευτῆς.

2. § 84 : Ὁμοίως οἱ τοιοῦτοι τῶν λόγων ἄκυροι τυγχάνουσιν ὄντες τοῖς Νόμοις καὶ ταῖς Πολιτείαις ταῖς ὑπὸ τῶν σοφιστῶν γεγραμμέναις. Pourquoi les *Lois* au premier rang ? parce que, répond Suckow, Isocrate n'a que dédain pour les abstractions de la pure théorie.

3. Comme il est aisé de s'en convaincre en lisant les deux épîtres à Démonique (ch. 13) et à Nicoclès (ch. 17 et 21). — Une lettre (d'ailleurs apocryphe) de Speusippe à Philippe reproche à Isocrate d'avoir traité Platon dans ce passage avec aussi peu de respect.

4. A moins qu'on ne préfère y voir ce que les grammairiens appellent un *pluralis majestatis*.

5. Pour ne rien dire des écrivains venus après Isocrate, il suffira de citer

débat qui s'agite ici ne reçoit aucune lumière de la phrase invoquée.

L'insuccès de Suckow a ramené Ribbing dans la voie des objections d'ordre philosophique. Soutenir l'authenticité des *Lois*, écrit-il, c'est admettre du même coup dans la pensée de Platon une transformation trop radicale pour n'avoir laissé aucune trace chez ses biographes. Parmi les doctrines les plus personnelles du philosophe, les unes sont ici mises entièrement à l'écart, les autres conservées mais en même temps appuyées sur des considérations d'un ordre tout nouveau. La dialectique ne tient plus la moindre place dans l'éducation, et la σοφία descend de ses hauteurs divines pour devenir φρόνησις, c'est-à-dire bon sens pratique : où finit la science de l'homme, où s'arrêtent ses prévisions, interviennent brusquement la religion et les dieux. La vertu cessant d'avoir un fondement rationnel, il faut pour l'exciter et l'éprouver avoir recours à des moyens vulgaires : la politique n'empruntant plus à une conception idéale de la justice sa règle et sa boussole, nous sommes mis en face d'un véritable régime parlementaire où les institutions les plus diverses se coudoient plutôt qu'elles ne s'harmonisent. On dit que Platon cette fois avait en vue non pas son cercle intime d'élèves, mais le grand public athénien : se flatte-t-on d'expliquer de la sorte, outre l'abaissement du niveau intellectuel, la décadence visible de la diction et du style ? La griffe du maître n'est pas sur l'ouvrage et pour l'honneur de Platon lui-même, il est préférable de l'attribuer à un de ses disciples.

Toute cette polémique dirigée contre les *Lois* n'a eu et ne

---

parmi les pythagoriciens Ocellus et Archytas, parmi les socratiques Criton et Antisthène, Protagoras parmi les sophistes et Xénocrate parmi les platoniciens, Hippodamus de Milet, etc. (Cf. Fred. Neumann, *Prolegomena ad Arist.* πολιτειῶν τὰ σωζόμενα, p. 21). C'est qu'en effet le IV[e] siècle est pour la Grèce une de ces périodes de transition où les réformateurs se donnent libre carrière. Les événements tant intérieurs qu'extérieurs, les rapports de plus en plus multipliés entre le monde hellénique et le monde oriental avaient brisé, mais sans le remplacer, le vieux moule trop étroit de la cité grecque.

pouvait avoir qu'un bien faible écho. D'abord le témoignage d'Aristote est formel et ne prête à aucune équivoque. Sans doute l'auteur de la *Politique* n'est rentré à Athènes qu'en 334 et Platon était mort en 347 : mais ayant assisté aux dernières leçons du maître, il avait pu suivre jusqu'au bout l'évolution de sa pensée : admettre qu'un faussaire ait réussi à lui en imposer, c'est braver toute vraisemblance, et si l'on cherche un refuge dans une suite d'interpolations, autant vaut déclarer la *Politique* entière apocryphe. D'ailleurs comment expliquer la fraude ? un travail d'école n'a pas des proportions aussi vastes, et l'auteur qui à ce moment aurait substitué le nom de Platon au sien en tête d'un monument de l'importance des *Lois* aurait fait preuve d'un désintéressement absolument incompréhensible.

Mais, dit-on, Platon ici a déserté son idéal : où est cette vigueur de pensée qui ne craignait pas de rompre en visière aux préjugés, et s'il le fallait, au sens commun? — On oublie que c'est le sort de la plupart d'entre les penseurs de renoncer dans leur âge mûr aux rêves témérairement caressés dans l'enthousiasme de la jeunesse. Quel est le publiciste qui, au cours d'une longue carrière, a échappé aux sévères leçons des événements? Platon avait tenté de réaliser ses théories : il avait échoué et les renseignements de l'expérience lui avaient appris qu'autre chose est un métaphysicien abstrait, autre chose un homme d'Etat pratique. Après avoir déclaré autrefois que les lois sont inutiles à des citoyens parfaits, éclairés par la pure raison, il en est venu à reconnaître que « l'homme sortant des mains de la nature n'a point assez de lumières pour discerner sûrement le bien social, ni assez d'empire sur soi-même et de bonne volonté pour faire toujours ce qu'il a reconnu comme tel [1]. Il continue à affirmer « qu'aucune loi, qu'aucun arrangement n'est préférable à la science, car il n'est point dans l'ordre que l'intelligence soit sujette ou esclave de quoi que ce

1. *Lois*, IX, 875 A. C'est ce qu'affirme également Horace (*Satires*, I, 3, 113): Nec natura potest justo secernere iniquum.

soit, étant faite pour commander à tout quand elle est appuyée sur la vérité et entièrement libre, comme elle doit l'être de sa nature. » Mais il se hâte d'ajouter : « Par malheur, la science n'est aujourd'hui nulle part, si ce n'est chez un petit nombre. A son défaut il faut recourir au commandement et à la loi qui distingue bien des choses, mais qui ne saurait s'étendre à tout [1]. » On s'étonne qu'Aristote n'ait pas bruyamment triomphé de ces contradictions de son maître : comment les eût-il blâmées, après avoir lui-même écrit en propres termes au quatrième livre de sa *Politique* : « S'agit-il de la meilleure forme de gouvernement? C'est à une même science qu'il appartient de décider ce qu'elle est et quelles conditions lui assurent toute l'excellence désirable en dépit des obstacles extérieurs, comme aussi à quels peuples elle s'adapte : car à la plupart il est impossible d'y atteindre. Tellement qu'il est du devoir du législateur et du véritable politique de n'ignorer ni la constitution absolument parlant la plus parfaite ni la meilleure possible dans certaines circonstances données... La difficulté n'est pas moindre à réformer un gouvernement qu'à l'établir dès le principe ». Aussi au lieu de voir dans les *Lois* la réfutation et la condamnation de la *République*, Aristote mieux inspiré les considère comme un pont jeté entre l'idéal et la réalité.

La théorie des Idées est absente des *Lois*: mais si elle illumine les hauteurs de la métaphysique, quelles lumières jette-t-elle sur le détail complexe et presque infini de la législation? — Platon semble avoir renoncé à la dialectique : sans doute, car il ne s'agit pas ici comme dans la *République* et le *Théétète* de disserter sur les degrés successifs de la connaissance ou sur les formes diverses de l'être. En revanche, l'analyse psycholo-

---

1. Cf. Aristote, *Morale à Nicomaque*, X, 1179b 24. — La même pensée a dicté à Lucrèce les vers où il nous montre le genre humain las de vivre sous l'empire de la violence, se courbant de lui-même sous le frein des lois :

quo magis ipsum
Sponte sua cecidit sub leges arctaque jura.

gique est poussée ici plus loin que dans la *République* [1]. — La tradition, surtout la tradition religieuse, tient une place considérable : avant de s'en formaliser, qu'on cite ceux des écrits platoniciens d'où elle est absolument prescrite. — Les *Lois* font de larges emprunts aux données de l'histoire : mais n'a-t-on pas félicité Aristote de s'être préparé à la composition de sa *Politique* par l'examen comparé des constitutions de plus de deux cent cinquante cités ?

Sur un point, nous l'avons vu, mais sur un point seulement, la doctrine exposée dans les *Lois* paraît s'éloigner de l'enseignement platonicien. Au xe livre [2], après avoir établi que l'âme est le principe des mœurs et des caractères, du bien et du mal, du juste et de l'injuste, l'Athénien pose le problème que voici : « L'âme qui habite en tout ce qui se meut et en gouverne les mouvements est-elle unique ou y en a-t-il plusieurs ? » Et il répond : « N'en admettons pas moins de deux : l'une bienfaisante, l'autre ayant le pouvoir de faire le mal ». Voilà, dit-on, un dualisme inattendu, aussi éloigné de la conception hellénique que familier aux systèmes religieux de l'Orient. — Mais pourquoi Platon n'aurait-il pas été frappé de l'existence du mal et pourquoi n'en aurait-il pas tenté une explication [3] ? Le *Timée*, on le sait, nous fait assister à la lutte de la puissance divine contre la matière informe à laquelle il faut en quelque sorte faire violence pour la façonner à l'empreinte des Idées. Mais l'ordre admirable du monde physique laisse subsister le désordre affligeant du monde moral et dans ses plus célèbres dialogues Platon dépeint en termes saisissants le combat qui se livre au fond de chacun de nous.

Le tort de certains interprètes a donc été de prendre dans un sens trop littéral, trop rigoureusement dogmatique une

1. Campbell cite comme particulièrement concluant à cet égard le parallèle qu'on peut établir entre le début du VIe livre de la *République* et les deux passages suivants des *Lois* (III, 644-646 et VI, 770 D).

2. 896 D-E.

3. J'avoue que le rapprochement cherché dans deux passages, l'un du *Philèbe* (23 D), l'autre du *Théétète* (176 A), jette bien peu de lumière sur ce point difficile.

phrase à laquelle l'auteur même des *Lois* n'attachait qu'une médiocre importance, puisque dans la suite c'est à peine s'il y est fait de nouveau allusion [1]. Quelques lignes plus loin sa pensée intime se traduit avec une entière clarté : « L'âme qui appelle l'intelligence à son aide gouverne toutes choses avec sagesse et les conduit au vrai bonheur : le contraire arrive qnand elle prend conseil de l'imprudence » : et après un coup d'œil jeté sur la constante et harmonieuse régularité des mouvements célestes, non seulement il affirme qu'à ces révolutions préside une ou plusieurs âmes « accomplies en tout genre de perfection », mais il n'hésite pas à s'approprier la maxime célèbre dont la tradition antique fait honneur à Thalès : « Tout est plein des dieux. »

Si du fond nous passons à la forme, il faut accorder que les personnages sont dessinés avec moins de relief que dans la plupart des dialogues précédents : mais leur rôle de magistrats et de législateurs n'a pas à en souffrir. On a relevé la prolixité de l'exposition, les circuits de la discussion, la solennité parfois fatigante du style : exigera-t-on de Platon au déclin de l'âge la même verdeur, la même force, la même précision que de l'auteur du *Gorgias* et du *Banquet?* Au surplus quelques pages d'une grandeur imposante dans la première et surtout dans la seconde moitié de l'ouvrage ne plaident-elles pas éloquemment en faveur de l'écrivain? Platon, ici plein de respect pour l'homme, s'adresse à la raison pour la convaincre, non à la volonté pour la briser. L'ensemble de sa législation procède d'une conception morale profonde, de même que les détails d'exécution témoignent d'une pénétration souvent bien remarquable et jettent une vive lumière sur certains aspects de l'organisation des sociétés anciennes. Le peu que nous savons du droit public et privé de la Grèce nous montre avec quel soin l'orateur du dialogue l'avait approfondi [2], et dans la mesure

1. Aussi Cousin a-t-il pu écrire en parlant de ce passage : « Je n'y vois qu'une manière un peu équivoque de commencer et d'établir la discussion. »

2. C'est ce qu'a mis en lumière avec autant de force que de sagacité un savant mémoire lu par M. R. Dareste à l'Académie des sciences morales

même où l'on blâme les utopies inconsidérées de la *République*, on doit applaudir aux sages prescriptions des *Lois*.

Enfin ce qu'on ne saurait trop mettre en lumière, c'est cet admirable combat de Platon vieillissant contre les athées et les matérialistes de son temps : ce qu'il prêche, ce qu'il impose avant tout le reste comme condition nécessaire de la paix et de la prospérité sociales, c'est le respect de ce qui en nous, hors de nous est sacré, est divin : aussi Kant a-t-il défini les *Lois* « le catéchisme des gens religieux en Grèce jusqu'à l'avénement du christianisme ». C'est un Platon un peu différent sans doute de celui de la *République* et du *Phédon* : mais en somme il n'est ni moins grand ni moins admirable : jamais il n'a eu une conscience aussi vive de la faiblesse naturelle de l'homme : jamais il n'a parlé en termes plus émus de la divinité et de la justice éternelle, son plus auguste attribut.

Le Philèbe

Dire du *Philèbe* qu'il est au nombre des plus brillants, des plus populaires d'entre les écrits platoniciens, ce serait évidemment aller contre la vérité : en revanche refuser à ce dialogue toute valeur philosophique, méconnaître son importance exceptionnelle pour nous initier à une intelligence plus complète du système, c'est contredire l'opinion unanime des érudits les plus autorisés tant anciens que modernes. Plus d'un désaccord subsiste sur l'interprétation qu'il convient de donner à tel ou tel point spécial : l'ensemble a toujours paru digne de la plus sérieuse attention. Aussi avant M. Schaarschmidt [1] personne

---

en décembre 1890, mémoire dans lequel ont été mis à contribution non seulement les textes conservés des historiens et des compilateurs, mais les monuments épigraphiques de plus en plus nombreux découverts sur le sol même de la Grèce.

1. Voir dans son ouvrage les pages 277-326. Nous avons discuté, à mesure que nous les rencontrions sur nos pas, les objections du critique allemand dans nos *Etudes sur le Philèbe* (Paris, Picard, 1885) auxquelles nous ferons plus d'un emprunt dans les pages qui vont suivre.

n'avait-il osé suspecter l'authenticité du *Philèbe* : mais si téméraire que soit l'attaque, elle n'en exige pas moins une scrupuleuse réfutation.

Tout d'abord le critique allemand est obligé de révoquer en doute le témoignage au moins indirect d'Aristote. Au second chapitre du xe livre de la *Morale à Nicomaque* on lit après un résumé de l'opinion d'Eudoxe sur le plaisir : « C'est par un raisonnement analogue que Platon démontre que le plaisir n'est pas le souverain bien. La vie de plaisir est plus désirable avec la sagesse : mais si le mélange de la sagesse et du plaisir est meilleur que le plaisir, il s'ensuit que le plaisir tout seul n'est pas le vrai bien [1]. » Aux yeux de tout esprit non prévenu, l'allusion au *Philèbe* est évidente : même façon de poser le problème, même manière de le résoudre : que peut-on exiger de plus [2]? Affirmer qu'Aristote avait ici en vue les questions de morale débattues dans le *Protagoras*, c'est se raidir contre l'évidence : prétendre, comme le fait Schaarschmidt dans un autre passage, que la polémique du viie et du xe livre de la *Morale* est dirigée essentiellement contre Speusippe, dont le nom se trouve mentionné une seule fois, et comme au hasard, c'est trahir par l'étrangeté des conjectures le peu de solidité de l'argumentation. A coup sûr toutes les citations qu'on a relevées dans Aristote en faveur de l'authenticité du *Philèbe* n'ont pas la précision de la précédente, et même dans cette dernière le titre du dialogue ne figure pas : mais de là à croire qu'un faussaire a pu, sans éveiller l'attention, les mettre à profit pour forger de toutes pièces un dialogue édité ensuite par lui sous le nom de Platon, il y a loin assurément.

Passant à l'examen intrinsèque du dialogue, Schaarschmidt y cherche en vain l'unité philosophique et le talent dramatique qui sont à ses yeux la marque obligée de tout véritable écrit de Platon. Evidemment si nous savions de source certaine que le philosophe s'était interdit de rien composer qui n'atteignît à

1. X, 2, 1172b, 28 : passage où le présent ἀναιρεῖ mérite d'être remarqué.

2. Cf. Reinhardt, *der Philebus des Plato und des Aristoteles Nikomachische Ethik*, Bielefeld, 1878.

la perfection du *Banquet* et du *Gorgias*, à la grâce du *Phèdre* et du *Phédon*, ce ne serait pas seulement le *Philèbe*, mais beaucoup d'autres dialogues, et non des moins intéressants, qu'il faudrait lui refuser. Les anciens déjà, une dissertation de Galien [1] aujourd'hui perdue en fait foi, avaient été frappés de la multiplicité des digressions qui semblent ici rompre à tout instant le fil de l'entretien : certains modernes, à commencer par Schleiermacher [2], n'ont pu s'empêcher de relever en assez grand nombre des inégalités et des imperfections. Faut-il les mettre au compte de l'âge? L'exemple des *Lois* pourrait être ici invoqué, avec cette différence toutefois qu'au point de vue métaphysique le *Philèbe* est incontestablement supérieur. Si tel développement n'offre pas moins d'étrangeté que de profondeur, si une science exceptionnelle paraît nécessaire pour mettre certaines affirmations en parfaite harmonie avec le reste du système, si dès le début nous sommes jetés *in medias res* et que le débat se poursuive en dehors de cet appareil scénique qui prête tant de charme à d'autres compositions, néanmoins aux comparaisons ingénieuses, aux traits d'esprit qui y sont semés, à la vivacité de certaines réparties, nous reconnaissons sans trop de peine la main du plus séduisant prosateur d'Athènes et de l'antiquité.

Serait-ce même trop s'avancer que de retrouver ici reproduite avec un surcroît de fidélité la physionomie extérieure de l'enseignement de Platon à l'Académie? Entre maître et élèves

---

1. Περὶ τῶν ἐν Φιλήβῳ μεταβάσεων, titre diversement interprété par les éditeurs modernes.

2. « Der eigentliche dialogische Charakter, wie wir ihn bei Plato zu finden gewohnt sind, tritt nicht recht hervor, das Gespräch macht sich nicht von selbst, wie denn auch schon die Entstehung des Gegenstandes hinter die Bühne geschoben wird, wofür die mimische Stellung, welche Philebus dadurch gewinnt, wohl keinen Ersatz giebt. » Il était naturel que Schaarschmidt allât plus loin : « Es wird sich zeigen, dass weder die Composition im Ganzen Plato's würdig ist, noch die Haltung der einzelnen Prosopa, zumal des Sokrates, dass der Verfasser ferner sowohl in der allgemeinen Principienlehre von Plato abweicht, als auch in der Auffassung der besonderen Gegenstände, von denen er handelt, dass er endlich durch manche Unzukömmlichkeiten und Verstösse im Einzelnen sich als einen Mann verräth, den man mit Plato wahrlich nicht verwechseln darf. »

l'entretien commencé, quel qu'en fût le sujet, devait comporter plus d'une digression provoquée par l'intervention subite d'un contradicteur ou la curiosité inattendue d'un disciple. Quelle habileté ne fallait-il pas pour renouer constamment la trame interrompue du discours et reprendre la route dont on tendait sans cesse à s'éloigner? Or la difficulté spéciale du *Philèbe* tient précisément aux déviations multiples, aux transitions soudaines du dialogue échangé entre Socrate et Protarque. Le point de départ est nettement indiqué : le point d'arrivée ne l'est pas moins : ce que l'on a peine à définir, ce sont les étapes parcourues; nous ne touchons au but qu'après une série de marches et de contre-marches constituant une stratégie des plus compliquées. En revanche qu'on examine avec quelle insistance l'écrivain s'applique soit à marquer le lieu des diverses parties ou à signaler les écarts de la discussion, soit à revenir sur les points jugés obscurs ou à résumer en quelques mots les résultats acquis, et l'on se convaincra qu'il y a ici comme un besoin de précision que l'on ne rencontrerait pas au même degré ailleurs : on dirait que Platon averti par l'expérience se rapproche graduellement de la forme didactique où devait triompher plus tard le génie méthodique d'Aristote.

Mais Schaarschmidt insiste, et fait observer que le Socrate auquel nous avons ici affaire n'est ni le Socrate de Platon ni celui de l'histoire. Le premier, qu'il recoure à son ironie familière ou qu'il oppose à l'erreur une réfutation tantôt plus subtile tantôt plus enthousiaste, n'a-t-il pas toujours un rôle magistral? n'est-ce pas à lui et à lui seul qu'il appartient de diriger, d'élever et de clore la discussion? Ici au contraire avec quel empressement ne se prête-t-il pas aux évolutions d'esprit de ses deux antagonistes? Bien plus, il ne fait aucune difficulté d'abandonner une doctrine qui cependant, nous le savons, fut la sienne [1], je veux dire la thèse d'après laquelle la sagesse est le souverain bien. — Sur l'un et l'autre de ces points [2], excuser

1. Cf. *Mémorables*, IV, 5, 6.
2. Inutile de s'arrêter aux objections contradictoires de M. Schaarschmidt

Platon n'est pas chose difficile. Le Socrate du *Philèbe* comme celui du *Théétète* a devant lui un jeune homme docile à instruire, non un sophiste orgueilleux à humilier. Rappelons-nous d'ailleurs que les cyniques avaient exagéré les théories morales du maître au point de définir le plaisir le plus grand de tous les maux [1]. Si Platon a mis ici en présence les deux doctrines opposées de Socrate et de Philèbe, comme s'il voulait les corriger l'une par l'autre, c'est pour mieux faire ressortir la conciliation qu'il prépare, sauf à établir par toute une suite de réflexions lumineuses de quelle hauteur Socrate domine son adversaire. Si le plaisir n'est pas absolument exclu de la notion totale du bien et du bonheur, du moins il est relégué au dernier rang.

Voici un autre défaut plus grave : à entendre M. Schaarschmidt, l'auteur du dialogue a omis un point d'une importance capitale, à savoir la démonstration même de la solution morale qu'il croit devoir substituer à celle de Socrate : mais est-ce exagérer que de donner ce nom aux considérations si judicieuses développées au début et à la fin de l'entretien [2]? Si savoir et jouir sont les deux rêves, les deux biens par excellence de l'homme et que chacun d'eux isolément soit convaincu d'être impuissant à nous donner une félicité véritable, n'est-ce pas dans leur étroite association qu'il faudra chercher le bonheur? Et a-t-on le droit de reprocher ensuite à l'auteur une flagrante contradiction, pour avoir affirmé que de tous les genres de vie le plus divin est celui où règne la sagesse à l'exclusion du plaisir, lequel contient un élément inférieur qui dégraderait la

---

contre le rôle de Protarque, rôle qu'il trouve tantôt trop important, tantôt au contraire trop effacé et trop au-dessous de celui de Calliclès dans le *Gorgias*.

1. Voici en quels termes ingénieux M. Lévêque apprécie le railleur redoutable et impudent qui avait pour devise μανείην μᾶλλον ἢ ἡσθείην : « Promenant dans les rues de la ville élégante son manteau percé, au travers duquel on aperçoit l'orgueil en révolte, Antisthène fit entendre à Athènes, ivre de politesse et de plaisirs, une voix méprisante : il repousse du même coup les vices séduisants d'Alcibiade et les joûtes brillantes des sophistes et des rhéteurs, l'apologie de la volupté par Aristippe et la sagesse divine et souriante du noble Platon. »

2. Voir notamment les pages 20 E, 22 B et 63 A-E.

divinité? Contre cette distinction l'anthropomorphisme le plus vulgaire est seul à protester.

Le critique allemand n'est pas moins choqué par la métaphysique du *Philèbe* où se rencontrent, dit-il, des théories étrangères au véritable platonisme. Il n'ignore pas que les quatre principes si nettement établis dans ce dialogue trouvent sous d'autres noms leur équivalent exact dans le *Timée* : mais au lieu de puissances cosmiques, ainsi qu'il s'exprime, nous serions ici en face d'idées abstraites, de catégories aristotéliciennes (*subjektive Denkbilder*) bonnes tout au plus à permettre une classification telle quelle des êtres de la nature. Sans doute ce qui domine dans le *Philèbe*, c'est le point de vue dialectique, dont Platon a dû se préoccuper tout spécialement (Aristote nous l'apprend) à un moment donné de sa carrière : mais de nos jours encore, après vingt-cinq siècles de philosophie, où est le penseur capable de tracer des frontières précises, une ligne de démarcation absolue entre la logique et la métaphysique, entre le monde de la connaissance et celui des existences? Pourquoi dès lors s'étonner d'une confusion qui était certainement inévitable au berceau même de la langue et de la science philosophiques [1] ?

Au reste, comme l'on devait s'y attendre, discussions de détail et vues d'ensemble mécontentent également M. Schaarschmidt. Ainsi il en veut à l'auteur de n'établir une distinction formelle entre le fini et l'infini que pour poser, aussitôt après, l'existence d'une troisième catégorie d'êtres qui contiennent à la fois et au même titre ces deux principes contradictoires. — Mais quand donc vit-on la précision de l'analyse exclure la réalité de la synthèse? Les rapports entre le fini et l'infini, n'est-ce pas là le vrai nœud gordien tant de la pensée contemporaine que de la pensée antique? Dans un ordre d'idées très voisin, et sans sortir du monde extérieur, l'esprit humain ne découvre-t-il pas dans toutes les essences, depuis les plus hautes

1. Voir à ce propos les judicieuses considérations présentées par Ueberweg dans ses *Untersuchungen* (p. 204 et suiv.)

jusqu'aux plus humbles, un mélange de ce que Platon appelait avec son étonnante concision le *même* et l'*autre*? Tout nombre n'est-il pas par sa nature la réunion nécessaire de deux termes non moins diamétralement opposés, l'*un* et le *multiple* [1]?

Que deviennent ici, poursuit Schaarschmidt, les Idées, cette pierre angulaire de tout le système platonicien? Deux ou trois lignes çà et là, et en passant, voilà tout ce qui leur est accordé, d'ailleurs avec les expressions techniques qui servent à les caractériser [2]. — D'autres juges non moins compétents, M. von Stein par exemple, déclarent au contraire que nulle part Platon n'a donné à sa théorie de prédilection une expression plus scientifique, que nulle part il n'en a creusé plus avant les derniers fondements.

Cependant, dit-on, le *Philèbe* ne fait-il pas bon marché du dualisme si énergiquement maintenu par Platon entre la réalité idéale et la réalité matérielle? Ne ramène-t-il pas l'une et l'autre à des éléments identiques [3]? — Oui, mais qui ne voit qu'opposer les idées à la nature comme l'être au non-être, c'est rendre toute métaphysique inutile et même impossible? L'auteur du *Timée* et des *Lois* avait trop de génie pour ne pas s'en être rendu compte, et s'il y a quelque reproche à lui adresser, ce n'est pas d'avoir laissé sans solution précise un problème peut-être insoluble : il n'en garde pas moins le mérite de l'ingénieuse explication qu'il a tenté d'en donner. Aux yeux de Platon les deux mondes dont on vient de parler sont distincts à ce point qu'il va jusqu'à affirmer ici même l'existence d'une double arithmétique, d'une double géométrie : mais il y a entre eux des rap-

---

1. L'harmonie, la conciliation des contraires a été de tout temps considérée comme le trait dominant du génie platonicien. « Das Mannigfache in Eins zusammenzuschauen und jedes Einzelne vom Ganzen her zu beleben und bereichern, das hat Plato vor allen andern verstanden » (Eucken). Ou comme s'exprime avec plus de concision encore M. Fouillée : « Platon tend obstinément au même but par les voies les plus diverses et les plus libres : l'existence d'un monde intelligible, d'un monde d'idées où le multiple et l'un coïncident. »

2. Notamment 58 A, 59 C.

3. Nous pensons d'ailleurs que M. Schaarschmidt se trompe, lorsqu'il applique aux choses sensibles ces mots : τὰ ἀεὶ λεγόμενα εἶναι (16 C).

ports nécessaires, manifestes, reposant sur une communauté primordiale de nature et d'origine. Sur ce point nous avons mieux que des suppositions plus ou moins gratuites, j'entends le témoignage exprès d'Aristote [1], auquel les textes du *Philèbe* seuls donnent sa véritable signification. Que les termes dont se sert à cette occasion le Stagirite aient été imaginés et employés par les Platoniciens ses contemporains plutôt que par Platon lui-même, c'est assez vraisemblable : néanmoins il est certain qu'à la fin de sa carrière le fondateur de l'Académie a emprunté au pythagorisme et à l'étude des nombres la pensée d'une transformation graduelle de son système. A l'époque où il composait le *Phèdre* et le *Banquet,* des expressions telles que ἑνάδες, μονάδες ne se seraient pas rencontrées sous sa plume pour désigner les Idées : quinze ou vingt ans plus tard, quoi qu'on puisse dire, elles ne sont pas pour nous surprendre.

M. Schaarschmidt se plaint ensuite de voir la dialectique platonicienne méconnue et travestie dans le *Philèbe*. Quand donc cependant son rôle a-t-il été mieux défini, son importance plus explicitement reconnue que dans le passage suivant : « Tous ceux qui ont un peu d'intelligence conviendront que la connaissance la plus vraie sans comparaison est celle qui a pour objet l'être, ce qui existe réellement, et dont la nature est toujours la même : car la stabilité, la simplicité, la vérité et ce que nous appelons pureté ne se trouvent que dans ce qui est toujours dans le même état, de la même manière, sans aucun mélange [2]. » Or, cette science maîtresse, qui ne donnant rien à l'opinion et appuyée uniquement sur des principes universels et nécessaires poursuit et impose partout l'idéal scientifique dont elle est la plus haute expression, le *Philèbe* la nomme en toutes lettres, c'est la dialectique.

---

1. Voir les textes cités dans notre premier volume, p. 422 et 423.

2. *Philèbe*, 58 A et 59 C. Que penser en outre du passage suivant : « Après une sérieuse attention et une méditation suffisante, sans avoir égard à l'utilité des sciences et à la célébrité qu'elles nous donnent, mais considérant uniquement s'il y a dans notre âme une faculté faite pour aimer le vrai, et prête à tout entreprendre pour parvenir à le connaître, ayant d'ailleurs

Sur les rapports qu'il établissait entre l'âme et l'idée, Platon ne nous a donné aucune explication concluante : toutefois il y a certainement une double exagération à affirmer avec M. Schaarschmidt d'une part que le philosophe identifiait l'âme avec son premier principe, de l'autre que dans notre dialogue l'âme joue un rôle absolument effacé. Le *Philèbe* ne célèbre-t-il pas au contraire l'intelligence suprême, « l'âme de Jupiter » ? et que lit-on dans les *Lois*, sinon que l'âme est le plus ancien et le plus divin non pas de tous les êtres, mais des êtres qui existent par voie de génération ?

La conclusion du dialogue, il faut l'avouer, est assez singulière, et notre critique ne pouvait manquer d'y insister. On y trouve une sorte d'échelle des biens que le sujet n'exigeait pas, et notre étonnement redouble en voyant de quelle manière elle est composée. Qu'est-ce que l'auteur cherche ici à définir? ce n'est pas à coup sûr le bien pratique que prêchait Socrate, moins encore celui qui brille d'un si vif éclat au ciel de la dialectique platonicienne. Sommes-nous en face de biens différents ou sont-ce les moments divers, et comme s'exprime assez ingénieusement Plutarque, les générations successives d'un seul et même bien? S'agit-il du bien de l'homme ou du bien en soi? Une distinction précise était ici nécessaire : l'auteur visiblement embarrassé ne la fait pas.

Il y a une réelle obscurité dans cette dernière page, c'est évident, même si l'on tient compte de la fantaisie que déploie Platon dans ces classifications alors aussi nouvelles que subtiles [1] : n'oublions pas cependant qu'au regard de ce philosophe un rapport étroit rattache le microcosme au macrocosme, l'homme à l'ensemble des choses [2]. A un plus haut degré encore

---

réfléchi à ce qui est le pur objet de l'intelligence, n'est-il pas raisonnable de dire que cet objet est le partage de cette faculté ? »

1. Voici comment s'exprime à ce sujet un platonicien anglais contemporain, M. Whewell : « I must confess that this conclusion appears to me very much wanting in distinctness and definiteness. The five things which are thus arranged appear to me by no mean coordinate notions or things among which any order of parallelism or succession can be asserted. »

2. Le *Philèbe* est explicite sur ce point (Voir notamment 64 A). Comme

que Pythagore, Platon a le sentiment de l'harmonie fondamentale des deux mondes, physique et moral. Mais tandis que la *République* considère le bien en soi et d'un point de vue tout abstrait, le *Philèbe* l'analyse sous ses diverses manifestations les unes plutôt absolues, les autres plutôt contingentes et relatives.

Mais quel est l'objet essentiel du dialogue? Evidemment une enquête philosophique sur la vraie nature du plaisir : le sous-titre περὶ ἡδονῆς montre que les anciens ne s'y étaient pas trompés. Or le mérite psychologique de cette longue discussion [1] n'a pas échappé, et j'ajoute, ne pouvait pas échapper à M. Schaarschmidt : si l'on vante, et avec raison, les théories d'Aristote sur le plaisir en lui-même et ses rapports avec notre nature morale, il est certain que l'auteur de la *Morale à Nicomaque* n'a eu sur bien des points qu'à développer à sa manière les pages les plus remarquables du *Gorgias* et du *Philèbe*, et l'on pourrait même sans beaucoup de peine retrouver ici le premier germe de la théorie fameuse de la κάθαρσις au VIe chapitre de la *Poétique*.

Néanmoins la critique du savant allemand ne désarme pas : entrant dans l'examen des détails, il relève des incohérences, des assertions inconciliables avec notre logique moderne ou avec ce que nous savons d'ailleurs de l'enseignement de Platon [2].

---

l'a très opportunément fait remarquer M. Franck, cet ordre que Platon élève si haut, ce n'est pas l'ordre circonscrit dans le temps et l'espace, l'ordre limité et en quelque sorte rationné, c'est l'ordre éternel, universel, suprême, auquel, par les attributs distinctifs de notre nature, nous sommes appelés à concourir dans la mesure de notre intelligence et de nos forces. — Les mêmes pensées ont été celles de plus d'un éminent philosophe de ce temps. Jouffroy disait : « Le bien, c'est l'ordre réalisé ; le vrai, c'est l'ordre pensé ; le beau, c'est l'ordre exprimé. Puis l'entendement humain fait un pas de plus et s'élève jusqu'à Dieu, auteur souverain de cet ordre, de cette harmonie universelle. Ainsi rattaché à sa substance éternelle, l'ordre sort de son abstraction métaphysique et devient l'expression de la pensée divine : le côté religieux de la morale se révèle. »

1. « La philosophie moderne, si rigoureuse dans ses démonstrations, si précise dans ses analyses, n'a point dépassé sur la question du plaisir les analyses et la démonstration du *Philèbe* » (E. Burnouf).

2. « Das Resultat der Vergleichung ist dass der Verfasser die platonischen Werke zwar vielfach benutzt, Plato's Aufstellungen auch im Gegensatze

Ainsi il se flatte de triompher du *Philèbe* en lui opposant la *République*, où chaque partie de l'âme a ses joies qui lui sont propres, la contemplation du Bien constituant la jouissance intellectuelle par excellence, privilège et récompense du philosophe. Mais que veut dire autre chose le *Philèbe*, lorsque immédiatement après l'intelligence, les sciences et les arts, il énumère parmi les biens qui nous sont proposés les joies pures éveillées dans l'âme par la recherche du vrai et l'admiration du beau? Par nature le plaisir est insatiable et ne dit jamais : assez; mais inspiré par des motifs élevés et maintenu dans la mesure que marque la raison, il a le droit d'être appelé un bien. A un autre point de vue, parler de « fausses » joies et de « fausses » douleurs est peut-être psychologiquement inexact, ce que l'auteur du dialogue prend soin lui-même de faire remarquer [1] : toutefois cette façon de parler est si expressive qu'elle est restée en usage chez les moralistes de tous les temps.

M. Schaarschmidt termine son réquisitoire laborieux, minutieux et, ajoutons-le, singulièrement confus, en insistant sur certaines bizarreries dans le style, et sur l'imperfection de la forme, obscure tantôt par excès de concision, tantôt par excès de poésie : il nous montre l'auteur plagiaire tour à tour de Platon, ce qui est exact, et d'Aristote, ce qui l'est beaucoup moins. Sur le premier point, qui exigera de Platon vieillissant (et de nombreux indices concourent à assigner au *Philèbe* une date relativement tardive) ou les grâces du *Phèdre* ou la verve du *Gorgias*? sur le second, pourquoi ne pas reconnaître Platon lui-même dans cet auteur si attentif, si habile à s'inspirer des

---

zu gewissen Gegenbemerkungen des Aristoteles im Ganzen aufrecht erhalten habe, dass er aber gewöhnlich nicht im Stande gewesen sei, in den eigentlichen Sinn und Geist der platonischen Lustlehre einzudringen, vielmehr es nur zu einer trüben Compilation und verzerrenden Ueberarbeitung der einfachen, grossen und wahren Gedanken des Philosophen gebracht habe... Man mag sich im Philebus, wohin man will, wenden, überall finden sich Schiefheiten und Doppelsinnigkeiten, welche aus der unklaren Vermischung empfangener und schlecht verstandener, ohne logische Consequenz aneinander gebrachter Begriffe herstammen. » (p. 307 et 319).

1. 41 A.

assertions platoniciennes? Quant à être surpris de voir Platon consacrer un dialogue spécial à une question qu'il avait déjà effleurée en plus d'une occasion dans ses écrits antérieurs, ce serait mal connaître l'Athènes du IVe siècle. Chaque époque, on l'a dit très justement, a son problème de prédilection que suscite le besoin des temps ou plutôt l'état des âmes, problème autour duquel se concentrent presque tous les grands combats de l'intelligence durant une ou plusieurs générations. Tel est de nos jours le problème de la liberté morale : tel fut le problème du bonheur dans la Grèce antique, de Socrate jusqu'à Epicure et Zénon.

Le Ménon

L'authenticité du *Ménon* n'a trouvé que deux contradicteurs : Ast et M. Schaarschmidt. Il est vrai que pour la contester, il faut commencer par prétendre qu'en mentionnant ce dialogue à deux reprises différentes dans ses *Analytiques*, Aristote avait en vue un tout autre écrivain que Platon, dont il n'aurait point osé faire à ce point la critique, si nous en croyons M. Schaarschmidt, oublieux de toutes les attaques dirigées par le disciple contre son maître.

L'objection la plus sérieuse et celle dont pour ce motif nous parlerons tout d'abord, résulte non du choix du sujet, mais de la conclusion finale. Nous savons sans doute par Aristote que l'origine de la vertu était un des points les plus fréquemment controversés dans les écoles socratiques : seulement est-ce bien Platon qui a pu l'expliquer « par un bienfait divin accordé à ceux en qui elle se rencontre, sans intelligence de leur part [1] ? »

On pourrait d'abord être tenté de croire que cette phrase est ironie pure et que Platon, content de relever les erreurs cou-

1. 99 E.

rantes sur la nature de la vertu et de faire vivement ressortir le vice radical de l'enseignement sophistique, n'a pas jugé à propos de nous instruire de sa véritable pensée. N'ajoute-t-il pas en effet cette singulière remarque : « Nous ne saurons le vrai à ce sujet que lorsque, avant d'examiner comment la vertu se trouve dans les hommes, nous entreprendrons de chercher ce qu'elle est en elle-même [1] ». Mais c'est là une défaite qui ne peut raisonnablement nous suffire, encore que maint dialogue platonicien laisse au lecteur le soin de tirer les conséquences des prémisses posées et discutées sous ses yeux.

Une seconde explication rendue vraisemblable par de multiples allusions aux grands hommes d'Athènes vise la distinction établie ailleurs par Platon lui-même entre la vertu philosophique, privilège d'un petit nombre et représentant seule ce qu'on pourrait appeler « l'énergie consciente du savoir », et les vertus qualifiées de préférence de « politiques [2], » en raison du théâtre sur lequel elles s'acquièrent ou du moins se déploient. Ce sont ces dernières qui seraient ici particulièrement en jeu. Tel Athénien d'alors faisait le bien naturellement, spontanément, sans avoir jamais été l'élève d'aucun maître de sagesse. Pourquoi celui-là plutôt que tout autre ? voilà la question à laquelle il fallait répondre. Or qu'on ouvre le *Protagoras* ou la *République*, toutes les fois qu'il s'agit de vertus politiques et sociales, Platon incline constamment à les considérer comme un présent du ciel. Au reste, même entendue dans un sens plus général, l'assertion dont certains interprètes se sont si fort scandalisés répond en somme à une croyance traditionnelle chez les esprits les plus élevés de la Grèce : Homère, Pindare, Simonide et les grands tragiques l'ont tous exprimée, chacun à sa manière, dans quelques-uns de leurs vers les plus justement admirés. Ne soyons donc pas surpris d'en trouver maint écho jusque chez Platon lui-même : sans parler ni de l'*Apologie* [3], où les signes extraordinaires qui

1. 100 B.
2. *Phédon*, 82 A-B.
3. 33 C.

ont déterminé la vocation de Socrate sont expressément attribués à une θεία μοῖρα, ni du *Phédon* [1], où la sérénité admirable de ses derniers moments reçoit la même explication, qu'on ouvre la *République* et les *Lois*, on y lira des phrases telles que la suivante : « Si dans un Etat gouverné selon les maximes des sophistes il se trouve quelqu'un qui échappe au naufrage commun et qui soit ce qu'il doit être, on peut assurer sans crainte de se tromper qu'il est redevable aux dieux de son salut [2], » ou celle-ci encore : « Seuls les Athéniens ne doivent pas leur vertu à une éducation forcée : elle naît en quelque sorte avec eux : ils la tiennent des dieux en présent : elle est franche et n'a rien de fardé [3]. » Le philosophe qui a proclamé la science un don du ciel [4] a très bien pu, ne fût-ce que pour mieux confondre les prétentions des sophistes et de leurs disciples, chercher à établir que « la vertu échoit par une faveur divine à ceux qui la possèdent ». M. Chaignet l'a dit très justement : « Reconnaître un élément divin dans la vertu et la raison, c'est tout simplement reconnaître que l'homme n'est pas un être absolu et parfait, mais un être imparfait, limité et relatif. Ce n'est pas parce que j'y trouve professée dans une mesure exquise cette grande vérité que le *Ménon* me sera suspect [5]. »

Mais ce n'est pas la conclusion seulement, c'est l'argumentation tout entière qui est blâmée par Ast, sous prétexte que la discussion, mal dirigée, est rompue et reprise plusieurs fois sans transition véritable. Il conviendrait cependant de ne pas oublier qu'Aristote a été le premier à définir rigoureusement les lois et la marche du raisonnement : puisque Platon a préféré composer des dialogues, c'est apparemment qu'il entendait user dans l'exposition de ses doctrines de toutes les libertés et de tout l'abandon de la conversation. Si d'ailleurs on veut

1. 58 E.
2. 492 E. Cf. 422 B.
3. *Lois*, I, 642 C.
4. *Philèbe*, 16 C.
5. *La vie et les écrits de Platon*, p. 219.

mesurer la place que tiennent dans son talent la finesse et la subtilité propres au génie grec, qu'on relise le *Protagoras*, dont personne, pas même Ast et Schaarschmidt, n'oserait suspecter l'authenticité.

On dit en outre que le *Ménon* confond l'opinion droite (ὀρθὴ δόξα) et la science, si soigneusement distinguées dans le *Théétète*. — L'assertion n'est exacte qu'en ce qui touche la pratique, et à ce point de vue il importe peu en effet par quelle voie nous découvrons la vérité : mais en théorie il en va tout autrement. C'est ce que Socrate affirme ici même : « Lorsque je dis que l'opinion vraie diffère de la sience, je ne pense pas que ce soit là une conjecture. Je sais bien peu de choses, mais si je puis me vanter d'en savoir, voici certainement l'une de celles que je sais... Les opinions vraies, promptes à s'échapper de l'âme de l'homme, n'ont qu'un prix bien médiocre, à moins qu'on ne leur communique de la fixité par la connaissance raisonnée de la cause [1]. » Ces derniers mots ne rappellent-ils pas de très près une définition célèbre du *Phèdre*?

On ajoute que, mises en opposition ailleurs, la méthode des géomètres et celle des philosophes sont identifiées dans le *Ménon*. — Sans doute pour atteindre au sommet de la dialectique, l'âme a besoin de s'élever jusqu'à un principe premier indépendant de toute hypothèse, et les arts fondés sur des suppositions ne conduisent point à la même certitude : mais le *Phédon* [2] nous apprend que la réminiscence n'apparaît nulle part plus évidente que dans les démonstrations semblables à celle qu'emploie ici Socrate s'entretenant avec l'esclave de Ménon. Au reste, c'est le passage entier qu'Ast incrimine, alléguant que cette allusion d'ailleurs si mal amenée à la réminiscence eût infailliblement abouti entre les mains de Platon à une affirmation de la théorie des Idées. Mais n'eût-on pas fait au philosophe un grief plus grave encore s'il eût insisté sur cette digression prétendue, si opportune cependant pour ré-

---

1. 98 A et B.
2. 73 B.

pondre au dilemme de Socrate : « Il est également impossible à l'homme de rechercher ce qu'il sait et ce qu'il ne sait pas » ?

M. Schaarschmidt s'étonne en outre de voir Socrate n'accepter ici qu'avec réserves et qualifier bizarrement de « tragique » une définition de la couleur renouvelée d'Empédocle et de Démocrite, définition que Platon reproduira plus tard en la développant dans le *Timée* [1]. — Sans insister sur le but différent des deux dialogues, il n'est pas inutile de faire remarquer que le *Timée* nous donne une réédition corrigée, et heureusement corrigée, de l'explication accueillie ici par Ménon en sa qualité de disciple de Gorgias avec une àdmiration que Socrate se refuse à partager.

Le même critique a soumis le *Ménon* et le *Protagoras* à une comparaison minutieuse, d'où il résulte que le premier n'est sur bien des points que la reproduction plus ou moins fidèle du second : il se hâte d'en conclure à un plagiat, sans même remarquer combien ces deux dialogues sont loin de faire double emploi. Il aurait pu lire cependant dans l'argument de Cousin : « Le sujet, identique à celui du *Protagoras*, est exposé dans un nouvel ouvrage tout différent du premier, où la méthode régnera presque seule, où la lumière remplacera la chaleur, un ensemble austère des parties brillantes, et le mouvement un peu raide et monotone de la dialectique l'allure aisée et variée du drame. »

Quant aux personnages, il est aussi oiseux de se demander si avant son procès Socrate avait eu des rapports personnels avec Anytus, qu'il est sans intérêt de constater que le Ménon de notre dialogue n'a pas ou du moins n'affiche pas tous les vices du général dont l'*Anabase* nous trace le portrait peu flatté. En ce qui touche Socrate, il y a certainement peu d'écrits platoniciens où sa physionomie traditionnelle et son esprit aient été rendus avec plus de finesse, avec une intelligence plus pénétrante de la méthode d'interrogation et d'examen qui lui était

1. 67 C.

familière. Pour arriver à la définition d'un objet, de la vertu par exemple, il commandait avec raison d'éliminer les attributs particuliers pour ne s'attacher qu'à l'élément constant et général, ou, selon ses expressions [1], d'embrasser les choses dans leur totalité et leur intégrité au lieu de les rompre et de les réduire en fragments informes. M. Schaarschmidt lui-même ne fait aucune difficulté d'avouer que l'empreinte de Platon est ici tout autrement visible que dans le *Cratyle*, le *Sophiste* et le *Politique*, tandis qu'aucune assertion, aucune locution ne rappelle Aristote [2]. Ainsi lui échappe un des arguments auxquels il se plaît à recourir pour étayer ses condamnations.

Le Cratyle

Voici un dialogue assez extraordinaire et qui en France du moins a rarement attiré l'attention, soit parce que dans l'ensemble des théories platoniciennes il n'occupe qu'une place secondaire, soit parce que les allures insolites de la discussion sont de nature à rebuter bon nombre de lecteurs. Il s'agit des rapports entre les mots et les choses : sont-ce des relations intrinsèques ou le résultat d'une convention? Question intéressante, mais traitée avec une telle désinvolture, avec une telle ignorance des lois les plus élémentaires de la linguistique qu'involontairement on se prend à plaindre Platon de s'être embarqué sur cette galère. N'oublions pas qu'en dehors de la grammaire comparée (et elle n'existait pas chez les Grecs) aucune science véritable des étymologies n'est possible. Bref, tout en faisant certaines réserves [3], jusqu'à M. Schaarschmidt la critique

1. 79 A.
2. « Der Verfasser des Meno steht noch sozusagen inmitten der platonischen Werke und bezieht die Fäden seines Gewebes aus diesen,indem er nur, wie der Verfasser des Euthydem und mehrerer kleinerer Dialoge, Xenophon's Schriften mit zu Hülfe nimmt. Dagegen von einer Benutzung oder Kenntniss aristotelischer Philosophie findet sich bei ihm nichts. » (p. 372).
3. « Viel Mühe hat den Freunden des Plato von altem Schrot und Korn

allemande elle-même avait cru à l'authenticité du *Cratyle.*

Nulle part, il faut le reconnaître, le dialogue n'est cité par Aristote [1] : mais qui obligeait le disciple à parler sans aucune exception de tous les écrits du maître? Ast, frappé de ce qu'avait de brusque l'entrée en matière, avait émis l'hypothèse que le Cratyle devait primitivement entrer dans une trilogie : mais ce qui lui avait paru un défaut est loué au contraire par M. Bonghi comme un mérite.

M. Schaarschmidt s'attaque aux personnages : il ne veut pas d'un Socrate lequel, dit-il, au lieu de s'inspirer de la dialectique platonicienne n'est occupé qu'à se railler lui-même [2]. Hermogène a été tiré des *Mémorables* : quant à Cratyle, Héraclite trouve en lui un partisan aussi timide qu'infidèle, au lieu d'un disciple assez convaincu pour exagérer jusqu'à ses paradoxes [3]. — Mais, demanderons-nous à notre tour, une dialectique semblable à celle de la *République* et du *Théétète* était-elle de mise dans un pareil sujet? Xénophon lui-même nous apprend que Hermogène était un Athénien du temps, très estimé de Socrate : enfin en s'appuyant sur le témoignage des Alexandrins, M. Bonghi a établi que non seulement Héraclite croyait à l'origine naturelle des mots, mais qu'il les considérait comme la voie la plus sûre pour atteindre à la connaissance des choses.

La doctrine de l'auteur est flottante, ajoute le critique alle-

---

dieses Gespräch immer gemacht. » Ainsi s'exprime Schleiermacher, qui ajoute à propos de certains passages plus faibles : « Wenn man bei dergleichen Stellen allein stehen bleibt, möchte man fast zweifeln, ob sie platonisch wären. »

1. M. Bonghi, quoique assez vainement, à ce qu'il nous semble, a essayé de prouver qu'en composant le premier et le deuxième chapitre du Περὶ Ἑρμηνείας, Aristote visait le *Cratyle* et les théories qui y sont exposées.

2. « Das sticht nicht nur von der Feinheit und Urbanität des platonischen Sokrates gewaltig ab, sondern widerspricht dem Bilde des Mannes, wie es Plato uns liefert, auch geradezu. Sokrates, das Muster geistiger Nüchternheit und Besonnenheit, darf auch nicht im Scherz von Krankheitsstoffe unsauberer Besessenheit angesteckt erscheinen : und wenn er auch bei Plato sich mitunter in ironischer Art nach dem Flittergold der sophistischen Weisheit lüstern stellt, so darf er doch nicht selbst mit solchen falschen Münzen spielen und zahlen wollen » (p. 251).

3. Cf. Aristote, *Métaph.*, 1010ᵃ 10.

mand : la thèse qu'on devait croire démontrée dans la première partie du dialogue est combattue dans la seconde, si bien que la discussion aboutit à un résultat purement négatif [1]. — Cette assertion n'est vraie que du problème philologique; or peut-on dire qu'aujourd'hui ce problème ait reçu sa solution définitive, et les meilleurs philosophes n'allèguent-ils pas d'excellentes raisons pour considérer la parole humaine tantôt comme un langage naturel, tantôt comme un langage artificiel?

Mais que penser de la méthode suivie dans le *Cratyle*? Le lecteur ne se heurte-t-il pas à des répétitions fastidieuses,à des longueurs interminables? D'autre part traiter l'ensemble de ces étymologies de pur jeu d'esprit, impossible : leur reconnaître une valeur scientifique quelconque, plus impossible encore. — Ignore-t-on que c'est le propre de Platon et des attiques de mêler si étroitement le sérieux et l'ironie qu'il est malaisé de marquer où finit l'un, où commence l'autre? — Il y a de l'obscurité dans l'exposition de la thèse de Cratyle : ne serait-ce pas un effet de style calculé pour rappeler la manière même d'Héraclite?

A toutes ces raisons M. Schaarschmidt ajoute la suivante qu'il regarde comme décisive : il déclare la question ici débattue absolument étrangère à la curiosité hellénique avant l'âge d'Aristote et les travaux de l'école stoïcienne. — Sans doute les textes manquent pour donner à cette assertion un démenti formel : ils suffisent du moins pour la rendre éminemment invraisemblable. Est-ce que les sophistes n'avaient pas étudié sous toutes les faces les éléments constitutifs et les propriétés essentielles du langage? Antisthène notamment n'avait-il pas soutenu que l'analyse des noms était le commencement de la science [2]? Pourquoi refuser à Platon la pensée et le droit d'abor-

---

1. « In der That behauptet weder die φύσει ὀρθότης das Feld noch die ξυνθήκη ὀρθότης, weder der Satz, dass die Worte Erkenntniss verleihen, noch auch die Lehre von der göttlichen Abkunft oder barbarischen Herkunft der Sprache, weder die Grundlegung der herakliteischen noch der entgegengesetzten Weltansicht. »

2. Arrien, *Epictète*, I, 17. En plus d'un passage probablement ironique du *Cratyle*, Antisthène est sans doute visé à notre insu.

der à son tour, à ses périls et risques, cet ordre si curieux de recherches [1]? Ses dialogues les plus authentiques, le *Phèdre*, la *République* et les *Lois*, par exemple, ne contiennent-ils pas des essais d'étymologie de tout point comparables à ceux qui font sourire dans le *Cratyle*? La variété même et la richesse des expressions ici employées pour caractériser les deux thèses opposées n'annoncent-elles pas des sujets dont la discussion était devenue familière ?

Nous scandaliserons-nous avec M. Schaarschmidt de voir Platon mettre l'étude des choses mêmes au-dessus de celle des mots? Non sans doute [2]. — Les rapprochements à établir entre le *Cratyle* et le *Théétète* [3] sont nombreux : d'autres passages rappellent ou le *Gorgias*, ou le *Phédon*, ou la *République*. Il semble que ce soient là autant d'indices sérieux d'authenticité : erreur! ce sont des plagiats trahissant le faussaire, si nous en croyons le critique allemand lequel certainement, ici comme dans le *Philèbe*, a dû le voir à l'œuvre, tant il excelle à le suivre à la piste, tout occupé à dérober à Platon et à Aristote tantôt une pensée ou un développement, tantôt une métaphore brillante ou quelque curieuse expression.

Pour terminer cette réfutation, il nous sera permis de faire observer que le *Cratyle* contient assez de pages remarquables pour avoir provoqué l'admiration non seulement de critiques tels que Tiedemann, mais de philologues aussi éminents qu'Otfried Müller et Benfey. Accorder non seulement à chaque syllabe primitive, mais à chaque lettre de l'alphabet une signification spéciale peut paraître téméraire : cependant aujourd'hui encore

---

1. Il est à remarquer que, dans les dernières pages du dialogue, la théorie des idées est nettement affirmée.

2. La confusion qu'établit ici le critique allemand entre λόγοι (ἐν τοῖς λόγοις σκοπεῖσθαι τὰ ὄντα, *Phédon*, 100 A) et ὀνόματα (αὐτὰ ἐξ αὐτῶν ζητητέον μᾶλλον ἢ ἐκ τῶν ὀνομάτων, *Cratyle* 409 B) n'est nullement justifiée.

3. Les anciens déjà en avaient été frappés, comme le montrent les deux classifications d'Aristophane et de Thrasylle. A propos des conséquences que M. Schaarschmidt veut tirer de ce double fait que Cratyle quitte Socrate pour se rendre à la campagne et que Terpsion en revient au début du *Théétète*, M. Bonghi ne peut s'empêcher de s'écrier : « Noi italiani questo lo chiamiamo arzigolare. »

cette théorie n'a pas cessé de recruter des partisans. Platon a parfaitement discerné les rapports nécessaires entre la parole et la pensée; par une vue de génie il a compris la part qui revenait à chaque race dans la constitution définitive de son idiome et ce fait capital que les langues subissant des transformations incessantes sont, pour parler le langage hégélien, dans un *devenir* perpétuel.

L'Euthydème

Au temps de Socrate et de Platon tout sophiste était-il nécessairement un beau parleur doué d'une intarissable faconde, à la façon d'un Protagoras et d'un Gorgias? Le même dédain des principes qui ruinait par la base et la métaphysique et la morale devait tôt ou tard se retourner contre la raison et l'intelligence elles-mêmes et s'attaquer aux lois essentielles de la logique : or une dialectique assez perverse pour ne se complaire qu'en mille inventions fallacieuses et pour jouer sans pudeur avec les idées aussi bien qu'avec les mots ne méritait-elle pas d'être mise en scène pour elle-même, si je puis ainsi parler, et réfutée avec une verve ironique où pourrait se reconnaître l'auteur des *Nuées*? Comme l'a fait remarquer Cousin, après des attaques indirectes et d'inutiles escarmouches, il importait à Platon d'en finir avec le sophisme et de lui livrer une bataille décisive. Aristote a consacré à cette polémique un traité tout entier : et il aurait été interdit à Platon de le devancer! Il nous semble bien plutôt que l'*Euthydème* avait sa place marquée à l'avance dans la collection platonicienne : c'était en quelque sorte le complément nécessaire de la lutte engagée par Platon contre les erreurs et les négations doctrinales des sophistes.

Cependant ce dialogue n'a pas été épargné par la critique. Schleiermacher sans doute n'a point osé en suspecter, moins encore en contester formellement l'authenticité. Comme tout lecteur non prévenu, il a été frappé du talent avec lequel les divers interlocuteurs sont tour à tour mis en scène, de ce mé-

lange de sérieux et de malice, de hauteur et de déraison que couronne chez Euthydème et chez Dionysodore une irrésistible habitude de s'admirer soi-même. Mais comment et pourquoi l'idée d'un tel dialogue se serait-elle présentée à l'esprit de Platon? A cette question Schleiermacher ne trouvait pas de réponse : est-ce l'école de Mégare, est-ce Antisthène qu'il s'agissait de combattre, ou fallait-il venger la dialectique socratique et platonicienne de certains rapprochements par lesquels on s'était flatté de la compromettre ? Aucune de ces solutions ne s'imposait avec évidence.

Plus hardi, surtout plus téméraire, Ast déclara purement et simplement l'*Euthydème* indigne de Platon. Est-il admissible que le philosophe auquel nous devons le *Gorgias* et le *Théétète* ait pu concevoir et écrire une « bouffonnerie » sans côté sérieux, sans valeur scientifique, où les rapports entre le vrai, le bien et le beau sont si peu clairement, si peu rationnellement définis ? En accumulant les expressions insolites, les métaphores, les locutions proverbiales, les allusions historiques et les réminiscences mythologiques les plus bizarres, l'auteur entend sans doute nous donner une haute idée de son érudition : mais il n'aboutit qu'à étaler son insuffisance.

M. Schaarschmidt ne s'est pas contenté de ce réquisitoire, et au risque d'affaiblir sa thèse, il y a introduit de nouveaux arguments d'une très médiocre efficacité. Le plan du dialogue, écrit-il, est renouvelé du *Protagoras*, et des sophistes qui s'abaissent à de pareilles logomachies ne sont qu'une caricature de la réalité. A moins d'interpréter εὐτυχία dans un sens purement subjectif, comment soutenir, comme c'est le cas ici, que Socrate identifiait la vertu et le bonheur? Platon partout se sert de la socratique pour combattre la sophistique : pourquoi ici se serait-il borné à deux tableaux parallèles, d'où ne se dégage aucune conclusion ? C'est le seul dialogue où Socrate soit à la fois ironique, didactique et critique : convenait-il de lui attribuer trois rôles aussi différents? Ce moraliste et ce politique de cabinet si cruellement raillé dans les dernières pages ne peut être qu'Isocrate devenu chef d'école : par quel impardonnable

anachronisme Socrate apprécie-t-il de la sorte des faits postérieurs dont il n'a certainement pas été témoin ? Mettez entre les mains d'un écrivain même ordinaire les *Mémorables* de Xénophon et le Περὶ σοφιστικῶν ἐλεγχῶν d'Aristote : rien ne lui sera plus aisé que d'imaginer et de composer l'*Euthydème*.

Cette argumentation, qui a paru ébranler Uberweg lui-même[1], serait-elle convaincante ? nous ne le pensons pas.

En ce qui concerne Aristote, il faut renoncer, il est vrai, à aucune démonstration positive de l'origine platonicienne de l'*Euthydème*. Cousin a relevé avec le plus grand soin dans les écrits du Stagirite tout ce qui rappelle ou reproduit un passage de notre dialogue : mais en l'absence de toute allusion et de toute citation, ces rapprochements n'offrent dans la discussion présente qu'un très mince intérêt. Constatons toutefois avec Teichmüller que pour tirer de ces textes, même en y joignant ceux de Xénophon, la comédie savante de l'*Euthydème*, il n'eût fallu rien moins qu'un second Platon.

Quant au dessein fondamental du dialogue, nous avons déjà dit qu'il s'expliquait sans peine à l'heure même où apparaissaient pour la première fois, avec le prestige de la nouveauté, des sophismes la plupart grossiers sans doute, quelques-uns cependant assez captieux pour être restés célèbres dans les écoles bien au delà de l'antiquité. Rompre le prestige qui fascinait au détriment de la vérité les imaginations éblouies, confondre ces ἀντιλογικοί qui n'aboutissaient qu'à énerver les intelligences et à jeter un discrédit mortel sur la philosophie, opposer à l'incurable frivolité des sophistes la portée utile et sérieuse de la dialectique socratique, Platon pouvait-il avoir une plus pressante et plus légitime ambition ? Où découvrir même l'apparence d'une contradiction entre sa doctrine et un dialogue qui place le mobile déterminant de nos actions dans le désir du bonheur, qui fait de la science le bien humain par excellence, et qui attend d'une réforme philosophique la résurrection politique de l'humanité ?

1. *Philologus*, XXVII, p. 180.

Quoi qu'en dise Schaarschmidt, la méthode n'est pas plus pour surprendre.

La disposition générale du dialogue offre sans doute de l'analogie avec celle du *Protagoras* : mais en même temps quelle diversité ! Comme chaque personnage, qu'il s'agisse d'Euthydème ou du Clinias, de Dionysiodore ou de Ctésippe, de Criton ou de Socrate, se dessine avec sa physionomie propre ! Quelle netteté dans l'exposition, quelle vivacité dans la riposte ! Si le combat d'abord régulier dégénère peu à peu en mêlée plus ou moins confuse, c'est un trait de plus emprunté à la réalité : d'autre part si après avoir lutté d'esprit et de subtilité avec les sophistes dans le *Protagoras*, Platon comme un autre Aristophane les couvre ici de ridicule, sauf à donner carrière à son indignation dans le *Gorgias*, nul assurément ne sera étonné de l'art avec lequel le grand écrivain adapte le genre de défense et d'attaque à la qualité de son adversaire [1]. Schaarschmidt affirme que les lois de la composition dramatique ne permettaient pas au philosophe de réunir ainsi dans la personne de Socrate la dialectique, la critique et l'ironie : quel est le code littéraire, ancien ou moderne, où pareille interdiction se trouve promulguée ? Les dernières lignes du *Banquet* attestent que Platon était conséquent avec lui-même lorsqu'il ambitionnait d'associer la verve comique à la dignité tragique.

Enfin, en ce qui touche l'élocution, le sujet et le ton général de la discussion expliquent dans une certaine mesure cette exubérance au moins relative de comparaisons, de métaphores, de jeux de mots, d'allusions de tout genre qui a scandalisé tel ou tel critique : çà et là sans doute la pointe nous échappe ; pour la saisir il faudrait être un Athénien du grand siècle. Schaarschmidt lui-même ne peut s'empêcher de reconnaître que, pris dans l'ensemble, le style du dialogue est manifestement platonicien [2].

---

1. C'est ce qu'a très bien mis en lumière Bonitz dans la 3e édition de ses *Platonische Studien* (p. 137-151). Cf. Anton Bolzer, *Uber die Echtheit des Euthydemus*, Olmütz, 1874.

2. « Im Ganzen bewahrt sich der Verfasser eine ziemliche Reinheit der Sprache, der namentlich keine aristotelischen Wendungen und Ausdrücke

Nous nous approprierons donc volontiers pour conclure cette appréciation d'A. Saisset :

« Le plan très étudié de l'*Euthydème*, dont plus d'une page semble empruntée à une comédie achevée, les dialogues différents qui s'y succèdent comme autant de scènes dont la variété relève sans la rompre l'unité de la composition, le mélange des traits profonds et comiques, parfois bouffons, dont elle est semée à pleines mains, le choix des personnages, l'ordre et l'objet des entretiens, tout ici conspire au même but, tant de fois choisi par Platon, la ruine des sophistes. Jamais peut-être l'héritier de Socrate ne leur a fait la guerre avec tant d'adresse et de force, parce qu'il n'a mis nulle part plus de fidélité ni de suite à les peindre tels qu'ils étaient. On les voit dans l'*Euthydème* entrer en scène avec leur prestige populaire, jouer leur personnage avec toute l'habileté dont ils étaient capables, et quand ils ont épuisé leurs rôles, sortir démasqués, bafoués, deux fois discrédités par la preuve de leur impuissance et par le ridicule. C'est à ce résultat qu'il faut mesurer la profondeur de l'*Euthydème*. Car à son ordinaire, Platon met beaucoup d'art à dérober sous les agréments d'une raillerie légère la forte trame de ce dialogue ».

Le Critias

Deux raisons nous permettent d'être ici très courts. La première, c'est que nous sommes en face d'un simple fragment que la mort, au dire de Plutarque, empêcha Platon de terminer [1]. La seconde, c'est que l'authenticité de ces quinze pages n'a été contestée que par Socher et Suckow.

---

anzumerken sind, und weiss seinen Stil dem platonischen ziemlich geschickt nachzubilden ». — Badham dans son édition qualifie l'*Euthydème* de « suavissimus dialogus ».

1. Peut-être Platon a-t-il spontanément renoncé à pousser plus avant un ouvrage où la fiction matérielle, si l'on peut ainsi parler, tenait tant de place et qui dès lors le rapprochait malgré lui de ces poètes et de ces sophistes dont il s'était montré l'implacable adversaire : peut-être aussi a-t-il

Le premier alléguait qu'en guise de théories philosophiques le *Critias* n'offre que des descriptions romanesques imprégnées d'un étrange merveilleux. Le reproche, si c'en est un, tombe nécessairement sur Platon lui-même, car ce que nous avons ici n'est que le développement de la fable ingénieusement résumée au début du *Timée*[1]. Ce n'est pas un Etat ordinaire, c'est une république idéale qu'il s'agit de dépeindre sous une forme qui lui prête couleur et vie, et l'on sait quelles libertés s'arroge l'imagination platonicienne dans l'emploi du mythe et de la légende. Les douze livres des *Lois* sont là d'ailleurs pour nous attester que Platon vieillissant se détournait de plus en plus des hauteurs de la métaphysique pour se consacrer à des études politiques et sociales, d'une application plus immédiate au bonheur de l'humanité.

De son côté Suckow avait été frappé de l'absence de toute citation du *Critias* et même de toute allusion à ce dialogue dans un passage curieux de Proclus, racontant d'après Crantor, platonicien de la première Académie, que l'histoire de l'Atlantide était reproduite en entier sur d'anciennes stèles égyptiennes. Ce silence de Proclus ne suffit pas évidemment pour nous convaincre qu'à ses yeux le *Critias* était un vulgaire apocryphe.

A ne considérer que le style, le *Critias* a une étonnante affinité avec les *Lois*, et des raisons de plus d'un genre nous amènent en effet à assigner l'une et l'autre de ces compositions aux dernières années de la carrière philosophique de Platon.

été détourné d'y donner suite par les cruels désenchantements que lui avaient valus ses tentatives politiques en Sicile.

1. La *Cyropédie* de Xénophon, véritable roman philosophique, paraît avoir provoqué un grand nombre de compositions analogues, auxquelles la curiosité grecque fit le meilleur accueil. Ici la critique doit se montrer d'autant plus réservée qu'elle n'a entre les mains qu'un fragment insignifiant d'un ensemble dont les grandes lignes ne sont même pas connues.

3. LES DIALOGUES INCERTAINS

Les dialogues dont nous nous sommes occupés jusqu'ici se recommandaient d'eux-mêmes à l'attention par leur importance intrinsèque, par la place au moins relative qu'ils tiennent dans l'exégèse platonicienne, par les mérites d'exposition et de style qui s'y révèlent à tout lecteur non prévenu. Les refuser à Platon, c'est d'une part excéder visiblement les droits de la critique et de l'autre supprimer sans raison dans l'héritage du philosophe certaines parties qui ne sont pas au nombre des moins instructives ou des moins intéressantes.

Nous arrivons maintenant à une série assez considérable de dialogues qu'il y aurait témérité à réunir dans une même classe avec les précédents. Quelque opinion que l'on s'en fasse, ce sont des compositions d'arrière-plan, qui passent le plus souvent inaperçues et pour les historiens des lettres grecques, car leur mérite littéraire pâlit complètement à côté des grandes œuvres platoniciennes, et pour les historiens de la philosophie, car quelque lumière qu'elles jettent sur des points de détail, elles ne nous apportent aucun renseignement de valeur sur les bases mêmes et sur le développement du platonisme : comme elles intéressent en somme bien plus la connaissance des mœurs que celle des idées, leur élimination causerait à coup sûr moins de regrets au philosophe de profession qu'au curieux et au lettré. Authentiques ou non, elles n'ajoutent ou n'ôtent rien à la gloire de Platon et ne sauraient exercer sur notre conception de sa philosophie qu'une influence très lointaine. Tout au plus pouvons-nous leur demander quelques traits complémentaires pour préciser davantage tel ou tel aspect particulier de la doctrine : encore, à aller au fond des choses, l'esthétique de Platon, par exemple, a-t-elle fort peu à perdre à l'exclusion du *Grand Hippias*, et sa psychologie à celle du ***Premier Alcibiade***. Dans le nombre de ces dialogues de rang manifestement infé-

rieur, il en est même qui nous étonnent par leur totale insignifiance : qu'il s'agisse de les rejeter ou de les admettre, la critique même la plus érudite, même la plus exercée ne sait où se prendre, et elle se venge par son indifférence du peu d'intérêt qu'inspirent ces rejetons en grande partie stériles du tronc platonicien.

Les anciens eux-mêmes, sauf de rares exceptions, en avaient déjà jugé ainsi. Les témoins compétents gardent le silence sur ces compositions : Aristote notamment, autant du moins qu'on peut en juger par ses écrits, ou en ignorait l'existence ou, quoiqu'il les connût, les a complètement négligées : ce qui à la rigueur pourrait s'expliquer ou par leur date relativement ancienne, ou par ce fait que Platon lui-même, parvenu sur les hauteurs de sa métaphysique et en pleine possession de son système, aurait le premier comme oublié ces premiers-nés de sa verve philosophique. Telle de ces courtes dissertations, le *Premier Alcibiade*, par exemple, acquiert au temps des Alexandrins une sorte de notoriété posthume: mais l'exception confirme ici la règle, et il est permis de les comparer dans leur ensemble à ces satellites qui tout en empruntant leur lumière à l'astre principal, s'effacent et disparaissent dans son éclat.

Dès lors on comprend sans peine les incertitudes du critique qu'ici le double critérium externe et interne laisse également dans un complet embarras. Pour en sortir il a devant lui, c'est vrai, deux solutions radicales qui l'une et l'autre séduisent par leur apparente simplicité. La première consiste à s'en rapporter docilement à la tradition ou du moins à accepter comme règle absolue le canon de Thrasylle qui en est dans l'antiquité la dernière expression : la seconde, à se créer un type platonicien plus ou moins réel, plus ou moins imaginaire, et à condamner sans pitié tout ce qui s'en éloigne, tout ce qui lui est inférieur.

La première de ces théories, il faut le reconnaître, est très commode: elle fournit un critérium aisé, d'une application extrêmement facile, et dispense du souci de raisonner son propre choix. Ce n'est pas qu'elle ne puisse invoquer en sa faveur des motifs en apparence assez plausibles. Assurément on n'a

pas encore reconnu ni à la présomption ni à la prescription les mêmes droits en matière littéraire qu'en matière juridique: mais jusque dans les questions historiques l'un et l'autre de ces éléments d'information ne sont pas sans valeur. Une opinion qui a traversé tant de siècles en ralliant tous les suffrages doit reposer sur des titres véritables[1] : œuvre du temps et des années, ajoute-t-on, la tradition n'est-elle pas en somme le seul garant de l'authenticité de la plupart de nos textes classiques[2]? Pour les critiques dont je parle, elle a même fini par acquérir une sorte d'infaillibilité grâce à laquelle elle suffit à tout, répond à tout. Ce n'est pas pour eux évidemment qu'a été imaginé le proverbe antique si goûté de Cicéron : Νῆφε καὶ μέμνασ' ἀπιστεῖν. S'agit-il d'une œuvre manifestement inférieure? On les voit prendre triomphalement leur parti des invraisemblances, des disparates, des contradictions qu'on leur signale ou au contraire, en garde contre leurs scrupules personnels les mieux fondés, dépenser tout ce qu'ils ont de talent et d'érudition à se dissimuler à eux-mêmes et à dissimuler aux autres les imperfections et les inconséquences les plus évidentes. A les croire, pas de dialogue platonicien ou donné comme tel qui ne doive être à sa manière et qui ne soit en réalité un petit chef-d'œuvre.

En ce qui touche Platon, nous ne pensons pas nous faire illusion en affirmant que l'étude impartiale contenue dans le premier volume de cet ouvrage a pour conséquence directe d'ôter définitivement à cette opinion ses prétendus appuis historiques. En effet, comme nous l'avons vu, les écrits platoniciens, en raison même de la célébrité de leur auteur et de la faci-

---

1. « Si j'étais seul à avoir confiance dans ce que la tradition rapporte sur les faits anciens et dans les écrits de ce temps qui sont arrivés jusqu'à nous, on pourrait m'adresser de justes reproches : mais un grand nombre d'hommes, et des hommes d'un jugement éclairé, ont les mêmes convictions que moi » (Isocrate, *Panathénaïque*, 60).

2. C'est ce qu'assurait déjà S. Augustin : « Platonis, Aristotelisque, Ciceronis, Varronis aliorumque ejusmodi auctorum libri, unde noverunt homines quod ipsorum sint, nisi eadem temporum sibimet succedentium contestatione continua? »

lité avec laquelle le dialogue se prête à l'imitation, ont été exposés plus que d'autres peut-être à se voir associer dans les grandes bibliothèques des compositions analogues, œuvre de quelque socratique de moindre renom : telle qu'elle nous est parvenue, la succession du grand philosophe ne peut donc être acceptée que sous bénéfice d'inventaire. Bref, grâce au perfectionnement incessant des méthodes et des investigations de la critique, les modernes, après vingt siècles, ont soumis à une légitime révision les décisions des Alexandrins. Aussi parmi nos contemporains je ne vois que Grote en Angleterre et à sa suite M. Waddington en France affirmer catégoriquement que le canon platonicien rédigé et fixé par Thrasylle doit en ces matières couper court à toute contestation [1].

Mais en face des esprits circonspects qui s'attachent invariablement à la tradition sans hasarder contre elle la protestation même la plus modeste, comme s'ils craignaient en touchant à la moindre pierre d'ébranler tout l'édifice, se dressent les esprits aventureux qui se complaisent dans les négations les plus hardies. Ils savent que la tradition est essentiellement ennemie de tout retour sur elle-même et que la renommée n'a pas été calomniée dans le tableau que nous en fait le poète latin :

Tam ficti pravique tenax quam nuntia veri.

Le paradoxe les tente, loin de les rebuter et, par exemple, toutes les fois que s'agite la question platonicienne, au lieu de s'incliner devant les décisions d'un Thrasylle ou même d'un Aristophane, ils déclarent qu'ils n'ont pas à en tenir compte.

Que faire alors, et sur quelle base appuyer leurs propres conclusions? Réduire toute l'œuvre de Platon aux dialogues directement couverts par un témoignage exprès d'Aristote, les plus téméraires n'oseraient le proposer : une élimination aussi

---

1. Aux auteurs que l'on vient de nommer pourrait s'ajouter M. Chaignet, dans son livre : *La vie et les écrits de Platon*, si de la liste des écrits authentiques il n'éliminait pas, avec les *Lettres*, la quatrième tétralogie de Thrasylle tout entière, sauf le *Premier Alcibiade*.

radicale passerait à bon droit pour un acte de folie, et tout décidés qu'ils fussent à rompre en visière à l'opinion universelle, Ast et Schaarschmidt eux-mêmes ont su se préserver d'un tel excès. Le moyen imaginé est assez différent. Il consiste à se représenter un certain Platon élevé par nature au-dessus de toutes les imperfections et de toutes les inconséquences humaines, métaphysicien constamment idéaliste, écrivain constamment supérieur, habitant une sphère intellectuelle à part, caractérisé par une perfection dont il lui est complètement interdit de déchoir. Dès lors parmi les œuvres que la tradition lui attribue, le départ à faire est très simple. Tout ce qui ne répond pas à ce type arrêté, très variable d'ailleurs, cela s'entend, quand on passe d'un critique à l'autre, sera impitoyablement écarté, proscrit, condamné.

Dans plusieurs des chapitres précédents [1], nous avons apprécié, comme il convenait, cette singulière méthode. Sous peine de méconnaitre les lois fondamentales de l'humanité, il faut permettre au génie d'une part de n'atteindre que par degrés aux sommets où il doit briller un jour, et de l'autre de se rapprocher ensuite quelquefois du niveau commun, par lassitude ou par condescendance [2]. Platon est sans contredit le plus brillant philosophe de l'antiquité païenne : ce n'est pas une raison pour que du commencement à la fin de sa longue carrière il n'ait conçu et publié que des œuvres hors ligne [3].

---

1. Voir la page 497 de notre premier volume et dans celui-ci les jugements portés sur Ast et Schaarschmidt.

2. Pourquoi serait-il interdit même à un grand philosophe de ressembler parfois à cet *urbanus* dont nous parle Horace et qu'il nous représente

parcentis viribus atque
extenuantis eas consulto.

3. On se plaint, non sans quelque exagération, de la pauvreté au moins relative au point de vue philosophique de ces compositions, antérieures sans doute de bien des années au *Banquet*, au *Phédon* et au *Théétète*. Mais il y a tout au moins dans plusieurs de celles que l'on incline généralement à regarder comme authentiques une abondance d'idées, une richesse d'expressions, un mouvement dans le style, qui n'appartiennent qu'à un écrivain de marque. Si pour ce motif personne ne conteste à Platon le *Protagoras*, pourquoi ne pas étendre la même conclusion à d'autres dialogues où brille un talent à peine inférieur ?

Mais cette réfutation générale ne saurait nous dispenser d'examiner l'un après l'autre les griefs invoqués par les critiques auxquels nous avons ici affaire.

Dans ces petits dialogues [1], disent-ils, on cherche une pensée philosophique, on ne la trouve pas. — A ce compte, on devrait soutenir que Socrate lui-même, si célèbre cependant comme philosophe, n'a pas eu de théories personnelles. Celui qui suivant un mot souvent cité de Cicéron, « fit descendre la philosophie du ciel sur la terre, et l'introduisit dans les cités et dans les maisons, » n'était que par accident et pour ainsi dire inconsciemment un métaphysicien au sens précis de ce terme. A son école Platon, vivant dans un temps et chez un peuple où le subjectivisme le plus illimité se donnait carrière, avait appris à considérer comme une tâche méritoire et peut-être comme la plus importante le redressement intellectuel et la réforme morale de ses concitoyens. Avant de dérober au monde idéal le rayon de clarté rationnelle qui devait illuminer la science totale, la science par excellence, il importait de bannir le préjugé ou l'ignorance en portant successivement la lumière sur tous les détails, de même qu'avant de chercher à expliquer et à dépeindre la vertu éminente qui est le propre du sage, il était nécessaire de passer en revue les différentes habitudes morales, de définir avec quelque précision les diverses vertus particulières. Si élevé que soit l'édifice du platonisme, on oublie que seul le socratisme lui a servi et pouvait lui servir de fondement.

Mais on insiste. Dans ces petits dialogues, dit-on, ce n'est pas seulement le sujet qui est le plus souvent banal et vulgaire : c'est l'argumentation qui est défectueuse, presque enfantine, s'attardant à des comparaisons multipliées qui n'éclairent ni le but à atteindre ni la route qui doit y conduire. Les interlocuteurs semblent converser au hasard, sans avoir une conscience bien nette de ce qu'ils cherchent et de ce qu'ils veulent décou-

1. Ce n'est pas seulement dans les dialogues « socratiques », c'est dans tous les écrits de Platon presque sans exception que von Sybel (*De Platonis proœmiis academicis*, Marburg 1889) nous invite à voir non des leçons régulières, mais des programmes de discussions.

vrir [1]. — Sans même invoquer la souplesse de conceptions, l'indépendance de pensée, ces deux caractéristiques du génie athénien, si pour écrire un livre philosophique il faut à tout prix rivaliser avec Platon dans sa *République* ou Aristote dans sa *Métaphysique*, le *Charmide* et le *Lachès* par exemple sont assurément assez loin encore de cet idéal : mais pas plus de nos jours qu'au temps de Socrate ce n'est avec cette raideur, avec cette tension d'esprit soutenue que procède l'enseignement populaire [2] : il demande une marche plus libre, des allures moins austères, s'attachant avec une insistance que seuls les savants jugent importune aux principes et même aux vérités de sens commun sur lesquelles reposent ses démonstrations [3]. Il faut se souvenir d'ailleurs qu'à la fin du ve siècle le dialogue socratique constituait un genre littéraire encore au berceau : et de même que sous la plume d'Hérodote l'histoire rebelle à toute règle méthodique revêt de préférence la forme simple et familière de la causerie, de même dans la bouche de Socrate et sous la plume de ses premiers disciples la dialectique n'est à tout prendre qu'une conversation plus spécialement philosophique où aucun des interlocuteurs n'est pressé de conclure, où l'on fait la revue de ses idées ou des idées d'autrui plutôt qu'on ne les soumet à un examen sévère [3]. Sans doute entre

1. Je lis à ce propos dans un ouvrage tout récent (*Essai sur le fondement métaphysique de la morale*, par M. Rauh, p. 227) : « Simples d'attitude et de costume, ceux qui ont pour mission de réformer l'âme des hommes parlaient simplement et divinement, avec bonhomie quelquefois, comme Socrate, pour se tenir aussi près que possible de la pensée, pour exprimer l'intime de l'âme, pour que leur parole fût comme la voix même des choses et de l'esprit, et ce qu'ils disaient avait à peine l'air d'être pensé ».

2. L'histoire de l'éloquence prête à une remarque toute semblable. Tandis que l'orateur moderne aime à laisser deviner sa pensée, l'orateur ancien, supposant toujours que ceux qui l'écoutent sont des ignorants, leur apprend même ce qu'ils ont la prétention de connaître le mieux.

3. Un philosophe doublé d'un érudit écrivait naguère à propos des relations de tout genre qui existent aujourd'hui entre savants de divers ordres et de divers pays : « Les anciens Grecs communiquaient à leur manière et sans difficulté... Ils voyageaient plus que nous et quand ils se rencontraient, ils bavardaient et disputaient entre eux plus que n'ont jamais fait les académiciens des temps modernes. Les anciens ont conçu d'ailleurs autrement que nous la société des chercheurs de vérité : elle était principalement pour

les mains de Platon parvenu à l'apogée de son talent le dialogue socratique sera appelé aux destinées les plus brillantes : mais sachons tenir compte de la modestie inévitable de ses débuts.

A ce premier grief les adversaires de l'authenticité en ajoutent un second : comment attribuer à Platon des écrits sans résultat direct, sans conclusion doctrinale arrêtée, où le lecteur est plus troublé qu'éclairé par la suite des opinions qui défilent successivement sous ses yeux, convaincues les unes d'erreur, les autres d'inexactitude et d'insuffisance [1]? Un esprit sérieux qui a conscience de la grandeur de sa mission pouvait-il se contenter de quelque chose d'aussi incomplet, d'aussi négatif? — Raisonner de la sorte, c'est imposer assez gratuitement au passé, et à un passé singulièrement reculé, les préoccupations du présent. Aujourd'hui nous entendons que le philosophe se pose en maître, que la philosophie se présente à nous avec une doctrine, avec un système [2] : il lui était difficile à coup sûr de réaliser du premier coup cette condition à l'école de celui qui tantôt avec sincérité et tantôt par ironie répétait qu'il ne savait qu'une chose, c'est qu'il ne savait rien. Il causait, il conversait ; or nos propres conversations ont-elles toujours quelque conclusion dogmatique? Son enseignement visait avant tout à remuer des idées, à provoquer la réflexion, à opérer seul ou à plusieurs ce discernement, cette critique

eux ce qu'elle n'est pour nous qu'accidentellement, une arène, une occasion de discuter une dialectique contradictoire. »

1. Si l'on hésite sur le but véritable et la signification réelle de telle ou telle page, qu'on imite les Alexandrins aux prises avec de semblables problèmes dans leurs tentatives d'interprétation de certaines allégories homériques : Τὸν Ὅμηρον ἐάσωμεν, ἐπειδὴ καὶ ἀδύνατον ἐπανέρεσθαι, τί ποτε νοῶν ταῦτ' ἐποίησε τὰ ἔπη.

2. Rappelons toutefois que la règle comporte des exceptions, et qu'un éminent philosophe spiritualiste de notre siècle s'est entendu adresser le même reproche que Platon. Dans ses livres, où est la conclusion? nulle part, si vous la cherchez nettement formulée : partout, si vous savez voir qu'elle est supposée à chaque ligne : la pensée de l'auteur n'apparait que par de discrets sous-entendus. Et cependant cette façon de parler et d'écrire constituait, on l'a très bien dit, « le grand secret de son art et la source de son incontestable talent de persuasion ».

que toute philosophie suppose. Est-il aux prises avec un sophiste arrogant? Ses questions insidieuses enferment son adversaire dans un cercle vicieux qui l'oblige à recommencer sans cesse sa route et à confesser la vanité de ses prétentions [1]. Est-il au contraire en face de quelque jeune intelligence plus ou moins égarée qu'il s'agit de convertir, non de confondre? Lentement et par degrés, il l'amènera à se convaincre de tout ce qui lui manque pour posséder la science dont elle se pique ou du moins à laquelle elle aspire. Platon ne s'est retiré que tard dans l'enceinte studieuse de l'Académie : pourquoi à l'exemple de Socrate n'aurait-il pas commencé par attacher un véritable prix à cette méthode en apparence toute réfutative? n'est-ce pas là une des nécessités de toute polémique [2]? On dit que son génie était de plus haut vol et ne pouvait se satisfaire avec un rôle aussi inférieur [3] : n'est-ce pas oublier le milieu où il a grandi, l'effervescence intellectuelle dont Athènes était alors le théâtre et qu'attestent à leur manière tant de passages curieux d'Euripide? n'est-ce pas méconnaître un des dons les plus originaux, les plus personnels de celui qui devait écrire le *Gorgias* et la *République*, le *Théétète* et le *Phédon*?

1. Ecoutez ce qu'il dit à Euthyphron : « J'attache mon esprit à tout ce que tu dis et j'ai soin de n'en rien laisser tomber sans le ramasser ». Au siècle dernier, dans un mémoire présenté à l'Académie des inscriptions en 1713, l'abbé Fraguier avait donné de ces pratiques de Socrate une justification assez ingénieuse : « Socrate ne conclut rien et l'on ne voit, dit-on, aucun fruit réel de ses discours. C'est précisément comme un homme qui voyant un laboureur défricher son champ et le préparer sans le voir jeter son grain dans la terre, dirait : ce paysan ne fait que détruire de mauvaises herbes sans qu'on voie aucun autre fruit de son travail. Mais qu'on revienne en automne et l'on trouvera la plus abondante moisson.» En écrivant cette dernière ligne Fraguier songeait sans nul doute à l'admirable et féconde philosophie des grands dialogues platoniciens.

2. « Comme Platon ne pense pas que ce soit peine perdue d'avoir réfuté une erreur, suggéré un doute, dissipé une équivoque, posé une question, montré la faiblesse ou la fausseté des solutions données jusqu'alors, souvent il s'en tient là et ne croit pas qu'un ouvrage de critique ait manqué le but, s'il laisse le lecteur embarrassé, mais averti, incertain, mais détrompé » (Ch. de Rémusat).

3. « Für ein philosophisches Drama wäre dies kein ausreichendes Motiv gewesen » (Schaarschmidt).

Sans doute, s'il était prouvé, comme le soutiennent Schaarschmidt en Allemagne et M. Waddington en France, que Platon n'a absolument rien composé du vivant de Socrate, si le *Phèdre* devait nous donner l'exacte mesure de ses « écrits de jeunesse», nous aurions peine à nous expliquer comment et pourquoi le métaphysicien en possession de son système serait redescendu à des controverses d'ordre accessoire. Mais sans entrer dans la discussion de cette thèse dont nous aurons à nous occuper plus tard [1], bornons-nous à faire remaquer qu'elle a contre elle les témoignages historiques, la tradition et la vraisemblance. Il serait bien étrange que le « dialogue socratique » eût attendu la mort de Socrate pour se produire, plus étrange encore que Platon eût dédaigné de suivre l'exemple de tant de ses condisciples et de traiter à sa manière quelques-unes de ces questions de morale familière où Athènes étonnée admirait la finesse, la pénétration, la subtilité du maître. Pour que des faussaires aient cherché à copier Platon, ou pour que les bibliothécaires alexandrins aient accepté sans protestation d'inscrire sous son nom des compositions apocryphes, il fallait que l'éminent philosophe passât universellement pour avoir laissé dans son héritage mainte dissertation de ce genre. Nous verrons que parmi celles qu'on lui attribue il en est en effet qui ne sont nullement indignes de lui.

Enfin il va de soi que si les partisans de la tradition se croient intéressés à vanter tout ce qui porte l'étiquette platonicienne, ses adversaires déploient la même ardeur à faire le procès de tout ce qu'ils rejettent; second excès qui n'est pas moins blâmable que le premier. Ainsi ont-ils décidé l'exclusion de tel dialogue? Il n'est pas de dissidence qu'ils n'exagèrent, pas de faiblesse de pensée ou d'expression qu'ils ne relèvent, pas de terme nouveau ou quelque peu insolite dont ils ne se scandalisent, pas d'imperfection même légère, dont ils ne se fassent une arme contre l'opinion commune. Leur commentaire devient un perpétuel réquisitoire avec les qualités, mais

1. Voir le dernier chapitre du présent volume.

aussi avec les défauts ordinaires de ce genre de compositions. Sont-ils en présence de locutions, de constructions, de tours de phrase absents du reste de l'œuvre platonicienne, ils s'écrient d'un air de triomphe : « Vous voyez bien que nous avons affaire à un auteur tout différent ! » Le contraire se produit-il et les rapprochements s'imposent-ils en quelque sorte d'eux-mêmes ? « Qu'avons-nous besoin d'autres preuves ? nous disent-ils : le plagiaire s'est trahi à son insu.» Mais pourquoi interdire à Platon la faculté qui appartient à tout écrivain de varier indéfiniment son style, ou d'user deux fois ou plus de la même expression, de la même métaphore ? Ne nous arrive-t-il pas tous les jours de reconnaître tel publiciste à certaines comparaisons, à certaines images, à certaines explications qu'il affectionne et qui à tel ou tel détour de la discussion se présentent à lui presque sans qu'il s'en doute ? Remarquons à ce propos que le philosophe dont l'intelligence se meut habituellement dans la sphère des idées générales est exposé plus que tout autre à se répéter, surtout quand il a manié la plume pendant plus de cinquante ans. Ces réminiscences voulues ou inconscientes n'ont rien que de très naturel, et alors même qu'il s'agirait de reproductions identiques, n'est-on pas en droit, fait observer M. Chaignet[1], de demander à son tour : « Qui se persuaderait qu'un faussaire n'eût pas évité avec soin de pareilles répétitions ? Le seul écrivain qui puisse ne pas y prendre garde, c'est le véritable auteur ».

En somme et pour conclure, d'une part il n'existe pas de témoignage historique assez certain pour garantir l'origine platonicienne des dialogues que nous allons passer en revue, de l'autre les raisons générales alléguées pour les rejeter en bloc, si l'on peut ainsi parler, n'ont rien de probant, rien de décisif. En présence d'un tel résultat, il ne nous reste qu'à marquer, et autant qu'il se pourra, à peser attentivement dans chaque cas particulier, les arguments de quelque valeur qui ont été ou qui pourraient être invoqués pour ou contre l'authenticité.

---

1. *La vie et les écrits de Platon*, p. 162.

L'Apologie de Socrate

L'*Apologie* n'est certainement pas une œuvre de premier ordre. Comme plaidoyer, comme défense régulière, elle est même assez faible : Socrate laisse dans une ombre discrète les chefs d'accusation les plus graves pour s'étendre complaisamment sur des points accessoires : sous les dehors d'une réponse juridique se dissimule habilement ici un panégyrique de Socrate, là le procès de ses accusateurs : mais en somme quelle photographie merveilleusement ressemblante de la pensée et de l'attitude du réformateur ! Seul un témoin et un admirateur était capable de tracer un pareil portrait.

L'allusion peu bienveillante faite à l'auteur des *Nuées*, comparée au rôle assigné à Aristophane dans le *Banquet*, suffirait-elle, comme Groen van Prinsterer l'a prétendu, pour établir que l'*Apologie* n'est pas l'œuvre de Platon ? Il y a là peut-être un problème littéraire assez piquant à résoudre [1], mais évidemment aucune preuve décisive d'inauthenticité. Les objections d'Ast sont plus sérieuses. L'*Apologie*, écrit-il, digne tout au plus d'un rhéteur, a-t-elle pu sortir de la même plume qui peu d'années plus tard composait ce petit chef-d'œuvre qui s'appelle le *Gorgias* ? Du premier de ces ouvrages au second le progrès est incontestable, nullement inexplicable, surtout si l'on songe à la mise en scène dramatique que comporte un dialogue et qu'exclut un discours [2]. — Socrate, ajoute Ast, fait son propre éloge tantôt avec une naïveté comique, tantôt avec une vanité ridicule. Mais n'est-ce pas ainsi que devait s'exprimer un homme qui durant toute sa carrière avait usé de la plus entière liberté de langage [3] et tant de fois insisté sur le caractère religieux de

---

1. Que le lecteur veuille bien se reporter dans le premier volume au chapitre intitulé : *Platon et Aristophane*.

2. Il semble même que plus d'un passage du *Gorgias* (486 B, 522 D par exemple) contienne une allusion indirecte à l'*Apologie*.

3. Cf. Cicéron, *Tusculanes*, I, 29 : « Adhibuit liberam contumaciam a magnitudine animi ductam, non a superbia. »

sa mission ? Au reste il y a lieu de s'étonner de voir le critique allemand et Cousin après lui lire d'un œil indifférent tant de pages où apparaît, comme on l'a dit très justement, non le sectateur d'une froide sagesse, mais l'apôtre plein de feu et d'enthousiasme, parlant un langage d'une noblesse à laquelle la philosophie ancienne ne nous avait certes pas accoutumés [1]. — La réponse à la première accusation est presque sophistique, la réponse à la seconde notoirement insuffisante. Passons condamnation : nul ne s'attend à voir Socrate discuter pied à pied les raisons de ses adversaires comme le ferait un avocat moderne. — Le Socrate de l'*Apologie*, parle de son δαιμόνιον autrement que celui des *Mémorables* [2]. Mais cet oracle mystérieux se prêtait mal à une définition rigoureuse, et aujourd'hui encore les érudits sont loin d'être d'accord sur sa véritable signification. — On trouve dans l'*Apologie* mainte réminiscence des dialogues platoniciens, ou des écrits de Xénophon et d'Isocrate. Mais pourquoi s'étonner de voir certaines pensées morales entrées, si l'on peut ainsi parler, dans le patrimoine indivis des socratiques ? D'ailleurs que prouvent les rapprochements signalés, si, comme tout le fait supposer, l'*Apologie* est ici la première en date ? — La défense de Socrate devint, l'histoire nous l'atteste, un des lieux communs sur lesquels s'exerça avec le plus de complaisance la verve des rhéteurs. Sans doute, mais n'était-il pas naturel que Platon fût le premier comme le plus compétent de tous ces avocats ? — Socrate dans l'*Apologie* déclare qu'il ne s'est jamais occupé de physique [3] : dans le *Phédon* il tient un langage assez différent. Soit, mais dans ce dernier dialogue n'est-ce pas Platon lui-même qui se met en scène sous le nom de son maître ? — Enfin

---

1. Sans aller tout à fait aussi loin, Schaarschmidt en dépit de la sévérité proverbiale de sa critique a rendu ainsi témoignage au mérite tout au moins relatif de l'*Apologie* : « Es lässt sich nicht läugnen, dass der Stil rein, die Composition einfach und würdig, der Inhalt nicht ohne mannigfache Schönheiten ist. »

2. *Mem.*, I, 1, 4.

3. C'est la thèse que soutient en toute circonstance le Socrate de Xénophon.

si sur la grave question de l'immortalité Socrate refuse en quelque sorte de se prononcer, n'est-ce pas là un trait de plus de fidélité historique? lui prêter devant ses juges l'argumentation savante du *Phédon* eût été à la fois un hors-d'œuvre et un anachronisme, et même dans cet admirable dialogue le philosophe mourant ne présente sa croyance à l'autre vie que comme une espérance dont il convient de s'enchanter.

Il n'est pas inutile de rappeler qu'Aristote semble avoir en vue l'*Apologie* dans deux passages de sa *Rhétorique* : l'un [1], où on lit ce simple raisonnement : « Le δαιμόνιον est ou un dieu ou une œuvre de Dieu : croire que c'est une œuvre de Dieu, c'est encore croire en Dieu » : l'autre [2] où la même réflexion, sauf une légère variante, est mise dans la bouche de Socrate répondant à Mélitus. Mais pour que ces deux textes eussent une force probante, il faudrait établir, ce qui est impossible, qu'ils ne peuvent s'expliquer que par une lecture antérieure de l'œuvre de Platon.

En résumé, les objections opposées à l'authenticité de l'*Apologie* n'ont que bien peu de valeur, et s'effacent pour ainsi dire devant les mérites indiscutables de cette intéressante composition, à laquelle Platon est redevable d'une large part de sa popularité.

Le Criton

Le *Criton*, comme l'*Apologie*, est un remarquable exemple des conclusions divergentes qui dérivent en matière esthétique de la spontanéité des impressions et de la subtilité de la réflexion. Tout lecteur non prévenu s'expliquera sans peine le témoignage si honorable que Platon rend ici au patriotisme de son maître : au contraire un critique, la tête pleine des chefs-d'œuvre du philosophe, trouvera le sujet insignifiant, le déve-

1. II, 23, 1398a 15. Cf. *Apologie*, 27 B.
2. III, 18, 1419a 8.

loppement puéril et indigne d'un aussi profond métaphysicien. Les anciens croyaient à cette proposition d'évasion faite à Socrate [1] : mais plusieurs l'attribuaient à Eschine, et accusaient la jalousie de Platon, qui en avait reporté à un autre tout l'honneur. Or, si nous en croyons M. Schaarschmidt, Criton aurait eu bien plutôt le droit de se dire diffamé par celui qui lui prêtait une proposition aussi déshonorante et sur le sort de laquelle aucun disciple de Socrate ne pouvait avoir d'illusion.

Mais examinons la question de plus près. Les meilleurs juges ont été frappés par l'élégante correction du style : dans le fond comme dans la forme ils ont reconnu sans hésiter l'empreinte platonicienne, et le *Criton* leur a paru, comme à Schöll, un des plus précieux monuments de la littérature classique : à elle seule la prosopopée des *Lois* suffirait à nous avertir qu'au point de vue littéraire nous n'avons pas affaire à un écrivain vulgaire. Quant aux sentiments exprimés, ils dénotent une véritable élévation : alors que le Socrate historique continuait encore volontiers à s'inspirer de la vieille morale de Solon et des gnomiques, *rendre le bien pour le bien et le mal pour le mal*, celui du *Criton* réprouve absolument la vengeance, préludant ainsi aux profondes considérations morales du *Gorgias*. Quelle impression profonde produite sur les Athéniens, amis ou adversaires du grand réformateur, par cette déclaration de soumission absolue aux lois dans la bouche d'un innocent qui venait d'être frappé d'une sentence de mort !

On nous dit, il est vrai : est-ce en ces termes que Platon parle ailleurs des institutions sociales et politiques d'Athènes ? Sans doute, mais ceux-là même dont l'imagination élabore les projets les plus hardis de démolition et de reconstruction sociale ont volontiers une morale « provisoire » en vertu de laquelle ils respectent les « lois existantes », si antipathiques qu'elles puissent et doivent leur paraître. Sur ce point Platon lui-

1. Voir Diogène Laërce, II, 60 et III, 36. Le *Phédon* (99 A) y fait très probablement allusion, et dans l'*Apologie* de Xénophon (ch. 23) Socrate repousse cette offre par une réplique pleine d'ironie.

même est resté fidèle à toute la tradition antique[1] en sacrifiant sans scrupule dans sa *République* les droits de l'individu aux exigences de la raison d'Etat. Peut-on d'ailleurs juger entièrement vide de toute philosophie un dialogue où l'on rencontre sur les liens politiques et, pour nous servir d'une expression moderne, sur le contrat social des réflexions si justes et si pénétrantes ? Que Platon ait voulu soutenir une thèse doctrinale ou plus modestement ajouter un chapitre éloquent à son *Apologie*, il était impossible de définir le devoir civique avec plus de force et de simplicité.

Le Lachès

Très admiré par certains critiques, le *Lachès* a été suspecté par Uberweg et formellement rejeté par Ast et par Schaarschmidt. Entre ces deux solutions extrêmes Cousin nous paraît avoir vu juste, quand il a écrit : « On ne peut méconnaître dans la marche et les détails de ce dialogue le même artifice et le même genre de subtilités dialectiques dont le *Charmide* est parsemé et l'on est forcé de regretter aussi que l'importance des idées n'y soutienne pas toujours la grâce et la délicatesse de la forme. » C'est une conversation intéressante et nullement invraisemblable entre interlocuteurs qui font assaut de courtoisie.

Le but poursuivi semble être de mettre en lumière l'importance ou plutôt la nécessité d'une culture intellectuelle supérieure à celle qui naît de la seule expérience, la vertu ne consistant pas d'ailleurs uniquement dans la connaissance abstraite du devoir, mais encore dans la force morale indispensable à son accomplissement[2]. Or cette double pensée n'a rien

---

1. « Des lois en petit nombre tenaient les peuples dans le devoir, et les faisaient concourir au bien commun du pays. L'idée de liberté, qu'une telle conduite inspirait, était admirable : car la liberté que se figuraient les Grecs était une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple » (Bossuet).

2. « Der Laches weist im Kern auf den Unterschied zwischen der höhe-

qui ne s'accorde avec ce que nous savons de l'enseignement socratique et platonicien.

La discussion, en apparence du moins, n'aboutit pas : mais n'est-ce pas le sort commun de la plupart des premiers dialogues platoniciens et peut-être d'une bonne partie des entretiens de Socrate ? M. Chaignet fait à ce propos une réflexion très juste : « L'objection non résolue qui termine négativement le *Lachès* soulève néanmoins dans la pensée du lecteur l'opinion qu'il doit y avoir, qu'il y a un point de vue supérieur où se montrent le lien de toutes les vertus entre elles et leur unité dans la science, une idée suprême à laquelle elles ne peuvent participer qu'en perdant dans une certaine mesure leur isolement et leur élément de différence. Il est tout à fait conforme à la méthode et à l'esprit de la philosophie de Platon d'ouvrir de ces longues perspectives et de laisser à l'auditeur le soin d'y marcher lui-même [1]. »

Le style de ce petit dialogue n'est certainement pas sans mérite et plus d'un passage, notamment celui où Lachès décrit l'impression produite sur lui par Socrate [2], mérite de sincères éloges. Il y a un parti pris évident dans la façon dont Schaarschmidt présente comme autant d'arguments à l'appui de sa thèse certaines imitations plus ou moins réelles du *Protagoras*, du *Ménon* et de l'*Euthydème*.

---

ren philosophischen Tugend und Lebensrichtung und der niederen Tugendübung hin, die im Streben nach äusserer Fertigkeit in den der eigentlichen Tugend höchstens nur dienenden Mitteln ein Genüge findet » (Deuschle).

1. Schaarschmidt fait une remarque analogue : « Wenn Sokrates seine Dialektik nur *via negationis* geltend macht, wird er doch durch deutliche Winke als ein solcher bezeichnet, der im Grunde viel mehr weiss als er sagt und für die Geistesbildung junger Leute allerdings den besten Rathgeber machen kann » (p. 410) : mais il ajoute tout aussitôt : « Sokrates selbst stellt die Eigenschaften auf, welche ein guter Rathgeber haben müsse, und zeigt hinterher durch die Thatsache dass er sie nicht besitze. Sonach wäre die Prosopographie des Gesprächs ebenso verfehlt, wie dessen philosophischer Inhalt nichtig ist ».

2. 188 C-D.

Le Charmide

Ce dialogue aux allures si gracieuses a été néanmoins rejeté par Ast et par Socher. Outre que le fond y paraît sacrifié à la forme, et que le cadre déborde presque partout sur le tableau, le vague du sujet, l'insignifiance des conclusions, la marche capricieuse de la discussion, le rôle inférieur assigné à Critias dont tant d'autres dialogues font l'éloge, sont de nature à éveiller des doutes : on peut même remarquer que telle conception de la justice combattue ici par Socrate est soutenue par lui dans la *République*, tandis qu'une définition de la sagesse acceptée dans le *Charmide* est sévèrement critiquée dans le *Théétète*. On a pu également reprocher à l'auteur de se perdre dans ses subtilités au point de représenter la science socratique par excellence, je veux dire, la connaissance de soi-même, sinon comme impossible, du moins comme inutile : enfin est-il naturel que Platon, le futur auteur du *Théétète*, vante avec une telle insistance la noblesse de sa famille, et prête à Socrate une attitude si peu réservée en présence du jeune Charmide [1] ?

Pour nous attacher tout d'abord à ces deux derniers griefs, il nous semble que si Platon paraît en certains passages afficher sans détour ses prétentions et ses préférences aristocratiques, ailleurs son intention non moins visible est de montrer combien une éducation sérieuse faisait défaut aux classes riches de son temps. D'autre part en ce qui touche les mœurs athéniennes, le *Phèdre* et le *Banquet* sont là pour nous apprendre qu'il y avait encore quelque mérite à opposer à la passion une demi-résistance, sans aller jusqu'au bout de certains égarements.

Examine-t-on maintenant le dialogue dans son ensemble et sa valeur philosophique? Les plus autorisés d'entre les interprètes modernes du platonisme ne se sont pas laissé arrêter par

1. L'objection se rencontre déjà chez Athénée, V, 187 E.

les objections qui viennent d'être résumées. Si le débat est conduit avec moins de logique que de finesse [1], si le résultat n'a pas toute la netteté désirable, c'est qu'il s'agit avant tout pour Platon de faire voir combien sont insuffisantes les notions dont se contentent autour de lui les esprits même les plus cultivés [2]. Le *Charmide* serait ainsi, selon Cousin, une leçon de dialectique et de modestie, rien de plus : la subtilité qui s'y étale n'a rien d'étrange chez un Grec et un disciple de Socrate. Dans ce dialogue trop dédaigné des philosophes de profession, on découvrirait sans trop de peine la première ébauche de plus d'une démonstration importante dans le double domaine de la psychologie et de la morale : et si la forme, en dépit de ce qu'elle a de piquant et d'animé, n'est pas exempte de méprises et d'imperfections, il sera toujours permis de conclure avec A. Saisset : « Est-ce à dire que le *Charmide* soit indigne de Platon, ne soit pas de Platon ? Nullement. L'aigle ne plane pas toujours dans la nue : quelquefois il se repose à la cime d'un rocher : quelquefois il descend dans la plaine. Toutes les œuvres d'un maître ne sont pas nécessairement des œuvres magistrales, et je ne vois pas pourquoi Platon un jour en se jouant n'aurait pas écrit avec moins de force un dialogue de moindre prix [3]. »

Schaarschmidt qui rejette l'authenticité du *Charmide* et Teichmüller qui l'admet croient également que l'auteur a eu

1. Ast (et Schaarschmidt après lui) le qualifie sans ménagement d' « eristisches Geschwätz. »

2. « On pourrait dire que Platon se propose ici moins de détruire des erreurs que de montrer comment on emploie fréquemment sur les points les plus graves des mots d'un sens vague et équivoque, qu'on est dans l'impossibilité de déterminer avec précision : comment des opinions justes et des sentiments vrais sont renversés au moindre souffle, quand ils ne sont pas fondés sur des principes scientifiques » (Chaignet).

3. Cf. Apelt (*Berliner Philol. Wochenschrift*, 5 avril 1890) : « Das allmählige Sammeln der Merkmale des zur Erörterung gestellten Begriffes, das Hervorkehren zunächst der mehr äusserlichen, den Kern nicht treffenden Seiten der Sache, die daran sich knüpfende, gleichfalls etwas äusserliche Widerlegung, die schliesslich erreichte Vollständigkeit der Bestimmungen, endlich die so recht erzieherische, weil die Denkfaulheit bekämpfende Zumutung an den Leser, sich das Ergebnis selbst zusammenzusetzen, alles dies erinnert an bekannte Eigenthümlichkeiten der Platonischen Schriftstellerei.. »

sous les yeux certains passages des *Mémorables* [1] où ce même jeune Athénien nous est présenté sous des traits en somme fort honorables. Mais dans l'hypothèse la plus favorable à leur opinion, cette assertion toute problématique aboutirait à reculer jusqu'aux premières années du IVe siècle un dialogue où qualités et défauts trahissent une œuvre de jeunesse. Réciproquement, à lire plus d'un passage du discours *Contre les Sophistes*, on pourrait imaginer qu'Isocrate s'est inspiré du *Charmide* : le fait fût-il certain, il serait d'autant moins décisif que dans ces divers passages le nom de Platon n'est nulle part prononcé. La même remarque s'applique à un certain nombre de textes d'Aristote que d'indiscutables analogies rapprochent de ce qu'on lit dans notre dialogue [2]. Il y est question d'ailleurs de notions logiques assez élémentaires pour que deux philosophes aient pu les concevoir sans peine chacun de son côté. Deux termes qui joueront plus tard un rôle capital dans le pyrrhonisme, σκέψις [3] et ἐπέχειν (ἐποχή) reviennent très fréquemment dans le *Charmide* : nous nous garderons d'en conclure que l'ouvrage est postérieur aux premiers sceptiques [4]. Bien plus précis que Xénophon dans son vocabulaire logique, l'auteur ne connaît pas encore ce qu'on appelle couramment en Allemagne le « schématisme » d'Aristote : dès lors n'est-il pas naturel de penser que c'est Platon [5] ?

---

1. Livre III, ch. 6, § 1 et ch. 7.

2. La similitude des expressions est surtout frappante en ce qui touche le relatif (*Charmide*, 168 B-C et *Catégories*, 5), le sens moral (*Charmide*, 159 A-B et *Analytiques post.* ch. 33 — Cf. *Ethique à Nicomaque*, X, 9 à la fin) et les ἀπορίαι dont la discussion approfondie doit précéder toute démonstration positive (*Charmide* 169 A et *Metaphys.* II, 1, 995a 24).

3. Xénophon ne connait encore que les deux verbes σκέψασθαι et σκοπεῖν.

4. Un écrivain contemporain, M. Troost, est allé jusqu'à attribuer le *Charmide* à un stoïcien du IIIe siècle.

5. « Wir müssten, wenn wir bloss das Logische zum Criterium nähmen, den Charmides zwischen Xenophon und Aristoteles setzen. Die geistvolle, leicht spielende Art, wie auch die logischen Elemente im Charmides zur Geltung gebracht werden, lässt uns unwillkürlich an Platon als Verfasser denken » (Ohse).

Le Lysis

Ce petit dialogue a eu auprès des critiques modernes des fortunes très diverses. Schleiermacher en avait fait une sorte d'appendice naturel du *Phèdre*, thèse éminemment peu vraisemblable, comme l'a montré Hermann, à ce point que tout récemment Ritter, amené par des considérations de linguistique à maintenir la priorité du *Phèdre*, découvrit dans ce fait une objection grave contre l'authenticité du *Lysis*. Ast et Socher déjà l'avaient condamné : pour le premier ce n'est qu'une accumulation de sophismes puérils nés du double sens du mot φίλος, appliqué tour à tour aux personnes et aux choses, et pris par conséquent dans un sens tantôt actif et tantôt passif : pour le second, c'est un long défilé de contradictions sans but et sans terme.

D'autres au contraire, comme Alberti et Stein [1], ont été tentés d'en exagérer le mérite et parce que la distinction entre le bien relatif et le bien absolu y est nettement affirmée, parce que l'affinité intrinsèque et essentielle du bien avec notre âme y est expressément mise en lumière, ils ont soutenu que le dialogue n'avait pu être écrit que par Platon en pleine possession de sa théorie des Idées [2].

D'autres enfin ont pensé que le sujet n'avait ici qu'une importance secondaire : donner un exemple de discussion philosophique, voilà le principal, sinon l'unique but de Platon. « Si cet essai dialectique est encore un peu rude, écrit Cousin, il est d'autant plus curieux et plus aisé d'étudier l'artifice fonda-

1. Au dire de cet érudit, le *Lysis* serait « ein wahres Cabinetstück platonischer Kunst und Philosophie ... die künstlerisch vorgefasste Anschauung des wissenschaftlichen Systems. »

2. « L'amour, qui est un soupir vers le bien, est à la fois le sentiment d'une lacune, de l'absence du bien que nous désirons, et en même temps le sentiment de sa présence puisque nous l'aimons déjà, doctrine que nous retrouvons développée dans le *Banquet* et les *Lois* » (Chaignet). Il est vrai qu'après avoir exposé cette théorie l'auteur du *Lysis* ne se gêne nullement pour la mettre en doute.

mental de sa composition : c'est un combat, un combat à outrance, et rien de plus. » En effet comme dans le *Charmide* Socrate termine l'entretien par l'aveu presque triomphant[1] qu'il n'a sur le sujet aucune vue arrêtée.

Le style du *Lysis* n'a du reste rien que de platonicien, en dépit des efforts de Schaarschmidt pour railler certaines expressions qu'il taxe « d'exagérations ridicules. »

Il est à remarquer que Zeller, après avoir d'abord déclaré le dialogue apocryphe, est revenu plus tard de cette opinion : toutefois au jugement de plusieurs critiques l'authenticité du *Lysis* est plus douteuse que celle du *Charmide*. Les traités de morale que nous avons sous le nom d'Aristote et où la φιλία rejette à l'arrière plan l'ἔρω; platonicien contiennent sans doute plus d'une allusion directe ou indirecte aux théories ici développées : mais le dialogue lui-même n'est nommé nulle part, et ces coïncidences entre les deux auteurs peuvent être le simple résultat de préoccupations communes, si même on ne s'en sert pas avec Schaarschmidt pour expliquer la tentation qui a fait le faussaire.

L'Euthyphron

L'*Euthyphron*, « court mais excellent dialogue[2], » n'a pas provoqué des jugements moins contradictoires. Ceux-ci ont trouvé parfaitement ridicule le caractère prêté à cet interlocuteur de Socrate, moitié poète, moitié théologien : ceux-là ont admiré la peinture vivante de ce Tartufe païen assez aveugle sur les choses morales pour faire violence à ses sentiments et devenir impie à force de piété. Les uns soupçonnent ici un écrit de circonstance, composé par Platon au lendemain de l'accusation portée contre Socrate, soit pour combattre un parti nombreux foncièrement hostile à son maître, soit pour met-

1. 210 E.
2. M. Janet.

tre au grand jour l'inanité d'attaques appuyées sur une interprétation étroite et superficielle des croyances populaires [1]. Mais un plaidoyer aussi agressif, aussi éloigné du calme suprême que respire toute l'*Apologie*, n'eût-il pas infailliblement exaspéré les juges mêmes dont il s'agissait de ramener les suffrages? Les autres, frappés de voir combien certaines parties de l'*Euthyphron* l'emportent en hardiesse et même à quelques égards en profondeur sur les idées courantes de Socrate [2], ont reculé la rédaction de ce dialogue à une période ultérieure, le considérant comme une protestation tardive de Platon contre des préjugés dont il n'avait pas mesuré d'abord tout l'odieux. Faudra-t-il renoncer à cette opinion par l'unique considération de la différence, d'ailleurs manifeste, entre le ton ironique et léger de l'*Euthyphron* et le ton tour à tour sévère et indigné du *Gorgias*[3]? mais sans compter que les grands écrivains aiment et excellent à varier leurs discours, est-ce que les circonstances changeantes où nous prenons la plume n'exercent pas une influence décisive sur le tour que nous donnons à nos idées?

Les objections de Ast ont plus d'importance [4]. Il reproche à l'auteur de rejeter successivement toutes les définitions proposées de la piété, qui est cependant l'objet direct de l'entretien, et de n'offrir à ses lecteurs aucune grande vérité spéculative. Mais sans aller jusqu'à proclamer ce dialogue avec Cousin « le premier manifeste d'indépendance de la raison, la première discussion où le sentiment moral ait osé se dégager des

1. C'est ce qui semble résulter de ce qu'on lit à la fin (15 E).

2. C'est ainsi que nous sommes en présence d'une théorie qui est bien celle des idées : Ἐκεῖνο αὐτὸ τὸ εἶδος, ᾧ ταῦτα τὰ ὅσια ὅσιά ἐστιν· ἔφησθα γάρ που μιᾷ ἰδέᾳ τά τε ἀνόσια ἀνόσια εἶναι, καὶ τὰ ὅσια ὅσια (6 E). Il est vrai que l'opposition établie entre οὐσία et πάθος (11 A) et l'emploi des mots διατρίβη (2 A), παραδεῖγμα (6 E) et ὑπόθεσις (11 C) ont incliné un érudit tel qu'Uberweg à soupçonner un faussaire, comme l'avait fait avant lui Schaarschmidt.

3. « Das setzt einen starken Mangel sittlichen Tactes auch bei dem Verfasser voraus, dessen der Verfasser des so ernst und so würdig gehaltenen Phædo sich niemals schuldig gemacht hätte. » (Schaarschmidt, p. 393).

4. Je ne parle pas d'observations sans valeur, comme la conclusion tirée de cette simple phrase : οἱ Ἀθηναῖοι καλοῦσι (2 A) laquelle démontre à elle seule, dit Ast, que l'auteur n'est pas Athénien.

formes religieuses qui le corrompaient, » n'est-ce pas le bien mal comprendre que de n'y pas lire cette conclusion voilée, mais certaine : la sainteté est éternelle, absolue, indépendante de la volonté et des caprices des dieux [1] ? Si l'on y prend garde, pareille affirmation ne va à rien moins qu'à la condamnation et à la ruine de la plus grande partie de la mythologie païenne. Il serait donc difficile d'en exagérer la portée, dès qu'on se replace dans le milieu où vécut Platon.

Passons sur les analogies qui ont été relevées entre notre dialogue d'une part, et le *Ménon*, la *République* et le *Théétète* de l'autre : aussi bien elles ont été invoquées tantôt pour démontrer, tantôt pour infirmer son authenticité. Enfin si du fond on passe à la forme, l'*Euthyphron*, dédaigné par Ast comme d'une exécution essentiellement inhabile, par Schaarschmidt comme dépourvu de tout enchaînement logique, médiocrement apprécié par Schleiermacher, loué assez timidement d'ailleurs par Steinhart et Susemihl, a mérité de la part d'autres critiques des éloges sans réserve [2]. « Dans ce dialogue comme dans l'*Euthydème*, écrit M. Janet, on peut voir de charmants pamphlets et pour ainsi dire « les Petites Lettres » du philosophe athénien. »

Le premier Alcibiade

Parmi les dialogues au sujet desquels la critique moderne s'est montrée le plus hésitante, figure le *Premier Alcibiade* qui cependant est loin d'être sans mérite. Si l'on n'en relève aucune mention avant le catalogue de Thrasylle, en revanche dans la période suivante il est l'objet d'une sorte d'admiration. Albinus dans son Εἰσαγωγή le considère comme le chemin le plus court et le plus sûr pour arriver à la connaissance de soi-

1. Platon a insisté à plusieurs reprises sur cette notion capitale : ainsi dans la *République* (II, 376 A) et les *Lois* (X, 905 E).

2. Citons le jugement d'Arnold : « Dieses kunstreich angelegte und durchgeführte Gespräch. »

même et à la vertu qui en découle. Renchérissant encore sur cet éloge, les néo-platoniciens y trouvent les bases non seulement de leur propre doctrine, mais encore de toute philosophie : Jamblique le place en tête des dix dialogues où se concentrait selon lui la pure essence du platonisme : Proclus le commente, non sans prévenir ses lecteurs qu'il a été devancé par toute une lignée d'éminents interprètes ; Olympiodore le compare aux Propylées qui donnent accès aux temples de l'Acropole. On le voit, si les Alexandrins faisaient autorité en ces matières, rien ne manquerait, ou à peu près, à la renommée et au prestige du *Premier Alcibiade*.

Au reste, que Platon, comme plusieurs des socratiques, ait été tenté de mettre en scène le jeune ambitieux en qui l'Athènes des sophistes avait trouvé sa plus brillante incarnation, nul n'a le droit de s'en étonner. La rumeur publique n'avait-elle pas exploité dans les sens les plus divers la familiarité réelle ou supposée des relations de Socrate avec ce singulier disciple ? Il est fait allusion à cette intimité dès les premières lignes du *Protagoras* : et que lit-on dans le discours si curieux par où s'achève le *Banquet ?* « Socrate me force à avouer (c'est Alcibiade qui parle) que malgré tout ce qui me manque je n'ai qu'insouciance à l'égard de moi-même, alors que je m'occupe des affaires de la cité. » N'est-ce pas là, comme on l'a maintes fois insinué, le résumé de notre dialogue ? ou serait-ce au contraire le programme qu'un lecteur de Platon aurait plus tard développé à sa façon, avec un assez médiocre souci de l'exactitude historique ?

Socrate en effet commence par flatter son jeune interlocuteur dans ses projets ambitieux qu'il semble approuver, dans ses espérances qu'il feint de partager : puis soudain aux éloges succèdent leçons et reproches acceptés par Alcibiade avec une docilité, une humilité qu'on est surpris de lui voir attribuer par un contemporain. Mais l'infidélité au moins apparente du tableau peut être excusée ou par l'humeur extrêmement mobile du présomptueux Athénien, ou par le secret dessein de mettre ainsi en pleine lumière l'ascendant exercé par Socrate sur les

natures les plus rebelles. En outre, comment le maître peut-il blâmer si sévèrement de s'être jeté sans préparation dans la mêlée politique celui dont tout à l'heure il vantait la richesse, l'éducation, les alliances puissantes et la haute position sociale? Un écrivain de marque eût certainement évité de semblables disparates.

Cherche-t-on maintenant à définir l'objet propre du dialogue? Les avis sont très partagés, indice manifeste d'inexpérience ou d'obscurité à mettre au compte de l'auteur. Les uns y voient un écrit de circonstance, soit une apologie de Socrate sur qui Athènes faisait retomber les étranges et scandaleux écarts d'Alcibiade et sa conduite si hautaine à l'égard de sa patrie, soit un suprême effort tenté en vue de ramener au bien une âme aussi libéralement douée que foncièrement pervertie. Les autres estiment qu'il s'agissait avant tout de montrer à l'œuvre les procédés de Socrate dans la discussion philosophique, ou mieux encore de montrer en quoi consiste et comment s'obtient la connaissance de soi-même. Maintenant est-il légitime d'arguer de cette incertitude pour rejeter l'authenticité du *Premier Alcibiade?* Pour cela il faudrait ne pas connaître le procédé habituel de Platon qui dans sa première période tout au moins paraît préférer se jouer à l'entour des questions plutôt que de les traiter avec méthode et de les résoudre avec rigueur.

Il est d'ailleurs incontestable, selon la remarque très juste de M. Janet, que l'on rencontre dans ce dialogue quelques-unes des plus belles formules que le spiritualisme ait inventées pour mettre en lumière la supériorité de notre nature morale: « L'homme qui se sert de son corps est autre chose que ce corps auquel il commande. — Nous ne saurions rien trouver en nous qui soit plus nous que notre âme. — Au lieu de s'arrêter à définir des êtres particuliers, il faut aller à l'essence des choses; or, en se repliant sur lui-même, l'homme découvre en soi un élément divin. — La seule chose nécessaire à la prospérité des Etats, c'est la vertu. » Autant de pensées, dit-on, qui trahissent une conception platonicienne, et les admirateurs anciens et

modernes du *Premier Alcibiade* n'ont pas manqué d'y insister.

On pourrait objecter qu'on ne rencontre ici ni la théorie des Idées ni celle de la réminiscence, toutes deux cependant si étroitement liées chez Platon à l'explication rationnelle de la science : mais exigera-t-on d'un philosophe, même du plus illustre, que semblable aux personnages de la tragédie classique il se montre tel dès l'abord qu'il sera à la fin, une fois en possession de toutes les parties de sa doctrine ? Une autre observation bien plus importante, c'est que, la précision de la forme mise à part, ces assertions si justement vantées font partie au fond de l'enseignement de Socrate, renvoyant, lui aussi, chacun de nous à sa propre pensée et affirmant la communauté d'essence de l'âme humaine, distincte du corps dont elle est la maîtresse, avec l'intelligence et la nature divines. De plus, soit que Platon ait le premier découvert ces formules, soit qu'il n'ait fai que les reproduire, comment un génie tel que le sien n'en aurait-il pas mesuré et la portée et les conséquences? et s'il l'a fait, pourquoi s'est-il borné à une indication aussi rapide, s'interdisant des développements presque indispensables, en tout cas très naturels et surtout en parfaite harmonie avec le problème psychologique en discussion ?

Il resterait à relever le manque évident de proportion entre les diverses parties du développement, car l'auteur après d'interminables détours n'arrive au point essentiel que pour l'effleurer en passant et se jeter tout aussitôt dans les conséquences pratiques : il resterait enfin à expliquer les détails très circonstanciés dans lesquels entre ici Socrate à propos d'institutions exclusivement propres à la Perse et la mention expresse de Zoroastre, nom inconnu à Hérodote et à Thucydide. Ainsi, que l'on accepte ou que l'on rejette l'authenticité du *Premier Alcibiade*, les vraisemblances ne manqueront à l'appui ni de l'une ni de l'autre opinion.

L'Ion

La donnée fondamentale de ce dialogue se retrouve d'une

part dans le *Phèdre* où l'inspiration poétique est décrite en termes si enthousiastes, de l'autre dans le *Ménon* qui fait remonter à la munificence divine (θείᾳ μοίρᾳ) les dons les plus précieux du caractère et du génie. Platon n'a pas cessé de distinguer entre l'œuvre inconsciente du poète et l'œuvre réfléchie du philosophe, entre les élans de l'imagination d'où naît la séduction du premier et les vues fermes et suivies qui font la force du second.

Avant lui Socrate, au témoignage de Xénophon, n'avait eu que dédain pour ces rapsodes qui s'en allaient parcourant la Grèce et réclamant orgueilleusement le monopole de l'éducation sociale. Ainsi, bien que la morale proprement dite n'apparaisse dans l'*Ion* qu'à l'arrière-plan, alors qu'elle tient tant de place dans tous les autres dialogues appelés « socratiques », il serait injuste de prétendre avec Ast que le sujet était indigne d'attirer l'attention de Platon. « C'est une scène de la lutte entreprise par le philosophe contre tout savoir qui n'a que l'apparence, contre toute influence et toute autorité qui n'est pas fondée sur la raison [1]. »

En revanche l'exécution est très imparfaite, le but mal défini ; le développement n'est exempt ni de confusion ni d'équivoque. Quelques passages sont remarquables : telle la définition du poète, la célèbre comparaison entre l'aimant qui communique sa vertu au fer et l'enthousiasme qui passe de la Muse au poète et du poète à ses plus lointains interprètes. Le reste est médiocre, comme écrit au hasard. Quant au style, il est celui de Platon ou tout au moins d'un habile imitateur. Cousin nous paraît donc avoir assez heureusement résumé les perplexités de la critique dans les lignes suivantes : « Si l'on met à part une page brillante, il n'y a pas un passage qui rappelle la manière de Platon : peu de variété et d'abondance dans les idées : des citations longues et accumulées : un ton presque dogmatique substitué quelquefois à la modestie habituelle de Socrate : enfin l'absence de toute dialectique, voilà bien des

1. M. Chaignet.

motifs pour douter tout au moins de l'authenticité de l'*Ion*. Cependant est-il impossible que Platon dans un moment d'humeur contre ce peuple de lettrés et d'histrions qui persécutaient son maître ait laissé échapper avec la facilité et la fécondité qui caractérisent le véritable artiste une ébauche légère, où se retrouve comme la trace d'une main supérieure? »

Le Grand Hippias

Le dialogue connu aujourd'hui sous le titre de *Petit Hippias* est désigné dans la *Métaphysique* par ce seul mot : l'*Hippias*. C'est donc, en ont conclu quelques critiques, qu'Aristote ignorait l'existence d'un second dialogue de ce nom. L'objection est loin de nous paraître absolument concluante : sans même supposer avec M. Fouillée que les deux entretiens aujourd'hui distincts n'en formaient qu'un dans l'antiquité, il suffit de rappeler qu'on cite quotidiennement le *Faust* de Gœthe, par exemple, malgré la division de cette étrange épopée en deux parties nettement séparées.

Hippias, on ne saurait en disconvenir, est traité ici moins généreusement que Protagoras ou Gorgias ailleurs : son portrait selon l'expression de Grote, tourne à la caricature : mais Platon avait-il les mêmes raisons de le ménager? D'ailleurs n'y a-t-il pas quelque esprit dans la façon dont sont tournées en ridicule les prétentions du vaniteux sophiste à la science universelle?

Sur la valeur philosophique du dialogue, les opinions sont singulièrement divergentes. La discussion, disent les uns, ressemble à une vraie toile de Pénélope : aussi n'a-t-elle qu'une issue négative, après que Socrate a réfuté l'une après l'autre d'abord sa propre thèse, à savoir que le beau se mesure à l'utile, puis celle de Platon qui place l'essence du bien dans la convenance et la mesure. — C'est un dialogue préliminaire, répondent les autres, destiné à débattre et à rejeter les opinions fausses, qui avaient cours à cette époque dans le monde athénien sur la nature du beau. Il s'agit de prouver que pour avoir défini le

beau dans les choses, on ne doit pas se flatter d'avoir défini le beau en soi. Comment ne pas reconnaître la main de Platon dans un dialogue où l'on retrouve tout à la fois les formules de la dialectique platonicienne et la terminologie caractéristique de la théorie des Idées ? Au jugement de Cousin « la composition dans sa brièveté a de la grandeur, une méthode parfaite et un vif intérêt. »

Le *Grand Hippias* offre en outre avec l'*Euthyphron* des analogies de méthode et de disposition si frappantes qu'on est autorisé à considérer ces deux ouvrages comme appartenant à la même école et sortis de la même main. Cependant le premier de ces dialogues a reçu en général des éditeurs et critiques modernes un accueil beaucoup moins bienveillant que le second.

Le Petit Hippias

Le sophiste Hippias était-il digne au même titre que Gorgias et Protagoras ses émules, de donner son nom à un et même à deux dialogues platoniciens ? Sans nous arrêter à débattre cette question, rappelons qu'Aristote au IVe livre de sa *Métaphysique* blâme « la discussion contenue dans l'*Hippias*[1] », d'abord à cause de l'assimilation qui y est établie entre le véridique et le menteur, ensuite à cause de la préférence donnée à celui qui fait le mal avec intention : deux points traités en effet dans le *Petit Hippias*. « Dire avec Ast que l'autorité d'Aristote ne prouve rien en faveur de l'authenticité d'un ouvrage de Platon est un luxe de témérité et un moyen expéditif de se tirer d'affaire que nous sommes très peu tentés de nous permettre[2]. » Mais, outre que des doutes ont été élevés sur l'authenticité absolue de ce passage de la *Métaphysique* par des critiques de la valeur de

1. 1025a 6 : διὸ ὁ ἐν τῷ Ἱππίᾳ λόγος παρακρούεται.

2. Cousin, qui dans un autre passage s'exprime de la sorte : « S'il faut dire toute notre pensée, c'est à un médiocre écolier de Platon que nous attribuerions cette mauvaise ébauche dialectique ». Ajoutons que l'argument rédigé par Cousin en tête de sa traduction de ce dialogue est particulièrement remarquable.

M. Barthélemy Saint-Hilaire, il faut remarquer que le dialogue n'est nullement donné par Aristote comme étant de Platon, et que la littérature des λόγοι σωκρατικοί avait pris une extension considérable pendant la première moitié du IVe siècle.

L'idée fondamentale du *Petit Hippias* est empruntée à une page mal interprétée des *Mémorables* [1], et se trouve en contradiction avec la thèse célèbre : Οὐδεὶς κακὸς ἑκών, que Platon s'est appropriée à la suite de son maître [2] : lui-même place l'amour de la vérité au premier rang des qualités du sage. — Mais, dit-on, Socrate exprime ici des doutes sur la conclusion qu'il formule, et les subtilités absolument sophistiques auxquelles il a recours contiennent peut-être dans la pensée de l'auteur une forte dose d'ironie. — Cette hypothèse que rien ne confirme n'explique d'ailleurs en aucune façon ce qu'il y a de puéril, d'emphatique et d'insignifiant dans une discussion où n'apparaissent que de loin en loin des réflexions platoniciennes [3] : pris dans son ensemble, le dialogue est très certainement inférieur au *Lachès* et au *Lysis*. Si M. Fouillée en a fait le plus grand éloge au point de vue philosophique [4], c'est qu'il a cru (à tort d'ailleurs)

1. IV, 2, 19-20. Xénophon dans ce dialogue entre Socrate et Euthydème l'emporte sur notre auteur, quel qu'il soit.

2. « Dass solch' ein Machwerk Plato's schriftstellerische Erstlingsleistung gewesen sei, scheint doch eine zu missliche Hypothese. Das wäre die unmittelbare Frucht der sokratischen Disciplin gewesen, dass Plato seinen hochverehrten Lehrer in Gespräch mit einem Sophisten als einen Sophisten darstellte und ihn eine Behauptung vertreten liesse, von welcher das Gegentheil nicht nur Sokrates selbst stets kundgegeben, sonden auch er selbst, Plato, in den als echt bezeugten Gesprächen kundzugeben nicht unterlassen hat ? » (Schaarschmidt, p. 385.)

3. Après avoir relevé ce qu'il y a de plausible et même de séduisant dans le paradoxe moral qui fait le fond du *Petit Hippias*, A. Saisset ajoute : « Confiez à Platon le développement de ces idées : elles produiront infailliblement une composition aussi solide et aussi forte de raisonnement qu'ingénieuse et brillante dans la forme et les détails... Ici tout est faux ou présenté à faux. L'âme est partout révoltée du ton d'indifférence morale qui règne d'un bout à l'autre de cette bizarre production. Il nous répugne de prêter à Platon une telle absence de méthode et de délicatesse. »

4. « In hoc opere altissima de virtute et scientia et libertate investigatio reperitur, et maxime sublimes ostenduntur quasi dialecticæ scalæ per quas ex inferioribus doctrinarum et bonorum gradibus ad summum rationis et voluntatis fastigium conscendimus... Primus Socrates in libero arbitrio nihil nisi servum vidit : primus contra communem de voluntate opinionem

y découvrir une démonstration inattendue de la thèse développée dans son grand ouvrage : *La liberté et le déterminisme*. En Allemagne, Zeller est le seul critique de quelque réputation qui persiste à attribuer le *Petit Hippias* à Platon.

Le Ménexène

Nous avons assez rapidement passé sur la plupart des dialogues précédents : on nous permettra d'insister un peu plus longuement sur le *Ménexène*, qu'en France on considère volontiers comme une des œuvres classiques de Platon.

On a vu précédemment [1] qu'en deux passages de sa *Rhétorique* Aristote fait allusion à ce dialogue, ou pour être plus exact, à ce discours, omis dans le catalogue restreint d'Aristophane. Cicéron, manifestement prévenu en faveur de Platon, rapporte que de son temps encore les Athéniens goûtaient cette oraison funèbre au point d'exiger que chaque année elle fût récitée au moins une fois au public [2]. Denys d'Halicarnasse n'a pas le moindre doute sur son origine platonicienne, ce qui ne l'empêche pas de la juger avec une sévérité impitoyable. Synésius [3] au contraire trouve qu'ici Platon par d'autres qualités s'est élevé à la hauteur de Thucydide, et Proclus [4] renchérissant sur cet éloge élève sans hésiter le philosophe infiniment au-dessus de l'historien. Quant aux citations du *Ménexène* qui se rencontrent chez Plutarque [5], Athénée [6], Longin [7] et Ga-

fortiter pugnavit. In hoc dialogo sublimis simul et subtilis videtur bonus ille Socrates, ut aiunt. »

1. P. 421-422 de notre premier volume.
2. *Orator*, 44 : « Plato in populari oratione (ou comme il s'exprime ailleurs, « in epitaphio ») qua mos est Athenis laudari eos qui sint in prælio interfecti : quæ sic probata est ut eam quotannis, ut scis, illo die recitari necesse sit. »
3. *Dion*. ch. 3.
4. *Commentaire du Parménide*, I, p. 22.
5. *Périclès*, 24.
6. XI, 115.
7. Ou l'auteur, quel qu'il soit, du traité *Du sublime* (XXIII, 4 et XXXVIII, 2).

lien [1], elles n'ont dans le débat qu'une importance très secondaire.

Quelle est la signification véritable, quel est le but de cette composition oratoire, représentée comme l'écho direct d'une inspiration d'Aspasie, et en tout cas sans analogue dans l'œuvre entière de Platon? Je dis sans analogue, car l'*Apologie de Socrate* a été dictée par des motifs faciles à comprendre et fait honneur au sage Athénien, tandis que le *Ménexène* est bien près de nous le présenter sous un jour ridicule. Platon, je le reconnais, s'est occupé et beaucoup occupé de rhétorique et de politique : mais toutes les fois qu'on nous met en sa présence, il est naturel que nous cherchions le philosophe. Or ici on n'aperçoit en somme qu'un rhéteur quelconque, du nombre de ceux que dépeint Horace :

Sunt quibus unum opus est intactæ Palladis arces
Carmine perpetuo celebrare, et
Undique decerptam fronti præponere olivam.

Devons-nous même prendre au sérieux ce panégyrique d'Athènes? Il y a longtemps que cette question est agitée entre critiques.

En publiant le *Phèdre*, disent les uns, Platon avait ameuté contre lui la foule ombrageuse des rhéteurs qui pour se venger le sommaient lui-même de prouver, avant de dénigrer la carrière oratoire, qu'il était capable d'y faire quelque figure. Piqué au jeu, le philosophe aurait résolu de montrer que même en renonçant à toutes les fictions de la fable et aux flatteries emphatiques des sophistes, il se sentait de force à battre ses contradicteurs sur leur propre terrain [2]. A-t-il réussi? L'auteur du *Ménexène* a-t-il réellement, comme le veut Cousin, gardé une noble liberté au milieu des entraves du genre, attentif à ne faire tomber l'éloge que sur le mérite? C'est la thèse

1. Dans son *Exhortation à l'étude des arts.*
2. Voir le remarquable travail de Caffiaux : *De l'oraison funèbre dans la Grèce païenne* (Valenciennes, 1861).

que nous voyons soutenue dans mainte histoire littéraire [1].

Je sais bien que Platon a dû se souvenir de la vérité d'expérience résumée dans cette phrase du *Gorgias* : « Les hommes se plaisent aux discours qui se rapportent à leur caractère : tout ce qui lui est étranger les offense » : je sais aussi que cet Athénien, hôte habituel d'un monde idéal, n'était nullement insensible aux gloires terrestres de sa patrie, puisque le *Timée* comme le *Critias* [2] contient un éloge enthousiaste de l'antique Athènes. Néanmoins je crois que si Platon avait conçu un jour le dessein de se mesurer avec les sophistes ou leurs continuateurs, il nous eût donné autre chose qu'une improvisation hâtive où l'on cherche en vain quelque trait, quelque expression qui décèle son génie [3] : j'éprouve une légitime surprise en voyant que Socrate, le spirituel contradicteur de Gorgias, l'antagoniste victorieux de Calliclès, l'ennemi convaincu de ces flatteurs du peuple dont il qualifie dédaigneusement les procédés de « cuisine oratoire, » Socrate qui confesse dans l'*Apologie* sa complète ignorance des habitudes et de la langue de l'agora, joue ici un personnage qui ne pouvait et ne devait pas être le sien : je m'explique mal comment Platon, juge d'ordinaire si sévère des institutions et des hommes politiques d'Athènes, n'aurait ici pour toutes les entreprises et toutes les variations de sa patrie que des éloges d'une monotonie fatigante : je ne le crois pas assez ignorant des odes de Pindare, des *Perses* d'Eschyle,

1. Celle de Pierron, par exemple. On nous fait admirer dans le tableau des guerres médiques « une progression d'intérêt en relation parfaite avec les résultats obtenus », et dans la péroraison une prosopopée digne du plus éloquent orateur.

2. Notons à ce propos que le *Critias* exclut formellement toute idée d'une querelle entre les dieux pour la possession de l'Attique. Le contraire dans le *Ménexène* (237 C).

3. Denys d'Halicarnasse reproche à ce discours, dont il a commencé, on ne sait pourquoi, par faire l'éloge, des ornements sans goût, des métaphores employées mal à propos, l'abus des tours poétiques, des figures déclamatoires et dignes tout au plus de Gorgias, tandis que les idées trahissent partout l'impéritie et l'ignorance. Il termine par ces mots : Ἕτερός τις αὐτοῦ γίγνεται Πλάτων τότε καὶ καταισχύνει τὴν φιλόσοφον ἀξίωσιν (*De adm. vi dicendi in Demosth.*, 23). La même appréciation sévère se rencontre chez Munk : « Sie ist eben nur eine Rede von ganz gewohnlichem Schlage, die gegen die sonst so originellen Reden Platons allzusehr absticht. »

de l'épopée historique de Chérilus de Samos, et surtout des grands travaux d'Hérodote et de Thucydide pour soutenir sérieusement que rien n'a été tenté avant lui en vue d'immortaliser le souvenir des guerres médiques : je le sais trop attaché à ses convictions ou, si l'on aime mieux, à ses espérances d'immortalité pour se contenter, dans un sujet de ce genre, d'une phrase de convention sur la vie aux enfers : je le comprends très peu, au lendemain de la fondation de l'Académie, dans tout l'éclat de son rôle nouveau, se composant tout à coup, on ne sait pourquoi, un rôle si différent, et il faut l'avouer, si inférieur : enfin sans parler des étranges libertés dont il use en véritable rhéteur [1] à l'égard de l'histoire, je ne vois pas ce qui pourrait l'excuser d'avoir placé dans la bouche de Socrate le récit et l'appréciation d'événements bien postérieurs à la mort de ce philosophe [2]. Sans doute Platon s'est permis ailleurs plus d'un anachronisme discret : mais celui-ci qui s'étale en pleine saillie dépasse tout ce que l'on peut raisonnablement supposer [3].

Mais peut-être toute l'argumentation qui précède est-elle sans objet? En effet la note ironique n'est-elle pas visible dans le dialogue qui sert de cadre au discours, l'auteur n'ayant eu d'autre but que de railler ceux qu'il copie? Socrate lui-même nous avertit qu'il va se livrer à un badinage [4], et sa moquerie égale celle d'Aristophane lorsqu'il célèbre en termes si plaisants, lui l'ennemi irréconciliable de la fausse sagesse, les illusions et les enchantements où le jette la faconde des orateurs populaires [5]. Mais contre qui serait dirigée cette satire? Est-ce,

1. Quel prix n'aurait pas pour nous l'ouvrage aujourd'hui perdu du rhéteur Cécilius : Περὶ τῶν παρ' ἱστορίαν εἰρημένων τοῖς ῥήτορσι?

2. Pour épargner à Platon le déshonneur d'un tel anachronisme, Léo Allatius, un platonisant du XVIIe siècle, n'hésitait pas à faire vivre Socrate jusqu'après la paix d'Antalcidas, dont la honte ne parait d'ailleurs toucher que très médiocrement notre auteur.

3. Un faussaire ne l'aurait infailliblement pas commis, disent Socher et von Stein, et ils vont jusqu'à tirer de cette faute criante une attestation d'authenticité.

4. Cf. 235 D et 236 C.

5. Que l'on compare en effet les paroles de Socrate (234C-235C) avec les *Acharniens* (v. 615) et les *Chevaliers* (v. 640).

comme le croit M. Chaignet, contre « quiconque ne donne pas pour but à l'éloquence au moins une vérité morale [1] ? » Mais où est ici la verve tour à tour spirituelle ou mordante du *Phèdre* et de l'*Euthydème* ? — Dira-t-on que Platon a voulu s'égaler à Thucydide et à Périclès qu'il suit fidèlement dans ses divisions, et qu'ainsi s'explique le dédain avec lequel il parle ici d'Antiphon, le maître de l'historien, en même temps que l'allusion très explicite au rôle considérable joué par Aspasie dans les conceptions et les succès du grand politique [2] ? Mais comment justifier une jalousie aussi peu motivée et une rivalité aussi ridicule ? — S'agit-il de Gorgias [3], dont la pompe aussi vide que sonore n'a jamais trouvé grâce aux yeux de Platon, ou de Lysias [4], dont le philosophe, au dire de Denys d'Halicarnasse, a été le constant adversaire, et aux dépens duquel il nous instruit et nous divertit à la fois dans le *Phèdre* ? Autant d'hypothèses toutes gratuites : mais quelle que soit celle à laquelle on s'arrête, il sera toujours vrai de dire de ce dialogue : « Parodie plus pédante que les pédants qu'elle raille, plus emphatique que les rhéteurs qu'elle persifle, plus grotesque que les ridicules qu'elle fustige. »

Ainsi qu'on prenne le *Ménexène* pour une œuvre sérieuse ou pour une satire déguisée, les difficultés sont égales, et les juges même les plus indulgents en sont réduits à cet aveu de Saisset : « Je suis bien tenté de ne voir ici qu'un jeu d'esprit, ou plutôt, s'il m'est permis de dire ainsi, un jeu d'éloquence... Si l'exhortation est fort belle, la première partie du discours

1. Thèse de Lörs (*De Dionysii Halicarnassei judicio de Platonis oratione et genere dicendi*, Trèves, 1840).

2. Se souvenir du rôle ironique prêté par Aristophane à cette même Aspasie dans les *Acharniens*. « Par ce détour, écrit Villemain, j'imagine que Platon voulait tout à la fois exercer librement sa féconde imagination et railler le talent apprêté des orateurs en titre, en les accablant sous un jeu d'esprit de la belle Milésienne. »

3. Thèse de Berndt (*De ironia Menexeni Platonici*, Münster, 1881) : « Es ist dieselbe Rhetorik, deren Wesen Plato im Gorgias begrifflich gerichtet hat, deren trügerisches Bild er uns im Menexenos mit humoristischer Plastik enthüllt. »

4. Thèse d'Hermann, de Stallbaum et de Schönborn, réfutée par Hölscher (*De vita et scriptis Lysiæ oratoris*).

est incontestablement très inférieure. Toute cette histoire des guerres des Athéniens contre les autres peuples grecs est une fable et tout cet éloge est une flatterie... A parler nettement, n'était la citation d'Aristote, je n'hésiterais pas à nier l'authenticité du *Ménexène.* »

Or, nous l'avons fait remarquer ailleurs, les textes d'Aristote sont loin de constituer en la matière un argument décisif. Quant à l'assertion de Cicéron, elle provoque plus d'un doute. Au ɪvᵉ siècle, ces cérémonies funèbres n'avaient lieu à Athènes qu'au lendemain d'une campagne, dans des circonstances déterminées. Ici rien de semblable : le *Ménexène* ne se rapporte à aucune date fixe, à aucun événement spécial. Quel motif aurait pu décider les Athéniens à faire choix d'une production aussi médiocre pour être récitée dans un anniversaire régulier? Ce ne serait pas le seul exemple d'informations inexactes recueillies hâtivement par Cicéron durant son assez court séjour en Grèce. Quant à la perpétuité et à l'unanimité de la tradition antique, on sait combien il est téméraire d'y chercher un solide appui.

Aussi les critiques les plus autorisés inclinent-ils de plus en plus à considérer le *Ménexène* comme apocryphe. L'entretien initial avait déjà été rejeté par Schleiermacher comme une addition due à un écrivain postérieur [1] : ainsi disparaissait tout anachronisme. Tullmann [2], séduit par des ressemblances superficielles de pensées et d'expressions [3], avait cru pouvoir attribuer le dialogue à Philippe d'Opunte qu'il considère en dépit d'Aristote comme l'auteur et l'éditeur des *Lois* : l'hypothèse n'a rencontré aucune faveur. Chassang refuse cet écrit à Platon, et Caffiaux ne le lui accorde qu'à la condition d'admettre « qu'à l'époque où fut prononcé annuellement cet éloge funèbre une main de sophiste l'avait retouché, remanié et sur-

1. La même opinion est soutenue par Zeller qui n'a jamais accepté l'authenticité du *Ménexène.*

2. *De Platonis qui vulgo fertur Menexeni consilio et origine*, Greifswald, 1859.

3. Par exemple entre *Ménexène*, 240 B-C, et *Lois*, III, 698 C-D.

tout augmenté afin d'en faire une histoire à peu près complète d'Athènes pendant sa période de vie active. »

Le sujet, personne n'en doute, est de ceux sur lesquels ont pu et dû s'exercer en tout temps l'éloquence et le patriotisme athéniens [1]. Bien mieux, si l'on ne peut songer ni au *Ménexène* d'Antisthène, dialogue consacré selon toute apparence à la philosophie politique [2], ni à celui que Thémistius [3] attribue à Aristote, pourquoi n'aurions-nous pas l'œuvre de Philon le dialecticien [4], condisciple de Zénon, ou mieux encore celle de Glaucon, auteur de neuf dialogues reconnus authentiques, parmi lesquels figure précisément un *Ménexène* [5]? Les traits sous lesquels Platon et Xénophon nous dépeignent cet élève de Socrate sont singulièrement propres à accréditer une semblable supposition.

Le Clitophon

Socrate, si enclin à critiquer les mœurs privées et publiques de son temps, avait-il condensé lui-même sa morale en un corps de doctrines? Ses contemporains avaient sur ce point des doutes dont les lignes suivantes des *Mémorables* [6] se font l'écho : « Quelques personnes s'imaginent, comme plusieurs l'écrivent et le disent par conjecture, que Socrate possédait le plus grand talent pour inviter les hommes à marcher vers la vertu, mais qu'il était incapable de les y faire pénétrer. » Cela

1. Chose remarquable, de toutes les oraisons funèbres que nous a léguées la Grèce antique, si nous mettons à part l'œuvre de Thucydide, celle d'Hypéride retrouvée, comme on sait, sur des papyrus égyptiens, est seule tenue pour certainement et absolument authentique.

2. Comme le montre le sous-titre, ἢ περὶ τοῦ ἄρχειν (Diogène Laërce, VI, 18).

3. XXIII, 295 C.

4. Dont font mention Clément d'Alexandrie (*Stromates*, IV, 528, citation qui parait d'ailleurs étrangère au texte actuel du *Ménexène*) et saint Jérôme (*Contre Jovin.*, I, 4).

5. Diogène Laerce, II, 124. C'est à cette supposition que s'est rallié Uberweg.

6. I, 4, 1.

étant, il ne serait pas déraisonnable de voir avec Grote dans le *Clitophon* un fragment ingénieux et instructif, contenant des objections assez naturelles contre l'enseignement socratique [1].

Ces objections, il est vrai, ne sont pas réfutées [2] : mais n'aurait-on pas le droit, en se rappelant l'assaut livré par Thrasymaque à la notion du droit et de la justice dans les premières pages de la *République* [3], de penser que nous avons ici le prélude d'un vaste entretien dont le plan aurait été ensuite abandonné ?

Evidemment ni les allusions prétendues des *Morales* et de la *Politique* d'Aristote, ni l'autorité de Thrasylle, ni les citations qu'on rencontre chez Galien, dans les Φιλοσοφούμενα [4] et chez Synésius ne sont des arguments décisifs d'authenticité.

Le silence gardé par Socrate en face du long et emphatique discours de Clitophon étonne : et pour l'excuser il ne suffit pas sans doute de dire avec Proclus que Platon ne jugeait pas de tels reproches dignes de réponse. Le ton général trahit non un continuateur, moins encore un admirateur de Socrate, mais un adversaire. Aussi, parmi les platonisants de marque, Tennemann et Ritter sont à peu près les seuls qui tiennent le *Clitophon* pour un écrit de Platon. Déjà au XVIe siècle Serranus avait conçu des doutes qui avaient déterminé les Estienne à rejeter ce fragment à la fin de leur édition à côté des apocryphes. Hermann n'y voit « qu'un de ces travaux d'école où les disciples de l'Académie s'exerçaient à traiter avec la dialectique platonicienne et à la manière socratique un thème paradoxal. » Encore, le style assez alerte mis à part, est-il difficile

---

1. Ainsi en avaient jugé ceux des anciens qui faisaient commencer par le *Clitophon* la lecture de Platon (Diogène Laërce, III, 62).

2. Le commentaire que Proclus nous a laissé du *Timée* contient la preuve que l'antiquité ne possédait pas un *Clitophon* plus étendu que le nôtre.

3. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que Clitophon et Thrasymaque, tous deux nommés ici, reparaissent l'un et l'autre dans la *République*, le premier, il est vrai, uniquement comme personnage muet.

4. L'auteur de ce traité, rapportant une pensée du *Clitophon*, la donne comme de la *République* (ἐν Πολιτείᾳ).

de retrouver dans ces pages quoi que ce soit de vraiment socratique ou de platonicien.

L'Epinomis

Ce petit traité, dont l'authenticité était déjà suspecte pour quelques anciens, a trouvé peu de faveur auprès des modernes. Il n'en est fait aucune mention dans Aristote [1], ce qui ne doit pas nous surprendre : mais Aristophane et Thrasylle l'ont inséré, l'un et l'autre, sans hésiter dans leur catalogue des œuvres platoniciennes. Cicéron s'y arrête [2] pour en tirer une pensée certainement très remarquable, et les premiers érudits chrétiens, Clément d'Alexandrie [3] et Eusèbe par exemple, heureux de puiser à cette source plus d'un précieux témoignage, ne songent pas un instant à en discuter l'autorité. Il en est de même de Nicomaque dans son *Arithmétique* [4], où nous apprenons en outre que ce dialogue était parfois désigné sous le nom de Φιλόσοφος [5]. Théon de Smyrne, auteur d'une sorte de commentaire astronomique de Platon [6], le mentionne, comme on devait s'y attendre, mais en le qualifiant d'Ἐπινόμιον. En revanche, Diogène Laërce [7] se fait l'écho de certains critiques qui attribuaient l'*Epinomis* à Philippe d'Opunte, l'éditeur présumé des *Lois*. Suidas [8] répète la même assertion et les termes dont se sert Proclus [9] en parlant de cette annexe du grand ouvrage

1. Quelques critiques ont voulu, bien à tort, interpréter comme un argument négatif cette phrase de la *Politique* (1265b 18) : « Les Lois sont muettes sur la différence qui doit exister entre gouvernants et gouvernés. »

2. *De Oratore*, III, 6.

3. Notamment, *Stromates*, III, 3, 434 C et XIII, 18, 702 C.

4. I, 3 : Καὶ Πλάτων ἐπὶ τέλει τοῦ τρισκαιδεκάτου τῶν Νόμων, ὅνπερ τινὲς φιλόσοφον ἐπιγράφουσιν.

5. Même indication chez Diogène Laërce, qui y ajoute cet autre titre non moins étrange : ἡ νυκτερινὸς σύλλογος.

6. Publié par Th. H. Martin en 1845 : Τὰ κατὰ τὸ μαθηματικὸν χρήσιμα εἰς τὴν Πλάτωνος ἀνάγνωσιν. M. Dupuis en a donné tout récemment (Hachette, 1892) la première traduction française.

7. III, 37.

8. Au mot φιλόσοφος.

9. Dans son *Commentaire du Timée*.

platonicien donnent à penser qu'il avait quelques doutes sur son origine.

Ce qui est incontestable, c'est que nous sommes ici en présence d'une dissertation écrite avec le dessein exprès de donner un supplément aux douze livres des *Lois* [1]. Mais ce supplément est-il réellement nécessaire, et les développements dans lesquels Platon était entré [2] ne le rendaient-ils pas à peu près superflu? Ne lit-on pas à la dernière page des *Lois* qu'il est impossible de rien statuer au sujet des connaissances à exiger des membres du Conseil suprême avant d'être éclairé par les résultats de l'expérience [3]? Sans doute, mais après avoir insisté de nouveau sur les difficultés pratiques du problème, l'Athénien qui a dirigé tout l'entretien ajoute : « Si nous voulons risquer le tout pour le tout, il ne faut rien négliger. Je partagerai le péril avec vous en vous proposant et vous expliquant ma pensée sur l'éducation et l'institution dont nous venons de parler [4]. » Il y a là comme une promesse et l'on comprend sans peine la tentation qu'a pu éprouver un disciple de s'en acquitter à la place du maître [5]. « Il s'y laissa gagner par la facilité d'exécuter le plan annoncé, par la gloire d'achever ce qu'il crut que le grand philosophe n'avait pas entièrement fini, ainsi que par l'espérance de se voir confondu un jour avec un si célèbre écrivain [6]. »

---

1. 793 A : « Cette question, la plus importante qu'on puisse agiter et résoudre, je veux dire quelles sciences peuvent faire un sage d'un homme mortel, nous ne l'avons ni agitée, ni résolue. Abordons-la aujourd'hui, autrement nous laisserions imparfait un ouvrage que nous avons tous entrepris avec la résolution de nous expliquer avec clarté depuis le commencement jusqu'à la fin. »

2. En particulier au VII[e] livre et au XII[e], où il avait admirablement montré le but, s'il ne s'était pas expliqué sur le chemin.

3. « Hanc disciplinam Plato prætermisit, utpote ratus in ea civitate quæ quam proxime ad vitæ humanæ veritatem accederet, etiam rerum usui et ipsorum magistratuum prudentiæ aliquid tribuendum esse » (Stallbaum).

4. 968 E.

5. Hermann a donc eu raison d'écrire : « Der Dialog stellt sich nicht als Fälschung, sondern vielmehr als eine Ergänzung heraus. »

6. Extrait d'un mémoire lu en 1722 par l'abbé Sallier à l'Académie des inscriptions.

Parmi les modernes, Tiedemann, Tennemann [1], Grote et M. Chaignet sont à peu près seuls à considérer l'*Epinomis* comme sortie de la plume de Platon. Il faut leur accorder, contrairement à l'avis de Stallbaum [2], qu'à parcourir le dialogue au sortir de la lecture, je ne dirai pas du *Phèdre* et de la *République*, mais du *Timée* et des *Lois*, ni le fond ni la forme ne contraignent impérieusement à en contester l'authenticité : tout au contraire certaines pages, par la vigueur des convictions, par l'élévation des sentiments contiennent un écho manifeste de la doctrine platonicienne. Mais cette préoccupation même est si dominante que l'abbé Sallier a pu écrire : « L'auteur se démasque par la continuelle et puérile attention qu'il a de faire revenir en foule les mêmes idées que Platon a répandues en ses différents ouvrages, comme si ce philosophe avait eu peur lui-même d'être méconnu... Vouloir rassembler dans un même livre les beautés diverses qui brillent dans tous ses écrits, c'est les déplacer, c'est montrer qu'on est plagiaire. »

Au reste un examen plus attentif, sinon plus sévère, conduit quoique par de tout autres voies à une semblable conclusion. Non que nous soyons surpris du portrait qui nous est tracé ici du sage : si la *République* représente la suprématie de l'intelligence philosophique et de ce qu'un moderne appellerait volontiers « la raison pure », les *Lois* font passer cités et sociétés humaines sous l'autorité de la législation positive, du sentiment, de la tradition, de la coutume. Ce qui est plus grave, c'est que Platon, si enthousiaste qu'il fût de la science des nombres, n'en a nulle part poussé l'admiration, je dirais presque l'idolâtrie au point qu'elle atteint ici [3]. L'*Epinomis* substitue hardiment

1. D'après ce critique, ce serait Platon lui-même qui, en raison de l'importance du sujet, aurait détaché des *Lois* ce fragment et lui aurait donné un titre spécial.

2. L'*Epinomis* a trouvé dans Stallbaum un juge si prévenu, qu'estimée indigne de Philippe d'Opunte lui-même elle a dû se contenter d'avoir pour auteur un Alexandrin quelconque, incapable de rien comprendre au platonisme authentique.

3. Par exemple dans la phrase suivante : Πάντα ἀπολεῖται τὸ πάραπαν, ἐὰν ἀριθμητικήν τις ἀνέλῃ (977 E). — Cf. *Lois*, VII, 818 B.

et définitivement cette science à la philosophie elle-même et pour élever notre âme jusqu'à la divinité, ne connaît plus d'autre route assurée que la contemplation des phénomènes célestes. Ce n'est pas du vivant du maître, ce n'est qu'après sa mort que le pythagorisme a régné à ce point dans l'ancienne Académie.

Au reste il ne suffit pas à l'auteur de nous montrer dans les astres et leurs révolutions réglées par d'antiques décrets la manifestation la plus éclatante de la sagesse et de la puissance divines : de là à affirmer que ce sont des dieux ou des images des dieux, et à concentrer pour ainsi dire toute la divinité dans une sorte d'âme du monde, il n'y avait qu'un pas et ce pas, il l'a franchi, comme le feront les stoïciens plus tard, comme le fit avant eux d'après certains témoignages [1] Speusippe, le successeur même de Platon.

Enfin les éléments sont ici [2] définis au nombre de cinq, parmi lesquels l'éther, qu'Aristote le premier, dit-on, introduisit dans l'explication des phénomènes physiques. Mais le nom tout au moins se rencontre déjà dans le *Timée* [3], et l'ensemble de la théorie passe pour dater de Pythagore.

Quant à la forme, il est certain que les défauts déjà visibles dans les *Lois* s'y retrouvent, et pour la plupart aggravés. La diction est embarrassée, les constructions pénibles [3], et plus d'une fois l'obscurité à laquelle se heurte le lecteur semble étudiée pour dissimuler sous une apparente profondeur le peu de consistance des idées. Bref si l'hypothèse qui fait de Philippe d'Opunte l'auteur de l'*Epinomis* n'est rien moins que certaine, elle nous paraît du moins se recommander par un très haut degré de probabilité.

1. Cicéron, *De natura deorum*, ch. 13.
2. 981 B.
3. 58 D.
4. « Oratio insigniter hiulca nec levibus maculis inquinata, disputandi ratio iners, fatua, atque inepta : verborum comprehensiones scabræ et perplexæ ut et ipsi intelligendi facilitati multum officiant. » (Stallbaum). « Style obscur et prétentieux », écrit Cousin.

Le second Alcibiade

Que Platon, avec le don d'invention qui le caractérise, ait mis le nom d'Alcibiade en tête de deux de ses compositions, c'est ce qu'il semble difficile d'admettre [1] : mais comme nous l'avons vu, l'authenticité du *Premier Alcibiade* lui-même est controversée.

Considéré dans l'ensemble, le *Second Alcibiade* rappelle à bien des égards les entretiens de Socrate : quelques belles pensées sur le sentiment religieux y ont été de tout temps justement admirées, notamment cette alliance de la piété et de la science qui ici comme dans l'*Epinomis* est présentée comme l'idéal de la destinée humaine. Ainsi s'était exprimé Soorate : ainsi devaient s'exprimer dans la suite les plus célèbres d'entre les stoïciens.

D'autre part la discussion, où l'on cherche vainement quelques traces de la finesse ou de l'ironie platonicienne, a une marche hésitante, tantôt retardée par des redites ou des longueurs inutiles, tantôt embarrassée de citations et d'allusions fort peu opportunes [2]. Si bien avant les stoïciens Platon a cherché dans la connaissance du souverain bien la science fondamentale, celle de qui relèvent toutes les autres (144 D), il n'aurait sans doute consenti ni a prêter aux dieux les passions humaines (138 B), ni à accorder que l'ignorance puisse jamais être un bien (144 C), ni à assimiler selon un paradoxe stoïcien toute

1. On sait que les qualificatifs πρῶτος, δεύτερος ajoutés à un nom propre dans les didascalies désignent en général non deux pièces différentes, mais deux éditions (la seconde d'ordinaire remaniée) d'un seul et même drame.

2. Est-ce un écrivain familiarisé avec l'histoire grecque que celui qui parle de longues et désastreuses guerres entre Athènes et Sparte dans les temps qui précédèrent la naissance de Socrate (148 D)? L'envoi d'une députation au sanctuaire d'Ammon (148 E) peut paraître surprenant au v[e] siècle avant notre ère : mais les *Oiseaux* d'Aristophane et les *Lois* de Platon nous montrent que l'oracle égyptien n'était guère moins apprécié que ceux de Delphes et de Dodone. Quant à la mention de la mort d'Archélaüs, c'est un anachronisme manifeste, mais dont il ne conviendrait de s'étonner qu'à demi chez Platon.

sottise à la folie (139 B)[1]. — L'étude du style et du vocabulaire, où se rencontrent des formes d'une date postérieure[2], conclut également contre l'authenticité de ce dialogue que dès l'antiquité certains déjà voulaient attribuer à Xénophon, sans doute à cause de la religiosité bien connue de ce disciple de Socrate. Les critiques modernes, sauf de très rares exceptions, sont d'accord pour le refuser à Platon.

Le Théagès

A ne considérer que le charme de la forme, le *Théagès* se distingue avantageusement de la plupart des petits dialogues qui ont trouvé place avec lui dans la collection platonicienne[3]. Les anecdotes qui y sont semées avec une abondance exceptionnelle en rendent même la lecture assez intéressante : il est vrai qu'elles n'ajoutent rien, loin de là, à sa valeur philosophique.

Dès les premières lignes une comparaison d'ailleurs assez inattendue entre la culture de la plante et l'éducation de l'homme conduit à des réflexions d'un tour certainement platonicien : mais les pages qui suivent, où à travers une série d'exemples fort inutiles la discussion se prolonge sans méthode comme sans résultat, dénotent un auteur des plus médiocres. En

1. Néanmoins, tout en classant le *Second Alcibiade* parmi les apocryphes, M. Chaignet n'a pas tort d'apprécier ainsi ces apparentes contradictions : « Je trouve que c'est attacher à une œuvre bien légère une trop grosse importance : eh quoi ! pour prouver qu'il faut être réservé dans les prières à faire aux dieux, Platon ne pouvait pas, dans une conversation si courte, faire usage des arguments que lui fournissait la croyance de son pays et de son temps?... La proposition que la science est quelquefois plus nuisible que l'ignorance ne vient-elle pas se lier à cette proposition éminemment socratique que la science, sans la science du bien, est rarement utile? »

2. Οὐθὲν et μηθέν par exemple, alors que Platon emploie régulièrement οὐδὲν et μηδὲν : ou encore le pronom composé αὐτὸς αὑτοῦ au lieu de la forme classique ἑαυτοῦ.

3. D'après Stallbaum, le ton dominant est une « anfractuosa atque diffusa disserendi ratio. » D'ordinaire si indulgent, le critique allemand nous paraît ici bien sévère.

somme, il s'agit de déterminer Socrate à prendre pour disciple Théagès, lequel ne rêve que d'honneurs et de dignités: mais le philosophe se récuse, alléguant qu'une permission divine est nécessaire à qui veut profiter de ses entretiens ; et au dire de quelques critiques, le développement de cette pensée donne au dialogue « une sorte de gravité pieuse ». Sans doute Socrate nous est volontiers représenté par les anciens comme possédant une double nature où la lucidité de la réflexion s'unit à l'illuminisme de l'extase[1]. De même que Xénophon, Platon parle du δαιμόνιον qui en tant de circonstances lui servait d'oracle : jamais cependant Socrate ne lui a reconnu une autorité aussi décisive, jamais il ne l'a envisagé comme une puissance supérieure qu'il faut apaiser par des prières et par des sacrifices[2].

Il y a dans le *Théagès* un certain nombre de néologismes : mais quel est le dialogue, fût-ce le plus indubitablement authentique, où il ne s'en rencontre? Parce que certaines pensées, certaines expressions mêmes se retrouvent dans le *Théétète* et le *Banquet*, dans le *Ménon* et l'*Apologie*, Stallbaum s'écrie: « Quæ quis sibi persuadeat ab ipso Platone ita iterata esse? » — « Ces réminiscences, répond M. Chaignet, me paraissent bien permises à un homme qui a beaucoup écrit, et qui se répète quelquefois sans le savoir et sans le vouloir, et prouvent plutôt contre la thèse des adversaires de l'authenticité ». En somme, à propos de ce dialogue comme de la plupart de ceux qui précèdent, l'une et l'autre conclusion peuvent se défendre, bien que la grande majorité des critiques incline à le déclarer apocryphe.

---

1. 131 A. — Stallbaum prétend même que le *Théagès* n'a pas dû voir le jour avant les discussions auxquelles Xénocrate et les stoïciens se sont livrés sur le δαιμόνιον et les δαίμονες.

2. Ou, comme s'exprime Grote, « a mixture of the sublime and the eccentric, of racionative acuteness witth impulsive superstition. »

Les Rivaux

Quelle idée convient-il de se faire de la philosophie? C'est une étude inutile et ridicule, répond un jeune Athénien qui semblable au Zéthus d'Euripide est tout entier aux exercices du corps. Non, lui réplique un rival, c'est une culture générale qui permet de s'intéresser à tous les arts et d'en parler avec quelque compétence [1], sans atteindre en aucun d'eux à la hauteur de ceux qui en font leur occupation exclusive. Socrate qui repousse la première thèse, ne consent pas davantage à accepter la seconde : pour lui la philosophie est avant tout une science morale : en matière d'éducation comme en matière de politique, qu'il s'agisse de diriger sa maison ou de gouverner l'Etat, il faut que le philosophe non seulement ne le cède à personne, mais donne l'exemple à tous (138 E).

Sans doute ni le fond ni la forme de ces quelques pages n'ont rien d'absolument indigne d'un Platon ou d'un Xénophon : néanmoins Platon n'a pas l'habitude de mettre ainsi en scène des personnages anonymes, sans physionomie caractérisée, et de plus il a dû tout jeune encore à l'école de Socrate entrevoir les profondes spéculations où devait le conduire la philosophie. Cette discussion correcte, ingénieuse même parfois, mais sans portée, sans élévation intellectuelle, est d'un auteur et surtout d'un penseur de second et même de troisième ordre. Aussi les critiques modernes sont-ils à peu près unanimes à rejeter ce dialogue que Thrasylle lui-même, tout en l'admettant dans son catalogue, ne considérait pas comme sûrement platonicien [2].

---

1. Quelques anciens, se rappelant le savoir encyclopédique de Démocrite, ont prétendu que ce philosophe était visé ici au moins indirectement par l'auteur du dialogue : Εἴπερ οἱ Ἀντερασταὶ Πλάτωνός εἰσι, φησὶ Θρασύλος, οὗτος ἄν εἴη ὁ παραγενόμενος ἀνώνυμος, τῶν περὶ Οἰνοπίδην καὶ Ἀναξαγόραν ἕτερος (Diog. Laërce, IX, 37. A la place de ce dernier mot qui se lit dans l'édition Didot, le texte primitif portait sans doute ἑταῖρος).

2. Voir le texte cité dans la note précédente.

Le Minos — L'Hipparque

Contrairement à l'usage de Platon, ces deux dialogues doivent leur titre non à l'un des interlocuteurs, mais à un personnage dont la mention se trouve amenée au cours de l'entretien [1]. Ils offrent d'ailleurs dans l'ensemble comme dans le détail des analogies suffisantes pour qu'on soit autorisé à les croire sortis de la même main. Et cependant ils sont loin d'avoir eu même destinée dans l'antiquité. L'*Hipparque* ne figure que sur le catalogue de Thrasylle, et l'unique, ou presque unique auteur qui en parle, Elien, exprime un doute formel sur son authenticité [2] : le *Minos* au contraire a le double honneur d'avoir été maintes fois cité [3] et d'être porté dans le catalogue d'Aristophane, sans doute à cause de l'étroite affinité du sujet traité avec celui de l'*Epinomis* et des *Lois*.

Parmi les défauts les plus saillants de ces deux dialogues, relevons l'absence de toute caractéristique dans les personnages, un manque à peu près absolu d'esprit philosophique, enfin l'allure lâche et capricieuse de la discussion, où la question véritable est à peine effleurée tandis que des réflexions futiles sont développées avec une fâcheuse insistance. Comme dans le *Sisyphe* et l'*Eryxias*, dialogues tenus pour apocryphes déjà par les anciens, ce sont ici des exemples accumulés à satiété, empruntés sans ordre et, j'ajoute, sans résultat aux sciences et aux arts les plus différents : après cet entassement d'analogies le lecteur certainement n'est pas plus éclairé [4]. La fin

1. Il est très vraisemblable en effet que, dans la rédaction primitive, l'interlocuteur de Socrate était anonyme dans le second dialogue aussi bien que dans le premier.

2. VIII, 2 : Εἰ δὴ ὁ Ἵππαρχος Πλάτωνός ἐστι τῷ ὄντι.

3. Notamment par Plutarque, Maxime de Tyr, Alexandre d'Aphrodise, Clément d'Alexandrie et Proclus.

4. Remarquons en passant que la même remarque s'applique à deux dialogues bien autrement importants, le *Sophiste* et le *Politique*, dont l'auteur, non content de faire un emploi singulièrement abusif de ce procédé, en entreprend *ex professo* la justification théorique. Le *Sophiste* fait remonter

même du dialogue n'a qu'un rapport très éloigné avec le sujet débattu, circonstance qui trahit un esprit étroit, incapable de gouverner logiquement ses idées, un de ces *philosophi plebei* que Cicéron, si peu métaphysicien qu'il fût, ne rencontre cependant jamais sans être tenté de leur faire sentir son dédain.

En revanche, la lecture de ces deux dialogues fait songer à un temps où les controverses érudites commençaient à être en honneur : l'auteur de l'*Hipparque* ne résiste pas à la tentation de faire la leçon aux Athéniens à propos d'un des événements les plus populaires de leurs annales nationales [1], de même que l'auteur du *Minos* entame une longue digression sur la réputation de cruauté faite au célèbre roi de Crète par les tragiques [2]. Il y est question en particulier d'un ministre de Minos, nommé Talus, qui pour surveiller l'administration de la justice, parcourait l'île portant partout avec lui les lois de son roi gravées sur des tables d'airain : anachronisme manifeste, mais facile à comprendre et à excuser [3].

On a prétendu également retrouver dans l'un et l'autre dialogue des traces manifestes d'imitations platoniciennes [4] : le *Minos* a même été rattaché plus ou moins habilement au *Politique*, l'*Hipparque* au *Ménon* et au *Lysis*; mais il s'agit ou de

---

l'école d'Elée au delà de Xénophane, le *Minos* la tragédie au delà de Thespis et de Phrynichus (321 A).

1. Voir sur ce point dans la *Littérature grecque* d'E. Egger (Paris, 1890) l'article intitulé : *L'Apologie du meurtre politique*. De plus, c'est à Pisistrate et non à Hipparque que la tradition commune attribue la première édition d'Homère.

2. L'abbé Banier, dans un mémoire lu à l'Académie des inscriptions, trouvait plus simple d'admettre à côté du fameux législateur un second Minos, type du tyran avide et cruel.

3. 320 C : ἐν χαλκοῖς γραμματείοις ἔχων γεγραμμένους τοὺς νόμους. Sans même invoquer le souvenir des tables de la loi données par Dieu à Moïse, il suffit de se rappeler qu'en parlant de Lycurgue tous les anciens se servent de l'expression : ἔγραψε νόμους. — Est-ce Platon qui eût ainsi traité Jupiter de « sophiste? » (319 C).

4. C'est ainsi que l'on a rapproché dans le *Minos*, 314 D et *Euthyphron* 14 B, — 318 B et *Banquet*, 215 C, — 319 D et *Gorgias*, 520 C, — 318 E et 319 B avec *Lois*, VI, 765 E, et I, 624 A : dans l'*Hipparque*, 225 D et 228 A avec *Ménon*, 79 A, 80 A-B, tandis que 228 D contredit ce que nous apprend le *Protagoras* au sujet de Pittacus.

faits alors universellement connus, ou de questions partout agitées, ou de vérités de sens commun [1] qu'un auteur répète à son tour sans songer un seul instant à tous ceux qui ont pu et dû les exprimer avant lui.

Ajoutons une remarque particulière au sujet du *Minos* à peu près complètement ignoré.

Le sujet de ce dialogue paraît avoir vivement préoccupé les esprits au ve et au ive siècle [2], depuis que les sophistes avaient en apparence victorieusement opposé le règne de la nature à celui de la loi. C'est sans contredit élever le débat que de définir la loi « l'expression d'un rapport nécessaire et réel [3]; » et une fois engagé dans cette voie, l'auteur nous paraît interpréter d'une façon assez intelligente la pensée socratique qui fait de la recherche de la loi la recherche du vrai. Mais dès lors se dressait en face de cette théorie l'objection fameuse que Pascal devait traduire un jour avec sa brûlante éloquence : « Plaisante justice qu'une rivière borne! vérité en deçà des Pyrénées, erreur au delà. » Pourquoi et comment, se demande l'auteur de notre dialogue, les différents peuples ont-ils des lois différentes [4]? comment ce qui est légitime peut-il le demeurer toujours, puisque nous sommes perpétuellement occupés à renverser les lois existantes et à en édifier de nouvelles [5]? Si la réponse qu'il donne à ces redoutables problèmes est moins décisive qu'il ne le suppose, elle n'en garde pas moins sa valeur. « C'est peut-être, dit Socrate, qu'on ne réfléchit pas qu'à travers toutes ces transformations la loi reste debout. Tout ce qui est mal en effet est illégitime de sa nature : seuls les ignorants le pro-

1. De *truismes*, comme nous nous exprimerions aujourd'hui.

2. Criton et Simon passaient pour avoir composé un écrit Περὶ νόμου, de même qu'Antisthène et Speusippe.

3. 315 A : ὁ νόμος βούλεται εἶναι τοῦ ὄντος ἐξεύρεσις. Nous sommes sur la voie qui conduira à la définition si remarquable de Montesquieu. La définition donnée dans les *Mémorables* (IV, 4, 13) est bien moins philosophique.

4. Il est question ici à plusieurs reprises de Carthage et des Carthaginois, dont Platon n'a jamais parlé avant de composer les *Lois*.

5. 316 C : l'aveu trahit l'Athénien. Xénophon, dans ses *Mémorables* (IV, 4, 14), met la même réflexion dans la bouche d'Hippias.

clament une loi. [1] » L'auteur n'est pas moins heureusement inspiré lorsqu'à ces contradictions passagères que font résonner si haut les sophistes de tous les temps il oppose les traditions constantes, la croyance commune de l'humanité [2].

Dans l'*Hipparque*, l'absence de toute méthode et de tout plan scientifique est peut-être encore plus frappante : le commencement et la fin sont d'une médiocrité accablante [3] : mais de bons juges y ont reconnu çà et là quelques traits vraiment socratiques [4], et si on la considère dans l'ensemble, la langue est saine et de bonne époque, au point que Tennemann, Letronne et Yxem inclinent à tenir ce dialogue pour original. Cousin résume en ces termes la thèse qui s'y trouve développée : « Tout bien est un gain pour celui qui le désire : aimer le gain n'est donc pas plus criminel que d'aimer le bien, pourvu qu'on règle et qu'on éclaire cet amour. » Un tel sujet, isolé de toute considération supérieure, convient beaucoup mieux à un socratique vulgaire qu'au génie de Platon, surtout si l'on tient compte de la faiblesse et de la subtilité vraiment fastidieuse de la discussion [5].

Le style de l'*Hipparque*, très voisin de celui de l'*Eryxias* et de l'*Axiochus*, est assez attique pour que Stallbaum ait commis une erreur évidente en faisant descendre ces diverses compositions jusqu'au siècle des Ptolémées [6]. Ce critique s'est montré d'ailleurs sévère jusqu'à l'injustice en répétant ici à chaque page de ses prolégomènes les mots d'« ineptie » et de « stupidité. »

---

1. 317 C.
2. 316 A-B.
3. Que penser notamment de la réflexion sur laquelle se ferme le dialogue : « Celui qui reproche à un autre d'être avide n'est-il pas lui-même tout le premier convaincu d'avidité?
4. Par exemple, 227 D.
5. L'interlocuteur même de Socrate ne peut s'empêcher d'en faire la remarque : Οὐκ οἶδ 'ὅπῃ ἐν τοῖς λόγοις ἄνω καὶ κάτω στρέφεις (228 A). — Cf. 232 B : 'Ηνάγκασέ με ὁ λόγος μᾶλλον ἢ πέπεικε.
6. Par une erreur contraire, un traducteur suppose ce dialogue écrit par Platon au temps des Trente.

Du juste – De la vertu

Ces deux dialogues ou plutôt, ce qui assurément n'est pas la même chose, ces deux dissertations par demandes et par réponses ne sont qu'une compilation aussi pauvre que maladroite de pensées platoniciennes entremêlées à des réflexions plus ou moins banales [1] : la seconde notamment reproduit une grande partie des arguments du *Ménon* sans même le plus souvent changer quoi que ce soit à l'expression. Aussi, bien qu'on les rencontre dans certains manuscrits de Platon, nul n'a été tenté, en dépit du témoignage très tardif de Stobée, d'en soutenir sérieusement l'authenticité, et si nous en parlons ici, c'est uniquement pour rappeler une hypothèse ingénieuse imaginée par Bœckh au commencement de ce siècle [2].

Diogène Laërce rapporte en effet qu'un cordonnier d'Athènes, nommé Simon, dans la boutique duquel Socrate s'arrêtait volontiers à converser avec des amis, avait gardé par écrit note de ses entretiens, et même s'était fait une réputation en publiant, le premier, des dialogues socratiques au nombre de 33 [3]. Or dans le catalogue de ces ouvrages, tel que nous le possédons, se rencontrent précisément les titres suivants : *du Juste, de la Vertu, de la Loi, de l'Amour du gain.* Frappé de cette coïncidence, Bœckh crut pouvoir affirmer qu'il ne fallait pas chercher ailleurs l'auteur des quatre ouvrages dont nous venons de nous occuper. La supposition est plausible, mais non concluante, car nous savons que dans l'école socratique certaines

1. Faisons toutefois une exception pour ces lignes par où se termine le petit traité *De la vertu* : « Quand Dieu veut du bien à une république, il lui donne des hommes vertueux, et quand il a résolu de la punir, il lui ôte ceux qu'elle possède. »

2. Dans sa dissertation intitulée : *Simonis Socratici, ut videtur, dialogi quatuor*, Heidelbergæ, 1810.

3. Diog. Laërce, II, 122 : Οὗτος, φασί, πρῶτος διελέχθη τοὺς λόγους τοὺς σωκρατικούς. Dans sa 18e lettre socratique, Xénophon vante chez Simon ὅτι διατελεῖ προσέχων τοῖς Σωκράτους λόγοις καὶ οὔτε πενίαν οὔτε τὴν τέχνην πρόφασιν αἰνίττεται τοῦ μὴ φιλοσοφεῖν.

questions de morale avaient passé à l'état de lieux communs que chacun traitait à sa manière [1]. Les dialogues que nous refusons à Platon sont-ils de Simon, d'Eschine, de Pasiphon d'Erétrie ou de quelque autre? Aucun indice décisif ne nous permet de nous prononcer. Contre l'opinion de Bœckh Stallbaum [2] a fait valoir d'abord que ces compositions sans mérite, où respire si peu le véritable esprit socratique, ne pouvaient être l'œuvre d'un homme qui nous est représenté vivant dans l'intimité de Socrate, ensuite qu'il était impossible que Simon n'ait pas publié ses rédactions longtemps avant l'apparition des derniers écrits de Platon, que ces quatre traités exploitent chacun à sa manière, quoique sans grand succès. J'ai déjà dit plus haut mon sentiment sur cette dernière considération.

Réponse à une objection

Au terme de l'étude rapide que nous avons consacrée à ce que l'on est convenu d'appeler « les petits dialogues », nous devons répondre à une objection qui a dû surgir presque inévitablement dans un grand nombre d'esprits, étonnés de voir tant de chapitres se terminer, comme les dialogues eux-mêmes, par une conclusion toute provisoire ou même par une absence totale de conclusions.

Si l'abstention a ses avantages pour l'écrivain, c'est de toutes les solutions celle dont s'accommodent le moins les lecteurs. Vous nous aviez loyalement avertis, diront-ils, des difficultés de votre tâche ; mais nous n'en attendions pas moins de vous sur chaque point une solution ferme, une décision motivée : au lieu de cette satisfaction, vous vous bornez à nous

1. Les σκυθικοὶ λόγοι attribués dans l'antiquité par les uns à Eschine, par d'autres à Phédon, ne se confondent-ils pas avec les σκυτικοί que Diogène accorde à Simon? Parmi les ἀκέφαλοι dont Suidas gratifie Eschine se rencontre un Περὶ ἀρετῆς. N'est-ce pas la preuve que ces dialogues plus ou moins anonymes étaient, selon les bibliothèques, rangés tantôt sous un nom et tantôt sous un autre?

2. *De dialogis nuper Simoni Socratico adscriptis*, Leipzig, 1841.

mettre en présence des hésitations de la critique, du conflit des thèses opposées, laissant ainsi vagues et flottants des contours qui dans l'intérêt du tableau devraient être nettement accusés [1]. Dans les luttes civiles une loi de Solon enjoignait aux Athéniens de s'enrôler dans l'un ou l'autre des partis aux prises : de même c'est le devoir de l'érudit de ne laisser aucune question indécise, et de choisir hardiment entre les vraisemblances, chaque fois qu'il n'est pas en son pouvoir de créer une certitude.

On nous permettra de ne pas être absolument de cet avis et de nous souvenir à propos de la maxime antique : *Quædam nescire pars magna sapientiæ*.

Il est vrai que le Code va jusqu'à autoriser des poursuites contre un tribunal qui refuserait de juger sous prétexte du silence, de l'obscurité ou de l'insuffisance de la loi ; et parmi les difficultés inhérentes à l'exercice de la justice humaine, l'une des plus sérieuses est assurément l'obligation où elle se trouve de prononcer ainsi sur toutes les causes qui lui sont légalement soumises : car que de cas complexes et mal définis, dont l'instruction est restée forcément incomplète, et où dès lors la conscience du magistrat intègre et éclairé aimerait à répondre par les mots : *non liquet* ? Impossible : il faut qu'une décision expresse intervienne, au risque de violer l'équité à seule fin de donner satisfaction à la loi.

La même règle absolue doit-elle prévaloir dans des débats d'un genre fort différent, je veux dire dans les procès d'authenticité soulevés depuis un demi-siècle autour des noms les plus célèbres de l'antiquité ? Ici, dans tous les cas, exigera-t-on du critique, comme des juges de nos tribunaux, une solution ex-

---

1. Dans la *Préface* de son *Histoire de la Grèce*, Grote dépeint spirituellement l'impatience qu'éprouveront certains de ses lecteurs en voyant se multiplier sous leurs pas les termes qui traduisent une affirmation timide et hésitante: puis il ajoute: « L'auteur lui-même à qui cette contrainte est plus pénible encore est souvent tenté de se délivrer de ce charme invisible par lequel le paralyse une critique consciencieuse, pour forcer le possible et le probable jusqu'à les transformer en certitude par la suppression de toute considération servant de contrepoids. Mais il n'en a pas le droit ».

plicite, précise et formelle ? Qu'il étudie la cause à fond, qu'il s'entoure de toutes les lumières, qu'il ne néglige aucun témoignage même éloigné, même discutable, voilà autant de devoirs auxquels il ne peut légitimement se soustraire : mais cette première tâche terminée, si les faits en dépit de ses consciencieux efforts persistent à demeurer obscurs, ne lui sera-t-il pas permis de laisser en ce qui le concerne la question en délibéré ? Une telle sentence équivaut-elle nécessairement à une constatation d'incompétence, à une abdication coupable, impliquant ou une négligence sans excuse ou un excès de timidité ? Tout au contraire il nous semble que la critique commettrait bien plutôt un abus de pouvoir en créant à son usage une évidence factice, en prétendant rendre un arrêt en due forme alors qu'elle ne peut raisonnablement aboutir qu'à mettre en balance d'égales probabilités [1].

Voici, par exemple, les dialogues platoniciens ou présumés tels passés en revue dans le présent chapitre. Peut-on espérer dans chaque cas particulier une solution assez solidement établie, assez sérieusement justifiée pour s'imposer même à un esprit prévenu ? Peut-on même affirmer que la philosophie d'un côté, l'érudition de l'autre soit en possession des éléments d'information les plus indispensables ? Peut-on supposer qu'elle les réunira un jour ? Nous ne le croyons pas.

Or, dans l'état actuel de nos connaissances, soutenir qu'il est absolument, évidemment impossible ou que tel de ces dialogues soit sorti d'une main qui ne fût pas celle de Platon, ou que tel autre au contraire ait pour auteur quelque socratique plus ou moins inconnu, et le soutenir de telle sorte que l'affirmation opposée apparaisse à tous les yeux comme ridicule et impertinente, c'est à quoi aucun critique sérieux ne voudra consentir.

1. « C'est une partie de bien juger que de douter quand il faut. Celui qui juge certain ce qui est certain, et douteux ce qui est douteux, est un bon juge » (Bossuet). Ceux de nos lecteurs dont nous aurions trompé désagréablement l'attente voudront bien se rappeler en quels termes Rémusat excusait les dialogues où Platon laisse son lecteur « embarrassé, mais averti, incertain, mais détrompé. »

Encore devons-nous ajouter que deux circonstances aggravent ici d'une façon toute particulière la difficulté du problème. D'une part, nous savons combien a été populaire, et par là même étendue la littérature qu'à l'exemple des anciens nous caractériserions volontiers par l'épithète de « socratique »[1] : de nombreux écrivains se sont exercés dans ce genre agréable, et plus facile encore qu'agréable, lorsque le dialogue se borne au développement de quelque maxime élémentaire de psychologie ou de morale : or il est trop évident que pour expliquer la composition de l'un des deux *Hippias*, ou du *Clitophon*, ou du *Théagès*, il n'est nullement nécessaire de recourir à un métaphysicien de génie. D'autre part l'ensemble des œuvres attribuées à Platon forme une longue chaîne où par des transitions insensibles on passe de chefs-d'œuvre incomparables, qui comptent parmi ce que le génie humain a produit de plus achevé, à des œuvres non seulement médiocres, mais au-dessous du médiocre. Faisons même un instant abstraction des dialogues dont l'origine, en raison de leur éclatante perfection, n'a jamais été et ne sera jamais contestée : ne considérons que les écrits dont l'authenticité a pu raisonnablement être mise en doute. Il en est dans le nombre que des qualités secondaires, si l'on veut, mais très appréciables encore et très réelles, heureux choix du sujet, habile disposition de l'ensemble, grâce des détails, distinction du style, engagent à maintenir au nom de Platon : en réalité si l'on recueillait les suffrages, on constaterait bien vite que la grande majorité des juges s'est prononcée en leur faveur ; ceux même qu'une sévérité qu'on taxerait volontiers d'exagérée a conduits à une conclusion négative sont les premiers à reconnaître qu'il est permis

1. Diogène Laerce cite plus de cent dialogues composés par des socratiques, sans compter ceux dont le cours du temps avait effacé le souvenir. « Quo confidentius dico, écrit V. Rose (*De libr. Arist. ordine*, p. 68), in hoc omni negotio ex sola rei ratione et studiorum historia dijudicandum esse neque ullam esse traditorum titulorum auctoritatem. » Remarquons à ce propos qu'un fragment de Philodème retrouvé parmi les papyrus d'Herculanum attribue formellement à Théophraste la partie considérée jusqu'ici comme la plus authentique des *Economiques* d'Aristote.

de ne pas partager leur sentiment [1]. Nommons ici l'*Apologie*, le *Criton*, le *Lachès*, le *Lysis*, le *Charmide* et l'*Euthyphron*, en avouant sans trop de façons que la « question platonicienne » serait très probablement encore à naître, si ces six compositions avaient été seules à provoquer les soupçons des érudits.

Malheureusement pour elles, elles se trouvent en assez inquiétante compagnie : catalogues anciens et éditeurs récents leur associent en effet sans aucun scrupule d'autres dialogues chez lesquels des défauts très visibles, la bizarrerie de l'idée fondamentale, une insignifiance manifeste, et par dessus tout l'absence totale de ce qu'on pourrait appeler la note platonicienne font songer de préférence à quelque socratique mettant par écrit, non sans insouciance, les entretiens véritables du maître, ou un pastiche plus ou moins ingénieux de ces entretiens. Aussi les critiques modernes sont-ils à peu près unanimes à suspecter ici une erreur des premiers biographes ou bibliographes de Platon; en dépit de tel ou tel plaidoyer entrepris accidentellement pour la défense de la tradition, les juges compétents ont écarté comme caduques à la fois en droit et en fait les très anciennes prétentions à l'authenticité de l'*Epinomis*, du *Minos*, de l'*Hipparque*, des *Rivaux*, du *Second Alcibiade*, du *Clitophon* et du *Théagès*. Si Platon ne nous était pas connu d'ailleurs, ce n'est pas là assurément qu'on songerait à le chercher.

Voilà donc deux groupes assez nettement séparés, dès qu'on les envisage isolément, pour qu'il n'y ait presque aucun doute sur l'acquittement d'un côté, sur la condamnation de l'autre. Il n'en est plus de même et l'embarras du critique renaît lorsqu'il considère que les circonstances de la cause établissent entre ces deux groupes une sorte de solidarité relative, surtout lorsqu'il constate qu'entre eux toute ligne de démarcation tranchée fait défaut. Tout au contraire, qu'on descende du premier

1. C'est ainsi qu'en ce qui touche l'*Apologie* et le *Criton* Schaarschmidt lui-même entend que la décision soit réservée aux préférences et à l'appréciation personnelle du lecteur : mais alors pourquoi ailleurs essaie-t-il de lui imposer en quelque sorte de haute lutte ses audacieuses négations?

au second ou qu'en sens inverse on remonte du second au premier, on passe par une série d'anneaux intermédiaires qui constituent comme autant de transitions insensibles. Le caractère platonicien ne s'efface que lentement et par degrés. Ce sont ici de véritables questions de nuances, et l'on sait que rien n'est plus difficile à trancher. Faut-il dès lors attribuer ces dialogues en bloc à Platon, sur la foi des plus satisfaisants et des mieux travaillés, ou au contraire les lui refuser en bloc également, au nom des plus médiocres et des plus imparfaits? Quoique ces deux hypothèses aient eu des partisans, elles offrent l'une et l'autre quelque chose d'excessif qui détourne de s'y arrêter. Ainsi une seule voie reste ouverte : faire le départ entre ce qu'il faut conserver et ce qu'on doit rejeter. Mais comment s'acquitter de cette tâche délicate? Dans le fond comme dans la forme aucun critérium certain ne se présente, et il est trop évident que le résultat dépendra avant tout de la trempe d'esprit personnelle, des exigences spéciales, des préoccupations particulières du critique. Selon qu'il sera porté dans ces matières à la sévérité ou à l'indulgence, selon qu'il se fera telle idée ou telle autre du génie, de la carrière ou des desseins du grand philosophe, quelle différence dans la solution à intervenir!

Ainsi, si avec la plupart des biographes on se représente les débuts de Platon comme écrivain datant d'une époque où jeune encore il faisait ses premières armes en philosophie sous la conduite et pour ainsi dire aux côtés de Socrate : si l'on songe que dans cette hypothèse il fut selon toute apparence le créateur du dialogue socratique dont la perfection, comme celle de tous les autres genres, a dû être achetée au prix d'essais multipliés : si l'on remarque que les écrits ici en jeu, sauf peut-être une ou deux exceptions, s'élèvent au moins par quelque côté au-dessus du socratisme pur et trahissent par conséquent un disciple capable non seulement de le reproduire, mais de le développer : si l'on tient compte de ce fait que parmi les écrivains philosophiques grecs à nous connus, les plus rapprochés de Platon par leur date, Xénophon et Aristote, n'ont point dédaigné

de composer avant ou après leurs grands traités des dissertations de moindre importance : si l'on se rappelle que les chefs-d'œuvre de presque tous les auteurs illustres, de Virgile à Corneille et de Démosthène à Gœthe, ont été précédés et préparés par des écrits moins parfaits, parfois même médiocres : si au point de vue philosophique on distingue avec soin le résultat obtenu, souvent très pauvre, des conclusions parfois assez importantes qui se dégagent du débat pour un lecteur vraiment intelligent, si enfin au souvenir de la vénération profonde de Platon pour son maître on considère plusieurs de ces petits dialogues, et particulièrement l'*Euthyphron,* l'*Apologie* et le *Criton,* comme autant d'improvisations de circonstance destinées à venger la réputation ou la mémoire de Socrate de certaines accusations trop aisément acceptées par l'opinion : rien de plus naturel que de se sentir porté à l'indulgence, et de concevoir la possibilité de rattacher avec la tradition au trône platonicien jusqu'à des branches stériles et informes, dénuées de grâce, de sève et de végétation.

Admet-on au contraire que Platon, génie extraordinaire et résolu à ne jamais se laisser confondre avec le commun des mortels, n'a commencé à écrire qu'après la mort de Socrate, c'est-à-dire dans un temps où il était en pleine possession de sa supériorité intellectuelle et de son indépendance philosophique : se persuade-t-on en outre que l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, jaloux au degré que l'on sait de sa renommée d'écrivain, n'a voulu se présenter devant ses contemporains et devant la postérité qu'avec des ouvrages d'une perfection au moins relative : calcule-t-on le nombre considérable de Grecs qui élevés à l'école de Socrate ont eu en même temps que Platon l'ambition de se faire un nom par des entretiens philosophiques : a-t-on acquis la conviction que la tradition, telle qu'elle s'est constituée, ne saurait en aucun cas tenir lieu de règle décisive : tout aussitôt le point de vue se modifie, et par une conséquence naturelle, jusque dans les plus achevés d'entre les petits dialogues on inclinera à ne voir que des œuvres étrangères, transportées par calcul ou par inadvertance dans l'héri-

tage légitime de Platon. Sans doute pour les rejeter aucune de ces réflexions n'est absolument péremptoire : mais de même qu'en matière d'histoire il ne suffit pas qu'un fait soit possible ou même vraisemblable pour que du même coup il doive être réputé certain [1], de même en matière de critique la simple possibilité intrinsèque d'une attribution, quelle qu'elle soit, ne permet pas de conclure à sa réalité [2].

De part et d'autre, on le voit, les arguments invoqués sont également plausibles, dans aucun sens ils n'entraînent de solution décisive : aussi les divergences entre juges même autorisés sont-elles nombreuses et s'expliquent-elles sans peine. Chose plus surprenante et qui mieux que tout le reste fait toucher du doigt les incertitudes du problème, on a vu des critiques éminents tels qu'Uberweg et E. Zeller avoir sur ces questions des convictions successives, défendre avec ardeur une thèse donnée, puis passer d'un camp dans l'autre et après avoir confessé leur erreur, soutenir avec la même sincérité la thèse diamétralement opposée.

En face d'une telle situation, l'ἐποχή, c'est-à-dire la suspension du jugement recommandée par les sceptiques anciens, fut-elle jamais plus légitime ? Imitons ici la prudence de Platon lui-même. Que de fois lui est-il arrivé d'exprimer avec une visible indécision des vérités qu'il ne faisait qu'entrevoir ? Il eût préféré sans doute tenir sur tous les points un langage clair, précis, catégorique : mais jusque dans ses affirmations les plus chères il a voulu avec une noble candeur ne pas dé-

---

1. « C'est à mon sens un système déplorable que celui qui consiste à dire : Cela peut être, pourquoi cela ne serait-il pas? La vérité historique ne souffre pas de pareils procédés : elle ne permet pas qu'on accepte comme vrais des faits qui sont seulement possibles ou probables en eux-mêmes, mais qui n'ont de garantie intrinsèque ni dans la sûreté de la tradition ni dans l'autorité du narrateur. Agir ainsi, c'est annuler le rôle de la critique » (Daremberg).

2. « Will man bei der Frage nach der Aechtheit der Platonischen Dialoge geschichtlich und unbefangen verfahren, so darf man die Moglichkeit der Aechtheit nicht mit ihrer Wirklichkeit und Gewissheit verwechseln und die letztere noch nicht als erwiesen betrachten, wenn es blos nicht gelingen sollte, ihre absolute Unmöglichkeit darzuthun » (Zeller).

passer la limite où s'arrêtait pour lui la lumière, et aux formules presque dubitatives qui traduisent d'ordinaire la politesse athénienne il a ajouté mainte réserve formelle dont toute l'histoire de la pensée humaine depuis vingt-deux siècles ne confirme que trop éloquemment la sincérité. Pourquoi en ce qui touche certains des écrits qu'on lui attribue, feindrions-nous une assurance qui n'est pas la nôtre? Encore une fois, pareille hésitation n'est pas ici le prélude ou le fruit d'un doute systématique, moins encore un aveu de timidité ou d'impuissance : c'est l'état naturel d'un esprit qui ne cherchant la certitude que dans l'évidence, se garde avec le même soin et de négations téméraires et d'affirmations qu'il serait incapable de justifier. C'est le propre, non de la science vraie qui connaît ses limites, mais de la fausse érudition qui s'ignore de ne se résigner jamais au silence, quel que soit le point, évident ou obscur, douteux ou manifeste, simple ou complexe sur lequel on lui demande de prononcer [1]. Dans l'histoire des lettres anciennes, écrivait E. Egger, il y a des questions qu'il est difficile d'éluder, mais auxquelles il est plus difficile encore de répondre, et à la fin d'un de ses cours les plus remarquables l'éminent helléniste ne craignait pas de placer cette déclaration catégorique : « Que si maintenant par les conclusions auxquelles je voudrais associer mes auditeurs je paraissais détruire certaines opinions commodes pour y substituer le doute et l'incertitude, j'aurais à ce reproche une réponse : c'est que le doute est en certains cas une conquête qui a son prix [2]. »

1. C'est ce qui faisait dire avec tant de sens à Quintilien : « Ex quo mihi inter virtutes grammatici habebitur aliqua nescire ».

2. *Mémoires d'histoire et de littérature ancienne*, p. 94. — On lit dans E. Zeller à la suite du passage cité dans une note précédente : « Etwas schwankendes wird die Entscheidung einzelner Fälle immer behalten und wenn es allerdings Gespräche gibt, bei denen wir mit aller Bestimmtheit sagen können: « So kann nur Plato geschrieben haben » und andere bei denen sich ebenso bestimmt behaupten lässt : « So kann Plato unmöglich geschrieben haben », so liegt doch zwischen beiden noch eine ziemliche Anzahl von solchen Werken in der Mitte, zwischen denen eine solche Grenzlinie zu ziehen schwer est. » Dans la dernière édition de la *Philosophie des Grecs* (t. II, 1, p. 413) se retrouve la même affirmation : « Es ist fast unvermeid-

Avant de terminer ce chapitre, il nous reste peut-être un dernier point à élucider. On voudra savoir comment dans la collection platonicienne l'apocryphe a pu ainsi se mêler à l'authentique. Sans renvoyer nos lecteurs à la longue étude historique développée dans la première partie de cet ouvrage, nous nous bornerons ici à quelques courtes réflexions.

La publicité ancienne différait essentiellement, ne cessons pas de le rappeler, de la publicité moderne : en l'absence d'un commerce de librairie organisé et de tout contrôle permanent, les circonstances décidaient seules de la destinée des ouvrages que leur importance ou leur célébrité ne protégeait pas contre l'oubli. En outre, « une des conséquences de l'invention de l'imprimerie a été d'opérer une sélection parmi les productions autographes des écrivains : un manuscrit doit avoir une certaine valeur pour mériter les soucis et les dépenses que nécessite sa transformation en livre imprimé ; chez les anciens le *volumen* créait une sorte d'égalité injuste entre les œuvres parfaites, les médiocres et les pires : les chefs-d'œuvre existaient à trop peu d'exemplaires : les méchants livres en avaient aisément autant : ainsi s'explique en partie la prompte disparition de beaucoup d'œuvres éminentes et la conservation de compilations informes... Entre celui qui n'écrivait que pour lui-même et pour quelques amis, et celui qui visait la gloire et songeait à la postérité, il n'existait pas comme aujourd'hui une distinction précise fondée sur un fait matériel et économique. Aussi devint-il bientôt très malaisé de bien composer une bibliothèque : celle d'Alexandrie, celle de Pergame étaient des amas de livres plutôt que des collections bien ordonnées, et les *canons* par lesquels les Alexandrins essayèrent de désigner les auteurs les plus dignes de respect et d'étude

---

lieb, dass sich zwischen den Gesprächen, welche man Plato entschieden beilegen oder absprechen kann, andere einschieben, bei denen man über einen mittleren Grad der Wahrscheinlichkeit nicht herauskommt. » Après avoir exposé l'étrange désaccord des érudits en ce qui touche le plus grand nombre des dialogues, Teichmuller arrivait à son tour à cette conclusion : « Darum halte ich einen gewissen Skepticismus in Betreff der Anerkennung Platonischer Dialoge für den angezeigten Standpunkt. »

ne pouvaient suffire à mettre de l'ordre dans ce chaos [1]. »

De ces considérations générales passe-t-on au sujet particulier qui nous occupe, comment ne pas tenir compte des judicieuses réflexions d'E. Egger? « Quelques-uns des dialogues de Simon ou d'Eschine figurent peut-être aujourd'hui, on l'a conjecturé sans invraisemblance, parmi les ouvrages que les manuscrits nous ont transmis sous le nom de Platon. Ce dernier, continuateur inventif et hardi, plutôt que simple interprète de la philosophie de son maître, a naturellement éclipsé tous ceux qui employaient autour de lui la même méthode dans l'exposition des théories philosophiques... Beaucoup d'ouvrages circulaient alors dans le public sans nom d'auteur ou sous des noms supposés : l'analogie des sujets a dû souvent faire grouper autour de l'œuvre de Platon des opuscules composés par des imitateurs de second ou de troisième ordre; mais à moins de découvertes que l'on ne peut plus guère espérer, la critique ne réussira pas à marquer nettement dans cette riche collection le point où s'arrête la main de Platon et où commence la main de ses médiocres émules [2]. »

En réalité quelques-uns des dialogues que nous avons passés en revue reproduisent la correction aisée et le tour d'esprit un peu étroit de Xénophon et, comme mainte page des *Mémorables*, semblent n'avoir d'autre but que de mettre en relief la supériorité intellectuelle et morale de Socrate sur les plus éclairés d'entre ses contemporains. D'autres offrent de frappantes analogies avec le ton des fragments, malheureusement très rares, que nous avons d'Eschine. Toutes les vraisemblances font de l'*Epinomis* l'œuvre d'un disciple et d'un successeur de Platon.

Inutile d'ajouter que plus un homme était célèbre, plus sa renommée contribuait à grossir son héritage, plus aussi elle attirait les plagiaires et les faussaires. Dans le siècle même de Platon, Hippocrate et Eudoxe, Xénophon et Aristote étaient destinés à en faire l'expérience. Ce serait d'ailleurs commettre

1. Victor Egger, *Science ancienne et science moderne.*
2. *La littérature grecque*, p. 246.

un véritable cercle vicieux que de s'autoriser de la transmission intégrale des œuvres réputées platoniciennes, à l'exclusion de celles des autres socratiques, pour justifier leur authenticité : il est évident que si elles nous sont heureusement parvenues, c'est précisément parce que l'antiquité les avait léguées aux âges suivants sous le couvert du grand nom de Platon. Nous possédons de même à peu près au complet les discours qu'avait rédigés Démosthène : mais de même aussi, et pour une cause toute semblable, nous lui voyons attribuer des pages qui ne lui appartiennent pas. Encore faut-il se souvenir que les rhéteurs, s'attachant avant tout aux caractères extérieurs de l'argumentation et de la période, en étaient arrivés à se faire de chaque orateur classique un type idéal et dès lors, par respect pour une définition parfois singulièrement artificielle de son talent, à lui refuser des ouvrages d'une authenticité cependant démontrée. Assurément les critiques qui se sont occupés de Platon et d'Aristote n'ont pas été arrêtés par de pareils scrupules, soit qu'en matière de philosophie le fond leur parût seul digne d'attention au détriment de la forme [1], soit qu'on trouvât naturel de mettre au compte d'un chef d'école tout ce qui était né à son ombre, je veux dire, tout ce qui avait été composé à son imitation, parfois même comme une extension ou un correctif de son enseignement.

Et de même que ce n'est pas porter une main téméraire sur l'héritage de l'antiquité que d'enlever tel discours à Démosthène pour le restituer à Hypéride, à Hégésippe ou à Dinarque, de même que les fervents d'Aristote ont sagement renoncé à le considérer comme l'auteur des trois *Morales*, de même ce n'est pas appauvrir Platon ni diminuer sa gloire que d'effacer au moins provisoirement son nom en tête de compositions de mérite inférieur, où tant d'inductions légitimes nous autorisent à soupçonner des produits étrangers.

---

1. La critique de Denys d'Halicarnasse est à cet égard singulièrement instructive. Il n'est pas de reproche qu'il n'adresse au *Ménexène* : mais il n'en considère pas moins ce discours comme le chef-d'œuvre oratoire de Platon.

4. LES DIALOGUES APOCRYPHES

Réflexions préliminaires. — Partis ou non de la main de Platon, les dialogues contestés que l'on vient de passer en revue n'intéressent que très médiocrement la conception essentielle et fondamentale du platonisme : qu'on les tienne pour authentiques ou qu'on les rejette comme apocryphes, non seulement les grandes lignes de l'édifice n'en sont pas changées, mais les parties maîtresses n'en subissent aucune altération appréciable. Parmi ces compositions de second et de troisième ordre, il en est même contre lesquelles il n'existe aucun argument plus décisif que leur complète insignifiance, et la difficulté qu'on éprouve à se représenter Platon prenant la plume pour écrire sur des questions banales des pages sans élévation philosophique, sans caractère, sans mérite, telles que pouvait en produire le premier venu d'entre les socratiques.

Il en est tout autrement du *Parménide*, du *Sophiste* et du *Politique*. Quelque jugement que l'on en porte, ces trois dialogues ne sont pas d'un penseur vulgaire et renferment, les deux premiers surtout, certaines pages dignes assurément de la plus haute attention. De plus ils touchent, et par plus d'un côté, aux œuvres vives du système, à ce point que, selon l'expression d'un contemporain, leur élimination entraînerait une modification « colossale » dans la notion que la postérité doit garder d'un des plus mémorables enseignements philosophiques de l'antiquité. Bref, la part qu'il est à peu près universellement convenu de leur faire dans la conception et l'explication du platonisme est si considérable que pour prononcer en ce qui les concerne, on ne peut se contenter d'une affirmation entourée de quelques preuves sommaires, moins encore de l'expression telle quelle de préférences ou d'aversions toutes personnelles ; et puisque nous croyons ici devoir rompre avec une tradition vieille en France de quatre siècles, à défaut des étu-

des étendues [1] nécessaires pour discuter des questions aussi complexes d'authenticité sous toutes leurs faces et dans tous les détails, nous sommes tenus de mettre en pleine lumière les arguments considérables et à certains égards décisifs, qui nous détournent de voir dans ces trois dialogues l'œuvre immédiate et personnelle de Platon.

Avant d'en aborder l'examen particulier, commençons par deux remarques générales, l'une et l'autre d'une extrême importance.

Tout d'abord, de l'aveu unanime des critiques, ces dialogues nous révèlent un second Platon, très différent de celui qui a écrit et signé le *Phèdre*, le *Banquet*, le *Gorgias*, le *Phédon*, le *Timée*, la *République*, ces documents platoniciens par excellence, aussi admirables par le bon sens que par le génie métaphysique. Ce sont d'autres préoccupations, d'autres enseignements, un style d'une sécheresse toute didactique en rapport avec une manière très dissemblable de poser et d'aborder les problèmes, des conclusions inattendues, souvent contraires à celles qu'on rencontre ailleurs : d'un mot, sortis de la même plume que les dialogues précédents, le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique* nous feraient assister à une véritable métamorphose intellectuelle. Or l'unité de pensée est la marque à laquelle se reconnaissent les grandes doctrines, et il faut des circonstances tout à fait exceptionnelles pour qu'un philosophe en vienne à déserter ses principes, à se combattre et surtout à se contredire lui-même. Nous serions en face d'un double Platon : mais qui a jamais parlé d'un double Aristote? d'un double Descartes? d'un double Leibniz? S'il y a un désaccord apparent entre la première et la seconde philosophie de Schelling, c'est qu'entre celle-là et celle-ci se place l'apparition soudaine et

1. Pour ne pas grossir outre mesure les proportions du présent volume, on a dû se borner à résumer ici ce que les lecteurs curieux de ces difficiles problèmes trouveront développé d'une part dans les ouvrages suivants : *De l'authenticité du Parménide*, Paris, Thorin, 1873 — *Études sur le Politique*, Paris, Picard, 1888, — et de l'autre dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences morales (Nov.-Déc. 1879, Janvier et Février-Mars 1880) et les *Annales de philosophie chrétienne* (Octobre 1888).

triomphante de l'hégélianisme : si chez Kant le dogmatisme de la *Critique de la Raison pratique* s'accorde mal avec le scepticisme de la *Critique de la Raison pure*, dogmatisme et scepticisme n'en ont pas moins dans l'esprit de leur auteur une racine commune. En ce qui touche Platon, toutes les tentatives imaginées pour donner une explication raisonnable de cette volte-face de sa pensée ont absolument échoué.

Les uns, comme Cousin dans un article célèbre du *Globe* [1], ont essayé de partager la vie de Platon en trois périodes distinctes. Dans la première, il n'entrevoyait la vérité que sous forme de pressentiments sublimes : le mysticisme le possède et le réclame tout entier. Mais vers le temps de la mort de Socrate commence pour le philosophe une nouvelle existence et avec elle une manière nouvelle : à la méditation et au culte des vérités éternelles sous les auspices de la religion succède tout à coup une vie aventureuse remplie d'ailleurs par des études pénibles et diverses : la dialectique se substituant à l'inspiration remplace la poésie par la prose, le symbolisme par l'abstraction, l'allure souple et entraînante de l'ode et du drame par le mouvement régulier mais pesant de l'ordre didactique et le langage décoloré du raisonnement. — Le contraste que je viens de résumer est séduisant : répond-il à la réalité ? Outre que les variations de l'écrivain peuvent être et sont généralement indépendantes de celles du penseur, sur quoi s'appuie-t-on pour imaginer cette ingénieuse hypothèse ? sur des documents historiques ? sur les attestations des anciens ? loin de là, ce sont les dialogues mêmes dont nous parlons qui l'ont suggérée et dès lors ne peuvent en bonne logique servir à la confirmer.

Les autres pensent que cette conversion imprévue du grand philosophe trouverait plus naturellement sa place à la fin de sa carrière, dans un temps où les objections de ses disciples et notamment d'Aristote lui avaient ouvert les yeux sur les points

1. Une analyse assez étendue en a été donnée plus haut (p. 52 du présent volume).

faibles de son système. Mais si nous possédons dans le *Parménide* et le *Sophiste* le dernier mot de Platon et pour ainsi dire l'édition définitive, revue et corrigée de ses théories métaphysiques, d'où vient qu'Aristote et l'antiquité tout entière ont ignoré cette rétractation, ou si le mot paraît excessif, cette transformation suprême ? d'où vient qu'historiens et commentateurs n'y font pas la moindre allusion ? Qu'on examine les écrits (tels que le *Timée*, le *Critias*, les *Lois*) qui appartiennent notoirement aux vingt ou aux dix dernières années de la vie de Platon : on verra le disciple de Socrate se détourner de plus en plus des controverses métaphysiques, des hauteurs un peu nuageuses de la spéculation pure pour reprendre pied sur le terrain de la pratique, et se tourner de préférence vers l'étude de la nature, vers les données de l'histoire, enfin et surtout vers les applications de l'idée de justice à toutes les parties de l'organisation et de la législation sociales. Entre le *Parménide* et les *Lois*, comme entre le *Sophiste* et le *Phèdre*, quel abîme ! On nous parle sans doute d'une évolution lente qu'aurait subie le platonisme du vivant même de son fondateur : mais les témoignages les moins suspects, celui d'Aristote en tête, nous apprennent que la pensée directrice de cette évolution n'était autre qu'une conciliation entre la théorie des idées et la théorie des nombres, telle que depuis Philolaüs elle s'était développée au sein du pythagorisme.

Cette réflexion en amène naturellement une autre. Il est incontestable que le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique*, sans être pour cela nécessairement l'œuvre du même auteur, ont vu le jour dans un milieu où l'éléatisme, tout discuté qu'il fût, avait gardé quelque prestige et passait au point de vue philosophique pour très supérieur non seulement au socratisme primitif, mais au platonisme, sa plus haute et sa plus parfaite expression. Dans le premier de ces dialogues le disciple de Xénophane tient le rôle principal que nous savons dévolu à Socrate, sauf de rares exceptions, dans tous les dialogues platoniciens : quant aux deux suivants, l'étranger qui dirige l'entretien nous est représenté en termes exprès

comme « un vrai philosophe, natif d'Elée, de la secte de Parménide et de Zénon [1]. »

Loin de moi la pensée de contester le caractère original et à certains égards si saisissant de la doctrine éléatique, écho lointain et imprévu du panthéisme des Védas sur une terre où le polythéisme et l'antropomorphisme fêtaient depuis tant de siècles leur triomphe. Tout en demandant aux nombres l'explication du monde, Pythagore lui-même, loin de détourner son regard des choses créées, avait eu le pressentiment des lois harmonieuses qui président à l'ordre et à la vie de l'univers. L'éléatisme est-il sorti d'une protestation de la conscience contre les erreurs de la mythologie vulgaire? ou bien, comme tendraient à le prouver certains vers de Xénophane et de Parménide, est-ce une tentative désespérée pour assurer à la science une base solide en dehors des hypothèses contradictoires où se perdaient les φυσιόλογοι essayant d'expliquer tout ensemble l'essence commune et la nature différente des corps? Pour Parménide, le véritable métaphysicien du système, est-ce que tout se résume en un Dieu concret, embrassant toutes les réalités dans son infinitude, ou au contraire est-ce que l'ensemble des choses vient en quelque sorte se fondre dans la notion de l'être en soi, de l'être abstrait, au sein duquel il n'y a place pour aucune séparation, pour aucune différence? Que penser de la polémique obstinée de Zénon contre la pluralité, de cette dialectique destructrice qui pour le malheur de la Grèce eut alors un si prodigieux succès [2]? De quelque façon qu'on tranche ces problèmes très controversés, on discerne mal comment l'éléatisme aurait pu, surtout au lendemain de la mort de Socrate, s'imposer à celui dont la doctrine entière est visiblement dominée par cette formule célèbre : ἓν καὶ πολλά. Si dans le *Théétète* Platon parle avec vénération de Parménide, c'est en se hâtant d'ajouter : « J'ai grand peur que nous ne compre-

1. *Sophiste*, 216 A.

2. Comme le montrent l'*Euthydème* de Platon, le Περὶ σοφιστικῶν ἐλέγχων d'Aristote et maint passage d'Isocrate (notamment *Panathénaïque*, ch. 10).

nions pas ses paroles et que nous soyons encore bien moins à la hauteur de ses pensées [1]. » Certains modernes n'en ont pas moins découvert ce qui avait entièrement échappé à Aristote, à savoir que Parménide a été « le véritable, le grand précurseur de la dialectique et de la métaphysique platoniciennes [2]. » D'autres, précisant davantage, ajoutent que le platonisme a emprunté aux Eléates la distinction essentielle de deux ordres de choses, de deux mondes, l'un invisible, intellectuel » se révélant à la raison seule, l'autre physique, matériel où nous donne accès la sensation : on oublie trop que Démocrite, ce prétendu matérialiste, étudié, approfondi, combattu même par Platon sur d'autres points avec tant d'insistance, avait établi cette même distinction d'une façon plus expresse et plus explicite encore.

Quant à l'école mégarique, dont nous parlerons plus en détail à propos du *Sophiste*, il suffira de rappeler que si le *Théétète* nous instruit des relations sympathiques qui ont pu se nouer à un moment donné entre Platon et Euclide, rien ne laisse supposer que le premier ait jamais salué un maître dans le second. Comme les autres socratiques, Platon a pu chercher un refuge momentané à Mégare : à aucune époque les Mégariques ne l'ont compté parmi leurs disciples [3]. Aristote, le témoin le mieux renseigné sur les origines historiques du platonisme, ne fait pas la moindre allusion à une intervention, quelle qu'elle soit, du mégarisme dans la formation et le développement de la théorie des Idées.

Voici maintenant une seconde remarque, dont l'importance n'échappera à personne.

Sans revenir sur ce qui a été exposé précédemment [4], il importe néanmoins de rappeler ici que les sujets abordés dans le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique* sont de ceux qu'Aris-

1. 184 A : φοβοῦμαι μὴ οὔτε τὰ λεγόμενα ξυνιῶμεν, τί τε διανοούμενος εἶπε πολὺ πλέον λειπώμεθα.
2. Riaux, *Dictionnaire des sciences philosophiques*.
3. Voir les pages 56-63 de notre premier volume.
4. Pages 128 et 129 de notre premier volume.

tote a abordés avec une sorte de prédilection : les idées d'unité, d'être et de non-être, de vrai et de faux ont été creusées par lui et analysées dans maint traité avec une étonnante profondeur. Or les historiens de la philosophie savent qu'en dépit des plus minutieuses recherches et après des tentatives désespérées il a fallu définitivement renoncer à trouver dans Aristote une phrase quelconque ayant trait, directement ou indirectement, au *Parménide* [1].

Le *Sophiste* et le *Politique* sont en apparence moins mal partagés : mais un examen plus attentif enlève aux textes invoqués toute force probante. Ainsi au VIe livre de la *Métaphysique* [2], après un exposé de ce qu'on appelle en philosophie le *contingent* (τὸ συμβεβηκὸς) on lit : « Ce n'est donc pas à tort, à un certain point de vue, que Platon a placé dans le non-être l'objet de la sophistique. » A première vue on pourrait croire qu'on a ici la transcription fidèle, dépouillée de toute métaphore, d'un passage célèbre du *Sophiste* [3]: en y regardant de près, on voit que le problème du non-être se trouve posé chez les deux auteurs de façon très différente, et qu'en outre cette même conclusion a pu être tirée par Aristote de maint autre passage de Platon. — Une remarque analogue s'applique aux lignes suivantes de la *Métaphysique* [4] : « Après Parménide il fallait prouver l'existence du non-être : alors les êtres proviendraient de l'être et de quelque autre chose et la pluralité serait expliquée. » Dans le *Sophiste* [5], c'est un autre dessein qui amène l'auteur à faire de l'être et du non-être comme le double principe et des idées et des choses : il s'agit d'expliquer la possibilité de l'erreur. — Certaines phrases d'Aristote [6] offrent de vagues rapprochements avec les étranges dichotomies qui sont l'une des caractéristiques des dialogues ici considérés : mais là

1. La démonstration détaillée de cette thèse se trouve dans notre ouvrage sur le *Parménide* (ch. IV, p. 138-146).
2. 1026a4. Cf. Alberti, p. 65.
3. 254 A.
4. XIV, 2, 1089a3.
5. 256 et suiv.
6. Notamment *De part. anim.*, I, 2,642b et 3,643b17.

comme dans les exemples précédents, d'où vient qu'Aristote ne les a pas nommés par leur titre, si réellement il y songeait et s'il les avait sous les yeux? En discutant au IIIe livre de sa *Politique* la question, sans doute vivement agitée dans la Grèce du IVe siècle, de savoir s'il est préférable de remettre le pouvoir à un individu accompli ou à d'excellentes lois, il ne laisse pas supposer un seul instant que Platon ait agité le même problème, et s'il désapprouve une opinion exprimée en termes formels dans le *Politique* [1], c'est en désignant l'auteur par une périphrase anormale et absolument invraisemblable, au cas où à ses yeux cet auteur eût été Platon. Aussi un critique éminemment impartial, Deuschle, a-t-il déclaré sans détours que dans cette double controverse on devait entièrement renoncer à se couvrir de l'autorité d'Aristote [2].

En revanche, plus on examine attentivement ces trois dialogues, plus on y surprend de traces vraisemblables, on pourrait presque dire manifestes de l'enseignement péripatéticien. Ainsi ouvrons tel livre, tel chapitre de la *Métaphysique* : au milieu des arguments parfois un peu confus qui y sont dirigés contre la théorie des Idées, nous en découvrons qui offrent une ressemblance frappante avec les principales objections développées dans le *Parménide*, et cela sans qu'aucun mot ne donne à entendre, même de loin, que le disciple se borne à reproduire quelque passage du maitre. La réduction des Idées à de simples conceptions de l'intelligence [3], la distinction établie non seulement entre le non-être absolu et le non-être relatif [4], mais, chose plus surprenante encore, entre l'acte et la puissance [5], le reproche adressé aux Idées, éternelles et immuables, d'être des principes de permanence et d'inmobilité [6], le bien défini

1. 303 A. Voir Aristote, *Politique*, IV, 2, 1289a5.
2. « Aus Aristoteles kann die platonische Herkunft der beiden besprochenen Dialoge auf keine irgendwie stichhaltige Weise nachgewiesen werden. »
3. *Parménide*, 132 B.
4. Voir d'une part *Sophiste* 237 A et 260 D, et de l'autre *Sophiste* 257 B, 258 E, 259 A-D, et *Parménide* 160 C, 163 C, 164 C.
5. *Sophiste*, 247 E.
6. *Sophiste*, 248 E.

« le milieu placé à égale distance des extrêmes » [1], des oppositions d'idées et de termes qui présentent d'étroites affinités avec les célèbres catégories péripatéticiennes, le tour général de l'argumentation, la précision toute didactique de certains passages, voilà autant de considérations qui permettent difficilement de croire que ces trois dialogues soient antérieurs à la fondation du Lycée.

Mais quelle qu'en soit l'importance, ces considérations générales ne sauraient nous suffire : des arguments plus précis en faveur de notre thèse se tireront d'une analyse attentive des ouvrages contestés, examinés au triple point de vue des doctrines enseignées, de la méthode suivie et de la forme employée.

Le Parménide

I. Que penser ici des personnages, et pour un critique familiarisé avec les habitudes et les préférences platoniciennes, n'y a-t-il rien d'inattendu dans ce Parménide, représenté comme le plus subtil et le plus audacieux des sophistes, dans ce Zénon que raille le *Phèdre* tandis que le *Parménide* n'a pour lui que des éloges, dans ce Socrate réduit au rôle d'un écolier qu'on admoneste et dont on blâme la juvénile témérité, enfin dans cet Aristote choisi — coïncidence vraiment étonnante si elle est purement fortuite — pour répondre ou plutôt pour assister aux interrogations captieuses de Parménide? Quant à la fiction sur laquelle repose toute la mise en scène, elle est visiblement aussi mal imaginée que possible [2], ce qui doit d'autant plus surprendre, au cas où Platon serait l'auteur du dialogue, qu'il y est question de sa propre famille. Mais passons sur ces détails.

II. Voici qui est bien autrement grave. Zénon vient de répéter ses arguments bien connus contre la multiplicité. So-

1. *Politique*, 284 E.
2. C'est ce que reconnait Schleiermacher lui-même.

crate se flatte de les réfuter, comme l'avait fait sans doute Platon lui-même, en invoquant la théorie des Idées. Première difficulté : toutes choses, même les plus humbles, même les moins nobles, ont-elles leur Idée ? Socrate hésite et Parménide, après l'avoir blâmé de manquer sur ce point de courage, lui prouve successivement : 1° que l'Idée ne pouvant être tout entière en elle-même et hors d'elle-même, il n'y a entre les Idées et les choses aucun mode de participation possible : 2° que la théorie proposée entraîne logiquement l'admission d'une série d'Idées se multipliant à l'infini, puisque le même raisonnement qui permet de déduire de la comparaison de plusieurs objets grands une Idée unique de grandeur, peut être reproduit entre cette Idée elle-même et les êtres qui en participent. Pour échapper à son redoutable antagoniste, Socrate essaie, mais inutilement, soit de se réfugier dans un conceptualisme que Platon n'a jamais admis, soit au contraire d'invoquer cette interprétation chère à son disciple, laquelle fait des Idées les modèles que reproduisent les choses créées. En outre, comment répondre à celui qui nierait à l'âme humaine le pouvoir de connaître les Idées, considérées comme parfaites et absolues ? La doctrine platonicienne est ainsi formellement accusée de creuser entre le sensible et l'intelligible un abîme infranchissable. Et si quelques lignes plus loin Parménide, comme touché d'un remords, tente de sauver cette même théorie que jusque-là il s'est efforcé de détruire, c'est pour nous laisser à la fin de cette première discussion en face de ce singulier dilemme : admettre des Idées est absurde, n'en pas admettre l'est presque autant.

Il n'y a pas à s'y méprendre : les objections de Parménide, supérieures, s'il est possible, en vigueur et en précision à celles d'Aristote lui-même [1], visent directement l'enseignement, non de telle ou telle école socratique [2], mais de Platon, dont les affirmations se trouvent ici reproduites dans les termes mêmes dont il se plaît à les revêtir.

---

1. Grote l'affirme sans hésiter (*Aristotle*, II, p. 261).
2. Les Mégariques, au dire de Stallbaum et de Susemihl.

Veut-on maintenant que le fondateur de l'Académie, en même temps qu'il posait les bases de sa théorie, ait prévu toutes les attaques dont elle allait être l'objet? Mais qui donc a jamais songé aux critiques dans l'enthousiasme d'une découverte? Préfère-t-on admettre [1] qu'au lendemain de la mort de Socrate il y avait une école de Mégare avec sa doctrine et sa méthode propres, du sein de laquelle est partie cette opposition à une conception philosophique alors à peine ébauchée dans la pensée de son auteur? Pure conjecture démentie par l'histoire. Ou bien faut-il se représenter Platon recueillant ces objections à la fin de sa vie de la bouche d'Aristote, et prenant les devants, si l'on peut ainsi parler, pour les publier avec une netteté qu'on a peine à retrouver même dans les passages les plus célèbres de la *Métaphysique*? Alors le *Parménide* serait contemporain du *Timée* et des *Lois*, c'est-à-dire des deux dialogues qui s'en éloignent le plus et par leur forme et par leur esprit, et cette circonstance inattendue viendrait greffer un vrai problème psychologique sur une question par elle-même déjà suffisamment embarrassante.

Ce n'est pas qu'au cours de sa longue carrière Platon n'ait pressenti aucune des difficultés élevées par l'empirisme de tous les temps à l'encontre de sa brillante et ingénieuse hypothèse; mais s'il y fait allusion, c'est en passant et comme quelqu'un qui, sans leur contester toute valeur logique, a garde d'en être ébranlé [2]. En tout état de cause, pour qu'il ait jugé opportun

---

1. C'est la thèse soutenue par un critique contemporain, Bäumker.

2. Il y a notamment dans le *Philèbe* (15 B) un passage que MM. Fouillée et Zeller considèrent comme une attestation par Platon lui-même de l'authenticité du *Parménide*. Socrate vient de parler de l'homme, du bien et du beau en général, il ajoute : « C'est sur ces unités et les autres de même nature que l'on s'échauffe beaucoup sans réussir à s'entendre. — Comment? — Premièrement on conteste si l'on doit admettre ces sortes d'unités comme réellement existantes. Puis on demande comment ces monades, exemptes de génération et de dépérissement, gardent universellement leur identité dans les êtres particuliers : ensuite, s'il faut dire que dans les êtres soumis à la génération et infinis en nombre cette unité se trouve divisée par parcelles et devenue plusieurs, ou qu'elle est tout entière, bien que hors d'elle-même, en chacun; ce qui paraît la chose du monde la plus impossible... Difficultés d'où naissent de grands embarras quand on répond mal,

de formuler au regard de ses disciples et de la postérité une critique aussi explicite, aussi sévère, il fallait qu'il se sentît capable d'y opposer une réponse triomphante : or cette réponse, nous la cherchons en vain dans toute la suite de *Parménide* : la seconde partie du dialogue, loin de contenir ou même de préparer la solution des objections énoncées dans la première, ne fait qu'ajouter de nouvelles ténèbres à l'obscurité bien constatée du sujet. Et ce qui aggrave les perplexités du critique, c'est de retrouver presque toute cette polémique sous la plume d'Aristote, sans la moindre indication de la source où il serait allé la puiser.

III. Mais pour sérieux qu'il soit, ce premier grief n'est pas le seul. Appartient-elle réellement à Platon, l'étrange méthode qui doit servir à trancher les difficultés inhérentes à la théorie des Idées, « véritable voyage de recherches à travers toutes choses », comme s'exprime Zénon? Socrate se flattait de posséder la vérité; il a dû confesser son erreur: c'est le défaut d'exercice qui l'a perdu. « Essaie tes forces », lui dit le vieux Parménide. Et de quelle manière? « Pour toute chose que tu pourras supposer être ou ne pas être, ou considérer comme affectée de tout autre attribut, il faut examiner ce que lui arrivera soit par rapport à elle-même, soit par rapport à toute autre chose qu'il te plaira de lui comparer, ou par rapport à plusieurs choses ou par rapport à tout : puis examiner à leur tour les autres choses et par rapport à elles-mêmes et par rapport à tout autre objet dont tu voudras de préférence supposer l'existence ou la non-existence » Est-ce clair? Non sans doute, et

---

comme aussi les plus grandes clartés quand on y répond bien. » Ces dernières paroles nous expliquent à merveille pourquoi le *Parménide* est si obscur, mais n'établissent nullement qu'il soit de Platon, car plus haut (14 D) Socrate avait dit dédaigneusement : « On est d'accord aujourd'hui qu'il ne faut point soulever de semblables questions, considérées comme puériles, comme triviales et bonnes tout au plus à compliquer les discussions. » On voit en même temps par ce passage du *Philèbe* comment, après s'être une fois égaré dans le labyrinthe tortueux de l'éristique, un esprit initié de près ou de loin aux controverses de l'Académie a pu en venir à composer le *Parménide*.

lorsque sur la demande des assistants Parménide a consenti à prêcher d'exemple en appliquant au dogme constitutif de son école ces règles d'une complexité si effrayante nous sommes, si c'est possible, encore plus désorientés qu'auparavant.

A entendre la plupart des historiens de la philosophie, les Mégariques, continuateurs de Zénon, se seraient servis de la méthode hypothétique dont ils avaient étudié avec soin les lois ou plutôt les captieux détours. Peut-être que Platon, fatigué de cette sophistique d'un nouveau genre, a jugé bon de la mettre en scène pour la contraindre à se percer de ses propres armes et pour en étaler ainsi à tous les yeux le vide et la fausseté. L'hypothèse est commode, ne fût-ce que pour fournir une explication telle quelle de défauts trop évidents pour passer inaperçus : mais où trouver ici la moindre intention ironique, chez un écrivain passé maître dans le maniement de l'ironie? Bon gré, mal gré, il faut prendre au sérieux ces déductions contradictoires, ces antinomies accumulées.

Je sais bien qu'on rencontre jusque dans les dialogues platoniciens les plus authentiques des pages toutes pleines de l'esprit socratique, on pourrait presque dire, de l'esprit grec avec ses subtils arguments, ses déductions spécieuses, parfois même sophistiques : mais ce qui n'est ailleurs qu'un jeu d'esprit devient ici une thèse doctrinale, et la pierre angulaire d'un système : pour que ce système fût celui de Platon, il faudrait se persuader qu'à une heure donnée le disciple de Socrate, désertant la voie féconde tracée par son maître, a rendu les armes à l'éléatisme, et encore à l'éléatisme pratiqué non à la façon élevée d'un Parménide, mais à la manière captieuse d'un Zénon [1]. Quel critique sérieux oserait assimiler à cette logique ténébreuse et stérile la dialectique platonicienne telle que Platon

1. La dialectique du *Parménide* est celle dont s'occupent les *Topiques* d'Aristote. « The Dialectician is agonistic and eristic, just as much as the sophist : the line which Aristotle draws between them is one not founded upon any real distinction between two purposes and modes of procedure, but is merely verbal.. The dialectic procedure is from its beginning intrin. sically contentious » (Grote).

la définit et l'emploie avec tant de bonheur dans le *Banquet*, dans le *Phédon*, dans la *République*, je veux dire cette ascension de l'intelligence qui s'élève par degrés des choses sensibles, images des Idées, jusqu'au bien suprême, splendeur et félicité de l'être? De Proclus à Stallbaum, les commentateurs de Platon s'y sont essayés: aucun, on peut l'affirmer, n'y a réussi, même en imaginant pour les besoins de la cause je ne sais quel Platon *ésotérique*, n'ayant pour ainsi dire que le nom de commun avec le philosophe que les siècles ont admiré.

IV. Arrivons maintenant à ce qui constitue ou du moins à ce qui devrait constituer la partie maîtresse et éminemment doctrinale du dialogue, à savoir la discussion sur l'unité. Où veut-elle nous conduire? A quelles conclusions vient-elle aboutir? Quel enseignement s'en dégage, je ne dis pas à une première et rapide lecture, mais après les plus sérieuses et les plus pénétrantes méditations? Une seule réponse est possible: nous sommes en présence d'un chaos d'abstractions au milieu desquelles certains traits de lumière ne brillent soudain que pour nous replonger ensuite dans de plus profondes ténèbres.

Aux termes mêmes de sa méthode, l'auteur est contraint d'examiner huit thèses successives lesquelles, prises deux à deux, amènent à des résultats absolument divergents. Précisons-les brièvement. Il établit tout d'abord que, si l'un est, aucun attribut ne saurait lui convenir plutôt que l'attribut contraire. On ne peut en avoir ni idée, ni science, ni sensation, ni opinion. Ainsi entendue, l'unité arrive à un tel degré d'abstraction qu'il ne lui est plus même possible d'emprunter le vêtement sensible du symbole. Aux Alexandrins seuls il est permis de ne voir « rien que de vrai et de profond dans ce chef-d'œuvre de déduction ». A un autre point de vue l'un a droit au contraire à tous les attributs imaginables : il est à la fois plus grand, plus petit, plus vieux et plus jeune que lui-même, etc. On dirait l'auteur préoccupé de remplacer par une affirmation toutes les négations qu'il avait préalablement accumulées. Cette deuxième thèse est-elle à ses yeux plus vraie que la pre-

mière ? Rien ne nous autorise à le penser. Mêmes contradictions en ce qui concerne les autres êtres, l'un étant supposé exister. Mais faisons l'hypothèse contraire : Parménide va entreprendre de nous démontrer que l'un qui n'est pas n'en participe pas moins aux attributs de l'être comme à ceux du non-être, sauf à renverser toute cette démonstration dès la page suivante. Quant aux autres êtres, assimilables à des masses renfermant un nombre infini de parties, ils n'auront entre eux d'autre différence que celle de leur multiplicité même : ils paraîtront en mouvement de toutes les manières et absolument en repos : ou plutôt, — dernière thèse — si l'on veut être dans le vrai, il faut dire : que l'un ne soit pas, et jamais rien ne sera.

Voilà le résumé d'une discussion que l'auteur a parfaitement raison de comparer à un fleuve aux ondes troublées, aux multiples détours [1]. D'une dialectique dédaigneuse à ce point de la logique comme de la réalité il ne peut se dégager et il ne se dégage qu'un véritable nihilisme doctrinal. S'agit-il ici de l'Un absolu des Eléates, ou de l'Idée de l'unité au sens platonicien, Idée dont toutes les autres seraient distinguées sous ce terme collectif τἆλλα ? Rien ne l'indique : mais qu'importe ? Dans un cas comme dans l'autre aucune théorie raisonnable ne ressort de ces antinomies où l'affirmation et la négation se succèdent et s'opposent sans relâche. Quel est donc ce Hegel ancien capable de confondre aussi hardiment l'identité et la diversité, et de tirer d'une même formule avec une ténacité infatigable cet effroyable cliquetis de conséquences contradictoires ? Sans doute depuis l'époque alexandrine on en a donné mille interprétations ingénieuses : mais pour les y trouver, il faut de toute nécessité les y introduire à l'avance. On n'a pas même la ressource de prétendre que l'auteur a en vue quelque doctrine qu'il dissimule, sauf à la laisser inopinément apparaître dans la conclu-

1. E. Zeller avait essayé de la présenter comme contenant une réponse aux difficultés si complaisamment énoncées dans la première partie du dialogue. Dans ses *Beiträge zur Geschichte der griechischen Philosophie*, Apell après beaucoup d'autres vient de faire bonne et définitive justice de cette singulière assertion.

sion : en effet le dernier mot de l'entretien, tel qu'il est formulé par Parménide lui-même, c'est sous la forme de la plus complète et de la plus expresse contradiction un ensemble d'illusions qui s'imposent au même titre à notre intelligence abusée, et pour qui se refuse à chercher ailleurs le dernier mot du dialogue, « le triomphe de la sophistique vaincue et l'expression du plus absolu scepticisme [1] ».

Ainsi, qu'on considère le point de départ de la discussion, ou les étapes parcourues, ou le point d'arrivée, on s'avance au hasard, on marche dans la nuit et cela, ne l'oublions pas, après une controverse préliminaire où les bases mêmes de l'édifice platonicien ont été violemment et en apparence victorieusement ébranlées [2].

V. La forme ne soulève pas moins d'objections. Dans tout l'entretien qui se poursuit entre Parménide et Aristote, quelle sécheresse ! quelle absence totalement systématique de tout élément susceptible, je ne dis pas de charmer l'esprit et de parler à l'imagination, mais de reposer, ne fût-ce qu'un instant, l'intelligence fatiguée de ce flot ininterrompu d'abstractions ! Si Platon est réellement l'auteur du dialogue, il a oublié ses belles et profondes maximes, que la connaissance ne va pas sans l'amour et qu'il faut aller à la vérité avec l'âme tout entière : et la métamorphose de l'écrivain n'est pas moins radicale, pas moins stupéfiante que celle du philosophe [3]. Ajoutons que certains mots sont employés avec une acception que Platon, selon toute vraisemblance, ne leur a jamais reconnue [4], tandis que d'autres

---

1. M. Fouillée.

2. Voici sur ce point l'aveu d'un juge impartial, quoique favorable malgré tout à l'authenticité du dialogue : « Der zweite Theil steht in Missverhältniss zu den im ersten Theile aufgeworfenen und begründeten Bedenken, da unter diesen solche sind welche die Ideen überhaupt, also auch trotz der Fassung aufheben, in der sie im zweiten Theile mit dem Vielen gesetzt werden ».

3. On aurait sans doute la ressource de voir avec Schleiermacher et Munk dans le *Parménide* « un méchant essai de jeunesse » : mais pareille hypothèse est ce qu'il y a au monde de plus invraisemblable.

4. Citons notamment les mots χωρὶς et χωρίζειν qui reviennent sans cesse

termes, et des plus importants, ne sont ni définis ni précisés nulle part : tout est laissé dans un vague qui devait ouvrir et qui en effet a ouvert la porte aux explications les plus arbitraires. Bref, sous quelque aspect qu'on l'envisage, le *Parménide* est un chef-d'œuvre d'obscurité, où l'on cherche vainement le style, les doctrines, la pensée et le génie propre de Platon. Serait-ce donc, répéterons-nous avec M. Janet lui-même, le dépouiller d'une bien grande partie de sa gloire que de lui enlever une œuvre aussi extraordinaire ?

Le Sophiste

Le *Sophiste* nous retiendra plus longtemps. Ici en effet d'une part les motifs d'« athétèse » sont à certains égards moins pressants, moins décisifs : de l'autre quelques pages de ce dialogue ont une telle importance philosophique que d'éminents critiques ont cru y trouver la clef de tout le système platonicien.

I. Le dialogue s'ouvre par ces mots : « Comme nous en étions convenus hier, Socrate, nous arrivons ponctuellement et nous t'amenons cet étranger. » Est-ce que par hasard ce rendez-vous serait indiqué dans un autre entretien? « Il semble, répond Cousin, qu'il s'agit ici du *Théétète,* lequel se termine en effet par un engagement de reprendre le lendemain la conversation interrompue ». Mais pour admettre que ce rapprochement ait quelque valeur, il faut n'avoir lu les dernières lignes ni du *Protagoras,* ni du *Lachès.* Dira-t-on que nous avons ici un premier modèle ou une imitation de la trilogie

---

dans la polémique d'Aristote : γένος, φάντασμα, γράμμα (dans le sens d'*écrit* qu'il n'a pris qu'au temps de Callimaque), etc. sans parler de certaines particularités grammaticales moins importantes, comme le futur γενηθήσομαι (141 E) lequel n'apparait qu'après la période attique, et le retour extraordinairement fréquent de la locution οὐδὲ μήν dont l'usage, comme on le sait, est allé croissant au cours du IVe siècle : or on la rencontre aussi souvent dans le *Parménide* seul que dans tous les autres dialogues réunis.

formée par la *République,* le *Timée* et le *Critias*? Mais si certains éditeurs de Platon ont imprimé le *Sophiste* immédiatement à la suite du *Théétète*, les interprètes du platonisme n'ont aperçu entre ces deux dialogues qu'un lien tout artificiel; Stallbaum reconnaît que l'impression produite de part et d'autres est toute différente, et Grote déclare sans détours que le *Sophiste* n'est pas plus annoncé dans le *Théétète* qu'il ne le continue. Et en effet, sujet, méthode, ton, style, attitude des divers personnages, de l'un à l'autre tout change, tout se modifie.

Et d'abord, pourquoi l'introduction de cet hôte nouveau désigné contrairement à toutes les habitudes de Platon par la simple qualification d' « étranger » (ξένος)? Faut-il voir une inspiration heureuse dans la création de ce métaphysicien fictif, dont le rôle comporte une réfutation en règle de cette même doctrine éléatique qu'il est censé personnifier? au fait s'il a traversé tous les systèmes, comme ses paroles le feraient croire, il ne s'est arrêté à aucun.

Voilà le héros du dialogue. Et que devient donc Socrate, en tant d'autres discussions l'adversaire éloquent et l'heureux vainqueur des sophistes, Socrate, qui dans le *Théétète* précisément vient de donner un si remarquable exemple de supériorité philosophique? Il disparaît de la scène, réduit au rôle peu glorieux de comparse muet. De même le Théétète du *Sophiste* ne fait guère songer à l'intéressant jeune homme que Platon nous a dépeint sous les traits les plus sympathiques : si intelligent la veille, alors qu'il s'entretenait avec Socrate, pourquoi en présence de l'Etranger se montre-t-il à la fois si ignorant et si timide?

Enfin il n'est pas jusqu'au titre même du dialogue qui ne soit pour surprendre, comme celui de son frère jumeau le *Politique.* Sauf quelques exceptions saillantes qui s'expliquent sans peine, tous les écrits de Platon portent en tête un nom propre, celui d'un des interlocuteurs de Socrate. En revanche chez ses contemporains ou ses successeurs moins habiles que lui à animer des personnages, les désignations vagues sembla-

bles à celle que nous rencontrons ici deviennent extrêmement fréquentes.

II. Le point de départ de la controverse, bien différente de celle qui remplit le *Théétète*, c'est la confusion perpétuelle que fait le vulgaire, au dire de Socrate, entre le politique, le sophiste et le philosophe. Il s'agit de marquer chacune de ces professions par des traits précis. Nous possédons le *Sophiste* et le *Politique* : d'où vient que le *Philosophe* nous manque? Qui donc était mieux préparé à l'écrire que l'auteur de la *République*, du *Phédon* et du *Banquet*?

Somme toute, la séparation promise reste dans une sorte de pénombre. Certains passages de notre dialogue visent les sophistes les plus décriés : d'autres rappellent l'étymologie originelle du mot, au temps où Hérodote l'appliquait sans scrupule à un Solon ou à un Pythagore : ailleurs enfin le sophiste et le philosophe sont si étroitement rapprochés qu'on ignore en vérité auquel des deux on a affaire. De la part de Platon, voilà qui doit étonner.

Mais comment va procéder l'étranger? Imitera-t-il, fidèle à l'esprit platonicien, la controverse familière de Socrate? Il s'y essaiera sans doute : mais quelle reproduction lointaine et toute superficielle! Le sage qui converse librement sous un portique d'Athènes ou aux bords de l'Ilissus fait place au maître qui expose méthodiquement ses théories au milieu du silence de son école. Compris comme il l'est ici et dans la majeure partie du *Parménide*, le dialogue n'est plus un échange fécond de pensées entre esprits curieux et indépendants, une recherche en commun de la vérité, où les reparties et les objections ouvrent à chaque instant à la discussion des horizons nouveaux : c'est une lecture didactique, sous forme de questions le plus souvent sans autre réponse qu'une exclamation de surprise ou un acquiescement sans réserve. Aux timides interpellations de Théétète et plus tard du jeune Socrate, l'étranger qui a demandé lui-même « un interlocuteur facile et de bonne volonté » (217 C) répond tantôt avec sérieux, tantôt

sur un ton de plaisanterie. Se plaignent-ils de la longueur de certains développements aussi stériles que fastidieux? Il insiste sur l'importance de ces distinctions subtiles, de ces redites qui paraissent oiseuses, mais qui contribuent à ce qu'il appelle lui-même « la gymnastique de la pensée. » Sent-il leur patience à bout? Il leur cède adroitement, les excuse, leur propose une route nouvelle, ou mêle à ses déductions logiques une digression inattendue d'esthétique ou de morale, sauf à reprendre ensuite de plus belle le fil de sa laborieuse argumentation.

III. La véritable originalité d'un penseur consiste souvent beaucoup moins dans les théories auxquelles est attaché son nom que dans la route qui l'y a conduit. Or comment entend procéder l'Etranger? « De quelque objet qu'il s'agisse, mieux vaut être d'accord sur la chose en la définissant que sur le nom sans la définir. » Jusque là pas d'objection : le *Phèdre* et bien d'autres dialogues contiennent semblable recommandation. Mais que penser de ce qui suit? « Dans toutes les grandes entreprises, dont on veut se tirer avec honneur, c'est une opinion générale et fort ancienne qu'il convient de s'exercer d'abord sur de plus petits objets pour n'arriver qu'ensuite aux plus grands. » Non seulement dans la bouche de Platon ce langage est absolument extraordinaire: mais les commentaires ridicules qui l'accompagnent [1] en aggravent encore l'invraisemblance.

Ainsi, ce que l'on poursuit, c'est la définition du sophiste : comment y atteindre? en cherchant celle du pêcheur à la ligne : « n'est-ce pas là un objet à la portée de tous et ne réclamant qu'une médiocre attention? »

Ici commencent ces interminables *dichotomies*, comme on les a appelées, qui donnent au *Sophiste* et au *Politique* une physionomie à part, je ne dis pas simplement dans l'œuvre de Platon, mais dans la littérature philosophique tout entière. Font-elles honneur à leur auteur? il est permis d'en douter.

1. Par exemple, 227 B.

Néanmoins jugeons la méthode en elle-même, avant d'en examiner l'application.

Partir d'une idée générale, puis décomposer sans relâche cette idée au point de vue de la compréhension de façon à ce que les parties distinguées soient au nombre de deux seulement, représentant chacune une espèce du genre que l'on a en vue et ayant autant que possible une extension égale, jusqu'à ce qu'enfin on arrive à une subdivision répondant exactement à l'objet que l'on considère: voilà pour notre auteur la vraie, presque la seule marche scientifique. « L'honneur du premier rang appartient incontestablement à la méthode qui nous met en état de diviser par espèces [1]... Distinguer les genres, ne dirons-nous pas que c'est là le propre de la science dialectique [2]... Il n'est pas sûr de procéder par de petites parties: le mieux est de diviser par moitiés [3]. »

Platon a-t-il prescrit et pratiqué ailleurs une semblable dialectique ?

Tout d'abord il semble naturel de rapprocher la formule κατὰ γένος διακρίνειν ou κατ' εἶδος σκοπεῖν, qui revient si fréquemment dans le *Sophiste* et le *Politique*, des expressions analogues κατ' εἴδη τέμνειν, κατ' εἴδη διαιρεῖσθαι, qu'on lit dans le *Phèdre* et la *République*. Mais, à regarder de près, l'identité disparaît et ne laisse subsister qu'une lointaine analogie: de même dans un passage du *Philèbe* (16 D) qu'on pourrait être tenté d'invoquer, c'est la métaphysique qui est en cause plutôt que la logique. Nulle part on ne trouve ce procédé isolé de tous les autres, comme il l'est ici, et défini avec un semblable formalisme. Quant au διαλέγειν κατὰ γένη, étymologie de la *dialectique* d'après Socrate dans les *Mémorables*, M. Janet a très bien montré qu'il faut l'entendre non d'une classification philosophique, mais uniquement d'exemples d'induction et d'analogie.

En revanche, l'art des divisions, et des divisions subtiles,

---

1. *Politique*, 286 D.
2. *Sophiste*, 253 D.
3. *Politique*, 265 A.

passe pour avoir été en honneur après Platon au sein de l'Académie. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'Aristote cite quelque part « Platon dans ses divisions » [1]: mais le contexte ne permet pas de songer au *Sophiste*. Ailleurs le même philosophe visant sans le nommer un de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, fait allusion à une erreur de division qui se retrouve dans notre dialogue: toutefois l'expression employée fait songer plutôt à des notes prises à un cours ou à un recueil analogue à celui que nous possédons de cette époque sous ce titre : *Définitions*.

Mais si aucun texte authentique ne permet d'attribuer à Platon cette méthode étrange, il est tout au moins certain qu'elle a dû provoquer des objections de plus d'un genre: car l'auteur du *Politique* est visiblement préoccupé de l'éclaircir et surtout de la justifier. Ses efforts n'ont point abouti: c'est qu'en effet le procédé est propre à enfanter des rapprochements aussi faux en réalité qu'ingénieux en apparence. Qu'on voie plutôt notre dialogue: c'est par six côtés différents que l'Etranger tente d'aborder son sujet, en définissant tour à tour le sophiste un chasseur de jeunes gens riches — un marchand de connaissances, gros et détail — un fabricant de sciences — un athlète dans les luttes de la parole — un purificateur des opinions. Le jeune Théétète se perd au milieu de ce dédale, et l'Etranger de lui dire: « Tu as raison d'être embarrassé ».

Etait-ce à ce prix seulement, comme l'insinue Proclus, qu'il pouvait se flatter d'enlacer de toutes parts « cet être ondoyant et divers, le sophiste aux mille têtes »? Il me semble voir sourire en face d'une telle assertion l'auteur du *Protagoras*, de la *République* et de l'*Euthydème* [2].

Mais tandis que nous cherchons gravement le dernier mot de ce problème, qui sait si nous ne serions pas simplement en

1. *De gen. et corrupt.* II, 3, 330b 16 : καθάπερ Πλάτων ἐν ταῖς διαιρέσεσιν.
2. « The variety of definitions to which we are led by the process of dichotomies when applied to the sophist, not only shows that his nature is difficult to grasp, but also proves the method to be onesided and inadequate » (M. Campbell).

présence d'un de ces jeux d'esprit chers à la subtilité grecque? Ce qui en fournirait presque la preuve, ce sont les fautes de logique que l'auteur multiplie comme à plaisir[1] : dans telle division, au lieu de deux membres opposés, nous n'avons que deux parties prises au hasard : ailleurs au contraire la subtilité est poussée à ce point que la langue grecque elle-même, si riche et si flexible, refuse à notre philosophe les néologismes dont il a besoin. Ajoutons que certains exemples sont d'un grotesque achevé. S'agit-il peut-être de tourner en ridicule une école contemporaine, ou les procédés aussi prétentieux que maladroits d'un disciple? Mais le vrai Platon s'acquitte d'une pareille tâche avec autrement de grâce et d'esprit. Où trouver ici l'ironie socratique? est-ce dans la démonstration de cette thèse que l'homme est de la classe des animaux qui s'assemblent en troupe sur la terre ferme, qui y marchent, et n'ont pas de cornes, classe qui se subdivise selon que le pied est fendu on d'une seule pièce? est-ce dans une recherche destinée à séparer la politique de l'art de fabriquer des vases, des sièges ou des armes, ou encore de la science de nourrir et d'amuser les hommes, sous prétexte que ce sont là autant de moyens auxiliaires de gouvernement? D'ailleurs l'Etranger lui-même a soin de couper court à nos hésitations. « Il n'est pas question ici d'épiloguer ni de badiner », comme il le fait entendre à Théétète d'un ton doctoral[2] : nous devons le prendre au sérieux. Ces divisions qui nous paraissent trop mesquines pour être réfléchies, et trop pédantes pour être ironiques, font partie intégrante de sa méthode : elles rentrent dans le plan de son travail, et pour ne laisser sur ce point aucun doute, après une digres-

---

1. « Kaum könnte man, wenn ihm dies ein wesentlicher Theil des Ganzen gewesen wäre, dem Platon solche Fehler zutrauen, als hier begangen werden.. Die angewendete Methode wird hier beinahe verhöhnt, gleichfalls nachlässig behandelt; Willkür herrscht überall... Doch vielleicht scherzt Plato! Auf keine Art! Der Sokrates des Sophista schweigt, und mit ihm schweigt seine sonst gewohnte Ironie » (Schleiermacher). — L'aveu a d'autant plus de poids que l'auteur ne songe nullement à contester l'authenticité du *Sophiste*.

2. 237 B : Μὴ ἔριδος ἕνεκα μηδὲ παιδιᾶς.

sion importante qui occupe plus de la moitié du dialogue, il y revient pour leur demander sa définition finale tant du Sophiste que du Politique.

Il ne reste dès lors qu'à rapprocher cette méthode de la dialectique à laquelle le nom de Platon a été et restera attaché durant les siècles : le résultat d'un tel parallèle ne saurait être que négatif, et il n'y a pas lieu de s'étonner si Socher, qui le premier au commencement de ce siècle ouvrit les yeux sur cette divergence frappante, y a puisé un de ses arguments les plus décisifs contre l'authenticité du *Sophiste*.

IV. Fidèle au principe qu'il s'est posé, l'Etranger débute par une analyse plus ou moins rationnelle de la pêche à la ligne, analyse qui le conduit à définir le sophiste « un homme pratiquant la chasse aux animaux marcheurs et apprivoisés, de façon à prendre par l'appât trompeur de la science des jeunes gens riches et de distinction. »

Mais cette première explication suffit-elle? Non sans doute : l'Etranger en a conscience. « Plaçons-nous maintenant à un autre point de vue », dit-il : et cette formule, ici comme dans le *Parménide*, reparaîtra maintes fois au cours de l'entretien. Rien de plus aisé en effet que de multiplier à l'infini des définitions nées d'une comparaison choisie au hasard.

Cette fois la sophistique apparaîtra « comme l'art d'acquérir par le commerce en faisant des échanges, en achetant et en vendant des discours et des préceptes de vertu » (224C) : c'est un trafic intellectuel.

Après l'art de chasser, après l'art de vendre, apparaît l'art de combattre, mais dans des luttes tout oratoires où il s'agit, pour le sophiste, bien moins de faire assaut d'esprit dans des controverses frivoles que de spéculer sur la bourse de ses clients ou de ses auditeurs.

Puis une nouvelle trace se présente : l'art de démêler, et au terme de considérations d'un tour presque platonicien sur le rôle de l'éducation surgit cette quatrième définition : « La sophistique de noble race n'est autre que le talent de réfuter

les vaines opinions et la fausse sagesse » (231 B). Mais alors, que sera le vrai philosophe? et la distinction promise n'aboutit-elle pas à une confusion absolue?

Aussi un dernier procédé est-il mis en œuvre : reconnaître aux sophistes ce caractère par excellence d'être des disputeurs et d'enseigner aux autres à le devenir. Choses divines, choses humaines, génération et essence des êtres, lois et politique, arts et professions de tout genre, ils prétendent à la possession de la science universelle. Mais cette prétention est-elle sérieuse? Non, ils se montrent comme ayant en tout « une apparence de science, non une science véritable » : et l'expérience se charge d'apprendre à leurs disciples trompés et séduits combien ils étaient loin de la vérité des choses [1].

Ici se pose soudain un problème « hérissé de difficultés. » En effet, « qu'on puisse soutenir qu'il y a réellement des paroles fausses et de faux jugements et qu'en l'affirmant on ne se combatte pas soi-même, voilà, Théétète, ce qu'il est on ne peut plus malaisé de concevoir » (241 A). L'erreur est-elle réelle? est-elle même possible? Telle est la double question à laquelle l'auteur du *Sophiste* va chercher une réponse, après l'avoir élevée, il est vrai, à la hauteur du plus grave, du plus profond des problèmes métaphysiques : l'existence et les rapports de l'être et du non-être.

Est-ce Platon que nous allons entendre? Le *Théétète* montre qu'il est impossible de penser ou de croire ce qui n'est pas : or d'après le *Sophiste*, c'est en cela précisément que consiste l'erreur. Une conciliation se préparerait-elle entre ces vues opposées?

V. Le grand Parménide, dit l'Etranger, avait autrefois donné ce résumé de sa doctrine : « L'être est, le non-être n'est pas ». Unité ou pluralité, aucun nombre n'est applicable au non-être :

1. Dans le *Journal of philology* (vol. XIV) M. Jackson a fait d'ingénieux efforts pour adapter ces multiples définitions aux phases successives de la sophistique grecque. Il y eut en effet des classes de sophistes distinctes, quoique issues au fond d'un même état d'esprit.

on ne peut ni en parler ni le concevoir : pensée et langage, parole et raisonnement, il échappe à toutes les prises.

Le Sophiste, qu'on s'était trop tôt flatté d'avoir confondu, va maintenant prendre l'offensive : « Qu'entendez-vous, dira-t-il, par une apparence, un simulacre? » Pour répondre, l'auteur s'engage dans une discussion fort embarrassée, d'où il résulte qu'un simulacre est un objet « ayant une existence véritable, et cependant n'étant pas réellement ce qu'il paraît être. » Mais alors, réplique Théétète, voilà l'être et le non-être mêlés et embrouillés ensemble d'une façon bien étrange, et même absurde. — Absurde en effet, répète l'Etranger, et au risque de passer pour parricides, nous nous trouvons dans la nécessité de soumettre à un examen sévère les théories de notre père Parménide.

Ici nouvelle digression, faiblement rattachée et à ce qui précède et à ce qui suit. Au milieu d'un débat purement théorique se glisse une sorte de révision générale des systèmes antérieurs et pour ainsi dire une histoire abrégée de la métaphysique grecque avant Socrate. Devant le critique moderne une double question se pose : ces pages répondent-elles d'abord aux tendances philosophiques de Platon, et ensuite à ses habitudes d'écrivain?

Pour se convaincre que le disciple de Socrate s'est initié aux spéculations de ses devanciers, à défaut d'autres preuves il suffirait d'ouvrir le *Théétète* et le *Phédon*. Mais il faut descendre jusqu'à Aristote pour voir les anciens philosophes énumérés méthodiquement, leurs assertions reproduites, leurs conclusions adoptées ou combattues. Platon a trop d'élan et d'imagination pour s'astreindre à des allures aussi érudites, et par le criticisme dont elles sont pleines ces pages du *Sophiste*, sauf le ton enjoué qui y règne, rappellent tel chapitre bien connu de la *Physique* ou de la *Métaphysique* [1]. D'ailleurs au lieu de faire suite, comme on s'y attendrait, aux démonstrations du *Théétète*, elles en offriraient plutôt la contre-partie.

1. « The conception of studying philosophical ideas in the light of their history, and almost of the impossibility of studying them in any other way comes mores distinctly into consciousness in this passage than even in Aristotle » (M. Campbell).

L'Etranger combat d'abord ceux qui ramènent l'univers à deux éléments, puis les philosophes qui soutiennent qu'il est un. L'éléatisme en particulier est mis aux prises avec ce dilemme : ou supprimer l'attribut être dans le Tout et dans l'Un, et alors on supprime l'Etre même : ou le maintenir, et alors on tombe dans une pluralité de principes. Ainsi plus on avance, plus, de l'aveu de Théétète, on s'égare dans cet obscur sujet.

Ce n'est pas tout. Il reste à réfuter ceux qui font descendre sur la terre tout ce que renferment le ciel et la région de l'invisible, embrassant grossièrement de leurs mains les pierres et les arbres, et affirmant que cela seul existe qui donne prise au toucher et aux sens. C'est pourquoi ceux qui prennent parti contre eux leur livrent combat d'une position supérieure, en se plaçant hors du sensible, et les forcent à reconnaître certaines idées intelligibles et incorporelles pour la véritable essence. (246 A-B). Pour concilier ces deux écoles entre lesquelles se poursuit une guerre acharnée, l'Etranger propose de définir l'être, au moins provisoirement, comme une « puissance » (247 C).

Interrogeons de plus près les partisans des idées : à leurs yeux, l'âme, au moyen de la raison, entre en communication avec l'être véritable, lequel est toujours semblable à lui-même au sein d'une immutabilité éternelle. Voilà donc l'intelligence et le mouvement refusés à l'Etre absolu. D'autre part, la connaissance est impossible, si tout est emporté dans un mouvement sans but et sans fin.

VI. Les pages dont le résumé précède ont une importance indiscutable : mais elles éveillent précisément des doutes très graves sur l'authenticité du dialogue.

Et d'abord quelles sont ces deux écoles dont l'antagonisme au sujet de la nature dernière des choses avait réussi à passionner à ce point les esprits ? Qu'on lise et qu'on relise le texte en dehors de toute préoccupation : on n'hésitera pas. Si d'un côté ce sont les physiciens de l'école d'Ionie, se continuant dans les cyniques et les atomistes du camp de Démocrite, de l'autre ce sont non moins manifestement Platon et ses disciples. Ni Dio-

gène Laërce ni Cicéron ni Aristote lui-même ne nous ont laissé en aussi peu de lignes une définition aussi précise de la métaphysique platonicienne, concentrée, comme on le sait, dans la théorie des Idées. Non seulement aucun trait caractéristique n'est omis, mais nous retrouvons jusqu'aux termes techniques dont Platon a coutume de se servir [1]. Pourquoi donc les critiques, contre toute évidence, ont-ils rejeté cette conclusion ? c'est qu'elle entraîne pour eux une conséquence écrasante [2]. Comment Platon, en reléguant aussi expressément cette solution au nombre des hypothèses fausses et incomplètes, aurait-il rédigé et signé sa propre condamnation ? Et qu'on veuille bien le remarquer, ce n'est plus seulement ici, comme dans le *Parménide*, de graves objections qui demeurent sans réponse, c'est une réprobation formelle qui porte sur l'essence même du système platonicien.

Il fallait donc à tout prix se mettre en quête d'une explication différente : mais quelle confusion et quel désarroi !

A la suite de Proclus, Tennemann a cru qu'il s'agissait des Pythagoriciens. Assurément si certains fragments conservés d'Archytas et de Philolaüs étaient d'une authenticité inattaquable, pareille opinion pourrait se défendre. Mais ce fondement est si ruineux qu'elle a été universellement abandonnée.

Un critique de mérite, Ritter, s'était prononcé pour Héraclite, dont les opinions obscures se prêtent à toutes sortes d'interprétations. Cependant lui attribuer une théorie des idées, c'était faire violence à la logique plus encore qu'à l'histoire : il a fallu y renoncer. Songer, avec M. Waddington, aux socratiques en général et à leur affirmation des genres logiques ne paraît pas plus satisfaisant.

Sans avoir au fond de base sérieuse, une autre assertion est

---

1. C'est ce que vient précisément d'établir M. Appel avec une merveilleuse érudition dans l'*Archiv für die Geschichte der Philosophie* (1892, cah. 1, p. 55).

2. M. P. Janet en fait loyalement l'aveu dans sa *Dialectique de Platon* (note de la p. 30).

entrée en possession d'un véritable crédit en raison du nombre et de la valeur des critiques qui s'y sont ralliés.

Schleiermacher d'abord et E. Zeller après lui, tous deux avec une réserve extrême et, de leur propre aveu, faute uniquement d'une solution meilleure, avaient mis en avant les Mégariques. Ce qui à leurs yeux n'était qu'une supposition douteuse a pris insensiblement rang de vérité démontrée. Sans parler des Allemands, en France MM. Matinée, Chauvet, Janet et Fouillée sont d'accord pour l'accepter. « Les plus grandes ressemblances, écrit l'auteur de la *Dialectique de Platon,* sont pour que cette école soit confondue avec l'école de Mégare. En effet la critique principale dirigée par Platon contre cette école est qu'elle exclut absolument le mouvement et la vie de l'être absolu. Or quelle autre école que l'école d'Elée, ou celle de Mégare qui en sort directement, a attribué au premier principe l'immobilité absolue ? »

Cette assertion peut avoir pour elle certaines apparences : mais c'est tout. Ainsi, que les Mégariques aient combattu la théorie ionienne de la multiplicité par des raisons subtiles renouvelées de Zénon : qu'ils aient supprimé tout mouvement et par suite tout changement dans l'univers, proclamant l'absolue immutabilité de l'Etre qu'ils substituaient à la fois à l'Un des Eléates et au Bien de Socrate, rien de tout cela n'autorise à en faire des « amis des Idées ; » il reste à prouver qu'à côté ou au sein de l'unité de l'Etre ils admettaient une pluralité objective et réelle. Tout ce que nous savons à cet égard des Mégariques, M. Janet est le premier à le reconnaître, c'est qu'à l'exemple de Parménide ils rejetaient les sensations et les opinions qui en dérivent pour ne s'en rapporter qu'à la raison. Or cela suffit pour conduire à leur théorie de l'Etre, mais non à une théorie des Idées.

Au surplus, le silence le plus complet est gardé sur ce point par l'antiquité tout entière. Aucun texte ne nous révèle une théorie des Idées propre à l'école de Mégare, aucune allusion n'en laisse soupçonner l'existence. Comment un fait de cette importance eût-il échappé à la curiosité pénétrante d'Aristote?

Comment Euclide aurait-il eu, à l'insu de tous et sans que personne n'ait jamais songé à faire valoir ses droits, l'honneur d'imaginer, ne fût-ce même qu'en commun avec Platon, une des plus grandes théories qui aient fait époque dans l'histoire? Au déclin de l'antiquité, des esprits jaloux ont accusé Platon d'avoir dérobé son système au comique Epicharme : à Euclide et aux Mégariques, jamais.

Pour éluder une pareille somme d'invraisemblances, il a fallu ou distinguer avec Zeller deux périodes dans la philosophie des Mégariques, l'une socratique, l'autre éléatique et éristique : ou soutenir que leur opposition énergique contre les atomistes avait fait illusion à Platon sur tout ce qui manquait à leur système : ou enfin imaginer que Platon a pris bénévolement pour autant d'idées les noms divers que portait l'unité d'Euclide. Autant d'expédients bien peu sérieux.

Ajoutons une dernière remarque. Les « amis des Idées » dont parle le *Sophiste* sont des savants « d'allure pacifique [1] » et admettant à la fois la génération et l'être [2] : or d'une part Euclide et ses disciples ont laissé la réputation de « disputeurs opiniâtres », et de l'autre ils supprimaient à la fois l'autorité de la perception sensible et son objet même, c'est-à-dire ce que les anciens appelaient la génération.

Ainsi, qu'on examine de près le texte ou qu'on s'en réfère à la tradition, la théorie des Idées, exposée et critiquée dans notre dialogue, n'est autre que la célèbre théorie de Platon [3]. Serait-ce comme quelques-uns, et tout récemment encore M. Jackson, l'ont supposé, une sorte de première ébauche de sa pensée, que le grand philosophe aurait condamnée plus tard, tandis que certains de ses élèves auraient refusé de le suivre dans son

1. Ἡμερώτεροι (246 C).

2. « In jener Gegenüberstellung von γένεσις und οὐσία scheint mir so scharf wie möglich Platos eigene Position im Phädon und Theätet gekennzeichnet zu sein » (Natorp). Que l'on compare en effet le *Sophiste* (246 B et 248 A) avec le *Phédon* (78-79 et 81 B) : pensées et expressions, tout est identique.

3. Le qualificatif βιαζόμενοι qu'emploie l'auteur (246 B) s'applique même assez rationnellement à l'excès d'idéalisation qu'on est en droit de reprocher à Platon à l'endroit des réalités sensibles.

évolution [1]? Non, c'est bien la doctrine que nous retrouvons dans tous ses dialogues, celle qu'Aristote dénonce et contre laquelle il ne se lasse pas de protester.

Conclusion nécessaire, à ce qu'il semble : Platon n'est pas l'auteur du *Sophiste*.

Ce n'est pas tout. Un peu plus loin, nous rencontrons dans ce dialogue une définition célèbre de l'être, qui a une saveur toute péripatéticienne. Dans le procès qui nous occupe, c'est un nouvel indice à recueillir.

« L'être, lisons-nous, n'est ni plus ni moins qu'une puissance. » Cette doctrine, à laquelle est attaché dans les temps modernes le nom illustre de Leibniz, et après lui celui d'Herbart, est-elle vraie ou fausse? La question est ici hors de cause. Deux points seulement nous intéressent : est-il naturel de la rencontrer sous la plume de Platon? en second lieu peut-elle être mise en harmonie avec ce que nous savons de son enseignement?

C'est à Aristote, comme chacun le sait, que remonte la distinction de l'acte et de la puissance, distinction qui fait partie intégrante de son système au point d'avoir été maintes fois signalée comme « le fond du péripatétisme. » Une seule fois, dans la *République*, Platon se sert du mot δύναμις et encore en lui conservant sa signification la plus ordinaire, celle de « faculté » : vainement en chercherait-on dans ses écrits un second exemple avec l'acception philosophique toute spéciale qui lui est assignée dans le système péripatéticien. On ne dira pas davantage que Platon a emprunté un jour aux Mégariques une théorie que ceux-ci, s'ils l'eussent rencontrée, auraient constamment et énergiquement repoussée.

D'ailleurs, comment le philosophe qui définit l'être par l'Idée, et l'Idée suprême par le Bien, aurait-il été amené à une

1. « Wir dürfen in der Ansicht der εἰδῶν φίλοι Plato's eigene frühere Auffassung erkennen und es möchte am richtigsten sein, unter diesen Ideenfreunden diejenigen von Plato's Anhängern zu verstehen, die noch in der früheren Form seiner Lehre standen, über welche er selbst im eigenen Denken bereits hinausgeschritten war » (Uberweg).

conception aussi différente, aussi hétérogène? Voilà pourquoi plus d'un critique, loin de porter aux nues cette page du *Sophiste*, a préféré relever avec empressement le trait de scepticisme par lequel elle se termine. « Plus tard, dit l'Etranger, peut-être penserons-nous autrement » (247 E) : ce qui d'ailleurs ne l'empêche nullement de persister dans cette opinion. Mais affirmation catégorique ou hypothèse provisoire, cette définition aristotélicienne avant Aristote provoque une très juste défiance.

VII. Ce qui ne mérite pas moins l'attention, ce sont les reproches que fait notre auteur aux « amis des Idées. » La connaissance, déclare-t-il à leur encontre, résulte d'une action et d'une passion. D'après M. Fouillée, l'objection aurait un caractère tout matérialiste et tout provisoire : la vraie pensée de Platon est fort différente. Et en effet où a-t-il parlé ailleurs de cette passivité imposée à tout être, même à l'être absolu, au nom des lois mêmes de l'entendement? Mais ce qui est particulièrement curieux, c'est d'entendre l'Etranger s'écrier, comme scandalisé d'affirmer avec les idéalistes que l'être est essentiellement immuable : « Nous laisserons-nous facilement persuader que ni le mouvement, ni la vie, ni l'âme, ni la sagesse n'appartiennent véritablement à l'être absolu [1]? » N'est-ce là qu'une simple exclamation sans portée ou au contraire, en dépit de la forme interrogative, sommes-nous en présence d'une affirmation dogmatique digne de compter parmi les plus célèbres? Les avis sont partagés, et, pour trancher le débat le contexte n'est rien moins que décisif.

En outre, où chercher les philosophes ainsi visés par l'auteur du *Sophiste*? Une fois de plus ce sont les Mégariques qui ont été invoqués pour tirer d'embarras les critiques, sous prétexte que leur système consistait précisément à admettre des Idées, sauf à les revêtir d'un caractère abstrait, et à en faire, selon le mot de M. Fouillée, des « substances métaphysiques. » Mais sur

1. 248 E. De l'être suprême, le vrai Platon n'affirme et ne nie rien expressément.

quelle autorité s'appuyer pour leur prêter un tel enseignement? Ensuite de quoi s'agit-il? Est-ce du principe suprême dans l'ordre des existences, de Dieu? Est-ce des Idées, considérées comme le fondement et le terme de la science?

Dans le premier cas, nous serions sans aucun avertissement transportés tout d'un coup sur un terrain nouveau sans rapport ni avec ce qui précède ni avec ce qui suit. Or, quoi qu'en ait dit Aristote [1], le Dieu du *Philèbe* et du *Timée* a bien réellement en partage l'intelligence, l'âme et la vie, mais Platon lui eût-il volontiers attribué le mouvement, origine et condition de tout changement, de toute altération, d'après l'opinion commune des anciens? Au reste Aristote lui-même, loué dans tous les temps pour avoir écrit : « La divinité meut le monde entier sans se mouvoir », ne revendique pour elle la pensée qu'avec des restrictions restées fameuses et en termes que l'on pourrait croire reproduits par l'auteur du *Sophiste* [2].

Dans le second cas, comment ne pas constater avec stupéfaction que si par « l'être absolu » il faut entendre les Idées, Platon se réfuterait manifestement de ses propres mains? Les preuves surabondent pour établir que cette introduction du mouvement dans le monde idéal est en opposition directe avec son système. Dans ses dialogues les plus authentiques, le *Phédon*, le *Banquet*, la *République*, le *Timée*, les Idées sont

1. D'après Cousin, c'est précisément dans ce raisonnement du *Sophiste* qu'Aristote aurait puisé l'idée première d'une grande partie de sa polémique contre les idées platoniciennes. Il est certain qu'après ce dialogue et le *Parménide* sa tâche était déjà presque terminée. Et c'est Platon qui l'aurait ainsi prévenu et devancé!

2. Cf. *Métaph*, XII, 9. — A propos de la définition célèbre : νόησις νοήσεως M. Lévêque va jusqu'à écrire : « Dans cette formule tout s'efface, tout disparaît, tout s'évanouit... C'est en vain qu'après avoir enlevé à son Dieu l'être et la réalité Aristote par un retour involontaire tâche de l'animer et de lui souffler la vie. Il a bien pu dans une de ses plus belles pages attribuer la vie à l'acte pur et l'appeler un « animal parfait » : l'âme et la vie restent en quelque sorte enfermées dans les expressions du philosophe, ne montent pas jusqu'à son Dieu ». Tout autre il est vrai, est l'opinion de M. Ravaisson, d'après lequel le progrès pressenti par Platon fut accompli par son disciple dont la philosophie pourrait, dit-il, être appelée « la doctrine de la vie ».

constamment représentées comme immobiles, absolues en elles-mêmes, sans vicissitudes ni altérations d'aucun genre [1]. Il ne pouvait en être autrement : la conception maîtresse de la théorie platonicienne, n'est-ce pas précisément le besoin impérieux pour l'esprit humain de trouver quelque part un point d'appui inébranlable au milieu de ce flux et de ce reflux des choses qui avait si vivement frappé Héraclite?

Reste une dernière hypothèse. Peut-être la composition du *Sophiste* se place-t-elle au déclin de la carrière de Platon : la doctrine qui y est contenue ou tout au moins insinuée serait comme la dernière évolution du grand philosophe et pour ainsi dire le désaveu de ce qu'il considérait comme un péché de jeunesse [2]. Malheureusement pour cette explication, de preuves à l'appui il n'en existe ni chez Platon, ni chez ses successeurs. Aristote, si empressé à relever toutes les contradictions de son maître, ne sait rien de cette transformation radicale du platonisme. Plus tard Cicéron et Sénèque continuent à parler des Idées comme soustraites par leur essence même à des attributs qui n'appartiennent qu'au monde du passager et du contingent. Accuser Platon, comme on l'a fait, de s'être exprimé d'une façon inexacte et incomplète partout ailleurs, de telle sorte que dans le *Sophiste* seul il nous aurait livré le fond de sa pensée, c'est, il nous semble, payer vraiment bien cher la satisfaction de proclamer ce dialogue authentique.

Aussi bien, pourquoi le philosophe eût-il abdiqué une de ses vues les plus profondes? En soi, Aristote lui-même ne fait

1. « Die Prädikate, welche Plato den Ideen beilegt, bezeichnen vorwiegend das wandellose Beharren derselben in ihrer Sichselbstgleichheit » (Uberweg). — « Les idées ne peuvent expliquer dans la nature une réalité qu'elles ne possèdent point. Il faudrait qu'elles fussent des choses pensantes, des âmes... Pythagore et Platon passent de la matérialité dont s'étaient contentés leurs prédécesseurs à un monde immatériel, tout fait de contours vides, monde d'abstractions, sans rien de substantiel et de vital » (M. Ravaisson).

2. Contraint par l'évidence, Zeller a recours à une supposition toute contraire, quoique également invraisemblable. « In den Sätzen des Sophista über das wahrhaft Seiende wird man, da sie von der spätesten Form der Ideenlehre, der von Aristoteles bezeugten, am weitesten abliegen, nicht eine Umbildung ihrer ursprünglichen Gestalt, sondern einen in der Folge aufgegebenen Versuch zu suchen haben ».

aucune difficulté de le reconnaître, le changement, résultat d'une imperfection, est incompatible avec la notion de l'absolu : et de nos jours M. Fouillée a dit précisément à propos de Platon : « L'immobilité de l'Idée, loin d'être contradictoire avec le bien et avec la vraie puissance active, est au contraire la condition essentielle de la perfection et de l'activité. »

VIII. L'analyse du *Sophiste* s'est trouvée suspendue au moment où la critique de presque toutes les grandes écoles antérieures aboutissait à ce singulier résultat de rendre pour les deux interlocuteurs « l'être plus obscur encore que le non-être ».

Dans ce qui suit nous avons affaire à une nouvelle école qui repousse toute liaison entre une notion et une autre [1]. Faut-il admettre que les choses ne sauraient en aucune façon participer les unes des autres, ou au contraire établir une communication entre toutes les Idées indistinctement?

Ainsi se trouve posé le problème fameux de la κοινωνία τῶν γενῶν, ou des rapports des Idées entre elles. C'est là incontestablement un point d'une importance exceptionnelle. Platon semble bien avoir été le premier à déterminer les lois de la connaissance appelée aujourd'hui *discursive* : jusqu'alors les philosophes grecs n'avaient défini et étudié que la connaissance *intuitive*, née de l'application immédiate de l'intelligence à son objet. Sur cette route nouvelle devait surgir nécessairement la question de l'erreur.

Quoi qu'il en soit, affirmer ou nier absolument toute relation, toute participation entre les diverses notions paraît à notre auteur également inacceptable : de ces deux théories, la seconde en effet rend la science et le langage impossibles, tandis que la première rapproche et identifie ce qu'il y a de plus contraire. Reste une troisième supposition : « les choses se comportent comme les lettres : entre les unes il y a accord, en-

---

1. Les critiques sont unanimes à reconnaître dans cette école les Cyniques, et particulièrement leur chef Antisthène.

tre les autres désaccord ». Faire cette distinction capitale dans tous les cas qui peuvent se présenter, c'est le propre, non du sophiste, mais du philosophe qui dans tous ses raisonnements s'attache à l'idée de l'être, tandis que son rival « s'enfuit dans l'obscurité du non-être, avec laquelle il se familiarise par un long séjour [1] ». Et cependant le dernier mot des démonstrations subtiles auxquelles nous assistons ici à propos de l'être, du repos et du mouvement, du « même » et de « l'autre », c'est que « dans chacune de nos idées l'être tient beaucoup de place, et le non-être infiniment » (256 E).

A une conclusion aussi surprenante il faut une ingénieuse interprétation. « Nous n'accorderons pas que la négation signifie le contraire du terme positif... Le *non beau*, par exemple, est l'opposition d'un être à un être, et cette opposition n'est pas moins une essence, s'il est permis de le dire, que l'être même ». Le non-être est donc aussi réel que l'être, et l'hégélianisme était inventé vingt-deux siècles avant Hégel. En ce temps là déjà ces thèses aventureuses faisaient germer d'innombrables paradoxes, car l'auteur ajoute : « Prendre plaisir à faire combattre les contraires dans ses raisonnements, ce n'est pas là une méthode sérieuse [2], et elle annonce un novice qui entre pour la première fois en commerce avec les êtres » (259 B).

Et maintenant pour déjouer les dernières tentatives du sophiste, que reste-t-il, sinon à étudier la nature du discours, de l'opinion et de l'imagination, afin d'établir la part de non-être qui a pu s'y glisser, et cette tâche accomplie, d'y enchaîner le sophiste sur lequel il est si difficile de mettre la main ?

Renvoyant au texte même pour tout le détail de cette curieuse exposition, nous avons hâte d'en apprécier la valeur et le caractère. « Entre l'abîme de l'identité absolue et celui de la séparation absolue des Idées, où se fixer ? où est la limite juste,

---

1. A ceux qui admirent dans cette phrase une profondeur extraordinaire il n'est pas inutile de rappeler que les livres VI et VII de la *République* en sont tout à la fois l'éloquent commentaire et le lumineux développement.

2. Cette méthode si justement condamnée est précisément celle qui est mise en œuvre dans le *Parménide*.

infranchissable? Question formidable où les dernières difficultés de la métaphysique sont engagées [1] ». Cette question, l'auteur du *Sophiste* a voulu y répondre, et la réponse a pris de telles proportions que certains commentateurs y voient le morceau capital et le but exprès du dialogue. « Si l'on me demandait, écrivait Teichmüller, quel est le fond par excellence du platonisme, je ferais passer la théorie des Idées bien après ces pages du *Sophiste* ». D'autres, moins hardis, se bornent à dire qu'elles comblent une lacune regrettable dans le reste de l'œuvre platonicienne.

Mais alors, comment se fait-il qu'on n'en retrouve l'équivalant dans aucun autre dialogue? que cette démonstration capitale ne soit ni reproduite ni même rappelée ailleurs? qu'aucun commentateur n'en ait soupçonné la portée? D'où vient que Platon ne parle de cette κοινωνία τῶν γενῶν que dans une digression assez imprévue rattachée par un lien des plus lâches à l'économie générale du dialogue où elle a trouvé place? Serait-ce parce que une telle doctrine est en dehors de son système? arriver à une démonstration quelconque de la réalité du non-être, tel est le but du *Sophiste*, et pareille préoccupation est aussi peu platonicienne que possible.

D'ailleurs rien de moins précis que toute cette discussion, comme le montrent surabondamment les divergences des interprètes. L'Idée de Platon est plus et mieux qu'un genre, c'est-à-dire une simple abstraction généralisée. Or il semble bien que nous soyons ici en pleine logique formelle, uniquement occupés des affinités naturelles que l'intelligence discerne entre ses diverses conceptions. « Ταὐτὸ et θἄτερον, écrit M. Chaignet, ne sont pas des réalités ontologiques, des êtres véritables, mais seulement des entités logiques, des genres purement abstraits, non des termes contradictoires, mais de simples contraires logiquement conçus ». A ce compte tout se réduit à une

1. M. Janet, *Dialectique de Platon*, p. 116. On peut remarquer qu'un problème tout semblable est posé, mais non résolu dans le *Parménide* (129 D).

théorie aussi banale qu'insignifiante, bien au-dessous de l'antinomie métaphysique qu'il s'agit de résoudre.

Préfère-t-on avec d'autres critiques supposer que l'auteur a ici en vue les essences mêmes des êtres ? On va au devant de sérieuses difficultés. Sans invoquer à ce propos, comme l'a fait M. Jackson, le χωρισμός tant reproché à Platon entre les Idées et les choses, il est certain que si le *Phédon*, la *République* et le *Philèbe* établissent une sorte de hiérarchie entre les Idées, à titre de subordination et nullement de pénétration réciproque, c'est à coup sûr dans un dessein et des termes bien différents : les rapports qui existent ainsi entre elles sont fixes et inaltérables, et c'est un des objets de la dialectique, bien qu'elle ait une portée plus haute, « de fixer les lois d'attraction et de répulsion qui les dominent ». Voilà comment se trouve posé dans le vrai Platon le double problème de la participation des Idées entre elles et des choses aux Idées.

Au reste, où veut en venir l'auteur du *Sophiste* ? A expliquer, nous dit-on, ce qui rend la négation possible, comment elle devient intelligible : à opposer en un mot l'existence du non-être à la sophistique qui la niait pour déduire de cette négation l'impossibilité de l'erreur. Or, le *Théétète* et le *Timée* traduisent sans doute l'un et l'autre par le mot θάτερον la notion de tout ce que l'esprit conçoit. sous certains rapports, comme l'opposé ou la privation de l'être : néanmoins qu'on dise la place que peut revendiquer le non-être en soi dans une philosophie comme celle de Platon, orientée tout entière vers l'être, non pas l'être conçu logiquement, dernier degré de l'abstraction, mais vers le bien, c'est-à-dire vers une perfection idéale qui résume en elle toutes les qualités à un degré éminent ? Le non-être comme tel est banni de son système ; Platon lui refuse l'existence [1] et ne consent même pas à ce que l'intelligence puisse le saisir par cette faculté d'ordre inférieur qu'il nomme l'*opinion* [2] : à plus forte raison n'a-t-il jamais introduit

---

1. *République*, V, 478 D.
2. *Théétète*, 167 A.

jusque dans la sphère de la science pure l'antinomie de l'être et du non-être, bien loin d'accorder à ce dernier « autant de réalité et d'essence qu'à tous les autres genres [1]. » Pareille théorie acceptée, philosophe et sophiste n'ont plus rien qui les sépare : la « nuit du non-être » s'étend sur le domaine entier de la connaissance, sans en excepter le monde céleste et divin des Idées [2].

IX. Après ces critiques rétrospectives et ces digressions métaphysiques, l'auteur triomphant d'avoir enfin découvert « le faux discours et la fausse opinion » revient à son point de départ, à la définition du sophiste que dans son embarras il s'était vu forcé d'abandonner. Or, quel est le résultat final de tant d'investigations minutieuses ? Le voici : « L'imitation dans cette sorte de contradiction qui est ironique et selon l'opinion : l'imitation fantasmagorique qui est une partie de l'art de faire des simulacres, non la divine, mais l'humaine : l'imitation qui est précisément dans le discours l'art de produire des prestiges : telle est la race, tel est le sang du véritable sophiste. » Ainsi finit le dialogue, sans que Socrate soit sorti de son silence.

De quelque indulgence qu'on fasse preuve, une telle définition peut-elle être prise au sérieux ? Fait-elle penser à ces tableaux pleins tantôt d'une grâce légère, tantôt d'une vive éloquence où le disciple de Socrate place son maître en face des sophistes qu'il confond ? Le contraste est si frappant que de savants critiques ont considéré le sujet apparent comme un simple cadre adroitement choisi pour discuter certains problèmes métaphysiques. Mais ces problèmes se sont-ils réellement

1. *Sophiste*, 258 B.

2. « Das Dilemma das dem Gespräch unterläuft, im Allgemeinen wie im Besonderen der Negation ein Wesen zuzutheilen, dadurch aber consequent die Ideen gleichen Schwierigkeiten auszusetzen wie die Dinge, würde, wenn Platon selber Ideen vom Negativen nicht angenommen hätte, dies als einen Widerspruch erscheinen lassen, aber so, dass ihre Annahme auf der andern Seite eine Aufhebung der Ideenlehre selber involvirt » (Alberti, *Geist und Ordnung Platonischer Schriften*, p. 77).

posés sous cette forme devant l'esprit de Platon? Et ce point accordé, les eût-il traités et résolus comme on vient de le voir, mettant en péril ou renversant à chaque instant son propre système? Un esprit impartial et éclairé aura de la peine à s'en convaincre.

X. La langue de l'auteur n'étonne pas moins que ses idées. Le lecteur à qui les écrits de Platon sont familiers se sent ici plus d'une fois dépaysé. Les locutions insolites et pour parler le langage des érudits, les ἅπαξ εἰρημένα abondent : le *Lexicon platonicum* d'Ast n'en mentionne pas moins de vingt-deux à la seule lettre A. Mais ce qui frappe encore plus, c'est de voir certains termes tels que ἔλεγχος, δύναμις, ἀπορία, ἀπόδειξις, φάσις et ἀντίθεσις employés avec une signification technique qui ne leur a appartenu qu'après Platon : maintes fois on est transporté en pleine terminologie aristotélicienne.

Quant au style même, il est méthodique, écrit Thurot, au point d'être pédantesque. La clarté et l'élégance habituelles du maître font ici presque complètement défaut. Est-ce une œuvre de jeunesse, composée à Mégare au lendemain de la mort de Socrate? Toutes les vraisemblances s'y opposent. Est-ce une œuvre de vieillesse conçue alors que Platon était depuis longtemps chef d'école? Les *Lois* qu'il n'eut pas le temps d'achever nous renseignent sur le genre de composition qui avait alors ses préférences : rien de moins ressemblant, on en conviendra, à la sécheresse dialectique du *Sophiste*.

Ce dialogue offre-t-il du moins une unité organique, une homogénéité réelle? Il serait difficile de le prétendre en présence des digressions de tout genre qui s'y succèdent. Faut-il mettre au compte du sujet les lenteurs inaccoutumées du développement, ces retours incessants sur le chemin parcouru? La comparaison de la *République* et du *Phédon* suffit pour réduire cette excuse à sa juste valeur.

Si de l'écrivain nous passons au philosophe, nos doutes iront plutôt croissant : quelques pages que Platon n'eût pas désavouées ne sauraient en effet donner le change sur l'ensemble.

La théorie des Idées est supposée depuis longtemps connue et enseignée, sauf à n'être acceptée qu'avec des modifications qui la rendent méconnaissable. Qu'on dise avec les uns qu'elle revêt dans le *Sophiste* une forme plus ésotérique et moins populaire, ou avec les autres qu'elle y entre en composition avec les données de l'expérience, il reste qu'elle est déclarée insuffisante et même contradictoire.

De plus, chose curieuse, autant sur certains points l'auteur s'éloigne de Platon, autant il se rapproche d'Aristote. En veut-on la preuve?

Aristote a attaché son nom à la distinction de l'acte et de la puissance ; une assertion du *Sophiste* n'est que l'écho de cette doctrine.

Aristote a créé dans ses *Catégories* la théorie du relatif ; Grote déclare que cette même théorie est exposée en maint passage du *Sophiste*.

Aristote a introduit dans la métaphysique la notion du non-être relatif (στέρησις), qui marque seulement l'absence de tel attribut, opposée à celle du non-être absolu (ἀπόφασις), suppressive de l'existence même. L'auteur du *Sophiste* fait de cette distinction une des bases de son propre système : à chaque instant dans sa longue discussion sur le non-être il prend soin de la rappeler.

Aristote définit la philosophie première « la science de l'être en tant qu'être ». L'Etranger se représente en termes identiques le domaine et la mission du philosophe.

Aristote accorde une réalité positive aux êtres particuliers : il n'en va pas autrement dans le *Sophiste*.

Aristote reproche aux Idées immobiles d'être incapables de déterminer en tant que causes aucun acte, aucun mouvement. La même objection est développée avec beaucoup de vivacité dans le *Sophiste*.

Voilà pour le fond du dialogue : dans la forme l'esprit aristotélicien est encore plus sensible, comme Grote lui-même n'a pu s'empêcher de le remarquer. L'érudition philosophique, telle qu'elle s'étale dans le *Sophiste*, la controverse philosophique,

telle qu'elle y est pratiquée [1], passent universellement pour dater d'Aristote et de son école.

A coup sûr le *Sophiste*, quoi qu'en pensent Ficin et les Alexandrins, est très supérieur au *Parménide* [2] : le style philosophique y dispose d'un vocabulaire plus riche et à certains égards plus précis : la discussion y suit une marche moins déraisonnable et moins ténébreuse. Néanmoins un lecteur impartial conviendra qu'à ce point de vue l'ensemble ne fait guère songer à Platon. En dehors même du désaveu explicite infligé sur plus d'un point aux théories fondamentales du célèbre philosophe, il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup pratiqué ses écrits pour s'étonner de ne rencontrer dans ce dialogue ni son inspiration pratique, ni sa profonde et pénétrante morale, ni, ce qui est plus significatif encore, son souffle et son esprit.

Le Politique

I. Dans l'examen sommaire auquel nous soumettons ici l'authenticité des divers dialogues réputés platoniciens, le *Sophiste* méritait une place à part, proportionnée à celle qui lui est accordée d'ordinaire dans la reconstruction et l'interprétation du platonisme. Quoique selon toute apparence l'œuvre du même écrivain, et malgré les liens de tout genre qui le rattachent au *Sophiste* [3], le *Politique* est très loin d'avoir une égale importance : aussi nous retiendra-t-il bien moins longtemps.

1. « Die Untersuchung baut sich überhaupt auf ἀντιλογίαις, ja ἐναντιολογίαις und fort und fort sich neu erhebenden ἀπορίαις auf » (Deuschle).

2. Ces deux dialogues sont-ils nés dans une même école? La chose est probable. Sont-ils de la même main? Nous ne le croyons pas. On a dit que les thèses du *Parménide* étaient reprises et confirmées dans le *Sophiste*, où se trouverait en même temps la réponse aux objections les plus décisives du vieux philosophe éléate contre les Idées. Rien de moins démontré. Ce qui paraîtrait plus logique, c'est de voir dans un passage déjà relevé du *Sophiste* (259 B) une satire à peine déguisée de l'argumentation aussi captieuse que stérile du *Parménide*.

3. Relevons en particulier ce fait que contrairement à toutes les habitudes de Platon l'auteur a pris soin de marquer en termes exprès (266 D,

C'est à coup sûr une idée singulière que de choisir pour diriger une discussion sur la politique un représentant des théories éléatiques auxquelles cet ordre de recherches est resté sans doute totalement étranger. Quant au jeune Socrate qui lui sert de répondant, on ne saurait mieux le comparer qu'à ces figurants de théâtre dont tout le rôle se réduit à transformer par leur présence un long monologue en un semblant de conversation.

S'il était vrai, comme Grote l'insinue en plus d'un passage, que Platon dédaigneux des résultats positifs de la science n'a eu d'autre but que de créer chez ses disciples une aptitude dialectique universelle, le *Politique* comme le *Sophiste* répondrait assez bien à ce programme. Sans parler des questions de méthode qui s'y trouvent agitées, en l'absence visible de tout plan régulier, un véritable luxe de divisions, de distinctions et de digressions de toute nature interrompt constamment l'enchaînement naturel des idées. Une fois entré dans la voie des comparaisons et des exemples, « indispensables auxiliaires de quiconque veut connaître les grandes choses », l'auteur, nous avons déjà eu occasion d'y insister, s'abaisse à un degré de banalité, presque de vulgarité bien propre à éveiller des soupçons. Sans doute dans des dialogues éminemment platoniciens l'art de diviser est proclamé comme il l'est ici une des opérations essentielles du logicien : mais l'application qui en est faite, plus artificielle encore et plus compliquée que dans le *Sophiste*, ne permet guère de songer à un esprit aussi élevé, aussi judicieux que Platon [1]. A plusieurs reprises l'auteur, déclarant la méthode employée défectueuse, s'empresse de « prendre un autre point de départ et de suivre une route différente. » C'est pour ce même motif qu'il essaie de corriger par le récit d'un mythe la sécheresse rebutante de la première moitié du dialogue.

---

284 B et 296 B), par des renvois tout semblables à ceux que nous offrent les écrits d'Aristote, que le *Politique* continuait le *Sophiste*.

1. Que penser notamment de définitions comme la suivante : « La politique est l'art de gouverner volontairement des bipèdes qui s'y prêtent volontiers »?

« Cet univers, écrit-il, tantôt Dieu lui-même le dirige dans sa marche et lui imprime un mouvement circulaire : tantôt il l'abandonne, lorsque ses révolutions ont rempli la mesure du temps marqué... De là des convulsions redoutables, des bouleversements violents, suivis d'une période de calme, après laquelle les éléments discordants redeviennent graduellement les maîtres, menaçant l'univers d'un retour au chaos. »

Ce mythe, à propos de la définition du politique, peut paraître assez peu naturel : mais ce qui est plus grave, c'est que les enseignements qui y sont ou formellement exprimés ou implicitement contenus s'accordent mal avec ce que nous lisons dans les dialogues les plus authentiques. Que devient ici notamment le dogme de la Providence, enseigné avec tant d'éclat par Socrate et Platon ? Le profond métaphysicien qui a écrit des pages si éloquentes sur la bonté et la toute-puissance de l'Etre suprême peut-il admettre que la divinité passant successivement de l'inertie à l'acte, et de l'acte à l'inertie abandonne son œuvre au risque de la voir périr ? D'autres philosophies, celle de l'Inde par exemple, et en Grèce d'autres penseurs, au premier rang desquels se placent les stoïciens, ont cru à ces alternatives de création et de dissolution, de réveil et de sommeil du monde condamné à traverser des périodes fatales de trouble et de décomposition : mais, comme chacun le sait, le démiurge du *Timée* confère expressément aux astres et à l'univers sorti de ses mains le privilège d'une indéfectible immortalité.

II. On a dit que le gouvernement de la science, tel qu'il est esquissé dans le *Politique*, était sous d'étroites proportions l'original dont la *République* nous offre la copie agrandie et développée. Soutenir cette thèse, c'est s'attacher à des ressemblances apparentes et négliger des différences essentielles. D'un côté, le politique et le philosophe sont nettement séparés : de l'autre ils sont étroitement rapprochés, presque confondus [1]. Nul n'ignore quelle est pour Platon la condition par excellence

1. Voir notamment le célèbre passage de la *République* (VI, 473 C).

imposée aux futurs dépositaires de l'autorité : c'est la connaissance et la possession de la dialectique, qui seule les rendra capables de saisir dans toute sa pureté l'essence immuable du vrai, du juste et du beau. Or dans le *Politique* il n'y a pas un mot de ce programme si élevé d'éducation [1]; on n'y rencontre pas même une mention lointaine de ce bien que Platon plaçait au sommet du monde intellectuel comme le soleil qui l'éclaire : à quoi bon d'ailleurs aspirer à ces hauteurs, puisque l'unique mission, ou à peu près, du politique, mission d'une nature toute pratique, est « d'unir les caractères forts et modérés dans un tissu royal de façon à réaliser le plus heureux mélange » (311 A)? C'est un chef de haras, un bouvier qui s'entend à perpétuer les meilleurs sujets du troupeau.

Sommes-nous en présence d'une œuvre de jeunesse, prélude négatif aux affirmations de la *République*? est-ce une réfutation des attaques dirigées contre ce dernier dialogue? ou une transition entre la cité idéale dont Platon s'était d'abord épris et les procédés fort différents de gouvernement complaisamment développés dans les douze livres des *Lois*? Toutes ces hypothèses ont été proposées : aucune n'est satisfaisante. L'auteur du *Politique*, adoptant l'idéal de Xénophon, rêve d'un roi doué d'aptitudes exceptionnelles pour commander à un peuple de sujets [2] qui n'a contre l'oppression d'autre garantie que la vertu du monarque. Rhétorique, art de la guerre, pouvoir judiciaire, tout relève de ce souverain, moins en raison de sa science que du rang élevé dont il est revêtu. Un écrit, justement désigné par le sous-titre περὶ βασιλείας, car il ne connaît que la royauté et ne parle que d'une dictature (294 A), se comprend mal sous la plume de Platon : sa date doit être plus récente. « C'était une idée courante à la fin du IVe siècle que pour

1. N'est-il pas étrange que dans un dialogue rattaché étroitement au *Théétète* toute ligne de démarcation disparaisse entre les divers modes de connaissance, l'opinion vraie ou même simplement l'opinion tout court (309 C, 310 E) obtenant tous les honneurs réservés par Platon à la science comme au seul instrument d'initiation philosophique?

2. 309 A : δουλικὸν γένος, expression au moins singulière.

être philosophe il fallait voir dans la démocratie une forme surannée et dans la royauté le véritable principe du temps [1]. »

III. Quant à l'élocution, ici comme dans le *Sophiste*, les endroits mêmes où la pensée pourrait faire songer à Platon sont écrits dans un style heurté, tourmenté, qui n'a rien de la grâce et de la souplesse, moins encore de la variété et de l'ampleur de la *République* ou même du *Théétète*. Le génie platonicien dans sa maturité n'a pas passé par là.

Réponse a une objection. — Le contraste qui sépare le *Sophiste* et le *Parménide* du reste de l'œuvre platonicienne est si frappant, si nettement accusé que M. Janet n'a pas hésité à écrire : « La suppression de ces deux dialogues débarrasse ce qu'on peut appeler l'exégèse platonicienne de la plus grande difficulté qu'elle rencontre et détermine en la limitant la vraie théorie de Platon [2]. » Rien de plus exact. Loin de moi la pensée de prétendre que du même coup disparaissent toutes les obscurités du platonisme : du moins c'est une doctrine une et homogène, dont les lignes principales ne sont plus brisées par des constructions étrangères. Mais aussitôt surgit un problème en apparence singulièrement redoutable.

Si le *Parménide* et le *Sophiste* (l'insignifiance doctrinale de son frère jumeau le *Politique* permet d'écarter ce dernier du débat) ne sont pas de Platon, de qui sont-ils ? Quel est le philosophe ou plutôt quels sont les philosophes, aujourd'hui inconnus, dont les productions pseudonymes se sont glissées de la sorte au milieu de la collection platonicienne ? Dans un siècle éclairé par la lumière de l'histoire une pareille substitution est-elle explicable ? Peut-on raisonnablement admettre qu'un penseur capable d'écrire de tels ouvrages en ait volontairement abdiqué la propriété ou en ait été illégitimement dépouillé sans qu'aucune protestation se soit fait entendre?

---

1. L. Carrau.
2. *Dictionnaire des sciences philosophiques*, article *Platon*.

Si grave que soit l'objection, nous ne ferons aucune difficulté d'y répondre.

Sans doute si l'on interroge Proclus ou Ficin par exemple sur le mérite du *Parménide*, il se récriera que c'est un livre divin, un chef-d'œuvre incomparable : il s'est même rencontré des critiques de sens rassis très disposés à placer le *Sophiste* au-dessus de tous les écrits de Platon. Sans vouloir par un excès tout opposé rabaisser l'un et l'autre de ces dialogues, le second surtout, au rang de productions insignifiantes [1], personne cependant ne sera tenté de leur appliquer le raisonnement de M. B. Saint-Hilaire au sujet de la *Métaphysique* : « Si elle n'est pas authentique, de qui pourrait-elle être? L'heureuse Grèce aurait-elle à se flatter d'avoir produit à côté d'Aristote quelque autre génie aussi profond et aussi étendu? » Ici nous sommes en présence d'œuvres dignes d'attention, si l'on veut, mais à propos desquelles il serait téméraire de parler d'admiration.

Il est à remarquer d'ailleurs que leur apparition reculée jusqu'à la seconde moitié du IVe siècle est en complète harmonie avec ce que nous savons de la production philosophique à cette époque. Aux considérations indiquées dans les pages précédentes à l'appui de cette hypothèse nous ajouterons les suivantes.

Dans les trois dialogues qui nous occupent, l'entretien ne se poursuit que pour la forme, tant est effacé le rôle d'un des interlocuteurs. Or précisément après Platon le dialogue, c'est-à-dire la conversation aux libres allures, aux reparties savantes ou ingénieuses, fut remplacé par des expositions suivies à la façon des traités d'Aristote : rompant avec la poésie pour ne plus relever que de la logique [2], la philosophie se créa un lan-

1. Nous pousserons plus loin nos concessions. Ceux-là même qui accepteront les conclusions ici formulées accorderont sans peine que l'étude du *Parménide* et du *Sophiste* continue à s'imposer à quiconque entreprend une analyse complète et une discussion impartiale du platonisme, au même titre que la lecture de certains écrits de Hobbes, de Gassendi et d'Arnaud est indispensable à tout historien sérieux des théories cartésiennes.

2. Cf. Cicéron, *De Finibus*, V, 4. Ce n'est pas seulement Platon dans le

gage spécial, riche en abstractions. D'autre part, descendue de de la région supérieure des Idées, parfois compromise dans des alliances équivoques avec une certaine sophistique, la dialectique ne cessa pas d'être cultivée dans les écoles à titre d'exercice de gymnastique intellectuelle, de simple prélude à l'œuvre ultérieure de la métaphysique [1]. Or tel est bien le caractère qui lui est ici assigné. Enfin l'attitude prise dans ces trois dialogues à l'endroit de la théorie des Idées s'explique dès qu'on se rappelle que Speusippe et Xénocrate l'abandonnèrent [2] et qu'Aristote mit son génie à en faire la critique.

En vient-on à les examiner de plus près? Le *Parménide* trahit une époque de doute et de défaillance intellectuelle : et ce trait caractérise incontestablement les générations contemporaines de Pyrrhon et d'Arcésilas. Le *Sophiste* et le *Politique* sortent d'une école où la philosophie commençait à perdre tout contact avec la vie : or que furent le stoïcisme et l'épicurisme, sinon une réaction nécessaire contre l'abus des controverses logiques, pointilleuses et stériles?

On a souvent parlé de l'éléatisme ou plutôt du « mégarisme » qui perce dans ces trois dialogues : le mot est peut-être juste, mais dans un sens assez différent de celui qu'on entendait lui donner. Euclide, dit Cousin, fonda sur la dialectique de Socrate, corrompue par un mélange adultère avec la tradition éléatique, une école éristique qui dégénéra bientôt en un foyer de scepticisme : mais on comprend que grâce à lui et à ses disciples les enseignements de Parménide fussent encore assez répandus au temps d'Aristote pour que l'auteur de la *Métaphysique* ait jugé opportun de les réfuter en mainte occasion. Si d'ailleurs des raisons chronologiques nous détournent d'attribuer le *Parmé-*

Philebe, c'est Isocrate dans son *Panathénaïque* qui accuse la folle passion de la jeunesse instruite d'alors pour les arguties de la dialectique.

1. « Philosophi eloquentiam despexerunt, oratores sapientiam » (*De Oratore*, III, 19).

2. Aristote (*Metaphysique*, XIII, 9. 1086a2) dit des platoniciens de son temps qu'ils avaient reconnu τὴν περὶ τὰ εἴδη δυσχέρειαν καὶ πλάσιν. Il serait facile de relever dans le *Politique* des traces du pythagorisme attribué à Xénocrate.

nide au fondateur même de l'école de Mégare, Stilpon qui florissait à la fin du IVe siècle et compta le stoïcien Zénon parmi ses élèves fut « un de ces hommes que l'on voit apparaître au déclin des écoles et qui par leur valeur personnelle leur rendent un instant l'éclat qu'elles n'avaient plus et qu'elles perdent avec eux. [1] » Il est cité expressément comme ayant nié la réalité des Idées : Diogène Laërce qui nous l'apprend [2] ajoute que ses dialogues étaient des compositions « dépourvues de toute chaleur » : la qualification s'applique d'elle-même au *Parménide*.

Socher avait cherché également l'auteur du *Sophiste* et du *Politique* dans les rangs des Mégariques : il oubliait que cette école soutint avec opiniâtreté l'immobilité de l'être directement attaquée dans le premier de ces dialogues. Pour nous le *Sophiste* (avec le *Politique* qui en forme la suite) est l'œuvre d'un platonicien dissident, frotté de péripatétisme, si l'on peut employer cette expression [3]. L'histoire nous montre que Platon n'eut que des héritiers infidèles, incapables de maintenir sa doctrine dans toute son intégrité : l'enseignement de l'Académie revêtit de plus en plus un caractère mathématique et abstrait qui justifie tout à la fois certaines affirmations et certaines critiques également inattendues. L'éclectisme inconscient ou prémédité qui se fait jour soit dans la définition du sophiste, soit dans l'analyse des attributions du politique, soit dans l'explication de l'être, soit dans l'examen de la théorie des Idées répond certainement à la tendance générale du mouvement philosophique durant la seconde moitié du IVe siècle.

Maintenant ne consentir à effacer ici le nom de Platon que pour y substituer un autre nom propre dûment qualifié, c'est, il me semble, à la distance où nous sommes de cette époque et avec le peu de renseignements que nous possédons sur les

---

1. Henne, *Ecole de Mégare*, p. 204.
2. II, 119 : Δεῖνος ἄγαν ὢν ἐν τοῖς ἐριστικοῖς ἀνῄρει καὶ τὰ εἴδη.
3. Schaarschmidt qui a rajeuni en Allemagne la thèse de Socher parle même (à tort selon nous) d'éléments stoïciens.

destinées de l'école platonicienne, méconnaître la limite des exigences légitimes qui s'imposent à la critique [1].

Qu'on y réfléchisse en effet. Des cent ou cent cinquante ans qui se sont écoulés entre la mort de Socrate et l'établissement définitif des Ptolémées, que nous reste-t-il aujourd'hui, en dehors des ouvrages attribués à Platon et à Aristote, sinon quelques noms d'auteurs, quelques titres de livres [2] ? Et cependant, au témoignage unanime des écrivains postérieurs, aucune période n'avait été plus féconde, comme si la plume avait hérité de l'action sociale refusée désormais à la parole publique. Au moment où furent fondées les grandes bibliothèques d'Alexandrie et de Pergame, la plus grande partie de ces œuvres philosophiques de second ou de troisième ordre subsistait encore : c'est donc une hypothèse plausible et fort naturelle de croire que notre double collection, platonicienne et aristotélicienne, recèle dès cette date un certain nombre de dialogues et de traités étrangers qui s'y sont glissés à la faveur de l'ignorance et de l'inadvertance, ou à la suite d'une fraude intéressée. En ce qui concerne notamment le platonisme, le vague que créait l'absence d'une tradition avérée, d'un enseignement intégralement perpétué au sein de l'école, rendait les méprises plus aisées à commettre, plus difficiles à découvrir et à réparer. Le *Parménide*, le *Sophiste* et le *Politique* étaient très peu lus, à peine connus : à côté d'un faux air de profondeur la discussion offrait quelques éléments platoniciens : ici une pensée, là un

1. « Parmi les dialogues prétendus platoniques, quelques-uns ne sont peut-être que des pastiches, quelques autres sont d'un ami ou d'un élève de Platon; mais entre ces amis et ces élèves, lequel choisir pour lui en transférer la propriété, quand aucun témoignage formel ne dirige nos conjectures pour ce changement d'attribution ? L'histoire des lettres anciennes ne doit pas se grossir sans profit d'un amas de conjectures dénuées de fondement » (E. Egger). — Que d'œuvres d'art, même du xve et du xvie siècle, demeurent et resteront longtemps encore anonymes !

2. « La plupart des successeurs de Platon et d'Aristote ont écrit, mais non pas pour nous. On ne saurait trop le redire, ni trop appuyer sur une telle perte. Le riche trésor des livres de Platon et d'Aristote, sur lequel nous jugeons la philosophie, n'est pourtant qu'un débris, quoique ce débris soit magnifique : tout le reste a disparu. Nous frappons pour ainsi dire à la porte de toutes ces écoles, mais la porte est fermée » (E. Havet).

développement rappelait d'autres écrits de Platon dont l'origine était incontestée : il n'en fallait pas davantage, en dépit de graves divergences dont on n'avait qu'imparfaitement conscience, pour qu'une science peu sûre d'elle-même ait sans trop de peine accueilli comme authentiques ces dialogues avec tant d'autres de moindre importance : si dans les siècles suivants ils ont conservé ce caractère, sans qu'aucune réclamation autorisée ne soit arrivée jusqu'à nous, il faut s'en prendre à l'absence de toute critique sérieuse et à l'autorité infaillible qui s'attacha dès l'origine aux décisions des Alexandrins.

Les Lettres

Pour achever l'examen que nous avons entrepris et nous acquitter jusqu'au bout de notre tâche de critique, il nous reste à prononcer sur un recueil assez singulier, compris dans toute édition ou traduction complète de Platon [1], et annexé dès l'antiquité, le double catalogue d'Aristophane et de Thrasylle en fait foi, à l'héritage littéraire et philosophique du fondateur de l'Académie. Il ne s'agit plus ici de dialogues ou de traités composés avec le dessein exprès de les faire servir à la conservation fidèle et intégrale d'une grande doctrine, mais bien de lettres [2] écrites à l'occasion et l'on pourrait presque dire, sous la dictée des événements. Ces lettres, il faut le reconnaître, n'offrent guère plus d'intérêt au métaphysicien qu'au lettré et à l'historien : néanmoins en considération du nom qu'elles portent, la critique moderne s'en est occupée à plusieurs reprises et dans la première moitié de ce siècle la question de leur

1. Il ne saurait être question de discuter à fond l'authenticité des poésies plus ou moins légères attribuées au grand philosophe par des compilateurs tels que Diogène Laërce. C'est un sujet auquel nous avons touché en passant dans notre premier volume (p. 37).

2. Au nombre de 13 dans les éditions courantes, et de 18, si l'on y ajoute celles qui ont été découvertes depuis le commencement de ce siècle dans divers manuscrits.

authenticité a été aussi vivement discutée que diversement résolue.

Disons de suite qu'un érudit au courant des choses de l'antiquité est involontairement préparé à se tenir ici sur ses gardes. C'est qu'en effet si la littérature latine nous a légué mainte collection épistolaire d'une origine reconnue en même temps que d'un prix véritable, en revanche la littérature grecque, sous ce rapport plus riche encore peut-être, ne nous présente que des richesses de provenance habituellement suspecte, à ce point que si les lettres platoniciennes devaient être jugées par un simple rapprochement avec les textes analogues qui se rapportent au ve, au ɪv^e, et même au ɪɪɪ^e siècle avant notre ère, leur sort ne serait pas longtemps douteux [1]. Il ne semble pas en effet qu'on puisse citer chez les anciens un genre d'écrits qui ait payé un plus large tribut à l'erreur et à la fraude. Dès lors pour nous convaincre que nous possédons vraiment des lettres sorties de la main de Platon, il faudra des arguments solides, un critérium décisif.

Or convient-il d'invoquer à ce titre le témoignage d'Aristophane de Byzance qui a compris les *Lettres* dans sa cinquième et dernière trilogie, à la suite du *Criton* et du *Phédon*? Nous ne le pensons pas, et fût-il démontré, ce qui ne l'est pas, que le recueil visé par le bibliothécaire alexandrin concordait de tout point avec le nôtre, il est aisé de se représenter comment sa bonne foi a pu et dû être surprise.

D'autre part, Platon a beaucoup voyagé; sa carrière a été longue, sa réputation a franchi de bonne heure les limites de l'Attique et même de la Grèce : on doit croire qu'il a été maintes fois consulté par tout ce qui autour de lui était désireux de s'éclairer, ou même simplement capable de réfléchir : en Italie et en Sicile, même avant la fondation de son école, il a noué des relations auxquelles jusqu'à la fin de sa vie il est demeuré fidèle : autant de circonstances qui, à juger du passé par le pré-

1. Voir à ce propos un article publié par la *Revue des études grecques* (avril-juin 1889) sous ce titre : *Les épistolographes grecs.*

sent, suffiraient à expliquer une correspondance très active et très étendue.

Soit : Platon a eu de nombreuses occasions d'écrire : a-t-il écrit en réalité aussi souvent, et surtout de quelle manière ses lettres sont-elles parvenues à la postérité? De nos jours avec tous les moyens de publicité et toutes les facultés de communication dont un éditeur dispose, composer et publier un recueil de ce genre est chose souvent laborieuse : à quels obstacles ne devait-on pas se heurter dans l'antiquité?

Veut-on que Platon ait gardé lui-même copie de ses lettres dans sa bibliothèque personnelle? Ce n'est pas vraisemblable, étant donné leur peu d'importance, sauf l'une ou l'autre exception. — Sont-ce les correspondants siciliens [1] de Platon qui d'eux-mêmes ou sur une invitation expresse du philosophe auraient conservé ses communications, de telle sorte que cinquante ou cent ans plus tard il ait été possible à leurs héritiers de s'entendre pour répondre à un appel présumé des premiers éditeurs à Athènes, ou à Alexandrie? Seconde invraisemblance, d'autant qu'en maint passage [2] il s'agit expressément d'une doctrine secrète qu'il faut soigneusement mettre à l'abri de toute indiscrétion [3]. Au contraire, tout s'explique, à la seule condition de voir dans ces lettres soit un exercice d'école, soit l'œuvre d'un faussaire, soit même une tentative d'apologie dictée à quelque disciple par une admiration plus zélée d'ailleurs qu'intelligente. Leur demandons-nous sur la personne, la carrière et l'œuvre de Platon quelques-unes de ces confidences et de ces révélations infiniment trop rares à notre gré dans ses dialogues, notre attente est à peu près complètement trompée. Parmi les faits historiques de quelque valeur qui y sont mentionnés, combien en est-il que les disciples ne pussent connaître aussi bien que le maître?

1. Par une coïncidence au moins singulière, toutes ces lettres sont à destination de la Sicile.
2. Par exemple, II, 314 A-C et VII, 341 B-E.
3. Sur les doctrines secrètes maintes fois attribuées à Platon, consulter notre premier volume, p. 245-252.

Quant au système platonicien, ou ces lettres sont muettes, ou ce qu'elles ont la prétention de nous en révéler cadre généralement assez mal avec les enseignements contenus dans les écrits les plus authentiques et les plus considérables du philosophe.

On ne sera donc pas surpris d'apprendre que dans notre siècle la solution négative tend de plus en plus à rallier tous les suffrages. Seuls parmi nos contemporains Grote en Angleterre et M. Waddington en France, par déférence pour la tradition ancienne, se sont prononcés dans un sens différent.

Mais à la suite de ces considérations générales il ne sera pas inutile, sinon de soumettre à un examen spécial, du moins de passer rapidement en revue chacune des lettres de la collection.

Les citations morales contenues dans la première conduisent d'elles-mêmes à l'envisager comme un exercice d'école. — La seconde prête à Platon des déclarations d'une vanité ridicule chez un auteur qui a pris soin de faire disparaître complètement sa personne même de ses écrits les plus achevés : d'ailleurs il est bien difficile de ne pas tenir pour suspecte une lettre qui donne de la « nature première » une explication aussi fantastique, explication visiblement destinée à rester une énigme pour tout lecteur non initié, une lettre qui déclare en outre en termes exprès « qu'il n'y a pas eu et qu'il n'y aura jamais d'ouvrage de Platon ». — La quatrième est adressée à Dion : comment reconnaître l'auteur du *Gorgias* et de la *République* dans une lettre où un homme politique engagé dans une périlleuse et redoutable entreprise ne reçoit d'autre conseil que des variations sur ce thème vulgaire : « Plaire, voilà le moyen infaillible de réussir » ? — La cinquième nous représente Platon se disculpant aux yeux de Perdiccas de s'être aussi complètement désintéressé des affaires d'Athènes : est-ce bien un roi de Macédoine que le vrai Platon eût choisi pour se laver publiquement ou confidentiellement de ce reproche ? — Dans la sixième on est surpris de rencontrer non seulement un retour aux pra-

tiques les plus bizarres du pythagorisme, mais des phrases d'un tour aussi manifestement chrétien que la suivante : « Tous, dans la mesure où nous serons bienheureux, nous connaîtrons un jour clairement le Dieu suprême, maître des choses présentes et futures, et le père souverain de ce maître et de ce créateur ». — Enfin les lettres IX, X, XI, XII, XIII, aussi banales qu'insignifiantes, et sur l'authenticité desquelles nous voyons des doutes exprimés dans nos manuscrits eux-mêmes, ne méritent vraiment pas les honneurs d'une discussion.

Il n'en va pas de même des trois lettres III, VII et VIII, dont il nous reste à parler et qui ont attiré à bon droit l'attention des érudits. Elles ont un but commun : défendre Platon contre des accusations qui ont dû à peu près infailliblement l'atteindre. On sait en effet que le même Athénien qui jugeait la décadence de sa propre patrie trop irrémédiable pour venir à son secours, n'avait pas dédaigné de jouer un rôle actif dans les affaires de Syracuse, depuis longtemps la proie d'une démocratie ardente et sauvage : comme tout le faisait prévoir, le succès n'avait pas répondu à son attente : dès lors avec quelle irrévérence jaloux et curieux n'ont-ils pas parlé de ce pédagogue assez insensé pour se flatter de gagner à ses vues des princes nés et élevés au sein d'une cour corrompue ? Les Athéniens ont-ils su gré à Platon d'avoir doté leur patrie d'une école philosophique, la première au monde et peut-être la plus célèbre ? On l'ignore : ce qu'on peut affirmer, c'est que du vivant du philosophe et après sa mort, ses tentatives politiques ont été l'objet d'un blâme sévère, auquel il est assez naturel que maître et disciples aient opposé de multiples essais d'apologie.

La troisième lettre roule tout entière sur les rapports entre Platon et Denys de Syracuse. Le philosophe s'y défend d'abord d'avoir été le principal inspirateur de la politique du tyran, ensuite d'avoir réservé à Dion l'honneur d'inaugurer un gouvernement plus juste et moins tyrannique. Non seulement l'auteur insiste sur des événements et des incidents que Denys devait parfaitement connaître, mais tout ce plaidoyer offre un

mélange aussi peu habile que peu vraisemblable d'abandon familier et de brusque gronderie, on pourrait dire de hautaine sévérité.

Par son étendue et son importance au moins apparente, par l'intérêt qu'elle présente, la lettre septième, adressée aux parents et aux amis de Dion, occupe dans la collection platonicienne une place vraiment à part : le lecteur ne sera donc pas surpris de nous voir entrer ici dans quelques détails. Platon y rappelle comment les excès de la démocratie restaurée par Thrasybule le frappèrent d'une sorte de vertige : aussi lorsqu'à la mort de Denys l'ancien, il fut supplié par Dion de venir en personne présider à l'éducation politique du jeune prince qui allait hériter du trône, comment eût-il pu s'y refuser ? Mais le tyran de Syracuse n'avait du philosophe que l'apparence et les dehors : aucune exhortation n'a pu triompher de ses mauvais instincts : Dion devenu son ennemi est tombé victime d'une lâche conspiration. Si ses amis songent sérieusement à conserver le pouvoir, qu'ils se fassent craindre, surtout qu'ils se fassent respecter. Puis, revenant en arrière, Platon entreprend de justifier ses derniers voyages en Sicile et la témérité avec laquelle Dion s'était jeté dans une campagne dont le dénouement devait être pour lui si tragique.

Disons-le de suite, ces pages historiques ne sont pas d'un écrivain vulgaire. L'auteur sait à merveille animer son récit et mettre en scène ses personnages. D'ailleurs point d'invective bruyante contre les tyrans et la tyrannie, point d'apothéose déclamatoire de la sagesse et de la science des philosophes, double indice ordinaire des compositions analogues sorties de l'officine des rhéteurs. Rôle des courtisans et des mercenaires à la cour de Syracuse, caractère dissimulé et vaniteux de Denys, rêves politiques et mécomptes de Dion, tout y est dépeint par quelqu'un qui a vu de près le gouvernement d'Athènes et a été initié aux affaires de la Sicile. En revanche, les redites sont nombreuses, les digressions se greffent sur les digressions, et l'on discerne mal à quel plan d'ensemble se rattachent des développements aussi mal coordonnés. En outre, si jamais les

circonstances ont pu déterminer Platon à rompre avec ses habitudes de composition pour laisser lui-même à la postérité une notable partie de ce qu'on pourrait nommer son *curriculum vitæ*, est-ce à l'expérience qu'il en aurait ainsi appelé, lui le philosophe de l'idéal, pour établir et justifier ses théories? aurait-il passé entièrement sous silence son œuvre scientifique et notamment l'école qu'il avait fondée et dirigée avec tant d'éclat ?

Ce n'est pas que la philosophie soit totalement absente de cette lettre : tout au contraire, au milieu du récit surgissent brusquement çà et là des réflexions abstraites d'un tour fort inattendu. Bien qu'à la fin de sa vie Platon semble avoir penché de plus en plus vers une sorte de mysticisme, les déclarations auxquelles nous nous heurtons ici n'en sont pas moins pour étonner. Et d'abord que penser de la leçon de logique que voici : « Il y a dans chaque être trois choses qui sont les conditions de la science : le nom, la définition et l'image... Vient ensuite la science elle-même, l'intelligence, l'opinion vraie... Enfin en cinquième lieu ce qu'il s'agit de connaître, la vérité[1] ». Rapprocher ainsi la définition et l'image, confondre la science et l'opinion vraie, ne plus se souvenir que l'Idée est le terme naturel et l'objet suprême de la connaissance, est-ce parler comme Platon ? Selon la remarque de Cousin, les habitudes du langage péripatéticien se trahissent dans les développements qui suivent, et où l'on rencontre sur les incertitudes du savoir et du raisonnement humain une théorie remarquable à coup sûr, mais inconciliable avec l'enthousiasme de Platon célébrant la puissance et les bienfaits de la philosophie.

La surprise redouble en face des conséquences tirées d'aussi singulières prémisses. « Cette insuffisance radicale de la méthode, écrit l'auteur, interdira toujours à un homme sensé la témérité d'ordonner ses pensées en une théorie, et en une théorie irrévocable, comme cela arrive quand elle est une fois fixée par l'écriture. » La philosophie doit donc être l'ob-

---

1. 342 A-C.

jet d'un enseignement secret et mystérieux. « Pour ceux qui ont rédigé ou qui rédigeront ce qu'ils croient être mes vrais principes, qu'ils prétendent les tenir de moi-même ou d'autres, je déclare qu'ils ne peuvent en savoir un mot. Je n'ai jamais rien écrit et je n'écrirai jamais rien sur ces matières [1]. » Dans un accès tardif de misologie, Platon vieillissant aurait-il donc renié ce qui fait sa gloire, et souhaité de faire tomber dans l'oubli les chefs-d'œuvre destinés à immortaliser son nom? Avec Cousin nous nous refusons absolument à supposer que l'auteur du *Phédon*, de la *République* et du *Timée* ait jamais conçu et signé une aussi ridicule et aussi inutile rétractation.

La huitième lettre, complément de la septième, est loin d'avoir la même portée, mais ne prête pas non plus aux mêmes critiques. Rien de plus sage que les conseils donnés aux parents et aux amis de Dion pour rendre la paix et la prospérité à Syracuse menacée d'une anarchie irrémédiable, et les éloges décernés à ce propos à Lycurgue et à ses institutions sont conformes à l'esprit dominant non seulement de Platon mais de toute l'école socratique. En revanche voici où se trahit le faussaire. La solution politique la plus chaudement recommandée dans cette lettre, c'est l'établissement à Syracuse d'une sorte de triumvirat royal, où entrerait notamment le fils de Dion. Or l'histoire nous apprend que ce jeune homme mourut du vivant même de son père. Comment imputer à Platon l'ignorance que suppose un pareil anachronisme ?

En résumé, et pour conclure sur ce point spécial, de la Grèce du v[e] et du iv[e] siècle avant notre ère il ne nous est parvenu aucune lettre d'une authenticité indiscutable : de plus on ne voit pas comment cette collection certainement incomplète aurait été constituée ou par Platon lui-même ou assez longtemps après lui par ses premiers éditeurs. Ce qu'elle contient d'intéressant au point de vue philosophique nous donnerait une idée plutôt inexacte et fausse de l'enseignement platonicien. Enfin

1. 341 B-C.

de l'examen sommaire auquel nous venons de procéder il résulte que les lettres mêmes dont sur tel ou tel point particulier on aimerait à invoquer le témoignage, en raison du ton de sincérité qu'elles semblent offrir, portent tantôt dans l'esprit qui les a dictées, tantôt dans les erreurs matérielles qu'elles contiennent, des traces assez évidentes d'une origine postérieure. Les plus importantes remontent sans doute aux premiers temps de l'ancienne Académie, mais « il est impossible d'admettre que Platon si avare dans ses ouvrages d'informations sur lui-même, ait composé exprès des Mémoires dans un cadre qui devait être si peu de son goût. Ces lettres ne sont qu'une forme artificielle donnée à des renseignements historiques sur la vie, la personne et les tendances du grand philosophe [1]. »

---

1. M. Chaignet, *La vie et les écrits de Platon*, p. 148.

davantage. Nous savons par Aristote ce que la lecture la plus superficielle suffirait à révéler, à savoir que les *Lois* ont été composées après la *République*. Diogène Laërce ajoute même, nous l'avons vu, que leur première publication fut l'œuvre de Philippe d'Opunte. Le même compilateur mentionne le bruit d'après lequel le *Phèdre* aurait été le début de Platon dans la carrière d'écrivain [1] : mais les motifs allégués pour justifier cette supposition ne sont que des impressions personnelles. D'autres récits dont l'origine est difficile à vérifier veulent que le *Lysis* ait paru du vivant de Socrate [2], que Platon ait été surpris par la mort pendant qu'il composait le *Critias* [3], enfin que les deux sophistes Protagoras et Gorgias aient eu connaissance des dialogues publiés par Platon sous leur nom [4].

Voilà à coup sûr des indications manifestement insuffisantes, comparées à l'étendue et à la complexité du problème à résoudre. Aussi les critiques modernes se sont-ils ingéniés de mille manières à y suppléer. Les pages qui vont suivre rendront sur ce point un éclatant témoignage à leur fertilité d'invention.

---

1. III, 38 : Λόγος δέ πρῶτον γράψαι αὐτὸν τὸν Φαῖδρον. On lisait autrefois par erreur λόγον, ce qui présentait la phrase comme une assertion d'Euphorion et de Panétius, cités trois lignes plus haut. Cf. Cicéron, *Orator*, 13.
2. Diogène Laërce, III, 35.
3. Plutarque, *Solon*, 32.
4. Athénée, XI, 505.

seul qui nous remette sous les yeux le développement naturel d'un esprit toujours agissant, toujours en progrès.

Une semblable préoccupation, reconnaissons-le, est assez récente. Elle apparaît à peine dans l'antiquité [1], et au siècle dernier encore elle eût été jugée sans doute aussi illusoire qu'inutile. C'est de nos jours seulement que la chronologie en général a été estimée à sa juste valeur et si en nous permettant de suivre pas à pas l'histoire des idées, des mœurs et des institutions elle jette sur la marche de l'esprit humain une vive lumière, elle n'est pas moins précieuse quand il s'agit d'apprécier la carrière d'un homme illustre. Le génie, a-t-on dit, n'est qu'une longue patience, et il n'est pas indifférent pour nous de savoir avec précision par quelles étapes successives l'intelligence d'ailleurs la plus heureusement douée a conquis avec la perfection de l'art le prestige de la renommée.

« Figurez-vous un musée où seraient réunis non seulement toutes les toiles de Raphaël, mais tous ses dessins, en un mot son œuvre tout entière, depuis ses premiers essais à l'école du Pérugin jusqu'à la *Transfiguration*. Quoi de plus curieux que de suivre une à une toute les transformations de son merveilleux talent, de le voir se dégager par degrés du genre pérugi-nesque pour se faire une manière plus libre, plus simple, plus variée, plus originale, s'inspirer des autres grandes écoles de l'Italie, de Léonard, de Masaccio, de Michel-Ange, jusqu'à ce qu'enfin il arrive à la grande manière de la fin de sa vie, où peut-être il était au moment de se transformer encore. Au contraire représentez-vous l'œuvre de quelque autre grand génie, et pour passer de la peinture à la poésie, je choisirai Molière : représentez-vous une édition de son œuvre qui commencerait par les *Femmes savantes* et finirait par les *Précieuses ridicules*, où un éditeur bizarre se serait passé le sot caprice d'accoupler en trilogie *Amphitryon*, l'*Avare* et *Psyché*, sous prétexte que les

1. On voit par exemple les éditeurs anciens de Démosthène, s'aidant de la date des divers événements mentionnés dans les harangues politiques du grand orateur, chercher à en retrouver la succession naturelle : mais ils y avaient renoncé pour ses plaidoyers.

deux premiers sont imités de Plaute, et tous les trois d'auteurs anciens : que diriez-vous d'un tel arrangement et de l'application qu'on en pourrait faire à l'œuvre de Racine ou à celle de Shakespeare? Si donc il y a quelque chose de clair au monde, c'est que le seul ordre qui ait de l'intérêt et de la vérité dans la suite des œuvres d'un poète ou d'un artiste, c'est l'ordre historique [1] ». La philosophie évidemment ne fait pas ici exception, et l'on traiterait avec une juste rigueur quiconque éditant Descartes placerait les *Principes* en tête du premier volume, réservant le *Discours de la méthode* pour le dernier.

J'ajoute une seconde remarque : depuis que la critique a cessé d'être purement esthétique, comme au temps de Rollin et de La Harpe, depuis qu'elle a eu l'heureuse pensée d'appeler l'histoire à son aide, la biographie d'un écrivain emprunte son plus vif attrait aux détails relatifs à la naissance, à la composition, à la publication, à la diffusion de ses écrits. L'antiquité elle-même n'a pas été oubliée dans cette révolution du goût, et d'un bout à l'autre de l'Europe des légions d'érudits ont dépensé une sagacité ingénieuse et un labeur infini à marquer la succession exacte des odes de Pindare, des discours de Lysias et des drames d'Euripide.

Mais s'agit-il d'ouvrages philosophiques élevés par leur objet même au-dessus des phénomènes contingents et transitoires de la vie réelle? de prime abord on est tenté de se persuader que de pareilles recherches sont sans raison d'être. Tandis que le reste des hommes est étroitement mêlé aux événements du dehors et en subit l'inévitable contrecoup, la pensée du philosophe ne relève que de l'idéal sur lequel est fixé son regard : ni le temps ni l'espace ne semblent avoir de prise sur elle. Sans doute : mais cette marche même vers l'absolu, ἡ ἄνω πόρεια, selon la belle et forte expression de Platon, a ses phases et ses péripéties inattendues : tantôt le penseur avance, porté par son enthousiasme, tantôt il recule comme arrêté par des obstacles invisibles : et le but même qu'il poursuit peut être comparé à

1. Préface de la traduction des œuvres complètes de Platon, par A. Saisset.

ces cimes des Alpes qui ne resplendissent à un moment donné dans l'azur que pour s'envelopper quelques instants après d'un impénétrable brouillard.

Puis, quand nous sommes en présence de systèmes qui ont passionné pendant des siècles l'élite de l'humanité (et qui oserait contester au platonisme ce privilège?), n'y a-t-il pas un intérêt psychologique de premier ordre à se rendre un compte exact de leur formation progressive, à discerner les éléments d'origine diverse qui sont successivement entrés dans la construction de l'édifice? Or les historiens de la philosophie sont d'accord pour constater que le mérite de Platon le plus incontestable a été de fondre dans un harmonieux ensemble toutes les vérités partielles découvertes depuis deux siècles par ses devanciers. Seulement dans cette féconde synthèse quelle part faire à l'action personnelle de Socrate, aux théories d'Héraclite, aux démonstrations et aux rêveries de Pythagore? Telle est la question importante, mais aussi obscure qu'importante dont la science moderne cherche impatiemment la solution : or qui ne voit par combien de côtés elle touche à celle qui nous occupe ici? Quel est le dialogue où Platon n'ait pas fait acte de philosophe et qui par conséquent n'ait rien à nous apprendre sur la lente évolution de sa pensée?

Mais pour retrouver cette succession chronologique, par quelle méthode procéder [1]? recourir à un raisonnement *à priori*, faire intervenir des conjectures toutes personnelles, paraît téméraire et chimérique : malheureusement combien sont rares et incomplètes les données de l'histoire! combien incertaines les conclusions qui se dégagent des textes eux-mêmes?

---

1. Il va de soi que cette enquête est subordonnée d'une façon absolue aux procès d'authenticité qui pourraient être soulevés, ainsi que le déclarait déjà expressément l'auteur des *Prolégomènes à la philosophie de Platon* (ch. 26) : Ἵνα τὴν ἀληθῆ τάξιν μάθωμεν, εἴπωμεν πρῶτον ποῖοί εἰσιν οἱ νόθοι καὶ τούτων τὴν τάξιν μὴ ζητήσωμεν. Cependant rien n'interdit de poursuivre de front deux recherches aussi étroitement connexes, et de fait la plupart des platonisants de ce siècle ont répété dans les mêmes termes ou dans des termes à peine différents ce qu'avait affirmé Schleiermacher : « Die Untersuchungen über die Echtheit der Werke gehen Hand in Hand mit denen über die Reihenfolge. » — Cf. Susemihl (I, p. ix).

Il n'est pas surprenant que plusieurs d'entre les plus célèbres écrivains de l'antiquité aient songé à défendre leurs écrits par une liste dressée à l'avance contre les oublis de l'ignorance, les méprises des copistes ou les calculs des faussaires : utiles exemples qui, s'ils fussent devenus la règle, auraient prévenu bien des doutes, et épargné notamment aux amis de la philosophie grecque plus d'une stérile et ingrate polémique. Epicure, dit-on, avait fait mieux encore ; en vue de couper court aux discussions de priorité qui dès lors ne manquaient pas de s'élever entre écoles rivales, il avait pris soin de consigner une date à la fin de chacun de ses écrits. Cette heureuse inspiration, Platon, moins défiant, ne l'a pas partagée, et pour établir un ordre quelconque entre ses nombreux dialogues, éditeurs et critiques en sont réduits à suivre la tradition des manuscrits ou leurs préférences individuelles. Aussi l'on ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'on entend un moderne déclarer avec assurance qu'il vient enfin de retrouver ce que personne n'avait su découvrir avant lui, à savoir la seule disposition vraiment capable de donner la clef des écrits du grand philosophe, en même temps que l'enchaînement naturel de ses pensées. Si cette prétention était le moins du monde justifiée, quelle faute de la part de Platon d'avoir négligé aussi complètement de léguer à ses contemporains le fil d'Ariane indispensable pour les orienter à travers le dédale de ses théories !

C'est qu'en effet, sur ce point, il est tout à fait inutile de consulter ses dialogues, qui non seulement nous laissent sans réponse, mais semblent se jouer comme à plaisir de toute tentative de classification [1]. De l'aveu de leur auteur, chacun d'eux forme un tout achevé, un organisme vivant et indépendant, sans liaison nécessaire avec une publication antérieure ou postérieure : chacun doit s'expliquer par lui-même, car par l'effet d'une disposition qui manifestement n'a rien de fortuit, Socrate

1. « Not one of the dialogues affords any positive internal evidence showing the date of its composition : nor is there any good extraneous testimony to determine the date of any one among them » (Grote).

est mis constamment en face d'interlocuteurs différents [1]. Donc pas de renvoi possible à une conversation précédente, alors même que la question y aurait été réellement traitée : un lien extérieur rattache l'un à l'autre tel et tel des dialogues qui figurent dans la collection platonicienne, mais c'est tout [2]. Aristote en écrivant rappelle volontiers ses autres compositions, ce qui met aux mains de ses interprètes quelques données intéressantes pour reconstituer la succession de ses ouvrages [3] : chez Platon les allusions de ce genre sont rares et comme involontaires, d'ailleurs toujours conçues en termes si vagues qu'elles se refusent à toute conclusion précise. Citons au hasard quelques exemples. Au chapitre XVIII du *Phédon*, il est très probable que Platon songe à un des épisodes les plus connus du *Ménon* : mais il se garde bien de le laisser voir. Dans un passage du *Protagoras*, on lit : « Nous examinerons une autre fois (εἰσαῦθις σκεψόμεθα) ce que peuvent être cet art et cette science de la mesure », et à la fin du même dialogue le sophiste d'Abdère prend congé de Socrate en lui disant : « Nous recauserons de tout cela quand tu le voudras (εἰσαῦθις διέξιμεν) [4]. » Chaque fois qu'il arrive à Platon de s'exprimer de la sorte, a-t-il déjà dans l'esprit le plan d'un entretien nouveau? Bien téméraire qui voudrait le prétendre.

A défaut du témoignage du philosophe, aurions-nous celui de ses contemporains et de ses successeurs immédiats? Pas

1. Cette seule circonstance rend déjà suspect l'un au moins des deux *Hippias* et des deux *Alcibiade*. « Freilich liegt bei solcher Homonymie der Verdacht gegen die Identität sehr nahe. » (Bergck).

2. Je veux parler ici de la trilogie formée par la *République*, le *Timée* et le *Critias*. A propos de celle que la tradition a établie entre le *Théétète*, le *Sophiste* et le *Politique*, il n'est pas sans intérêt de rappeler que les renvois exprès du *Politique* (266 D, 284 D et 286 B) au *Sophiste*, renvois absolument en dehors des habitudes de Platon, constituent un véritable argument contre l'authenticité de ces deux dialogues.

3. Il est vrai que ces renvois étant assez souvent réciproques (entre la *Poétique* et la *Rhétorique*, par exemple) ne jettent sur la question de priorité qu'une bien faible lumière.

4. Quelques critiques ont cru voir la première de ces promesses tenue dans le *Politique*, la seconde dans le *Ménon* et le *Gorgias*. De même le *Théétète* répondrait au *Charmide* (169 D), et le *Lachès* à la *République* (IV, 430 C).

davantage. Nous savons par Aristote ce que la lecture la plus superficielle suffirait à révéler, à savoir que les *Lois* ont été composées après la *République*. Diogène Laërce ajoute même, nous l'avons vu, que leur première publication fut l'œuvre de Philippe d'Opunte. Le même compilateur mentionne le bruit d'après lequel le *Phèdre* aurait été le début de Platon dans la carrière d'écrivain [1] : mais les motifs allégués pour justifier cette supposition ne sont que des impressions personnelles. D'autres récits dont l'origine est difficile à vérifier veulent que le *Lysis* ait paru du vivant de Socrate [2], que Platon ait été surpris par la mort pendant qu'il composait le *Critias* [3], enfin que les deux sophistes Protagoras et Gorgias aient eu connaissance des dialogues publiés par Platon sous leur nom [4].

Voilà à coup sûr des indications manifestement insuffisantes, comparées à l'étendue et à la complexité du problème à résoudre. Aussi les critiques modernes se sont-ils ingénié de mille manières à y suppléer. Les pages qui vont suivre rendront sur ce point un éclatant témoignage à leur fertilité d'invention.

---

1. III, 38 : Λόγος δέ πρῶτον γράψαι αὐτὸν τὸν Φαῖδρον. On lisait autrefois par erreur λόγον, ce qui présentait la phrase comme une assertion d'Euphorion et de Panétius, cités trois lignes plus haut. Cf. Cicéron, *Orator*, 13.
2. Diogène Laërce, III, 35.
3. Plutarque, *Solon*, 32.
4. Athénée, XI, 505.

CHAPITRE II

LES MÉTHODES PROPOSÉES

I. — Tout d'abord on a songé à demander aux événements les points de repère les plus sûrs de la classification cherchée. C'est qu'en effet Platon par sa philosophie l'homme de l'idéal, pour tout le reste s'inspire profondément de la réalité : c'est un Athénien qui jusque dans sa solitude de l'Académie n'en continue pas moins à vivre de la vie d'Athènes, à suivre d'un œil curieux les vicissitudes de sa patrie. L'antiquité déjà avait surpris dans les dialogues mainte allusion aux incidents de l'histoire politique ou à la littérature de la Grèce d'alors : mais on se croyait en présence tantôt de licences poétiques, tantôt d'interpolations postérieures. Dans les autres genres littéraires, les faits analogues étaient rares : ainsi dans les drames conservés de Sophocle et d'Euripide c'est à peine si de temps à autre la pensée du poète se reporte aux destinées présentes d'Athènes, soit pour se réjouir de ses triomphes, soit pour compatir à ses malheurs : même dans les *Perses* d'Eschyle l'histoire s'efface derrière une conception idéale. Platon à son tour s'est visiblement imposé une grande réserve, du moins en ce qui touche aux faits contemporains. On dit que les agissements politiques d'Alcibiade lui ont suggéré le *Premier Alcibiade* : les emportements de Critias, le *Charmide* : une parole méprisante de Socrate à l'endroit des rhapsodes, l'*Ion* : les excès de la démagogie athénienne, le *Gorgias* : son désir de

mettre en lumière la portée sociale de l'enseignement de Socrate, le *Protagoras* et l'*Euthydème* : conjectures plausibles si l'on veut, mais qui ne nous apprennent absolument rien de précis sur la date de ces divers dialogues. D'ailleurs, à vingt-quatre siècles de distance, il est aussi facile de négliger une allusion où elle existe que d'en supposer où il n'en existe pas.

Quelques passages, il est vrai, autorisent des conclusions plus positives. Ainsi dans le *Gorgias* (473 E) Socrate rappelle discrètement une des circonstances de sa vie qui lui firent le plus d'honneur, je veux parler du jour où chargé de diriger les débats de l'Assemblée dans laquelle passaient en jugement les vainqueurs des Arginuses, il refusa de mettre aux voix leur condamnation. Bentley et Bœckh considèrent le Ier livre des *Lois* comme postérieur à 356, date présumée de la victoire des Syracusains sur les Locriens qui s'y trouve mentionnée (638 B). Deux phrases, l'une de la *République* (I, 336 A), l'autre du *Ménon* (90 A), ne s'expliquent que du vivant d'Isménias de Thèbes, lequel mourut en 382. Le *Ménexène* suppose la paix d'Antalcidas (387), et le *Banquet* (193 A) fait allusion à la dispersion des malheureux habitants de l'Arcadie par les Lacédémoniens (385). Dans ces derniers cas, comme on le saisit sans peine si l'on réfléchit que Socrate est au nombre des interlocuteurs, nous sommes en face d'anachronismes manifestes, commis, on peut le croire, sous l'impression encore présente de ces divers événements, car plus tard ces dérogations à la vraisemblance non seulement couraient risque de n'avoir aucun sens pour le lecteur, mais certainement ne seraient même pas venues à la pensée de l'auteur. A l'heure où ces faits occupaient l'opinion, une inadvertance plus ou moins inconsciente de l'écrivain est assez explicable : une addition postérieure et réfléchie dans un texte déjà existant l'est beaucoup moins [1]. Dans l'antiquité cer-

1. On lit cependant dans la thèse savante de M. Bonnet sur Grégoire de Tours : « Même la mention d'événements historiques dont la date est connue ne prouve pas absolument que le livre où elle se trouve soit postérieur à ces événements, parce que comme on le voit par les citations réciproques et par certaines apostilles qui ont tout le caractère d'additions faites après

tains critiques peu bienveillants [1] avaient pris prétexte de ces anachronismes pour accuser Platon d'une ridicule ignorance : parmi les modernes l'illustre philosophe a trouvé des juges moins sévères, et jusqu'à des approbateurs [2].

II. — Ajoutés aux données extrêmement vagues de la tradition, les renseignements que nous venons de recueillir laissent encore un vaste champ aux hypothèses [3]. Un érudit contemporain, Teichmüller, las, selon son expression pittoresque, de voir les critiques ballotter les dialogues, comme les pions d'un échiquier, d'un point à l'autre de la série chronologique, se mit en quête d'une méthode nouvelle capable sinon de supprimer, du moins de restreindre dans des limites connues les incertitudes du problème. Pendant, dit-il, qu'Aristote cultive une philosophie abstraite qui ne descend presque jamais de la sphère spéculative, et que Cicéron développe ses théories dans des cadres tout artificiels, Platon a une philosophie vivante qui recherche plus qu'elle ne les fuit les points d'opposition ou de contact avec les opinions et les hommes du jour. L'auteur du *Gorgias* et du *Banquet*, loin d'être un homme de cabinet qui ignore ce qui se passe autour de lui, se tient en contact incessant avec le mouvement des mœurs et des idées. Aussi d'une part ses ouvrages

---

coup, Grégoire avait l'habitude de retoucher ses ouvrages déjà achevés et peut-être même publiés. » Telle était, tout nous le prouve, la coutume générale de l'antiquité.

1. Par exemple, Aristide et Didyme qui nous sont représentés comme ἐπιφυόμενοι τῷ Πλάτωνι παριστοροῦντι.

2. « Die Angst vor Anachronismen bei humoristischen und satyrischen Darstellungen ist überhaupt nicht Sache der Kunst, sondern der Pedanterie.. Der Anachronismus und die Allusion gehören wesentlich zum Kunstcharakter der platonischen Dialoge, und der erste ist weder ein Fehler, noch ein zufälliger Reiz » (Teichmüller).

3. Nous parlerons plus tard des rapports entre la philosophie de Platon et les écoles qui s'étaient fondées à côté de la sienne. Uberweg a fait preuve d'une étonnante érudition dans les pages où s'appuyant sur ce que nous savons de Théétète, d'Euclide, de Théodore le mathématicien, de Socrate le jeune, et en général de l'école de Mégare, il essaie d'établir que le *Théétète* est très postérieur à la fondation de l'Académie. Mais il nous a paru inutile de discuter des suppositions à peu près dépourvues de toute base positive.

nous font voir à côté du dialecticien et du moraliste, l'homme et le citoyen d'Athènes, engagé dans toutes sortes de dissidences et de polémiques : de l'autre il est impossible que les personnages très réels, loués ou combattus dans ses écrits sans doute parce qu'ils l'étaient dans son enseignement, n'aient pas noté avec complaisance ses éloges ou répondu avec vivacité à ses attaques. Cette double considération jointe à ce fait que maint dialogue a dû être inspiré à Platon par les questions de ses élèves ou par les objections de ses adversaires, a donné à Teichmüller l'espoir vainement entrevu et caressé avant lui de tirer de l'œuvre si étendue du philosophe l'histoire complète de sa vie et de sa pensée. Tel est l'objet du volume qu'il a intitulé : *Querelles littéraires au* IVe *siècle avant Jésus-Christ* [1], volume où il s'est appliqué à reconstruire au prix des plus patientes recherches la suite des rapports que Platon a entretenus avec les plus marquants d'entre ses contemporains. Disons immédiatement qu'on y rencontre une foule de rapprochements exposés avec beaucoup d'agrément et affirmés avec une assurance capable de créer l'illusion d'une conviction, à défaut de cette conviction elle-même : notamment ces trois grandes figures de l'Athènes d'alors, Isocrate, Platon et Aristote, c'est-à-dire le rhéteur plus ou moins emphatique, l'idéaliste élevé et l'exact observateur, y sont dépeintes et caractérisées avec une finesse vraiment surprenante.

Voici maintenant, au point de vue de la question qui nous occupe [2], quelques-uns des résultats qu'avec un peu trop de hâte sans doute Teichmüller s'était flatté d'avoir mis par ce procédé au-dessus de toute discussion.

---

1. *Literarische Fehden im vierten Jahrhundert vor Chr.*, où se lit entre autres ce qui suit : « Im Bedürfniss grösserer Anschaulichkeit für die Erkenntniss des Historischen und in einer perspectivischen Betrachtungsweise der menschlichen Dinge... will ich immer neue Harmonien entdecken, bis das ganze Leben und Denken Platos aus den Dialogen selbst offen zu Tage gebracht ist ».

2. Nous avons donné plus haut (p. 136 et suiv.) une analyse complète des vues de Teichmüller sur l'œuvre platonicienne. Le lecteur est prié de vouloir bien s'y reporter.

Dès son entrée dans la carrière Platon, frappé de l'ascendant funeste que plusieurs sophistes avaient acquis sur la foule, les uns par leurs discours, les autres par leurs écrits, a tourné en ridicule le fol orgueil des premiers, puis mis dans la bouche de tel ou tel de ses interlocuteurs les principaux arguments des seconds, afin de se donner ensuite le malin plaisir de les réfuter à son aise. Aujourd'hui en pareil cas nous croyons utile et même nécessaire d'indiquer tout au long nos références : Platon s'est affranchi de cette obligation, persuadé qu'aucun de ses lecteurs n'était menacé de s'y méprendre, et que chacun discernerait de lui-même où visaient ses coups. C'est même ainsi, ajoute Teichmüller, que s'explique de la façon la plus satisfaisante l'absence de conclusions dans bon nombre de dialogues : content d'avoir victorieusement démasqué l'erreur, Platon s'en remettait à l'avenir du soin de faire briller la vérité.

Puis à la mort de Socrate, il quitte Athènes : ses dialogues désormais portent la trace indéniable de ses voyages, et le *Phèdre* [1] notamment nous montre en lui un homme qui connaît l'Egypte et qui a qualité pour en parler. La tête pleine de réformes politiques, il écrit les cinq premiers livres de la *République*, dont quelques pages sont vivement prises à partie en 390 par Aristophane dans l'*Assemblée des femmes* [2]. S'il se rend à Syracuse, c'est afin de gagner Denys l'ancien à ses théories : et en effet, d'après Plutarque [3], le philosophe ne cesse de représenter au tyran que la prospérité des trônes et des peuples a pour unique fondement la justice. Les impressions profondes qu'il rapporte de cette infructueuse tentative éclatent comme malgré lui dans les cinq derniers livres de cette même République : ainsi pour réaliser son Etat idéal il n'a plus d'autre espoir que dans les fils et les héritiers des rois ses contemporains [4] : plus loin [5] des allusions formelles aux doctrines et aux

1. 275 B.
2. Teichmüller croit retrouver la preuve du fait jusque dans la *Politique* d'Aristote (II, 7). Je suis de ceux que sa démonstration n'a pas persuadés.
3. *Dion*, 5.
4. VI, 502 A.
5. Livre VII.

coutumes pythagoriciennes attestent son commerce avec les politiques de la Grande-Grèce : enfin la peinture si vivante, si expressive, ici d'une démocratie sans frein où le peuple est ballotté sans cesse entre les partis les plus extrêmes [1], là des terreurs incessantes qui assiègent l'âme d'un tyran [2], est d'un témoin qui a vu de ses yeux et les violences de Denys et la décadence sociale de Syracuse.

Mais ce sont tout particulièrement les relations entre Platon et Isocrate qui ont attiré l'attention de Teichmüller : aussi bien l'auteur du *Panégyrique* est-il un des écrivains les plus féconds de l'Athènes d'alors, et surtout un de ceux dont le temps a le mieux respecté les ouvrages. D'après notre érudit, le docte et habile rhéteur se serait senti visé en même temps que les deux sophistes dans le *Grand Hippias* et le *Protagoras*, où sont raillés les maîtres de sagesse qui se payent de déclamations creuses et se font des rentes de la crédulité de leurs admirateurs : aussitôt il aurait pris la plume et fait une réponse des plus vives : c'est son *Discours contre les sophistes* (392), qui lui attire une allusion mordante dans l'*Euthydème* (390). Mais le succès de la *République* publiée sur ces entrefaites lui aurait ouvert les yeux et dans son *Busiris* il se serait rapproché de Platon. Enfin entrant dans une nouvelle manière, il aurait mérité par l'élévation des idées de son *Panégyrique* (380) les louanges et les encouragements qui lui sont décernés dans le *Phèdre*. Qu'on souscrive à ces conjectures, et du même coup l'ordre chronologique de quatre ou cinq dialogues platoniciens se trouvera assez solidement établi.

Une autre opposition de principes et de tendances a dû éclater de très bonne heure entre Platon et Aristote, entré à l'Académie en 364. Teichmüller s'est gardé de la négliger. Appuyé sur cette donnée considérée par lui comme indiscutable, que le disciple dissident n'a pas attendu la mort de son maître pour se séparer avec éclat et élever autel contre autel, il veut à tou

1. Livre VIII.
2. IX, 577 A-C.

prix que Platon justement blessé ait relevé le gant et entrepris une campagne en règle contre le futur fondateur du Lycée. Allant plus loin et retrouvant dans certains dialogues des expressions tout aristotéliciennes, il y voit autant de documents décisifs dans la polémique que reconstruit son imagination. De même que le *Parménide* est une première réplique aux objections d'Aristote sur le terrain de la métaphysique, de même les livres IX et X des *Lois* répondent aux théories exposées dans la *Morale à Nicomaque* [1].

Voilà des assertions ingénieuses peut-être, mais à coup sûr fort hasardées : et le nombre en est grand dans ce volume de Teichmüller comme dans ceux qu'il y a ajoutés depuis. Sans doute la prétention de l'auteur est moins de fixer de la sorte la date exacte de la composition de chaque dialogue que d'arriver par une série d'approximations à resserrer de plus en plus la période au milieu de laquelle cette date vient se placer. Malheureusement l'hypothèse joue dans la plupart de ses calculs un rôle considérable et même excessif, à tel point qu'on a pu reprocher avec quelque raison à son livre de ne pas faire avancer d'un pas la solution des questions proposées. Après lui un autre érudit, Dümmler [2], a usé de la même méthode avec plus de prudence, sinon avec beaucoup plus de succès.

Nous nous reprocherions de quitter cette partie de notre sujet

---

1. Pour plus de détails, voir dans le premier volume (p. 303-330) la double étude consacrée aux rapports entre Platon d'une part, Isocrate et Aristote de l'autre.

2. Voir notamment ses *Akademika* et ses *Chronologische Beiträge zu einigen platonischen Dialogen aus den Reden des Isokrates* (Bâle, 1890). Un critique de talent, Wendland, écrit à propos du premier de ces ouvrages : « Auf dem Wege literarhistorischer Forschung lässt sich nicht nur das Verständniss der Abzweckung der Platonischen Dialoge und die Frage nach der Echtheit mancher Schriften fördern, sondern sich auch wohl zunächst wenigstens für die Feststellung der Chronologie der Dialoge sicherere Ergebnisse gewinnen als einerseits durch die sprachstatistische Methode solange dieselbe nicht mit noch viel umfassenderem Material arbeitet als selbst die neueste, bedeutendste Leistung auf diesem Gebiete, andererseits durch die philosophische die, wenn erst auf anderem Wege mehr feste Marksteine gewonnen sein werden, wieder mit Erfolg wird einsetzen können ».

sans rappeler brièvement, après l'avoir exposée et discutée plus haut en détail [1], une tentative antérieure d'un tout autre genre, destinée, elle aussi, dans la pensée de son auteur, à substituer à de véritables jeux d'esprit des données positives, aisées à déterminer. Disciple de Schleiermacher, Munk s'était persuadé que Platon n'avait pas pu, n'avait pas dû composer ses nombreux écrits au hasard, moins encore laisser sans aucun fil conducteur les jeunes intelligences qui voudraient y puiser leur éducation philosophique. Bien résolu à s'adresser non à la raison seule, mais en même temps à l'imagination et au cœur, ce n'est pas dans des traités didactiques que Platon déposera ses leçons et ses doctrines : il veut, s'il est permis de parler ainsi, les incarner dans une philosophie vivante. Un jour dans un élan d'enthousiasme et de reconnaissance pour son maître il a juré d'honorer sa mémoire, sûr ainsi de la venger. C'est donc la vie du vrai sage qu'il va dérouler sous nos yeux dans une série de tableaux qui prenant Socrate enfant à l'heure de sa première vocation philosophique, le suivent pas à pas dans sa carrière jusqu'à la prison où il boit la coupe fatale au milieu de ses amis en pleurs. Dès lors, pour déterminer sûrement la place d'un dialogue, il suffirait, chose relativement facile, de savoir en quelle année a lieu l'entretien qu'il est censé reproduire, l'ensemble formant un véritable cycle socratique comparable au cycle épique des Homérides.

Séduits par le talent très réel de l'auteur, la plupart des critiques ont déclaré l'hypothèse ingénieuse : il ne s'est trouvé personne pour l'accepter comme exacte.

Munk en effet ne s'est pas demandé pourquoi et comment cette résolution de Platon avait été à ce point ignorée de ses disciples et de l'antiquité tout entière ; il n'a voulu voir ni qu'elle était contredite par des données historiques, ni qu'elle introduisait dans la suite logique des dialogues le plus étrange bouleversement, Socrate commençant ainsi par enseigner dogmatiquement des vérités à la recherche desquelles il s'appli-

1. Voir les pages 81-88 du présent volume.

que plus tard. En composant ses écrits, qui d'ailleurs l'ont occupé du commencement à la fin de sa carrière, Platon n'a certainement pas eu la préoccupation que Munk lui a prêtée.

Somme toute, il faut renoncer à reconstituer à l'aide soit des documents, soit d'éléments historiques, la succession chronologique des dialogues. « Veut-on, écrit Saisset, les classer comme on est en mesure de classer les tragédies de Racine et les comédies de Molière ? Veut-on savoir à quelle époque précise chacun d'eux a été composé, si c'est avant ou après tel autre, et tout cela d'une manière certaine et irréfragable ? Le problème ainsi posé est insoluble : il surpasse les forces de la critique et dût-on faire de grands progrès dans la connaissance de l'antiquité, dût-on découvrir de nouvelles sources d'information, ce qui n'est pas probable, on n'aboutirait pas à un résultat aussi complet, aussi précis, aussi certain. »

III. — Il semblait donc qu'on dût désespérer de résoudre le problème par voie objective, comme l'on dit en Allemagne, et par un procédé absolument indépendant des caprices et des conclusions personnelles de l'écrivain. Or, voici que depuis vingt ans la critique a tenté en ce sens un dernier et suprême effort, dont personne auparavant ne s'était avisé. L'Allemagne, si féconde en philologues et en hellénistes, a imaginé d'appliquer à la solution de toutes les questions de ce genre une méthode très en faveur dans notre siècle positif : la statistique. Seulement ce qu'il faut dresser ici, ce sont des statistiques verbales : il s'agit de contrôler attentivement, minutieusement, le retour de certains mots, de certaines expressions, de certains tours de phrase, afin de tirer ensuite de ces additions comparées des inférences que plusieurs inclinent à regarder comme irréfutables. On reconnaîtrait à ces chiffres l'âge relatif de deux écrits comme en paléontologie à la présence plus ou moins abondante de tel ou tel fossile l'âge relatif de deux terrains.

En théorie, rien de plus aisément acceptable. N'est-il pas reconnu en effet qu'en dépit de la formule célèbre : *Le style, c'est l'homme*, nos préférences et nos habitudes en matière de

style vont insensiblement en se modifiant, le plus souvent à notre insu ? conçoit-on un écrivain, quelque originalité qu'il ait en partage, échappant entièrement aux vicissitudes subies de son vivant par son propre idiome ? Supposons maintenant que des documents d'origine certaine permettent de suivre en quelque sorte pas à pas ces vicissitudes, au point que l'on puisse dater avec une suffisante précision l'apparition ou la disparition de telle ou telle formule : d'une simple comparaison va jaillir la lumière si laborieusement et presque toujours si inutilement cherchée par d'autres voies.

Prenons un exemple. Les anciens déjà avaient relevé dans la langue de Thucydide, surtout dans ses discours, des traces non équivoques de l'influence de Gorgias[1]. Or, le vieux sophiste n'est devenu à la mode à Athènes que durant son second séjour dans la capitale, c'est-à-dire précisément pendant l'exil de Thucydide. Donc c'est une fois rentré dans sa patrie, après 404, que l'historien a dû remanier son œuvre pour l'accommoder au goût du temps.

Ajoutons que le grec se prête d'une façon tout exceptionnelle à ce genre d'investigations : ne crée-t-il pas avec une merveilleuse facilité des locutions nouvelles ? N'abonde-t-il pas en particules qui par leurs multiples combinaisons nuancent à l'infini la pensée ? Enfin, circonstance des plus favorables quand il s'agit des dialogues platoniciens, leur auteur n'a-t-il pas tenu la plume durant plus de cinquante ans, et cela à l'heure du plein épanouissement de la prose attique ?

Que penser de cette méthode à coup sûr un peu inattendue ?

Philologues et grammairiens en vantent à l'envi l'excellence : chose naturelle, puisque c'est leur science qui est mise à contribution pour trancher des problèmes dont la discussion jusqu'alors leur avait été interdite[2]. A leur exemple, quelques

1. Consulter à ce propos la *Notice* (p. 114 et suiv.) placée en tête du *Thucydide* de M. A. Croiset.

2. M. Blass, par exemple, proclame ce procédé « le meilleur et le plus sûr ». M. Adalbert Roquette s'en étant servi dans son livre *De Xenophontis vita* (Kœnigsberg, 1884), voici en quels termes sa tentative a été appré-

historiens de la philosophie, frappés surtout de l'incertitude des résultats obtenus par leurs devanciers, n'ont pas hésité à prendre sous leur patronage ces enquêtes auxquelles leurs propres études les avaient en général fort peu préparés, et dont il serait téméraire de ne tenir aucun compte, plus téméraire encore de s'exagérer arbitrairement la portée [1].

Tout d'abord il est clair que des remarques d'ordre purement grammatical ne nous apprennent rien ou presque rien sur les questions d'authenticité, sauf le cas assez rare où nous serions en présence d'un faussaire plus jeune de plusieurs siècles que l'auteur auquel il a tenté de se substituer : encore le bon sens le plus vulgaire lui conseille-t-il en pareille circonstance de glisser dans sa manière d'écrire le nombre d'archaïsmes nécessaire pour faire du moins illusion au lecteur inexpérimenté. Ainsi en ce qui touche Platon, qui oserait soutenir qu'il existe sur tel ou tel point une distinction absolue

ciée par un juge compétent. O. Riemann : « Je pense que les arguments de cette nature peuvent avoir une importance réelle lorsqu'ils viennent s'ajouter à d'autres raisons qu'on avait déjà de placer tel ou tel écrit à une certaine date. Ce ne sont plus alors des faits isolés pouvant sembler suspects, ce sont des faits d'un caractère tout à fait précis, qui viennent apporter une confirmation inattendue à des résultats obtenus d'une autre manière » (*Revue critique*, 1886). Il est difficile, ce semble, de contester plus ingénieusement et plus formellement à cette méthode toute valeur intrinsèque. Un autre juge, M. Hartmann dans ses *Analecta Xenophontea* (Leipzig, 1887) ne s'est pas montré moins sévère : « Particularum istam collectionem nullius dico esse pretii et Roquettium tabulis suis componendis operam perdidisse ».

1. M. Dittenberger lui-même qui en sa qualité d'initiateur, devait apporter dans ce débat un amour-propre d'auteur, en a fait loyalement l'aveu : « Ich verhehle mir nicht dass es bedenklich ist, die Entwicklung des Sprachgebrauches in diesem Punkte Schritt vor Schritt genau verfolgen oder gar darnach eine chronologische Anordnung der Schriften aufstellen zu wollen in welcher jeder ihr ganz bestimmter Platz angewiesen würde. Für jeden Besonnenen muss es ausser Frage stehen, dass wir es nicht mit einem Unterscheidungsmerkmal platonischer und unplatonischer Diktion, sondern mit einer Differenz im Sprachgebrauch des Platon selbst zu thun haben ». — Un autre tenant non moins convaincu de la méthode, M. Siebeck, n'en vante cependant les applications qu'avec une sage réserve : « Zur nebenhergehenden Kontrolle anderweitig gefundener Resultate sowie zur Anregung von Vermuthungen, zu deren Prüfung dann noch andere Faktoren in Rechnung zu ziehen sind, müssen sie jedenfalls immer mit beachtet werden » (*Untersuchungen zur Phil. der Griechen*, 2ᵉ édit. p. 265).

entre le style de ce philosophe et celui de ses contemporains ou de ses successeurs immédiats? Certaines expressions semblent lui appartenir en propre [1] : faudra-t-il exclure tout dialogue d'où elles sont absentes? Aucun orateur attique, dit-on, ne s'est servi, comme Platon, de οἷα ou de ἅτε devant un génitif absolu : mais on sait que d'autres prosateurs ont adopté ces deux constructions. Examine-t-on à ce point de vue, comme l'a fait M. Ritter, les dialogues reconnus apocryphes dès l'antiquité? Sans doute l'*Axiochus* offre des affinités étranges avec le *Sophiste* : en revanche le *Sisyphe*, pas plus que le *Clitophon*, le *Théagès* et le *Minos*, n'a rien à cet égard qui le sépare des écrits qualifiés de « socratiques. »

Même à se renfermer strictement dans le domaine chronologique, la méthode ici exposée est loin de conduire à des résultats certains : on ne peut en tirer, sauf exceptions, que des inductions extrêmement flottantes [2]. Que penser, par exemple, d'un éditeur français qui chercherait à établir une classification chronologique des œuvres de Corneille ou de Fénelon d'après l'emploi de *donc* ou de *car*? Pour avoir un champ d'action suffisamment étendu, le critique doit nécessairement s'attacher à des éléments d'un emploi perpétuel, et par là même peu importants, tels qu'adverbes et particules, que multiplie ou néglige à son gré le caprice de l'écrivain. Dans ce domaine des rapprochements très étroits sont souvent le fait non d'une identité de date, mais, si je puis parler de la sorte, d'une communauté d'humeur : ainsi, le dialogue entre Socrate et Diotime mis à part, rien n'est plus semblable que le style du *Banquet* et celui du *Protagoras*. En outre des variations en apparence considérables peuvent tenir à une circonstance toute fortuite ou à la seule différence du ton et du sujet. Prenons l'exemple que cite M. Weil : puisque ἀληθῶς se lit déjà dans Simonide et ὄντως dans les *Guêpes*, c'étaient des mots en usage,

---

1. Citons comme exemples certaines périphrases où entre γίγνεσθαι, comme τὰ μὲν περὶ τὸ σῶμα νοσήματα ταύτῃ ξυμβαίνει γενόμενα (*Timée* 86 B).

2. Après avoir paru d'abord affectionner le duel, Platon l'a abandonné ensuite dans ses derniers écrits.

et le hasard seul a pu faire que dans certains dialogues Platon a écrit plus souvent ὡς ἀληθῶς que ἀληθῶς tout court; mais les auteurs de ces laborieuses statistiques qui comptent les vocables et jusqu'aux particules ne comptent pas avec le hasard.

Un autre point est à noter. Les résultats courent risque d'être très divergents selon le mot ou les mots auxquels on s'arrête [1], et à moins d'opérer sur de grandes masses, on se heurte à des inégalités dont la cause est parfois tout accidentelle : une lecture que nous venons d'achever, une discussion à laquelle nous avons pris part suffit pour exercer sur notre façon de nous exprimer une influence décisive, si passagère d'ailleurs qu'on la suppose. Certaines formules dont le hasard a permis que nous fussions frappés soumettent notre imagination à une obsession qui pour être momentanée, et même inconsciente, n'en est pas moins réelle : réciproquement il est toujours au pouvoir d'un écrivain d'écarter résolument tel mot ou telle locution, fort en honneur autour de lui. Et que dire des dispositions intérieures, des diverses affections de l'âme qui tantôt précipitent et tantôt retardent le cours spontané de l'expression? Enfin, ne l'oublions pas, les statistiques de toute nature, travail éminemment machinal [2], demandent pour être sûrement interprétées un jugement et un discernement bien au-dessus de l'ordinaire : en particulier dans le domaine des sciences morales elles sont d'autant moins probantes qu'ici il faut compter non seulement avec les forces plus ou moins connues du dehors, mais avec les impulsions et les résistances presque toujours inconnues du dedans. Aussi dans le cas qui nous occupe, le

1. Ainsi, d'après les remarques de M. Frederking, peu favorable d'ailleurs à la tentative de Dittenberger (Voir les *Neue Jahrbücher für Philologie und Pædagogik*, 1882, p. 534), la particule τε, très rare dans les petits dialogues, présente la même fréquence dans le *Phèdre* que dans le *Timée* et le *Critias*. Or qui voudrait attribuer ces trois ouvrages à la même période de la vie de Platon?

2. « American have a strong native bent towards statistics... One can always become master of a critical text-edition und counting is not denied to any one », écrit le directeur de l'*American Journal of Philology*. Cette réflexion nous est souvent revenue à l'esprit à propos du sujet qui est traité ici.

célèbre historien de la philosophie des Grecs en Allemagne, M. Zeller, ne consent-il à reconnaître quelque valeur à ce genre de recherches qu'à la condition, à peu près irréalisable, de faire entrer en ligne de compte non pas tel ou tel élément isolé, mais l'ensemble de tout ce qui imprime à un ouvrage son vrai caractère littéraire [1]. Un résultat partiel ne mérite même pas que l'on s'y arrête [2].

Quoi qu'il en soit, Platon qui a confié à ses dialogues, si divers de ton et d'allure, les libres inspirations de son génie, Platon qui a toujours été, à l'exemple des grands écrivains, le maître et non l'esclave de sa plume [3], serait peu flatté, pour ne rien dire de plus, de l'étrange contrôle, de l'inspection microscopique à laquelle le soumettent de nos jours certains grammairiens d'Outre-Rhin. Rien de plus vivant, rien de plus varié que son style : mais selon la remarque très juste de M. Bonghi [4],

---

1. Voici comment il s'exprime : « Für's erste nämlich bedarf die Frage, wie weit überhaupt sprachliche Ubereinstimmungen oder Differenzen unter den Werken eines und desselben Schriftstellers für ihre zeitliche Nähe oder Entfernung beweisen, noch einer genaueren Untersuchung... Noch fraglicher ist es ob für diesen Beweis so vereinzelte Wahrnehmungen ausreichen, wie sie bis jetztvorliegen, und ob nicht hiefür eine viel umfassendere Feststellung aller der Momente nöthig wäre, welche den Sprachcharakter der Schriften bestimmen : denn so beweiskräftig ein Zusammentreffen aller dieser Momente ist, so unsicher sind die Schlüsse aus einzelnen derselben, so lange nicht dargethan ist, dass diese mit den übrigen in einer Urknüpfung stehen, welche constant genug ist um sie als zuverlässige Leitmuscheln fur die Bestimmung der literarischen Perioden erscheinen zu lassen ».

2. Ainsi prétendre comme l'a fait Walbe (*Platonicæ syntaxis specimen*, Bonn, 1888) établir une chronologie des dialogues platoniciens d'après l'emploi du seul adjectif ξύμπας, c'est, selon le mot très juste d'Apelt, vouloir discréditer sans retour la méthode que l'on met en œuvre.

3. Ce qui le prouve, c'est que le *Philèbe* ne nous offre pas moins de 55 ἅπαξ λεγόμενα, le *Théétète* 93, et le *Phèdre* jusqu'à 170. Quant au *Timée* et au *Critias*, le nombre des composés nouveaux qui y apparaissent dépasse ce qu'on pourrait imaginer.

4. La renommée si méritée de M. Bonghi comme platonicien me détermine à transcrire ici quelques lignes empruntées à un de ses articles dans la *Cultura* (Août 1889) : « Variazioni di stile ve ne hanno in Platone : se n'accorge chiunque sia abbastanza innanzi nel suo studio da poter leggere i dialoghi l'un dopo l'altro senza intoppo. Ma questa variazione di stile non si può cogliere colla sola osservazione, per diligente che sia, di tali formule. Si reconosce alla genialità dell'inventiva del tessuto del dialogo

cette admirable variété tient à des causes bien autrement sérieuses, bien autrement profondes qu'à la fréquence plus ou moins considérable de tel adverbe ou de telle formule : elle s'explique par le génie créateur de l'écrivain, aidé de la flexibilité merveilleuse de la langue, non par un asservissement réfléchi à je ne sais quel mode ou quel caprice passager du temps.

Un érudit anglais des plus distingués, M. Campbell [1], a même fait à ce propos une remarque qui paraîtra aussi spirituelle que judicieuse, surtout à qui se rappelle ce que les anciens nous rapportent de la coquetterie mise par Platon à perfectionner son style [2]. En composant le *Phèdre* le philosophe s'était fait un style à part, en rapport étroit avec un Socrate qui se déclare νυμφόληπτος et parle dans les termes que l'on sait de l'enthousiasme poétique : cadences balancées, termes empruntés au vocabulaire des tragiques, formes archaïques, datifs ioniens, fuite des hiatus, rien n'y manque : c'est comme un habit de circonstance revêtu exceptionnellement par l'écrivain. Mais son talent s'y trouvant à l'aise, il a cédé à une séduction pour lui inévitable, et ce qui n'était et ne devait être qu'un rôle passager, qu'un accessoire momentané est devenu graduellement l'un des caractères dominants de son élocution : il s'y était

---

alla parte di fantasia che vi si mostra : alla fluidità della conversazione ; alla richezza del linguaggio ; all'abbondanza degli anacoluti : alla sottigliezza del ragionimento, e a tante altre qualità simili ». A rapprocher le jugement de M. Gildersleeve, dans l'*American Journal of Philology* (1882, p. 197) : « Plato 's syntax is so various, it holds in solution so much, it suggests so much conscious playing with language, that no author requires a more circounspect handling. Von Stein well says that Plato writes an ideal style for an ideal reader ».

1. Dans les *Transactions of the Oxford Phil. Society* (1888 — 1889). Le même auteur a développé plus tard ses vues dans la première livraison (Juillet-Août 1889) de la *Bibliotheca platonica* que venait de fonder M. Johnson à Osceola dans le Missouri.

2. On est même en droit de se demander, comme M. Gomperz l'a fait pour le *Phèdre*, si dans leur teneur actuelle les dialogues sont tous, comme nous dirions, de première édition. Platon n'en aurait-il pas revu et corrigé plus d'un en l'accommodant à ses préférences du moment ? En ce cas rien ne serait plus trompeur que le critérium proposé, puisque la forme pourrait être très récente alors que le fond serait très ancien.

abandonné d'abord un peu en raillant et par ironie, il finira par s'en servir à dessein et avec une gravité solennelle; ainsi dans le *Timée*, le *Critias* et les *Lois*[1], Denys d'Halicarnasse, considérant les derniers écrits de Platon, n'a pas eu tout à fait tort de le rapprocher de Thucydide : tous deux ont fait revivre ce qu'il appelle le τραγικὸς λῆρος, c'est-à-dire un certain penchant à une sonorité pleine et majestueuse, parfois même redondante.

Au reste, quelques réserves qui soient ici nécessaires, comme il s'agit en somme d'un procédé nouveau dont la critique française s'était à peine avisée jusqu'alors [2], nous croirions ne nous être acquitté qu'imparfaitement de notre tâche si nous ne résumions pas brièvement la campagne entreprise sur ce terrain par la science allemande.

C'est M. Dittenberger qui en a donné le signal en 1881 [3] en étudiant l'adverbe μήν, avec les diverses locutions dans lesquelles il entre : καὶ μὴν qui prépare la réplique, ἀλλὰ μὴν qui annonce une objection, τί μήν qui équivaut à une adhésion complète, γὲ μὴν où se cache une opposition, enfin la formule de serment ἦ μήν, propre à quelques dialogues. Et quel est le résultat de ses recherches, appliquées au texte entier de Platon, sauf l'*Apologie*, le *Timée* et le *Critias*, qui sont des discours suivis, presque sans aucun mélange de conversation? C'est que

1. Je ne partage en aucune façon la surprise de M. Campbell, constatant que le même style est commun aux trois interlocuteurs des *Lois*. Platon n'a jamais eu la pensée de devancer Molière et d'imaginer pour le plus grand divertissement de ses lecteurs un pastiche du dialecte de Sparte ou de Crète.

2. Notons cependant la curieuse tentative faite dernièrement par M. l'abbé Lebarq en vue de fixer la date de ceux des sermons de Bossuet pour lesquels ni les allusions historiques, ni les mémoires du temps, ni le style ne fournissent d'indication précise. C'est à l'orthographe des manuscrits qu'il a eu recours, en s'appuyant sur les remarques suivantes. Pendant la première période de sa prédication, Bossuet orthographie *phonétiquement*, c'est-à-dire comme l'on prononce : jusqu'à la fin de ses études théologiques, l'application du système est rigoureuse. A dater de 1652, les formes étymologiques font de fréquentes réapparitions jusqu'à ce qu'enfin elles soient seules employées. — Inutile de dire que pareille ressource nous fait absolument défaut quand il s'agit des anciens.

3. Dans un article de l'*Hermès* intitulé : *Sprachliche Criterien für die Chronologie der Platonischen Dialoge.*

les deux premières formes se rencontrent dans tous les dialogues authentiques, le *Criton* excepté, tandis que les deux suivantes paraissent spéciales aux écrits que l'on considère généralement comme les plus récents [1]. Or ἀλλὰ μήν et οὐδὲ μήν ne se sont introduits dans la prose attique qu'à la fin du v[e] siècle [2]. Ainsi sur la foi de cette statistique il conviendra de répartir les dialogues en trois groupes successifs : le premier, où μήν apparaît rarement, depuis le *Protagoras* et l'*Euthydème* jusqu'au *Gorgias*, au *Cratyle* et au *Phédon* [3] : — un second où cette particule commence à se multiplier : en tête figure le *Banquet*, que suivent notamment le *Lysis*, le *Phèdre*, le *Théétète* et la *République* : — enfin un troisième où μήν abonde comprend le *Philèbe*, les *Lois* et les trois dialogues communément qualifiés de « mégariques ». La séparation entre le premier et le second de ces groupes est même si marquée qu'elle suppose un intervalle de temps considérable, sans doute rempli, ajoute Dittenberger, par le voyage de Platon en Sicile [4] : les fragments d'Epicharme et de Sophron attestent en effet que dans cette île τί μήν était particulièrement en honneur, tandis qu'à Athènes poètes dramatiques et orateurs du temps en ignorent à peu près l'emploi.

Avec la même patience M. Dittenberger a étudié postérieurement l'usage parallèle des adverbes ὥσπερ et καθάπερ, ἕως et μεχρί.

1. Ainsi, pour nous borner à ce seul exemple, γέ μήν, dont les premiers écrits de Platon n'offrent que des traces isolées, apparaît 6 fois sur les 52 pages du *Sophiste*, 8 fois sur les 54 pages du *Politique*, 7 fois sur les 76 pages du *Timée*, 25 fois enfin sur les 368 pages des *Lois*.

2. En ce qui touche Xénophon, μὴν est absent du Κυνηγητικὸς et de la première moitié des *Helléniques* : d'un emploi plus ou moins fréquent dans les *Mémorables*, le *Hiéron*, l'*Anabase* et la *Cyropédie*, il abonde jusqu'à la satiété dans les écrits de sa vieillesse.

3. Dittenberger ne tient aucun compte de ce fait que dans les dialogues *diégématiques*, comme on les appelle, tels que le *Phédon* et l'*Euthydème*, τὶ μήν et ἀλλὰ μήν doivent être aussi rares qu'ils seront fréquents dans les dialogues *dramatiques*, comme le *Phèdre* et le *Théétète*.

4. C'est de la même façon, je veux dire par le séjour d'Eschyle en Sicile qu'Athénée veut expliquer les locutions siciliennes relevées par les puristes dans le style du vieux poète : Αἴσχυλος διατρίψας ἐν Σικελίᾳ πολλαῖς κέχρηται φωναῖς Σικελικαῖς, οὐδὲν θαυμαστόν (IX, 402). On a cherché de même à quel degré l'influence athénienne se fait sentir dans la manière d'écrire d'Hérodote (Voir M. Jules Girard dans le *Journal des savants*, Mai 1892, p. 288).

Ὥσπερ, presque seul chez Aristophane, cède graduellement du terrain à καθάπερ, si fréquent sur toutes les inscriptions du IVe siècle. Or le premier se rencontre 212 fois dans la *République*, et 24 fois seulement dans les *Lois*, tandis qu'au contraire il y a cinq exemples du second dans la *République* et 148 dans les *Lois*, où il n'est pas relativement plus fréquent que dans le *Sophiste*, le *Politique*, le *Philèbe*, le *Timée* et le *Critias*. De même ἕως, seul usité dans les dialogues contemporains de la *République*, entre en concurrence avec μέχρι dans les écrits de Platon plus rapprochés des *Lois*.

Schanz entrant à son tour dans la même voie [1] a établi que τῷ ὄντι, seul ou presque seul dans les premiers dialogues, s'efface par degrés devant ὄντως qui règne exclusivement dans le *Politique*, le *Timée*, le *Critias* et les *Lois* [2]. Σχεδόν sans τι existe à peine dans toute une classe de dialogues, puis devient tout à coup extrêmement fréquent dans le dernier groupe que nous venons de mentionner.

Epris d'une sorte d'enthousiasme pour la méthode nouvelle, M. Constantin Ritter [3] a eu la patience de poursuivre sur une échelle tout autrement vaste l'enquête commencée. On peut compter jusqu'à une centaine de mots ou d'expressions dont il a étudié les vicissitudes à travers la série entière des dialogues. Recueillons brièvement quelques-uns de ses résultats. Les datifs ioniens ne sont nulle part aussi abondants que dans les *Lois*: nulle part aussi l'entretien n'a plus de lenteur et d'abandon. — Compare-t-on les deux synonymes τάχα et ἴσως? La proportion qui dans tout le reste est presque constamment de

1. Dans l'*Hermès* (vol. XXI, p. 439).

2. Ὄντως, d'allure philosophique, doit avoir été créé par Euripide. D'après Ritter, c'est le retour continuel des mots ὄν, ὄντα, οὐσία, etc., qui aurait contribué à bannir τῷ ὄντι des livres V-VII de la *République*.

3. *Untersuchungen über Plato*, Stuttgart, 1888. L'ouvrage a été l'objet d'une appréciation très favorable de la part d'un critique compétent, M. Natorp : « Das von den Früheren entschieden zu bequem gehandhabte Verfahren der Sprachstatistik ist hier durch Vermehrung des Materials wie durch sorgfältigere Abwägung der einzelnen Instanzen gegeneinander zu einem Grade der Sicherheit erhoben worden, welcher verbietet, an diesen Forschungen länger achtlos vorbeizugehen ».

1 à 10, s'élève brusquement de 1 à 2 dans le *Sophiste*, le *Politique*, le *Philèbe* et les *Lois*. — Τὰ νῦν, forme propre aux tragiques, apparaît 5 fois dans le *Sophiste*, le *Politique* et le *Timée* et jusqu'à 79 fois dans les *Lois*. — Les formules de réponse ἔγωγε, οἶμαι ἔγωγε, ἐμοίγε δοκεῖ représentent dans le *Ménon* une proportion de 25 %, dans le *Gorgias* de 15 %, dans le *Criton* de 10 %, dans la *République* de 5,5 %, dans le *Phédon*, de 2 %, dans le *Philèbe* et le *Politique* de 1 % : le *Timée* n'en offre plus aucun exemple [1]. — Puis, comme si avec le temps l'expression simple avait perdu aux yeux de Platon de sa force et de son relief, ou que l'écrivain eût jugé opportun d'appuyer davantage sur sa pensée, Ritter relève dans les dialogues platoniciens une abondance croissante de périphrases grammaticales et de dédoublements d'expression [2]. Ainsi πρέπον ἂν εἴη remplaçant πρέποι se lit 2 fois dans le *Timée* et 16 fois dans les *Lois*; de même le *Timée* nous offre 3, le *Critias* 2 et les *Lois* 57 exemples de χρέων ἂν εἴη au lieu de χρῆ ou χρεἰη. Κάλλιστος et ἄριστος, rapprochés une fois seulement dans le *Phèdre* et le *Banquet*, tout plein cependant de l'affinité profonde du beau et du bien, se rencontrent sans cesse côte à côte dans les *Lois*.

Si maintenant on songe à la masse énorme des matériaux accumulés par M. Ritter, on sera frappé de ce qu'il y a d'incomplet et de problématique dans ses conclusions. Il croit sans doute pouvoir déduire de ses recherches ce fait que le *Cratyle*, le *Protagoras* et l'*Euthydème* ont été composés par Platon du

1. Il est clair que ἔγωγε dans la réponse supposant un verbe à la seconde personne dans l'interrogation, a dû devenir d'autant plus rare que Platon se préoccupait moins de cette précaution indispensable. — Ritter a étudié de même γὰρ et γὰρ οὖν, — καὶ μάλα, μάλά γε et μάλιστα, — δῆλον ὡς et δῆλον ὅτι, — ἔλεγον et εἶπον appliqués au rappel d'une pensée antérieure, etc. — Un érudit américain qui a étudié à ce dernier point de vue l'emploi fait par Platon des divers temps passifs de λέγω, ajoute cette remarque : « A word used to convey a peculiar or novel sense might have long been in an author's mind before he would have occasion to use it ».

2. C'est ce que le critique allemand exprime assez heureusement par ces deux mots : « Schwerfälligkeit und Umständlichkeit des Ausdruckes. » Pour être générale, la règle posée n'a cependant rien d'absolu : c'est ainsi que ἀληθέστατα finit par se substituer complètement à l'ἀληθῆ λέγεις des premiers dialogues.

vivant de Socrate, tandis que le *Phèdre*, postérieur d'au moins dix ans au *Discours contre les sophistes* d'Isocrate, n'aurait pas vu le jour avant 375. Toutes les comparaisons qu'il a instituées le conduisent à établir une séparation tranchée entre le *Sophiste*, le *Politique*, le *Philèbe* et les *Lois* d'une part, et de l'autre, le reste de l'œuvre de Platon. Pour la partie dialoguée le *Timée* se rapproche manifestement de ce dernier groupe, tandis que la *République*, le *Phèdre* et le *Théétète* lui paraissent appartenir à une période intermédiaire à laquelle le *Parménide* est antérieur, à moins, ajoute Ritter, qu'il ne soit apocryphe. Le *Philèbe* serait contemporain des six premiers livres des *Lois*, le *Timée* des six derniers. Le premier livre de la *République* est notablement antérieur aux suivants qui ont d'ailleurs été composés dans une seule et même période : le *Clitophon* n'a pas pu, comme on l'a prétendu, servir d'introduction à l'œuvre entière. Le *Ménexène*, à ne considérer que le style, est indubitablement authentique : la lettre VII est de la même date et sans doute de la même main que l'*Epinomis*. Le *Lysis* doit être rangé parmi les plus anciens dialogues, l'*Ion* parmi les plus récents : le *Premier Alcibiade* prend place entre le *Banquet* et le *Théétète*. Quant à attribuer à ses diverses révélations une véritable valeur démonstrative, Ritter lui-même ne pousse pas aussi loin son ambition.

Tout récemment M. Siebeck s'est flatté de perfectionner ce procédé en insistant de préférence sur la forme des questions et des réponses, et sur ce qu'il appelle « la charpente extérieure » des dialogues où la conversation est vraiment vivante. Il constate, par exemple, que les deux particules interrogatives ἆρα et μῶν ont pris dans la phrase de Platon une diffusion croissante, la seconde, chose curieuse, étant entièrement absente du *Charmide* et du premier livre de la *République*[1]. Quant aux réponses, elles doivent être réparties d'après le degré d'assurance de l'affirmation en trois classes, *problématiques*, *asserto-*

1. *Untersuchungen zur Philosophie der Griechen*, 2e édition. Voir notamment les pages 265 et suivantes.

riques, apodictiques. Comme on pouvait s'y attendre, avec le temps la première forme se fait de plus en plus rare, tandis que la dernière est de plus en plus employée. Bref après avoir déclaré qu'en ces matières il n'hésiterait pas à mettre l'autorité de la philologie au-dessus de celle de la philosophie depuis longtemps convaincue d'impuissance [1], Siebeck aboutit à classer dans une première période le *Charmide*, le *Second Hippias*, le *Gorgias*, le *Protagoras*, le *Ménon*, et le premier livre de la *République*, et à reléguer au contraire dans une troisième et dernière le *Théétète*, le *Timée*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Philèbe*, le *Parménide*, et les *Lois*. La même thèse ou à peu près est soutenue avec un grand renfort d'érudition par M. Campbell dans les deux articles que nous avons mentionnés : le savant professeur d'Oxford s'attache à montrer comment cette méthode établit un lien positif entre des dialogues que d'autres considérations séparent [2].

Le lecteur a vu plus haut ce que nous pensions de cette méthode presque purement grammaticale qui évidemment est absolument insuffisante en elle-même pour fixer d'une manière absolue la succession chronologique des dialogues. Il est à noter cependant, ainsi qu'on a pu s'en convaincre par les pages qui précèdent, que sur un assez grand nombre de points les résultats obtenus offrent entre eux et avec les rares données de la tradition une concordance remarquable. Il ressort notamment comme conclusion uniforme de ces multiples et minutieuses enquêtes ce fait que les trois dialogues dialecti-

1. Dans l'*American Journal of Philology* (1890, IV) M. Hussey se prononce nettement contre cette manière de voir.

2. Ainsi après avoir signalé comme un des caractères les plus décisifs des dialogues du dernier groupe « a measured and elaborately balanced gravity or even ponderosity of utterance in wich the rhetorical artifices which Plato once half affected, and half contemned, are passing into a settled habit of ῥητόρεια and conscious impressiveness », il fait ailleurs cette remarque : « It would be stupid to ignore the great differences of style which exist between the Laws and the Timæus. The high-wrought concentration, the sustained movement, the strong energy of the Timæus might be affectively contrasted with the leisurely progress, the lengthy diatribes — even the wordiness of the Laws. Yet the two dialogues have large elements in common ».

ques dont nous avons contesté l'origine platonicienne, le ***Parménide***, le *Sophiste* et le ***Politique***, loin d'avoir été composés à Mégare au lendemain de la mort de Socrate, ne peuvent appartenir, s'ils sont authentiques, qu'aux dernières années de la vie de Platon. Reste à savoir s'il est facile de leur y ménager une place dans le voisinage immédiat du ***Timée***, du ***Critias*** et des ***Lois***.

IV. — Avant de quitter pour le sol mouvant des opinions et des conjectures personnelles le terrain plus solide en apparence des faits, nous avons une dernière tentative à apprécier.

Tous les lecteurs de Platon savent qu'au point de vue de la forme ses dialogues ne sont pas jetés exactement dans le même moule : tantôt purement narratifs, tantôt exclusivement dramatiques, tantôt tenant à la fois de l'un et de l'autre genre [1]. Diogène Laërce, si insuffisante à tous égards que soit sa critique, faisait déjà remarquer que si au point de vue littéraire cette distinction avait sa valeur, il n'en était pas de même au point de vue philosophique [2]. De fait elle remontait à Platon lui-même : car on lit au IIIe livre de la ***République*** : « Dans la poésie et dans toute fiction il y a des récits de trois sortes : le premier est tout à fait imitatif, et appartient tant à la tragédie qu'à la comédie : le second se fait au nom du poète, il est employé dans les dithyrambes : le troisième est mêlé de l'un et de l'autre, on s'en sert dans l'épopée et ailleurs. » Un peu plus loin Socrate recommande à l'honnête homme qui a quelque chose à dire un récit semblable à celui d'Homère, en partie direct, en partie imitatif, de manière cependant que l'imitation revienne rarement dans la suite du discours [3].

---

1. L'observation en a été faite et par Plutarque (*Quæst. conv.*, VII, 81), et par Proclus (*In Remp.*, 352).

2. III, 50 : Ἀλλ' ἐκεῖνοι τραγικῶς μᾶλλον ἢ φιλοσόφως τὴν διαφόραν τῶν διαλόγων προσωνόμασαν. — Plutarque ajoute à ce propos un assez curieux détail : Τούτων οὖν τῶν δραματικῶν τοὺς ἐλαφροτάτους ἐκδιδάσκονται παῖδες, ὥστ ἀπὸ στόματος λέγειν· πρόσεστι δὲ ὑπόκρισις πρέπουσα τῷ ἤθει τῶν ὑποκειμένων προσώπων καὶ φώνης πλάσμα καὶ σχῆμα καὶ διάθεσις ἑπόμεναι τοῖς λεγομένοις. Voilà un succès auquel Platon n'avait pas songé.

3. On nous permettra de faire remarquer combien le *Phédon* se rapproche

Cette appréciation mérite d'autant plus d'être remarquée qu'elle est en désaccord avec un passage du *Théétète* où Teichmüller [1], avec sa subtilité habituelle, avait cru trouver la règle invariable, le critérium indéfectible depuis si longtemps cherché, et vainement cherché, pour jeter quelque lumière sur la chronologie des dialogues. C'est qu'en effet, à l'entendre, ce critérium offre un double avantage : il porte sa démonstration en lui-même, et en même temps il est assez simple pour frapper du premier coup le regard le moins exercé. Qu'on en juge.

Euclide informe Terpsion qu'il va lui lire l'entretien que Socrate eut un jour avec le jeune Théétète. « Voici, lui dit-il, mon travail : tu entendras les personnages eux-mêmes, et non le récit que Socrate m'en a fait. J'ai voulu par là éviter l'embarras de ces phrases qui interrompent sans cesse le discours, comme *Je lui dis*, ou *Là-dessus je lui répondis*, si c'est Socrate qui parle, ou si c'est Théétète *Il en convint*, ou *Il le nia*. Pour retrancher tout cela, j'introduis directement Socrate discourant avec ses interlocuteurs. » Et Terpsion de répondre : « Vous avez eu là, Euclide, une fort heureuse pensée [2]. »

Ou ce passage n'est qu'une digression oiseuse, s'écrie Teichmüller, ou c'est une confidence solennelle faite par Platon à ses lecteurs : tout d'abord l'aveu qu'il a suivi jusqu'alors une méthode défectueuse, que les inconvénients en aient été reconnus par lui ou relevés par d'autres, et ensuite l'indication

---

de cet idéal tracé par Platon. Croirait-on que l'espèce de défaveur jetée dans la *République* sur la forme dramatique en général a paru à un autre érudit allemand, Schöne, un argument suffisant pour affirmer contre toute évidence que la *République* a été écrite après les *Lois* ?

1. Voir sa brochure intitulée : *Uber die Reihenfolge der Platonischen Dialoge* (Leipzig, 1879). Louée par Schaarschmidt (*Philososophische Monatshefte*, XVI, 118), elle a été vivement critiquée par Th. H. Martin (*Revue critique*, 13 sept. 1879).

2. 143 C. Cicéron (*Tusc.*, I. 4) devait exprimer un jour la même opinion : « Sed quo commodius disputationes nostræ explicentur, sic eas exponam, quasi agatur res, non quasi narretur ». Pourquoi, se demande Teichmüller, Platon laisse-t-il à Euclide l'honneur de présider à cette transformation ? Serait-ce qu'un des manuscrits de ce dernier en aurait suggéré la première idée au philosophe ? et une telle découverte n'aurait-elle pas contribué à l'épithète de διαλεκτικοὶ donnée aux Mégariques ?

de la méthode nouvelle qu'il est résolu à adopter désormais, car comment supposer qu'il reviendra jamais à des errements si sévèrement condamnés? Ainsi se trouve marquée par le *Théétète* où est manifestement inaugurée la méthode nouvelle une ligne de démarcation infranchissable entre deux périodes distinctes de la carrière littéraire de Platon [1], la première où ses démonstrations philosophiques sont encadrées dans une narration, la seconde où elles prennent une forme dramatique, les personnages eux-mêmes parlant et discourant sous nos yeux. Au reste Teichmüller ne manque pas de faire observer que même dans ce dernier cas prologue et épilogue, c'est-à-dire les parties auxquelles toute dialectique est étrangère, peuvent fort bien être conçus sur le plan d'un récit. De la sorte il est conduit à assigner à la première période, entre autres dialogues importants, le *Protagoras*, la *République*, le *Banquet*, l'*Euthydème*, le *Phédon*, tandis que dans la suivante prennent place le *Phèdre*, le *Ménon*, le *Gorgias*, le *Cratyle*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Timée*, le *Parménide* et les *Lois*. Platon, au moment où sa pensée conquiert définitivement son indépendance, s'affranchit, nous dit Teichmüller, d'une forme importune, héritage plus ou moins direct de Socrate [2].

Tout en accordant que les dialogues communément regardés comme postérieurs au *Théétète* ont une forme dramatique, nous craignons que Teichmüller ne se soit singulièrement exagéré la portée de sa découverte, si même ce mot est ici à sa

1. « Dadurch sind zwei Epochen seines Stils sicher und ganz unbestreitbar festgestellt... Wer versuchen wollte, eine Ordnung der Dialoge gegen diesen Grundgesetz zu vertheidigen, der wird erfahren, was der Geschmack für ein feiner und zugleich unerbittlicher Richter ist ».

2. Teichmüller croit en effet « que Socrate dans la dernière partie de sa vie, celle où Platon l'a connu, exposait sa doctrine non pas en discutant effectivement avec ses disciples, mais, ce qui était beaucoup plus instructif pour eux, en leur racontant ses discussions antérieures, qu'il devait au reste avoir remaniées ou refaites après coup dans sa tête » (Voir l'article de M. Tannery dans la *Revue philosophique*, décembre 1880, p. 672). L'hypothèse est bien peu vraisemblable malgré la confirmation qu'en demande l'auteur à cette assertion du *Brutus* : « Orationes scribuntur habitæ jam, non ut habeantur. »

place, puisqu'avant lui Schleiermacher et Susemihl avaient déjà remarqué et discuté ce passage. Il est vrai qu'ils y avaient vu non pas une sorte de déclaration de principes, mais simplement une opinion de circonstance se rapportant à la mise en scène du *Théétète*, dialogue d'un tour plus particulièrement abstrait et scientifique [1]. A qui voudrait-on persuader que Platon avait attendu vingt et trente ans avant de s'apercevoir des avantages du nouveau système, et qu'il regrettait sérieusement des compositions telles que le *Banquet* et le *Protagoras*, dont la mimique peut rivaliser avec ce que la comédie attique offre de plus piquant [2] ? Est-ce qu'Epicharme et Sophron, ses maîtres et ses modèles, n'avaient pas appliqué, et l'on sait avec quel succès, le dialogue dramatique aux questions de morale ? Et ne pourrait-on pas conclure avec la même logique du passage de la *République* résumé plus haut que Platon ne reconnaissait à l'élément dramatique proprement dit qu'un mérite et un rôle tout à fait subordonnés [3] ? La vérité est qu'il s'est servi avec un égal bonheur de toutes les formes du dialogue et que du début à la fin de sa carrière aucune règle arbitraire n'est venue mettre entrave à l'absolue liberté de son choix. D'ailleurs même en admettant l'exactitude complète de l'hypothèse de Teichmüller, la détermination de l'ordre chronologique des dialogues n'en recevrait que bien peu de lumière.

V. — Les pages qui précèdent ont montré combien pour

---

1. « So allgemeine Folgerungen dürfen wohl aus dieser Stelle nicht gezogen werden », avait écrit Schleiermacher.

2. Inutile de faire observer que spontanément maint passage dans un dialogue narratif revêt un tour dramatique, à ce point qu'on peut à volonté classer le *Phédon*, l'*Euthydème* et le *Parménide* dans l'un et dans l'autre des deux groupes si radicalement séparés par l'érudit allemand.

3. Il serait en effet difficile de ne pas se ranger à l'avis d'un des plus récents commentateurs du *Protagoras*, M. Westermayer, qui professe pour le plan vraiment ingénieux de ce dialogue une admiration presque sans réserves : « Diese Form ermöglicht einen wesentlichen Fortschritt über die Tradition des alten klassischen Dramas : durch nichts an Bedingungen des Raumes gebunden vermag sie den Ort der Handlung nach Belieben und lediglich dem Bedürfniss der Handlung folgend rasch oder successiv

éclaircir le problème qui nous occupe il y a peu à attendre des documents à emprunter à l'histoire, ou des indices tirés du style et de la disposition littéraire des dialogues. Il est vrai que depuis longtemps la critique s'était flattée, chose assez naturelle, d'arriver au but en s'appuyant sur des considérations moins extérieures, plus profondes et dès lors en apparence du moins plus décisives ; je veux dire la méthode suivie et les idées énoncées. Ces deux enquêtes, la première surtout [1], avaient déjà préoccupé les anciens ; ainsi Pyrrhon [2] établissait une distinction entre ce qu'il appelait les dialogues « gymnastiques » et les dialogues « dogmatiques », distinction que Quintilien adopte, sauf à modifier un peu la première épithète [3]. Se plaçant à un point de vue semblable, un platonicien de la fin du IIe siècle de l'ère chrétienne, Albinus, partage les dialogues en deux classes subdivisées ensuite à leur tour, 1° ὑφηγητικοί, qui enseignent, tracent la méthode à suivre et conduisent à la vérité : 2° ζητητικοί, dont le but immédiat est de découvrir et de démasquer l'erreur à l'aide d'une sorte de gymnastique intellectuelle [4]. Albinus a trouvé dans M. Chaignet un juge des plus sévères : « Rien de plus arbitraire, écrit ce dernier, et de plus imaginaire que cette ordonnance systématique, empruntée de l'esprit de la logique péripatéticienne et imposée après coup et de vive force aux écrits de Platon. »

Les tentatives analogues des modernes nous retiendront

---

zu wechseln und durch ein individuelleres Colorit Ort und Handlung mehr in Wechselwirkung zu setzen ».

1. L'abbé Fleury y attachait une véritable importance : « Quoique l'ordre des dialogues soit arbitraire, il serait très utile de les distinguer en plusieurs classes non pas tant par les matières que par la manière de les traiter. »

2. *Pyrrh. Hyp.*, I, 33.

3. II, 15 : « Alii sunt ejus sermones, ad coarguendos qui contra disputant, compositi, quos ἐλεγκτικοὺς vocant, alii ad præcipiendum, qui δογματικοὶ appellantur ».

4. *Introduction à la philosophie de Platon*, c. 4. Une division toute semblable, mais où le luxe des subdivisions est poussé encore bien plus loin se trouve dans Diogène Laërce (III, 49), qui n'en nomme pas l'auteur. Yxem dans son *Logos protrepticos*, déjà mentionné plus haut, déclare ce classement très supérieur à ce qu'il appelle assez dédaigneusement « les rêveries de Schleiermacher ».

d'autant moins qu'elles ne sont guère plus logiques et en somme ne nous apprennent rien sur la date des divers dialogues [1]. Ainsi à la fin du XVIe siècle Jean de Serres, plus connu sous son nom latinisé Serranus, fit entrer bon gré mal gré les écrits de Platon dans un cadre tout scolastique qui ne tient aucun compte de leur enchaînement naturel, ce dont Fleury dans son *Discours sur Platon* l'a repris avec plus de raison que d'éloquence : « Un attentat que je ne puis lui pardonner, écrit-il, c'est d'avoir changé l'ordre des ouvrages ou plutôt d'en avoir voulu donner un nouveau. Car voulant rendre Platon tout à fait régulier et composer de ses œuvres un corps entier de philosophie, il les a de son autorité privée et contre la tradition de tous les siècles rangées en diverses classes, sous lesquelles il les a placées non pas selon leur véritable matière, mais selon ce que le titre semble promettre. » Cinquante ans plus tard Samuel Petit abandonna les « syzygies » de Serranus pour en revenir aux tétralogies de Thrasylle, aggravant encore le désordre et la confusion si justement reprochés à son modèle. Sa seule excuse, si toutefois c'en est une, c'est qu'il n'avait pas compris Platon, comparé par lui à « Apollon rendant des oracles sur son trépied d'or. »

Il était réservé à Schleiermacher de poser la question sous son véritable jour [2]. A la seule lecture des dialogues, la criti-

1. Evidemment je ne veux pas dire par là qu'il soit indifférent au penseur et au métaphysicien de savoir dans quel ordre il est préférable aujourd'hui de distribuer et de lire les écrits de Platon, lorsqu'on veut comparer les phases diverses de son évolution philosophique et pénétrer aussi avant qu'il se peut dans l'intelligence de son système. C'est ce que Ribbing a très bien mis en lumière : « Der Gewinn für die Wissenschaft und das wissenschaftliche Interesse, welche damit verbunden sind, bestehen nicht darin dass man auf solche Weise die Nachricht erhalte, in welchem Jahre und aus welcher zufälligen Veranlassung Plato eine so oder so benannte Schrift verfasst habe, sondern sie bestehen darin, dass man zu einer genauen und bestimmten Erkenntniss der Beschaffenheit der philosophischen Ansicht gelange, welche den wesentlichen Inhalt der Schriften bildet, und eben daher auch darin, dass man sich von dem innern Zusammenhange zwischen den verschiedenen Seiten oder Darstellungen dieser Ansicht, welche in den verschiedenen Schriften von ihrem Urheber dargeboten sind, Rechenschaft zu geben im Stande sei. »

2. Voir plus haut, p. 9 et suiv.

que moderne peut-elle espérer de retrouver au moins dans ses grands traits l'ordre de leur composition ? Oui, a répondu le savant critique, et prêchant d'exemple, il a les distribués lui-même en trois groupes (qualifiés par lui d' « élémentaire, préparatoire ou transitoire, et constructif ») conformes à l'idée très particulière qu'il s'était faite de l'enseignement philosophique inauguré par Platon. A l'entendre, dès son début dans la carrière, le disciple de Socrate pour communiquer et répandre ses doctrines s'est tracé un plan d'ensemble que dès lors il n'a pas cessé d'avoir sous les yeux en rédigeant successivement ses divers écrits.

Sans contester tout ce que Schleiermacher a dépensé d'érudition et de subtilité ingénieuse en faveur de son hypothèse, on doit reconnaître qu'il n'a guère réussi à la faire universellement accepter : l'ordre qu'il avait assez arbitrairement fixé entre les dialogues « a été remanié après lui et interverti de cent manières, au nom de cette même intelligence de Platon que chacun de ses interprètes croit avoir en partage, à laquelle ils en appellent tous et qui varie étrangement de l'un à l'autre [1]. »

Un des résultats assurément les plus surprenants des recherches de Schleiermacher, c'est la place qu'il crut devoir assigner au *Phèdre*, à ses yeux le premier ouvrage de Platon. Cette opinion, il est vrai, avait déjà été exprimée dans l'antiquité par Diogène Laërce [2], appuyé sur un jugement plus littéraire que philosophique de Dicéarque. Comme elle a été reproduite et adoptée dans notre siècle par un grand nombre d'historiens du platonisme, il ne sera pas inutile de nous y arrêter un instant.

1. M. Waddington. — Cf. Rohde (*Neue Jahrbücher für Philologie und Pædagogik*, 1882, p. 90) : « Eine solche von vorn herein festgestellte Lösung der platonischen Schriftstellerei ist vielmehr, indem sie sogar das Gefühl, dass man einem Problem gegenüber stehe, zerstört, sicherlich das wirksamste Mittel, um sich selbst und anderen eine richtige Lösung vollend unmöglich zu machen. » Au surplus, à quel vague, à quelles hésitations ne se condamnent pas les critiques qui, comme Deuschle, ne connaissent nul autre critérium plus précis à invoquer en ces matières que « die innere Denkform ? »

2. Olympiodore (*Vie de Platon*, p. 78) répète à son tour cette tradition.

Tant de poésie, nous dit-on, tant de préoccupations oratoires trahissent celui qui, hier encore étranger à la philosophie, vient seulement de sacrifier à une vocation plus haute ses goûts poétiques et ses aptitudes à l'éloquence. D'un bout à l'autre du dialogue apparaît la main du jeune homme qui puise à profusion dans le trésor de ses idées et n'a pas encore appris à les distribuer dans un cadre régulier. On sent que l'âge des méditations viriles n'est pas encore venu et que l'auteur, tout épris qu'il soit des charmes de la dialectique, en ignore les lois rigoureuses et les sévères exigences. — Admettons que cette appréciation soit exacte en ce qui touche la première partie du dialogue : de quel droit l'appliquer à la seconde, si sûre dans sa marche, si positive dans ses résultats? De tous les éléments constitutifs du platonisme, quel est celui qui est entièrement absent du *Phèdre*? La théorie des Idées notamment, cette moelle du système, comme on l'a justement appelée, n'apparaît-elle pas ici avec plus d'éclat, sinon plus de précision que nulle part ailleurs? Et en ce qui touche la forme, n'est il pas visible que Platon, loin d'être la dupe de sa fougue et de son exubérance, raille lui-même tout le premier ce luxe d'imagination [1]? — Voilà comment la critique interne, abandonnée au caprice de l'inspiration personnelle, est à peu près fatalement condamnée à engendrer un perpétuel conflit d'opinions. Le même dialogue qui est pour celui-ci une ébauche désordonnée, fruit d'une juvénilité débordante, est pour celui-là une production achevée où se révèle un profond génie.

Loin de nous cependant la pensée de nier la possibilité de tirer de l'examen attentif des dialogues quelques données sur la date au moins relative de leur composition : mais ici une sage réserve s'impose, et un excès de prudence n'est guère à redouter. Ainsi, le génie de Platon ayant pris avec les années quelque chose de plus compréhensif et de plus didactique, on serait tenté de classer ses écrits d'après l'étendue des développements

1. P. ex., 257 A. On trouvera le problème discuté sous toutes ses faces dans ma brochure intitulée : *La date du Phèdre.*

et la complexité du sujet. Il est cependant très probable que la *République*, malgré ses dix livres, appartient à une période relativement ancienne de la carrière de Platon. — Faut-il s'attacher de préférence au degré de sévérité de la méthode? mais celle-ci varie nécessairement avec la question abordée, avec les interlocuteurs entre lesquels cette question s'agite et surtout avec le public que l'écrivain a en vue [1]. — Même remarque, si l'on s'attache à la profondeur de la métaphysique ou à la hardiesse du raisonnement. « Un dialogue, écrit M. Fouillée [2], peut être métaphysiquement supérieur à un autre, bien qu'il lui soit antérieur dans le temps. En effet une question déterminée peut être traitée plus ou moins profondément par Platon, et sous une forme plus ou moins ésotérique : 1° selon l'objet spécial et le caractère général du dialogue : 2° selon le personnage mis en scène et l'école à laquelle il appartient : 3° suivant les variations et les doutes qui ont pu se produire dans la pensée même de Platon : 4° suivant les lecteurs plus ou moins initiés auxquels s'adresse particulièrement le dialogue. »

Si dans ce passage M. Fouillée semble faire trop peu de cas de la succession chronologique, qui n'est pas à ce point indifférente, encore doit-on reconnaître que dans les conclusions auxquelles on est ainsi conduit par voie de comparaison il entre plus de vraisemblance que de certitude. C'est un champ ouvert aux conjectures et non au raisonnement. Ainsi quelques lignes jetées en passant sur un sujet peuvent être tantôt le résumé d'une discussion précédente, tantôt le point de départ d'une

1. « Fasst man den Inhalt der platonischen Dialoge richtig, so ist freilich auch ein methodologischer Fortschritt darin unverkennbar : aber es ist die Nebensache : das sachlich Reale der entwickelten Gedankenobjecte ist die Hauptsache : an diesem entwickelt sich erst das methodische mit, ist aber ohne jenes Nichts » (Deuschle).

2. *La Philosophie de Platon*, I, p. 158, note (1re édition). C'est la réponse du savant philosophe à l'objection qui lui avait été faite de n'avoir pas démontré historiquement l'antériorité chronologique du *Timée* par rapport au *Parménide*, dont la métaphysique profonde, écrivait-il, « ébranle par ses objections, efface et finalement remplace par l'unité le dualisme des Idées et de la matière essayé provisoirement dans le *Timée*. »

discussion future [1]. Lorsqu'un auteur se répète, c'est, dit-on, qu'il se développe. Entrevoit-il pour la première fois une vérité ? d'ordinaire ce n'est au regard de sa pensée qu'une simple hypothèse, qui fécondée par la réflexion prendra corps peu à peu et s'expliquera dans un deuxième ouvrage, sauf à n'arriver à se prouver et à se compléter que dans un troisième. D'une œuvre à l'autre il est naturel de voir grandir la sûreté dans la méthode, la finesse dans les aperçus, la justesse dans l'expression, la solidité dans la construction. — Accordons que tel est le cas le plus fréquent : mais est-il impossible d'imaginer un penseur, enthousiaste à la première heure d'une théorie dont il ne découvre qu'après coup les difficultés, et dès lors uniquement préoccupé, si l'on me permet cette expression, de faire retraite en bon ordre en se bornant à des mentions de plus en plus discrètes? Précisément en ce qui concerne Platon et sa conception fondamentale, la longue suite de ses écrits fournit des arguments plausibles en faveur de l'une et de l'autre de ces deux suppositions. — De même encore la synthèse est le terme logique auquel doit aboutir l'analyse : cependant on conçoit aussi qu'un esprit philosophique se plaise à étudier dans le détail des notions ou des vues qu'il avait d'abord saisies dans leur vivante et féconde complexité [2].

Il semble donc que la méthode proposée se dérobe à nous de tous côtés [3]. Peut-être néanmoins peut-elle nous fournir quelques indices moins discutables.

---

1. Tel est notamment le débat que soulève un passage de la *République* (VI, 505 B) comparé aux savantes discussions du *Philèbe* dont il offre le plus intelligent résumé. — De même le *Théétète* fait allusion à un entretien que Socrate eut, très jeune encore, avec le vénérable Parménide. Faut-il en conclure que le *Parménide*, supposé platonicien, est antérieur au *Théétète*? « Nous sommes portés à croire toujours que l'allusion est postérieure au récit qu'elle vise : or en plus d'une occasion assurément c'est le récit au contraire qui est sorti de l'allusion purement fictive à l'origine » (M. Croiset, *Hist. de la litt. grecque*, I. 206). La remarque vise avant tout les épopées homériques : mais il est certain qu'elle trouve à s'appliquer ailleurs.

2. Ainsi le *Protagoras* comme tableau d'ensemble est-il antérieur au *Lachès*, au *Charmide* et à l'*Euthyphron*, véritables monographies philosophiques? Ribbing et Munk répondent oui, Hermann non.

3. S'agit il d'œuvres purement littéraires ? La difficulté est la même. Ainsi dans les fragments de la *Médée* de Néophron Patin voyait une sorte d'imi-

Ici une expression, une idée sont présentées comme des nouveautés, ailleurs comme d'un usage courant [1]: tel dialogue énonce avec une sorte d'hésitation ce qui dans tel autre est catégoriquement affirmé : dans celui-ci l'auteur, comme transporté en face d'une révélation soudaine, est tout entier à la joie de tenir enfin une solution jusque-là vainement cherchée; dans celui-là au contraire, il pèse les conséquences prochaines ou éloignées de la même doctrine, il se débat contre ses propres objections ou contre celles d'autrui [2] : n'aurons-nous pas dans chaque cas des raisons sérieuses pour nous prononcer sur la date comparative de ces deux compositions?

Quoi qu'il en soit, en ce qui touche Platon, il suffit de jeter les yeux sur les études de Siebeck [3] pour se convaincre de la médiocrité des résultats obtenus même au prix des re-

---

tation libre, de copie abrégée de celle d'Euripide, sans doute, écrivait-il, parce qu'une curiosité impatiente accusait alors de longueur ces développements de passion qui au plus bel âge de l'art assuraient à un drame son principal intérêt. Au contraire M. Weil y découvre une ébauche, des contours auxquels Euripide a donné plus tard la couleur et la vie. On ne comprendrait pas, ajoute-t-il, qu'à aucune époque un auteur ait pu avoir la malencontreuse idée d'opposer des vers aussi faibles à la composition immortelle du grand tragique.

1. C'est le cas, par exemple, du mot διαλεκτικός, hasardé pour la première fois dans le *Phèdre* (266 C) et si fréquent dans d'autres dialogues, notamment au VIe livre de la *République*. « Diejenigen Schriften sind jünger, in welchen ein philosophischer Begriff umständlich und mit aller für die erste Aufstellung eigenthümlicher Sorgfalt entwickelt, später aber diejenigen, in welchen ein solcher Terminus schon geläufig gebraucht und als feststehend vorausgesetzt wird » (Teichmüller).

2. De là cette nouvelle règle posée par Teichmüller (*Literarische Fehden* I, 119), règle qui cependant n'a rien d'absolu : « Ich denke, Niemand werde bestreiten, dass in der Entwicklung unserer Gedanken ein Begriff, dessen Wesen uns zuerst bewusst wird, alleinherrschend auftritt, dass wir aber allmählich bei der Anwendung desselben bemerken, er sei doch nicht allein maasgebend, sondern habe noch andere Begriffe neben sich durch die er eingeschränkt werde. Logisch ausgedrückt, der locirte als Art anderer Arten coordinirte, Begriff ist später und reiferem Denken angehörig, als die ohne Division und Coordination angewendete Idee. Mithin müssen wir als Criterium aufstellen, dass eine Schrift, in welcher ein Begriff in unbestimmter Weise allein geltend gemacht und als Hauptperson behandelt wird, früher geschrieben sei als eine andere in welcher derselbe Begriff ungeschränkt und neben anderen angeordnet erscheint. »

3. Dans ses *Untersuchungen* un chapitre très étendu (p. 107-151) n'a pas d'autre objet.

cherches les plus minutieuses et les plus persévérantes. On doit croire le *Ménon* antérieur au *Phédon*, puisque la théorie de la réminiscence exposée avec complaisance dans le premier de ces dialogues est rappelée en quelques mots dans le second (73 A-B) comme un fait définitivement établi. Réciproquement il semble bien que le xe livre de la *République* ait été écrit après le *Phédon*, dont il résume (611 A-C) et suppose les belles démonstrations en faveur de l'immortalité : mais ce n'est déjà qu'une probabilité. Gomperz à son tour a fait remarquer que le *Ménon* devait être postérieur au *Protagoras*, puisque Platon y conteste la possibilité d'enseigner la vertu, et au *Gorgias*, puisqu'il y adoucit les jugements sévères portés dans ce dernier dialogue sur les grands hommes d'Athènes [1]. Quant à la phrase qui revient en tant de circonstances sous la plume de Platon : « Nous traiterons ce sujet une autre fois » ou « Nous reviendrons plus tard sur cette question », il serait déraisonnable, ainsi qu'on l'a déjà fait observer plus haut, de la prendre constamment au pied de la lettre comme l'annonce certaine d'une discussion ultérieure arrêtée dès lors dans la pensée du philosophe : à chaque instant dans la conversation ne nous arrive-t-il pas de recourir à quelque formule analogue pour écarter un problème importun ?

VI. — Si ce qu'on pourrait appeler « l'économie comparée » des dialogues a si peu de chose à nous apprendre sur la date de leur composition, en sera-t-il de même du fond ? Tout origi-

---

1. Cette observation et quelques autres du même genre ne suffisent pas à la vérité pour justifier les espérances que Gomperz faisait miroiter aux yeux de ses collègues de l'Académie des sciences de Vienne (séance du 20 juillet 1887) : « Die Lösung des heiss umstrittenen Problemes verheisst uns reichen Gewinn. Von ihr erwarten wir die schliessliche Beseitigung des auf diesem Boden noch immer üppig wuchernden, Discrepanzen verhüllenden, äusserlichen Einklang erzwingenden harmonistischen Bemühens : die Sicherung und in anderen Fällen die Anbahnung eines völlig unbefangenen und eindringenden Verständnisses gar vieler dieser Scriften : desgleichen die Beschaffung eines unverächtlichen Hülfsmittels zur Entscheidung der Echtheitsfrage in Ansehung des angefochtenen Theils der Sammlung : ja schliesslich vielleicht auch die Gewinnung neuer Einblicke in die Entwicklungs-und Bethätigungsweise schöpferischer Geister überhaupt ».

nale, toute personnelle que soit la philosophie de Platon, elle n'a pas jailli soudain de son cerveau comme Minerve de la tête de Jupiter. L'auteur de la *République* a eu tout à la fois la patience et le mérite de s'initier à toutes les théories antérieures rapprochées et fondues avec plus ou moins de bonheur dans son propre système, qu'Aristote lui-même, dans un passage célèbre, nous représente comme sorti d'un rapprochement de génie entre les affirmations de Socrate et celles d'Héraclite. A quel moment précis de sa vie Platon a-t-il appris à connaître les doctrines de ce dernier philosophe, pour lesquelles Cratyle, dit-on, lui servit de maître? Il est difficile de répondre; mais nous l'avons dit ailleurs, tout fait croire que ce fut le commerce de Socrate qui décida tout d'abord de sa vocation. Nous ne placerons donc qu'après les dialogues communément appelés « socratiques » ceux qui comme le *Théétète* et le *Cratyle* portent la trace visible d'une familiarité plus ou moins étroite avec les idées d'Héraclite. Beaucoup plus tard seulement, nous dit Aristote, Platon rapprocha sa théorie de celle des nombres, si chère à Pythagore et à ses disciples. Quand prit-il la résolution, quand trouva-t-il les moyens d'étudier les spéculations aventureuses et l'étrange organisation de l'école italique? Ce n'est pas à Athènes, où il a pu, dit M. Rousselot, se rencontrer quelque pythagoricien du vivant de Socrate, mais où l'on eût vainement cherché un véritable adepte de cette philosophie, l'équivalent d'un Archytas ou d'un Philolaüs: c'est donc durant son séjour en Italie et en Sicile. Cette considération suffit pour marquer à quelle période de la vie de Platon appartiennent des dialogues tels que le *Phèdre*, le *Phédon*, le *Timée* et les derniers livres de la *République*. Reste l'école de Mégare, dont le fondateur Euclide joue un rôle en somme assez honorable au début du *Théétète*, tandis que les subtilités sophistiques où elle ne tarda pas à se jeter sont vivement prises à partie dans l'*Euthydème*. Or cette école ne fut fondée selon toute apparence qu'après la mort de Socrate [1]. Il en fut de même très

1. Je rappelle en passant que ces rapports de Platon avec les philosophies

probablement de celles d'Aristippe et d'Antisthène, que Platon vise d'une façon explicite ou détournée en plus d'un passage [1].

Mais en quittant le terrain des généralités pour en venir aux détails, ne donnerait-on pas à ce genre de recherches un degré supérieur de précision? Or, nul ne l'ignore, la partie fondamentale, essentielle, caractéristique du système de Platon, c'est incontestablement la *théorie des Idées*. On s'attend très légitimement à ce que le grand philosophe nous ait laissé dans ses écrits comme autant de documents de ses aspirations, de ses progrès et de ses conquêtes définitives dans le domaine métaphysique. Si donc nous connaissions sûrement par une autre voie les phases par lesquelles a passé son esprit, on en tirerait par une conséquence facile à comprendre des indications précieuses sur la succession chronologique de ses ouvrages. Cet espoir malheureusement se trouve très peu justifié.

D'une part en effet, pour connaître la genèse réelle de la théorie des Idées, nous ne pouvons nous adresser aujourd'hui qu'à Aristote dont les données sur ce point sont trop brèves pour ne pas être insuffisantes. Sans doute il s'occupe beaucoup, ne fût-ce que pour le combattre, de l'idéalisme professé à l'Académie : mais il semble ne le connaître que sous sa dernière forme, mêlé aux spéculations pythagoriciennes sur les nombres. Pour suivre

---

antérieures ont été dans le premier volume l'objet de recherches approfondies, ici brièvement résumées.

1. Cf. E. Zeller, *Plato's Mittheilungen über frühere und gleichzeitige Philosophen*, dans l'*Archiv für Geschichte der Philosophie* (1892), travail remarquable auquel j'emprunte les lignes suivantes : « Wer wäre da eingebildet genug, um zu meinen, dass es ihm gelingen werde, alle Andeutungen dieser Art aus unserer lücken-und trümmerhaften Kenntniss der Erscheinungen, auf die sie gehen, zu deuten? Aber schon diejenigen Fälle, in denen uns diese Deutung mit Sicherheit, oder wenigstens mit geschichtlicher Wahrscheinlichkeit möglich ist, reichen aus, um uns zu überzeugen, wie wenig sich Plato als Schriftsteller und ebenso gewiss auch als Lehrer auf die einsame Höhe seiner eigenen Spekulation zurückzog, wie er vielmehr mit der vielseitigsten Theilnahme mitten in der geistigen Bewegung seiner Zeit stand und wie lebhaft er selbst in ihre wissenschaftlichen Kämpfe als eine der streitenden Parteien eingriff. »

les évolutions successives de la pensée platonicienne, nous sommes donc réduits à consulter les dialogues eux-mêmes [1] : d'où l'impossibilité à peu près complète d'en marquer par cette voie la date relative, sans s'exposer à commettre un véritable cercle vicieux.

D'autre part, Platon n'est rien moins qu'un logicien sévère, procédant en toutes choses avec une rigueur méthodique. Pour lui la philosophie est encore un art et n'a rien de la marche régulière de la science. Il a exposé ses vues par fragments, assez intéressants pour attirer et récompenser le lecteur attentif, assez incomplets pour que le rapport de chaque partie à l'ensemble fût dissimulé aux regards des profanes. Lorsque dans le *Cratyle* il fait dire à Socrate que les Idées lui apparaissent comme au milieu d'un rêve, ou que dans le *Théétète* il nous les présente comme le mot encore caché de l'énigme universelle, il serait téméraire d'en conclure qu'au moment où il composait ces deux dialogues, il n'avait point encore arrêté les fondements de son système [2].

Cependant s'il nous est difficile ou même impossible de marquer avec précision chaque étape de son développement philosophique, si les dialogues même les plus explicites sont, selon la remarque de Brandis, presque muets sur ce point, nous savons par où Platon a commencé, nous savons mieux encore par où il a fini. A ses débuts disciple, et disciple brillant de Socrate, il a été amené à traiter avec plus d'ampleur, mais dans l'esprit et avec les procédés de son maître, quelques-unes des questions de psychologie morale familières à ce dernier. Puis traversant les divers systèmes ou plutôt les divers courants d'idées qui s'étaient fait jour de son temps, il a pris à chacun ce qui était

1. On a cru, un peu à la légère, que dans une page célèbre du *Phédon* (96 et suiv.) Platon avait retracé à grands traits sa propre initiation philosophique : même dans cette hypothèse, le problème dont nous parlons offrirait encore bien des obscurités.

2. Uberweg l'a fait remarquer avec beaucoup de raison : « Für das Verständniss des Platonismus ist kaum ein anderer Irrthum gefährlicher, als der, eine Zurückhaltung, die Plato aus methodischen Gründen übte, mit einem Nochnichtwissen zu verwechseln, in welchem er selbst befangen sei ».

d'accord avec le tempérament de son esprit ; et rejetant par une polémique en apparence purement négative tous les éléments discordants ou contraires, il a cherché d'abord à arrêter les grandes lignes de sa propre doctrine, puis à explorer à la lumière de cette métaphysique nouvelle les différents domaines de la pensée. Examiné à ce point de vue, le *Phédon* [1] paraît notablement postérieur au *Phèdre* et même à la *République*. C'est vers la fin seulement de sa carrière que Platon s'est préoccupé de justifier l'existence des Idées en déterminant les éléments qui les composent et les conditions nécessaires de leur rapport avec les choses qui en participent et qui les manifestent. A ce titre, le *Philèbe*, le *Timée* et le *Sophiste* (en admettant que ce dernier soit de Platon) appartiennent sans conteste à la dernière période de son enseignement [2]. Ce n'est plus le travail intérieur d'un esprit qui jeune encore s'élance avec une sorte de confiance enthousiaste vers les plus hautes régions de la pensée : ce sont les profondes et sévères méditations d'un maître que poursuit le désir d'asseoir sur une base solide un système dont la réflexion ou les critiques d'autrui lui ont révélé les lacunes. On ne remarque pas assez en effet que Platon, après avoir fièrement revendiqué pour les Idées, et pour les Idées seules, toute explication et même toute connaissance scientifique, est redescendu par degrés de ces hauteurs à une conception plus humaine [3] : il a fait une place de plus en plus grande à ce

1. Voir notamment 76 D et 100 B.

2. Les textes d'Aristote (notamment *Métaph*. I, 6, 987^{a}32 et XIII, 4, 1078^{b}12) ne laissent aucun doute à ce sujet.

3. Nous avons vu précédemment comment de l'étude grammaticale de Platon M. Campbell avait conclu que le *Philèbe*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *Timée*, le *Critias* et les *Lois* formaient un groupe à part, datant des dix ou quinze dernières années de la vie du philosophe. Entre ces mêmes dialogues il aperçoit un autre lien, celui de la communauté de doctrine, et voici en quels termes il s'exprime : « We find in them an increasing sense of the remoteness of the ideal, without any diminution of its importance. A deepening religious consciousness is associated with a clearer perception of the distance between man and God, and of the feableness and dependance of mankind. But this feeling is accompanied with a firm determination to face and cope with the burden and the mystery of the actual world, to provide support for human weakness, alleviations of inevitable misery. The

qu'il appelle « l'opinion vraie » (ἀληθὴς δόξα), limite qu'il est donné à un si petit nombre d'intelligences de franchir [1]. En même temps que l'écrivain mesurait mieux les difficultés et les exigences de sa tâche, le philosophe faisait effort pour s'accommoder au « monde des ombres ». Ces créatures qu'il nous représentait dans la *République*, non sans quelque dédain, comme des fantômes « éternellement ballottés entre l'être et le non-être », il les étudie dans le *Timée* avec une curiosité bienveillante, et le désir sincère d'en retrouver l'origine, d'en indiquer la structure intime, d'en marquer les rapports et d'en découvrir la fin. Son dernier et son plus grand ouvrage, les *Lois*, nous montre en lui à la place du hardi métaphysicien, le moraliste pénétrant et le patient observateur : au grand scandale de quelques critiques, celui que l'on pouvait croire perdu dans les abstractions de Parménide ou dans les rêveries de Pythagore redevient le philosophe populaire, le disciple pieux de Socrate [2].

---

presence of Necessity in the universe and in life is acknowledged, in order that it may be partly conquered ».

1. Voir en particulier toute la conclusion du *Théétète*, *Phédon* 67 B, *Timée* 37 B, *Lois* 653 A et 688 B.

2. Tout récemment un érudit bien connu pour la hardiesse de ses hypothèses, M. Pfleiderer, a tenté de donner de la thèse qui vient d'être exposée une démonstration par les faits. Sa brochure (*Zur Lösung der platonischen Frage*, Fribourg en Brisgau, 1888) divise la *République* en trois parties distinctes, composées à des dates très différentes : la première (A) comprend d'abord les livres I-V, 471 C, puis VIII et IX : la troisième (B) va de V, 471 C à la fin du livre VII : enfin le livre X représente une période de transition (A-B) entre les deux précédentes... Cela posé, il distingue de même trois périodes dans la carrière de Platon : à la première appartiennent tous les dialogues conçus dans l'esprit socratique : *Hippias II*, *Lachès*, *Charmide*, *Euthyphron*, *Protagoras*, *République* (A), *Apologie* et *Criton*. — Le *Gorgias* et le *Ménon* ouvrent la seconde où Platon désabusé, découragé, se détourne de plus en plus de la réalité pour se réfugier dans une métaphysique dédaigneuse de l'expérience : c'est l'époque du *Phèdre*, du *Cratyle*, de la *République* (A-B), du *Théétète*, du *Sophiste*, de l'*Euthydème*, du *Politique*, du *Parménide*; la *République* (B), avec le *Phédon* en marque l'apogée. Enfin dans la troisième, le philosophe, contraint de se rapprocher de la réalité et de concilier avec elle les intransigeances de son idéalisme, renonce à ses rêves : le *Banquet*, le *Philèbe*, le *Timée*, le *Critias* et les *Lois* figurent en quelque sorte ses étapes successives dans la voie des concessions (Voir notamment dans les *Lois* 739 C-D. et 807 B).

Nous ne nous arrêterons pas ici à démêler ce qu'il y a de téméraire, sinon de chimérique dans une semblable interprétation.

Mais si nous connaissons suffisamment le point de départ et le point d'arrivée de cette longue évolution d'une pensée qui semble prendre plaisir à se dérober elle-même, tout fil conducteur nous manque pour la suivre pas à pas à travers un intervalle de plus de cinquante ans. La même difficulté subsiste lorsqu'au lieu de la théorie des Idées en général, on choisit comme champ de recherches un canton particulier du vaste domaine philosophique, l'éthique ou la physique par exemple, ou même quelque question spéciale, comme celle de l'immortalité. Dans ces patientes et laborieuses enquêtes, plusieurs critiques ont fait preuve d'une pénétration qui n'était pas toujours exempte de subtilité : mais les résultats de l'un ont été, comme il fallait s'y attendre, contredits par les conclusions de l'autre[1] : si bien que la détermination de la suite chronologique des dialogues est restée aussi obscure que par le passé. Un seul point a été mis de la sorte en pleine lumière : ce sont les fluctuations de la pensée de Platon, lequel non content d'exposer ses opinions préférées tantôt en poète, tantôt en philosophe, ici à l'aide de raisonnements en forme, là sous le voile plus ou moins transparent du mythe, revient dans la suite, sans s'en douter peut-être, à telle opinion qu'il semblait avoir définitivement abandonnée.

Quoi qu'il en soit, en dépit de toutes les divergences de détail, il semble que sur les grandes lignes un compromis tacite soit intervenu entre les critiques. Presque tous en effet s'accordent à partager en trois périodes la carrière philosophique et littéraire de Platon, la première se terminant à peu près vers la mort de Socrate, et la seconde à la fondation de l'Académie.

1. Un exemple suffira. Des recherches d'Uberweg il ressortait que Platon, après avoir cru, lorsqu'il écrivait le *Phèdre*, à la survivance aussi bien qu'à la préexistence de l'âme tout entière, ne la considère plus dans le *Timée* comme immortelle, sinon dans sa partie supérieure et en vertu d'une concession spéciale de la divinité : tandis que dans le *Phédon* il essaie d'appuyer sur des arguments positifs la thèse de l'immortalité personnelle. Or cette interprétation a été vivement attaquée par le savant historien E. Zeller, pendant qu'une troisième solution du même problème était proposée et soutenue par Teichmüller.

Voici comment s'exprimait à ce sujet Cousin, il y plus de cinquante ans :

« On peut distinguer dans les compositions de Platon trois manières essentiellement différentes : la première où domine le caractère poétique, la seconde où domine au contraire le caractère dialectique, la troisième qui les réunit tous les deux. Cette distinction, si elle est fondée, peut servir de principe à une nouvelle[1] classification des dialogues de Platon, et les partage en trois séries. »

Avec M. Chaignet nous estimons qu'on ne saurait sans une exagération manifeste parler de périodes « essentiellement » différentes, et qu'une semblable classification est encore trop littéraire pour être suffisamment philosophique. Ecoutons néanmoins le commentaire que Cousin lui-même nous a laissé de sa pensée dans un article célèbre du *Globe*[2] :

« Il y a dans l'ensemble des compositions de Platon trois manières bien distinctes, comme il y a trois époques différentes dans sa vie. Nourri dans le sein de la religion et de la poésie, ses premiers essais philosophiques sont tout pénétrés des habitudes de sa jeunesse. On sent déjà, il est vrai, le grand métaphysicien dans le fond de la pensée, mais la forme retient quelque chose du dithyrambe et de la tragédie : le philosophe porte encore les bandelettes du prêtre et la lyre du poète : ses idées sont des dogmes et sa parole un chant. Aucune vérité ne lui manque, mais toutes les vérités sont dans son âme et dans ses écrits sous la forme de pressentiments sublimes et non de démonstrations rigoureuses... Vers le temps de la mort de Socrate commence pour Platon une existence nouvelle et avec elle une manière nouvelle... La vie paisible de sa première jeunesse, la méditation et le culte des vérités éternelles à l'ombre des foyers

1. L'épithète n'est pas absolument exacte : car l'idée première de cette division se rencontre chez plus d'un des devanciers de Cousin, notamment chez Schleiermacher et Ast. M. Campbell en donnait naguère une formule remarquablement précise : « Thus in comparing Plato with himself we are now permitted to assume three periods : one of inception, one of intellectual culmination, and one of closer insight and fuller realisation. »

2. 3 novembre 1827.

domestiques font place tout à coup à une vie aventureuse et à des études pénibles et diverses... Tombé au milieu des contradictions du monde et des écoles, le jeune enthousiaste mis aux prises avec la réalité sentit le besoin pour défendre sa foi de s'en rendre un compte sévère... Cette révolution dans l'opération même de la pensée en amène inévitablement une semblable dans son expression. La dialectique en succédant à l'inspiration remplace la poésie par la prose, le symbolisme par l'abstraction, l'emploi brillant des formes mythologiques et l'allure souple et entraînante de l'ode et du drame par le mouvement régulier mais pesant de l'ordre didactique et le langage décoloré du raisonnement... Il était réservé à Platon d'atteindre au troisième et dernier développement de la pensée et par là d'anticiper l'ouvrage de la spéculation la plus avancée... Dans sa troisième manière, le style par la diversité des qualités dont il se compose, représente merveilleusement l'étendue et l'universalité auxquelles la pensée de Platon était parvenue. »

Remarquable à coup sûr, le travail dont nous venons de transcrire quelques lignes n'en est pas moins au fond plus brillant que solide. Il repose en grande partie sur deux hypothèses que nous croyons inexactes ; la première, qui considère le *Phèdre* comme le premier écrit de Platon, la seconde, qui veut qu'après la mort de Socrate son disciple ait traversé une crise philosophique assez intense pour ébranler toutes ses convictions, étouffer son élan et son enthousiasme, éteindre ses dons les plus précieux, en un mot, transformer entièrement sa nature au point de l'amener à se désavouer lui-même. M. P. Janet croit également qu' « avant de se faire lui-même chef d'école, Platon a éprouvé le besoin de renverser les grandes écoles du temps : il les combat avec leurs armes, et même en se séparant d'elles il subit l'influence de leur esprit ». Précisant davantage, les critiques allemands, sauf de rares exceptions, parlent tous à l'envi d'une « période mégarique » durant laquelle Platon retiré à Mégare aurait en quelque sorte abandonné, j'allais dire renié Socrate pour se plonger tout entier dans les abstractions de l'éléatisme et les subtilités dialectiques chères aux disciples

d'Euclide [1]. Nous avons déjà eu occasion de faire justice d'un préjugé qui ne repose sur aucun témoignage historique, qu'Aristote condamne par son silence et qui a été imaginé dans un but facile à comprendre, pour atténuer l'invraisemblance de certaines affirmations.

Je ne sais jusqu'à quel point il est exact de dire avec M. Waddington qu'à l'époque de Cicéron l'école platonicienne étudiait curieusement ses propres origines : mais l'auteur du traité *De finibus* a vu juste, lui, ou le biographe dont il était l'écho, quand il nous représente Platon comme le disciple et l'héritier de deux maîtres: Socrate d'abord et Pythagore ensuite [2]. Il nous paraît donc plus sage, et plus conforme aux données de l'histoire de partager les dialogues en deux séries : l'une où Platon s'inspire des enseignements, de la méthode et des préoccupations avant tout morales de Socrate : l'autre où devenu vraiment lui-même, riche de tout ce qu'il a recueilli d'un développement philosophique de deux siècles, il expose et développe sous toutes ses faces le vaste système conçu par son génie, système où les règles de la dialectique se mêlent aux conceptions politiques les plus hautes, et une théorie complète de la connaissance à des spéculations vraiment étonnantes sur le monde et la nature. Mais de cette donnée générale à la détermination méthodique de la date de chaque dialogue, évidemment il y a loin [3].

1. Si l'on me demandait de trouver dans Platon un écho positif de « mégarisme », j'indiquerais volontiers l'*Euthydème*, suggéré sans doute par l'effrayant abus des subtilités logiques auxquelles l'école de Mégare a dû le surnom peu enviable d'« éristique ».

2. V, 29 : « Cur Plato ad Archytam et ceteros Pythagoreos, ut, quum Socratem expressisset, adjungeret Pythagoreorum disciplinam, eaque quæ Socrates repudiabat addisceret? » N'oublions pas toutefois que le Socrate de Platon ne peut et ne doit pas être confondu avec le Socrate historique.

3. La théorie des trois périodes vient d'être renouvelée par M. Carl Joël (*Zur Erkenntniss der geistigen Entwicklung und der schriftstellerischen Motive Plato's*, Berlin, 1887). Voici le résumé de ce livre, tel que je le détache d'un très intéressant compte-rendu de M. Th. Reinach (*Revue critique*, 22 août 1887) : « Dans la première de ses phases, Platon est un jeune lutteur plein de confiance en ses forces, non sans une pointe de présomption, qui met en scène des adversaires réels, leur prête un langage plus ou moins

conforme à leurs idées pour les étreindre par la puissance de sa dialectique. les terrasser aux applaudissements du public et les couvrir de ridicule *ad majorem Socratis gloriam*. Deuxième phase : le sens critique s'éveille et s'affine : le disciple émancipé de Socrate reconnait la portée de certaines objections naguère dédaignées ou mal comprises : sa pensée hésite entre des influences contraires. Alors les contradicteurs de Socrate que Platon met en scène ne sont plus que ses propres objections habillées en chair et en os : la lutte se poursuit, vive, acharnée, sans aboutir le plus souvent à une conclusion bien nette. Mais le doute ne devait pas verser dans le scepticisme... Dans sa troisième période Platon se ressaisit lui-même : il a conquis une certitude nouvelle, certitude faite d'imagination, d'esthétique et d'amour. Il renonce à faire sortir la vérité d'un duel dialectique : elle est affaire d'intuition, non de raisonnement. Dès lors plus de discussions serrées, précises, passes d'armes aux coups redoublés, mais de longues tirades où toute une conception de l'univers s'oppose en bloc (?) à une autre conception... A proprement parler, ce n'est plus un dialogue, mais un monologue inspiré, rarement interrompu. L'âme déployant ses ailes s'envole dans la sphère du mythe, éprise de l'idéal qu'elle s'est créé. Après le critique acerbe qui raillait, après le docteur troublé qui s'interrogeait, voici le prophète qui annonce triomphalement une vérité nouvelle ».

Tout cela au premier abord est très séduisant, mais quand il s'agit des anciens dont la vie nous est si peu connue, le plus vraisemblable risque de n'être pas toujours le plus vrai. Puis comment se répartissent les dialogues entre ces trois séries? L'*Euthydème*, par exemple, porte au plus haut degré les caractères de la première : faut-il le mettre sur la même ligne que le *Charmide* et le *Lysis*? Le *Timée* appartient à la dernière : y placerons-nous également la *République*? On le voit, les difficultés de détail se multiplient dès qu'on essaie de passer à l'application. Au reste d'après M. Joël, Platon aurait pris la plume non pour enseigner un système, mais pour se procurer une jouissance d'écrivain et de styliste, παιδιᾶς χάριν, comme il s'exprime dans le *Phèdre*.

CHAPITRE III

LES DIALOGUES APPELÉS SOCRATIQUES

Reste une dernière question à traiter. A quelle période de la vie de Platon appartiennent ceux de ses écrits que l'on est convenu de désigner par l'épithète de « socratiques ? » Jusqu'ici, appuyée sur certains textes anciens, la critique admettait qu'ils avaient été composés, sauf peut-être l'une ou l'autre exception [1], du vivant de Socrate. Depuis quelques années l'opinion contraire, soutenue d'abord par Combes-Dounous en France [2], plus récemment par Grote en Angleterre et par Uberweg en Allemagne, a rallié un nombre assez considérable de partisans : il ne sera donc pas inutile de nous y arrêter un instant.

« Que de choses ce jeune homme me fait dire, auxquelles je n'ai jamais songé ! Il me conduit où il veut, quand il veut, et

---

1. Il est certain, par exemple, que l'*Euthyphron* (Cf. 6 D) et le *Grand Hippias* peuvent passer pour conduire jusqu'au seuil même de la théorie des Idées. Mais en résulte-t-il nécessairement, si Platon en est le véritable auteur, qu'ils sont postérieurs, et de plusieurs années, à la mort de Socrate ?

2. Voici quelques lignes empruntées à son argumentation : « Platon ne s'occupa de la rédaction de ses immortels écrits qu'après que de retour de tous ses voyages il eut ouvert son école à Athènes. Il est absurde, et d'une absurdité palpable, de supposer que Platon se soit avisé d'écrire des dialogues sur des matières de philosophie, je ne dirai pas avant d'avoir laissé prendre à son génie toute sa maturité, mais je dirai avant d'avoir acquis les matériaux nécessaires à un philosophe, et que d'autre part il ait poussé la maladresse jusqu'à lire devant Socrate un dialogue où il avait mis dans sa bouche des choses qui n'étaient pas dans la sphère de son enseignement ».

comme il veut! » Telle est la double exclamation que la lecture de certains écrits de Platon, si nous en croyons Diogène Laërce, avait arrachée à Socrate [1]. Grote, partout ailleurs si attaché à la tradition, s'est refusé ici à accepter ce qu'il appelle une légende sans autorité, recueillie on ne sait où six siècles plus tard. Mais, comme on va s'en convaincre, les arguments qu'il invoque à l'appui de sa thèse sont fort peu concluants. C'est à tort, dit-il, que l'on considère la jeunesse de Platon comme aussi entièrement consacrée à la philosophie que son âge mûr. Or Platon lui-même se charge de lui répondre que la jeunesse est l'âge ardent et actif par excellence [2] : ne sont-ce pas des jeunes gens qu'il met en scène de préférence ? — Hypothèse difficile à concilier avec les faits, écrit à son tour M. Waddington à la suite de Grote : « Etant donné l'éducation de Platon, sa parenté et ses relations, il ne pouvait rester étranger aux affaires de son pays et indifférent à sa fortune. Dans des temps si agités et si tourmentés, lorsque suivant le mot de Thucydide Athènes ressemblait moins à une cité qu'à une place d'armes, après la désastreuse expédition de Sicile, pendant les alternatives des dernières victoires et des derniers revers accompagnés d'autant de révolutions, dans les souffrances d'un long siège aboutissant à la défaite finale, l'abstention d'un jeune homme robuste, courageux, au cœur noble, est tout à fait inadmissible. Platon fit donc son devoir de soldat et de citoyen. Après la guerre ce fut la politique qui le réclama ». Loin de moi la pensée de faire gratuitement planer des doutes sur le patriotisme du grand philosophe : mais si, ce qu'on ne peut contester, les événements ont permis à Platon de suivre les leçons et d'assister aux entretiens de Socrate, comment lui auraient-ils enlevé les loisirs de les mettre par écrit en les parant de tout l'éclat de sa propre imagination ? — Tant que vécut

---

1. M. Schaarschmidt a eu la singulière idée de voir dans ces anecdotes autant d'inventions calomnieuses des ennemis de Platon : voyez, disaient-ils, son maître lui-même l'a convaincu d'imposture !

2. *Théétète*, 146 B : Τῷ ὄντι ἡ νεότης εἰς πᾶν ἐπίδοσιν ἔχει. (Voir à ce sujet la thèse de Taine : *De personis platonicis*)

Socrate, ajoute Grote, à Athènes il ne pouvait se rencontrer aucun lecteur pour de tels dialogues : qui aurait désiré « lire Socrate », alors que le plus vif intérêt de sa conversation tenait précisément à son inspiration primesautière, à la vivacité de ses reparties, au jeu piquant de sa physionomie, autant de qualités que la plume la plus habile devait se reconnaître impuissante à reproduire? auprès de l'original, toute relation était condamnée à pâlir. Comme si aujourd'hui la renommée d'un orateur ôtait tout prix à ses discours imprimés, je ne dis pas auprès de ses concitoyens éloignés, mais même pour les habitants de sa propre cité, pour ceux qui ont le loisir de l'entendre et le bonheur de l'applaudir! J'imagine au contraire que tous les « honnêtes gens » d'Athènes devaient être friands de ces publications alors si nouvelles, où la finesse et la subtilité socratiques se mêlaient avec tant d'habileté aux dons d'une merveilleuse imagination. D'ailleurs aux yeux de Platon lui-même qui nous a laissé sur ce point un aveu formel, n'est-ce pas un noble divertissement que de semer dans les jardins de l'écriture, afin de se créer pour soi et de préparer à autrui un trésor de souvenirs ? — Les autres socratiques, et notamment Xénophon, n'ont pris la plume que pour venger leur maître de l'accusation dont il avait été l'innocente victime. De même le premier écrit de Platon a dû être l'*Apologie*. Mais qui obligeait Platon à attendre une catastrophe que rien ne faisait prévoir pour payer son tribut d'admiration à celui qui l'avait conquis définitivement aux recherches et aux discussions psychologiques [1] ? — Enfin on objecte que Platon n'a pas dû s'exposer à mécontenter Socrate, et cela en se mettant en contradiction avec les mœurs athéniennes qui dans les dernières années du v[e] siècle ne lui auraient pas permis d'en prendre ainsi à son aise avec des personnages vivants. Mais si pour le talent de la mise en scène Platon rivalise avec son ami Aristophane, il est

1. Selon Susemihl, le *Phédon* attesterait que pendant un certain temps Platon fatigué de tous les autres systèmes se serait à dessein confiné dans le socratisme : puisque nous trouvons des dialogues qui répondent précisément à cet état d'esprit, pourquoi ne pas accepter cette explication ?

trop évident que contre l'auteur du *Charmide* et du ***Protagoras*** Socrate ne pouvait pas nourrir le même ressentiment que contre le poète des *Nuées*, confondant ainsi le plus affectionné de ses disciples avec le plus satirique de ses adversaires [1]. Admet-on un seul instant que Platon tombait pour ses dialogues sous le coup des restrictions imposées à la comédie moyenne? Il faut alors contre toute vraisemblance reculer le *Gorgias* jusqu'après la mort de ce sophiste, c'est-à-dire après 378 [2].

Il va de soi que toute difficulté disparaît, dès que à l'exemple d'Ast et de Schaarschmidt on exclut sans pitié de l'héritage de Platon les dialogues appelés socratiques : mais les considérer comme postérieurs à la mort de Socrate, alors qu'on les déclare tous authentiques, ne laisse pas que de jeter dans un étrange embarras. En effet à quelle époque placer la composition de ces dix-sept ou dix-huit dialogues? Après la fondation de l'Académie? Mais, quoi qu'en dise Brandis, il serait absolument inexplicable que le *Lysis* fût contemporain du *Phèdre*, le *Charmide* du *Théétète*, l'*Hippias* du *Banquet*. Dans les dix ou douze ans qui ont suivi immédiatement la mort de Socrate? Mais comment trouver une place pour des travaux de ce genre soit entre les nombreux voyages que Platon fit durant cet intervalle, soit au milieu des préoccupations philosophiques et politiques fort différentes dont son esprit était alors assiégé?

Je suis sans doute très éloigné de voir avec Hermann une démonstration historique décisive de la thèse contraire dans les exclamations que Diogène Laërce prête à Socrate ou dans ce fait rapporté par le même compilateur [3], qu'une partie tout au moins des dialogues étaient, comme les *Mémorables*, désignés sous le nom d'ailleurs suffisamment exact de ἠθικὰ ἀπομνημο-

---

1. Le seul sentiment qu'il dut légitimement éprouver est celui que la Muse de Virgile prête à l'arbre dont la greffe a transformé la nature et renouvelé les fruits :

Miraturque novas frondes et non sua poma.

2. Pour éclairer toute cette polémique, il ne sera pas inutile de se reporter aux considérations historiques développées dans le premier volume (p. 51-54), à l'occasion de cette période de la vie de Platon.

3. III, 34.

νεύματα. En revanche, il suffit, ce semble, de parcourir attentivement la collection platonicienne pour y discerner, non pas sans doute deux esprits opposés, mais une diversité manifeste d'inspiration.

Platon était doué de qualités trop géniales ponr se réduire jamais à n'être qu'un simple écho de Socrate, à la façon, par exemple, de Simon le corroyeur et de l'honnête Xénophon [1]; il a reproduit son maître en artiste qui ajoute à son modèle son propre sentiment, en philosophe qui entrevoit et pressent les conséquences encore enveloppées d'une théorie ou d'un principe. J'accorde volontiers que telle page de ces premiers dialogues ne serait pas indigne de Platon devenu chef d'école, et que dans les plus achevés l'on découvre le même dessein, la même physionomie que dans les productions de sa maturité. Néanmoins, pris dans leur ensemble, ils n'en présentent pas moins, comparés à ceux qui ont suivi, des différences notables. Le regard de l'auteur porte visiblement moins haut et moins loin : son horizon est plus restreint : la surabondance des détails extérieurs, naturelle sous une plume de poète, contraste avec la simplicité relative du fond [2]. Prenons le plus remarquable : le *Protagoras* est sûrement l'œuvre d'un maître écrivain, l'heureux émule de Sophron et d'Epicharme : mais quelle allure capricieuse, quel amour des digressions, quel faible pour les controverses les plus subtiles ? On dirait, si l'on me permet cet anachronisme, un amusant article de Revue bien plutôt qu'un sérieux débat philosophique. Le véritable Socrate n'a jamais étalé tant d'esprit, ni raillé avec plus d'atticisme : néanmoins il se serait reconnu dans ces exposés captieux, dans ces discussions curieuses où il semble vouloir jouer au plus fin avec les sophistes ses con-

1. « Unwillkürlich übte das Ideal Einfluss auf die im Geiste des Schriftstellers sich vollziehende Ausgestaltung der geistigen Persönlichkeit des Darzustellen len : die Begeisterung sah vollendet, wozu der Meister nur einen Anlauf genommen, — löste die aufgeworfene Frage im Geiste des Lehrers — zog aus den von Sokrates aufgestellten Sätzen weitergehende Folgerungen » (Westermayer).

2. Ainsi s'explique le silence à peu près absolu que les anciens, à commencer par Aristote, gardent sur ces divers dialogues.

tradicteurs. De là au Socrate du *Gorgias* et du *Théétète*, quel visible intervalle !

A un autre point de vue, ces dialogues de la jeunesse de Platon traitent chacun une question spéciale, d'une portée généralement assez restreinte : ce sont avant tout des recherches morales, des explications psychologiques analogues à celles où se complaisait le Socrate de l'histoire. Aucun de ces coups d'aile qui dans les écrits de la période suivante nous emportent sur les hauteurs de la métaphysique en nous mettant en face des mystérieuses obscurités de la vie à venir : aucune spéculation sur l'essence de l'âme, sur la nature des choses : aucune allusion ni aux systèmes antérieurs ni aux écoles qui sortiront de l'enseignement de Socrate : aucun écho de la théorie des Idées, le centre et le foyer d'où rayonnera plus tard en tous sens le platonisme. Sans doute le pythagorisme n'avait que faire dans le *Criton*, ou l'ontologisme dans l'*Apologie* : mais sur quoi se fondent certains critiques, Stallbaum et Deuschle par exemple, pour affirmer qu'en composant ses premiers écrits, destinés par lui à attirer l'attention de ce que nous appellerions aujourd'hui le grand public, Platon dissimulait à dessein les grandes conceptions, fruit de son génie? S'autoriser de l'exemple des *Lois* pour soutenir cette thèse, c'est confondre dans la vie du philosophe des temps, et si l'expression est permise, des « états d'âme » bien distincts.

Reste une hypothèse intermédiaire qui s'appuie sur une interprétation à mon sens très peu exacte de certains textes. Platon, nous dit Mullach [1], n'a pas attendu la mort de son maitre pour prendre la plume : mais ses débuts dans la pu-

1. « Quapropter forsitan non infelix sit conjector qui suspicetur ordinem quo Platonis opera vel vivo adhuc auctore vel mortuo prodierunt non multum discrepare ab eo qui Varronis et Thrasylli ævo in codicibus manu exaratis erat ». — On cite à l'appui de cette hypothèse le fait, attesté par Diogène Laërce (III, 62), que plusieurs mettaient l'*Apologie* en tête des écrits de Platon. Mais il s'agit ici beaucoup plus de l'ordre méthodique à observer dans la lecture des dialogues que de leur succession chronologique. Nous voyons par Averroës et les catalogues arabes que les commentateurs d'Aristote avaient obéi de bonne heure à une préoccupation identique.

blicité ont été les quatre dialogues relatifs au procès et aux derniers moments de Socrate, dialogues placés pour ce motif en tête de la collection par les Alexandrins que copie Thrasylle. *Facit indignatio versum*, s'écriait Juvénal dégoûté de la corruption romaine : c'est un effet tout semblable qu'aurait produit sur l'âme indignée de Platon le spectacle de l'injustice qui allait déshonorer Athènes. — Pour être ingénieux, le rapprochement n'en est pas plus concluant. En ce qui touche la disposition adoptée et recommandée par Thrasylle, nous avons indiqué précédemment la raison véritable, d'ordre purement didactique, dont se sont inspirés ses premiers auteurs : enfin à moins de considérer le *Phédon* tout entier, avec l'ensemble imposant de ses démonstrations, comme la reproduction pure et simple d'une scène historique, qui peut songer sérieusement à y voir, au même titre que pour le *Criton* et l'*Apologie*, l'œuvre d'un philosophe de vingt-huit ans, disciple de la veille, et dès lors n'ayant encore et ne pouvant avoir ni école régulière ni enseignement arrêté ?

CHAPITRE IV

CONCLUSION

Pour clore ce débat par une rapide vue d'ensemble, voici ce qui apparaît comme le plus probable. Avec l'antiquité et la grande majorité des critiques modernes, nous croyons que Platon, jaloux d'élever un monument à la fois à son maître et à la philosophie, a composé ses premiers dialogues du vivant de Socrate, peut-être en s'inspirant d'entretiens dont il avait été témoin et auxquels il s'est borné à donner un tour plus littéraire et des développements plus brillants. La condamnation et la mort « du plus juste et du plus sage des hommes[1] » ont produit sur lui une impression profonde, dont le contre-coup se fait ouvertement ou discrètement sentir dans quelques-uns de ses ouvrages, le *Gorgias*, le *Ménon*, l'*Euthydème*: plus tard, au retour de ses longs voyages, en possession d'une science plus vaste et d'une plus haute expérience, il est amené à se créer simultanément un système et une école, système annoncé et brillamment esquissé dans le *Phèdre*, la *République* et le *Banquet*, approfondi dans le *Cratyle*, le *Phédon* et le *Théétète*, développé au contact et sous l'influence des doctrines pythagoriciennes dans le

1. C'est sur ces mots, si éloquents dans leur simplicité, que se ferme dans le *Phédon* l'oraison funèbre de Socrate.

Timée et le *Philèbe* [1]. Enfin dans les *Lois*, qui sont comme son testament philosophique, il quitte la sphère de la spéculation abstraite pour combattre avec une ardeur renaissante ceux qui osent nier Dieu, la Providence, le bien moral, l'âme et ses hautes destinées. Des enseignements de Socrate comme d'un germe fécond Platon a tiré une doctrine philosophique imposante par sa grandeur : mais à quelque hauteur qu'atteigne son génie, il s'y est élevé et il y élève après lui ses lecteurs non par un brusque et soudain élan, mais sans secousse et presque sans effort, par une suite de transitions habilement ménagées.

Voilà quelques affirmations que personne, ou à peu près, ne sera tenté de démentir, mais dont la curiosité d'un très petit nombre se déclarera satisfaite. Comme on a pu s'en convaincre, en dépit de tout ce qu'une légion d'érudits a essayé pour le résoudre, le problème de la succession chronologique des dialogues de Platon subsiste presque entier. On a pu en torturant les textes émettre la prétention de leur faire dire plus qu'ils ne contiennent : une critique sérieuse ne saurait prendre à son compte les résultats problématiques aussi péniblement obtenus. On a tenté, d'autre part, de multiplier les hypothèses et les conjectures : la discussion, il fallait s'y attendre, n'a pas trouvé pour autant une marche plus sûre, un point d'appui plus solide. On s'est flatté de découvrir les variations du philosophe en analysant celles de l'écrivain : l'assimilation était trop peu justifiée, trop peu rationnelle pour ne pas paraître téméraire. Bref, vouloir ici comme ailleurs trancher

---

1. Susemihl fait au sujet de cette pensée toujours en mouvement une réflexion intéressante : « Eben so wenig wie sich schon von den frühesten Werken Plato's die Nebenabsicht einer vom Niedern zum Höhern aufsteigenden Darstellung ausschliessen lässt, da es bereits ein sokratischer und kein eigenthümlich platonischer Gedanke ist, den Fortschritt in der eigener Erkenntniss an die Mittheilung zu binden, eben so sehr ist Plato auf den andern Seite stets ein werdender geblieben, weil es eben unmöglich ist, mit einem unrichtigen oder einseitigen Zwecke, wie es die von ihm beabsichtigte möglichste Beseitigung alles Werdens ist, jemals zum Abschlusse zu kommen. Das von ihm verschmähte Werden hat sich an ihm gerächt ».

une question d'histoire en l'absence de tout document historique était une gageure bien faite pour solliciter l'érudition germanique, encore qu'elle commence à s'en lasser elle-même, comme de plusieurs autres de ses plus hardies et de ses plus orgueilleuses tentatives dans l'ordre spéculatif.

Ajoutons une dernière réflexion.

Tout lecteur de Platon est convaincu, à ne pas en douter, que la pensée du grand philosophe a traversé, même après la fondation de son école, une longue et incessante évolution. Il serait du plus haut intérêt d'en suivre pas à pas les étapes : malheureusement, il n'est pas moins certain qu'il faut y renoncer : trop de confidences, trop de lumières de tout genre nous manquent pour mener à bonne fin une semblable tâche. C'est qu'en effet, eussions-nous, par quelque procédé inespéré et inattendu, l'heureuse fortune de mettre la main sur la suite réelle et authentique des dialogues, toute obscurité du même coup ne serait pas éclaircie, toute incertitude dissipée. Il semble bien que tous les écrits d'Aristote qui nous sont parvenus, depuis les plus élémentaires et les plus exotériques jusqu'aux plus ésotériques et aux plus profonds, soient sortis, sinon d'une seule et constante conception des choses, du moins d'un même état d'esprit. En fut-il ainsi de Platon, un de ces caractères chez lesquels la mobilité de l'impression s'unit à la persistance de la recherche ? Tout prouve le contraire. Son génie était, non pas plus vaste et plus étendu que celui de son disciple, mais plus accessible à des élans et à des retours inattendus, son âme non pas précisément moins éprise de la science avec ses exigences rigoureuses, mais plus sensible aux influences extérieures, aux leçons de l'expérience, aux objections et aux critiques de son entourage. Voilà pourquoi, voilà comment sur des sujets très voisins, souvent même identiques, la même plume nous a donné à des dates différentes le *Protagoras* et le *Philèbe*, le *Phèdre* et le *Théétète*, la *République* et les *Lois*. Le secret de ces variations intimes qui éclatent au grand jour et de tant d'autres que nous pressentons, que nous devinons tout au plus sans les bien connaître, Platon et ses premiers disciples l'ont emporté

dans la tombe, et la science moderne s'épuiserait en vain à en préciser l'explication : circonstance d'ailleurs qui, loin d'ôter au mérite des dialogues, leur assure peut-être aux yeux du lecteur moderne une partie de leur indiscutable attrait.

APPENDICE I

LES

MANUSCRITS DE PLATON

Malgré les progrès évidents et si réjouissants de la philologie française, le sujet dont nous allons traiter paraîtra si nouveau au plus grand nombre qu'il ne sera pas inutile d'entrer en matière par quelques considérations d'une portée générale.

I

Que de fois l'ami des lettres n'est-il pas tenté de maudire la fortune en songeant à tous les chefs-d'œuvre du passé que le temps nous a ravis? Ne serait-il pas plus logique et plus équitable de nous applaudir de ce qui nous a été conservé ? En tout cas il est rare que les lecteurs même les plus éclairés et les plus enthousiastes des ouvrages classiques se demandent par quels intermédiaires ces trésors ont passé des mains de l'auteur original dans les leurs ; pour leur permettre de franchir victorieusement toute la suite des âges, il a fallu pendant longtemps, surtout dans des siècles d'indifférence, des soins extraordinaires et une infinité de copies successives. Dès lors quelle difficulté n'éprouve-t-on pas en bien des cas pour remonter à la rédaction primitive, et selon la belle expression d'un érudit français, E. Egger, pour restituer à ces précieuses médailles la pure et juste empreinte du génie qui les a frappées ?

Certaines œuvres ne nous ont été transmises que par un manuscrit unique : mais ce cas est rare et le plus souvent nous sommes en présence d'un nombre considérable de copies de date et de provenance très diverses. Pour constituer le texte originel, un choix sera à faire : mais lequel? S. Jérôme nous dit que de son temps on tenait bien plus à de riches manuscrits des Ecritures qu'à une recension correcte : au xve et au xvie siècle les savants, indifférents aux mille précautions de la paléographie et de la diplomatique, ignoraient l'art de se guider au milieu des innombrables manuscrits qui sortaient alors des bibliothèques tant de l'Orient que de l'Occident; chacun s'attachait à celui que le hasard avait mis en sa possession ou bien à celui qui offrait la plus belle écriture et l'exécution matérielle la mieux soignée. Malheureusement ce n'était là souvent qu'un indice trompeur : car au-dessus du copiste calligraphe, mais sans connaissances philosophiques ou littéraires suffisantes, il faut placer le copiste éclairé, même lorsque sa main est détestable. Plus tard l'habitude qui prévalut consistait à accumuler des variantes puisées indifféremment à toutes les sources, sauf à prendre celle qui s'adaptait ou paraissait s'adapter le mieux au contexte. Une telle façon de procéder comporte une part évidente d'arbitraire.

De nos jours les progrès de la critique permettent d'établir ou de restituer les textes par une méthode plus exacte, à la fois sévère et hardie. Ce qui n'était jadis qu'un art abandonné, ou peu s'en faut, au caprice personnel, est bien près d'être devenu une science malgré les difficultés et les obscurités inséparables de ce genre de recherches [1]. On a décrit et étudié la physionomie propre de chaque manuscrit célèbre : on a apprécié son importance spéciale : on a cherché surtout à reconstruire son histoire. Entre les diverses reproductions d'un même texte la parenté est tantôt très étroite, tantôt assez éloignée. Plusieurs copies, venues primitivement d'une source identique, sont aujourd'hui disséminées aux quatre coins de l'Europe : leur communauté d'origine se trahit par l'identité de certaines leçons importantes, par la similitude des lacunes ou des interpolations, par l'introduction dans le

1. « Duplex cum de codicum fide agitur, existit quæstio : altera, qua diligentia archetyporum suorum verba referant, altera quanti ipsorum archetyporum auctoritas sit æstimanda » (Jordan).

texte de gloses écrites d'abord à la marge, ou encore par des suppressions résultant tantôt de passages devenus illisibles, tantôt de la répétition de mots ou de finales semblables [1]. Dans quelques cas il est possible de suivre pour ainsi dire à la piste les transformations successives subies par un texte donné dans l'intervalle de plusieurs siècles. Comme les familles princières, les grands manuscrits ont aujourd'hui leurs tableaux généalogiques, mais « à la différence des hommes, ils ne valent que par leur descendance [2]. »

En général, plus un manuscrit est ancien, plus il est estimable [3] : car tandis qu'aujourd'hui il est aisé, à chaque réédition d'un ouvrage imprimé, de corriger les fautes relevées dans les éditions précédentes, autrefois les exemplaires sortis de la main de plusieurs copistes ou même d'un copiste unique étaient exposés à offrir des variantes fâcheuses, résultat de l'ignorance, de l'inattention, ou de l'intervention personnelle de l'écrivain. De génération en génération, de siècle en siècle, le nombre des fautes allait ainsi croissant sans même qu'on pût toujours en soupçonner l'existence et dans le cas le plus favorable, sans qu'on sût comment y porter remède. Cependant si évidente qu'elle soit, la règle ainsi posée n'en comporte pas moins de nombreuses exceptions [4]. Sans parler des cas où une révision scrupuleuse faite par des juges autorisés a abouti à l'élimination graduelle des fautes de l'original [5], il est certain qu'on a beaucoup trop médit des copistes du moyen-âge, peu éclairés peut-être, mais d'ordinaire exacts et consciencieux : les altérations les plus graves et les plus difficiles à corriger se sont produites dans les temps anciens. C'est

1. Ce que les philologues appellent des ὁμοιοτέλευτα.

2. M. Tournier.

3. C'était déjà la conviction de l'antiquité. A cette question d'Aratus : Πῶς τὴν Ὁμήρου ποίησιν ἀσφαλῶς κτήσαιτο, Timée le Phliasien répondait : Εἰ τοῖς ἀρχαίοις ἀντιγράφοις ἐντυγχάνοι, καὶ μὴ τοῖς ἤδη διωρθωμένοις (Diogène Laërce, IX, 113). — Aujourd'hui de tous les auteurs grecs profanes on ne possède qu'une seule copie complète antérieure au VIe siècle : c'est le Dioscoride dédié à Julienne, fille de l'empereur Olybrius.

4. « Novitas codicum non majus est vitium quam hominum adolescentia : etiam his non semper ætas experientiam affert » (Wolf).

5. Il arrive parfois, écrit M. Tournier, que de copie en copie les textes déclinent dans le sens de la correction plate et de la facilité banale : à côté des fautes grossières que l'ignorance ou l'étourderie seule explique prennent place les fautes spécieuses, fruit de la demi-science.

ce qu'attestent jusqu'à l'évidence soit les papyrus et parchemins retirés depuis un siècle du sol de l'Egypte, soit les rouleaux d'Herculanum, où abondent les fautes d'orthographe, les corrections à la marge ou entre les lignes, les omissions et les répétitions : on sait d'ailleurs combien sont fréquentes et amères les plaintes des anciens contre l'inexpérience et l'incapacité des copistes [1].

Quoi qu'il en soit, on comprend qu'une des premières préoccupations du critique soit de déterminer autant qu'il est en lui l'origine et la date de ces monuments séculaires : en quel lieu ont-ils été copiés? par qui? pour qui? Quelle série d'aventures les a promenés en ce monde depuis leurs premiers possesseurs jusqu'à la bibliothèque où ils ont enfin trouvé un perpétuel asile? A la grande joie des savants, quelques manuscrits portent eux-mêmes leur date ou du moins l'indication du personnage historique auquel ils étaient destinés. Mais le plus souvent tout renseignement de ce genre fait défaut : alors l'érudition de se mettre aux champs, comme on l'a dit, de compulser, de retourner dans tous les sens ces précieuses copies. Mille riens qui seraient lettre morte pour le commun des lecteurs, armoiries, devises, signatures, reliure, notes finales ou marginales, elle tient registre de tout avec une infatigable sollicitude : car la découverte désirée se dégage lentement de ces éléments épars, tantôt combinés entre eux, tantôt rapprochés du témoignage de certains auteurs ou de l'ensemble des observations déjà faites sur d'autres manuscrits. Une remarque analogue s'applique à la nature de la substance qui en forme les feuillets (papyrus, parchemin, papier de coton ou de chiffe [2]), à la rareté ou à la multiplicité des abréviations, à la manière de les tracer, au caractère de l'écriture [3] et des ornements qui ont varié suivant les divers pays et les diverses époques : un œil suffisamment exercé peut arriver de la sorte à marquer non seule-

1. Citons entre beaucoup d'autres textes Cicéron (*ad Quint. fratr.*, III, 5), Strabon (XIII, 609), Galien (VII, 982), S. Jérôme (lettre 52), Porphyre (*Questions homériques*, VIII).

2. Sauf de rares exceptions, tous les manuscrits qualifiés dans les catalogues de *Bombycini* appartiennent, selon Graux, au XIIIe ou au XIVe siècle.

3. Hormis les textes sacrés ou liturgiques, les lettres *onciales* (ainsi nommées, dit-on, parce qu'elles avaient en hauteur le douzième d'un pied, comme l'*uncia* était la douzième partie de la livre) ont disparu de l'usage dès le Xe siècle.

ment le siècle, mais la portion de siècle à laquelle appartient tel ou tel manuscrit [1].

Ce problème une fois résolu dans la mesure où il peut l'être, il reste à se prononcer sur le mérite et la valeur des diverses recensions existantes : laquelle ou lesquelles prendre pour règle? Sur ce point il est rare qu'entre les critiques il y ait parfaite entente. En cas de divergences se décider, comme au suffrage universel, par voie de majorité semble bien peu logique, ne tenir compte que d'un petit nombre peut paraître téméraire [2] : ceux-ci veulent qu'on travaille uniquement d'après le manuscrit jugé le meilleur, à l'exclusion de tous les autres : tel critique, plus hardi encore, répète à la suite de Scaliger : *Codices sunt sterquilinia*, et veut qu'on aille de l'avant sans hésiter, en dépit de l'unanimité des manuscrits, là où une correction est jugée indispensable [3]. Ce qui contribue en maintes circonstances à rendre un classement définitif à peu près impossible, c'est que toutes les parties d'un même manuscrit ne proviennent pas toujours de la même source et par conséquent n'ont pas nécessairement la même valeur : les meilleurs contiennent parfois des leçons vicieuses, tandis qu'un manuscrit réputé détestable dans l'ensemble pourra offrir à telle ou telle de ses pages des variantes d'un véritable prix. La saine critique exige un choix raisonné, dicté par l'étude attentive de chaque copie conservée et par une connaissance approfondie de l'histoire de la langue en général, et du style de l'auteur en particulier.

II

En ce qui concerne Platon, les modernes peuvent s'estimer par-

1. Rendons ici hommage, puisque l'occasion s'en présente, aux remarquables publications de M. Omont.

2. « Ut ratione et ordine procedas, unum paucosve libros eligere debebis, non quos externus nitor sermonisve elegantia aut sententiarum facilitas aliqua commendet, sed quos vetustas aliæque virtutes emendatrices manus minime passos esse spondeant, hisque demum inventis solida fundamenta habebis, quibus reliquam ædificationem imponas » (K. F. Hermann).

3. Certains éditeurs n'ont suivi que trop docilement ce conseil. « On voit des médecins toujours prêts à brûler, à couper, d'autres au contraire qui ont toujours peur et perdent la tête devant le moindre accident. De même on rencontre des critiques dont les mains brutales n'épargneront pas même les endroits intacts, tandis que d'autres osent à peine poser un doigt tremblant sur les parties malades » (God. Hermann).

ticulièrement heureux. De nombreux manuscrits (on n'en connaît pas moins de 147) nous ont conservé dans un état de pureté qu'on peut appeler exceptionnel une portion plus ou moins considérable de son œuvre, quelques-uns même son œuvre entière. Les moyens de contrôle abondent, ne laissant à la critique conjecturale qu'un champ extrêmement restreint. Ailleurs nous sommes réduits bien souvent à deviner la pensée de l'écrivain, cachée sous les gloses d'un scoliaste inepte ou rendue inintelligible par les *lapsus calami* du copiste : ici rien de semblable, et Cousin n'a fait que résumer l'opinion à peu près unanime des érudits lorsqu'il a dit : « Nous savons que nous possédons le texte de Platon tel qu'il est permis de le posséder et tel qu'on le possédait dans l'antiquité. Il ne reste plus, au lieu de le défigurer par des corrections hypothétiques, qu'à l'étudier et essayer de le comprendre tel qu'il est à l'aide des ressources et des procédés d'une critique éclairée qui connaît ses droits et leurs limites [1]. »

Et cependant, nous l'avons vu [2], bien des années s'écoulèrent entre la mort du philosophe et la publication intégrale de son œuvre. La plus ancienne édition de Platon dont l'histoire ait gardé le souvenir ne remonte pas au-delà de la période alexandrine. Il faut descendre à une date encore plus récente pour voir se constituer dans ses grandes lignes et dans ses traits essentiels la tradition platonicienne : c'est le canon imaginé ou adopté par Thrasylle qui décide dès lors à peu près souverainement de l'authentique et de l'apocryphe, de même que dans la confection des copies manuscrites la division des dialogues en tétralogies triomphe désormais de toutes les dispositions rivales. On peut en conclure avec assez de raison que la source première de tous les manuscrits aujourd'hui existants [3] n'est pas antérieure au commencement de l'ère chrétienne [4].

---

1. Stallbaum n'est pas moins optimiste : « Platonis scripta ita ad posteritatem pervenerunt ut præ ceteris integra et sincera habenda videantur. »

2. Le sujet est traité tout au long dans le chapitre intitulé : *De la publicité donnée aux écrits de Platon* (Tome I, p. 365-401).

3. Faisons toutefois une exception en faveur du court fragment récemment découvert au Fayoum (voir la note 2 de la page 394 de notre premier volume). L'Egypte hellénisée ne devait pas faire moins pour Platon que pour Homère, Chrysippe, Philodème, Euripide et Hypéride.

4. On lit dans saint Jérôme (*Préface* du livre de Job) : « Habeant qui volunt veteres libros vel in membranis purpureis auro argentoque descriptos,

Un texte assurément fort curieux de Diogène Laërce [1] nous a appris quels étaient les signes conventionnels en honneur chez les premiers éditeurs de Platon. Dans nos manuscrits de ce philosophe l'*obel* marque un changement d'interlocuteurs, tandis que dans ceux de Démosthène on s'en est servi pour indiquer tantôt les passages jugés apocryphes, tantôt et plus souvent les endroits controversés auxquels paraissait manquer la dernière main. Dans son *Manuel de philologie* [2] M. Reinach relève également quelques notes spéciales aux premiers : la κρύφια (demi-cercle avec un point au milieu) signalait un passage obscur et incompris, l'astérisque la conformité des dogmes, enfin une λ cursive en marge traversée par un S en forme de croix les endroits à interpréter dans un sens mystique [3].

Les éditeurs de Platon antérieurs à notre siècle paraissent s'être peu souciés en général de s'instruire par la comparaison des manuscrits : du moins, au grand scandale de certains modernes ils se sont sur ce point abstenus de toute confidence. A la fin du dernier siècle il serait facile de citer quelques tentatives isolées comme celles de Fischer, de Wolf, et de Bast : mais Bekker est le premier qui ait créé ce que l'on appelle l'*apparatus criticus* des dialogues de Platon. Il visita tour à tour dans ce dessein Munich en 1805, en 1811 Paris où dès lors la Bibliothèque impériale ne possédait pas moins de 49 manuscrits de ce philosophe, plus tard enfin les bibliothèques de l'Italie de 1816 à 1818, et s'acquitta de sa tâche avec une habileté à laquelle les érudits les plus éminents

---

vel uncialibus, ut vulgo aiunt, literis. » Platon a-t-il jamais été l'objet dans l'antiquité, même au plus beau temps de sa gloire, d'une semblable édition de luxe, comme l'*Iliade* d'Homère ou certaines *Olympiques* de Pindare, ou cet Evangéliaire découvert en 1880 par M. Gebhard au monastère de Bassano dans la Calabre ? On ne saurait le dire.

1. Cité *in extenso* à la page 395 de notre premier volume.

2. Supplément, p. 45.

3. Un manuscrit de l'abbaye de la Cava près de Salerne, sous ce titre, *De notis antiquorum*, contient les renseignements suivants : « De obelis et asteriscis Platonis, quæ nos ex græco transtulimus, chi græcum purum (X) appositum dictum schema consuetudinemque platonicam significat; chi græcum distinctum (X·) bonam et electam conscriptionem significat : < lambda græcum jacens purum (quam ipsa Græcitas a duabus lineis convenientibus *diplen* nominat) proprium dogma uniuscujusque philosophi, quod ipsi solum visum est, significat : <· lambda græcum jacens distinctum correctionem significat. » (Voir un article de Reifferscheid dans le *Rheinisches Museum*, 1868).

ont rendu hommage [1]. On lui a reproché néanmoins de n'avoir donné qu'une description très insuffisante des manuscrits qu'il avait eus entre les mains, et d'avoir fait entrer dans le cercle de ses investigations des documents inutiles, faute d'en avoir préalablement contrôlé l'origine et la valeur. Pour choisir au milieu de tant de richesses les leçons les plus sûres, il crut bon d'imiter le procédé de Zeuxis composant sa Vénus [2], ce qui devait enlever toute unité au texte ainsi constitué. Cousin l'a félicité d'avoir fait revivre la riche synthèse de la phrase platonicienne avec son mouvement et même son désordre apparent, tandis que Ast, doué d'une rare sagacité, mais enclin à une témérité excessive, introduisant dans le texte de Platon les catégories plus ou moins artificielles de la grammaire moderne, le bouleverse au profit d'une régularité qui serait un anachronisme. Par quelques-unes des notes dont il a accompagné sa traduction des dialogues, Cousin a prouvé qu'il n'eût tenu qu'à lui de se placer dans ce domaine au premier rang des philologues : moins heureux que Proclus, Platon n'a pas obtenu de notre grand philosophe les honneurs de la plus modeste édition [3], et à l'exemple de Cousin, ses élèves ont eu plus d'attrait pour la comparaison des systèmes que pour la collation des manuscrits. Tout récemment cette dernière tâche

1. « Collationes quibus distinctiores et planiores nullas, diligentiores paucissimas habemus » (Jordan).

2. « In hoc tantum dissimilis, écrit à ce propos Schneider, quod, cum ille nudas spectasset, hic adsciticio nonnunquam ornatu imponi sibi passus est. »

3. Voici en quels termes Cousin appréciait sur ce point l'œuvre de ses devanciers : « Il semble qu'il en soit de la critique verbale comme de la critique historique et d'autres branches plus importantes de la littérature et de la civilisation, qu'elle soit condamnée à passer successivement par deux époques de crédulité et de scepticisme, où d'abord on admet presque sans examen les textes les moins purs et les authenticités les plus douteuses, où ensuite l'orgueil de quelques corrections heureuses pousse jusqu'à la manie le dédain des autorités les plus positives et le goût des innovations, avant de parvenir à l'époque où la raison plus étendue et plus ferme emprunte aux époques précédentes ce qu'elles eurent de légitime, à l'une le respect de l'antiquité, à l'autre le droit d'examen, discute toutes choses sans préjugé comme sans suffisance... Ici comme partout les degrés et les intermédiaires sont inévitables et utiles... Il n'y avait qu'une foi vive et un peu superstitieuse qui pût inspirer le courage et soutenir la patience de ces hommes admirables qui au renouvellement des lettres, entreprirent de nous rendre les monuments écrits de l'antiquité ; trop de sévérité envers eux serait de l'ingratitude. »

sollicitait la légitime ambition d'un jeune érudit formé à l'école des maîtres les plus célèbres, M. Graux : une mort prématurée l'a enlevé à la philologie française, dont il eût été l'honneur. Ici encore c'est à l'Allemagne que nous devons emprunter les conclusions et les résultats les plus autorisés. Par des voies différentes, MM. Schanz et Jordan ont pénétré, selon le mot d'un critique, jusqu'au cœur et à la moelle des nombreux manuscrits dont la plupart n'avaient encore été examinés qu'à la surface : et en dépit de certaines divergences à peu près inévitables, on peut dire que leurs travaux permettent d'arrêter dès maintenant dans ses grandes lignes la hiérarchie des manuscrits, au double point de vue de leur filiation et de leur importance. Mais avant d'aborder cette partie de notre tâche, il nous a paru utile, pour mieux préciser le débat, de passer en revue et de décrire les manuscrits de Platon vraiment dignes de l'attention des critiques, en les rattachant aux bibliothèques qui les détiennent.

III

Nous commençons cette énumération par l'un des plus célèbres, et celui dont l'origine est le mieux connue. C'est le manuscrit d'Oxford, désigné sous la triple épithète de *Clarkianus*, *Bodleianus* et *Oxoniensis*. Voici comment Clarke lui-même en raconte la découverte [1], et ce récit navrant explique pourquoi tant de manuscrits qui existaient encore il y a deux et trois siècles sont aujourd'hui irrévocablement perdus.

« Au cours de mon voyage en Orient, je visitai à Cos un pauvre boutiquier qui m'avait été signalé par le consul français comme possédant plusieurs ouvrages anciens : je le trouvai effectivement lisant un manuscrit de l'*Odyssée*. Rien ne put le déterminer à partager ses richesses, que son fils devait emporter avec lui à Patmos, où les manuscrits, disait-il, étaient particulièrement recherchés. Cette révélation me détermina à me rendre dans cette île, où la bibliothèque du monastère me fut libéralement ouverte. Une grande salle était pleine de livres de toutes dimensions, dans

1. Dans ses *Travels in various countries of Europa, Asia and Africa* (2e édit., 1813). J'abrège le récit du savant anglais en me bornant aux points essentiels.

le plus déplorable état, les uns abandonnés sur le plancher où ils étaient rongés par les vers et par l'humidité, les autres disposés sur des rayons, mais absolument en désordre. A l'extrémité de la chambre opposée à la fenêtre, un nombre considérable de vieux volumes de parchemin avec ou sans couverture étaient entassés dans un pêle-mêle indescriptible : preuve qu'ils avaient été condamnés à disparaître. Quand nous demandâmes au supérieur ce qu'ils renfermaient, il répondit avec un geste de souveraine indifférence : Χειρόγραφα. C'est un de ces moments où un voyageur lettré est tenté de ne pas en croire ses yeux ; ces parchemins si dédaigneusement traités étaient autant de manuscrits grecs, dont quelques-uns remontaient à une assez haute antiquité. Continuant mon inspection, je mis la main sur le plus beau spécimen de calligraphie grecque qui soit arrivé jusqu'à nous : c'était une copie des vingt-quatre premiers dialogues de Platon, écrite d'un bout à l'autre sur vélin en caractères merveilleux, se terminant par une date et le nom du calligraphe : le tout formant un volume unique, in-folio, relié en bois. L'enveloppe, attaquée par les vers, tombait en pièces. Une étiquette de papier collée sur le dos portait cette inscription moderne : Διάλογοι Σωκράτους ; mais les lettres du nom de Platon, séparées par des étoiles, apparaissaient distinctement à la première page du manuscrit. »

Clarke, bien entendu, n'eut rien de plus pressé que d'entamer des pourparlers pour entrer en possession de ce trésor méconnu : mais en Orient ces sortes de négociations sont toujours des plus laborieuses.

« Le dimanche 11 d'octobre se passa dans une grande anxiété : c'était le jour où le supérieur s'était engagé à nous envoyer les manuscrits si ardemment convoités. Le soir, étant montés sur le pont de notre caïque, au coucher du soleil nous aperçûmes un homme suivant le sentier qui descend du monastère au port : peu à peu nous pûmes nous convaincre qu'il tenait un grand panier à la main. A son arrivée sur la plage, il fit un signal, aussitôt l'embarcation appartenant à notre caïque fut détachée. En abordant il cria à haute voix qu'il apportait les vivres commandés pour nous par le capitan-pacha à la suite de notre lettre : mais quelques instants après il nous fit un clignement d'œil significatif, ajoutant que le supérieur désirait que le panier fût vidé par nous, afin de bien constater que tout était en règle. Nous comprîmes

l'insinuation, et nous courûmes avec cette précieuse charge dans notre cabine, où, le panier renversé, nous trouvâmes le manuscrit de Platon, les poésies de saint Grégoire, un ouvrage de Philon, deux volumes contenant des notes de musique grecque et un autre renfermant le lexique de saint Cyrille. Toutes ces richesses furent cachées incontinent à l'intérieur d'un matelas dans un de nos lits, et le panier rendu au porteur avec une respectable gratification : puis on reconduisit ce dernier au rivage. »

C'est ainsi que le 11 octobre 1801 ce manuscrit fut arraché aux mains inintelligentes qui en auraient infailliblement laissé consommer la ruine. Comment était-il arrivé à Patmos? On l'ignore : mais on sait qu'il s'y trouvait déjà au xvie siècle; car la Vaticane contient un manuscrit de cette époque où se lit (fol. 82) un catalogue des manuscrits les plus remarquables existant à Patmos [1], et dans le nombre figure le *Clarkianus*.

Clarke en fit présent à Porson qui mourut le 25 septembre 1808. L'année suivante, l'Académie d'Oxford acheta au prix de 1,000 livres sterling tous les manuscrits recueillis par Clarke au cours de ses voyages. L'inventaire n'en fut rédigé qu'en 1812 [2] : Nicoll s'était chargé des manuscrits orientaux, Gaisford [3] des manuscrits grecs, et dans son travail le *Clarkianus* porte le numéro 39. Le même érudit en fit une première collation [4] : puis l'attention des savants s'en détourna et il ne fut plus consulté qu'à l'occasion de quelques éditions spéciales, publiées en Angleterre et à l'étranger [5], lorsque M. Schanz, enlevé à son enseignement en 1870 par

---

1. Πίναξ τῶν ἐν τῇ σεβασμίᾳ μονῇ τῆς νήσου Πάτμου ἀξιολογωτέρων εὑρισκομένων βιβλίων. Le manuscrit porte la cote 1205.

2. Catalogus sive notitia mstorum qui a cel. D. Clarke comparati in bibl. Bodleiana asservantur, Oxonii.

3. Professeur de langue et de littérature grecques à Oxford, Gaisford en récompense de ses services fut nommé curateur de la bibliothèque Bodléienne.

4. On lit dans la Préface de ses *Lectiones platonicæ* (1820) : « Sumpto in manus Stephanicæ editionis exemplo, varietates qualescumque etiam levissimas notavi, certe enotare volui, spirituum, accentuum, librarii notarum, diligenti observatione facta. »

5. Citons la collation de M. Jowett pour l'édition du *Banquet* par Jahn : celle de Campbell pour son édition du *Théétète*, du *Sophiste* et du *Politique* : celle de Riddell pour son édition de l'*Apologie* (1867) : celle de Poste pour son édition du *Philèbe* (1866), enfin celle de Bywater pour le *Phédon* de Wagner (1870).

la guerre franco-allemande, conçut et exécuta le projet d'en donner une description complète[1], à laquelle sont empruntées la plupart des indications qui suivent.

Le manuscrit se compose de 420 feuilles; les deux premières, d'un format un peu petit, sont d'une main plus récente et moins exercée, et contiennent divers extraits de la *Physique* d'Aristote[2]. Suivent les 24 dialogues platoniciens énumérés les premiers dans la liste de Thrasylle, conformément à l'ordre adopté par ce grammairien : les tétralogies sont marquées en tête des dialogues par lesquels elles commencent, les dialogues sont numérotés sur la marge de gauche.

I. fol. 1 *a* Π·Λ·Α·Τ·Ω·Ν·Ο·Σ·[3]
α' εὐθύφρων ἢ περὶ ὁσίου, πειραστικός, titre répété (sauf le dernier mot) à la fin du dialogue (fol. 7b).
fol. 8 *a* β' ἀπολογία σωκράτους, ἠθικός.
fol. 20 *b* γ' (le mot Κρίτων est enlevé par une déchirure) περὶ πρακτοῦ, ἠθικός.
fol. 26 *a* δ' φαίδων ἢ περὶ ψυχῆς, ἠθικός.
II. fol. 58 *a* ε' κράτυλος ἢ περὶ ὀνομάτων ὀρθότητος, λογικός.
fol. 83 *a* ς' θεαίτητος ἢ περὶ ἐπιστήμης (suit un mot illisible[4]).
fol. 113 *a* ζ' σοφιστὴς ἢ περὶ τοῦ ὄντος, λογικός.
fol. 136 *b* η' πολιτικὸς ἢ περὶ βασιλείας, λογικός.
III. fol. 154 *a* θ' παρμενίδης ἢ περὶ ἰδεῶν, λογικός.
fol. 173 *a* ι' φίληβος ἢ περὶ ἡδονῆς, ἠθικός.
fol. 198 *b* ια' συμπόσιον ἢ περὶ ἔρωτος, ἠθικός (une main postérieure a ajouté en marge : περὶ ἀγαθοῦ).
fol. 224 *a* ιβ' φαῖδρος ἢ περὶ καλοῦ, ἠθικός.
IV. fol. 248 *b* ιγ' ἀλκιβιάδης α' ἢ περὶ φύσεως ἀνθρώπου, μαιευτικός.
fol. 263 *a* ιδ' ἀλκιβιάδης β' ἢ περὶ προσευχῆς, μαιευτικός.
fol. 269 *b* ιε' ἵππαρχος ἢ φιλοκερδής, ἠθικός.
fol. 273 *a* ις' ἐρασταί ἢ περὶ φιλοσοφίας, ἠθικός (avec le second titre ἀντερασταί écrit en marge).

---

1. Voir ses *Novæ commentationes platonicæ*, Wurzbourg, 1871.
2. I. 6, 7, et I, 2, 3 (éd. Bekker).
3. L'encre a disparu, il ne reste que la trace des lettres.
4. Le haut de bon nombre de pages a été en effet endommagé par l'humidité.

V. fol. 277 *a* ιζʹ θεάγης ἢ περὶ σωφροσύνης, μαιευτικός (avec le second titre περὶ φιλοσοφίας en marge).
fol. 282 *a* ιηʹ χαρμίδης ἢ περὶ σωφροσύνης, πειραστικός.
fol. 295 *a* ιθʹ λάχης ἢ περὶ ἀνδρείας, μαιευτικός.
fol. 307 *a* κʹ λύσις ἢ περὶ φιλίας, μαιευτικός.
VI. fol. 317 *b* καʹ εὐθύδημος ἢ ἐριστικός, ἀνατρεπτικός.
fol. 336 *b* κβʹ πρωταγόρας ἢ σοφισταί, ἐνδεικτικός.
fol. 368 *b* κγʹ γοργίας ἢ περὶ ῥητορικῆς, ἀνατρεπτικός.
fol. 405 *a* κδʹ μένων ἢ περὶ ἀρετῆς, πειραστικός. Le dialogue se termine fol. **418** *b*.

Il convient d'ajouter que l'épithète finale de chaque titre paraît être une addition postérieure.

Contrairement aux habitudes des copistes, l'auteur de ce manuscrit s'est fait connaître. On lit en effet à la fin du *Ménon* la suscription suivante : ἐγράφη χειρὶ ἰῶ καλλιγράφου | εὐτυχῶς ἀρέθαι διακόνωι πα | τρεῖ · νομισμάτων βυζαντί | ων δέκα καὶ τριῶν μηνὶ νοεμ | βρίωι ἰνδικτιῶνο ιδʹ ἔτει κόσμου | ςυδ βασιλείας λέοντος τοῦ φι | λοσ͂ υἱοῦ βασιλείου τοῦ ἀειμνήστου. Ainsi ce volume a été écrit par le calligraphe Jean en 896 [1] (l'an 6404 du monde) pour Aréthas de Patros, alors diacre, plus tard archevêque de Césarée.

Il se termine par six feuilles de parchemin dont la seconde contient un *index dialogorum* : si l'on fait abstraction des extraits d'Aristote ajoutés on ne sait pourquoi au commencement, le manuscrit compte 52 quaternions et demi, tous numérotés [2].

Chaque page a 34 lignes ; comme dans presque tous les manuscrits de ce temps les raies tracées à la pointe servent pour le recto et le verso de la même page. Les abréviations sont rares : l'iota est ascrit, non souscrit : les esprits se marquent ⊣ et ⊢. Ce manuscrit présente une particularité, qui est encore plus frappante dans le Venetus 185 : il dérive d'une copie où les lignes ou στίχοι étaient numérotées à la marge par centaines [3] : en comptant les

1. L'empereur Léon VI, surnommé le *Philosophe*, régna de 886 à 912, et son père Basile de 867 à 886.

2. Gaisford n'avait compté que 418 feuilles : mais la feuille 111 et la feuille 418 sont en double. Le quaternion qui va dans le *Politique* de 289 D à 308 A a été transporté par mégarde au milieu du *Protagoras*.

3. Il en est de même, par exemple, du papyrus de Banks contenant l'*Iliade*. — Certains indices permettent de conclure que cette « stichométrie partielle », comme disent les philologues, avait été appliquée dans l'original à l'œuvre entière de Platon.

lignes du Clarkianus comprises entre deux de ces chiffres, Schanz a trouvé un total variant entre 68 et 75. Il faut croire en outre que cette copie n'était pas parfaitement lisible : car le *Protagoras* offre des lacunes qui ont été comblées par une main plus moderne, peut-être celle qui a ajouté çà et là les noms des personnages. Les corrections ajoutées sont généralement sans valeur. Cette même main, dit Teuffel, a introduit dans le texte de quelques dialogues, et notamment du *Phédon*, des variantes très défectueuses. Certaines scolies [1] paraissent déceler une origine chrétienne : il est assez naturel de les attribuer à cet Aréthas auquel le manuscrit était destiné, auteur d'un commentaire de l'Apocalypse et d'une étude sur les discours d'Aristide.

Le triple titre que portent tous les dialogues dans le *Clarkianus*, parmi nos manuscrits importants de Platon très probablement l'un des deux plus antiques, semble appeler ici au moins une courte explication. Que le premier seul vienne de l'auteur lui-même, c'est ce qui est universellement admis. On peut remarquer à ce propos qu'en Grèce l'usage de désigner sous un titre unique un ouvrage de quelque étendue ne s'est répandu qu'assez tard : les tragiques paraissent être les premiers parmi les poëtes à y avoir eu recours, sans doute pour prévenir toute confusion entre leurs nombreuses créations. Depuis le commencement de la guerre du Péloponnèse, le mouvement littéraire était devenu trop considérable, le nombre des lecteurs trop grand pour qu'au siècle suivant un ouvrage pût être lancé dans la publicité sans une qualification qui le fît aussitôt reconnaître, qu'elle eût été choisie par l'auteur ou imaginée avec plus ou moins de bonheur par ses éditeurs ou ses disciples [2]. Nous savons qu'une des fonctions de Callimaque consista à inscrire un titre sur chacun des volumes accumulés sur les rayons de la bibliothèque d'Alexandrie [3]. Parfois, comme dans l'*Anabase* et la *Cyropédie*, le titre ne vise qu'une par-

1. Schanz cite notamment celles qui se rencontrent *Euthyphron* 14 E, *Apologie* 27 D, *Charmide* 155 D.
2. Porphyre (ch. 4) raconte que Plotin, son maître, ayant oublié de donner lui-même un titre à chacun de ses ouvrages, chacun les intitulait diversement à son gré.
3. Schol. de Plaute : « Callimachus aulicus regius bibliothecarius etiam singulis voluminibus titulos inscripsit. » Cf. Alexis dans Athénée (IV, 164).

tie plus ou moins étendue de l'ouvrage, et qu'il s'agisse d'un poète comme Homère ou d'un philosophe comme Aristote, on distinguait les endroits que l'on voulait indiquer en rappelant les sujets particuliers qui y étaient traités [1].

Pour en revenir à Platon, il a employé pour désigner ses dialogues l'un des trois genres de titres en usage de son temps, et tirés soit d'un personnage marquant (ἀπὸ προσώπων, *Timée, Gorgias*), soit du sujet (ὀνόματα πραγματικά, *République, Lois*), soit enfin de quelque circonstance accessoire (ὀνόματα περιστατικά, le *Banquet*). C'est sans doute pour mieux marquer l'analogie entre ses écrits et les productions dramatiques de ses illustres contemporains qu'il a choisi de préférence des noms de personnes. Nous avons vu qu'Aristote citant le *Banquet* se sert de l'expression λόγοι ἐρωτικοί; en revanche dans une lettre d'Isocrate à Philippe, écrite peu de temps après la mort de Platon [2], la *République* et les *Lois* se trouvent désignées sous leur titre traditionnel.

Mais comme un simple nom propre, assez fréquemment sans signification historique, ne constituait qu'une indication insuffisante du contenu, peu à peu dans un intérêt pédagogique la coutume prévalut d'accoler à ce premier titre un second, emprunté à la nature des questions traitées. A mesure que l'on avance, ce dernier de plus en plus répandu finit même par condamner l'autre à l'oubli. C'est ainsi que Cicéron dans ses *Tusculanes*, à l'exemple de Callimaque dans sa 24e épigramme, appelle le *Phédon* « liber de anima », et que Plutarque emprunte à Aristote un passage pris ἐν τῷ Εὐδήμῳ ἐπιγραφομένῳ ἢ περὶ ψυχῆς [3]. Dans la classification de Thrasylle, tous les dialogues de Platon portent de la sorte un second titre que ce grammairien avait sans doute emprunté (au moins pour un certain nombre) à la tradition courante [4]. Proclus distingue avec soin ces additions arbitraires,

---

1. Ainsi on cite Homère ἐν νίπτροις, ἐν νεκυίᾳ, etc.
2. En 337.
3. Une trentaine d'écrits de Varron ont à côté de leur titre un sous-titre grec, que M. L. Havet ne croit pas contemporain de la composition et de la première publication. — Les dialogues de Lucien ont également été pourvus d'un double titre, l'un tiré d'un personnage en vue, l'autre du sujet : Μένιππος ἢ νεκυομαντεία, etc.
4. Diogène Laërce, III, 57 : Διπλαῖς χρῆται ταῖς ἐπιγραφαῖς ἑκάστου τῶν βιβλίων. Mullach fait au sujet du second titre la remarque suivante : « In quo valde mihi videtur peccasse. Nam quum nomina hominum propria quæ

de provenance récente, des dénominations anciennes, seules authentiques [1]. Quant à la troisième indication qui sert à marquer à quel genre appartient le dialogue, elle a été ajoutée par les commentateurs, souvent de la façon la moins intelligente, et elle égare le lecteur plus encore qu'elle ne l'éclaire [2]. Les anciens déjà en avaient fait la remarque, et la comparaison entre le texte de Diogène Laërce et les principaux manuscrits que nous possédons, à commencer par celui d'Oxford, montre que si en général les copistes suivaient l'ordre marqué par Thrasylle, ils étaient loin de reproduire avec la même inviolable fidélité les sous-titres adoptés par ce dernier.

D'Oxford nous passons à Paris, non par un vain sentiment d'amour-propre patriotique, mais parce qu'en réalité notre Bibliothèque nationale possède pour l'éditeur de Platon des richesses comparables à la copie célèbre dont nous venons de parler. Ce sont les deux manuscrits cotés 1807 et 1808, que nous allons décrire avec le même soin [3].

Le premier (désigné autrefois sous le nom de Medico-Regius n° 2087, A de tous les éditeurs), est un grand in-folio de parchemin de 344 pages à deux colonnes, séparées par un espace assez large où sont indiqués les interlocuteurs en tête de chaque dialogue : chaque ligne a de 20 à 25 lettres. Le catalogue l'attribue au xe siècle, mais les érudits les plus compétents, Bekker, Graux, Bast, s'accordent à lui assigner une date antérieure. La reliure,

---

titulorum loco haud dubie jam ab ipso Platone libris imposita sunt, novis titulis qui dialogorum argumenta complecterentur, explicanda esse sibi persuasisset, nunquam ea usus est cautione ut pluribus verbis auctoris in scribendo dialogo consilium exprimeret, sed ea quam elegit inscriptione haud raro a Platonis mente aberravit aut partem tantum propositæ quæstionis attigit. » (*Frag. phil. græc.*, III, 61).

1. Après avoir constaté que tous les dialogues portent une indication relative au sujet (Πάντες ἀπὸ τοῦ προηγουμένου προβλήματος ἔχουσιν ἐπιγραφήν) Proclus ajoute en parlant du premier titre : Ἀρχαία καὶ οὐ νενοθευομένη, κάθαπερ ἄλλαι τῶν ἐπιγραφῶν προσθέσεις οὖσαι τῶν νεωτέρων τῆς ἐξουσίας ἀπολαυόντων (*In Remp.*, p. 350).

2. C'est ainsi que Grou s'indigne de voir le *Gorgias* qualifié de ἀνατρεπτικός. Loin de se borner dans ce dialogue à combattre des préjugés, est-ce que Socrate ne s'y élève pas aux plus hautes vérités touchant la nature et l'usage de l'éloquence?

3. Schanz en a fait l'objet d'une notice spéciale dans le *Rheinisches Museum*, 1878, p. 303.

aux armes de France et de Navarre, date des premières années du XVI[e] siècle. En voici le contenu qui, sauf pour la 7[e] tétralogie, complète admirablement celui du Clarkianus :

Fol. 1 κθ' Κλειτοφῶν ἢ προτρεπτικός (désigné comme le vingt-neuvième dialogue, par conséquent comme précédé de 7 tétralogies).

Fol. 3 r Πλάτωνος πολιτεῖαι[1] ἢ περὶ δικαίου λ' (Chaque livre est numéroté et l'ensemble compte pour dix dialogues : à la fin du premier livre πολιτείας ἢ περὶ δικαίου α', et de même pour les suivants).

Fol. 114 r Πλάτωνος Τίμαιος ἢ περὶ φύσεως, μ'.

Fol. 145 r Πλάτωνος Κριτίας ἢ 'Ατλαντικός, μα'.

Fol. 151 v Πλάτωνος Μίνως ἢ περὶ νόμου, μβ'.

Fol. 156 r Πλάτωνος Νόμοι ἢ νομοθεσίαι μγ' (à la fin de chaque livre νόμων ἢ νομοθεσίας α', β' etc).

Fol. 291 r Πλάτωνος 'Επινομὶς ἢ' φιλόσοφος.

Fol. 299 v Πλάτωνος ἐπιστολαὶ ιβ'.

Fol. 322 r Ὅροι, puis les sept dialogues qualifiés de νοθευόμενοι.

A la fin, une main plus récente a écrit cette apostille : ὠρθώθη ἡ βίβλος αὕτη υπο χω (Κωνσταντινου) μητροπολ (μητροπολιτου) ιερα~ πολ~ (ἱερᾶς πόλεως) τοῦ καὶ ὠνησαμένου. Heureusement, dit Cobet à ce propos, dans tous les endroits corrigés on aperçoit encore l'ancienne écriture : les corrections de Constantin, faites à l'encre rouge, sont faciles à reconnaître. L'attention d'un autre réviseur s'est portée sur les consonnes écrites à la fin des lignes : il les efface pour les reporter au commencement de la ligne suivante.

Les abréviations sont très rares [2], l'accentuation très soignée, le iota ascrit, les changements d'interlocuteur marqués en marge par un trait perpendiculaire. L'écriture, sans doute de la même main à qui l'on doit, avec le célèbre Damascius de Venise (Marcianus 246), le Marcianus 283 et le fameux Palatinus 398 à Heidelberg, est assez remarquable : M. Omont y reconnaît sans hésiter la main d'un Oriental. Les scolies sont en petites onciales d'une forme particulière.

1. Pluriel à remarquer.

2. On ne peut donc pas accepter sans réserve cette assertion du catalogue de 1740 : « Ibi observari possunt siglæ et scribendi compendia a librariis usurpari solita. »

L'histoire de ce manuscrit est très mal connue [1]. On sait seulement qu'il a appartenu au cardinal Nicolas Ridolfi (seconde moitié du XVe siècle), qui le tenait sans doute de Janus Lascaris, dont il porte l'*ex-libris* Λσ [2].

Le second manuscrit, coté 1808, (autrefois Regius 2088) également grand in-folio sur papier, est loin d'avoir une valeur aussi éminente [3]. Il semble en effet n'être qu'une copie, faite au XIIIe siècle d'un manuscrit de Venise (App. cl. 4 c. 1) [4], puisque ce qui se trouve écrit de première ou de seconde main à la marge de ce dernier a été transporté dans le texte du premier. Il renferme 360 feuilles et on y rencontre d'abord les sept premières tétralogies de Thrasylle. A la fin du *Ménexène* se lisent les mots : τέλος τοῦ πρώτου βιβλίου : suivent les sept dialogues apocryphes, les *Vers dorés* et Timée de Locres.

Ici comme dans le manuscrit précédent les dialogues n'ont qu'un titre et un sous-titre : le troisième manque, sauf pour l'*Euthyphron* qualifié ici de λόγος ἐριστικός. Les deux *Hippias* sont désignés l'un et l'autre par les mots : περὶ τοῦ καλοῦ, et le *Criton* par cette variante : περὶ δόξης ἀληθοῦς καὶ δικαίου. Certains mots omis ont été reportés en marge de la main même du copiste : les variantes se lisent tantôt à la marge, tantôt entre les lignes : les scolies sont assez nombreuses : de la feuille 25 à la feuille 34, elles sont écrites en caractères slaves; quelques-unes sont effacées ou ont été coupées au moment de la reliure de façon à ne plus présenter

---

1. « Der Parisinus A geht auf eine Uncialhandschrift zurück, welche in zwei Columnen geschrieben war und beiläufig 38-40 Zeilen in jeder Columne hatte » (Schanz).

2. On sait que Lascaris a beaucoup fait au XVe et au XVIe siècle pour le développement des études grecques. Il avait réuni une bibliothèque très riche pour le temps et qui ne renfermait pas moins de 128 manuscrits grecs. Un grand nombre ont passé de son vivant ou à sa mort au cardinal Ridolfi, qui avait entretenu avec leur possesseur des relations d'amitié. Or dans l'inventaire qui en fut dressé par Devaris, on trouve sous la cote 93 : « Πλάτωνος διαλογοι τινες και αι πολιτειαι, in pergameno, in-f° grande. » Il est probable que c'est notre Parisinus 1807.

3. M. Schanz qui déjà, à plusieurs reprises, s'était occupé de ce manuscrit (Cf. *Hermès*, X, 171 et XI, 104) l'a soumis en 1886 à une révision définitive, à la suite de laquelle il l'a déclaré sans valeur sérieuse. Stallbaum se borne à l'appeler « librum bonæ satis notæ. »

4. Il en sera parlé ci-après.

aucun sens. Les changements d'interlocuteurs sont indiqués de la même façon que dans le précédent manuscrit. Comme singularité d'orthographe, relevons l'infinitif des verbes en *αω*, écrit constamment *αῖν*.

Sur la troisième feuille se lit l'indication suivante : « Ex bibliotheca J. Huralti Boistaillerij, emptus aureis 35 a Nicolao græco, 1562 [Venetiis]. » Boistaillé, probablement un élève de Pierre Danès, fut ambassadeur de France à Constantinople et à Venise au milieu du xvi[e] siècle. La reliure, en jaune verdâtre, suffirait presque à elle seule pour indiquer cette provenance.

Les autres manuscrits de Paris n'ont pour la restitution du texte de Platon qu'une importance fort secondaire ; on en trouvera l'énumération plus loin.

Sans être aussi riche que la bibliothèque de Paris, celle de Venise possède également deux manuscrits auxquels nous devons une mention spéciale.

Le premier (App. class. 4 cod. 1, — 𝔱, Bekker, — T, Schanz [1]) a passé de la bibliothèque du couvent de S. Jean et S. Paul à celle de Saint-Marc. C'est un manuscrit sur parchemin contenant 265 feuilles à deux colonnes de 50 lignes : entre les deux colonnes règne un espace large d'un doigt occupé par d'assez nombreuses scolies. Ce volume est l'œuvre de quatre copistes différents. Les quatre premières feuilles, renfermant Timée de Locres (1-3 *a*), une scolie (3 *b*), un extrait de Plutarque, et l'index des écrits de Platon d'après le canon de Thrasylle (4 *b*), sont de Jean Rhosus, bien connu comme calligraphe. La partie la plus considérable et en même temps la plus soignée du manuscrit (5 *a* — 212 *b*) comprend les sept premières tétralogies avec le *Clitophon* et s'arrête au commencement du III[e] livre de la *République* [2] : elle date du xii[e] siècle. Pour les dialogues qu'elle a en commun avec le Clarkianus, les titres sont identiques, sauf suppression de l'épithète finale et la substitution pour le *Théagès* des mots *περὶ σοφίας* à *περὶ σωφροσύνης* : voici en outre de quelle façon sont désignés les six dialogues qui suivent :

---

1. Voir sa brochure intitulée : *Ueber den Platocodex der Marcusbibliothek zu Venedig*, Leipzig, 1877.

2. 389 D. Pour ce dialogue, le Venetus 𝔱 se rattache manifestement à la famille du Parisinus A, mais en raison de son origine postérieure il offre des traces bien plus nombreuses d'altérations.

κε' ἱππίας μείζων ἢ περὶ τοῦ καλοῦ.
κϛ' ἱππίας ἐλάττων ἢ περὶ τοῦ καλοῦ.
κζ' ἴων ἢ περὶ ἰλιάδος.
κη' μενέξενος ἢ ἐπιτάφιος.
κθ' κλειτοφῶν ἢ προτρεπτικός.
λ' πλάτωνος πολιτείας ἢ περὶ δικαίου α', β', γ'.

Les titres et les chiffres sont en rouge : le titre est répété à la fin de chaque dialogue. Comme dans le précédent, on lit à la suite du *Ménexène* : τέλος τοῦ ᾱ βιβλίου. L'écriture est nette, les abréviations fréquentes, l'iota ascrit, les accents souvent omis, surtout à côté des esprits. Les personnages sont marqués au début des sept premiers dialogues, puis du *Clitophon* et des trois livres de la *République* : un trait perpendiculaire en marge indique les changements d'interlocuteurs ; dans quelques passages une seconde main a écrit les lettres initiales des noms des personnages. La plupart des scolies datent de la première main et ont été écrites en même temps que le texte : d'autres sont moins anciennes, quelques-unes même tout à fait modernes. Le copiste, très scrupuleux, n'a pas osé dès l'abord introduire ses corrections dans le texte et s'est borné à les inscrire timidement à la marge.

Une troisième partie (213 *a* — 255 *b*), probablement du xv[e] siècle, contient la fin de la *République* : en tête de chaque livre on lit : Πλάτωνος πολιτειῶν τέταρτος, πέμπτος, etc. Les abréviations se font rares, l'iota est souscrit, mais souvent oublié. Une seule scolie de quelque importance à la page 216 *a*. Enfin le *Timée* (256 *a* — 265 *b*) a été ajouté postérieurement.

Ce manuscrit a été, dit-on, consulté par Arlenius pour la seconde édition de Bâle. Mais le fait n'est pas absolument démontré.

Le second manuscrit de Venise (n. 185, Π, Bekker — D, Schanz [1]) est un in-folio sur parchemin, comprenant 349 feuilles, du xii[e] siècle ou même d'après M. Jordan plus ancien, quoique très certainement postérieur au Parisinus A. On y trouve d'abord seize des dialogues contenus dans le Clarkianus : en tête, une main plus récente a placé Timée de Locres : viennent ensuite l'*Euthyphron* (fol. 5 *a*), l'*Apologie* (10 *a*), où certaines parties paraissent plus modernes,

1. Voir ses *Studien zur Geschichte des Platonischen Textes*, Würzbourg, 1874, p. 5-7.

le *Criton* (20 *b*), le *Phédon* (26 *a*) avec des passages plus récents et des interpolations inexplicables de morceaux appartenant à d'autres dialogues, le *Cratyle* (52 *a*), le *Théétète* (72 *b*), le *Sophiste* (100 *b*), le *Politique* (122 *a*), où deux feuilles ont été transportées par mégarde dans le X[e] livre de la *République*, le *Parménide* (143 *a*), le *Philèbe* (160 *a*), le *Banquet* (180 *a*) avec le sous-titre περὶ ἀγαθοῦ au-dessus duquel une main moderne a écrit ἔρωτος, le *Phèdre* (201 *a*) avec le sous-titre περὶ ἔρωτος, corrigé plus tard en περὶ καλοῦ, le *Premier Alcibiade* (220 *b*), le *Second Alcibiade* (232 *b*), l'*Hipparque* (237 *b*), les *Rivaux* (240 *b*), le *Clitophon* (243 *b*) avec le sous-titre προτρεπτικός, enfin la *République* (246 *a*) où deux feuilles ont été enlevées du VI[e] livre [1] : le X[e] est incomplet. — Le copiste paraît avoir été très peu soucieux de la correction : sur la même page le même mot est tantôt bien, tantôt mal écrit : chose singulière, plusieurs fautes sont communes à ce manuscrit et au Clarkianus. Il contient en outre mainte variante de seconde main [2].

La bibliothèque Vaticane, si riche en trésors de tout genre, n'a aucun manuscrit de Platon comparable aux précédents. Un seul in-folio sur parchemin, en deux parties de la même main (n. 225 et 226 — ΔΘ, Bekker, — V, Schanz) mérite de nous arrêter [3].

Le premier volume (Δ), de 487 feuilles, s'ouvre par une addition plus moderne, sur mauvais papier : ἀλκινόου διδασκαλικὸς τῶν Πλάτωνος δογμάτων. La feuille 13[b] contient, rédigé de la main même du copiste, l'index des dialogues qui suivent : *Euthyphron*, *Apologie*, *Criton*, *Phédon*, *Gorgias*, *Ménon*, *Cratyle*, *Théétète*, *Sophiste*, *Politique*, *Parménide*, *Philèbe*, *Banquet*, *Phèdre*, *premier et second Alcibiade*, *Hipparque*, *Rivaux* (les quatre dernières lignes de ce dialogue ont été transcrites sur une petite feuille supplémentaire par la même main qui a écrit les feuilles 305 et 316). — Le second (Θ) avec la suscription Πλάτωνος βιβλίον δεύτερον, contient *Théagès*,

---

1. 507 E — 515 D.

2. « Wir haben im Venetus II die ersten sieben Tetralogien in derselben Ueberlieferung vor uns, die uns für die beiden letzten und die *Spurii* der Parisinus bietet, mit andern Worten eine Copie des jetzt verlorenen ersten Theiles des Parisinus. » (Jordan, *Hermès*, XIII, 480). De part et d'autre les scolies appartiennent à la même rédaction.

3. Schanz, *Studien*, p. 2-3. Nous avons là, au jugement de cet érudit, une copie du Clarkianus, et les lacunes qu'on y constate doivent être mises au compte des détériorations de ce dernier manuscrit.

Charmide, Lachès, Lysis, Euthydème, Protagoras, Timée, les deux *Hippias, Ion, Menéxène* (à la fin duquel on lit (196 a) : τέλος τοῦ πρώτου βιβλίου). Puis après les sept apocryphes, deux pages vides, le *Clitophon* et les dix livres de la *République*. Peu ou point de scolies. Les pages ont tantôt 33, tantôt 34 lignes. Ce manuscrit avait d'abord passé pour être du XIIe siècle : mais dans la « Recensio manuscriptorum codicum qui ex universa bibl. Vat. anno 1792 procuratoribus Gallorum jure belli seu pactarum induciarum ergo et initæ pacis traditi fuere » (Leipzig 1803) il est désigné expressément comme du XVe siècle.

Nous terminons cette liste d'honneur, si l'on peut ainsi parler, par un manuscrit de Tubingue que l'on a proposé d'appeler « Crusianus », car c'est Crusius [1] qui l'a sauvé de la ruine au moment où un libraire de ses amis allait le déchirer pour faire servir le parchemin à des reliures. De forme carrée, il remonte au XIIe ou au XIe siècle, et renferme en 360 pages de 25 lignes chacune (numérotées 1, 3, 5, etc) sous le titre : τὰ ἑπτὰ τοῦ Πλάτωνος un choix de dialogues, à savoir : *Euthyphron, Criton, Phédon, Parménide,* les deux *Alcibiade* et le *Timée*, ce qu'on pourrait appeler la « théologie » de Platon. En tête de chacun se trouvent une initiale et des ornements à l'encre rouge. Comme dans les manuscrits précédents les changements d'interlocuteurs sont marqués en marge par une ligne perpendiculaire : chaque fois que le nom même du personnage se trouve écrit, on est en face d'une addition postérieure. Quatre feuilles (p. 5-12) sont d'une autre main moins habile que le reste du volume. Les scolies sont rares, les ligatures peu compliquées : les abréviations ne se présentent guère qu'à la fin des lignes où les mots sont coupés de la façon souvent la plus arbitraire : les esprits affectent la forme ʟ ou ȷ : de la première main il n'y a ni iota ascrit ni iota souscrit. Un certain nombre de corrections se lisent soit au-dessus de la ligne, soit à la marge : quelques lacunes ont été comblées à la suite d'une révision. Plusieurs indices tendent à prouver que cette copie a été écrite à la dictée, en même temps que plusieurs autres : ainsi le remplace-

1. Né en 1526, Crusius fut professeur à Tubingue pendant la seconde moitié de sa vie. Il mourut en 1607. Lui-même a consigné cette date mémorable (15 janvier 1560) sur le manuscrit, où figure son buste gravé sur bois par un des meilleurs artistes du temps.

ment presque constant de β par υ devant des voyelles (p. ex. συνέυῃ pour συνέβῃ) et certaines fautes qui ont évidemment leur origine dans l'itacisme.

Ce manuscrit, collationné par Reuss pour l'édition d'une partie des dialogues donnée par Fischer en 1783, avait été depuis lors laissé dans l'oubli lorsque Schneider et Schanz l'ont soumis à un nouvel examen [1].

IV

Ici se pose un problème d'une importance capitale. Quelle est la valeur de ces différentes sources? à laquelle s'attacher de préférence? Laquelle reproduit avec le plus de probabilité le texte primitif, tel qu'il était sorti de la main du philosophe? « Pareille question, écrit M. Croiset à propos de Thucydide, n'est pas facile à trancher. En cela comme en beaucoup d'autres choses, les solutions simples qui séduisent au premier abord laissent presque toujours de côté une certaine part de la vérité. Elles se remplacent même l'une l'autre à tour de rôle, car la mode règne jusque dans l'érudition. » Peut-être cependant l'éditeur de Platon n'est-il pas condamné à éprouver le même embarras.

L'un des princes de la philologie moderne, Cobet, n'a pas assez d'éloges pour le Parisinus A : « Præterquam quod est antiquissimus omnium, non memini me videre integriorem librum neque emendatiorem. Solus omnium, quotquot supersunt manuscripti codices, atticæ dialecti veteris ἰδιώματα et formas fideliter conservavit. Omnis lectionum fides et omnia emendationis subsidia in uno Parisino A continentur qui in *Republica* optimus, in *Legibus* aliquanto deterior sed tamen reliquis ad unum omnibus longe longeque melior, in *Timæo* et in *Critia* præstantissimus est... Supplet lacunas, omittit emblemata datque passim solus ex tenebris lucem. Igitur in solo Parisino A ut in stabili fundamento tota crisis libri platonici firmiter hæreat. » L'éloge est aussi complet qu'il peut l'être, mais aucun manuscrit n'est absolument irréprochable, et Cobet lui-même a proposé une série de corrections au texte du *Critias* [2]. Son jugement sur le Clarkianus est bien autrement sévère.

---

1. Voir un article de Teuffel dans le *Rheinisches Museum*, XXIX, p. 175.
2. *Mnémosyne*, 1875, p. 198-208.

« Bodleianus nullum correctorem nactus sed religiose ab indocto librario descriptus scatet vitiis erroribusque quorum pars in Veneto correcta legitur non ex auctoritate libri veteris, sed de Græci lectoris conjectura ut plurimum non infelici [1]. » On a répondu avec raison à Cobet qu'un critique du moyen-âge capable d'un nombre aussi considérable de corrections est un mythe : elles sont à la fois si importantes et si naturelles qu'il est impossible de douter de leur valeur originale.

Bekker, que l'on a si justement placé au premier rang des initiateurs de la philologie contemporaine, avait pris pour base de son édition le double manuscrit ΔΘ du Vatican qu'il avait mis ainsi particulièrement en relief. Schanz a fait voir que ce manuscrit dérivait du Clarkianus avec plus de fidélité qu'on ne l'avait longtemps supposé, quoique par l'intermédiaire d'une copie où certaines interpolations accueillies plus tard dans le texte figuraient encore comme gloses ou comme variantes marginales. En outre ce manuscrit ΔΘ est loin d'avoir dans toutes ses parties la même valeur : pour la première tétralogie il est au nombre des moins corrects : en outre certaines lacunes d'une ou deux lignes dans les deux premiers livres de la *République* révèlent dans Θ une copie de t. Somme toute, l'éditeur même le plus consciencieux n'a pas à en tenir compte.

Graux répartissait les manuscrits de Platon en deux groupes, l'un dérivant du Parisinus A, l'autre du Venetus II : sans la mort prématurée qui l'a enlevé à la science française, il eût sans doute donné de cette thèse une démonstration qu'il n'a fait qu'ébaucher.

Plus entreprenant que ses devanciers, M. Schanz a entrepris de remonter jusqu'à l'original primitif d'où proviennent toutes les copies actuellement existantes : ce qu'il appelle d'un mot commode « l'archétype [2]. » Rédigé conformément aux indications de

1. *Ibid.* 1880, p. 397. Il est vrai que Cobet n'a pas toujours montré la même rigueur à l'égard d'un manuscrit dont un autre éditeur de renom, Jahn, a pu dire à propos d'une simple question d'accentuation : « Ego tantam duco libri unici Bodleiani auctoritatem ex ipsa eruditæ antiquitatis paradosi repetendi, ut ne in his quidem minutiis, nisi erroris causa non lateat, impune negligatur. »

2. Voir dans ses *Studien* (p. 23) le chapitre qui a pour titre : *Ueber den Archetypos*. Il est regrettable que chez M. Schanz le philosophe ne soit pas à la hauteur du philologue. « La critique et l'herméneutique sont deux

Dercyllidas et de Thrasylle et datant par conséquent, selon toutes les probabilités, du premier siècle de notre ère, il renfermait les neuf tétralogies, suivies des *Définitions* et des sept dialogues apocryphes. Seuls les manuscrits Z de Florence et Ξ de Venise nous offrent aujourd'hui intégralement tout cet ensemble. De plus dans le Venetus t et le Vaticanus Θ (auxquels on peut ajouter l'Angelicus C. J. 4) nous avons vu qu'on lisait à la fin du *Ménexène*: τέλος τοῦ πρώτου βιβλίου; on peut en conclure avec quelque assurance que l'archétype se composait de deux volumes, dont l'un (sauf la 7ᵉ tétralogie) est reproduit par le Clarkianus, et l'autre par le Parisinus A, aujourd'hui nos deux sources les plus anciennes. Il devait renfermer un certain nombre de fautes [1] qui se retrouvent dans tous nos manuscrits sans exception, en dehors des interpolations dont les unes sont évidentes, les autres résultent de citations très anciennement annexées au texte, tandis qu'il en est qui ne peuvent être découvertes que par la pénétration du critique [2]. Au point de vue de la disposition matérielle, c'est sans doute le Venetus t qui offre de l'archétype l'image la plus fidèle.

Reste à reconstruire sur ces bases la généalogie des divers manuscrits aujourd'hui connus. M. Schanz n'a apporté à cette nouvelle partie de sa tâche ni moins de talent ni moins de persévérance qu'à la première. Il admet qu'il a existé primitivement deux copies du premier volume de l'archétype, l'une où manquait la 7ᵉ tétralogie ainsi qu'un passage du *Théétète* [3] qui ne se retrouve ni dans le Vaticanus Δ ni dans le Venetus Π, l'autre complète, d'où dérivent des manuscrits plus récents et en même temps beaucoup moins corrects. Il partage ainsi les 68 manuscrits qu'il a exa-

---

sciences inséparables. On ne peut faire que de médiocre critique et donner que des éditions fautives, si l'on ne cherche pas à comprendre à fond les textes que l'on publie. » (Graux).

1. Il s'agit surtout de mots inconsidérément séparés ou rapprochés, de lettres ou de syllabes répétées ou omises (« Sæpissime hoc fit in Clarkiano, ut syllabæ similes intercidant »), etc. Il faut d'ailleurs constater chez M. Schanz un penchant peut-être excessif à soupçonner et à découvrir des altérations.

2. M. Schanz écrit à ce sujet : « Die Hauptaufgabe des Platokritikers wird immer die sein, die vielen unechten Zusätze auszuschneiden. » Quelques-unes de ces interpolations ne lui paraissent pas antérieures au vᵉ siècle de notre ère.

3. 208 D — 209 A.

minés en deux familles, la première où il associe au Clarkianus [1] les deux copies que nous venons de nommer [2], ainsi que le Tubingensis dont la parenté avec les précédentes, notamment avec la première main du Clarkianus, lui paraît incontestable, — la seconde fort inférieure, défigurée de toutes manières par le caprice des copistes et bonne tout au plus à signaler et à combler certaines lacunes de la première [3]. Aussi à la fin de son travail s'approprie-t-il sans restriction ce jugement de Cobet : « Supersunt Platonis codicis manuscripti et plurimi et in ea copia nonnulli antiquissimi summa cura et studio in pulcherrimis membranis elegantissima et peritissima manu κεκαλλιγραφημένοι, quorum scripturæ passim reliquorum testium omnium auctoritatem sua præstantia obruunt. In unoquoque dialogo soli Platonis manum servant in ceteris manifesto errore vel fraude aut vitiatam aut interpolatam, eaque res tam perspicua est et evidens ut satius sit abjectis reliquorum omnium discrepantibus scripturis nullum omnino usum habentibus Platonis textum, quem vocant, illis solis libris veluti firmissimis fundamentis superstruere. Si quid enim ex reliquis testibus hic illic profertur boni, in iis locis ubi meliores titubant aut hallucinantur, debetur vera lectio non fidelioribus libris antiquis olim deperditis, unde illi manaverunt, sed sollerti conjecturæ et felici emendationi quales semper acutior aliquis inter legendum excogitare et reperire solet. »

Il est incontestable que les éditions des divers dialogues déjà publiées par Schanz réalisent presque partout un sérieux pro-

1. Cobet (*Mnémosyne*, 1875, p. 280) a de la peine à le lui pardonner : « Fidelissimo testi video comites esse additos libros deteriores Crusianum, Venetos duos, Vaticanum, unde minutias et quisquilias et ineptias sine numero Platoni adhærere. » On pouvait lire cependant dans les *Novæ commentationes Platonicæ* de M. Schanz (p. 38) : « Clarkianum optimum Platonicum librum fundamentumque recensionis esse XXIV dialogorum qui eo continentur, ex quo Turicenses et Hermannus Platonem ediderunt, omnibus qui hac de re judicant persuasum est. »

2. Stallbaum qualifie le Vaticanus Δ de « optimæ notaæ. »

3. Voici au surplus les conclusions textuelles de son mémoire *Ueber die Classen der platonischen Handschriften* : « a) Die gute Classe der plat. Handsch. giebt uns nur die 6 ersten Tetralogien : die Ueberlieferung der siebenten beruht auf der geringen Handschriftenclasse : b) der Clarkianus kommt für die 6 ersten Tetralogien vorzugsweise in Betracht : c) der Vaticanus ist gänzlich ausser Acht zu lassen : d) der Tubingensis gehört, der Timaios ausgenommen, zur guten Classe : e) mit Ausschluss des *Symposion* giebt uns der Venetus II den Text der guten Classe. »

grès. Pour la constitution du texte de la *République*, il ne reconnaît d'importance, en dehors du Parisinus A, qu'au Venetus Π, où les interpolations sont plus nombreuses. Pour le *Timée*, A est également seul à posséder une valeur réelle. Quant au Venetus t, de tous les manuscrits de la seconde famille c'est celui qui se rapproche le plus du Clarkianus : il passe même aux yeux de Schanz pour la source de tous les autres, notamment du Parisinus B, qui a subi les retouches de deux correcteurs [1]. Il n'y a dès lors pas d'autre source à consulter pour la 7e tétralogie.

Les conclusions de M. Jordan [2] diffèrent sensiblement de celles de Schanz. Tandis que ce dernier a proclamé hautement la supériorité du Clarkianus en ce qui touche les vingt-quatre dialogues qu'il renferme, le premier, moins exclusif, n'admet pas que ce manuscrit (qui est loin en effet d'être de tout point irréprochable, ainsi qu'en témoignent d'assez nombreuses corrections de seconde main) serve de règle absolue pour juger du mérite des copies qu'on lui compare [3]. Pour sa part, M. Jordan distingue trois familles de manuscrits, sans aucune prétention d'ailleurs à rattacher définitivement à l'une d'elles chacune des copies existantes. La première comprend le Clarkianus, le Vaticanus Δ, le Venetus Π, tandis que la seconde où certaines variantes remontent au VIe et peut-être au Ve siècle, se divise en deux groupes, l'un formé des Pari-

1. M. Schanz s'est appliqué à en faire le départ dans sa récente édition de l'*Euthyphron*, à l'occasion de laquelle il a collationné une série considérable de manuscrits d'ordinaire très justement négligés (*Studien*, p. 68-86).

2. Voir sa brochure intitulée : *De Platonicorum codicum auctoritate*, Leipzig, 1874. Voici le résumé de ses recherches : « Tres sunt codicum ad sex priores tetralogias collatorum familiæ, α, β, ξ : duæ priores ex duobus unicis archetypi apographis originem duxerunt, quorum uterque multis variisque vitiis erat affectus : utraque igitur ad hæc detrimenta sananda alterius auxilio eget. Harum scripturæ (quales vel omnes vel optimi utriusque codices præbent) si diversæ sunt, utri obsequendum sit, a nexu sententiarum, Platonis dicendi genere, artis palæographicæ rationibus dijudicandum est. Tertia ξ ita est comparata ut quoties altera ultra reliquarum quod verum videatur præbeat, ea abstineamus : non igitur nisi si in familiis α et β peccatum esse manifesto appareat, ad tertiam refugiendum est videndumque si forte verum vel veri vestigia in ea deprehendi possint. » Jordan tient notamment en grande estime le Venetus t.

3. C'est le même conseil que répétait naguère M. Weil dans le *Journal des Savants* : « Il convient non de s'inféoder à la tradition d'un seul manuscrit ou d'une seule famille de manuscrits, mais de garder la liberté de ses jugements, et tout en n'accordant pas la même confiance à ces divers témoins, d'entendre toutes les dépositions et de faire entre elles un choix raisonné. »

sini C E F et des Florentini a, c et i ayant à leur tête le Parisinus B : l'autre composé du Venetus Λ, des Parisini I et X, et dont le type est le Florentinus b. Pour certains dialogues, le *Cratyle* par exemple, la seconde famille lui paraît l'emporter sur la première. Quant à la troisième, formée avant tout de Σ, Ξ et Υ, elle n'a qu'une valeur très inférieure.

Citons en terminant les travaux plus récents de M. Wohlrab [1], lequel conteste également l'autorité exclusive accordée par la plupart des éditeurs au Clarkianus. A son tour il a essayé de répartir les manuscrits platoniciens connus en un certain nombre de groupes : mais cette classification plus ou moins arbitraire n'a pas rencontré beaucoup de faveur.

Somme toute, comme on le voit dans ce qui précède, à côté de divergences de détail à peu près inévitables, il y a un accord presque unanime entre critiques pour mettre au premier rang le Clarkianus et le Parisinus A, et au second, mais à une grande distance l'un de l'autre, le Venetus t et le Parisinus B. Quant à la plupart des manuscrits qui pourraient revendiquer le droit de figurer à la suite, ce qui rend leur classement difficile, c'est que ce sont ou des manuscrits incomplets, ne comprenant qu'une partie souvent fort restreinte de l'héritage platonicien, ou des manuscrits mixtes se rapprochant tantôt d'un groupe, tantôt d'un autre [2], ce qui fait que leur autorité varie selon les écrits que l'on considère et l'édition qu'on se propose : le texte de chaque dialogue a ainsi sa généalogie et sa tradition à part [3]. La seule chose raisonnable, comme l'a montré M. Croiset, c'est de se servir de tous sans s'y asservir et de tâcher d'en tirer ce qu'ils contiennent de bon sans en prendre le mauvais.

A ce propos il n'est pas sans intérêt de constater que la prééminence reconnue du Clarkianus vient de subir un redoutable assaut. A deux reprises déjà nous avons eu occasion de parler des

1. *Die Platohandschriften und ihre gegenseitigen Beziehungen* (article publié d'abord dans les *Jahrbücher für classische Philologie*, 15 Suppl. Band). Wohlrab compte jusqu'à 13 manuscrits qualifiés pour servir de règle au critique.

2. C'est ce que M. Jordan déclare expressément en ce qui touche la classe ξ, se rapprochant tantôt de α, tantôt de β.

3. Ainsi le Vaticanus Δ pour la première tétralogie et le *Gorgias*, le Venetus II pour le *Banquet*, le Tubingensis pour le *Timée* dérivent d'une source très défectueuse.

fragments relativement considérables du *Phédon* [1], contenus dans un manuscrit récemment rapporté d'Egypte par M. Flinders Petrie. Or ce manuscrit, écrit dans l'Attique, ainsi que le conjecture Mahaffy d'après certaines particularités orthographiques, a le mérite de remonter à la première moitié du IIIe siècle avant notre ère et par suite d'être antérieur de mille ou onze cents ans au Clarkianus. Comme il fallait s'y attendre, les deux textes comparés entre eux offrent mainte différence, et tout aussitôt certains critiques [2] ont pris sévèrement à partie les grammairiens des âges suivants, coupables d'avoir, selon l'expression de l'un d'eux, versé leur eau claire dans le vin pur de Platon, en d'autres termes, d'avoir par leurs importunes paraphrases, par les interpolations de leur goût timoré, par des interversions conformes aux nouvelles règles de l'euphonie, poli, adouci et du même coup défiguré la concision énergique, l'allure mâle et hardie de l'original. Désormais, ajoutait-on, il sera aisé d'arracher à ce Platon de la décadence son masque d'emprunt.

Une étude plus attentive, modifiant ces impressions de la première heure, a démontré que si l'on pouvait sur quelques points s'inspirer très utilement de ce modèle inattendu, tout cependant n'était pas à lui emprunter : à la suite d'Usener, M. Weil a même tiré de ce parallèle une preuve de la haute idée qu'on doit se faire de la recension représentée par le manuscrit d'Oxford. Les grammairiens alexandrins ont fait des efforts louables, sinon toujours heureux, pour remonter aux sources, et il n'y a pas lieu d'être surpris de ce que ce papyrus égyptien, malgré son antiquité respectable, n'offre en somme aucune garantie supérieure d'exactitude [3].

Il importe d'ajouter en terminant qu'au point de vue de l'exégèse philosophique, cette laborieuse confrontation des manuscrits s'est montrée presque partout stérile, en ce sens que parmi les

1. De 67 E à 84 B, mais avec de grandes lacunes.

2. En particulier Diels dans la *Deutsche Literaturzeitung* (1891, p. 529).

3. C'est ainsi, comme on l'a fait très justement remarquer, que les éditions Hachette des grands écrivains français sont beaucoup plus correctes et plus pures que la plupart des éditions antérieures, car en rétablissant les textes primitifs, en les éclairant par la publication des variantes et par des annotations précieuses, elles nous rendent intacte et complète la pensée de nos propres classiques.

nombreuses corrections proposées ou adoptées depuis un siècle par l'élite des philologues, il serait difficile d'en citer une seule susceptible d'entraîner à sa suite une modification de quelque importance dans l'ensemble du système platonicien ou même dans la conception de telle ou telle théorie spéciale. Ficin et Henri Estienne lisaient un Platon qui, en ce qui touche la grammaire et l'orthographe, s'éloignait ici et là du nôtre : mais la métaphysique et la dialectique de Platon n'ont reçu de toutes ces retouches de détail aucune lumière nouvelle.

V

Pour compléter cet appendice, il nous reste à énumérer et à décrire [1] les manuscrits de Platon que possèdent les principales bibliothèques de l'Europe. Malheureusement beaucoup de catalogues sont incomplets ou d'un laconisme désespérant, donnant tout au plus au lecteur une très brève indication du contenu, sans rien qui permette de hasarder une conclusion ou même une hypothèse sur l'origine ou la filiation du manuscrit considéré.

PARIS

(*Parisini*) [2]

Aux manuscrits 1807 (A, Bekker) et 1808 (B, Bekker) décrits plus haut s'ajoutent dans notre Bibliothèque nationale :

1809 (C, Bekker). In-folio de 316 feuilles en parchemin [3], con-

1. On suivra d'aussi près que possible l'ordre adopté par Bekker.

2. Les manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale se divisent en trois catégories ; a) ceux qui y existaient en 1740, b) ceux qui y sont entrés depuis cette époque (l'inventaire sommaire en a été dressé par M. Omont en 1883), c) les manuscrits du fond Coislin, lesquels recueillis par le chancelier Séguier et donnés par l'évêque Coislin à l'abbaye de Saint-Germain, passèrent à la Bibliothèque à l'époque de la Révolution. Montfaucon en avait rédigé le catalogue avec une ampleur et une érudition qui en font un véritable modèle.

3. L'ancienne distinction des manuscrits en *membranei*, *chartacei* et *bombycini* paraît devoir être abandonnée, car en dehors du parchemin on n'a employé en réalité que du papier de fil.

tenant les mêmes dialogues que B, auxquels une main plus récente a ajouté Timée de Locres et le *Clitophon*. C'est très probablement une copie de B, dont les corrections ont passé ici dans le texte. L'écriture est belle et régulière : il n'y a pas de iota ascrit. Plusieurs dialogues ont leur titre et une lettre initiale en rouge : aucune remarque à la fin du *Ménexène*. Ce manuscrit vient de Vatopédi, l'un des monastères de l'Athos, comme le montre la suscription grecque : ἡ βίβλος τοῦ βατοπεδίου. Le catalogue l'attribue au xve siècle, et rappelle qu'il a été désigné autrefois par l'épithète de Basnerianus.

1810 (D, Bekker). Grand in-folio de 302 feuilles, renfermant l'*Euthyphron*, le *Criton*, l'*Apologie*, les commentaires d'Hermias sur le *Phèdre* et de Proclus sur le *Parménide* [1] et se terminant par la *République* et le *Banquet*. Ce manuscrit, copie du Venetus Π, est assez mal conservé, ce qui en rend la lecture difficile. Il paraît être de la fin du XIIIe siècle et figurait dans la bibliothèque de Jean François d'Asola, noble vénitien du commencement du XVIe siècle. Le catalogue alphabétique des manuscrits grecs de Fontainebleau, rédigé en 1550 par Vergèce et Palæocappa, lui donne le n° 428 avec cette mention : ἐστὶ δὲ πάνυ παλαιόν, ἐν χάρτῃ δαμασκηνῷ.

1811 (E, Bekker). In-folio de 327 feuilles. On y trouve la seconde, la troisième et la quatrième tétralogies, puis le *Théagès*, le *Charmide*, le *Gorgias*, le *Ménon*, la septième et la première tétralogies, enfin le *Lachès*, le *Lysis*, l'*Euthydème* et le *Protagoras*. On lit à la fin : « Fuit Charoli Valgulii Brixiensis ». Attribué aux premières années du XIVe siècle, il a passé comme le précédent, entre les mains de Jean François d'Asola, puis à Fontainebleau où il fut catalogué sous le n° 427 avec cette note : ἐστὶ δὲ πάνυ παλαιόν, καὶ καλῶς γεγραμμένον, ἐν χάρτῃ δαμασκηνῷ. Schanz le fait venir du Venetus *t* comme le Tubingensis.

1812 (F, Bekker). In-folio de 277 feuilles du XIVe siècle, contenant les mêmes dialogues que E jusqu'à l'*Ion* inclusivement : les dialogues suivants sont remplacés par le *Timée*. Il porte en marge des scolies peu nombreuses, mais d'une réelle valeur. Il a appartenu à Colbert [2] et une note nous apprend qu'il a été payé 15 sols en Italie.

---

1. C'est même, d'après M. Jordan, le prototype de toutes les copies connues de ces deux compilations néoplatoniciennes.

2. On sait que Colbert, chargé par Louis XIV de pourvoir à l'agrandisse-

1813 (G, Bekker). In-folio de 271 feuilles, du xve siècle, en très mauvais état. On y trouve les dialogues suivants : *Phédon, Cratyle, second Alcibiade, Hipparque, Phèdre, Charmide, Lachès,* puis les *Définitions* et un commentaire de Proclus intitulé : « Procli diadochi de Platonis philosophia libri VI. » Pour les cinq premiers dialogues il appartient au groupe du Venetus II: Stallbaum qui en fait un très grand cas va jusqu'à le qualifier de « Parisinorum optimus. »

1814 (H, Bekker). In-folio de 377 feuilles (les feuilles 285 et 286 sont une addition postérieure), comprenant les deux premières tétralogies, puis le *Parménide*, le *Philèbe*, le *Phèdre* et une partie du *premier Alcibiade*. C'est une copie du Venetus t d'après Schanz, de *u* (Bekker) d'après d'autres critiques. Jordan le range dans sa seconde famille. Il était coté 429 dans le catalogue de Fontainebleau.

1815 (I, Bekker). In-folio du xvie siècle, de 361 feuilles, renfermant avec des extraits de Lucien et d'Aristide le *Gorgias*, Timée de Locres, le *Cratyle* et le *Parménide*.

1642 (K, Bekker). In-folio du xve siècle, de 277 feuilles. On y trouve outre des extraits de Xénophon et d'Hiéron la *République*, le *Banquet*, le *Minos* et les *Définitions*. La date d'achat est 1688. Ce manuscrit paraît dériver de Π par l'intermédiaire de D.

1001 (L, Bekker). In-4°, ne contenant que le *Phédon*. C'est un manuscrit du xive siècle, ayant appartenu à Colbert. On y lit le nom de Vincenzio Giustiniano et l'épigraphe suivante : θεοῦ τὸ δῶρον καὶ Ἰωάννου πόνος φιλομαθήτου ψάλτου.

1823 (M, Bekker). In-folio de 176 feuilles, dont six manquent au commencement. Ce manuscrit venu de Fontainebleau ne contient que Timée de Locres, et les commentaires d'Olympiodore sur le *Phédon* et le *Philèbe*, Une note nous apprend qu'il a été copié à Saint-Ambroise de Venise en 1536 par Valeriano Albiani, chanoine de Saint-Sauveur.

1825, 1826, 1827 (N, O, P, Bekker) renferment tous trois le commentaire d'Hermias. Le premier, du xvie siècle, a appartenu à Jacques-Auguste de Thou avant de passer aux mains de Colbert : le second, copié en 1561 par Jean Murmuris à Venise, a été ac-

ment de la Bibliothèque royale, ne négligea pas de se créer lui-même, avec le concours de Baluze son bibliothécaire, une véritable collection de choix.

quis par Hurault de Boistaillé : le troisième, du XVI[e] siècle également, est un des plus beaux manuscrits dus à la plume du calligraphe Ange Vergèce.

1835, 1836 (Q, R, Bekker) contiennent les sept livres du commentaire de Proclus sur le *Parménide* : le premier est attribué à Andréas Darmarius d'Epidaure.

1838, 1839, 1840, 1841 renferment le commentaire de Proclus sur le *Timée*.

2010 (S, Bekker, 61 du fonds Ridolfi), in-quarto. On y trouve l'*Apologie*, l'*Euthyphron*, le *Criton*, l'*Axiochus*, et le *Timée* avec quelques notes marginales.

2011 (T, Bekker). In-quarto de 67 feuilles, comprenant l'*Euthyphron*, l'*Apologie* et le *Phèdre*. Ce manuscrit, du XVI[e] siècle, (avec quelques scolies en marge de l'*Euthyphron*) a appartenu successivement à deux notaires du nom de Boniface et de Manuel. Il a en commun avec le Venetus Π une lacune saillante dans l'*Apologie*.

2017 (U, Bekker), in-quarto de 133 feuilles, renfermant le commentaire de Proclus sur le *Premier Alcibiade*, avec la suscription : κτῆμα ἑρμοδώρου καὶ τῶν ἀληθῶς φίλων.

2110 (V, Bekker), in-octavo de 128 feuilles, du commencement du XV[e] siècle. Outre trois dialogues de Lucien, on y rencontre l'*Axiochus* et le *Gorgias* avec la suscription : ἡ βίβλος αὕτη φραγκίσκου τοῦ φιλέλφου ἐστιν, ἔτι δὲ καὶ τῶν φίλων αὐτοῦ, et à côté : « Ex libris Johannis Pini, episcopi Rivorum » (Jean de Pin, évêque de Rieux, ambassadeur de François I[er] à Rome). C'est le n° 430 du catalogue de Fontainebleau.

2953 (W, Bekker), in-folio, contenant de la feuille 293 à la feuille 318 le *Gorgias* avec quelques annotations. Il provient de la bibliothèque du cardinal Ridolfi.

2992 (X, Bekker), in-quarto sorti de la bibliothèque de Boistaillé. Il renferme le *Phédon*, probablement transcrit de A. C'est l'œuvre de César Stratégos.

2998 (Y, Bekker), in-folio, renfermant le *Timée* (de la feuille 206 à la feuille 242). Ce manuscrit, du XIV[e] siècle, a appartenu à Fédéric Morel, puis au bibliothécaire de Colbert, Baluze.

3009 (Z, Bekker), in-quarto de 253 feuilles, comprenant à la suite d'une série de discours de Dion Chrysostôme le *Ménexène*, l'*Epinomis*, les apocryphes et douze *Lettres*, dont la dernière porte la mention : λέγεται δὲ εἶναι οὐ Πλάτωνος.

3012 (*a*, Bekker), in-quarto : une partie de l'*Apologie*.

1040 (*b*, Bekker), in-quarto, daté de 1325 : les *Lettres* et les *Définitions*.

1739 (*c*, Bekker), in-quarto de 376 feuilles : un extrait de la *Lettre* cinquième.

1760 et 2755 (*d* et *f* de Bekker) : certaines *Lettres in extenso*, d'autres en extraits.

2012 (*e*, Bekker), in-quarto sur parchemin : les *Lettres*. C'est un des manuscrits de Colbert.

2900 (*g*, Bekker), in-quarto sur parchemin : deux citations de la deuxième *Lettre*.

3044 (*h*, Bekker), in-quarto : les *Lettres* I, II, IV, V, IX, X.

3052 (*i*, Bekker), in-quarto : quatre extraits des *Lettres*, la neuvième et la douzième *in extenso*, puis les *Définitions*.

A ces manuscrits s'ajoutent les suivants, catalogués par M. Omont en 1883 dans son *Inventaire sommaire du supplément grec* :

69, in-quarto de 40 feuilles (Ψ, Bekker) : *Axiochus*, *Euthyphron*, *Criton*. Ce manuscrit, connu sous le nom de Huetianus, faisait partie de la bibliothèque que le savant évêque d'Avranches légua de son vivant en 1692 aux Jésuites de la maison professe de Paris. C'est une copie du Venetus Π.

660, parchemin du XIVᵉ siècle : le *Phèdre*.

668, parchemin du XIᵉ siècle : le *Criton*, puis des extraits du *Phédon* et du *Cratyle*.

Enfin dans le fonds Coislin, nous trouvons coté 155 (Γ, Bekker) un in-folio du XIVᵉ ou du XVᵉ siècle de 309 feuilles, contenant les sept premières tétralogies et le *Clitophon* jusqu'à 473, 14, (éd. Bekker). C'est une copie complète du Venetus t, mais se rapprochant souvent des manuscrits que Schanz range dans la première famille.

BRUXELLES

(*Antverpiensis*)[1]

11360 (*k*, Bekker), du XIVe siècle, contient des extraits de divers dialogues.

ROME

a. Bibliothèque Vaticane (*Vaticani*)[2]

895 et 896 (*l*, *m*, Bekker), in-quarto : le *Cratyle*. Manuscrits sans valeur.

1353 (*n*, Bekker), in-4° de 241 feuilles : les *Lettres*, sauf la septième et la huitième.

1461 (*o*, Bekker). in-4° de 297 feuilles : les *Lettres*.

173 (𝔟, Bekker), in-4° sur parchemin, de 163 feuilles, en lettres très fines de la même main que le Coislinianus 345. Beaucoup de feuillets ont eu à souffrir des injures du temps. On y trouve l'*Apologie*, le *Phédon*, le *premier Alcibiade*, le *Gorgias*, le *Ménon*, le *grand Hippias*, suivis d'extraits de bon nombre de dialogues, accompagnés de scolies, enfin d'un *Lexicon Platonicum* (f. 147). Le titre est répété à la fin de chaque dialogue. Quelques critiques considèrent ce manuscrit, étroitement apparenté au Vindobonensis Y, comme

1. Le manuscrit est ainsi désigné parce qu'il provient, comme la plupart de ceux de Bruxelles, de la bibliothèque des Jésuites d'Anvers. Il occupe le n° 39 dans le *Catalogue des manuscrits grecs de la Bibl. royale de Bruxelles*, dressé par M. Omont en 1885.

2. Le catalogue de la Vaticane a été publié par Stevenson en 1885. — Nous avons déjà décrit précédemment le double manuscrit 225-226. — Un autre manuscrit de quelque importance (796, Ω de Bekker) collationné jadis par Bekker et Bast, a disparu depuis lors de la bibliothèque où Schanz l'a vainement cherché. In-folio sur parchemin de 189 feuilles, il contenait les *Lois*, l'*Epinomis*, les *Lettres* et les apocryphes.

antérieur au Florentinus b et même au Parisinus B. Les citations du *Timée* reproduisent le texte du Parisinus A. L'index de la fin paraît être de la main de Jean Scutariote (xvᵉ siècle). Quant au manuscrit lui-même, M. Stevenson le croit du xᵉ ou du xiᵉ siècle.

175 et 177 (c et f, Bekker), in-fº sur parchemin, se composant de deux volumes, de 169 et 171 pages: le premier renferme le *Timée*, la quatrième et la cinquième tétralogies, l'*Euthydème*, le *Protagoras* et le *Critias* — le second le *Minos*, les *Lois* et l'*Epinomis*. Comme le nº 173, ils portent la suscription : « Fuit olim Joannis Mannetii. » On les attribue à Jean Scutariote, quoiqu'ils ne soient pas signés.

81 (m, Bekker), in-4º de 168 feuilles, contient avec deux comédies d'Aristophane et des odes de Pindare neuf livres de la *République* et le *Gorgias* à peu près complet. Copie probable du Laurentianus 2758.

227 (n, Bekker), in-folio de 137 feuilles sur parchemin; on y trouve un fragment du *Phèdre*, une partie du *Théétète* et du *Sophiste*, le *Politique*, le *Parménide*, le *Philèbe*, le *Banquet*, et la première moitié du *Phèdre*.

228 (o, Bekker) in-4º de 308 feuilles ; la première tétralogie, la seconde (moins le *Cratyle*), le *Timée* et le *Critias*, le *Ménexène*, le *Phèdre*, le *premier Alcibiade*, et au milieu de différents ouvrages les deux *Hippias* et des passages extraits de l'*Euthyphron* et du *Phédon*.

229 (p, Bekker), in-4º de 228 feuilles, de date récente : *Euthyphron*, *Criton*, *Apologie*, *Phèdre*, *Parménide*, Timée de Locres, *République*, *Banquet*, *Phédon*. *Gorgias*. Ce manuscrit dérive du Venetus Π par le Parisinus D.

290. In-quarto du xvᵉ siècle sur parchemin, renferme de Platon le *Criton* et les deux *Alcibiade*.

1029 (r, Bekker) in-folio sur parchemin en deux volumes écrits sur deux colonnes. Le premier, de 487 feuilles, contient après l'introduction d'Albinus les trois premières tétralogies, le *premier Alcibiade*, le *Charmide*, le *Protagoras*, le *Gorgias*, le *Ménon*, les deux *Hippias* et un fragment considérable de l'*Ion* (jusqu'à 542 B) : le second, de 517 feuilles, fait suite au premier, et renferme la fin de l'*Ion*, l'*Euthydème*, le *Lysis*, le *Lachès*, le *Théagès*, les *Rivaux*, l'*Hipparque*, le *Ménexène*. Le *second Alcibiade* et le *Clitophon* sont d'une autre main : enfin un troisième copiste a ajouté la *Républi-*

que et le *Timée*, le *Minos*, les *Lois*, l'*Epinomis*, les *Lettres* et tous les apocryphes. L'index en fait lui-même foi : προσετέθησαν καὶ οἱ λοιποὶ πάντες. Cette disposition tout arbitraire se retrouve exactement dans le Vindobonensis 54. Remarquons ici le sous-titre du Criton : περὶ πρακτέου, et celui du Cratyle : περὶ ὀνομάτων. Ce qui est de la première main date du XII[e] siècle.

1030 (f, Bekker), in-folio de 357 feuilles. C'est la reproduction exacte du Parisinus E, comme on peut s'en convaincre par une lacune remplie par une main postérieure et résultant de ratures qui rendent dans E ce passage presque illisible.

b. Fonds d'Urbin (*Urbinates*)

28, 29, 30 (i, Bekker), in-folio de la même main que les Palatini c et f de la Vaticane, et par conséquent très récent. Les noms des interlocuteurs y sont marqués. Le manuscrit a été formé par la réunion de trois copies : la première (230 feuilles) comprend les deux premières tétralogies (sauf le *Cratyle*), puis le *Parménide* et le *Banquet* : la seconde (212 feuilles) les deux *Alcibiade*, les *Rivaux*, le *Charmide*, le *Gorgias*, l'*Ion*, le *Ménexène*, le *Timée* et le *Critias* (auxquels est joint Timée de Locres), *Du juste*, *Démodocus* et les treize *Lettres* : la troisième (208 feuilles), le *Minos*, les *Lois* et l'*Epinomis*.

31 (k, Bekker), in-folio sur parchemin, de 156 feuilles : *Clitophon*, *République*, Timée de Locres, *Lachès*, *Lysis*, *Euthydème*, *Protagoras*. Copie éloignée du Venetus t.

32 (r, Bekker) avec la suscription « manu Leonardi Aretini », de 108 feuilles, contenant *De la vertu*, *Démodocus*, *Alcyon*, *Eryxias*, *Axiochus*, *Clitophon*, les deux *Hippias*, *Théagès*, *Lysis* et deux pages et demie de l'*Euthydème*.

c. Bibliothèque Angelica (*Angelici*)[1]

C. J. 4 (*u*, Bekker), in-folio de 360 feuilles, copie probable du

1. Manuscrits ainsi désignés parce qu'ils proviennent du couvent de Santa-Maria de Angelis.

Parisinus B, car il contient les mêmes matières dans le même ordre, et à la fin du *Ménexène* on lit également : τέλος του πρωτου βιβλίου. A côté du titre courant de l'*Eryxias* se lisent les mots : ἐν ἄλλῳ ἢ Ἐρασίστρατος. Quelques scolies de première main : plusieurs feuilles perdues ont été remplacées par du papier blanc.

C. J. 7 (*v*, Bekker), in-folio de 380 feuilles sur parchemin, du xvie siècle, débute par un fragment du *Gorgias*, suivi du *Ménon*, du *Ménexène*, du *Minos*, de la *République*, des deux *Hippias* : puis après six feuillets blancs une seconde main plus exercée a écrit le *Phèdre*, les *Lois* et le *second Alcibiade*, : enfin un supplément de 83 feuilles sur papier contient les dissertations d'Albinus, de Théon (τῶν κατὰ τὸ μαθηματικὸν χρήσιμα εἰς τὴν Πλάτωνος ἀνάγνωσιν), d'Alcinoüs, et le traité de Plutarque *Sur la musique*. Texte extrêmement peu satisfaisant.

C. J. 9 (*w*, Bekker), in-folio de 360 feuilles, est l'œuvre de trois copistes, dont deux ont travaillé au manuscrit précédent. On y trouve le *Banquet* copie probable de Δ, le *Parménide*, le *Philèbe*, le *Gorgias*, le *Cratyle*, l'*Euthyphron*, le *Criton*, le *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, le *premier Alcibiade*, l'*Hipparque*, le *Charmide*, le *Lachès*, l'*Euthydème*, le *Protagoras*, le *Ménexène* et le *Clitophon*. Ce manuscrit, du xvie siècle, paraît dériver en grande partie de Σ [1].

C. J. 11 (*x*, Bekker), in-folio avec la suscription : « fratris Ægidii Viterbiensis », ne contient de Platon que le *Timée* et l'*Epinomis*.

d. Bibliothèque du palais Barberini (*Barberinus*)

374 (*y*, Bekker), in-folio sur parchemin de 277 feuilles, avec la suscription « Caroli Strozzæ Thomæ », et de la même main que le Parisinus C. On y trouve tous les dialogues du Parisinus B, à l'exception du *Banquet*, des deux *Alcibiade*, du *Gorgias* et du *grand Hippias*. L'*Eryxias* y représente seul le groupe des apocryphes.

---

1. Au dire de Schanz, ce manuscrit aurait disparu de la Vatican.

CÉSÈNE

(*Cesenensis*)

In-folio de 315 feuillets, contenant, outre le Πρόλογος d'Albinus qui est une addition postérieure, la vie de Platon par Diogène Laërce, les sept premières tétralogies, les apocryphes, le *Clitophon*, Timée de Locres, le *Timée* et le *Critias*, le *Minos*, les *Vers dorés* et la *République* : scolies rares, mais très lisibles. Dans le *Journal of Philology* M. Campbell avait cru devoir signaler d'une façon toute spéciale à l'attention des critiques ce manuscrit qu'il croyait du XIIe siècle. M. Schanz [1] l'a soumis à un minutieux examen d'où il ressort que ce manuscrit, copie éloignée du Venetus **t**, n'a par lui-même aucune valeur.

FLORENCE [2]

a. Bibliothèque Laurentienne (*Florentini* ou *Laurentiani*)

Plut. 59, 1 (z, Bekker — Flor. a, Stallbaum). In-folio de 539 pages, datant du XIVe siècle. L'index qui figure à la première page est suivi des mots τούτοις τῆς βίβλου ὁ πλοῦτος γνωρίζεται. Ce manuscrit renferme la Vie de Platon par Diogène, l'Εἰσαγωγὴ d'Albinus, Théon de Smyrne, Alcinoüs, le Περὶ μουσικῆς de Plutarque, les trois premières tétralogies, puis les *Vers dorés*, Timée de Locres sous ce titre : Τιμαῖος ὁ μικρός, un abrégé de la dissertation de Plutarque sur le *Timée* en tête du texte même de ce dialogue, les tétralogies IV, V, VI et VII (avec les mots τέλος τοῦ πρώτου βιβλίου à la

1. Voir ses *Studien*, p. 67.

2. D'une lettre adressée par le professeur Vitelli de Florence au savant philologue et épigraphiste Comparetti je détache les lignes suivantes : « In generale tutti i codici fiorentini di Platone valgono pochissimo, e non crederei valesse la pena di pendere molto tempo a descriverli. »

fin du *Ménexène*), les apocryphes, le *Clitophon*, la ***République*** (**à la** fin de laquelle on lit : ὀφείλει δὲ ἐνταῦθα κεῖσθαι καὶ ὁ Τίμαιος), le ***Critias***, la neuvième et dernière tétralogie, enfin les ***Définitions* et les** épigrammes attribuées à Platon. Sur la page finale ce **cri de satisfaction** du copiste heureux d'avoir achevé **entièrement son** œuvre : τέλος τῆς πάσης πραγματείας τοῦ τῆς φιλοσοφίας κορυφαίου Πλάτωνος. Ce manuscrit, « bonæ notæ liber », comme s'expriment **les critiques**, contient en outre bon nombre de notes **marginales. D'après** les uns ce serait le modèle, d'après d'autres la copie du **Vindobonensis** XXI, auquel il est étroitement apparenté.

Plut. 85, 6 (**a**, Bekker — Flor. b, Stallb.), **in-folio de 244 feuilles** sur parchemin, du XIIe siècle. Les six premières **tétralogies y** sont suivies de l'*Ion*, du *Clitophon*, du *Timée*, **des deux *Hippias***, du *Ménexène*, et des deux premiers livres de la ***République* : la** fin du second (à partir de 358 E) a été écrite **par une autre main** fort élégante. Les scolies appartiennent en partie **au premier, en** partie au deuxième copiste. En tête cette **dédicace qui fait songer** aussitôt à la cour de Byzance : Τῷ ἐπὶ δεήσεων, « **præfecto libellorum** supplicum ». Comme le manuscrit précédent, **celui-ci a des** affinités évidentes avec le Parisinus B.

Plut. 85, 7 (**6**, Bekker, — x, Stallb.) in-folio de **224 feuilles sur** parchemin, à deux colonnes, du XVe siècle : ***Gorgias*, *Ménon*, *Hippias*, *Ménexène*, *Ion*, *Clitophon*, *République*, *Timée*, *Critias*, *Minos*.** Copie probable du Vindobonensis 55 ou du **premier manuscrit de** Florence décrit plus haut. Voici l'appréciation de **Stallbaum :** « Multas habet egregias lectiones, quas in ceteris libris **frustra** quæsiveris, quanquam passim vitiose scriptus est. » On lit à **la** fin : « Goras prior Sanctæ Crucis, Zamerarius generalis **et D.** Lucensis episcopus. »

Plut. 85, 9 (**c**, Beekker, — c, Stallb.) in-folio **sur parchemin de** 434 feuilles, comprend (à la suite d'une introduction composée des *Vers dorés*, les dissertations d'Alcinoüs et de Théon, de la vie de Platon et du prologue d'Albinus) les sept premières tétralogies, les apocryphes, le *Clitophon*, la *République*, Timée de Locres, un abrégé de Plutarque, le *Timée*, le *Critias*, la neuvième tétralogie et les *Définitions*. Suivent divers morceaux étrangers parmi lesquels l'*Économique* et le *Banquet* de Xénophon. Ce manuscrit **du** XIIe siècle, qui contient les mêmes matières que z, et **dans un** ordre très peu différent, parait être une copie de ce **dernier.**

Voici le jugement qu'en porte Bandini dans son catalogue : « Codex optimæ notæ et insignis, qui præter scolia varias etiam exhibet in margine correctiones et emendationes ab eadem scriptoris manu diligenter exaratas, cujus solemne est titulos singulorum operum etiam in fine repetere. Omnium quotquot in hac delitescunt bibliotheca Platonis exemplaria nitidissimum universa hujus philosophi opera prolegomenis ac scoliis marginalibus locupletat. » Au commencement se lit une double table, l'une en latin, l'autre en grec.

Plut. 85, 17 (d, Stallb.), du XIVe siècle, avec la première tétralogie, les *Rivaux*, le *Cratyle*, le *Gorgias*, le *Ménexène*, les deux *Alcibiade*, le *Lysis*. Quelques critiques lui trouvent une parenté d'une part avec le Coislinianus, de l'autre avec le Vaticanus Δ.

Plut. 87, 17 (e, Stallb.), in-4° du XIVe siècle : l'*Euthyphron* et l'*Apologie*, avec lacunes et fautes corrigées de seconde main.

Plut. 89, 78 (f, Stallb.) : grand in-8° sur parchemin de 100 pages du XVe siècle : l'*Euthyphron*, le *Criton*, le *Gorgias*. C'est un des manuscrits appelés Gudiani. On lit en tête : Τὸ βιβλίον τοῦ Πέτρου Παύλου τοῦ Βυργανίου.

Codex Abbatiæ Flor. 2643 (g, Stallb.), appartient au commencement du XIVe siècle : l'*Euthyphron*, l'*Apologie*, le *Criton*, le *Parménide*, le *Banquet*. Stallbaum, qui fait un très grand cas de ce manuscrit, le croit proche parent du Clarkianus.

Même abbaye 2759 (h, Stallb.), du XIVe siècle ; l'*Euthyphron*, l'*Apologie*, le *Criton*, le *Phèdre* avec le commentaire d'Hermias, Timée de Locres, *Parménide* avec le commentaire de Proclus. Ce manuscrit paraît venir du Parisinus D.

Même abbaye 2795 (i, Stallb.), du commencement du XIVe siècle, avec beaucoup de variantes spéciales : les trois premières tétralogies, puis le *premier Alcibiade*, le *Charmide*, le *second Alcibiade*, l'*Hipparque*, les *Rivaux*, le *Théagès* (incomplet). On le considère comme une copie de E.

Plut. 60, 6 (m, Stallb.) du XIVe siècle : *Phédon* et *Gorgias*.

Plut. 85, 14 (n, Stallb.) petit in-4° du XVe siècle de 324 feuilles : ce manuscrit, formé de la réunion de plusieurs copies différentes porte en tête : Αὕτη ἡ βίβλος ἐστὶν Ἀμμωνίου τοῦ Ἀθηναίου : ἔχει φλούρια ι (10 florins). On y trouve le *Timée*, des fragments des livres III et IV de la *République*, le *Banquet*, le *second Alcibiade*, l'*Hipparque*,

les *Rivaux*, le *Ménon*. Un grand nombre de passages portent les traces d'une révision postérieure.

2552 (o, Stallb.), autrefois à l'abbaye de Casine, in-f° sur parchemin du xve siècle : les *Rivaux*, le *Théagès*, la sixième tétralogie, le *Minos*, les deux *Alcibiade*, le *Charmide*, le *Lachès*, le *Lysis*, les *Lois*, l'*Epinomis*, le *Timée*, le *Critias*, les *Lettres*. Ce manuscrit se rattache aux Laurentiani a et c.

Plut. 80, 27 (p, Stallb.) du xve siècle : l'*Hipparque*.

Plut. 4,33 (q, Stallb). in-12 de la fin du xve siècle : le *Ménexène* (f. 92-107) et Timée de Locres (Τιμαῖος ὁ μικρός).

Plut. 69, 25 (s, Stallb.) in-4° du xve siècle : le *Gorgias*.

Plut. 59, 47 (v, Stallb.) in-8° sur parchemin du xve siècle : le *Ménexène*.

Plut. 28, 29 (z, Stallb.) : in-4° du xve siècle : les *Définitions*, le *Ménexène* (incomplet), *Clinias* (avec le sous-titre ἢ περὶ θανάτου), Timée de Locres.

Plut. 80, 7 (α, Stallb.) in-folio sur parchemin, de 142 feuilles, du xve siècle : la *République*, le *Parménide* et le *Clitophon*. Comme le Parisinus 2110, le manuscrit, d'une assez belle écriture, a appartenu à Philelphe : il a été copié de la main de Théodore de Gaza.

Plut. 80, 19 (β, Stallb.) in-4° sur parchemin, de 247 feuilles. On y trouve la *République* et le *Timée*. La moitié de la dernière feuille a été remplacée par une main plus récente. On l'attribuait au xiie siècle : M. Jordan [1] le fait descendre au commencement du xve et y voit une copie du Venetus II.

2758, autrefois à l'abbaye des Bénédictins (γ Stallb.), in-4° sur parchemin, du xiiie siècle : la *République*.

Plut. 80, 17 (δ, Stallb.) petit in-4° du xiie siècle, de 353 feuilles : les *Lois*, l'*Epinomis*, les apocryphes et les *Lettres*.

Plut. 85, 12 (ε, Stallb.) in-4° du xive siècle, de 119 feuilles : *Gorgias*, *Cratyle*, la première tétralogie, *Phèdre*, *Ménexène*, les deux *Alcibiade*, les *Rivaux*, le *Lysis*, avec des scolies. Stallbaum, qui en fait l'éloge, le rapproche du Coislinianus.

Plut. 59, 5 (ζ, Stallb.) in-4° du xve siècle : les *Lettres*. Parent du Parisinus 2012.

---

1. Cf. *Hermes*, XIII, 469.

Plut. 80,17 (μ, Stallb.) grand in-4° du xve siècle, paraît faire suite à δ', dont la cote est la même; les *Lettres.*

Plut. 57, 45 (ξ, Stallb.) petit in-4° du xvie siècle; les *Lettres.*

Plut. 57, 12 (ρ, Stallb.), du xve siècle; les *Lettres.*

Plut. 56, 3 (ω, Stallb.) : du xve siècle ; choix de *Lettres.*

Plut. 11, 13 : in-4° du xive siècle, altéré par l'humidité; l'*Axiochus.*

Une communication obligeante de M. Vitelli me permet d'ajouter à ces manuscrits les cinq suivants dont la Laurentienne a hérités à la suppression du monastère de Badia: ils portent tous l'ex-libris de Corbinelli.

Conv. soppr. 180 : in-folio sur parchemin, du xve siècle: le *Timée*, les tétralogies IV, V et VI, le *Critias*, la tétralogie IX et les *Définitions.*

Conv. soppr. 103 : grand in-8° du xive siècle (le manuscrit est daté) : *Euthyphron, Criton, Apologie, Phèdre, Parménide.*

Conv. soppr. 42 : grand in-8° sur parchemin : la *République.* Probablement du xiie siècle.

Conv. soppr. 78 : in-4° du xive siècle : *Euthyphron, Apologie, Criton, Axiochus.*

Conv. soppr. 54 : in-8° du xive et du xve siècle : les quatre premières tétralogies (sauf l'*Hipparque*) et le *Théagès.*

d. Bibliothèque du palais Ricardi (*Riccardiani*)

65 (𝔤, Bekker) in-4° sur parchemin, commence à ces mots de la deuxième lettre: Ἀκούοι Ὀλυμπιᾶσι. On y trouve les *Définitions*, Timée de Locres, le traité de Plutarque περὶ Ψυχογονίας, le *Timée*, le *Phèdre*, et les deux premières tétralogies sauf le *Phédon* et le *Politique.* — Copie probable du Parisinus C.

67 (𝔥, Bekker) in-f° de 183 feuilles sur parchemin : les dix premiers livres des *Lois* et une partie du onzième. — Copie probable du Florentinus δ'.

VENISE

(*Veneti* ou *Marciani*) [1]

8 (App. class. 4, cod. 54 — A, Bekker — G, Schanz) : in-f° sur parchemin : les trois premières tétralogies sauf le *Criton* et le *Banquet*. — Ce manuscrit, qui a appartenu à Francesco Barbaro, porte en marge des notes latines. Copie du Parisinus B.

184 (Ξ, Bekker — E, Schanz), in-f° de 494 feuilles sur parchemin, chaque page ayant 50 lignes. En tête se lit Ἀλκινόου περὶ τῶν Πλάτωνος δογμάτων : puis les neuf tétralogies, les apocryphes (sauf l'*Eryxias*), Timée de Locres et la dissertation de Plutarque περὶ τῆς ἐν τῷ Τιμαίῳ ψυχογονίας. Les scolies sont de la même main. Une double note latine et grecque nous apprend que ce manuscrit, d'une admirable écriture, a appartenu au cardinal Bessarion : « Platonis opera omnia. Liber pulcherrimus et correctissimus B. card. Tusculani » — Κτῆμα Βησσαρίωνος καρδηναλέως τοῦ τῶν Τούσκλων. On le suppose copié sur l'ordre de ce cardinal, par Jean Rhosus de Crète. Ce manuscrit si complet ne paraît malheureusement avoir aucune valeur originale. Pour le plus grand nombre des dialogues, c'est une reproduction du suivant : pour le reste il est tributaire du Florentinus c. Jordan suppose que les Aldes l'ont eu entre les mains pour leur édition de Platon.

186 : in-4° de 386 feuilles, œuvre de plusieurs copistes du XIVe et du XVe siècle, contient les mêmes dialogues que 189, d'où il dérive certainement, au moins jusqu'au milieu de la septième tétralogie. Voici une note de F. Morel sur ce manuscrit : « Platonis textus maxima ex parte de codice 189 sumptus est ac proinde loca Convivii, Gorgiæ et Phædonis in eo erasa librarius prætermisit, at Bessario ea postea adjecit, qui quidem quum textum totum varia manu exaratum recensuerit, glossas atque emendationes passim adscripserit, hoc præsertim codice ad Platonis philosophiam addiscendam usus fuisse videtur. »

1. Le catalogue des manuscrits de Venise a été dressé en 1740. Nous rappelons que nous avons déjà donné précédemment la description des deux manuscrits les plus importants, le 185 (D) et App. class. 4, cod. 1. (T)

187, in-4° de 310 feuilles sur parchemin, du xve siècle : *République*, *Timée* (avec Timée de Locres et la dissertation de Plutarque), *Critias*, *Minos*, *Lois*, *Lettres*. — Copie probable du Venetus 184.

188, in-4° de 178 feuilles, du xiv° siècle : *Lois*, *Epinomis*, quatre apocryphes, les *Lettres*.

189 (Σ, Bekker), in-f° de 394 feuilles, attribué au xii° siècle. La particularité la plus saillante de ce manuscrit, c'est l'ordre absolument fantaisiste dans lequel y sont distribués les dialogues; à partir du *Parménide* le canon de Thrasylle se trouve entièrement bouleversé comme on peut en juger par le relevé suivant : le *Gorgias*, le *Ménon*, le *grand Hippias*, le *Banquet*, le *Timée*, les deux *Alcibiade*, l'*Axiochus*, *De justo*, *De virtute*, le *Démodocus*, le *Sisyphe*, l'*Alcyon*, le *petit Hippias*, le *Ménexène*, l'*Ion*, le *Clitophon*, le *Phèdre*, le *Critias*, le *Philèbe*, l'*Hipparque*, les *Rivaux*, la cinquième tétralogie, l'*Euthydème*, le *Protagoras*, enfin l'*Eryxias* et les *Définitions*. En tête se lisent les *Vers dorés*. Ce manuscrit, que Stallbaum qualifie « bonæ notæ » et qu'Hermann avait choisi comme la meilleure source pour la 7° tétralogie, a été pris par Jordan comme type de sa troisième famille, placée par lui bien au-dessous des deux premières. L'iota partout ascrit témoigne en faveur de son antiquité. Pour quelques dialogues il dérive du Vindobonensis 55, pour d'autres du Florentinus c ou même du Parisinus B.

193, in-8° sur parchemin de 140 feuilles, du xv° siècle comme les trois suivants : le *Timée*.

506, in-8° de 370 feuilles : le *Phédon*.

510, in-8° de 203 feuilles : le *Gorgias*.

520, in 8° de 234 feuilles : l'*Apologie*.

590, petit in-folio de 355 feuilles, du xiv° siècle : les deux premières tétralogies suivies du *Protagoras*, du *Gorgias*, du *Ménon*, du *grand Hippias*, du *Banquet*, du *Timée*, des deux *Alcibiade*, et des apocryphes, sauf l'*Eryxias*. — Manuscrit étroitement apparenté au Vindobonensis XXI.

1019. in 8° de 235 feuilles, du xvi° siècle : les *Lettres*.

App. cl. 11, cod. 3 : les *Lois*.

Aux manuscrits de Venise qui précèdent on doit ajouter celui qui est conservé dans la bibliothèque du monastère Saint-Michel. C'est un in-folio du xiv° siècle, où l'on trouve les trois premières

tétralogies [1] : la dernière page du *Phèdre* a été arrachée. On lit à la table : « Hic liber est Francisci Barbari quondam domini Condiani, et est pretii ducatorum decem. » Barbaro l'a enrichi de notes grecques et latines.

NAPLES

(*Borbonenses*)

III, A, 15 : in-8° du XVe siècle, de 119 feuilles : les *Définitions*.

III, B, 9 : du XIVe ou du XVe siècle, de 507 feuilles : de la feuille 255 à la feuille 379 la *République* et le *Timée*, d'après le Venetus Π.

III, E, 15 : in folio du XIIIe siècle, de 208 feuilles en deux volumes : le commencement et la fin sont mutilés. On y trouve les trois premières tétralogies (moins une lacune dans le *Parménide*, de 142,7 à 153, 10), le *premier Alcibiade* (dont une partie est une addition postérieure sur papier différent), les *Rivaux*, puis les tétralogies V et VI (le *Ménon*, avec le sous-titre ἢ εἰ διδακτὸν ἡ ἀρετή, est incomplet). — Le catalogue qualifie ce manuscrit d' « optimæ notæ. »

III, E, 16, du XIVe siècle : le *Gorgias*.

III, E, 19 : la dissertation d'Alcinoüs et le *Timée*.

MILAN

(*Ambrosiani*)

56 (*r*, Bekker) in-4° : *Euthyphron*, *Apologie*, *Phédon*, *Politique*, *Parménide*, *Banquet*, *Phèdre*, *Charmide*, *Protagoras*, *Gorgias*, *Mé-*

---

1. A la suite du *Parménide*, le catalogue mentionne sans doute par mégarde un dialogue intitulé *Apollodore*. Il s'agit très probablement du *Banquet*.

non, Ménexène et *Axiochus*. Ce manuscrit classé par M. Jordan dans sa seconde famille, paraît dériver en partie du Venetus II, par l'intermédiaire du Parisinus D.

71 (*s*, Bekker), in-folio relativement très récent, ne contient de Platon que les *Lettres*, le *Parménide*, le *Timée* et le *Phédon*.

90 (*t*, Bekker), in-folio sur parchemin : la *République*.

VIENNE

(*Vindobonenses*)[1]

Part. 4, I, in-folio de 156 feuilles : la *République* avec la traduction de Ficin à la marge jusqu'à la fin du livre III. L'accentuation est très défectueuse. Ce manuscrit, de même que les n°s XXI, LXXII, CIX, CXXVI et CCLIX qui suivent, est accompagné de la note que voici : « Ad Joannem Sambucum, ut ipse solita propriæ manus inscriptione testatur, olim pertinuit. »

XXI (Y, Bekker — Vind. 2, Stallbaum), in-folio sur parchemin de 233 feuilles, écrit de six mains différentes, renfermant les deux premières tétralogies. le *Parménide*, le *Gorgias*, le *Ménon*, le *grand Hippias*, le *Banquet* (avec le sous-titre très rare περὶ ἀγαθοῦ), le *Timée*, les deux *Alcibiade* et les apocryphes (moins l'*Eryxias*, comme dans le Venetus 184). Une seconde main y a inséré des corrections et des additions d'une encre plus foncée. Les origines de ce manuscrit sont multiples; il tient du Clarkianus, du Parisinus A, et de C pour les sept derniers dialogues : à son tour, il a servi de modèle pour le Venetus Σ, et d'après M. Jordan, pour le Florentinus Z. De nulle valeur pour le *Gorgias*, c'est une des meilleures sources à consulter pour le *Banquet* et le *Timée*. Nessel le qualifie de « codex præstantissimus ».

LXXII : in-folio qui semble avoir eu à souffrir d'un naufrage : quelques *Lettres*.

LXXXIX (Vind. 4, Stallb.) : in-folio de 217 feuilles, acheté à

1. Le catalogue des manuscrits de Vienne a été dressé d'abord par Nessel en 1690, et réimprimé au siècle suivant par Kollar.

Constantinople par Auger de Busbek, qui l'atteste de sa main. On y rencontre la première tétralogie (le *Criton* porte ce sous-titre : Περὶ δόξης ἀληθοῦς καὶ δικαιοσύνης), *Cratyle*, *Théétète*, *Phèdre*, *Ménexène* et les cinq premiers livres de la *République*. C'est un des nombreux manuscrits dérivés du Venetus Π.

CIX (Φ, Bekker, — Vind. 6, Stallb.), grand in-4° de 322 feuilles : *Apologie*, *Criton*, *Phédon*, *Axiochus*, *Alcyon*, *Ménexène*, *Phèdre*, *Gorgias*, *République*, Timée de Locres, 10 *Lettres*, *Définitions*.

CX, in-folio de 544 feuilles, a été écrit par un moine du Sinaï, nommé Mathusalem, puis acheté à Constantinople par Busbek. On y trouve un extrait de la *Lettre* VII.

CXVI (Vind. 5, Stallb.) grand in-4° de 311 feuilles : les deux premières tétralogies et le *Gorgias*. Ce manuscrit, proche parent de XXI, est une copie probable du Venetus Σ.

CXXVI (Vind. 7, Stallb.), in-4° de 77 feuilles sur parchemin d'une écriture ancienne et élégante : on y remarque même des lettres à l'encre d'or. Il renferme le *Criton*, le *Gorgias*, le *Banquet* (reproduit d'après la même source par le Parisinus K) et le *Phèdre*.

CLVI, in-4° de 25 feuilles, acheté à Constantinople par Busbek : le *Phèdre*.

CCLIX (Vind. 8, Stallb.), in-4° de 247 feuilles ; le *Phédon*. Le manuscrit est « bonæ notæ. »

CCCXXXVII, in-8°, sur parchemin de 53 feuilles, qualifié de « pervetustus » : le *Timée*. Quelques lignes manquent au commencement. M. Jordan le rattache au Parisinus A.

Les manuscrits dont l'énumération précède ont été catalogués en 1640. Dans la liste dressée par Reimann en 1712 figure en outre un in-folio de 162 feuilles contenant 10 dialogues avec des notes marginales, et l'épigraphe « Fuit Joannis Sambuci ».

Parmi les manuscrits viennois signalés ou même collationnés par de récents critiques trois méritent une mention.

Le premier (Vind. 54, *Suppl. phil. græc.* 7, — Vind. 1, Stallb. — — W. Schanz), source probable du Vaticanus r, est qualifié par Stallbaum de « perbonæ notæ » : M. Jordan le range dans sa première famille [1]. En tête l'εἰσαγωγή d'Albinus : à la feuille 4a

1. Le jugement de Schanz ne lui est pas moins favorable : « Haud scio an accuratius dixeris libri W fundamentum in prima librorum platonicorum

l'index des matières donne au *Criton* les deux sous-titres ἢ περὶ τοῦ πρακτοῦ. — ἢ περὶ δόξης ἀληθοῦς καί δικαίου. Une première main a écrit les trois premières tétralogies, les deux *Alcibiade*, le *Charmide*, le *Protagoras*, le *Gorgias*, le *Ménon*, les deux *Hippias*, l'*Ion*, l'*Euthydème*, le *Lysis*, le *Lachès*, le *Théagès*, les *Rivaux*, l'*Hipparque* et le *Ménexène*. Chaque page a 31 lignes : quelques feuilles sont d'une date postérieure. Un second copiste a ajouté le *Clitophon*, la *République* et le *Timée ;* un troisième, Timée de Locres. — M. Kral reconnaît à ce manuscrit une telle importance qu'il n'hésite pas à lui assigner la première place après le Parisinus A. En réalité il peut utilement servir à prononcer entre les variantes de A et celles du Venetus **t**.

Le second (Vind. 55, *Suppl. phil. græc.*, 3), in-4°, contient le *Gorgias*, le *Ménon*, les deux tétralogies VII et VIII, et le *Minos*. En 1420 cette copie était entre les mains du Vénitien Francesco Barbaro, possesseur également du Venetus Λ. Jordan le croit dérivé du Laurentianus Z et Schanz le considère comme la source probable du Venetus Σ pour tous les dialogues que les deux manuscrits ont en commun.

Le troisième (Vind. 3, Stallb.) renferme la première tétralogie suivie du *Phèdre*, et appartenait également autrefois à un patricien de Venise. D'après Schanz, il dérive de **t** pour l'*Apologie* et le *Criton*.

MUNICH

(*Monacenses*) [1]

345, in-folio du XVI[e] siècle : extraits du *Cratyle* et du *Ménexène*.

408, in-folio, avec la suscription : Ἀντώνιος Μεδιολανεὺς καὶ ταύτην τὴν βίβλον ἐν Κρήτῃ ἐξέγραψα (1590). Les caractères sont très nets et le manuscrit dans un parfait état de conservation. Il contient les deux premières tétralogies (avec le sous-titre περὶ πρακτοῦ pour le *Criton*), le *Gorgias*, le *Ménon*, le *grand Hippias*, le *Banquet*, le

familia, cujus egregius testis est nobis Clarkianus, ita positum esse, ut alterius familiæ scripturæ adscitæ sint. »

1. Catalogue dressé par Hardt en 1812.

Timée, les deux *Alcibiade*, et les apocryphes moins l'*Eryxias*; visiblement de la même famille que le Vindobonensis Υ.

445, du xvi[e] siècle : le *Cratyle* et le *Ménexène*, tous deux mutilés à la fin.

453, in-folio du xv[e] siècle, de 50 feuilles, bien écrit et bien conservé (« titulis et initialibus miniatis literis minutis ac nitidis ») ne renferme que la première tétralogie. Une lacune dans l'*Apologie* (8 B) le rattache au groupe du Parisinus B et de l'Angelicus υ.

490, in-4° du xv[e] siècle, de 500 feuilles : on y trouve le *Ménon* suivi de divers extraits, tels que l'oraison funèbre du *Ménexène*, le livre V des *Lois* et le livre VII de la *République*.

514, in-4° du xv[e] siècle, de 139 feuilles, de la main de plusieurs copistes, « charactere minutissimo et eleganti ». Le *Gorgias* avec notes marginales et le *Phedon*, puis des scolies sur la suite des dialogues catalogués par Thrasylle jusqu'au III[e] livre de la *République* inclusivement : viennent ensuite le *Critias*, le *Minos*, le *De justo* et les *Définitions*. Ce manuscrit, venu d'Augsbourg, est communément désigné sous le nom d'Augustanus [1].

237, in-4° de 294 feuilles, d'une petite écriture élégante, a appartenu au grec Démétrius Rhaul, puis à Nicolas Dorcaboric. Les *Définitions*, la *République*, le *Timée* et Timée de Locres, avec notes marginales.

313, in-8° : l'*Axiochus*. A la fin : τὸ βιβλίδιον ἐστι ἐμοῦ ἀδελφοῦ ἀγχώνος.

336, in-4° du xv[e] siècle, de 243 feuilles : le *Timée* avec la suscription : ὁ βίβλος αὕτη ἐστι κτῆμα ἐμοῦ δημητρίου ῥαοὺλ σπαρτιάτου καὶ βυζαντίου.

ERLANGEN [2]

89, in-4° du xv[e] siècle, envoyé à Lud. Camerarius par le patriarche de Constantinople Cyrille Lascaris. Le *Gorgias*, le *Lysis*, le *Ménexène* et le *Clitophon*.

---

1. Voir sur ce manuscrit la préface de la traduction du *Phedon* par Fischer.
2. Catalogue dressé par Irmischer en 1852.

MADRID

XXXVI, in-4° de 157 feuilles, copié à Messine en 1480 par Constantin Lascaris : la *République* et les *Lettres*. Une seconde main y a ajouté des extraits de divers dialogues.

LXV, in-4 de 100 feuilles : les *Définitions*.

L'ESCURIAL

(*Escorialenses*)[1]

Υ, 1, 10, in-folio de 228 feuilles, du xvie siècle, provenant de la bibliothèque de Hurtado de Mendoza : l'*Euthyphron* (f. 169) avec des corrections et des scolies marginales.

Υ, I, 13, in-folio de 331 feuilles en deux parties, la première de la fin du xiiie siècle et la seconde du xive. Ce manuscrit contient les huit premières tétralogies jusqu'au *Critias* exclusivement [2]. Le *Timée* est précédé du Πρόλογος d'Albinus et de Timée de Locres.

Ψ, I, 1, in-folio de 324 feuilles, du xvie siècle. Ce manuscrit contient la plupart des dialogues importants, mais disposés dans un ordre très singulier : *Euthyphron*, *Apologie*, *Criton*, *Phédon*, *Cratyle*, *Phèdre*, *Gorgias*, *Ménon*, *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, *Parménide*, *Timée*, *Philèbe*, le *Banquet*, les deux *Alcibiade*, *Hipparque*, *Clitophon*, *Axiochus* et les autres apocryphes, la *République*, le Ve livre des *Lois*, l'*Epinomis*, le *Ménexène* [3] et les *Lettres*.

1. Catalogue dressé par Miller en 1848.

2. « Le *Phèdre* n'est pas porté au catalogue de Miller ; mais le nombre de feuilles assigné au *Banquet* fait croire que c'est un oubli ». (Note de Graux)

3. Le catalogue porte *Epitaphius*, titre que Miller supposait à tort être le résultat d'une méprise et qu'il proposait d'interpréter par les *Epigrammes*. Il s'agit, selon toutes les probabilités, du *Ménexène*.

Au catalogue des manuscrits des ouvrages que la tradition attribue à Platon certains critiques ont ajouté celui des manuscrits contenant les commentaires anciens du philosophe ou des traductions partielles de son œuvre publiées dans les premières années de la Renaissance; nous n'avons pas cru utile de les suivre dans cette voie.

MADRID

XXXVI, in-4° de 157 feuilles, copié à Messine en 1480 par Constantin Lascaris : la *République* et les *Lettres*. Une seconde main y a ajouté des extraits de divers dialogues.

LXV, in-4 de 100 feuilles : les *Définitions*.

L'ESCURIAL

(*Escorialenses*) [1]

Υ, 1, 10, in-folio de 228 feuilles, du XVIe siècle, provenant de la bibliothèque de Hurtado de Mendoza : l'*Euthyphron* (f. 169) avec des corrections et des scolies marginales.

Υ, I, 13, in-folio de 331 feuilles en deux parties, la première de la fin du XIIIe siècle et la seconde du XIVe. Ce manuscrit contient les huit premières tétralogies jusqu'au *Critias* exclusivement [2]. Le *Timée* est précédé du Πρόλογος d'Albinus et de Timée de Locres.

Ψ, I, 1, in-folio de 324 feuilles, du XVIe siècle. Ce manuscrit contient la plupart des dialogues importants, mais disposés dans un ordre très singulier : *Euthyphron*, *Apologie*, *Criton*, *Phédon*, *Cratyle*, *Phèdre*, *Gorgias*, *Ménon*, *Théétète*, le *Sophiste*, le *Politique*, *Parménide*, *Timée*, *Philèbe*, le *Banquet*, les deux *Alcibiade*, *Hipparque*, *Clitophon*, *Axiochus* et les autres apocryphes, la *République*, le Ve livre des *Lois*, l'*Epinomis*, le *Ménexène* [3] et les *Lettres*.

1. Catalogue dressé par Miller en 1848.

2. « Le *Phèdre* n'est pas porté au catalogue de Miller ; mais le nombre de feuilles assigné au *Banquet* fait croire que c'est un oubli ». (Note de Graux)

3. Le catalogue porte *Epitaphius*, titre que Miller supposait à tort être le résultat d'une méprise et qu'il proposait d'interpréter par les *Epigrammes*. Il s'agit, selon toutes les probabilités, du *Ménexène*.

Au catalogue des manuscrits des ouvrages que la tradition attribue à Platon certains critiques ont ajouté celui des manuscrits contenant les commentaires anciens du philosophe ou des traductions partielles de son œuvre publiées dans les premières années de la Renaissance; nous n'avons pas cru utile de les suivre dans cette voie.

— — —

APPENDICE II

LES
PRINCIPALES TRADUCTIONS
DES DIALOGUES

A. RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

Traduire Platon, a dit Jules Simon, c'est rendre service à la fois à la philosophie, aux lettres et à la morale. Mais comment interpréter ses dialogues hors de leur langue originale sans rien leur dérober de leur forme délicate et de leur idéale beauté? La tâche, en même temps qu'elle est des plus louables, apparaît comme des plus difficiles, car elle exige une connaissance profonde tout à la fois du grec arrivé à sa perfection et de la philosophie ancienne ou pour mieux dire de l'antiquité en général, car dans leur admirable variété les écrits de Platon touchent presque sans exception à toutes les faces de la civilisation hellénique.

Insistons un peu sur ces différents points.

Chez tout écrivain un lien naturel unit le signe à la chose signifiée, le terme à l'idée qu'il représente. Mais chez un philosophe ce lien est plus étroit que partout ailleurs : pensée et expression ont vraiment jailli d'une conception commune. S'agit-il d'un poète, d'un orateur? des périphrases, des circonlocutions vien-

nent d'elles-mêmes en aide au traducteur dans l'embarras. Ici cet expédient lui est interdit, à moins qu'il ne borne son travail à un petit nombre de pages : car si faute de connaître ou de pouvoir rencontrer le mot propre il a recours à une tournure explicative, comment espérer que dans les écrits les plus divers cette tournure cent fois répétée satisfera partout également l'oreille, et ce qui est plus grave, la vérité et la raison ?

Ajoutons que la science antique et la science moderne ne parlent pas toujours le même langage : point de départ, but, méthode, en mainte circonstance de l'une à l'autre tout diffère, si bien que pour comprendre et traduire certains anciens nous sommes obligés de sortir en quelque façon de nous-mêmes, de nous dépayser de parti délibéré en renonçant aux habitudes d'esprit, fruit de notre propre éducation. Si les principes fondamentaux de la logique n'ont pas varié depuis le temps de Platon et d'Aristote, peut-être n'en est-il pas absolument de même de toutes leurs applications.

Rappelons-nous en outre qu'il s'agit ici du plus merveilleux des prosateurs grecs, de celui qui a le mieux deviné et le plus habilement mis à profit toutes les ressources de sa langue [1]. Nos idiomes modernes, le français en particulier, sont si amoureux de la clarté qu'ils lui sacrifient jusqu'à la précision : les mots composés ou dérivés que les Grecs créent avec autant de facilité que d'harmonie nous sont refusés, les inversions à peine permises. Puis comment lutter avec ces tours simples et rapides où l'article neutre est suivi d'un verbe ou d'un adjectif ? comment rendre la concision inévitable de locutions telles que τἆλλα [2], θάτερον, τὸ οὗ ἕνεκα, ἡ τοῦ τόδε καὶ τοῦτο καὶ ἡ τόδε φύσις [3], et vingt autres analogues qui se rencontrent à chaque pas ? comment surtout se flatter de rendre

1. On croyait copier l'architecture grecque, écrit à ce propos un érudit, et l'on s'étonnait de n'en jamais reproduire l'effet : c'est qu'on ne tenait pas compte de la courbe imperceptible du Parthénon. De même on croit traduire les anciens, on croit avoir exprimé leur pensée tout entière, et l'on s'étonne de leur demeurer si inférieur. C'est qu'ici encore la traduction remplace impitoyablement par la ligne droite la ligne idéale qui faisait le charme secret de l'original.

2. « *Cetera* and *ceterum* are very inadequate renderings of the Greek neuter plural τἆλλα expressing neither unity nor plurality, but food for both » (Maguire).

3. *Timée* 49 E.

tous les traits charmants et nobles auxquels se reconnaît la diction platonicienne? tantôt le disciple de Socrate descend, sans s'abaisser, au style de la conversation, avec ses sous-entendus discrets, avec ses négligences calculées: tantôt au contraire il s'élève à une majesté qui a fait dire qu'il parlait la langue des dieux. Ici ce sont de longues et solennelles périodes où tout s'enchaîne dans une construction savante : là c'est une vivacité de repartie qui fait songer aux meilleures scènes d'un Sophocle ou d'un Aristophane. Que d'habileté ne faut-il pas pour ne porter aucune atteinte à cette simplicité élégante, à cette mesure qui indique tout sans appuyer sur rien, à ces images expressives, à ces finesses délicates, en un mot, à cet ensemble de qualités qui représentent pour nous l'atticisme dans toute sa fleur?

Aussi une traduction parfaite de Platon est-elle encore à trouver. Est-ce le talent qui a manqué aux traducteurs? Quelques-uns en avaient, et du meilleur : ils comptent parmi les premiers écrivains de leur temps. Sont-ce les loisirs? La plupart ont consacré à cette entreprise la meilleure partie de leur vie. Quoi qu'il en soit, on peut leur appliquer cette phrase écrite à une tout autre intention : « Ceux qui aiment le mieux sont les plus fidèles, et ce sont aussi les plus heureux. » Demandons-le plutôt à Schleiermacher, à Cousin et à Bonghi.

B. *Traductions latines*

« Ce ne fut pas un faible ruisseau, mais un large fleuve de science et d'art qui coula de la Grèce à Rome. » Ainsi s'exprime Cicéron dans sa *République*: la vérité est que « la civilisation grecque a longtemps enveloppé et comme assiégé l'esprit romain avant de pouvoir y pénétrer [1]. » Ce que Livius Andronicus, Ennius, Nævius font passer d'abord dans la langue de leur pays d'adoption, c'est l'*Odyssée* d'Homère, ce sont les drames les plus familiers d'Euripide. Il faut attendre Lucrèce et surtout Cicéron pour que le latin se prête sans trop de résistance à la diffusion des systèmes philosophiques de la Grèce. « Eh quoi! s'écrie l'auteur

1. E. Jullien, *Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome*, p. 40.

du traité *De finibus* [1], ces vers d'Ennius « Utinamne in nemore » ne nous plaisent pas moins que dans l'original grec, et nous ne voudrions pas posséder dans notre langue les théories de Platon sur le bonheur et la vertu ! »

En réalité nul à Rome n'était mieux qualifié pour entreprendre et mener à bonne fin pareille tâche. Cicéron était, comme on l'a très bien dit, un homme de chez Platon, « homo platonicus ». J'accorde qu'en métaphysique il n'a été qu'un amateur distingué, et que malgré son admiration partout affichée pour Platon [2] on l'eût jeté dans un singulier embarras en lui demandant une exposition suivie et complète de la théorie des Idées.

De sa traduction du *Protagoras* il ne reste aujourd'hui que trois phrases ou plutôt trois débris de phrase. Saint Jérôme [3] paraît l'avoir eue encore sous les yeux, et elle existait au temps de Priscien et de Donat [4]. Plus recherchée sans doute, celle du *Timée* a eu la bonne fortune d'arriver jusqu'à nous, sinon entière, du moins sous forme de fragments très étendus, destinés sans doute dans la pensée de l'auteur à prendre place dans quelque traité *De natura rerum*. M. Thiaucourt [5] l'a jugée avec faveur : « Cicéron a rendu avec exactitude la plupart des mots : rarement il en omet quelques-uns ou les transpose afin de rendre la traduction plus lettrée ; plus rarement encore il a ajouté quelque chose du sien : bref, il semble plutôt vouloir ramener le latin au génie de la langue grecque que donner aux pensées de Platon une physionomie romaine. » Cette fidélité dont on lui fait ici honneur nous paraît au moins toute relative : il suffit de prendre quelques phrases au hasard pour se convaincre que transporté dans la France du XVIIe siècle, le grand orateur se fût montré des plus indulgents pour ce qu'on appelait alors « les belles infidèles. » Il paraphrase plus souvent qu'il ne traduit : malgré tout sa version offre si peu de mouvement, d'élégance et d'harmonie qu'on croirait volontiers qu'il s'est déchargé de cette besogne aride sur un de ses collaborateurs, tel que Tiron son secrétaire. Lui-même avoue sans détours les diffi-

1. I, 2.
2. « Audiamus Platonem quasi deum quemdam philosophorum » (*De natura Deorum*, II, 12).
3. Lettre 165.
4. *De inventione*, I, ch. 31.
5. *Essai sur les traités philosophiques de Cicéron* (1885).

cultés extrêmes auxquelles il s'est heurté en lisant le *Timée*, qu'il n'ose pas se vanter d'avoir pleinement compris [1]. C'est ce qui a fait dire à saint Jérôme à propos de ce dialogue : « Obscurissimus Platonis liber qui ne Ciceronis quidem aureo ore fit planior ». Ajoutons pour être complet que les divers traités de Cicéron contiennent la traduction de passages souvent assez considérables tirés de l'œuvre de Platon [2].

Un des chapitres d'Aulu-Gelle porte ce titre bien fait pour piquer notre curiosité : « Quid mihi usu venerit interpretari et quasi effingere volenti locos quosdam Platonicos latina oratione ». Malheureusement ce chapitre ne figurait qu'au livre XIII des *Nuits attiques*, livre aujourd'hui perdu. Pour un motif semblable nous sommes réduits à croire sur parole Sidoine Apollinaire nous faisant l'éloge de la version du *Phédon* par Apulée.

Si la tradition platonicienne s'est maintenue en Occident à travers tout le moyen-âge jusqu'au jour où la Renaissance vint lui rendre sa première influence et l'entourer d'un incroyable prestige, c'est, le croirait-on? en grande partie grâce à un inconnu, Chalcidius, qui composa vers le commencement du IVe siècle une version et un commentaire en latin du *Timée*. Un anonyme cité par Cousin [3] se borne à nous donner ce renseignement trop insignifiant : « Est igitur Timæus ignoratus a Latinis usque ad tempus Osii papæ [4], qui cum sciret in eo multa utilia nec fidei contraria contineri, rogavit Chalcidium archidiaconum suum in utraque lingua peritum ut de græco in latinum illum transferret : cujus auctoritati obediens primas partes illius transtulit ». Dans la préface de son commentaire Chalcidius lui-même s'exprime ainsi : « Non solum transtuli, sed etiam partis ejusdem commentarium feci, putans reconditæ rei simulacrum sine interpretationis explanatione aliquanto obscurius ipso exemplo futurum ». Tel est

1. *De finibus*, II, 5, — *Académiques*, II, 39.

2. Citons notamment une page remarquable des *Lois* (XII, 955) transportée dans le traité du même nom de Cicéron (livre II, ch. 18).

3. *Fragments pour servir à l'histoire de la philosophie* (Philosophie du moyen-age), p. 357.

4. Peut-être l'évêque de Cordoue de ce nom qui joua un rôle au Concile de Nicée. On lit en tête de cette traduction dans un manuscrit de Leyde : « Incipit prologus in Timæum Platonis de græco in latinum petente Josio a Chalcidio viro claro translatum. » On s'accorde généralement à placer Chalcidius au IVe siècle.

l'ouvrage que les platoniciens du moyen-âge se sont passé de main en main pendant près de dix siècles.

Un peu plus tard, à quelle date? on l'ignore, est venue s'y ajouter une version latine du *Phédon*, publiée par Cousin d'après un manuscrit de notre bibliothèque nationale [1]. L'*Histoire littéraire de la France* [2] mentionne une traduction de la *République* et des *Lois* faite au IXe siècle par Mannon [3], mais on n'en retrouve plus dès lors aucune trace [4].

Franchissant d'un seul coup plusieurs siècles, nous arrivons à l'hôte et au maître de Boccace, Léonce Pilate, qui fut le premier à enseigner le grec dans l'Italie moderne et passe pour avoir traduit en latin à la suite de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* seize des dialogues de Platon. Leonardus Arretinus [5], né à Florence où il mourut en 1443, traduisit également divers ouvrages platoniciens [6], notamment le *Phèdre*, le *Gorgias* (achevé à Ferrare le 23 mars 1437),

---

1. Manuscrit catalogué 1771 dans l'ancien fonds de Sorbonne, aujourd'hui 16581. On lit en tête : « *Phedeon* (sic) *Platonis*, 8 solid. » (On le prêtait sans doute moyennant huit sous), puis cette note : « Iste liber est collegii pauperum magistrorum parisiensium in theologica facultate studentium. Ex legato magistri Gerondi de Abbatis villa. » Gérond ou Gérard d'Abbeville était un érudit des plus distingués de la première moitié du XIIIe siècle. — Cette traduction (reproduite d'ailleurs dans le n° 6567 du XIVe siècle) fait suite à l'*Ethique à Nicomaque*, traduite d'arabe en latin par Hermann l'Allemand.

2. Tome IV, p. 256 et V, p. 658.

3. Après avoir été écolâtre du Palais sous Charles le Chauve et Louis le Bègue, Mannon mourut prévôt de l'abbaye de Saint-Claude vers la fin du IXe siècle. — Voir nos études sur le platonisme au moyen-âge dans les *Annales de philosophie chrétienne* (Octobre 1889, p. 39).

4. Dans son livre *De ignorantia*, Pétrarque répond aux aristotéliciens qui lui reprochent son peu de savoir : « Nec literatus ego, nec grecus, sedecim vel eo amplius Platonis libros domi habeo, quorum nescio an ullius isti unquam nomen audierint. Stupebunt ergo, si hæc audiant... invenient tamen sic esse ut dico neque Grecos tantum, sed in Latinum versos aliquot nunquam alias visos aspicient ». M. de Nolhac écrit à ce propos : « C'est au *Timée* de Chalcidius que se réduisent les connaissances platoniciennes de première main de notre humaniste, et le pluriel (*aliquot versos*) pourrait bien être un artifice de polémique, d'un effet d'autant plus sûr que l'auteur sait bien que ses adversaires, après la leçon qu'il leur donne, ne reviendront plus visiter sa bibliothèque. »

5. Savant qui n'a rien de commun avec l'Arétin, lequel vécut au XVIe siècle.

6. La plupart de ces traductions sont encore manuscrites à la bibliothèque Harlésienne du British Museum (n°s 2570, 3551 et 4923) et à la Laurentienne de Florence (n° CLX du catalogue Bandini).

l'*Apologie*, le *Criton*, le *Phédon*(traduction dédiée à Innocent VIII)et les *Lettres*, qu'il paraît avoir particulièrement goûtées, ainsi qu'en témoigne une de ses épîtres à Côme de Médicis. On cite de la même époque la version des *Lois* par Georges de Trébizonde, de la *République* par Antoine Cassarini [1], par Pierre Candide qui fit hommage de son œuvre [2] au duc de Glocester, enfin par Ubertus December, un des élèves du fameux helléniste Chrysoloras.

Ce dernier nom nous amène au seuil de la période brillante où l'Occident et l'Italie en particulier s'éprirent d'un si vif enthousiasme pour les chefs-d'œuvre antiques rendus à la lumière après de longs siècles d'oubli. Parmi tant de gloires de tout genre nul écrivain grec ne souleva plus d'applaudissements que le divin Platon, apparaissant dans une auréole d'autant plus radieuse qu'Aristote son rival avait eu plus à souffrir des aridités et des obscurités de la scolastique. Mais la connaissance du grec était encore chose rare : c'est en latin seulement que le disciple de Socrate pouvait être compris des lettrés qui venaient de ressusciter sur les bords de l'Arno l'antique Académie d'Athènes. Aussi Côme de Médicis, frappé du savoir et du talent de son jeune ami Ficin, multiplia-t-il ses instances pour obtenir de lui une traduction complète du grand philosophe. Ficin, dont l'esprit était tourné vers Alexandrie et vers l'Orient plus encore que vers Athènes, se prépara à ce qui devait être la tâche par excellence de sa vie par une version d'Hermès Trismégiste, puis de la Théogonie et des hymnes de Proclus. Les dix premiers dialogues furent traduits par lui sous le règne de Côme, les neuf suivants sous celui de Pierre de Médicis : et il eût sans doute abandonné son œuvre, si Laurent le Magnifique par ses largesses ne l'avait pas déterminé à l'achever.

La première édition (sans date) parut à Florence entre 1482 et 1484 : elle précédait ainsi de plus de vingt ans le premier texte grec imprimé en Occident. Aux yeux des érudits elle garde la

1. Cassarini, mort à Gênes en 1444, avait au cours de ses longs voyages fait un séjour dans la capitale de l'empire byzantin. — Dans le *Philologus* (XIII, 195-204) Volger a publié un spécimen de cette traduction, tiré d'un manuscrit copié de la main de Musullus et qui en 1858 se trouvait entre les mains d'un vice-consul mexicain à Barcelone.

2. La seule copie qui en subsiste (à la Trivulcienne de Turin) ne contient que le livre I et le livre V.

valeur d'un manuscrit, celui sur lequel Ficin avait travaillé ayant disparu depuis [1]. C'était, autant qu'on peut en juger, une source assez pure, car certains contresens particulièrement choquants doivent sans doute être imputés au seul traducteur, ou à ses auxiliaires, Démétrius d'Athènes, Antoine Vespucci, Jean-Baptiste Boninsegni et Ange Politien. Je ne dis rien des arguments placés par Ficin en tête des dialogues. Dacier les a jugés sans injustice en leur reprochant de ne point aller au fait, et d'être plus obscurs que les dialogues eux-mêmes [2].

Si le traducteur florentin est resté au-dessous de la perfection, ce n'est pas du moins pour s'être fait illusion sur l'importance et la solennité de l'entreprise. Lui demande-t-on ce qu'il pense du style de Platon ? voici sa réponse : « Non tam humano eloquio quam divino oraculo similem, sæpe quidem tonantem altius, sæpe vero nectarea suavitate manantem, semper arcana cœlestia complectentem... Platonicus stilus continens universum, tribus potissimum abundat muneribus, philosophica sententiarum utilitate, oratorio dispositionis elocutionisque ordine, florum ornamento poetico. » Je m'arrête : la préface de Ficin a des pages entières sur ce ton.

On a parfois vanté l'exactitude de cette traduction [3] : c'est une fidélité, si l'on peut ainsi parler, tout extérieure : sans grand souci de la grammaire et de la syntaxe, la phrase latine est calquée plus ou moins adroitement sur le modèle grec, souvent au détriment de la clarté [4]. Du moins ce n'est pas l'œuvre d'un profane et en plus d'un passage on doit y louer avec M. Chaignet « la pénétration profonde du sens philosophique de l'auteur [5] ».

1. Il en est de même, comme on le sait, pour plus d'une autre traduction ou édition *princeps* du XVe ou du XVIe siècle.

2. Selon les usages du temps, le livre porte une épigramme des plus flatteuses, rédigée par un Florentin grand admirateur de Ficin, ainsi qu'en témoignent ces deux distiques de la fin :

At [illegible] pectus [illegible]
Neve [illegible] philosophia decus,
Marsilius [illegible] alter Plato redditus est, qui
[illegible] eadem [illegible] prius.

3. « [illegible] » Routh.

4. Nous sera-t-il permis de regretter qu'un trop grand nombre de traductions insérées dans la collection Didot prêtent à la même critique ?

5. Schneider et Hirschig, les deux éditeurs du Platon de la collection

Si malgré tout les fautes y sont assez nombreuses, n'en soyons pas surpris : il s'agissait alors non pas de creuser tel ou tel problème de détail, mais bien de faire revivre dans leurs grandes lignes la pensée et la sagesse antiques, de leur ouvrir l'accès de tous les esprits.

En somme cette traduction de Ficin, revue après sa mort par des savants tels que Simon Grynæus, l'un des plus habiles latinistes de son temps, eut un très grand succès. Il serait facile d'en compter plus de vingt réimpressions dans les soixante premières années du XVIe siècle [1] : et ce fut un des instruments les plus efficaces de la diffusion du platonisme au nord comme au sud des Alpes.

L'œuvre de Ficin ne fut effacée ni par celle de Cornarius imprimée à Bâle en 1561, ni même par celle de Serranus, quoique le haut patronage d'Henri Estienne [2] ait valu à cette dernière, en France du moins, une période d'incontestable célébrité. Nous avons mentionné ailleurs l'étrange division en *syzygies* imaginée par cet écrivain pour classer les dialogues : quant à sa traduction même, voici comment il l'annonce dans sa dédicace à la reine Elisabeth : « Hoc meum est, ut venerabilem hospitem senticosæ vastitatis squalore pene obsitum a deviis locis ad planam æquamque viam deducam, ut nova veste indutum in lucem conspectumque hominum proferam : quo, pristina auctoritate recuperata, cum tua quoque Majestate familiarius colloqui possit ». Promesse bien imparfaitement remplie, car de l'aveu unanime ce nouveau

---

Didot, n'ont pas hésité à recourir à la traduction de Ficin : mais pour le *Timée*, le *Critias* et les *Lois* il fallut bon gré mal gré la refondre entièrement. Au XVIe et au XVIIe siècle elle avait déjà rencontré des juges sévères : « Le bon seigneur, écrit Leroy, n'était guères expert en grec ny en latin, il a failly infiniment traduisant son auteur... Ce serait temps perdu de m'arrêter reprendre ce personnage en tous les endroits où il a failly, mais plutôt lui convient rendre grâces du labeur qu'il a pris volontairement pour aider à la postérité, et essayer de suppléer son défaut sans aigreur ». Le chevalier de Jaucourt dans l'Encyclopédie n'a pas la même indulgence : « Ficin nous a laissé une traduction du Platon si maigre, si sèche, si dure, si barbare, si décharnée, qu'elle est à l'original comme ces vieux barbouillages de peinture que les amateurs appellent des croûtes sont aux tableaux de Titien ou de Raphaël. »

1. Paris, Lyon et Bâle rivalisaient alors comme centres littéraires avec Venise et Florence.

2. Dans sa belle édition des dialogues (trois volumes in-folio, 1578).

traducteur aide d'autant plus rarement à comprendre son auteur qu'il a commencé par ne pas le comprendre lui-même. C'est ce qu'a très bien fait ressortir un des plus célèbres éditeurs de Platon au siècle dernier, Fischer : « Ab Serrani versione latina, cujus viri et conjecturæ et animadversiones breves in hac editione additæ sunt, parum auxilii in locis obscuris et dubiis exspectari posse eo magis credimus quum eam obscuriorem sæpe verbis græcis, omninoque non ita fidelem et bonam cognoverimus ». En effet, examinée de près, cette traduction, qui de son temps déjà passait pour obscure et embarrassée, n'est qu'une paraphrase languissante où l'on ne retrouve ni les grâces du platonisme ni même l'esprit de l'antiquité [1]. Si Ficin a pu être accusé de trouver dans Platon trop de symboles et de mystères, Serranus a le tort de ne pas en soupçonner assez. Il nous avertit lui-même qu'il avait gardé rancune aux rêveries creuses de ses devanciers : « Illorum tenebricosa interpretum somnia me a lectione Platonis pene absterruerant. « Félicitons-le toutefois d'avoir ajouté à ses arguments, presque tous de nulle valeur, des notes marginales dont quelques-unes sont précieuses et qu'il comparait ingénieusement aux Hermès plantés pour l'instruction du voyageur à tous les carrefours de l'Attique.

On ne sera donc pas surpris du jugement porté par Lamotte à la fin du XVII[e] siècle dans sa dissertation intitulée *De la lecture de Platon et de son éloquence* : « Toutes les traductions du grec de Platon en latin ne sont rien moins qu'élégantes, comme celles qui n'ont visé qu'à rendre le sens de l'auteur, sans se soucier autrement de la beauté du langage. Ce n'est donc pas merveille si ceux qui ne connaissent Platon qu'habillé ainsi désavantageusement à la romaine en parlent ensuite avec le mépris dont nous tâchons de le décharger. » [2]

---

1. Elle mérite tout spécialement le reproche adressé par un érudit d'alors aux traductions latines en général : « Si ipsa Plato legeret, pro suis non agnosceret. Ubi enim in latinis heroica illa vis et subtilitas grandiloqua ! ubi illa beata nec tamen otiosa verborum luxuries? »

2. Nous nous bornons à citer ici pour mémoire la double traduction en latin de la *République* par Antoine Montecatini (Ferrare, 1594) et par Jean Sozomène (Venise, 1626) de même que celle des *Lettres*, entreprise par Ramus avec la collaboration de Jacobus Tusanus (Paris, 1552). — Les textes m'ont fait absolument défaut pour apprécier les traductions jointes par Ast et Bekker à leurs éditions de Platon.

C. *Traductions françaises*

Dans son *Siècle de Louis XIV*, après avoir fait remarquer que les arts transplantés de Grèce en Italie à la Renaissance y avaient enfanté des merveilles, Voltaire ajoute : « La France, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Espagne voulurent à leur tour avoir de ces fruits : mais ils ne vinrent point dans ces climats ou ils dégénérèrent trop vite. »

Je ne veux pas examiner ici si prise dans son ensemble cette assertion est exacte en ce qui touche la France : mais ce qu'on peut affirmer, c'est qu'à dater du règne de François I[er] les études helléniques commencent à refleurir sur notre sol pour y produire dans la seconde moitié du siècle une brillante moisson. A Paris ou à Lyon les plus grands écrivains de l'antiquité trouvent des éditeurs. Homère et Hérodote se lisent en français avant 1550.

Platon ne sera pas moins favorisé : mais, chose étrange, ses petits dialogues, sans doute à cause de ce que leur lecture a de plus accessible, attireront l'attention et la curiosité des érudits bien avant ses chefs-d'œuvre [1]. Dès 1530 paraît chez Denys Janot à Paris « *Le livre nommé l'Axiochus de Platon, du contempnement de la mort*, en forme de dialogue, et sont les introduitz Socrates, Clinias et Axiochus. » En 1544, Dolet traduit « deux dialogues de Platon, philosophe divin et supernaturel, à savoir l'ung intitulé Axiochus, qui est des misères de la vie humaine et de l'immortalité de l'âme, et par conséquent du mépris de la mort :

1. Pour donner une idée de ces essais encore timides du xvi[e] siècle, je transcris ici quelques lignes empruntées à la première page d'une traduction du *Criton* dont le manuscrit seul nous a été conservé : « S. Je m'esmerveille comment le geollier t'a voulu tant favoriser et obeyr que de te laisser entrer à heure si indeue. — C. Il me cognoist assez, mayant veu si souvent venir icy te veoir et davantage il a receu de moy quelque bienfaict pour lui estre plus agreable. — S. Mais dis moy, y a il longtemps que tu es venu? — C. Assés, et non pas trop. — S. Pourquoi ne mas tu incontinent esueillé sans te seoir et ne dire mot? — C. Par Jupiter, je ne leusse jamais faict, car je ne vouldrois en si grande douleur te rompre le repos et certes ie tay jugé fort heureux tout le temps de ta vie pour une coustume que jay veue en toi si louable de n'estre point subject aux passions, et mesme en ceste présente fortune et calamité laquelle tu endures si aiseement et patiemment, etc. »

item ung aultre intitulé Hipparchus qui est de la convoitise de l'homme touchant la lucrative. » Deux ans plus tard s'imprime « le dialogue de Platon, philosophe divin, intitulé Io, qui est de la fureur poétique et des louanges de la poésie, translaté en françois par Richard Leblanc. » Le *Lysis* est traduit en 1547 par Despériers, en 1579 par Blaise de Vigenère, le *Criton* en 1547 par Philibert Duval, évêque de Séez, puis en 1582 par Jean le Masle, Angevin, qui à cette occasion mit en vers français la vie de Platon. Il se félicite de ce que les doctes enseignements de ce philosophe contribuent à la culture générale,

car il commence à parler à chacun
en maternel et langage commun
par Regius, qui le sien grégeois style
y rend à touts familiers et facile.

Lui-même enrichissait sa traduction de « plusieurs belles annotations », invoquant Virgile, Horace et Cicéron pour rendre plus sensible le pouvoir de l'or sur les mortels les plus récalcitrants : le tout à propos de la simple remarque de Criton sur la reconnaissance que lui garde le geôlier de la prison. C'est au savant jurisconsulte Brisson qu'il dédie ces commentaires écrits

sur un petit ouvrage platonique
dit le Criton, dont quelques points j'explique.

Mais le vrai traducteur de Platon au XVIe siècle, c'est Leroy ou Regius, dont Le Masle vient de nous faire l'éloge. Né à Coutances vers 1510, Leroy nommé jeune encore professeur de grec au Collège de France, justifia cette faveur en mettant à la portée du lecteur français successivement cinq des auteurs les plus considérables de l'antiquité hellénique, Platon, Aristote, Isocrate, Xénophon et Démosthène [1]. Dès 1546, il publie un ensemble de

---

1. Après avoir constaté que les loisirs et la capacité lui font défaut pour essayer « à mettre en avant ses propres inventions », Leroy ajoute dans une de ses préfaces : « Quand en cette médiocrité d'esprit et de savoir j'aurois seulement proposé le premier à la nation française la lumière des lettres et les précepteurs appelés par Sénèque du genre humain qui ont demeuré longtemps cachés ès escholes, ou ensevelis aux librairies sans être mis en usage, encore ne serois-je pas du tout à rejeter : travaillant mesmement en une langue non guères dressée ni accoutumée aux disciplines. »

traductions comprenant le *Phédon* et certains morceaux de choix de la *République*, du *Phèdre* et du *Gorgias* [1]; entreprise qu'il s'est imposée, dit-il dans sa dédicace à Henri II, « principalement pour essayer à réduyre ces malheureux Epicuriens qu'on dit s'estre élevez puis n'aguéres à cause des dissensions survenues en la religion. »

En 1551 parut du même auteur « Le Timée de Platon, traittant de la nature du monde et de l'homme, et de ce qui concerne universellement tant l'âme que le corps des deux, translaté de grec en françois, avec l'exposition des lieux plus obscurs et difficiles. » Dans sa préface, après avoir exposé les motifs qui l'ont engagé à choisir de préférence Platon comme objet de ses études, il en vient au *Timée* : « Lequel liure je me suis ingéré rendre en notre langue pour en avoir plus perfette intelligence, pour accoutrer mon style et dresser le jugement. Sans doute le travail a esté grand pour la difficulté de la matière, et pour ce que personne jusques à présent n'a traité de la philosophie en françois. » Ne soyons pas surpris de le voir revenir ailleurs sur la même pensée : « Certainement le labeur a esté grand à traitter premiérement en la langue françoise ces matiéres hautes, obscures et éloignées de l'intelligence commune des hommes, lesquelles toutefois nous avons mis peine d'éclaircir en exposant les lieux plus difficiles par Platon et Aristote mesmes, et conferant tous les meilleurs autheurs grecs, romains et arabes que nous avons pu recouvrer. »

La dernière œuvre de Leroy en ce genre fut « le Sympose de Platon, ou de l'amour et de beauté, traduit du grec en françois avec trois livres de commentaires extraictz de toute philosophie et recueillis des meilleurs autheurs tant grecs que latins et autres (1558) [2] ». Dans la dédicace au roi dauphin et à la reine dauphine, je remarque ce qui suit : « Estant donc retiré le Carême dernier quelques jours de la court, afin de ne perdre temps, j'ay

---

1. Ouvrage réimprimé en 1573 et en 1600, cette dernière fois avec des extraits du commentaire de Proclus sur la *République*, traduits par Morel, lecteur et interprète du roi.

2. Un lecteur moderne ne peut qu'être surpris de voir la longueur et la bizarrerie des ouvrages d'érudition au XVI[e] siècle passer ainsi jusque dans les titres, où l'on a soin d'énumérer tous les genres d'intérêt que le livre peut offrir au lecteur.

mis le Sympose ou Banquet de Platon en françois pour vous le présenter, estimant le subject du livre fort convenable à votre heureux mariage, à vos aages, à vos espritz et voluntez... Le présent livre a été écrit par le plus savant homme et le plus élégant qui fut oncques, en termes fort exquis et sentences très graves. » Le texte est accompagné de notes fort érudites et d'un commentaire plein d'intérêt.

Il nous reste maintenant à apprécier ce courageux et fécond traducteur : que de son vivant il ait joui d'une véritable réputation, nous le comprenons sans peine et nous n'en voulons d'autre preuve que la flatteuse épigramme suivante, de la plume du célèbre Du Bellay :

Regibus in toto majus nil nascitur orbe,
Nil magis augustum nil propiusve Deo.
Dum studet ad Gallos magnum transferre Platona
Quo nullum in terris grandius extat opus,
Scilicet ipse suo dignum se nomine reddit
Regius, et summis regibus æqua facit.

Combes-Dounous s'est montré sévère pour la version du *Timée* qu'il regarde « comme à peu près insoutenable » : au contraire Cousin regrette que « faite avec tant de soin, et d'un style si agréable, elle ne puisse être reproduite aujourd'hui à cause du langage qui a trop vieilli et des fautes nombreuses où le plus habile homme devait nécessairement tomber en traduisant au XVI[e] siècle un ouvrage tel que le *Timée*. » Le principal mérite de Leroy, c'est incontestablement son tour enjoué et gracieux, qui rappelle « l'élégant badinage » de l'école de Marot; mais il respecte en général assez peu le sens littéral et se permet à chaque instant des additions, des longueurs qui tiennent peut-être autant à l'état de la langue qu'à l'inexpérience du traducteur [1]. Au reste pour le juger en parfaite connaissance de cause, il fau-

1. « Il fait bon, écrivait Montaigne, à traduire les auteurs où il n'y a guère que la matière à représenter : mais ceulx qui ont donné beaucoup à la grace et à l'élégance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommément pour les rapports à un idiome plus faible ». On connait la remarque ingénieuse et profonde de Rivarol, affirmant qu'en raison de notre besoin inné de clarté, une traduction française est toujours et nécessairement une *explication*.

drait être mieux instruit que nous ne le sommes des changements survenus depuis lors dans l'emploi et la signification de bon nombre de mots.

Ce qui au XVIe siècle avait surtout frappé les esprits chez les anciens, c'était l'éclat, l'harmonie, la richesse de la forme : au XVIIe on cherche de préférence à travers ce brillant vêtement extérieur les grandes pensées spiritualistes et religieuses qu'il recouvre. C'est le temps où Marie de Rochechouart, d'une famille où les femmes, au dire de Saint-Simon, avaient toutes reçu l'esprit en partage, était surprise, jeune encore, à lire quelques opuscules de Platon dans l'édition grecque de Bâle. Plus tard, devenue abbesse de Fontevrault, elle n'hésita pas à entreprendre de traduire le *Banquet*, jusqu'au discours d'Alcibiade selon Cousin, en entier, prétendent d'autres biographes. Son œuvre achevée, elle l'apporta, avec prière de la corriger, à Racine lequel, après l'avoir soumise à une refonte complète, chargea son ami Despréaux de la présenter en son nom à la cour, expurgée des passages qu'il avait jugés trop licencieux.

A la fin de son *Discours sur Platon* (1670), Fleury a inséré la traduction de quelques belles pages du *Théétète* et de la *République*. Il lui arrive plus d'une fois, dit Le Clerc, de parler grec et latin en français : néanmoins en dépit de ses imperfections, il reproduit Platon en homme habile et qui sait son antiquité. Au reste le XVIIe siècle allait trouver son Leroy dans la personne du savant André Dacier, garde des livres du Cabinet du Roi, l'un des collaborateurs des éditions *ad usum Delphini*. Dacier était moins lettré qu'érudit, et la morale a évidemment plus d'attrait pour lui que la métaphysique : on lui doit cependant une version d'Hippocrate [1] à propos de laquelle Littré lui-même lui reconnaît une véritable compétence pour tout ce qui regarde le grec. Sa traduction de Platon, qui parut pour la première fois en 1690, s'étend à 10 dialogues : les deux *Alcibiade*, le *Théagès*, l'*Euthyphron*, l'*Apologie*, le *Criton*, le *Phédon*, le *Lachès*, le *Protagoras*, les *Rivaux*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus populaire, de plus aisément accessible dans l'œuvre réelle ou présumée du fondateur de l'Académie. Le premier volume s'ouvre par une biographie de Platon très complète, mais où se trahit à chaque page ce manque absolu de criti-

1. Paris, 1697, 2 volumes in-8°.

que qui nous rend aujourd'hui si importune la lecture de semblables compositions. Chose étonnante au temps de Bossuet et de Malebranche, Dacier se plaint du peu de faveur que rencontre alors dans le monde lettré en France le grand philosophe athénien, bien plus, des invectives auxquelles son nom est en butte. Pour lui, il n'a trouvé satisfaction ni chez Ficin ni chez Serranus, et sauf pour le *Phédon*, Leroy ne lui a été d'aucun secours. « Dénué de toute aide du côté des commentateurs vivants, pour entendre Platon je vais m'attacher à Platon même, et tâcher d'en donner une traduction fidèle accompagnée de quelques remarques dans les endroits les plus difficiles et les plus importants ».

Malheureusement, avec beaucoup de savoir, Dacier avait peu de goût et ne possédait qu'imparfaitement le génie de sa propre langue : son style souvent traînant et diffus [1] est très loin des grâces légères de l'esprit socratique. « Le sommeil le prend à toute heure, pendant qu'il fait parler son auteur, écrit un savant du XVIIIe siècle : on en a cherché la cause, et l'on n'en a point vu d'autre, sinon qu'il paraît craindre de donner l'essor à son génie et qu'il suit toujours Platon de trop près ». Cependant au point de vue de la pensée Dacier n'est guère plus heureux, et Cousin dans ses notes s'est plu à donner des preuves multipliées des inexactitudes de son devancier [2].

Quoique meilleur écrivain, l'abbé Maucroix, contemporain et émule de Dacier [3], est resté lui aussi bien au-dessous de la perfection. « Il a cru traduire l'*Euthydème*, l'*Euthyphron* et l'*Hippias* dans le style excellent de son temps, clair, naturel et agréable : par malheur cette traduction n'est rien moins qu'exacte » [4]. Il est vrai que si les traducteurs d'alors prenaient des libertés incroyables à l'égard de leurs modèles, ils étaient d'accord en

1. Je dois avouer que Le Clerc lui est bien autrement favorable : « Dacier s'exprime avec justesse et pureté; on voit qu'il écrit dans un bon siècle. »

2. Voir en ce qui touche notamment le *Phédon*, la traduction de Cousin. pp. 359, 362, 366, etc.

3. Dans l'Avertissement placé en tête des « *Ouvrages de prose et de poésie* des sieurs de Maucroix et de la Fontaine » (Paris 1685) où figurent les traductions dont il va être question, c'est le fabuliste qui prend en main la défense du philosophe.

4. Jules Simon

cela avec le goût d'un public qui demandait à être intéressé plutôt qu'à être instruit. Il s'agissait avant tout de présenter au lecteur un ouvrage d'un tour irréprochable, conforme à ses habitudes d'esprit, et si à ce compte on faisait de l'auteur ancien comme un auteur nouveau, on était moins blâmé par les vrais érudits qu'encouragé et récompensé par la gratitude générale. On connaît la règle de Lamotte traduisant l'*Iliade* : embellir ce qui est beau dans l'original, supprimer ce qui ne l'est pas. Mais on sait en même temps à quelle étrange extrémité cette règle l'a conduit.

Quoi qu'il en soit de ces critiques, l'œuvre de Dacier obtint un véritable succès. Réimprimée à Paris dès 1701, elle a servi de modèle à la traduction allemande de Müller [1], et à seize ans de distance (1744 et 1760) elle a eu les honneurs d'une double édition à Amsterdam [2].

Nous ne donnerons qu'une mention en passant aux essais de Lefèvre [3] et de l'abbé Sellier [4], ainsi qu'à une traduction imprimée à Londres en 1726 : « *La République de Platon*, ou du juste et de l'injuste », par M. de la Pillonnière. Dans sa dédicace au roi Georges, après avoir déploré « l'affreux dégoût » que lui ont laissé les deux versions latines alors en cours, celles de Ficin et de Serranus, l'auteur poursuit en ces termes : « J'apporte à vos pieds comme une espèce de tribut le chef-d'œuvre le plus fameux de l'antiquité, traduit dans une langue dont les beautés ne se font pas moins sentir à Votre Majesté que celle de la sienne propre... Beaucoup de gens malheureusement ne connaissent pas tout le mérite de Platon ni toute l'excellence particulière de l'ouvrage que l'on donne au public ».

Cette plainte n'était que trop fondée et cependant le XVIIIe siècle, si dédaigneux à l'endroit des grands métaphysiciens de l'antiquité, devait nous léguer une traduction française de Platon sans doute encore incomplète, mais incontestablement supérieure aux précédentes. Cousin, chaque fois qu'il l'a pu, l'a prise pour

---

1. Hambourg, 1736.

2. *Les œuvres de Platon*, traduites en français avec des remarques, et la vie de ce philosophe, avec l'exposition des principaux dogmes de sa philosophie. Aux dépens d'Estienne Roger.

3. Le *premier Alcibiade*, Paris 1668 et Amsterdam 1766.

4. Le *Criton* (Mémoires de l'Acad. des inscript. et belles-lettres, XIV).

base de la sienne : éloge décisif et qui dispense de tout autre.

Ce fut l'œuvre de Grou[1], savant helléniste en même temps qu'écrivain de talent : aussi a-t-il réussi généralement à rendre d'une façon heureuse tout à la fois la lettre et l'esprit de Platon. Son premier essai en ce genre, composé à Pont-à-Mousson, la *République*, venait d'être imprimé à Paris lorsque la suppression de l'ordre des Jésuites auquel il appartenait le détermina à s'expatrier en Hollande, où le libraire Rey d'Amsterdam accueillit avec empressement ses travaux. C'est là que parurent successivement : en 1763 une réimpression de la *République* : en 1769 les *Lois* et l'*Epinomis* en deux volumes[2] : enfin en 1770, en deux volumes également, un choix de dialogues : *Théétète*, *Protagoras*, les deux *Hippias*, — *Gorgias*, *Ion*, *Philèbe* et *Ménon*. On lit dans la préface de la traduction des *Lois* : « Cet ouvrage n'a point encore paru en notre langue, que je sache, et je ne crois pas qu'on puisse l'entendre ni le suivre dans les versions de Ficin et de Jean de Serres. Je l'ai traduit avec autant et plus de soin que la *République*. J'y ai fait peu de notes : les lecteurs que j'ai en vue m'approuveront de n'avoir détourné que rarement l'attention qu'ils donnent volontiers à Platon sur des remarques de critique ou d'érudition qui ne les intéressent guère. » Le livre, chose curieuse, était d'ailleurs dédié par l'éditeur à J.-J. Rousseau, à qui, disait-il, il était bien digne d'être offert : le publiciste genevois, persécuté et errant sur la surface de la terre, n'était-il pas en effet un autre Socrate, en butte à l'ostracisme de ses contemporains ?

Plein de modestie, Grou avait refusé à son libraire une traduction des *Œuvres morales* de Plutarque, estimant qu'il serait incapable d'atteindre à la vigueur et à la naïveté du style d'Amyot : de même en ce qui touche Platon, son ambition visait à compléter bien plus qu'à corriger l'œuvre de Dacier. « Je n'aurais point traduit ce dialogue, — écrit-il en parlant du *Protagoras* — si j'avais su qu'il l'eût été déjà par M. Dacier. Je ne l'ai appris que quand mon travail a été achevé. La même raison qui m'aurait décidé à ne pas entreprendre cette traduction devrait peut-être m'engager à la supprimer, mais puisqu'elle est faite, autant vaut

1. Né en 1731, mort en Angleterre en 1803.
2. Un [illegible] en cinq volumes in-18 a été publié à Paris en 1796.

la donner au public : il aura le plaisir de la comparaison. » Le parallèle, hâtons-nous de le dire, est tout à l'honneur de l'helléniste du XVIIIe siècle, dont la phrase est moins antique, moins solennelle, tranchons d'un mot, plus française que celle de son devancier. Son mérite était proclamé dès lors par un juge d'une compétence indiscutable, l'illustre Walckenaër : « Le plus élégant des auteurs grecs ne perd rien de sa beauté, étant rendu en français par une plume aussi fidèle que la sienne[1] » : et il est probable que Laharpe ignorait les travaux de Grou, lorsqu'il écrivait dans son *Lycée*, après avoir rappelé l'adresse et l'heureux artifice dont Platon use dans ses plus célèbres compositions : « Je ne sache pas que cette partie des ouvrages de Platon, qui pour être bien rendue en français demanderait beaucoup de facilité, de précision et de grâce, ait jamais été parmi nous traduite comme elle devait l'être. Ce ne sont guère que des savants qui ont travaillé sur Platon et pour le traduire il faut plus que de la science. » Oui, mais encore la science est-elle ici nécessaire, et en s'essayant lui-même à transporter dans notre langue les dernières pages du *Gorgias*, Laharpe nous semble parfois n'avoir eu d'autre préoccupation que celle d'une irréprochable élégance[2].

1. C'est là peut-être exagérer l'éloge : en revanche Letronne s'est rendu coupable d'une injustice évidente, en écrivant qu'il n'a trouvé dans la traduction de Grou « qu'un squelette desséché au lieu d'un corps plein de force et de vie. »

2. Veut-on connaitre les noms des savants qui vers la fin du XVIIIe siècle servaient d'introducteurs à Platon auprès du public lettré ? Il suffit d'ouvrir la collection intitulée : *Bibliothèque des anciens philosophes*, qui date précisement de cette période. Le tome IV contient : *Théagès*, *Euthyphron*, les deux *Alcibiade* (extraits), *Apologie*, *Criton*, *Phédon* (traduction Dacier) : le tome V *Lachès* (trad. Dacier), le *grand Hippias* et *Euthydème* (trad. Maucroix), le *Banquet* (avec cette note : traduit un tiers par M. Racine et le reste par madame de Rochechouart) : les tomes VI et VII, les *Lois* et l'*Epinomis* (trad. Grou), les tomes VIII et IX *Théétète*, *Protagoras*, le *petit Hippias*, *Gorgias*, *Ion*, *Philèbe*, *Ménon* (du même auteur). — Dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (XXXIX, p. 250) l'abbé Arnaud juge cette publication avec une extrême sévérité : il est vrai que lui-même s'était efforcé de faire en ce genre autre chose, sinon mieux. « J'y ai vu non sans étonnement un jargon plat et sauvage, substitué presque d'un bout à l'autre au style toujours noble, toujours élégant de Platon. En vérité ces prétendus traducteurs ont bonne grâce à nous vanter le charme et l'harmonie du langage de ce philosophe : a-t-on le sentiment de l'harmonie des langues anciennes quand on est si fort éloigné de sentir celle de sa propre langue ? Cependant c'est d'après ces versions que la plupart des lecteurs jugent de Platon : surpris, indignés de l'énorme différence qui se trouve entre l'idée

Dans son curieux ouvrage intitulé : *Essai historique sur Platon*, qui parut en 1809, Combes-Dounous annonçait qu'il avait entrepris et exécuté la traduction des quatorze dialogues négligés par Dacier et Grou : mais cette œuvre laborieuse n'a sans doute jamais vu le jour, car il est impossible d'en retrouver la trace.

A cette même époque, un homme appelé depuis par ses rares qualités à un des postes les plus enviés de la hiérarchie universitaire, Le Clerc, déplorait l'oubli où étaient tombés les chefs-d'œuvre de Platon : « On cite à peine quelques traits de la *République*, l'*Apologie*, les derniers discours de Socrate : et Platon est une divinité voilée pour un grand nombre de ceux qui continuent à l'appeler le divin Platon. » L'explication donnée ici de cette indifférence ne laisse pas d'être assez imprévue. « Il ne fallait pas traduire, comme on l'a fait, Platon tout entier : dans ses longs entretiens la raison humaine paraît souvent incertaine et chancelante... Le dirai-je? cette naïveté même du dialogue, qui avait tant d'attraits pour les Grecs, mais qui s'accorde si mal avec nos usages, est peut-être ce qu'on a le moins goûté parmi nous. J'ai donc essayé de choisir : de plus, évitant cette monotonie des demandes et des réponses, j'ai voulu traduire ce qui fait de Platon un homme de génie, comme théologien, moraliste et législateur, ces mystérieuses pages qui ressemblent aux feuilles des oracles et que Saint Justin croyait inspirées ». Ne croirait-on pas lire quelque phrase détachée du *Génie du christianisme*?

C'est ainsi que parurent en 1819 [1] les *Pensées de Platon sur la religion, la morale, la politique*, recueillies et traduites par J. V. Le Clerc, professeur d'éloquence latine à la faculté des Lettres. Letronne, chargé d'en rendre compte dans le *Journal des savants* [2], après avoir constaté que rien n'était plus difficile qu'une traduction complète des œuvres de Platon, plus difficile surtout que d'attirer à cette traduction des lecteurs, vantait « la rare intelligence avec laquelle l'auteur saisit l'enchaînement des idées et le

---

qu'on leur donne de son style et celle qu'ils sont forcés de s'en faire sur la manière dont on traduit ses ouvrages, ils mettent avec raison les éloges décernés à ce philosophe au nombre de ces vieilles admirations que les érudits se transmettent sans jamais les avoir senties ».

1. Une seconde édition, augmentée d'une *Histoire abrégée du platonisme*, date de 1824.

2. 1819, p. 324.

reproduit en français, ce qui suppose une connaissance très grande de la langue grecque jointe à un vrai talent d'écrivain ». Toutefois, ajoutait-il, quand se présente dens l'original une notion positive, exprimée avec netteté, précision, et un choix de termes en quelque sorte techniques, une certaine recherche de l'élégance et de l'harmonie force M. Le Clerc à négliger des nuances importantes. A coup sûr le nouveau traducteur n'avait nullement entendu faire œuvre de savant et de métaphysicien, ce qui d'ailleurs ne l'avait pas empêché de joindre à ses *Pensées* des notes dans lesquelles Letronne reconnaissait « une érudition variée, un goût très sûr, une littérature étendue ». En somme, peu fait en raison des libertés très grandes prises envers l'original pour aider à l'explication littérale du texte, ce livre, grâce à la parure d'une diction toute moderne, était très propre à faire goûter et admirer les plus beaux endroits de Platon.

Mais le philosophe athénien allait enfin trouver en France l'interprète autorisé capable de rendre populaires ses profondes méditations. Désigné par son talent précoce et par les circonstances pour prendre la direction du spiritualisme renaissant, Cousin, nous l'avons vu, s'était de bonne heure épris d'admiration pour l'école et la doctrine platoniciennes, et lorsqu'en 1821 les événements le contraignirent à renoncer pendant quelques années à l'enseignement public, il conçut à l'exemple de Schleiermacher en Allemagne le projet d'attacher son nom à une traduction intégrale de Platon. Dès 1821 paraissait le premier volume [1], l'un des plus achevés, brillantes prémices d'une moisson féconde : il eut un grand retentissement. Ce fut, dit Rémusat, comme une révolution. Le travail commencé se poursuivit dès lors pendant vingt ans, à travers bien des vicissitudes : rien de surprenant à ce que les derniers volumes rédigés, ainsi qu'on en a fait la remarque, avec une sorte de brusquerie, ne témoignent plus que d'un enthousiasme quelque peu refroidi.

N'était-il pas comme prédestiné à une semblable tâche celui qu'on a pu définir sans trop de flatterie « écrivain supérieur, ad-

1. Comme les quatre suivants, ce volume porte le nom d'un éditeur assez obscur du quai Voltaire, Bossange : les 6e et 7e parurent chez Pichon et Didier (1831 :) le 8e chez Pichon, les 9e, 10e et 11e chez Rey et Gravier (1833, 1834, 1837), le 12e et le 13e chez Rey (1840).

mirable par la splendeur de son style et la magnificence de ses formes, mais splendide sans faux éclat, magnifique sans luxe, élégant sans recherche, joignant à une intelligence merveilleuse de souplesse la vive imagination d'un poète, maniant avec une égale habileté l'analyse et la synthèse, capable de tout imiter et de tout reproduire dans ses modèles sans jamais abdiquer son originalité ? »

Les arguments qui précèdent la traduction des dialogues et dont nous avons parlé ailleurs, attestent le mérite du philosophe ; les notes qui la suivent, la méthode sévère et les scrupules scientifiques du philologue. Cousin lui-même se vante d'avoir tenu une assez juste balance entre une élégance infidèle et une exactitude qui en plus d'un cas confinerait pour le lecteur moderne à l'obscurité [1]. Au reste, alors et depuis, il s'est montré très sobre de confidences sur les principes qui lui ont servi de guides, sur les règles d'interprétation qu'il s'est prescrites : à la grande surprise du lecteur, le premier volume nous jette *in medias res*, sans préface ni introduction d'aucun genre : tout au plus lit-on dans une des notes de l'*Euthyphron* : « Je préviens que pour ce dialogue comme pour les trois suivants, j'ai fait quelques emprunts aux traductions existantes, toutes les fois que le système de fidélité et d'exactitude littérale que je me suis imposé me l'a permis ».

De toute façon, l'œuvre eut un grand et légitime succès, auquel le renom de l'auteur n'a pas été entièrement étranger. Les abords de toutes les parties de l'édifice platonicien étaient ainsi rendus faciles et agréables à une génération qui entendait présenter chaque jour le platonisme comme un antécédent glorieux de Descartes et de Malebranche, de Leibniz et de Bossuet. Cependant il s'est rencontré en France un critique [2] assez paradoxal, je devrais peut-

1. « Traduction plus littéraire que littérale, écrivait Mgr Dupanloup ; mais n'en est-elle pas d'autant plus fidèle à l'esprit de Platon ? »

2. M. Rossignol dans le *Journal général de l'instruction publique* (1859). Il y oppose triomphalement ce que les anciens nous rapportent des préoccupations littéraires de Platon à la négligence et à la désinvolture signalées par Cousin dans la phraséologie du philosophe, dont il définit quelque part (VII, 384) le style « une perpétuelle anacoluthie ». Il l'accuse d'avoir fort peu modifié, avant de se l'approprier, la partie du *Banquet* traduite par Racine, et de l'avoir fait presque toujours au détriment de la traduction : plus loin il prend prétexte de certaines scolies à son sens mal interprétées

être dire assez partial pour reprocher au nouveau traducteur d'avoir oublié de sacrifier aux grâces, au risque de dépouiller son modèle de sa qualité distinctive, de cette fleur d'élégance qui s'appelle atticisme; jugement injuste auquel il suffit d'opposer entre vingt autres l'appréciation du plus fameux philosophe de l'Allemagne d'alors, de Hégel, félicitant Cousin d'avoir si bien su conserver le naturel et l'aménité de l'original.

Peut-être serait-on tenté au contraire de relever dans cette version une préoccupation trop constante de l'harmonie et du relief de la phrase, à qui sont parfois sacrifiés d'autres éléments non moins essentiels, surtout quand il s'agit d'une exposition dialectique. Cousin prévoyait sans doute cette objection lorsqu'il écrivait dans le *Globe* [1] : « Que cherche-t-on dans la traduction de Platon? de la philosophie? non, mais un écrivain plein d'esprit, d'originalité et de naturel, puis surtout un monument des mœurs, de la façon de penser, de sentir et de causer dans une belle époque qui est loin de nous et chez un peuple admirable auquel nous ne ressemblons pas. »

Un mérite plus certain encore de l'œuvre entreprise par Cousin, c'est qu'elle est complète : le scrupule à cet égard a été poussé jusqu'à y faire entrer les dialogues les plus insignifiants et ceux même (sauf l'*Alcyon*) qui dès l'antiquité ont été universellement qualifiés d'apocryphes. C'est ainsi que le *Sophiste*, le *Politique*, le *Cratyle*, le *Parménide*, le *Clitophon*, le *Minos* et le *Charmide* apparaissent ici en français pour la première fois. Pour tous les autres dialogues, Cousin partageait, et il ne s'en cachait pas, cette opinion d'un de ses contemporains : « On trouve souvent dans les vieux traducteurs des tours vifs, gracieux, énergiques qui rendent

---

pour s'écrier : « Etre capable de commettre de pareilles fautes, et se croire capable de traduire Platon, quel aveuglement ou quelle présomption! » et termine ainsi : « A mon avis un helléniste un peu habile et qui ne serait dépourvu ni de jugement ni de pénétration pourrait sans forfanterie comme sans pédantisme mettre le traducteur au défi de citer dans tout son livre dix lignes de suite où il n'y ait à relever soit un ou plusieurs contre-sens avérés, soit une ou plusieurs inexactitudes graves ». L'exagération d'une telle critique est évidente : ce qui ne veut pas dire qu'à cet égard la traduction de Cousin soit absolument irréprochable : pour en juger, il suffit d'ouvrir la *Philosophie de Platon* de M. Fouillée (Tome I de la 1re édition, pages 63, 415, 420, etc).

1. 27 novembre 1824.

à souhait la pensée du maître : chercher d'autres termes pour le plaisir d'être neuf, c'est se condamner à un travail stérile et dans nombre de cas à une inévitable infériorité. Le mieux dans ces rencontres consiste à s'emparer de ces heureuses trouvailles comme d'un legs qui vous revient ». Parmi ses devanciers c'est naturellement à Grou qu'il s'est attaché de préférence, sauf à le retoucher soit pour lui donner une allure plus moderne, soit pour porter plus loin la ressemblance avec l'original. On a même soutenu avec de sérieux motifs qu'il ne s'était acquitté qu'à demi de sa dette de reconnaissance envers celui à qui en échange de tous ses emprunts (bien plus étendus qu'il ne le donne lui-même à croire [1]), il se contentait d'offrir en termes assez vagues « le témoignage de sa sincère estime pour un homme bien supérieur à sa réputation [2].»

Il suffit de comparer presque au hasard les deux traducteurs pour apercevoir combien sont grandes les obligations de Cousin à l'égard de son devancier, et en même temps quel genre de perfectionnement il a apporté à l'œuvre de ce dernier. Une transformation frappe au premier coup d'œil : c'est la substitution constante dans le dialogue du pronom singulier *tu, toi* au pluriel *vous*, exigé par les habitudes de politesse des siècles précédents [3]. De plus, en acceptant ou en se donnant des collaborateurs, Cousin s'était réservé de revoir et de remanier tous les passages importants, où il a vraiment imprimé sa marque au point de faire dire : voilà la griffe du lion. En passant des mains de Dacier ou de Grou

1. Il importe cependant de remarquer que la traduction de l'*Epinomis*, par exemple, est loyalement restituée à son véritable auteur.

2. C'était un peu chez Cousin péché d'habitude. Ainsi on a fait observer qu'il n'a nommé nulle part ses deux auxiliaires, Aug. Vigier et J. C. Farcy, sinon pour leur dédier à l'un et à l'autre un des volumes de sa traduction. S'il fallait en croire certaines indiscrétions récentes, la traduction du *Timée* serait l'œuvre de Jules Simon, et le maître n'y aurait concouru que par deux ou trois retouches sans importance et l'apposition de sa signature. De même la traduction du XII[e] livre de la *Métaphysique* d'Aristote, qu'il publia en 1837, n'était autre chose qu'un devoir fait l'année précédente à l'École normale par un de ses élèves préférés.

3. Sur ce point et pour des motifs qui, je l'avoue, ne sont pas d'ordre littéraire, je crois devoir donner raison à Cousin contre le P. de Bonniot qui condamne cette substitution (*Etudes religieuses et littéraires*, Déc. 1888) : « Le dialogue en contracte une singulière dureté, et il y a tout lieu de s'étonner qu'un écrivain qui avait de l'oreille n'ait pas senti qu'il écorcherait celle de ses lecteurs ».

entre les siennes, la pensée y a pris je ne sais quoi de plus vif, la langue de plus net, le tour de plus libre et de plus rapide qui décèle l'homme habitué à manier en maître la parole : dans ces endroits à effet, comme on pourrait les appeler [1], il y a, comme l'a dit M. Janet, un éclat, une flamme, une imagination qui ne sont pas d'emprunt : le lecteur sent passer en lui quelque chose du souffle et de l'âme de Platon [2]. Et comme ce sont ces endroits qui sont recherchés, lus et consultés de préférence à tout le reste, ils ont largement contribué à fonder et à soutenir la réputation de l'ensemble [3].

Est-ce à dire que la traduction de Cousin soit parfaite? Non sans doute ; des juges compétents, Jules Simon, Fouillée, y ont relevé plus d'une inexactitude : les derniers volumes surtout semblent avoir été composés d'une main plus distraite, et la mort a surpris l'auteur avant qu'il ait pu donner à son travail le fini qu'il attendait d'une nouvelle révision [4]. Tel qu'il est, c'est peut-être avec le volume populaire : *Le vrai, le beau et le bien*, le titre le plus sûr de Cousin à une durable renommée, ne fût-ce que pour avoir rendu en France le nom de Platon à peu près inséparable du sien.

Comparée à ce vaste monument, une traduction anonyme qui suivit [5] n'a qu'une valeur bien médiocre, et les arguments qui

1. Qu'on examine, par exemple, dans le *Théétète* le portrait du philosophe, ou dans le *Gorgias* le célèbre discours où Calliclès essaie de détourner Socrate de sa noble mission (482 C). La transformation est surtout frappante dans la phrase qui commence par ces mots : « Mais qu'il paraisse un homme, etc. ». — D'autres divergences touchant au fond même des pensées s'expliquent par les changements introduits depuis Grou dans la constitution du texte : Cousin dans ses notes les discute en général avec beaucoup de sagacité.

2. Ainsi se justifie cette remarque d'un critique contemporain : « Si la tâche du traducteur a ses aspérités et ses périls, elle a aussi ses attraits et ses grandeurs, et l'on trouve un secours puissant dans le voisinage du génie. Difficile à suivre et égaler, il donne cependant de la force par l'entraînement qu'il communique ».

3. « Traduction souvent éloquente, mais inégalement originale » : ce jugement très fin d'E. Egger nous servira ici de conclusion.

4. J'exprimerais volontiers un autre regret : c'est que la traduction de Cousin ne renferme ni division des dialogues en chapitres, ni indication des pages de l'édition d'Estienne ; d'où une difficulté considérable, chaque fois qu'on veut la consulter sur un passage déterminé.

5. *Œuvres de Platon*, dans la collection intitulée : PANTHÉON LITTÉRAIRE, en 2 grands volumes in-4°, Paris, 1864. « L'œuvre présente, dit l'auteur, n'est

l'accompagnent ne sont pas assez remarquables pour en relever le prix.

Dans l'intervalle avaient paru chez Charpentier [1] les premiers volumes d'une traduction que la modicité de son prix et surtout la commodité de son format désignaient, à défaut d'autres mérites, aux préférences de la jeunesse studieuse. Au début l'œuvre était anonyme : mais l'*Introduction* de 45 pages par laquelle elle s'ouvrait trahissait immédiatement une plume philosophique exercée. En tête du VIIe volume, publié en 1868 et consacré à la *République*, on peut lire le nom d'A. Saisset, professeur au Lycée de Laval ; enfin à dater de la mort de Cousin tous les exemplaires portèrent au verso du titre la note suivante de l'éditeur :

« Le plan de cette édition des *Œuvres complètes de Platon* a été conçu et son exécution dirigée par M. Emile Saisset, mais sans que son nom y figurât, par égard pour son maître, M. Victor Cousin, qui avait entrepris dès 1831 une publication semblable et ne l'a jamais achevée [2]. Aujourd'hui que tous deux ne sont plus [3], il n'y a nul inconvénient à signaler le concours si précieux de M. Emile Saisset à notre édition : c'est même, croyons-nous, un devoir, et il nous est doux de le remplir envers l'un des esprits les plus élevés, les plus purs et les plus délicats de notre époque. »

Quant au mérite de cette publication, il y a, si nous ne nous trompons, une distinction importante à faire.

S'agit-il des dialogues dont Dacier et Grou s'étaient occupés, c'est leur traduction tantôt littéralement reproduite, tantôt plus ou moins sérieusement modifiée que nous retrouvons ici. Or il y a des mots qui portent leur date, si l'on peut ainsi parler : de ce

point le fruit de nos seules veilles : elle est aussi l'œuvre commune des Universités et des Académies de France, d'Angleterre et d'Allemagne. On conviendra du moins que nous choisissons assez bien nos collaborateurs ». Il était très opportun d'annoncer ainsi à l'avance ce que la lecture de l'ouvrage lui-même n'aurait guère laissé supposer.

1. De 1861 à 1863.

2. Si M. Charpentier entend parler des *Arguments* qui devaient accompagner tous les dialogues, il a raison : mais si, comme le contexte le ferait croire, sa phrase se rapporte à la traduction elle-même, elle contient une erreur qu'on a de la peine à s'expliquer.

3. Emile Saisset était mort peu d'années avant son maître, le 27 décembre 1863.

nombre sont, par exemple, les deux expressions « sénateurs » et « maîtres jurés » qu'on lit dans le *Protagoras* [1] : depuis l'apparition du *Voyage du jeune Anacharsis*, nous avons fait dans la connaissance de l'antiquité, de ses mœurs, de ses institutions, des progrès qu'un traducteur est tenu de mettre à profit. Il y a plus : même en accordant que Dacier et Grou étaient pour leur temps des écrivains estimables, il faut reconnaître qu'à un et deux siècles de distance leur style a nécessairement un peu vieilli : l'érudition d'alors ne dédaignait pas une allure grave et magistrale : celle d'aujourd'hui veut plus de prestesse et de légèreté, et malgré tout, dans les dialogues dont nous parlons, la traduction Saisset a gardé de ses origines quelque chose de terne et d'effacé [2] : or comme ce sont précisément les dialogues de Platon les plus connus ou du moins ceux auxquels on a le plus d'occasion de revenir, il en est résulté surtout aux yeux d'une élite de lecteurs une certaine défaveur jetée sur l'œuvre entière. Quant aux dialogues qui avant notre siècle n'avaient pas été mis en français, la version de M. Chauvet peut soutenir la comparaison avec celle de Cousin, sinon pour le brillant et l'élégance, du moins au point de vue de l'exactitude : le texte est serré de plus près, comme il est facile de s'en assurer en confrontant au hasard quelques passages du *Politique*. Il y a tel dialogue, comme le *Charmide*, où il nous semble que le nouveau traducteur lutte de précision et de rapidité avec son rival : tel autre, comme le *Timée*, pour lequel il avait à sa disposition un concours précieux qui avait manqué à Cousin [3].

En somme, la traduction Saisset donne une idée suffisante des pensées et des théories de Platon : mais dans la mesure même où

---

1. Pages 26 et 42 de la traduction.

2. Dans ses *Souvenirs de la Sorbonne de* 1825, qui parurent dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 janvier 1853) Villemain raconte que le général Foy ayant lu dans la prose solennelle de Laharpe la traduction de l'exorde du *Pro corona* s'écria impatienté : « Ce n'est pas là Démosthène ». Que faut-il donc pour reproduire cet indomptable athlète? Arriver à le sentir, répond Villemain, à le prendre sur le fait, puis le traduire très littéralement avec des mots expressifs qui rendent, s'il est possible, l'ordre et le mouvement, la couleur de ses paroles, et comme l'accent de sa voix. — Platon sans doute n'est pas Démosthène : mais ces réflexions ne lui sont-elles pas applicables ?

3. Nous voulons parler non seulement de la traduction que Th. H. Martin avait donnée en 1841 de ce dialogue difficile, mais encore des éclaircissements et commentaires de tout genre dont il l'avait accompagnée.

elle éteint son éloquence, elle est peu propre à révéler à un profane le rayonnement extérieur du génie platonicien.

Aussi a-t-on vu récemment descendre dans la lice un nouveau concurrent [1] dont la mort prématurée a laissé l'œuvre interrompue. Deux volumes seulement ont paru [2] : l'un contenant la *République*, l'autre, l'*Apologie de Socrate*, le *Criton*, le *Phédon* et le *Gorgias*. L'Avertissement placé en tête du premier s'ouvre par cette déclaration aussi ferme que modeste : « En comparant au texte grec les traductions françaises de la *République* de Platon, j'ai pensé qu'il était possible d'essayer une traduction plus exacte, plus fidèle, et plus en rapport avec les principes sévères qui sont en honneur dans l'Université ». Néanmoins, ainsi que nous avons pu nous en convaincre, au lieu de tenter une œuvre originale, l'auteur a préféré adopter à son tour les errements anciens, sauf à y introduire un certain nombre de corrections, la plupart heureuses, quelques-unes problématiques ou même absolument contestables.

D. *Traductions anglaises* [3]

La patrie de Bacon, de Hume et de Locke a paru longtemps se désintéresser de Platon et de ses écrits : et cependant à la fin du XVIIe siècle nous voyons réunis à Cambridge des érudits distingués que leur tour d'esprit et leurs opinions dominantes rapprochent singulièrement du platonisme ; au premier rang Marc Smith et Cudworth. Au siècle suivant Pope se rattache à la même école, mais personnellement il avait peu étudié l'œuvre platonicienne et ne la connaissait que par les écrits de Saint-John, réduit lui-même à la version latine de Ficin.

Le premier traducteur anglais de Platon fut Sydenham. Dès 1759 ce savant avait publié sur le philosophe athénien une étude d'ensemble, remarquable pour le temps. Ce n'était pas assez pour lui ;

1. M. A. Bastien, agrégé de l'Université, ancien proviseur.
2. Le premier sans date, le second en 1880 (librairie Garnier).
3. Pour les traductions étrangères, on comprendra sans peine que nous défiant à bon droit de notre jugement qui eût été insuffisamment éclairé, nous ayons eu recours aux appréciations de critiques compétents dans la mesure où il nous a été donné de les connaître.

il voulut que ses concitoyens pussent lire Platon comme leurs propres moralistes, et en 1767 il dédiait à lord Granvelle la traduction de quatre dialogues : les deux *Hippias*, l'*Ion* et le *Banquet* [1]. Quoique pour les trois premiers tout au moins, il faut en convenir, Sydenham eût fait un choix malheureux, son livre n'en permit pas moins d'apprécier la connaissance profonde qu'il avait acquise de la philosophie et des mœurs grecques. Un peu plus tard parut un second volume contenant les *Rivaux*, le *Ménon*, les deux *Alcibiade*, le *Théétète* et le *Philèbe*. L'œuvre devait se poursuivre : mais la souscription ouverte par l'auteur ne reçut du public qu'un froid accueil, et ce savant aussi laborieux que modeste passa la dernière partie de sa vie aux prises avec la misère.

Trente ans plus tard seulement l'entreprise tentée par Sydenham fut achevée par Taylor, homme de beaucoup de savoir, mais de moins de jugement, qui à l'exemple des érudits de la Renaissance eut le tort de prêter à Platon toutes les rêveries, même les plus déraisonnables, de ses prétendus disciples alexandrins. Son travail fut publié à Londres (1804) en cinq volumes in-quarto, sous ce titre « *The works of Platon*, viz. his fifty-five dialogues [2] and twelve epistles, translated from the Greek, nine of the dialogues by the late Floyer Sydenham [3] and the remainder by Thomas Taylor. » Il était dédié au duc de Norfolk, que l'auteur élève sans hésiter au-dessus des fondateurs de l'Académie platonicienne. D'ailleurs tandis que Ficin avait traduit Platon en latin au milieu des loisirs d'une cour brillante, c'est dans sa langue maternelle que Taylor s'impose la même tâche au milieu des alarmes d'une guerre redoutable. Son admiration sans bornes pour le disciple de Socrate l'avait fait surnommer « le Platon anglais [4] » et dans ces dernières années le journal américain *The Platonist* lui a valu de

1. La préface, où Platon est appelé « one of the greatest masters of political science in ancient times », contient des considérations qui ne sont pas sans intérêt sur la classification des dialogues en « sceptiques et dogmatiques, dramatiques et narratifs ».

2. Chaque dialogue a ici son introduction particulière, sans préjudice de l'introduction générale placée en tête de l'ouvrage.

3. Voici en quels termes sévères Taylor juge son devancier : « I found him sometimes misteaking the meaning through ignorance of Plato's more sublime tenets and at other times perverting it in order to favour some opinions of his own. »

4. Lui-même se qualifie d'ἐραστὴς σφοδρὸς τῆς τοῦ Πλάτωνος φιλοσοφίας.

l'autre côté de l'Atlantique [1] un véritable regain de renommée. En somme sa traduction rend assez habilement les mots du texte [2], ce qui n'est pas nécessairement une garantie au point de vue du sens [3] : il n'avait d'ailleurs du grec qu'une connaissance médiocre, et les éditions dont il se servit étaient bien peu satisfaisantes : pour quelques dialogues, les *Lois* et l'*Epinomis* notamment, on a même la preuve qu'il n'avait eu sous les yeux que la traduction de Ficin. Les annotations, d'une prolixité extrême, sont pour la plupart ou inutiles ou obscures.

Aussi ne sommes-nous nullement surpris de voir Wright, publiant en 1848 une nouvelle version du *Phèdre*, du *Lysis* et du *Protagoras* [4], déplorer dans sa préface qu'on ait si peu fait jusqu'alors soit pour donner au public cultivé une idée exacte et complète de Platon, soit pour aider l'étudiant novice à pénétrer à travers une terminologie inaccoutumée jusqu'à la pensée intime du grand philosophe.

Mentionnons en passant la traduction due à la collaboration de trois érudits et insérée dans la *Classical library* de Bohn [5] : en Angleterre même elle a été très sévèrement appréciée. Il en est au contraire une plus récente qui paraît appelée, au moins auprès du grand public, à supplanter toutes les autres : c'est celle de M. Jowett (1871) [6], dont les quatre volumes ont plus fait, dit-on,

---

1. Notons à ce propos que M. Church a donné à New-York en 1880 une traduction de la première tétralogie de Thrasylle.

2. On lit dans la préface : « If my translation had been made with an eye to the judgment of the many, it would have been necessary to apologise for its literal exactness. »

3. A cet égard, M. Davies juge sévèrement « the unworth, obscure, unenglish and often extremely erroneus version of Taylor ».

4. Récemment réimprimée dans les *Macmillan's golden treasury series* (Londres, 1893).

5. *The work of Plato*, a new and litteral version : I. *Apologie, Criton, Phédon, Gorgias, Protagoras, Phèdre, Théétète, Euthyphron, Lysis* (par Cary, 1852) — II. *République, Timée, Critias* (par Davies, avec une étude sur Platon, 1849) — III. *Ménon, Euthydème, Sophiste, Politique, Cratyle, Parménide, Banquet* (par Burges, 1850) — IV. *Philèbe, Charmide, Lachès, Ménexène*, les deux *Hippias, Ion*, les deux *Alcibiade, Théagès*, les *Rivaux, Hipparque, Minos, Clitophon, Lettres* (par le même, 1851) — V. Les *Lois* (par le même, 1852). Enfin un VI[e] volume (1854) contient les apocryphes, les deux biographies antiques de Platon, et les *Introductions* d'Alcinoüs et d'Albinus.

6. *Plato, the dialogues*, translated into English with analyses and introductions, by B. Jowett, Regius professor of Greek, Oxford. — De toutes

pour acclimater et populariser Platon en Angleterre que des montagnes de savantes dissertations. L'auteur, il est vrai, n'a rien négligé pour qu'elle pût se lire avec agrément, jusqu'à tenter de trouver dans sa propre langue un équivalent aux jeux de mots en honneur dans plus d'un dialogue. Partout M. Jowett se montre préoccupé de redonner à son modèle une jeunesse nouvelle, en multipliant les allusions et les parallèles empruntés aux temps modernes, même en demandant aux poètes favoris de l'Angleterre une traduction nécessairement approximative de certaines pensées et surtout de certaines citations. Si la critique philosophique a été frappée des défauts de son œuvre [1], la critique littéraire en a relevé de préférence les qualités [2]. Le succès d'ailleurs ne s'est pas fait attendre. A une seconde édition, en cinq volumes d'un élégant format (1875), l'auteur en a ajouté tout récemment une troisième, « revue et corrigée. »

Faut-il compter au nombre des traductions la publication récente de M. Whewell [3]? c'est bien plutôt une adaptation au goût moderne des dialogues platoniciens les plus courts et les plus aisément intelligibles; l'auteur en effet ne s'est nullement gêné pour laisser de côté tout ce qui lui a paru étrange ou prolixe ou obscur : il a été ainsi amené à omettre ces deux chefs-d'œuvre, la *République* et le *Timée*. Tel qu'il sort de ses mains, Platon a perdu toute sa profondeur et manifestement aussi la part peut-être la meilleure de son originalité.

---

les traductions anglaises de Platon, c'est la seule qui soit en entier de la même main.

1. Un des premiers d'entre les platonisants de l'Angleterre contemporaine, M. Jackson, écrivait à ce sujet : « The english style is good. But Jowett is very careless in his treatment of the original, and abounds in positive mistakes ». A cet égard la traduction du *Phédon* et du *Timée* par M. Archer-Hind est jugée en général bien supérieure.

2. Je cite deux témoignages entre plusieurs autres : un critique dans *the Nation* (27 avril 1871) appelle cette publication d'un mot familier à Platon un ἑρμαῖον : un autre écrit dans l'*Athenæum* (4 mars 1871) : « This book, a great and remarkable work, affords the clearest evidence of the industry, the learning and the ability of Prof. Jowett ». Voici cependant un reproche que je lui vois adressé : « He recasts his author rather than he renders him, and there is no effort to reproduce the stylistic effect in English ».

3. *The platonic dialogues for english readers*, en deux volumes : I. a) Dialogues of the socratic school, b) Dialogues referring to the trial and death of Socrates. — II. Antisophistic dialogues.

E. *Traductions allemandes*

Il semble que par son génie propre l'allemand, cette langue d'un peuple d'érudits et de métaphysiciens, doive se prêter de lui-même à rendre les pensées d'un philosophe, et surtout d'un philosophe grec. Examine-t-on le vocabulaire? Quelque différence qu'il y ait pour le reste entre l'idiome de Schiller et celui de Sophocle, sur un point tout au moins la ressemblance est frappante : je veux parler de la facilité avec laquelle l'un et l'autre créent substantifs, adjectifs et verbes composés [1] : ajoutons à cette souplesse native une sorte de déférence complaisante à l'égard des termes étrangers [2], et nous serons tentés de chercher de préférence en Allemagne la traduction moderne idéale de Platon. Les faits, nous allons le voir, justifient peu cette conclusion.

Au XVIIe siècle, sans doute en vue de l'éducation de quelque jeune prince, Leibniz dans sa jeunesse avait rédigé des versions abrégées du *Phédon* [3] et du *Théétète* : mais pour ce travail il avait eu recours au latin et au français, car, disait-il, si la langue allemande est plus riche que la française, elle est infiniment plus rebelle aux abstractions. Il est vrai que durant son séjour à Paris le futur auteur de la *Monadologie* avait pu lire Descartes et Pascal, converser avec Bossuet et Malebranche, tandis que l'Allemagne devait encore attendre pendant plus d'un siècle un Kant, un Schelling et un Hegel.

Sans nous arrêter aux essais partiels de Müller [4] et de Gedike [5], nous passons à la traduction de J-B. Kleuker, éditée à Lemgo en 6 volumes in-8° [6], beaucoup moins connue aujourd'hui en Alle-

---

1. Citons au hasard, parmi les mots qui nous ont le plus frappé au cours de ces études, *Lehrbarkeit*, *Mitbeziehung*, *Unächtheit*, *Zeitfolge*, *Reihenfolge*, *naturgemäss*, etc.

2. Pour prendre un exemple dans le sujet même qui nous occupe, Teichmüller, faisant l'histoire d'une des notions platoniciennes les plus importantes, n'a pas hésité à l'intituler : *Geschichte der Parusie*.

3. Livre achevé en Mai 1676 : Leibniz avait alors trente ans. Voir sur ce sujet la savante édition de Foucher de Careil.

4. *Alcibiade I*, *Lachès*, *Protagoras*, *Théétète*, *Alcibiade II*, les *Rivaux* (Hambourg, 1736).

5. *Ménon*, *Criton*, et les deux *Alcibiade* (Berlin, 1780).

6. I (1778) *Théétète*, *Euthyphron*, les deux *Hippias*, les *Rivaux*, *Théagès*,

magne, malgré sa date relativement récente, que ne le sont en France celles de Leroy, Dacier et Grou. Je présume néanmoins que Schleiermacher l'avait en vue dans les lignes suivantes de sa préface : « De l'unique version allemande qui s'étendît à Platon entier, je n'avais aucun service à attendre, d'après les souvenirs qui m'en restaient ».

On vient de nommer Schleiermacher : ce n'était pas sans raison que Cousin appelait son œuvre « le plus durable monument qui ait été élevé de notre temps à la philosophie platonicienne ». Non seulement l'auteur était philosophe, et philosophe de talent, mais on a le droit de le compter au nombre des platoniciens [1]. Sa traduction était commencée depuis plusieurs années quand parurent en 1804 les deux premiers volumes : il la continua avec un zèle et une conscience admirables. Trois autres volumes suivirent de 1804 à 1810 [2]. C'était au tour de la *République*. Le croirait-on? Schleiermacher attendit longtemps, espérant toujours trouver du fameux passage mathématique du livre VIII une solution qui semblait s'obstiner à fuir devant lui. Enfin ce dialogue parut en 1828 : ce fut le dernier.

Cette publication a passé alors en Allemagne, avec l'Homère de Voss et le Shakspeare de Schlegel, pour un modèle dans l'art de traduire. Cousin la qualifiait de « chef-d'œuvre de critique » et en faisait dater une ère nouvelle pour l'intelligence non seulement de Platon, mais de toute la philosophie ancienne. Cependant la forme est loin d'être irréprochable : le système de fidélité littérale auquel Schleiermacher a dû se conformer pour obéir à la mode alors régnante ôte à son style quelques-unes de ses qualités

---

Philèbe, Hipparque, Ion, Ménon. — II (1780) la *République* — III (1783) *Protagoras, Phèdre, Apologie, Banquet, Criton* — IV (1786) *Sophiste, Politique, Lysis, Lachès, Ménexène* — V (1792) *Minos, Euthydème*, les deux *Alcibiade, Parménide* — VI (1797) les six premiers livres des *Lois*. — Cette traduction où les dialogues, comme on le voit, se succèdent dans le plus complet désordre, n'en fut pas moins réimprimée à Vienne en 9 volumes de 1805 à 1808. Dans l'intervalle avait paru à Königsberg en 1796-1797 : *Auserlesene Gespräche des Plato*, übersetzt von F. zu Stollberg, en 3 volumes in-8°.

1. Schleiermacher avait d'ailleurs un sentiment profond des difficultés de sa tâche, comme le prouve le travail qu'il lut en 1813 à ses collègues de l'Académie des sciences de Berlin : *Ueber die verschiedenen Methoden des Uebersetzens*.

2. Ces cinq volumes furent réédités de 1817 à 1824.

habituelles [1] : même pour un Allemand, cette lecture a quelque chose de pénible qui contraste avec le charme séduisant de l'original, et décourage plus qu'elle n'attire les profanes. Aussi Ancillon, collègue de Schleiermacher à l'Académie de Berlin, mêlait ses éloges de quelques réserves : « C'est un bel ouvrage qui entre profondément dans le sens de Platon, mais n'en reproduit pas la grâce. L'ironie de Platon s'exprime par un sourire, celle de Schleiermacher est un rire forcé ».

On a parfois vanté à cause de leur précision, les traductions de Gœtz [2] : mais l'œuvre de Schleiermacher resta sans rivale jusqu'à l'apparition de celle de Hier. Müller [3], qui fut d'ailleurs redevable d'une notable partie de son succès aux *Introductions* placées par Steinhart en tête de chaque dialogue. L'auteur nous avertit lui-même qu'il a entrepris et poursuivi sa tâche avec amour : excellente condition pour réussir, mais qui à elle seule ne saurait suffire. Au point de vue de la doctrine, Teichmüller [4] trouve fréquemment à reprendre à l'interprétation adoptée par Müller, dont le style lui paraît très lourd, surtout à cause des efforts inutiles tentés pour conserver les constructions et le mouvement de l'original. Schleiermacher a dans sa diction quelque chose de ferme, de magistral qui implique, si l'on veut, une certaine raideur : Müller abuse au contraire des additions et des périphrases : c'est un littérateur là où il fallait avant tout un philosophe.

Vers la même époque, un libraire de Stuttgart, Metzler, imagina de réunir dans une même collection des dialogues traduits isolément par divers auteurs dont quelques-uns se sont acquis une réputation méritée : Susemihl, Deuschle, Georgii, etc [5]. Mais quel

---

1. Schleiermacher lui-même fait à la fin de sa Préface un aveu assez curieux : « Als Uebersetzer, der schlechthin für sein Bedürfniss schaffen muss, werde ich mancher Vormuthung folgen, die ich als Herausgeber nicht nur nicht in den Text, sondern gar nicht oder mit grosser Schüchternheit erwähnen würde ».

2. L'Allemagne lui a dû successivement celles du *Parménide* (1826), du *Philèbe* (1827) et du *Protagoras* (1828).

3. Publiée à Leipzig en 9 volumes de 1850 à 1873.

4. « Die Uebersetzung ist ausserordentlich platt und voller Missverständnisse. »

5. Cette collection doit à Teuffel et Wiegand la *République* (1855) : à Deuschle, *Cratyle* (1855), *Gorgias* et *Théétète* (1856), le *Sophiste* (1857), le *Politique* (1861) : à Susemihl *Timée* (1856), *Critias* (1857), *Protagoras* (1858), le *Banquet* (1859), les *Lois* (1860), les deux *Alcibiade* (1864), les *Rivaux* (1865).

jugement d'ensemble porter sur une entreprise où chaque collaborateur a apporté inévitablement ses préoccupations et ses aptitudes spéciales?

Quant aux traductions séparées de tel ou tel dialogue, elles sont d'autant plus nombreuses qu'en Allemagne, depuis le commencement de ce siècle, les écrits de Platon n'ont pas cessé d'occuper une place considérable dans les programmes tant des gymnases que des universités.

F. *Traductions italiennes*

S'il y a une contrée de l'Europe qui ait dû devancer toutes les autres pour rendre Platon dans un idiome moderne, c'est assurément l'Italie dont la langue avait déjà atteint sa perfection au XIVe siècle dans l'admirable poème de Dante, l'Italie où dès la fin du XVe siècle l'Académie platonicienne de Florence réveillait le souvenir depuis longtemps effacé de celle d'Athènes.

Il n'en fut rien cependant. La traduction latine de Ficin tant de fois réimprimée au cours du XVIe siècle avait obtenu un tel succès, l'usage du latin dans les recherches et les polémiques savantes était si répandu, que toute autre aide pour arriver jusqu'à Platon pouvait paraître superflue. On cite sans doute de ce temps la version du *Lysis* par Colombi, de l'*Ion* par Trevisani, du *Phèdre* par Figliucci [1], de la *République* par Florimbene [2], et du *Timée* par Erizzo [3] qui y joignit plus tard l'*Euthyphron*, l'*Apologie* et le *Phédon* : mais il faut attendre un demi-siècle encore pour trouver l'Italie en possession d'une traduction complète du célèbre philosophe.

Ce fut l'œuvre du Vénitien Dardi Bembo [4], qu'il ne faut pas

Euthydème (1867) : à Georgii *Phédon* (1859), *Charmide, Ménon, Lachès* et le *petit Hippias* (1860).

1. Rome, 1544.
2. Venise, 1554.
3. Venise, 1557.
4. Elle parut pour la première fois à Venise, en 5 petits volumes in-12, de 1601 à 1607 : en 1742 elle a été réimprimée avec les arguments et les notes de Serranus en 3 volumes in-4°. Dans sa dédicace à Marin Grimani, l'auteur après avoir fait l'éloge de la philosophie, poursuit en ces termes : « Hor di quanti d'intorno a questo ad util nostro si affaticarono, fu senza

confondre avec le cardinal du même nom, dont le rôle fut si brillant à la cour des papes de la Renaissance. C'était un admirateur convaincu de Platon : son *Apologia Platonis* ainsi qu'une dissertation qu'il avait composée sur la philosophie platonicienne sont malheureusement demeurées inédites. Il a apporté à sa traduction une application extraordinaire dont témoigne notamment à la fin du dernier volume un *erratum* spécial, contenant les corrections que la comparaison et l'étude des textes lui avaient suggérées depuis l'impression. Cousin en jugeait le style agréable : aux yeux de ses compatriotes il passe pour n'avoir qu'imparfaitement rendu les beautés de Platon.

Après lui on ne cite plus en ce genre pendant deux siècles que des tentatives partielles, presque toutes de fort peu de valeur, telles que celles de Bonotto, de Stellini, de Bianchi et de Prieri.

En 1873, M. Ferrai a inauguré à Padoue une traduction nouvelle dont quatre volumes étaient achevés en 1881. Les documents nous manquent pour donner une appréciation de ce travail, qui en Italie même paraît à peine connu : l'auteur a une réputation de lettré et d'écrivain plutôt que de philosophe [1].

Mais l'interprète par excellence de Platon dans l'Italie contemporaine, c'est M. Ruggero Bonghi, élève de Rosmini, homme d'Etat et érudit merveilleusement initié à toutes les publications littéraires ou philosophiques de ce siècle. En présentant à l'Académie des sciences morales, à la fin de 1881, les deux premiers tomes de ce travail, M. Ravaisson avait raison de le signaler comme un véritable service rendu à l'histoire de la philosophie et à la philosophie elle-même.

Sept volumes ont paru jusqu'ici [2] : *Euthyphron*, *Apologie* et

---

pari il divino Platone, il quale, oltre all'haver trattato le cose naturali e sopranaturali divinamente, gli affetti e i loro effetti in maniera si maravigliosa esplicò, che si non può desiderar meglio : e per ciò a ragione per tutti i tempi fu sempre tenuto in soprema veneratione. Di questo autore essendomi io sopra modo dilettato sempre, volentieri hi diedi tutto quel tempo, che mi avanzava, e che levava agli altri affari e mie occupazioni : con che mi venuto fatto di trasportarlo nella lingua nostra materna ».

1. Nous signalerons volontiers, à cause du problème intéressant qui y est agité, la récente brochure de M. Pellaveri : *Il Critone e del miglior modo di tradurre Platone* (Mantoue).

2. A la librairie Fratelli Bocca à Rome : au mérite du fond s'ajoute le coquet aspect typographique de ces charmants in-18, d'un maniement si commode.

Criton (1880) — *Phédon* (1881) — *Protagoras* (1882) — *Euthydème*, suivi du περὶ σοφιστικῶν ἐλέγχων d'Aristote (1883) — *Cratyle* (1885) — *Banquet* (1888) — *Théétète* (1891).

Les compatriotes de l'éminent auteur sont unanimes à rendre hommage à la fidélité et à l'élégance de sa traduction, où il a mis merveilleusement à profit pour rivaliser avec son modèle la souplesse harmonieuse de l'idiome italien [1]. Quant à son talent et à son zèle, quant à l'art qui s'associe à sa science, les lecteurs français pourront en juger par l'analyse d'un de ses volumes : je choisis de préférence le *Cratyle*, si rarement édité et traduit dans notre pays.

Le livre s'ouvre par une lettre-dédicace à la comtesse Arese sur l'origine du langage, suivie d'un avertissement du traducteur relatif aux difficultés tout à fait spéciales qu'il a rencontrées dans les étymologies et les jeux de mots semés comme à plaisir d'un bout à l'autre de l'entretien. La préface proprement dite contient en huit chapitres la liste des mots expliqués dans le *Cratyle*, une étude sur les interlocuteurs, sur le sujet et la marche de la discussion, une revue très complète de tous les commentateurs et interprètes depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, la défense de l'authenticité du dialogue contre les attaques récentes de Schaarschmidt, enfin la philosophie du langage en Grèce avant Platon, chez Platon et après Platon. Vient ensuite la traduction elle-même, justifiée et commentée dans les cinquante-six pages de notes qui suivent : on peut affirmer qu'aucun détail littéraire, philosophique ou bibliographique n'échappe à l'érudition curieuse et pénétrante de l'auteur. Le volume se termine par des appendices consacrés à l'examen de deux questions spéciales.

Il est vivement à souhaiter que ce beau monument s'achève : on voit assez par cet exemple quelle profusion de lumières et de renseignements de tout genre peuvent y puiser les amis de Platon et de sa philosophie.

---

1. M. Bonghi se plaint cependant, et peut-être a-t-il raison, de l'absence d'une langue philosophique véritable chez les Italiens, qui ont si peu de philosophes à eux, si même ils en ont jamais eu.

G. *Traductions en d'autres langues*

Notre rôle se borne nécessairement ici à l'énumération des titres que les circonstances ont fait passer sous nos yeux. Ce sont :

En Espagne :

1) Une traduction assez appréciée de la *République*, par Thomas y Garcia (Madrid, 1804).

2) *Les œuvres de Platon*, traduites en espagnol d'après les différentes versions tant latines que françaises, par D. Patricio de Azcarati (Madrid, 1871-1876).

3) *Cinto dialogos* (la première tétralogie de Thrasylle et le *Banquet*) traducidos directamente del griego con argumento y notas, par A. Longué y Molpeceres, professeur de grec à l'Université centrale (Madrid, 1880).

4) *Platon, dialogos polemicos*, traduccion y prologo de Antonio Zozaya (Madrid, Tomes I et II.)

5) *Platon, dialogos socraticos*, traduccion de J. de Vargas, — ouvrage qui est arrivé très rapidement à sa deuxième édition.

En Russie :

Les deux traductions de Resener et de Karpoff (1863).

En Suède :

Valda Skrifter af Plato : svensk ofversntining of M. Dalsjö (Stockholm, 1872-1886, en six volumes). Cette version passe pour aussi exacte qu'élégante.

En Hongrie :

M. Paul Hunfalvy [1] a traduit la *République*, le *Banquet* et neuf autres dialogues.

En remontant de dix siècles et plus en arrière, nous voyons qu'Agathias [2] atteste l'existence d'une traduction des œuvres com-

1. Mort le 30 novembre 1891.

2. II, 66. « Comment, écrit-il, une langue barbare et inculte permettrait-elle de conserver ou la profondeur des pensées de Platon et leur noblesse, ou la parfaite convenance de son style ? »

plètes de Platon en persan, faite par les ordres de Chosroès. Une partie considérable des dialogues a été traduite également par les savants arabes : l'histoire parle notamment d'une version de la *République*, du *Timée* et des *Lois* entreprise pour le calife Al-Mamoun par Honain-ben-Isak, le plus célèbre et le plus laborieux des commentateurs qui florissaient alors à la cour de Bagdad. Enfin la bibliothèque du Vatican possède une traduction de la *République* en hébreu.

FIN DU TOME SECOND

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SECOND

L'ŒUVRE DE PLATON

DEUXIÈME PARTIE

L'AUTHENTICITÉ DES DIALOGUES

CHAPITRE IV

Pages

CHAPITRE V

TROISIÈME PARTIE

L'ORDRE CHRONOLOGIQUE DES DIALOGUES

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

APPENDICE I

Pages

APPENDICE II

LES PRINCIPALES TRADUCTIONS DES DIALOGUES

Imprimerie générale de Châtillon-sur-Seine. — PICHAT et PÉPIN.



